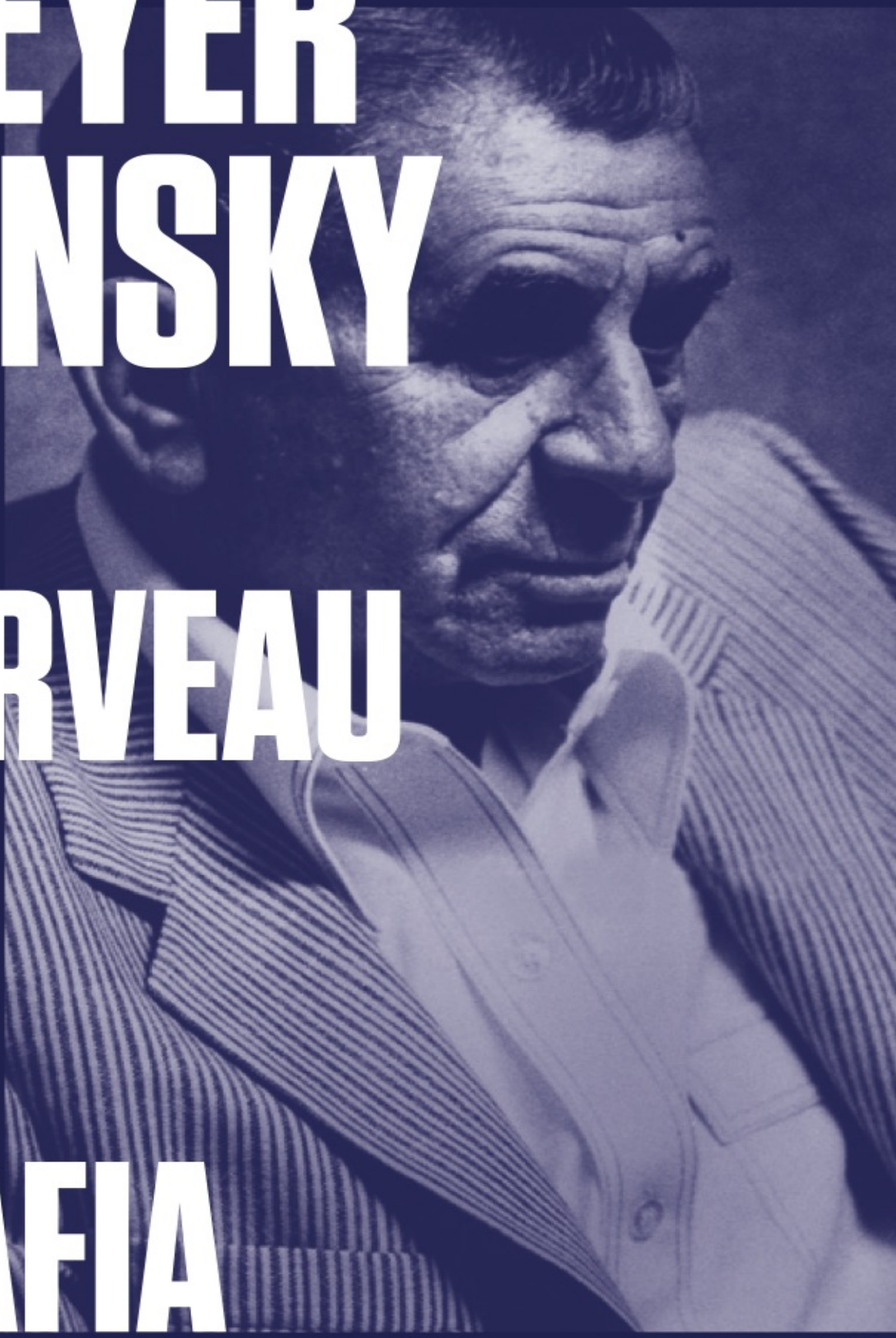
MEYER LANSKY

LE CERVEAU DE LA MAFIA



ROBERT LACEY

la manufacture de livres

Meyer Lansky,
le cerveau de la mafia

Robert Lacey

Meyer Lansky, le cerveau de la mafia

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ERIC BALMONT

la manufacture de livres

ISBN 9-78-235887-246-1

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris ou
contact@lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Retraite à Miami

Le matin, plusieurs fois par semaine, Meyer Lansky, fuyant la compagnie, se rendait à pied à la bibliothèque municipale de Miami Beach.

« Un homme bien élevé, très aimable, se rappelle le bibliothécaire. Jamais méprisant. En aucune façon[1] »

Le plus souvent, il se dirigeait vers l'histoire ou les biographies. Rarement vers la littérature. Plus le livre était volumineux ou difficile, plus il attirait Lansky. Sur ses vieux jours, il se mettrait aux philosophes[2].

« Il a toujours dévoré, affirme Joseph Varon, l'avocat de Meyer Lansky dès le début des années cinquante. Un jour, quand j'étais à l'hôpital, il m'a offert un livre. Un livre d'économie. Incroyable ! J'ai calé à la deuxième page, je n'en comprenais pas un traître mot[3] ! »

Meyer Lansky, c'était la soif d'apprendre, de connaître, d'approfondir. Le gangster intellectuel. Bugsy Siegel et Joe Adonis, ses associés des années quarante, l'adoraient : « Sacré Meyer ! », disaient-ils, évoquant son intelligence, son amour des chiffres, sa manie du calcul mental qu'il pratiquait comme un jeu. « Pensez donc ! Il a même son prof de math particulier[4] ! » Puis, baissant la voix, ils rendaient hommage à la dernière lubie de Meyer Lansky – la cerise sur le gâteau :

« Vous savez quoi ? Il est membre du Club du livre du mois[5] ! »

Meyer Lansky était petit. 1,64 m, d'après le FBI[6].

« 1,60 m, rectifie Gerry "Mad Dog" Coyle, qui travailla comme croupier dans plusieurs casinos de Lansky. Un type très petit – et maigre avec ça –, un mètre soixante, pas un poil de plus[7]. »

Une observation attentive des talons de Meyer Lansky montre qu'il portait des semelles compensées [8]. Rien de vulgaire, rien du danseur de flamenco, mais une volonté

manifeste d'approcher le mètre soixante-cinq. Les chaussures, gris clair, étaient toujours assorties au pantalon au-dessus duquel flottait une chemise impeccable, dans les tons bleu, blanc ou gris, plaquée sur le ventre. Pas de bedaine, non. Juste quelques rondeurs bien normales chez un gentleman de son âge – en 1974, il avait soixante-douze ans.

De la bibliothèque, Lansky parcourait les quelques mètres le séparant de Wolfie's (propriétaire Wolfie Cohen), à l'angle de Collins Avenue et de la 21e rue.

Wolfie's, un temple à la gloire des petits pains et du poisson fumé, était l'un des hauts lieux de Miami Beach. Tous les jours, en janvier et février, et la plupart des dimanches matin, des files bien séparées s'allongeaient sur le trottoir : groupes de deux, trois ou plus, sièges au comptoir uniquement. Qu'aurait été un brunch chez Wolfie's sans une demi-heure d'attente ?

Dans la moiteur d'une matinée de morte-saison, Meyer Lansky, lui, n'attendait jamais. Il retrouvait ses amis déjà attablés devant un café fumant. Hymie Lazar, Yiddy Bloom, Benny Sigelbaum et Jake, le frère de Meyer. Des hommes plutôt petits, âgés et soignés. Seule exception, Jake, avec son mètre soixante-treize, le plus grand et le plus fort des deux frères.

Se réunir autour du café et des pâtisseries représentait le rituel quotidien [9]. Meyer Lansky conclut certaines de ses meilleures affaires dans des épiceries fines, un bol de cornichons sur la table. La « réunion » du matin constituait la conférence journalière des associés, au cours de laquelle on passait en revue les affaires en cours.

Pourtant, au milieu des années soixante-dix, Lansky et ses amis se considéraient à la retraite. Ils avaient levé le pied et occupaient une bonne partie de leur temps à raconter leurs souvenirs, tester leur mémoire lors de Trivial Pursuit appropriés : Numéro de l'amendement qui mit fin à la Prohibition ? Second prénom d'Estes Kefauver [10] ?

En cas de désaccord, l'un des participants allait vérifier à la bibliothèque. Lansky était la grosse tête du groupe : une erreur de Meyer, et c'était l'hilarité générale.

Ces vieux compères qui devisaient gaiement avaient tous eu des démêlés avec la justice et ne devaient leur survie qu'à une vigilance constante. Mais – et tous s'accordaient sur ce point – nul doute que Meyer était le plus futé.

Tous ces gros baraqués d'Italiens aux lunettes noires, plaisantait l'acteur Jackie Mason, comment auraient-ils pu inventer la Mafia s'il n'y avait pas eu un Juif pour leur montrer la voie ?

« Meyer Lansky ? Mais c'est leur Kissinger[11] ! »

D'après le FBI, Lucky Luciano fut le premier chef moderne de la Mafia[12]. Et Meyer Lansky était le bras droit de Luciano. Au début des années trente, Meyer était l'ami et l'associé de Luciano alors que ce dernier s'efforçait de passer des pratiques siciliennes à des méthodes de businessman. Si Lansky assista bien Luciano comme homme à penser dans ces années d'apprentissage, il se pose alors comme l'un des fondateurs du crime organisé moderne.

En 1942, quand les services de renseignements recherchent l'aide de la Mafia pour combattre les sous-marins allemands opérant aux abords de Long Island, c'est vers Lansky que se tourne l'US Navy. En 1943, c'est encore à Lansky que fait appel la marine pour obtenir la collaboration des « cousins » italiens lors du débarquement en Sicile.

En 1946 et 1947, Lansky est l'homme clef du financement des premières activités diversifiées de Bugsy Siegel à Las Vegas, l'une des opérations les plus lucratives jamais menées par la Mafia – et il y a fort à parier que si Siegel avait continué de diriger ses affaires à la manière Lansky, il n'aurait pas fini abattu de six balles à Beverly Hills.

Dans les années cinquante, c'est encore Lansky qui passe des accords avec le président Batista pour le lancement de grosses opérations de jeux à Cuba. George Raft, Moe Dalitz,

Santo Trafficante J.-R., gangsters dans la vie comme à l'écran, se rendent à La Havane ; ce sera Lansky qui réalisera la meilleure affaire, avec son Riviera Hôtel, de vingt et un étages, doté d'une piscine et d'un casino.

Dans les années soixante, les amis et associés de Lansky œuvrent aux Bahamas, à Londres et surtout à Las Vegas, écumant les dernières tables de jeu dans l'euphorie qui précéda l'implantation des grosses compagnies. L'argent quitte le pays via le Canada ou les Bahamas pour se réfugier en Suisse. Lansky aurait été à l'origine de cette nouvelle vague de blanchiment de l'argent et le *Wall Street Journal*, citant des agents du FBI, évalue sa fortune à trois cents millions de dollars[13].

Quand les agents du FBI font au milieu des années quatre-vingt une descente à Newark chez les Lucchese, une famille appartenant à la pègre, ils trouvent deux icônes en noir et blanc accrochées au mur : un portrait d'Al Capone aux côtés d'une photo de Meyer Lansky, les deux saints patrons[14].

Capone représente la violence traditionnelle du crime urbain – la mitraillette dans l'étui à violon, la menace comme partie intégrante de la personnalité de gangster. Meyer Lansky, lui, incarne l'intelligence, le raffinement, l'argent facile – l'habileté avant tout.

Au terme d'un procès qui durera deux ans les Lucchese[15] sont libres.

Meyer Lansky symbolise une certaine idée de la réussite américaine : le garçon sans le sou qui se hisse au sommet, le meilleur dans sa partie, l'ascension d'un homme brillant à qui tous les succès sont permis au pays de la liberté.

Il n'y gagna peut-être pas en respectabilité. Mais il sut se faire accepter, à sa manière.

« De l'argent pour Israël ? Pas besoin de le demander deux fois à Meyer Lansky, se souvient Shepard Broad, maire de Bay Harbor Islands et pilier du mouvement juif à Miami Beach depuis la Seconde Guerre mondiale. Pas comme

certains. Il m'attendait toujours dans le couloir, le chèque à la main[16]. »

Un chèque ? Pas du liquide dans une enveloppe ? Il est vrai que si Lansky déclarait ses revenus – en partie, il prenait grand soin de justifier ses déductions. Il était d'ailleurs un fidèle bienfaiteur de WPBT-TV, la chaîne de télévision publique locale[17].

C'était ça qui faisait le succès de Lansky. Certainement pas sa fortune, ni le pouvoir sinistre dont il jouissait à l'époque de Lucky Luciano et des tueurs à gages, mais sa retraite paisible en Floride où il coulait des jours tranquilles parmi les comptables retraités, enfin libre de laisser flotter sa chemise sur son pantalon, de profiter de son appartement sur Collins Avenue, de jouir de l'estime des collecteurs de fonds, de répondre au salut du portier et à ceux des voisins lorsqu'il sortait son chien.

À peine un reporter arrivait-il à Miami que les journalistes du *Miami Herald* l'emmenaient faire un tour sur Collins Avenue pour tenter de surprendre le célèbre retraité en train de promener son chien.

Rien pourtant qui ne distinguât Lansky de M. Tout-le-Monde. Mais c'était justement là la force de l'image. Il se fondait dans la masse. À une petite différence près : les autres retraités qui fréquentaient la bibliothèque municipale prenaient leur café chez Wolfie's ou simplement l'air le long de Collins Avenue, eux, n'étaient pas suivis à cinquante mètres par des policiers en civil dans une voiture banalisée[18].

C'est en mai 1951 que le sénateur Estes Kefauver désigne Lansky comme l'un des principaux associés du Syndicat du crime qui domine alors New York et la moitié est des États-Unis [19]. Les enquêtes de la Commission contre le crime menées par Kefauver marquent le début d'une nouvelle terreur – et fascination – de l'Amérique face au crime organisé. À partir de 1951, Meyer Lansky devient la cible de toutes les polices. Le Service d'immigration et de

naturalisation épluche son passé pour tenter de justifier une expulsion. La Direction générale des impôts passe ses déclarations à la loupe dans l'espoir de le piéger comme Al Capone à l'époque de la Prohibition. Le FBI ne le lâche plus : son téléphone est mis sur écoute, son domicile et les chambres d'hôtel où il séjourne sont truffés de micros.

Appelé à comparaître, Meyer Lansky prétexte de sa mauvaise santé – ulcères, emphysème, problèmes cardiaques – pour obtenir le renvoi de son procès.

Un beau jour, au milieu des années soixante-dix, le sergent David Green, de la police du comté de Dade, décide de venir constater de visu la prétendue fragilité du seigneur des gangs. Le sergent s'incorpore à une mission d'infiltration du milieu des paris clandestins de Miami Beach. Il a déjà dans le collimateur Hymie Lazar et Benny Sigelbaum, les compagnons de Lansky chez Wolfie's. Un matin, il descend Collins Avenue lorsqu'il aperçoit Lansky remontant en sens inverse. Le policier fait demi-tour, prend quelques longueurs d'avance sur Lansky, se dissimule. Ce jour-là, Green est en blouson noir. Plus d'un mètre quatre-vingt, cent vingt kilos, les cheveux longs, la barbe crasseuse, un tee-shirt repoussant : selon son propre aveu, il a « vraiment une sale gueule [20] ! »

Au moment où Lansky arrive à sa hauteur, Green surgit, battant des bras, lâchant un « Grrrr ! » terrifiant.

« J'aurais fait peur à n'importe qui, raconte-t-il. Lui, il a calmement reculé d'un pas, glissé la main dans sa poche comme pour sortir un couteau et levé l'autre main.

– Que voulez-vous ?

– Green, de la police de Dade.

– Oh, Green !

J'avais mis en cabane quelques-uns de ses associés pour des histoires de paris clandestins. Il avait entendu parler de moi.

– Je n'arriverai pas à vous coller perpète, pas de mon vivant. Mais je ne vous lâcherai pas.

– Autre chose, M. Green ?

Et de passer son chemin, imperturbable.

Un de ces sang-froid ! Pas la moindre peur dans les yeux[21]. »

Si le jeune policier avait voulu effrayer Lansky, ce fut bien ce dernier qui lui donna une leçon – le regard dur, froid, aurait cloué n'importe qui sur place. Ainsi, lorsqu'on évoquait le crime organisé dans les années soixante-dix, parlait-on de Meyer Lansky comme du « Président-Directeur général ».

Décembre 1974. Lorsque ce matin-là, à l'heure du petit-déjeuner, le téléphone sonne chez l'acteur Lee Strasberg, *Le Parrain II* vient de sortir sur les écrans et des millions d'Américains ont pu faire la connaissance du « Président-Directeur général ».

Pour éviter tout ennui juridique, le personnage interprété par Lee Strasberg ne s'appelle pas Meyer Lansky, mais Hyman Roth. Hyman Roth, qui vient compléter la longue liste des rôles d'Italiens du premier *Parrain*, est juif, passe pour l'éminence grise du jeu du Nevada à La Havane, et vit retiré à Miami Beach.

« Michael, glisse à un moment Lee Strasberg à Al Pacino, l'interprète de Michael Corleone, nous sommes plus puissants que US Steel ! »

Il ne fait là que reprendre une phrase saisie par les micros du FBI – et abondamment exploitée par ce dernier – dans les années soixante.

Strasberg avait retrouvé ses racines afin de mieux entrer dans la peau de son personnage. Né lui-même en Europe de l'Est, Strasberg avait émigré aux États-Unis avec ses parents pour fuir les pogroms. Il grandit à Manhattan, dans le Lower East Side, à quelques pâtés de maison de Grand Street où le jeune Meyer Lansky faisait ses classes à l'école du crime[22]. L'histoire, les années de formation, la vulnérabilité, la judéité, Strasberg les portait déjà en lui.

Mais l'acteur eut à cultiver deux autres ressemblances : chaque fois qu'il se rendait sur le plateau du *Parrain II*, il se mettait à additionner les chiffres, s'adonnait à un calcul mental des plus compliqués. Mais il avait aussi percé le secret du pouvoir de Lansky : la discrétion.

Anna, la seconde épouse de Lee Strasberg, décrocha. Au bout du fil, la voix était profonde, décidée. Pas de présentations. Inutile. C'était Meyer Lansky. Elle lui passa son mari [23].

« Lee Strasberg ? Bien joué !

– Merci. J'ai fait de mon mieux. Et vous ? Comment allez-vous ?

– Ah… »

Meyer Lansky avait mené sa petite enquête sur l'acteur. Il s'enquit de la santé de sa jeune femme et de ses deux fils, puis :

« Dites, pourquoi ne m'avez-vous pas rendu plus sympathique ? Après tout, je suis grand-père [24] ! protesta-t-il avec une pointe d'humour. »

Intrigué de se voir le catalyseur d'un tel talent, Lansky cherchait à se retrouver dans l'image fixée sur la pellicule. Mais le gangster voulait aussi rappeler à l'acteur la différence entre l'exotisme d'un milieu imaginé et la réalité du vécu.

En 1948, le critique de cinéma Robert Warshow faisait remarquer que l'Américain moyen croit tout savoir du milieu mais qu'en fait cette illusion repose presque entièrement sur ce qu'il voit au cinéma. Les gangsters font partie intégrante du quotidien ; pourtant, rares sont les Américains qui en ont réellement rencontré, sans parler de connaissance intime [25].

Au faîte de sa triste célébrité, Meyer Lansky était fiché par le ministère de la Justice comme le malfaiteur majeur sévissant aux États-Unis. Un sinistre et dangereux criminel, extrêmement puissant, connu comme le banquier de la Mafia, le chef du Syndicat du crime – le Président-Directeur

général.

Intitulés symboliques, tentatives d'interprétation de la sous-culture étrange et secrète habitée par Meyer Lansky. Lansky vécut sa carrière criminelle selon un mode qui lui était propre ; bien différent en tout cas de celui dont le monde extérieur l'a perçue. Cet ouvrage est donc une histoire d'un gangster. Mais il se veut aussi une étude des mythes, des légendes – et, parfois, du produit de la plus pure imagination – que l'Amérique a tissés autour de la réalité de la vie du milieu.

PREMIÈRE PARTIE

La vie de gangster

1.

« Mon enfant, ferme les yeux, et si Dieu le veut, tu seras rabbin » [26]

Meyer est un nom juif, sans équivalent dans les autres religions, et son origine remonte sans doute au IIe siècle. Il est apparenté à celui du rabbin Mei'or (source de lumière), dont les écrits sont restés célèbres. Ce nom s'est transformé en « Meyer » en anglais moderne [27].

N'ayant pas d'origine biblique, le nom de Meyer ne laisse subsister aucune ambiguïté sur le plan ethnique, contrairement à des appellations de l'Ancien Testament telles que David ou Joseph, reprises par les juifs comme par les chrétiens.

Il y a quatre-vingt-dix ans, dans une communauté juive d'Europe de l'Est établie depuis longtemps et fort cultivée, un couple donna ce prénom à son premier-né, en l'honneur du symbolisme historique qui lui était attaché. Pour eux, cet enfant était source de lumière, et ils espéraient qu'il jouerait ce même rôle envers les autres.

On ne connaît pas la date précise de la naissance de Meyer. Il naquit sous le nom de Meyer Suchowljansky vers 1902, dans la ville de Grodno, sur la frontière grisâtre et venteuse entre la Russie et la Pologne. Au cours de l'histoire, cette ville avait été alternativement russe, polonaise, et même allemande. Dans les années qui précédèrent la Première Guerre mondiale, c'est la Russie qui possédait cette zone, si bien que Meyer passa les dix premières années de sa vie comme sujet de Nicolas II, le dernier des tsars.

Grodno était une ville à prédominance juive. Selon le

recensement de 1887, près de soixante-dix pour cent des quarante mille habitants étaient juifs [28]. Ils possédaient les usines, dominaient le monde des affaires et dirigeaient le grand marché situé à proximité de la cathédrale orthodoxe russe [29]. Il y avait plus de quarante synagogues, ainsi qu'un hospice et un orphelinat, un hôpital et un théâtre juifs. Presque tout le monde parlait yiddish [30].

Les non-juifs, ou gentils, habitaient surtout à la périphérie de la ville. Tous les vendredis soir, le travail cessait, les rues se vidaient et les familles se réunissaient pour le sabbat – le père avec sa kippa de velours noir, la mère en soie noire et perles. Tout le monde appréciait la lumière des bougies et le calme de la communion, sentant que, malgré les difficultés, il faisait bon être juif [31].

Les Suchowljansky appartenaient à la classe moyenne. Meyer Lansky indiquera plus tard que son grand-père Benjamin était un homme d'affaires d'une certaine envergure, propriétaire d'une maison située dans les ruelles entre le château et le marché [32]. Une petite boîte était accrochée à sa porte, contenant un parchemin avec quelques versets de la Bible :

« Tu les [les paroles de Dieu] inscriras sur les poteaux de ta maison et sur les portes de tes villes [33]. »

Meyer Lansky a vécu jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans dans cette maison de pierre avec son frère Jacob, son père et sa mère, Max et Yetta, et ses grands-parents paternels, Benjamin et Basha Suchowljansky.

Le petit Meyer idolâtrait son grand-père. Toute sa vie, il reviendra aux enseignements de ce dernier : les dures épreuves de l'histoire juive, la promesse de la Palestine. Dans les synagogues d'Europe orientale, la coutume voulait que ceux qui se montraient les plus généreux envers la cause juive s'asseyent aux places d'honneur, dans les premiers rangs. Un homme était jugé en fonction de ce qu'il était prêt à investir pour la communauté, et Meyer Lansky se souvenait de son grand-père comme d'un homme respecté [34].

Ce fut Benjamin qui conduisit pour la première fois Meyer au *heder*, l'école religieuse juive.

Le judaïsme orthodoxe n'insiste pas outre mesure sur les feux de l'Enfer ni la damnation, et l'on n'oblige pas les enfants à sonder leur âme à la recherche de leurs péchés. Mais les priorités d'un *heder* en matière d'éducation sont loin d'être matérielles. Seules comptent la lecture et l'étude. Les élèves les plus brillants de l'éducation juive orthodoxe ne sont pas orientés vers le monde des affaires, mais vers le rabbinat.

« Mon enfant, ferme les yeux, murmuraient les mères au-dessus du berceau de leurs fils, et si Dieu le veut, tu seras rabbin[35]. »

Un jeune homme qui étudiait la Torah pouvait très facilement épouser une jeune fille aisée dont la famille serait heureuse de l'entretenir tandis qu'il poursuivrait son apprentissage[36].

À Grodno, les jeunes gens de ce type ne manquaient pas. Certains aspirants rabbins parcouraient des centaines de kilomètres pour venir écouter l'un des maîtres de la ville. Ils se réunissaient dans la maison de celui-ci, avec leurs grands chapeaux noirs et la barbe naissante, pour discuter théorie, et chahutaient dans les rues boueuses, donnant à l'endroit une atmosphère de ville universitaire.

Pourtant, à la naissance de Meyer Suchowljansky, l'ambiance chaleureuse créée au cours des cinq siècles précédents se trouvait en péril. Avec l'accession au trône d'Alexandre III en 1881, l'antisémitisme latent de l'Europe de l'Est prit une forme officielle. Les Juifs perdirent le droit d'acheter des terres, de fréquenter l'université, de changer de nom, et, à partir de 1894, tous leurs passeports furent estampillés « juif »[37].

Plus troublant encore, le gouvernement tsariste fermait les yeux sur les pogroms et les manifestations antisémites, en en rejetant la faute sur les Juifs eux-mêmes, accusés d'exploiter les Russes. Quand Meyer eut quatre ou cinq ans, des

troubles éclatèrent dans la ville proche de Bialystok et, par centaines, des Juifs vinrent se réfugier à Grodno, relatant des histoires de meurtres et de viols.

« Le pire, c'était à Pâques et lors de la Pâque juive », dira plus tard Meyer Lansky. Il se souvenait avoir vu des paysans russes battre des femmes et molester de vieux Juifs dans les rues[38]. Un de ses oncles se trouva sur le chemin de quelques cosaques et l'un d'eux lui trancha le bras[39].

Grodno fut l'une des premières et rares villes où les Juifs répondirent à la violence par la violence. Ils fondèrent une organisation d'autodéfense, et dissimulèrent des armes chez eux. Ils s'entraînaient au tir dans les bois, et s'en prenaient aussi aux policiers qui encourageaient leurs persécuteurs. En septembre 1906, les partisans de la communauté juive assassinèrent le commandant de police qui avait dirigé les incidents de Bialystok. Il se trouvait alors à Grodno, et sa présence lors des fêtes juives leur avait paru suspecte [40]. Deux ans plus tard, un autre haut fonctionnaire, le chef de la police de Bialystok, vint à Grodno au moment des fêtes. Les Juifs qui tentèrent de l'assassiner moururent en prison.

La résistance de Grodno protégea un peu la communauté des exactions de l'antisémitisme, mais c'était un combat voué à l'échec. Après avoir créé un monde florissant sur ces terres grisâtres d'Europe, les Juifs s'interrogeaient : combien de temps pourraient-ils encore vivre au sein d'une société qui les traitait avec un tel mépris ? Meyer Suchowljansky était né dans une communauté inquiète de l'avenir et en quête de nouvelles orientations.

Le sionisme, l'immigration en Terre promise, apparut comme une option possible. Dès 1851, une communauté religieuse de Grodno s'était installée à Jérusalem. En 1902, elle formait une petite ville à l'extérieur des remparts, et les deux mille personnes qui y vivaient, même si elles n'étaient pas riches, estimaient que leur long et dangereux voyage leur avait apporté un trésor inestimable.

La seconde solution, c'était l'Amérique, autre terre promise.

Dans les années 1870 [41], quarante mille Juifs d'Europe de l'Est y avaient déjà émigré, et comme l'antisémitisme en Russie ne fit que s'aggraver durant les années suivantes, ils furent les précurseurs d'un mouvement d'immigration massive touchant plusieurs millions d'individus.

Amérique ou Palestine ? La famille de Meyer Suchowljansky en discuta longuement. L'une comme l'autre signifiaient la fin de la vie dans le foyer rassurant fondé par Benjamin, entre le château et le marché.

Le vieil homme plaidait en faveur de la Terre sainte. « L'année prochaine à Jérusalem », l'entendait dire son petit-fils en yiddish [42].

Après une vie d'humiliations parmi les gentils, grand-père Benjamin ne faisait pas confiance à l'Amérique. « Il y aura des ghettos là-bas aussi », disait-il. Il était du devoir d'un Juif d'aller en Palestine, et c'est ce qu'il fit. Il mourut à Jérusalem peu après son arrivée le 10 septembre 1910 et fut enterré au mont des Oliviers. Sa femme, Basha, qui l'avait accompagné, décéda un mois plus tard et repose à ses côtés.

Connu pour sa générosité, grand-père Benjamin ne possédait pas grand-chose. Le vieux couple avait dépensé tout ce qui lui restait pendant le voyage, si bien que les tombes furent payées par la communauté de Grodno vivant à Jérusalem [43].

« Aujourd'hui encore, je me réveille au beau milieu de la nuit et je sens sa chaleur autour de moi », disait Lansky, alors qu'il était lui-même âgé, en parlant de son grand-père [44].

Max Suchowljansky, le père de Meyer, croyait, lui, en l'Amérique. Il se lança seul dans le long voyage par terre et par mer en 1909, et deux ans plus tard il avait économisé assez d'argent pour faire venir sa femme et ses enfants. Vers l'âge de dix ans, Meyer Suchowljansky quitta donc Grodno – ses dangers, ses aspirants rabbins et ses rues boueuses –, mais une partie de lui resterait attachée à sa terre natale.

Le voyage commença sous de mauvais auspices. Dans l'agitation des voitures, des postes de quarantaine et des files d'attente, Yetta Suchowljansky confia l'argent des billets de bateau à un Juif qui lui avait offert son aide… et qu'elle ne revit jamais. Ils entraient dans un monde nouveau.

L'une des associations de charité fondées par les communautés juives qui jalonnaient la route des immigrants russes se chargea de réparer cet acte de trahison. Hébergés à l'hôtel, les deux garçons durent dormir dans une chambre séparée de celle de leur mère, mais, d'après Meyer, ce fut elle qui en eut le plus de chagrin. Enfant, déjà, Meyer sentait qu'il ne devait pas montrer ses sentiments.

« Je savais que mon devoir était de la protéger. »

Au port letton de Liepaja, les Suchowljansky finirent par obtenir des places sur le *Kursk* [45], un paquebot américain récemment affecté à la liaison avec la Russie [46]. Meyer fut malade pendant la majeure partie de la traversée. Mais, cela aussi, il le cacha à sa mère et à son jeune frère.

« J'avais honte pour ceux qui étaient malades, allongés sur leur couchette, et ne réagissaient pas. Je ne voulais pas qu'on me voie dans le même état. » Défiant les ordres de sa mère, le jeune garçon se réfugiait en douce sur le pont et vomissait dans l'océan par-dessus le bastingage [47].

Le 8 avril 1911, après deux semaines de traversée, ils atteignirent Ellis Island [48]. Une dure épreuve les attendait : la queue interminable dans la puanteur, les marques à la craie sur les vêtements : « H » indiquait un possible problème cardiaque, « X » l'éventualité d'une faiblesse mentale [49]…

Bien qu'en excellente santé, les Suchowljansky eurent quelques difficultés à se faire comprendre des services d'immigration. D'après les bulletins scolaires de Meyer, il semble que sa mère considérait qu'il était né un 28 août [50], et elle lui raconterait plus tard qu'il avait dix ans à leur arrivée aux États-Unis [51]. Si tel était bien le cas, le 28 août 1900, représentait, selon elle, la date de naissance de son premier enfant.

Pourtant, quoi qu'ait pu tenter d'expliquer Yetta Suchowljansky dans le bruit de la foule et la confusion de la traduction, Meyer fut enregistré comme ayant huit ans. De petite taille, il n'en paraissait guère plus. On le rajeunit donc de deux années d'un simple coup de crayon, et, comme se plairaient à le dire les journalistes, on lui donna également un anniversaire typiquement made in USA : le 4 juillet.

Malheureusement, la dernière partie de l'histoire n'est que pure invention. Les fonctionnaires d'Ellis Island répertoriaient les arrivants avec l'année et le mois de leur naissance, sans précision de jour. La liste des passagers étrangers indique donc l'arrivée de « Yetta » Suchowljansky, sexe féminin, mariée, mère de famille, ne sachant ni lire ni écrire, d'origine israélite, venant de Grodno (Russie), trente-cinq ans. Ses fils, Meyer et Jacob, sont signalés comme ayant huit et six ans, sans date de naissance précise. Le 4 juillet n'entra en scène que plus tard[52].

Adulte, il tirerait une certaine fierté de sa date de naissance officielle. Il la fêterait solennellement. Cette date souligne l'ambiguïté de sa vie. Le mythe de sa naissance est évident. Les faits le sont beaucoup moins.

Max Suchowljansky s'était établi avec sa famille dans une maison de Brownsville, un quartier pauvre de Brooklyn, qui attirait les fabricants de vêtements à la recherche de main-d'œuvre bon marché et où il travaillait pour un plisseur[53].

Le jeune Meyer se retrouva dans une communauté assez semblable à celle qu'il venait de quitter. À Brownsville, note un observateur de l'époque, « les juifs vivaient comme sur le Vieux Continent… Ils ne travaillaient pas le jour du sabbat[54] ». On mettait une nappe propre le vendredi soir, on mettait de côté la vaisselle ébréchée[55], et même les foyers les plus pauvres trouvaient de quoi payer le jeune goy qui accomplissait les tâches domestiques proscrites ce jour-là. Un recensement, fondé sur les registres d'absence de l'école primaire de Brownsville le jour de Yom Kippour 1914 évalue la population juive à cent deux mille personnes, soit deux fois plus qu'à Grodno.

Pourtant, si Pitkin Avenue, la rue principale de Brownsville, restait assez familière, l'école offrait une image fort différente. Plus de leçons entre amis dans le boudoir du rabbin, mais des centaines d'écoliers qui couraient et se bousculaient dans les escaliers du palais municipal de la connaissance. Meyer et son frère furent inscrits à l'école le 26 avril 1911, moins de trois semaines après leur arrivée aux États-Unis.

On pense généralement que Meyer Lansky a lui-même concocté la version américaine de son nom au moment où il commençait sa carrière de hors-la-loi, à la fin de l'adolescence. Mais, sur les registres scolaires, il s'appelle déjà Lansky et non Suchowljansky. Le père avait sans doute décidé d'intégrer toute la famille à son nouveau pays.

Meyer Lansky fut un très bon élève. À l'époque, les écoles new-yorkaises ne fournissaient aucun cours spécial pour les enfants d'immigrants qui ne parlaient pas anglais, et les élèves se débrouillaient comme ils le pouvaient.

« Nos maîtres étaient sévères. Ils ne toléraient pas la stupidité. Mais j'aimais l'école. » Visiblement, le jeune garçon releva le défi.

Son carnet scolaire de l'école publique 84, puis 165, où il fut transféré avec son frère au début de 1912, montre une longue liste de A, interrompue par un seul B + . Ses notes de conduite sont tout aussi exemplaires[56].

Ayant commencé au cours préparatoire, Meyer passa dans la classe au-dessus après le premier semestre, et il continua à sauter une classe tous les ans. En juin 1914, il avait terminé le cycle primaire en trois ans.

Le Dr Saul Badanes, directeur de l'école 84 – l'un des premiers directeurs d'école juifs de Brownsville –, fut sous bien des aspects un véritable précurseur. Il avait remarqué le fréquent découragement des jeunes élèves soumis aux méthodes archaïques d'enseignement des mathématiques. Il développa de nouvelles techniques pour donner aux nombres une apparence concrète. Le système Badanes

constitua bientôt la base d'une série de manuels scolaires adoptés dans tout Brooklyn, et c'est ce qui donna à Lansky l'amour des chiffres [57]. Des cours d'orthographe, de géographie, de chimie et de sciences naturelles venaient compléter l'éducation du jeune Meyer.

Le premier logement des Lansky était situé au 33, Chester Street, dans un quartier surpeuplé, derrière Pitkin Avenue, nid des libres penseurs et des socialistes. Des agitateurs criaient leurs slogans et distribuaient des tracts sur les marchés. C'est non loin de là, sur Amboy Street, que Margaret Sanger fut condamnée à trente jours de prison pour avoir osé ouvrir la première clinique de contrôle des naissances – pour elle la seule réponse possible à la surpopulation et à la misère du quartier.

À la fin de sa vie, Meyer se décrivait comme un « démocrate progressiste », une étiquette à laquelle il tenait même si les revenus de son entreprise très particulière le plaçaient largement au-dessus des démunis.

« Si vous étiez né dans la pauvreté, comme moi, confia-t-il au journaliste Harold Lavine à La Havane pendant les premiers jours de la révolution de Fidel Castro, vous seriez démocrate progressiste, vous aussi. »

En 1912, les Lansky déménagèrent pour s'installer à quelques pâtés de maisons plus au sud, au 894, Rockaway Avenue [58]. Le bâtiment existe toujours – une bâtisse de briques rouges de trois étages, avec un escalier d'incendie métallique.

Nous ignorons à quel étage habitaient les Lansky, mais tous les appartements sont identiques : à raison de deux par palier, ils apparaissent, pour l'œil moderne, terriblement exigus et confinés. De minces cloisons de contre-plaqué divisent l'espace : des chambres de moins de trois mètres sur trois, un minuscule espace appelé salon [59], une cuisine avec fourneau, table et baignoire, qui donne directement sur les toilettes.

Cet environnement n'offrait pas beaucoup d'intimité, mais

à l'époque Brownsville était presque une zone rurale. « Des champs et des fermes, surtout », dira Meyer. Des vaches paissaient non loin de Rockaway Avenue, et l'une des promenades habituelles des enfants consistait à se munir d'un bidon pour aller le faire remplir de lait tiède, tout juste sorti du pis de la vache[60].

Aux États-Unis, la famille s'agrandit de trois petites filles : Rose, Lena et Esther[61]. Rose et Lena moururent très jeunes, mais Esther survécut et devint l'admiratrice fidèle de ses deux grands frères.

« J'étais très attaché à mes parents, dit Meyer Lansky. Nous formions une famille très unie. À certains moments, nous avions à peine de quoi manger. Nous avons traversé des temps difficiles, pourtant, dans le bonheur comme dans le malheur, il y avait toujours de l'amour. »

Mais pas assez d'argent. À l'automne de 1914, les Lansky quittent Brownsville pour s'installer dans les bas quartiers du sud-est de Manhattan, ce qui ne correspond pas vraiment à une promotion sociale.

Meyer Lansky savait ce que signifiait ce déménagement. « L'East Side était surpeuplé et très pauvre », écrira-t-il plus tard, avec un certain mépris envers un père qui n'avait pas réussi à faire mieux pour sa famille.

Max Suchowljansky était un homme courageux, doux et bon, qui travaillait de longues heures dans les ateliers de confection pour donner un bon départ à ses enfants. Mais, malgré ses efforts, il ne s'était jamais acquis l'estime de son aîné.

Meyer n'aimait guère parler de son père. Il y a là comme un vide. Un peu comme si le petit garçon qui avait dissimulé ses larmes et s'était accordé quelque suprématie en l'absence de son père en Russie n'avait pu renoncer totalement à cette souveraineté. À ses yeux, c'était lui le compagnon et le protecteur de sa mère.

« Petit garçon déjà, dira-t-il au journaliste Uri Dan, je me

souviens m'être juré que, lorsque je serais grand, je deviendrais riche pour que ma mère ait toujours ce qu'il y a de mieux. »

Il n'y avait pas de place pour un père dans ce scénario. Son modèle d'adulte masculin, Meyer le trouvait chez le grand-père Benjamin, mort à Jérusalem. Meyer vénérait son grand-père. En comparaison, son père qui travaillait tant pour si peu faisait figure de raté.

Un jugement assez injuste. Max avait au moins réussi à faire sortir sa famille de Russie. Mais cela explique en partie pourquoi, dans sa nouvelle vie, Meyer, fils de Max, fut poussé à choisir un chemin plus aventureux que celui de son père.

2

Enfance à Grand Street[62]

« J'avais environ onze ans lorsque nous avons emménagé à Manhattan. »

Le nouvel appartement des Lansky était situé au 546, Grand Street, à environ deux kilomètres de l'Hôtel de Ville et de Wall Street. En 1914, le Lower East Side était un monde féroce, fourmillant, peuplé de charrettes à bras, marchands ambulants, bouches d'incendie grandes ouvertes pendant l'été, navires à quai et grands ponts métalliques. Le 546 de Grand Street était un immeuble de cinq étages en briques avec des escaliers de secours[63], et l'appartement des Lansky était encore plus exigu et étouffant que celui de Brownsville.

« Chaud en été, froid en hiver », se souvient Meyer Lansky, mais il ne passait pas beaucoup de temps à la maison. « Je me suis inscrit à une bibliothèque dès que nous nous sommes installés à Manhattan. »

Les deux bibliothèques les plus proches se trouvaient à dix minutes de marche, de chaque côté d'East Broadway. La bibliothèque de Seward Park, un château de brique rouge et de pierre à chaux, avait été construite par le magnat de l'acier Andrew Carnegie [64]. Elle fournissait aux jeunes lecteurs juifs des versions en yiddish de classiques comme *Huckleberry Finn*. Au deuxième étage, une salle était réservée aux enfants[65].

« J'aimais l'histoire, les biographies, les revues et les livres sur la mécanique et le sport, ainsi que sur les ressources naturelles. »

Juste à côté de la bibliothèque de Seward Park s'élevait la

façade rouge de l'Alliance éducative, un immeuble construit à la fin du XIXe siècle grâce à une souscription ouverte parmi les membres des communa utés juives de New York [66]. En 1914, les salles de lecture de l'Alliance étaient un refuge pour échapper à la pauvreté ambiante.

L'Alliance et la bibliothèque de Seward Park formaient un petit ensemble culturel dans East Broadway. Chacune avait mis sur pied des programmes de développement personnel, avec des « écoles supérieures du soir » où les jeunes immigrants sérieux s'efforçaient de convertir leur savoir en qualifications professionnelles [67].

Mais, en ce début de siècle, l'Amérique était prête à offrir d'autres chances – et d'autres tentations – aux jeunes immigrés ambitieux.

« Si vous descendez Grand Street de nuit, en hiver, l'éclat des lumières et le bruit de la musique vous frappent de tous côtés. On se croirait aux avant-portes du pays de cocagne [68]. »

À Brownsville, pour profiter des attraits de Coney Island, une promenade le long d'Ocean Parkway jusqu'à la mer était de rigueur. En cet automne de 1914, Max Lansky avait donc emmené sa famille en un lieu où, à côté des bibliothèques, les délices de Coney Island se trouvaient à portée de main. À quelques pâtés de maisons du 546, Grand Street, il régnait une animation des plus colorées et des plus louches de New York.

« Par beau temps, les putes installaient leurs chaises dans la rue », se rappelle Michael Gold dans son livre de souvenirs sur la vie du Lower East Side, *Jews without Money*[69]. « Elles restaient affalées, leurs jambes allongées occupant la moitié du trottoir. Les gens trébuchaient. Les filles cancanaient et pépiaient comme une nuée de perruches. Certaines tricotaient des châles ou des bas… D'autres mâchouillaient des graines de tournesol… Elles vantaient leurs charmes comme des camelots. À cinq ans, je savais déjà ce qu'elles vendaient. »

« Il vaut mieux éviter Allen Street, Chrystie et Forsyth Street si vous vous promenez avec votre épouse, votre fille ou votre fiancée, recommandait le *Jewish Daily Forward* en 1898. Un commerce officiel de la chair se pratique dans le quartier juif[70]. »

La chair et le commerce étaient presque exclusivement juifs [71]. Les prostituées étaient juives, tout comme étaient juifs leurs souteneurs, le plus souvent des jeunes gens récemment débarqués. La criminalité juive ne se limitait pas à la prostitution. En 1907, un centre d'éducation surveillée, Hawthorne School, fut ouvert pour répondre au problème des jeunes voleurs et des pickpockets [72]. Les prêteurs sur gages du Lower East Side étaient connus pour pratiquer des taux usuraires et l'incendie criminel était considéré comme un délit spécifiquement juif. Les compagnies d'assurances allaient jusqu'à refuser de couvrir ceux dont le nom se terminait par « sky » ou « ski ».

Quelque chose ne tournait plus rond. Les Juifs d'Europe de l'Est étaient connus pour leur respect de la loi, peut-on lire dans un éditorial du *New York Evening Post* datant de septembre 1908, « mais ceux qui ont pu observer la vie des Juifs de notre pays doutent de l'intégrité de cette supériorité éthique dont ils se vantent[73]. »

L'atmosphère américaine était-elle contagieuse ? « Le manque de respect envers la loi est l'un des traits les plus caractéristiques des Américains, déclarait James Truslow Adams. Nombre d'éléments m'indiquent que les immigrants sont contaminés par l'Amérique, et non le contraire. »

Pour le rabbin Judah Magnes, la solution se trouvait précisément dans le monde dont étaient issus les Juifs new-yorkais. La criminalité des ghettos et des villages juifs d'Europe de l'Est, selon le rabbin, avait été limitée par le sens communautaire et les valeurs partagées qui prévalaient là-bas. Ce sens civique devait être réactivé à New York et, en février 1909, Magnes participa à la création de la *Kehillah* (littéralement « communauté » en hébreu / yiddish), organisation qui envoya des agents chargés d'étudier la

criminalité dans le Lower East Side [74]. Leurs rapports constituèrent un véritable annuaire du crime, et ils révélèrent une concentration de délits dans Grand Street.

Dans les « académies de danse » des numéros 311, 321 et 345, les messieurs pouvaient louer les « services » d'une danseuse. Il y avait des cercles de jeu aux 267,410,468 et 488. Le magasin de cigares du 270 prenait des paris illégaux. On y pariait sur les chevaux, les matches de baseball et à peu près tout [75].

Les frères Lansky allaient à l'école à Broome Street, une rue parallèle à Grand Street. Un pâté de maisons plus loin, on trouvait des établissements assez particuliers. Le 248 Broome Street abritait un tripot où, selon le rapport d'Abraham Shoenfeld, agent de la *Kehillah*, des voleurs fourguaient leurs marchandises. Les cinq salles du 249, avec l'habituel échantillon de « voleurs, souteneurs, gangsters, hommes de main et prostituées », étaient un claque tenu par Jenny Morris, connue sous le nom de « Jenny l'Usine » en raison de sa taille et de sa capacité de travail considérables.

Les rapports des agents de la *Kehillah* décrivent une galerie de personnages hauts en couleur : Jenny l'Usine avec Harry Morris son mari et souteneur, Benny Greenie et Harry Goldberg, pickpockets, Bobby Mendelsohn, souteneur, Charlie Auerbach, souteneur et *shtarke* (gros bras), et nombre d'autres affranchis.

C'est, en partie, le livre de Nicholas Pileggi, publié en 1985, *Wiseguy, « l'affranchi »*, qui a rendu célèbre le terme d'« affranchi » ces dernières années. Mais l'existence même du mot – qui désigne un petit criminel – remonte au moins au 5 janvier 1915, où il apparaît dans l'un des rapports d'Abraham Shoenfeld à Judah Magnes. D'autres mots « modernes » apparaissent dans les rapports de la *Kehillah* des années 1909-1915 : mac, loubard, vicelard, donneur, flic, grenouille, pigeon, micheton, fourgue, pot-de-vin, coke, mouchard, balance, gros bras, braqueur [76]…Les affranchis avaient entre autres pour spécialité l'organisation de parties de craps. C'est précisément ce jeu qui devait attirer Meyer

Lansky vers un monde susceptible d'offrir à un garçon ambitieux une alternative séduisante à la bibliothèque de Seward Park ou à l'Alliance éducative.

Le jeu consiste à miser de l'argent sur les combinaisons formées par deux dés. Parier sur le 7 est le plus sûr, puisqu'il y a six manières différentes d'obtenir ce chiffre (6 et 1,5 et 2,4 et 3,3 et 4,2 et 5,1 et 6). En comparaison, parier sur le 2 (1 et 1) ou le 12 (6 et 6) est beaucoup plus risqué. Les chances qu'un chiffre – de 1 à 12 – sorte lors d'un lancer peuvent être exprimées mathématiquement et Meyer Lansky, en observant les affranchis du Lower East Side, se découvrit un talent particulier pour calculer ses chances.

Un joueur lance les dés pour faire un score précis, un « point ». Les spectateurs parient pour ou contre les chances de réussite du lanceur. Le jeune écolier s'aperçut qu'il pouvait établir de tête la courbe du jeu, en termes de probabilités.

Restait bien sûr le hasard – l'élément arbitraire du risque – que l'on ne pouvait pas éliminer. Mais le calcul des probabilités permettait d'évaluer les chances du lanceur.

Meyer Lansky était pris au piège de sa propre intelligence : en regardant par-dessus les épaules des joueurs penchés sur le trottoir, il était certain de pouvoir dire de quel côté la chance allait tourner. Les chiffres ne lui laissaient pas le choix. Il devait essayer.

Lorsque Meyer Lansky rentrait de l'école le vendredi soir, sa mère le chargeait toujours de porter le *cholent* chez le boulanger. Ce ragoût à base de haricots, de bœuf et d'orge, traditionnellement préparé pour le déjeuner du sabbat dans les ghettos et les villages juifs de Russie, était un rituel hebdomadaire.

Au début du siècle, ce plat prouvait qu'un foyer n'était pas encore pleinement américanisé. Les mères de famille préparaient les ingrédients et les faisaient cuire une première fois le mercredi ou le jeudi. On le laissait reposer un jour ou deux pour qu'il développe toute sa saveur. Puis, le travail

cessant le vendredi, on apportait le *cholent* au boulanger local.

Après l'office du samedi à la synagogue, le choient – après plus de douze heures de cuisson à feux doux – était ramené à la maison pour constituer le point d'orgue de cette journée de repos. Après un tel repas, la sieste était de rigueur[77].

Meyer Lansky était fier de se voir confier la responsabilité du *cholent*. Un vendredi, se souvient-il, sa mère lui avait confié la marmite et les cinq cents – prix de la cuisson chez le boulanger. Le jeune Meyer décida de profiter de la pièce de monnaie.

Le chemin du boulanger passait par Delancey Street. Bruyante et animée, c'était l'une des rues les plus passantes du Lower East Side. Chaque mètre carré de trottoir était occupé par des charrettes à bras, des prostituées, des joueurs et des tricheurs professionnels[78].

Le vendredi soir, les lanceurs jouaient la paie hebdomadaire. Les piles de pièces de cinq et de dix cents apparaissaient à Meyer comme une véritable fortune. Il semblait facile de miser une pièce et d'en récolter deux. Pourtant, il repartit les mains vides. Il avait perdu sa pièce dès le premier lancer et se retrouvait avec sa marmite froide. Il erra plusieurs heures dans les rues, désespéré, avant de rentrer tout avouer à sa mère.

La pièce de cinq cents qu'elle lui avait donnée était sa dernière. Elle fondit en larmes sans prononcer un seul mot. Le déjeuner du lendemain devait marquer Lansky pour toute son existence : au retour de la synagogue, la marmite du sabbat n'était pas sur la table et il dut affronter les reproches silencieux de sa famille.

Le jeune Meyer en tira une leçon : il n'avait pas eu tort de jouer. Non. Son erreur avait été de perdre.

« À la vérité, j'étais sincèrement désolé d'avoir peiné ma famille. Mais ce qui m'embêtait le plus, c'était d'avoir perdu. » Les semaines suivantes, Lansky passa des heures à

observer les joueurs de Delancey Street. Une autre dimension devait s'ajouter aux simples probabilités mathématiques.

Tout était dans l'organisation du jeu. Lorsqu'un nouveau joueur – un pigeon avec de l'argent à perdre – rejoignait le groupe, au début, les dés lui étaient plutôt favorables. Gagnant de petites sommes, il se sentait encouragé à risquer de plus en plus gros, jusqu'au moment où il mettait tout sur le tapis. Et là, il perdait tout.

Il existait des variantes. Si les spectateurs restaient agglutinés sans sortir un sou de leur poche, un « nouveau venu » tentait sa chance – et gagnait. Il pouvait bien ramasser tout l'argent qu'il voulait : comme Meyer Lansky allait le découvrir, cet « étranger » était un compère des lanceurs de dés ; il jouait avec l'argent de la « banque » et l'étalage de ses gains ne servait qu'à attirer le client.

Tour classique, aussi vieux que le bonneteau. Il n'était guère étonnant qu'un jeune garçon s'y fût laissé prendre – au moins la première fois. Il était plus surprenant que des adultes, qui devaient tout savoir des arnaques, se fassent piéger avec une telle régularité. Le jeune Lansky prit sa première leçon sur la crédulité humaine. Et il avait compris comment récupérer sa pièce perdue.

Un vendredi soir, il tenta de nouveau sa chance dans Delancey Street. Cette fois, il ne prit pas de risques. Ayant identifié le comparse qui plaçait un coup d'accroché, il attendit le dernier moment avant le lancer des dés et plaça rapidement sa pièce sur le même coup.

« Le banquier me lança un regard noir », se souvenait Lansky. Mais le lanceur aurait éveillé les soupçons s'il avait refusé la mise de Lansky. Ce soir-là, Meyer Lansky rentra chez lui avec une pièce supplémentaire, et le lendemain sa famille mangea un déjeuner chaud.

De cette défaite et de cette victoire, Meyer Lansky tira un enseignement qu'il n'oublia plus jamais. « Les joueurs heureux n'existent pas. Il n'y a que des gagnants et des

perdants. Les gagnants sont ceux qui contrôlent le jeu. »

Les semaines suivantes, il fit le tour des jeux de craps dans le Lower East Side, misant une pièce par-ci, une pièce par-là. Il identifiait le comparse, puis s'éloignait prudemment avant d'être lui-même repéré.

Meyer ne joua plus jamais l'argent de sa mère : il n'en avait plus besoin. À présent, il disposait de ses propres fonds, gagnés au jeu, qu'il dissimulait dans un trou de son matelas.

Lansky était un excellent élève. Il obtint autant de A et de B+ à l'école publique 34 de Manhattan qu'à celle de Brownsville [79]. Pour faire plaisir à sa mère, et en hommage à son grand-père Benjamin, il continua d'aller au heder, jusqu'à sa Bar Mitzvah à treize ans. Il fréquentait toujours avec plaisir la bibliothèque. Un immigrant modèle : studieux, ambitieux et travailleur.

Mais Meyer Lansky visait une autre vie, avec des valeurs et des objectifs très différents. Son trophée, c'était son matelas. Son monde était peuplé de lanceurs de dés, de points, de probabilités…

Lansky se souvenait de sa première rencontre avec Benjamin Siegel. Il y avait une bagarre. Deux bandes rivales de joueurs de craps se disputaient leur territoire, et un revolver était tombé à terre. Un beau garçon, de quatre ou cinq ans plus jeune que Lansky, se précipita pour le ramasser [80]. Au moment où il allait le saisir, on entendit des sifflets de policiers.

Le propriétaire de l'arme se tourna, menaçant, vers le jeune voleur. Comme la police se rapprochait, les combattants s'enfuirent, mais le garçon qui s'était emparé du revolver leva calmement l'arme et la pointa vers son assaillant. Meyer intervint.

« T'es cinglé ! », dit-il en saisissant le bras du garçon pour qu'il lâche son arme. Alors qu'ils partaient se mettre à l'abri, l'aîné tenta d'enseigner les rudiments de la vie des rues au plus jeune, lui expliquant les dangers qu'il encourait si la

police le voyait une arme à la main. Benjamin Siegel ne se montra ni reconnaissant ni impressionné. « J'avais besoin de ce revolver. »

Benjamin Siegel allait devenir l'un des meilleurs amis de Meyer. Violent, imprévisible, généreux et charmeur, Siegel débordait d'une vitalité que ne possédait pas Lansky. Son sourire comme ses colères faisaient des ravages.

Benny était le plus jeune et le plus violent d'une bande de garçons de Grand Street. Meyer devint leur ami entre 1914 et 1920. La bande comptait le frère de Meyer, Jake, dit Jack, costaud, un peu lent, loyal ; Meyer Wassell, dit Mike [81] ; Samuel Levine, au visage couvert de taches de rousseurs, dit Red [82] ; Irving Sandler, un cousin des Lansky, dit Tabbo [83] ; et Joseph « Doc » Stacher, le « gros » de la bande. Petit et vantard, Joe Stacher partageait avec Meyer Lansky la passion du craps [84].

Jack, Mike, Red, Tabbo et Doc. Lansky passerait sa vie dans un monde de surnoms et de copains. Il aimait la franche camaraderie, l'esprit de bande, et savait se gagner la confiance de ses amis. Il était l'un des rares à savoir prendre Benny Siegel et il l'aidait à s'intégrer au groupe. Lorsqu'il était en colère, Benny virait au rouge. Un jour, quelqu'un remarqua qu'il était « excité comme une punaise », d'où son surnom de Bugsy (de « Bug », punaise).

Meyer et Bugs, c'étaient la tête et les jambes. Benny, le tapageur ; Meyer, le réservé et réfléchi. Bugsy le gros bras, Meyer l'intellectuel. Au fil du temps, les stéréotypes se renforcèrent.

Pourtant, Benjamin Siegel était plutôt intelligent. Bien que dangereux dans ses colères, il savait lâcher du lest pour parvenir à ses fins. De son côté, Meyer Lansky pouvait se montrer aussi dur que n'importe quel gamin ayant grandi dans Grand Street. La bagarre ne lui faisait pas peur. C'est ainsi qu'il rencontra Lucky Luciano.

Lansky se promenait dans New York par un jour glacé.

« Les Juifs du Lower East Side étaient coincés entre les Italiens et les Irlandais. » Chinatown se trouvait à l'ouest et Little Italy juste au nord. Lansky descendait Hester Street, une rue parallèle à Grand Street, lorsqu'il fut encerclé par une bande de jeunes Italiens.

Leur chef était un Sicilien d'une vingtaine d'années, fort et trapu, les cheveux bouclés, les sourcils épais et menaçants. Il aurait pu être séduisant sans toutes ces traces d'acné. Salvatore Lucania – Charlie pour ses amis et, plus tard, Lucky Luciano pour le public – était arrivé en Amérique avec ses parents en 1906, à l'âge de neuf ans [85]. Il commençait à faire son chemin dans la société américaine à la manière de Lansky – en effectuant des petits coups.

Il pratiquait en particulier un racket de « protection » des Juifs isolés qui, avait remarqué le jeune Sicilien, se défendaient rarement. Lucania et sa bande encerclaient leur victime et lui extorquaient de l'argent en la menaçant de la passer à tabac. Meyer Lansky était petit, seul contre tous, mais il refusa de céder le moindre cent aux Italiens.

« Fuck you », avait-il répondu.

Salvatore Lucania comprit qu'il n'était pas tombé sur un jeune Juif ordinaire.

Bien des histoires ont ensuite fleuri sur cette première rencontre entre les deux héros légendaires du crime américain. Des pages entières ont été noircies sur leur échange d'insultes et sur l'affection qui apparemment submergea le cœur du jeune Lucania à l'égard de ce Juif qui avait des tripes. « Nous nous sommes compris immédiatement, expliqua Luciano, et il en a toujours été ainsi par la suite. »

Aimable litote pour décrire la relation qui allait unir les deux hommes. Meyer Lansky avait rencontré un autre dur – la seconde grande amitié de son existence. Lansky et Lucania, deux adolescents farouches et audacieux, suffisamment intelligents pour comprendre qu'ils avaient tout à gagner à s'allier plutôt que de se battre pour des

« territoires », trouvèrent leur premier terrain d'entente dans des actions communes contre leurs voisins, les Irlandais.

« Les Irlandais coinçaient des Juifs dans la rue, les déshabillaient pour voir s'ils étaient circoncis. Ils leur crachaient dessus et tiraient sur leurs barbes. »

Habitant Manhattan depuis une génération de plus, ayant mieux réussi, les Irlandais regardaient de haut les Juifs et les Italiens récemment débarqués ; en outre, ils bénéficiaient d'appuis. « Lorsqu'il y avait une bagarre entre des Irlandais et des Juifs, ou entre des Irlandais et des Italiens, les flics prenaient toujours le parti des Irlandais[86]. »

Lansky et Lucania amenèrent leurs bandes respectives à se battre contre celles des Irlandais, alliance qui rappelait à Lansky la lutte des Juifs de Grodno contre leurs persécuteurs russes.

« Je ne me suis jamais agenouillé devant un chrétien », indiqua fièrement Lansky à l'historien israélien Robert Rockaway, dans les années soixante-dix[87] .

« Nous nous faisions taper dessus quotidiennement par les Irlandais. Et nous avions donc le choix entre nous enfuir et rendre les coups [88] », expliqua-t-il à son avocat en Israël, Yoram Alroy.

Pourtant, de nombreux Juifs du Lower East Side menaient des existences dignes et indépendantes, sans jamais en découdre avec des Italiens ou des Irlandais antisémites. D'autres, lorsqu'ils se faisaient insulter se défendaient verbalement ou physiquement, sans pour autant faire des luttes ethniques leur mode de vie.

Meyer Lansky quitta l'école peu après son quinzième anniversaire[89]. Il passa les examens de fin de classe de cinquième, niveau où la plupart de ses condisciples arrêtaient leurs études. Nombre de ses amis allèrent travailler dans la confection, mais Max Lansky voulait plus et mieux pour son fils.

Le commerce du *shmattes*[90] – ou « l'industrie de l'aiguille »

comme l'appelaient ses défenseurs [91] – constituait la principale source d'emplois dans le Lower East Side. Hommes, femmes et enfants travaillaient comme des forcenés sur des machines à coudre et des fers à repasser dans des usines, des ateliers ou à domicile.

« Je ne te laisserai jamais faire une chose pareille, dit Max Lansky à son fils. Tu mourrais de la maladie du tailleur » – la tuberculose.

Lorsque l'heure arriva de trouver un premier emploi à son fils, Max Lansky avait fait son choix. C'était l'ère nouvelle des machines ; l'automobile et le moteur à explosion représentaient l'avenir. Grâce à un parent, Max Lansky fit embaucher son Meyer dans une carrosserie [92].

« J'ai commencé à 10 cents de l'heure, cinquante-deux heures par semaine. » C'était beaucoup mieux que l'esclavage de la confection, mais pas le genre de travail dont rêvait le jeune Lansky.

« Je voulais poursuivre l'école, faire des études d'ingénieur. Les circonstances ne l'ont pas permis. »

Durant toutes les périodes critiques de son existence, Lansky allait prétexter de ses origines modestes pour justifier son échec à vivre dans le monde de la légalité, incriminant la pauvreté de sa famille, sa judéité, ou les deux.

Il aurait aimé devenir médecin ou avocat, confia-t-il à son ami Joseph « Yoskeh » Sheiner. Mais il n'avait pas de quoi payer ses études, et de plus, il venait d'un milieu social de « troisième classe ». À cette époque, ces professions étaient fermées aux Juifs, expliqua-t-il.

Ce n'était pas tout à fait exact. S'il était certes difficile pour un Juif – a fortiori un jeune immigrant – de pénétrer l'establishment américain au début du siècle, ce n'était pas impossible. Les Juifs qui, à l'instar de Meyer Lansky, quittaient l'école avant la fin du secondaire, pouvaient travailler de jour à l'usine, dans des garages ou des boutiques, et consacrer une part de leurs salaires aux cours

du soir dispensés par l'Alliance éducative d'East Broadway.

Le chemin était difficile, mais clair. Les étudiants devaient suivre le programme établi par le Conseil de l'université de New York. Une fois les examens passés, ils pouvaient s'inscrire au City College, où les livres et les cours étaient gratuits. C'est là que les New-Yorkais défavorisés obtenaient leurs diplômes et leurs qualifications depuis 1849.

En 1917, année où Meyer Lansky quitta l'école, près de soixante-dix pour cent des deux mille étudiants du City College étaient juifs. Si Lansky avait été déterminé à devenir médecin, avocat ou ingénieur, il aurait pu suivre la voie ouverte par tous ces jeunes.

Le contremaître de la carrosserie vantait sa dextérité. « Tu as des mains en or. Dans vingt ans, tu seras un pro et tu te feras de l'argent. Tu gagneras un dollar de l'heure. »

Objectif bien dérisoire pour un garçon qui gagnait un dollar en quelques lancers de dés. À quatorze ans, Meyer ne s'intéressait guère à ce que le monde pourrait lui offrir lorsqu'il en aurait vingt ou trente. Seul comptait le présent. N'aspirant pas à ressembler à son père, il observait les seigneurs des trottoirs qui réglaient leurs additions en sortant une liasse de dollars – les affranchis.

John Barth, un petit escroc qui transforma son nom en Barrett et qui travaillait dans le même atelier que Meyer Lansky dans les années 1917-1918, se rappelle l'apprentissage de son collègue, le soir, après le travail. Lansky se rendait dans une salle de craps au croisement d'Essex Street et de Rivington Street où il faisait office de « gros bras » pour les patrons, Yudie et Willie Albert. Il gagnait son argent de poche en tant que *shtarke*[93].

Un jour, dans un bar d'Allen Street, Meyer Lansky et Daniel Ahearn, un camarade irlandais, rencontrèrent un responsable syndical qui recrutait des hommes de main. Le syndicat avait des ennuis avec une usine de Peekskill, à quarante-cinq kilomètres au nord de New York : des « jaunes » couchaient à l'usine pour faire plier les piquets de

grève. Le syndicaliste donna à Ahearn et Lansky le nom du « chef mécanicien, un Juif », et son adresse à Brooklyn [94]. « Si on se débarrasse de lui, la production chutera. »

Ahearn et Lansky se mirent aussitôt en chasse. « Nous avons suivi le gars dans le train, mais nous l'avons perdu dans la navette de Grand Central. Comme nous avions son adresse – il habitait à Williamsburg –, nous avons décidé de le prendre chez lui. J'ai frappé, une femme a répondu Qui est là ? Télégramme. Lorsqu'elle a ouvert, j'ai poussé la porte, je suis entré, et Meyer s'est mis à travailler le type… Lansky avait un tuyau à la main… Il a frappé le mécanicien, qui s'est effondré. »

Daniel Ahearn et Lansky furent payés par le syndicat [95]. Ils exécutèrent ce genre de tâches pendant neuf mois environ, « se rendant dans des usines, brisant les machines, jetant de l'acide sur des marchandises et cassant la figure à des jaunes », raconte Ahearn [96].

Ils faisaient également équipe dans des salles de craps pour, toujours selon Ahearn, « maintenir l'ordre, garder l'œil sur les flics, et ainsi de suite ». Parfois, ils étaient armés. « On nous versait 10 % des gains. »

Selon Ahearn, Lansky et lui auraient effectué plusieurs cambriolages. Arrêté en 1919, Ahearn fut envoyé pour quinze mois à Elmira [97] – le premier de nombreux séjours derrière les barreaux.

Les souvenirs de Daniel Ahearn concernant les exactions commises avec Meyer Lansky constituent une grande partie du dossier que le ministère de la Justice présenta dans les années cinquante contre Lansky en vue de le déchoir de sa nationalité américaine. Lansky contesta avec acharnement la validité de ces témoignages et son avocat, Moses Polakoff, mit le doigt sur quantité d'incohérences dans les déclarations d'Ahearn [98]. Il purgeait une peine de quinze ans lorsqu'il témoigna contre son ami, près de trente ans après les événements, et il admit que son témoignage pouvait augmenter ses chances de libération conditionnelle.

Mais les documents de la cour du Premier District de Manhattan indiquent que Meyer Lansky était plus qu'un gros bras occasionnel.

Le dossier n° 9208 du 25 octobre 1918 décrit un Meyer Lansky, domicilié au 484, Grand Street, de sexe masculin, seize ans, blanc, né en Russie, arrêté le jour même par le policier Hughes et comparaissant devant le procureur McAdoo pour voies de fait (affaire classée) [99] .

Moins d'un mois plus tard, le 15 novembre, le nom de Lansky apparaît de nouveau (dossier n° 1054), sous le même chef d'inculpation. Il lut condamné à deux dollars d'amende.

Deux points distinguent ces arrestations des centaines d'autres considérées dans les registres : Meyer Lansky était l'un des plus jeunes à comparaître entre septembre 1918 et avril 1919 et, dans les deux cas, les deux plaignants étaient des femmes.

Adulte, Lansky avait une réputation d'homme courtois. D'après les adresses des deux plaignantes, Lena Freedman, 395, Madison Street, et Sarah Ginsburg au 370 (Madison Street était un des hauts lieux de la prostitution), il est probable que Lansky tenta de s'imposer comme leur souteneur.

Le proxénétisme était une occupation courante pour un jeune Juif audacieux du Lower East Side. Sans être une activité à temps plein, elle représentait une étape dans l'évolution d'un affranchi. Meyer avait deux ou trois filles dans son sillage, il les trimbalait avec lui dans les bars, profitait de leurs services et d'une partie de leurs gains. Un apport qui venait s'ajouter au pourcentage des parties de craps et de quelques coups de main. Lansky visait à développer ces nouvelles occupations afin de ne plus être assujetti à un emploi fixe.

Il réalisa son ambition avant d'atteindre son vingtième anniversaire. En janvier 1920, le Volstead Act instaurait la Prohibition en Amérique. Comme nombre d'affranchis tels Benny Siegel et Charlie Lucania, Lansky saisit cette chance.

En 1921, il abandonna son emploi de mécanicien. Il ne devait plus jamais travailler pour autrui, ni occuper d'« emploi » au sens habituel du terme.

A la fin de sa vie, Lansky se remémorait cette époque avec fierté. En tant qu'époux et père, il mettait en avant ses débuts difficiles – les longues heures d'atelier pour un maigre salaire, la graisse et les bleus de travail. Lorsqu'il faisait le plein à la station-service, il observait le mécanicien qui vérifiait les niveaux d'huile et d'eau avec un intérêt soutenu. Mais il n'aurait pas daigné se pencher lui-même sur le moteur. Pas avec un costume à 300 dollars [100]. Fier d'avoir débuté dans le cambouis, il l'était encore plus de l'avoir quitté.

3

« Un rat gris à l'affût du fromage » [101]

La Prohibition fit de Meyer Lansky, comme de beaucoup d'autres, un gangster à temps complet. À minuit, le 15 janvier 1920, le Volstead Act [102] mit les brasseries et les distilleries au chômage, plaçant ainsi une industrie lucrative aux mains d'hommes sans scrupule.

La Prohibition renforça également les liens entre les hors-la-loi et les politiciens : les bénéfices de cette nouvelle activité illégale devenaient une énorme source de richesses susceptible de tenter policiers, magistrats et fonctionnaires.

Durant son adolescence, en passant son temps sur les trottoirs du Lower East Side à observer les joueurs, Meyer Lansky avait acquis une grande compréhension des mécanismes du jeu. Il avait vu comment les truands contrôlaient leur portion de territoire ; au fil des semaines, le jeune garçon finit par remarquer aussi ceux qui se tenaient à l'écart et épiaient dans l'ombre.

Ceux-là n'étaient pas là en permanence. Ils apparaissaient sans crier gare et observaient discrètement. Le « banquier » du craps les connaissait et, lorsqu'il ne se passait pas grand-chose sur les trottoirs, il allait leur parler. Il sortait de l'argent de sa poche et le leur remettait. On inscrivait des chiffres dans un carnet.

Mais cela n'avait rien d'une transaction ordinaire. Ces observateurs élégamment vêtus et soupçonneux avaient une allure menaçante. Un jour, Meyer vit un banquier se faire rouer de coups par le collecteur et ses gardes du corps. Il encaissa sans protester et le collecteur s'en alla. Ce genre d'incident montrait l'existence d'un réseau de circulation de l'argent, se garantissant des bénéfices réguliers par l'usage de la violence.

Observant des activités similaires d'un point de vue différent, Abraham Shoenfeld, agent de la *Kehillah*, arriva à

la même conclusion : « Le gangster n'est qu'un instrument », écrit-il dans un mémorandum adressé au rabbin Judah Magnes en 1915. Les enquêtes de Shoenfeld pour le compte de la *Kehillah* ont permis de mettre hors circuit des dizaines de hors-la-loi. Mais, pour chaque coupable qui disparaissait, il semblait en arriver dix autres, et les premiers revenaient bientôt dans les rues, comme si de rien n'était.

Le très lucratif club de jeux clandestins du 267, Grand Street, le Down Town Merchants Club, tenu par Fat Al Levy, fournit un exemple frappant. Abraham Shoenfeld avait examiné à la loupe les activités de ce casino illégal. On y jouait au « pinochle », au poker, au stud poker, avec des mises très importantes. Une partie des locaux se présentait comme un simple bureau de bookmaker, et les cotes des chevaux étaient inscrites à la craie sur des tableaux. On y prenait les paris pour des courses dont les résultats pouvaient déjà, à cette époque, être transmis par téléphone. Les enjeux du club privé comptaient parmi les plus élevés de la ville [103].

Shoenfeld rassembla un énorme dossier sur les irrégularités du casino : les activités de Fat Al Levy, principal associé, la personnalité des membres, qui comprenaient des notables de l'establishment local tels qu'Abraham Harawitz, avocat et ex-député, Louie Rosenberg, marchand de tissus, Louie Friedel, dirigeant local du parti républicain, et Harry Bloom, fabricant de cigares.

Ce qui mettait Shoenfeld hors de lui, c'était de ne pouvoir obtenir la fermeture du club. Il adressait des rapports mensuels à Judah Magnes, qui les transmettait immédiatement aux autorités. Mais le casino de Fat Al Levy restait à l'abri de toutes les plaintes et la présence quotidienne de policiers en uniforme devant la porte en était la preuve.

Ainsi au cœur de Grand Street, à New York, ce qui d'ordinaire n'aurait jamais dû se faire se trouvait fait, et ce, en toute impunité. L'énormité des profits permettait de revêtir l'illégalité d'une certaine respectabilité grâce à un allié

précieux : le pot-de-vin.

Ce fut avec Fat Al Levy que Meyer Lansky fit ses premières armes[104].

Le mot « gangster » apparaît pour la première fois dans la langue anglaise le 10 avril 1896, trois jours après qu'une bande de voyous eut déclenché des batailles pour le compte d'un candidat lors d'une élection à Chicago.

Au début, le gangster était défini comme un homme violent, appartenant à une bande organisée. Mais ce n'était pas un simple voyou. Il jouissait d'une étrange immunité, d'une sorte de licence. Faire jouer ses muscles ouvertement, au nom d'un candidat à l'élection municipale d'un futur fonctionnaire, lui conférait une image en opposition avec celle du hors-la-loi classique.

À la fin du siècle dernier, dans les principales villes en expansion des États-Unis régnaient la violence et la corruption ; la politique était aussi à cette image comme en témoignaient les bagarres devant les bureaux de vote à Chicago en 1896. A New York, où la violence ne prenait pas une forme aussi manifeste, la corruption n'avait rien à envier à celle de Chicago, et ce grâce à la longue suprématie d'une machine politique particulière, le célèbre Tammany Hall.

Formé peu après la révolution américaine, Tammany (du nom d'un chef indien légendaire de la tribu Delaware), n'était à l'origine qu'une association patriotique parmi d'autres. Organisé en « tribus » – Aigle, Otarie, Panthère – son réseau de clubs et d'ateliers constituait une base électorale potentielle capable de garantir le succès à ses candidats. Tammany fit son chemin dans le Parti démocrate de New York et, au XIX^e^ siècle, la plupart des maires et conseillers de la ville, ainsi que magistrats et policiers ne durent leur position qu'au soutien de l'organisation.

La puissance et la corruption de Tammany faisaient l'objet d'attaques fréquentes de la part de ses opposants et des réformateurs politiques. En 1894, le sénateur Clarence Lexow prouva que les maisons de jeux de la ville versaient

trois cents dollars par mois à la milice privée de Tammany, et les maisons closes encore davantage[105]. Selon le *New York Times* du 9 mars 1900, il y avait une sorte de tarif établi : cent cinquante dollars par mois pour une petite maison de jeux, mille pour une plus importante… En 1932, le juge Samuel Seabury s'aperçut que, tous les ans, plus de 4 000 personnes étaient inculpées pour des paris illégaux, mais que moins de 175 comparaissaient devant la justice[106].

Il ne manque pas d'exemples montrant que les criminels achetaient leur immunité par l'intermédiaire des politiciens ou des magistrats à la solde de Tammany. Mais la corruption de New York n'était pas due à la seule influence d'un groupe de pression cupide et sans scrupule. Tammany se contentait d'exploiter les failles d'une ville où tout était à vendre.

L'homme qui, au début du XX^e^ siècle, comprit le mieux le système du pouvoir et du profit, fut Arnold Rothstein, premier criminel à obtenir de son vivant le statut mythique d'un Jesse James ou d'un Billy the Kid.

Dix ans avant qu'Al Capone ne devienne célèbre et que la Prohibition ne crée de tels princes du racket dans une demi-douzaine de villes américaines, Arnold Rothstein représentait déjà l'archétype du crime organisé.

Charmant et débonnaire, distingué, les cheveux brillantines et plaqués en arrière, Rothstein incarnait la version juive du gentleman-joueur américain. Il dirigeait une chaîne de champs de courses, possédait un prestigieux appartement sur la 5^e^ Avenue et un bureau non moins élégant sur la 57^e^ Rue ouest. Son attirance pour les jeunes actrices et les danseuses de Broadway complétait son image de play-boy. Mais l'autre face était plus sombre et plus redoutable.

Arnold Rothstein a inspiré le personnage de Meyer Wolfsheim dans *Gatsby le Magnifique*, de Scott Fitzgerald, l'éminence grise dont la fortune et les relations avec la pègre sont à la base de la mystérieuse opulence de Jay Gatsby.

Rothstein avait bâti sa fortune sur un empire du jeu et des

paris centralisé à Manhattan, qui s'étendit bientôt jusqu'à Saratoga Springs, au nord de l'État de New York. Très dépendant des pots-de-vin versés à Tammany, Rothstein connut quelques difficultés passagères en juillet 1912, quand Herman Rosenthal, propriétaire d'une maison de jeux clandestine, fut assassiné par un tueur à gages opérant pour le compte d'un lieutenant de police que Rosenthal avait menacé de dénoncer pour avoir accepté des pots-de-vin.

Rothstein était un roi de la magouille, un *shtadlan*, selon l'expression utilisée par le *Jewish Daily Forward* [107], qui relatait ses activités avec un mélange de fierté et de honte. Il fut le premier Juif à jouir d'une réelle influence sur Tammany, déployant charme et argent pour se gagner l'amitié de chefs tels que Big Tim Sullivan et, plus tard, du maire de New York, Jimmy Walker. Politiciens en quête de fonds ou de voix, industriels à la recherche d'un compromis avec des syndicats, metteurs en scène désireux d'engager de jeunes actrices, tous recouraient à ses services.

Avec la Prohibition, l'empire Rothstein prit une nouvelle dimension. Il faisait venir de l'alcool de bonne qualité d'Angleterre et le distribuait aux États-Unis dans les restaurants, night-clubs et maisons de jeux où il détenait déjà des intérêts financiers.

Mais il préférait ne pas s'occuper lui-même de ce genre d'expéditions. Il se chercha donc des acolytes. Il avancerait les fonds, ils prendraient les risques. Et l'un des premiers partenaires que choisit Arnold Rothstein fut un petit jeune homme maigrichon, timide mais coriace, du Lower East Side : Meyer Lansky.

Lansky avait rencontré Rothstein à Brooklyn lors de la Bar Mitzvah du fils d'un ami commun. « Le Cerveau » incarnait l'apogée de la carrière clandestine qu'envisageait Meyer et, cinquante ans plus tard, il se souvenait encore avec émotion de cette première rencontre :

« Il m'a invité à dîner au Park Central Hôtel et nous avons discuté six heures durant. J'étais éberlué. Rothstein m'a dit

qu'il m'avait remarqué parce que j'étais ambitieux et « affamé ». »

Rothstein avait un œil très aiguisé pour détecter les talents criminels. Sa fortune et ses « mauvaises relations » mirent le pied à l'étrier à toute une génération de gangsters en herbe : Charlie Luciano, Jack « Legs » Diamond, Dutch Schultz, Waxey Gordon [108], Abner « Longy » Zwillman, et un jeune Italien très intelligent qui avait transformé son nom d'origine, Francesco Castiglia, en Frank Costello [109].

Rothstein était devenu une célébrité dans la presse, qui le décrivait comme le tsar régnant sur un empire de corruption et de criminalité, sorte d'organisation monolithique, très hiérarchisée, comparable à une gigantesque firme bancaire.

Pourtant, le crime organisé tel qu'il fut élaboré par Arnold Rothstein n'avait rien à voir avec les structures conventionnelles. Il se caractérisait plutôt par une absence de structure. Les bureaux de la 57e Rue ne géraient que la partie strictement légale de ses activités : investissements immobiliers, spectacles à Broadway, champs de courses. Lorsqu'il s'associait avec des protégés tels que Meyer Lansky dans les années vingt, Rothstein offrait des contrats scellés uniquement par une poignée de main et simplement enregistrés dans les mémoires.

Rien de commun donc avec l'empire d'un tsar, ou d'un grand banquier. De telles comparaisons défieraient la loi du silence. L'avocat de Rothstein, William J. Fallon, avait une perception plus fine du fonctionnement de son client : « Un homme qui ne fréquentait que les vestibules… un rat gris, à l'affût du fromage. »

Rothstein plaça Meyer sur une voie, Charlie Luciano sur une autre. Le rat qui courait le plus vite lui rapportait le fromage tout en en gardant une part. Ceux qui se faisaient prendre n'entraînaient personne dans leur chute. Les contrats de Rothstein étaient indépendants les uns des autres, souples. Ses protégés ou partenaires pouvaient opérer ensemble ou séparément.

Pour couvrir ses activités de bootlegger, Meyer Lansky possédait une agence de location de véhicules à Cannon Street, dans le Lower East Side. Il prit Benny Siegel comme associé [110], ainsi qu'un ami de ce dernier, Moe Sedway [111].

Le temps que Meyer avait passé dans son atelier de carrosserie n'avait finalement pas été inutile. Une agence de location de voitures à Manhattan était fort rentable dans les années vingt. Le premier prix pour la journée atteignait quinze dollars, alors qu'une chambre au Waldorf-Astoria, hôtel de luxe, n'en coûtait que six [112].

« Rothstein nous disait que la production de voitures en série allait changer beaucoup de choses, raconte plus tard Lansky. J'ai compris à quel point ce serait important pour mon domaine d'activité spécifique. »

Le commerce d'alcool reposait sur l'efficacité des transports. Le garage Lansky-Siegel était la couverture idéale pour le convoyage de marchandises illicites. Moe Sedway s'occupait des camions d'alcool, qui entraient presque ouvertement. Benny et Meyer louaient leur matériel en évitant de poser des questions indiscrètes, et ils embauchaient des amis pour effectuer leurs propres livraisons. Red Levine, le copain de Lansky à l'époque de Grand Street, était l'un d'entre eux [113].

Charlie Luciano était également associé à nombre des affaires de trafic d'alcool de Meyer. Les communautés juive et italienne travaillaient au coude à coude à Manhattan, et l'utilisation du même réseau de distribution permettait des économies substantielles [114].

L'alcool à destination de New York empruntait deux routes maritimes. Des cargos étrangers mouillaient en dehors des eaux territoriales américaines, à douze milles de la côte, et, profitant de l'obscurité nocturne, des canots à moteur débarquaient le chargement vers une douzaine de ports ou de criques de la côte de Long Island et du New Jersey. Il était également possible, lorsqu'on avait les bons contacts, de décharger la cargaison directement à New York et de lui faire

continuer sa route par camions, comme pour un chargement légal. Moins romanesque, cette solution correspondait mieux aux sens des affaires de Luciano, et recueillait donc sa préférence.

C'est leur quartier du Lower East Side qui constituait la base du commerce de Meyer et de Charlie. Ils pouvaient trouver des arrangements intéressants avec leurs clients, leurs rivaux et la police. L'un des lieux d'échanges se situait à l'angle de Kenmare et de Mulberry Street, et les bootleggers venaient y attendre les commandes, tandis qu'à deux pas de là, dans leur commissariat, les policiers détournaient pudiquement les yeux. Selon John Barrett, ami intime de Meyer, Lansky et Benny Siegel possédaient un speakeasy (un débit de boissons clandestin) à Broome Street et un autre à l'angle de Goerck et de Lewis. D'après Barrett, Meyer traitait également avec Mike Reardon, qui tenait un bar clandestin à l'angle de Mangin et de Grand[115].

En plus de ce commerce, Meyer continuait à s'occuper de maisons de jeux et, lorsque son capital augmenta, il acquit la sienne. La coutume voulant que l'on consomme de l'alcool dans ce type d'établissement, Meyer gagnait sur les deux tableaux et, avec le développement de ses affaires, il se mit en quête de partenaires de confiance.

Jake avait quitté l'école pour se lancer dans le commerce de la fourrure, la branche la plus luxueuse de l'industrie de l'habillement. Mais lorsque les affaires de son frère se mirent à prospérer, tout comme Meyer avait abandonné ses outils, Jake abandonna ses fourrures, et il devint le lieutenant de son aîné.

Jake était loin de posséder l'intelligence d'un Benny Siegel ou d'un Charlie Luciano. « Il avait une façon de fumer le cigare en fronçant le sourcil qui faisait penser qu'il en avait beaucoup dans le crâne, alors qu'en fait il n'y avait que du vide[116] », dit l'un de ses proches.

En revanche sa loyauté était indiscutable et il aimait son frère. Il n'avait pas le même don pour les chiffres que ce

dernier, mais il apprit à diriger un jeu de crap et à éviter la triche aussi bien chez les joueurs que chez les banquiers qui étaient censés être au service de Meyer.

Les deux frères installèrent une sorte de quartier général familial dans l'arrière-salle d'un restaurant casher de Delancey Street. Jake s'y rendait presque tous les jours et y rencontrait son frère pour le petit-déjeuner, souvent avec Ben Siegel. On passait en revue les détails de la soirée précédente et discutait des problèmes à venir, parmi les rires et les papotages.

Meyer avait pour habitude de grignoter toute la matinée : poisson fumé très salé, corned-beef et parfois, vers midi, un sandwich à la langue, coupée épais. Il buvait peu de café mais, comme tous ses amis, fumait cigarette sur cigarette[117].

Leur vie entière était consacrée aux affaires, mais, pour eux, les affaires étaient un plaisir. Traiter des contrats devant un sucrier, exhiber son dernier chapeau ou sa bague en diamant… les bénéfices se convertissaient en un mode de vie qui leur offrait beaucoup plus que la plus prestigieuse des carrières. Pas d'horaires de bureau ni de dossiers à consulter pour Meyer et ses amis. La direction du Ratner se doutait bien que ces jeunes gens avaient des activités louches, mais c'étaient de bons clients et ils se montraient corrects avec le personnel[118].

Dans un monde sans paperasse, le génie de Meyer Lansky consistait à être une sorte de caisse enregistreuse et de registre de comptes humains, dans une succession d'alliances et de contrats multiples. Il calculait tout de tête : les prix à la source, le coût du transport et de la protection, la marge bénéficiaire… et surtout la part de chacun.

Le problème auquel se heurtent la plupart des gangsters est le partage des bénéfices. D'une part, ils ne jouissent pas des talents de Meyer – une puissance cérébrale exceptionnelle – pour jongler avec les chiffres sans recourir à l'usage du papier et du crayon, ce qui présente l'inconvénient non négligeable de laisser des traces, donc des preuves. D'autre

part, la majorité de ces criminels sont foncièrement malhonnêtes et avides : lors du partage, chacun rentre chez soi les poches moins remplies que prévu, ce qui engendre les querelles, la violence, voire le meurtre.

Il n'y eut jamais de meurtre dans les affaires où Lansky était impliqué. Avec lui, pas de mauvaises surprises. Personne ne se sentait lésé. Les contrats se succédaient et, comme tout le monde y trouvait son compte, chacun reproposait ses services. Ainsi, avec l'expérience, les associés accomplissaient leurs tâches de mieux en mieux.

Meyer était intelligent. Il était droit – marque suprême d'intelligence au royaume de la tricherie et de l'arnaque.

« J'ai observé les hommes dans des tas d'aventures. Ceux qui parvenaient au sommet étaient des hommes intègres. »

Dans un monde imparfait peuplé de gens imparfaits, Meyer Lansky était le symbole de la précision et de l'honnêteté. En outre, il n'était pas cupide. Il n'avait pas le goût du luxe dont Charlie et Benny devinrent vite les esclaves. « Je ne me laissais pas dominer par l'argent. »

Meyer comprenait qu'il était dangereux de devenir l'otage de ses propres appétits. Le petit garçon fier était devenu un homme sûr de lui, très efficace en affaires. Après avoir gardé durant toute sa vie le silence le plus absolu sur ses revenus et sa façon de les obtenir, Meyer ne put résister, au bout de cinquante ans, à confier au journaliste israélien Uri Dan : « Pour limiter les coûts et augmenter l'efficacité, nous avions nos propres bateaux qui transportaient le scotch à travers l'Atlantique. En toute modestie, je dois dire que cela marchait plutôt bien… Au milieu des années vingt, nous dirigions la compagnie de transports maritimes la plus efficace du monde. »

On imagine tout de suite des bureaux grouillant d'employés, Meyer Lansky circulant dans les couloirs. En fait, il n'en était rien. Meyer Lansky continuait d'opérer à partir du Ratner. Fidèle à l'exemple d'Arnold Rothstein, il opérait de loin : un coup de téléphone à la personne idoine,

de l'argent dans la main adéquate… Et la paperasse dans sa tête. Lorsqu'il recrutait les services de quelqu'un, il lui demandait d'agir de la même manière : « Fiez-vous à votre mémoire. Gardez vos registres sous votre chapeau. »

Les collaborateurs étaient soumis à des règles strictes : pas de vêtements voyants, pas de bagarre, pas de comportement ostentatoire. En choisissant des hommes fiables, et en instillant une morale à des hommes dont la discipline n'était pas le fort, Lansky fit montre des talents qui, toute sa vie, contribuèrent à son succès.

Connu comme un distributeur sérieux, Meyer traitait des affaires au-delà des frontières de New York. À Cleveland, il se lia d'amitié avec Morris Barney « Moe » Dalitz et ses associés, qui dirigeaient des bars clandestins dans l'Ohio [119]. Il traitait également avec des partenaires qui devinrent des géants de la distribution d'alcool après la Prohibition.

« Nous dirigions une affaire qui ressemblait un peu à la Ford Motor Company, dit Meyer en parlant de ses activités de l'époque. Tirer et tuer ne donnait rien de bon : les représentants de chez Ford ne descendaient pas ceux de Chevrolet. Ils essayaient de les surpasser. »

Deux clichés montrent Meyer Lansky au printemps 1928. Ces deux photographies ont été prises au commissariat de New York, avec ses empreintes digitales, en mars 1928.

L'une le montre de profil, un Meyer décontracté, qui ne regarde pas l'objectif. N'étant pas attiré par ses yeux noirs, on remarque d'autres traits : la bouche et le nez fins, un menton un peu faible. Meyer ne porte pas de chapeau, il est désœuvré ; il se penche légèrement en arrière, très à l'aise. Avec ses cheveux impeccables, sa cravate, son costume sombre et élégant, il offre l'image même du cadre en pleine ascension… Par hasard, le photographe a réussi à saisir Meyer dans un instant de relâchement.

Le portrait de face, lui, montre un autre visage. Là, Meyer regarde droit dans l'objectif, furieux, plein de défi. Il porte son chapeau enfoncé sur le front, à la gangster. Le regard

féroce et froid donne le frisson, un regard intimidant, chargé de menaces que vous osez à peine imaginer.

C'est l'autre face de Meyer, celle du gangster américain. Le gangster peut bien mettre en avant sa dimension politique, la fascinante immunité dont il bénéficie dans ses activités « professionnelles », il n'en reste pas moins que ces activités reposent sur un élément bien précis : il est prêt à blesser, à mutiler et à tuer. Dans les dernières années de sa vie, Meyer Lansky aimait à donner des leçons sur les limites de la violence : mieux vaut éviter de tirer. Mieux vaut en recourir à la raison, et, si cela ne marche pas, aux menaces. »

La menace n'est efficace que si l'on vous croit capable de l'exécuter, et la réputation de Meyer lui conférait cette crédibilité. Les deux clichés ont été pris après une arrestation pour tentative de meurtre.

Daniel Ahearn était présent lors de cette dernière opération. Dans les années vingt, Ahearn se retrouvait régulièrement derrière les barreaux. Relâché durant l'hiver 1928, il avait retrouvé ses anciens amis du Lower East Side : Meyer, Ben Siegel, John Barrett et Red Levine.

Lansky, Siegel et Levine soupçonnaient Barrett de les tromper. Pour lui donner une leçon, ils le conduisirent en dehors de la ville, le jetèrent hors du véhicule, et l'utilisèrent comme cible tandis qu'il tentait de s'enfuir.

« Il s'est mis à courir, et eux se sont mis à tirer, raconta Ahearn, affirmant tenir l'histoire de Lansky lui-même. Ils l'ont touché quatre fois. [120] » Selon Ahearn, il y aurait eu également un Italien avec eux dans la voiture.

Ahearn se trouva personnellement impliqué dans l'affaire lorsqu'ils découvrirent que Barrett avait été admis à l'hôpital pour ses blessures. Selon un témoignage sous serment datant de 1957, Lansky lui aurait dit : « Voilà, j'ai une idée. On va aller à Mott Street. Je connais un endroit où on peut avoir un poulet farci. Sa femme sait que j'étais dans la voiture, je ne peux pas aller la voir moi-même, mais toi, tu n'auras qu'à lui donner le poulet… » Par « farci », Lansky

entendait « empoisonné ».

« J'admets que j'en voulais à Barrett à l'époque. Je suis allé donner le poulet à sa femme. Grace, je crois qu'elle s'appelait. « Quand vous irez à l'hôpital, apportez-lui ça, mais ne dites pas de qui ça vient, c'est une surprise. « Plus tard, je l'ai revue, et elle m'a traité de tous les noms. Elle lui avait finalement dit d'où venait le poulet, et il l'avait balancé par la fenêtre. »

L'histoire paraît montée de toutes pièces ; pourtant, le 6 mars 1928, Meyer Lansky et Samuel Levine furent arrêtés en compagnie de l'Italien Joseph Benzole pour agression et tentative de meurtre [121].

Le détective Joseph P. Heinrich avait interrogé Barrett deux fois : la première lors de son entrée à l'hôpital, la seconde quelques semaines plus tard. Au début, Barrett nomma sans hésiter ses agresseurs. Au cours d'une réunion chez Louis « Lepke » Buchalter, *shtarke* notoire qui opérait des intimidations musclées, une dispute avait éclaté à propos du pillage d'un entrepôt et Barrett fut accusé d'avoir parlé. La fusillade avait eu lieu juste après [122]. Plus tard, lorsqu'il fut suffisamment rétabli pour témoigner devant un tribunal, John Barrett changea d'avis. Selon Heinrich, il tremblait de peur [123]. Barrett refusa de porter plainte, et faute de preuve, le dossier fut classé.

Interrogé sur l'affaire plusieurs années plus tard, Lansky parut souffrir d'une perte de mémoire aussi grave que celle de Barrett. « Je n'ai jamais eu grand-chose à voir avec lui. » Il reconnaissait l'avoir connu, mais affirma n'avoir « aucune raison de lui en vouloir, et encore moins de le tuer [124]. »

Cette histoire remonte à loin. En bon Irlandais, Ahearn était un excellent conteur [125]. La mémoire de Meyer resta embrumée jusqu'au moment de l'interview accordée à Uri Dan. Alors seulement il se souvint de l'image du brillant homme d'affaires qui donnait des ordres au département navigation, tenait tête à ses partenaires et faisait son chemin avec un talent tout professionnel.

Cette image est beaucoup plus claire que celle qui ne parvint jamais jusqu'au tribunal en mars 1928 : un jeune voyou rancunier, riant tandis qu'il se penchait par la fenêtre d'une voiture, arrosant copieusement de balles un homme qui, comme un animal traqué, essayait de s'enfuir dans la nuit d'hiver.

Entre octobre 1918 et novembre 1931, le nom de Meyer Lansky apparaît sept fois sur la liste des inculpés des registres du tribunal de New York [126]. Ses deux premières comparutions, qui remontent à son adolescence pour avoir importuné des femmes (la deuxième fois, il récolta une amende de deux dollars), ainsi que la troisième n'évoquent guère le truand de haut vol. En 1924, Lansky passa devant le tribunal et fut condamné à une amende de quatre dollars pour excès de vitesse [127].

En 1928, son nom est cité deux fois : pour l'agression contre John Barrett, accusation abandonnée, et pour un cas semblable quelques jours plus tard, probablement à la suite d'une erreur d'identification. La police avait été frappée par les similitudes entre les deux cas – des coups de feu tirés d'une voiture –, mais elle ne put produire la moindre preuve contre Lansky. Cette cinquième inculpation fut donc, elle aussi, abandonnée [128].

En janvier 1929, Meyer se présenta une sixième fois au tribunal, avec Benjamin Siegel, pour atteinte au Public Health Act, une législation qui servait souvent à condamner les infractions liées à la drogue. Là aussi, le non-lieu fut prononcé. La seule condamnation sérieuse fut une amende de cent dollars pour violation du Volstead Act en novembre 1931, deux ans avant la fin de la Prohibition.

Hélas, nous n'en saurons jamais davantage sur les circonstances de ces inculpations, sur la nature des preuves, les dépositions, les témoignages. En juin 1936, la police de New York a détruit les dossiers classés sans suite. Les notes concernant les inculpations de Lansky ont disparu, ainsi que quelques dizaines de milliers d'autres, et ne subsistent plus que les dates d'arrestation et le motif de l'inculpation, ce qui

blanchit un grand nombre de criminels de la Prohibition mais aussi, très certainement, de nombreux policiers[129].

Plus tard, Meyer Lansky parlera vaguement d'erreurs de jeunesse, et invoquera le nombre des non-lieux – quatre sur sept – comme preuve de son innocence. Mais ses compagnons, les bootleggers, et autres propriétaires de maisons de jeux, en avaient tiré une tout autre conclusion, qui constituera le début de sa légende : Meyer, le rusé !

Dans la soirée du 4 novembre 1928, comme à l'accoutumée, Arnold Rothstein traitait ses affaires à sa table préférée de chez Lindy, restaurant de la 7e Avenue qui lui servait de quartier général.

On l'appela au téléphone. Aussitôt après, il partit en hâte vers la 56e Rue et le Park Central Hôtel. Interrogé sur le contenu de cette communication, Abe Scher, le caissier, affirma qu'il n'avait aucune idée sur ce qu'avait pu raconter « le Cerveau ». « Avec sa façon de parler, personne ne peut rien entendre[130]. »

On retrouva Rothstein gisant sur le sol de l'entrée de service du Park Central Hôtel. On lui avait tiré dans le ventre. Il mourut deux jours plus tard à l'hôpital, sans avoir donné le moindre indice concernant l'identité de son agresseur ou ses mobiles[131]. « Je ne parlerai pas, dit-il au détective Patrick Flood avant de sombrer dans le coma. Vous faites votre boulot, et moi le mien[132]. »

La vie d'Arnold Rothstein avait été mystérieuse, sa mort le fut plus encore. Mais, au fil de l'enquête, il devint de plus en plus clair que sa mort n'était pas liée à la guerre des gangs. Il aurait été assassiné pour des dettes de jeu qu'il refusait de payer[133].

Les enquêteurs examinèrent avidement les effets et documents personnels de Rothstein, espérant découvrir les secrets du crime organisé et mettre fin à ses activités. Leurs espoirs furent déçus. L'enquête mit au jour un réseau de corruption s'étendant de hautes personnalités de Tammany jusqu'à Jimmy Walker lui-même, le maire de New York,

révélations qui conduisirent à la démission de ce dernier en 1932. En fait, les seules découvertes touchaient un monde prétendument respectable – des fonctionnaires, des appareils de partis. Le maire de New York tomba, mais aucun criminel ne fut inculpé à la suite de preuves laissées par Rothstein car il n'avait en réalité aucune organisation sous ses ordres. La force de ces associations résidait dans leur indépendance mutuelle. La chute d'un des membres n'entraînait pas celle des autres. « Le Cerveau » était mort, les autres rats pouvaient continuer à grignoter le fromage.

Charles « Lucky » Luciano s'intéressait à tout ce qui était susceptible de rapporter un sou. Ayant remarqué, à l'âge de dix-huit ans, la présence de très nombreux drogués dans son quartier, le jeune Salvatore Lucania acheta une demi-bouteille d'opium, et la revendit sous forme de doses. Dix jours plus tard, avec les bénéfices, le jeune entrepreneur en achetait une autre [134]. Charlie se fit prendre à sa troisième bouteille, et il fut condamné à six mois de maison de redressement. De nouveau arrêté cinq ans plus tard pour avoir vendu de l'héroïne, il évita la prison en dénonçant un réseau basé dans un sous-sol de Mulberry et en lâchant des informations qui permirent d'arrêter cinq dealers [135]. Le meilleur ami italien de Lansky n'avait rien d'un grand sentimental. Une « qualité » qui, dans les années qui suivirent la mort d'Arnold Rothstein, lui permit de se faire une place de choix dans l'univers complexe du crime organisé de la communauté italienne.

La Main noire, la Camorra, la Mafia, l'Unione Siciliana – les mots ne manquent pas pour décrire le modèle de la clandestinité de la communauté italienne au début du XX^e^ siècle. Comme dans la communauté juive du Lower East Side, la prostitution, le jeu, les paris furent une source de revenus importante, complétée par des activités plus classiques comme le vol. Mais les « Petites » Italie d'Amérique avaient une spécialité supplémentaire : les arrière-boutiques où se fabriquait l'alcool bon marché.

La conspiration et le silence, nécessaires à toute activité

délictueuse, prirent chez les premiers immigrants italiens une dimension hors du commun. Se regroupant dans des associations légales ou illicites, les nouveaux venus montraient un penchant immodéré pour les rites d'initiation qui leur rappelaient les coutumes de leurs villages d'origine. Ils amenèrent également d'Europe un sens de la hiérarchie presque féodal, et honoraient leurs *padrones*, des aînés ou des chefs qui cultivaient les anciennes traditions.

« J'étais un peu un écuyer au service du chevalier », dit Joseph Bonanno en parlant de son apprentissage auprès de son *padrone*, Salvatore Maranzano, qui, comme Bonanno, venait de la ville de Castellammare del Golfo, en Sicile[136].

Salvatore Maranzano avait accumulé une petite fortune en distribuant les produits des distilleries de Little Italy. Après les lois de limitation de l'immigration de 1921, il avait développé un réseau de contacts pour faciliter l'entrée de jeunes Italiens aux États-Unis. Grâce à ses relations de Castellammare, Maranzano leur trouvait du travail dans toute la région de l'Est, renforçant ainsi son statut de patriarche et le degré d'obligation qui lui était dû. Cela lui valut cet avantage bien italien : le « respect » [137].

Bien que né en Sicile, Luciano parlait très peu le sicilien, et l'américanisation de son nom montre clairement où se plaçaient ses priorités. Sans cesse à la recherche du profit, Charlie prenait part aux activités illicites de la communauté italienne. En revanche, il restait obstinément insensible à l'harmonie d'une loyauté à l'ancienne. « Lucky était partagé entre deux mondes, écrivit Bonanno. Il vivait parmi nous, les hommes de tradition, mais il fréquentait aussi un univers différent : le clan juif, dont les conceptions et les méthodes nous étaient totalement étrangères. »

Des divergences qu'expliquera Meyer Lansky : « Ils étaient si respectables, dit-il méprisant envers les querelles de cette prétendue Honorable Société, que, dans la Mafia, personne ne faisait confiance à personne. »

Dès le début 1931, la vendetta entre les diverses factions

new-yorkaises tourna à la guerre ouverte. Joe Bonanno aimait à regarder son padrone, Maranzano, huiler son arme la nuit précédant la bataille. « Pour lui, c'était un peu comme un rituel sacré. »

Charlie Luciano était beaucoup moins impressionné. Les articles de journaux consacrés à la violence des rues nuisaient aux affaires, et un jour du printemps 1931 il alla rendre visite à Salvatore Maranzano. Selon Bonanno, présent lors de la rencontre, Luciano proposa de mettre fin aux hostilités en liquidant l'ennemi juré de Maranzano, Giuseppe Masseria, dit Joe the Boss. « Je ne savais pas grand-chose de Luciano, à part qu'il travaillait en indépendant avec Meyer Lansky », dit Bonanno.

Quelques semaines plus tard, le 15 avril 1931, Joe the Boss fut assassiné alors qu'il attendait sa commande au Nuova Villa Tammaro, un restaurant de Coney Island [138]. Luciano put ainsi reprendre le très rentable racket dirigé par Masseria, tandis que Maranzano s'emparait du trafic d'alcool de Joe the Boss.

Mais ce meurtre n'apporta pas la paix. Salvatore Maranzano était un homme d'ambitions. Non content de son statut de *capo* (chef), il voulait aussi celui de *capo di tutti capi* (chef de tous les chefs). Dans les semaines qui suivirent le meurtre de son rival, il convoqua en conclave les principales figures du crime de la région. La rencontre eut lieu dans un hôtel des Catskills, près de Wappingers Falls, où Maranzano possédait une ferme [139].

Joseph Bonanno était très proche de Maranzano et lui portait une grande affection, mais d'après ses descriptions du comportement de son patron lors de cette réunion, Maranzano semble atteint de la folie des grandeurs. Ainsi Maranzano avait loué un avion qui survolait l'hôtel, et l'avait, dit-il aux invités, armé de bombes et de mitrailleuses. Tout au long de la rencontre, on entendit son bourdonnement menaçant. Plus inquiétant, selon Bonanno, il ouvrit la réunion en citant d'une part ceux qu'il considérait comme ayant été loyaux envers lui dans sa lutte

contre Masseria, et d'autre part ceux qu'il estimait avoir été « malhonnêtes ». En public, il inclut Luciano au nombre de ses amis, mais ce dernier ne tarda pas à le soupçonner de vouloir se débarrasser du dangereux jeune homme qui l'avait aidé à éliminer Masseria.

Luciano décida de frapper le premier [140]. Le 10 septembre 1931, moins de six mois après le meurtre de Joe Masseria, Salvatore Maranzano fut assassiné par quatre hommes armés qui s'étaient introduits dans son bureau de Grand Central Station en se faisant passer pour des officiers de police. Les coupables ne furent jamais arrêtés, mais le bruit courut que le meurtre avait été perpétré par des Juifs commandités par Luciano, sous la conduite de Ben Siegel et de Meyer Lansky. Le garde du corps de Dutch Schultz, Abe « Bo » Weinberg, affirma plus tard « avoir participé à l'opération » [141]. Selon Joseph Valachi, Red Levine aurait également fait partie du groupe de meurtriers. Il aurait effectivement été très difficile à des Italiens de s'introduire dans le sanctuaire du méfiant Maranzano.

Nous ne connaissons pas précisément l'aide qu'a apportée Meyer à Luciano dans le meurtre de Salvatore Maranzano. La seule preuve de Ieurs relations à cette époque est une photographie prise en mars 1932 à Chicago, sans doute au cours d'une expédition de trafic d'alcool. Surpris par un détective zélé en compagnie de Paul Ricca, « The Waiter », (l'un des successeurs de Capone), Meyer et Charlie se retrouvent devant l'objectif en chapeau et manteau de luxe. Charlie esquisse un vague sourire, mais Meyer ne semble pas s'amuser le moins du monde. Les deux hommes furent ensuite relâchés [142].

Meyer refusa toujours de dire si son amitié s'était limitée à des conseils ou si elle était allée jusqu'à une aide concrète. Peut-être est-ce parce qu'il n'y a pas prescription pour un meurtre. De toute façon, Meyer Lansky préférait rester dans l'ombre. Les Italiens – et Maranzano en particulier – se méfiaient notamment de son influence sur Luciano. Mais pourtant, Meyer ne tirait pas les ficelles.

« Luciano était totalement indépendant », dit Moses Polakoff, avocat de Lansky et de Luciano dans les années trente. Il y avait quelque chose d'instinctif dans la confiance que s'accordaient les deux hommes. « Ils se regardaient, raconta un jour Benny Siegel à Doc Stacher avec une pointe de jalousie, et vous saviez que, une minute plus tard, l'un d'eux dirait ce que l'autre pensait. »

Ayant effectué leur apprentissage sous la tutelle de Rothstein, Meyer Lansky et Charlie Luciano avaient développé une même conception des affaires, et leur point de vue allait se refléter dans les méthodes du crime organisé qui émergeraient de la guerre des gangs. Il est important de comprendre le fonctionnement de ces méthodes. Les récits les plus célèbres de la guerre des Castellamarais ont prêté à l'épisode une dimension nationale, affirmant que le meurtre de Maranzano servit de signal à une purge massive dans tout le milieu sicilien du pays contre d'autres vieux chefs italo-siciliens – surnommés les Mustache Petes – et qu'il y eut des morts par dizaines dans toute l'Amérique[143].

« Au moment où Maramanenza (sic) était tué… il y eut à peu près quatre-vingt-dix types qui tombèrent », prétend Bo Weinberg dans la première version écrite de cette légende. Ce qu'un auteur a appelé cette « extermination de masse » fut bientôt considéré comme la pierre angulaire de l'histoire du crime organisé moderne, en particulier dans un rapport du FBI présenté au Sénat en avril 1988.

« Après la mort de Salvatore Maranzano, note le FBI dans sa *Chronological History of La Cosa Nostra,* remise à jour en 1987, une guerre des gangs connue sous le nom de "vêpres siciliennes", ravagea le pays[144]. »

En 1985, le Dr Alan Block fit connaître le résultat d'une analyse de presse portant sur les parutions de huit grandes villes américaines publiées deux semaines avant et deux semaines après le meurtre de Maranzano. La plupart relatent la tuerie de Grand Central, mais, dans les colonnes consacrées à la délinquance, il n'y a que trois articles sur des meurtres identiques, deux à Newark et l'un à Pittsburgh. Le

15 octobre 1931, donc en dehors de la période étudiée, Joe Ardizonne, un truand de Los Angeles, disparut, et on supposa qu'il avait été assassiné.

Quatre meurtres ne font pas une purge. La légende des « vêpres siciliennes » montre bien comment, dans le crime organisé, une légende peut, à force d'être répétée, remplacer la réalité. Et ce mythe a engendré deux graves erreurs sur la conception du crime organisé.

La première, c'est de croire qu'au début des années trente les gangsters américains étaient surtout d'origine italienne. Cette conception ne laisse que peu de place aux Dutch Schultz, Lepke Buchalter, Jake « Gurrah » Shapiro et Benny Siegel, quatre Juifs responsables à eux seuls de plus de morts que Luciano et tous les *padrones* de la guerre des Castellammarais.

D'ailleurs la communauté criminelle juive ne se limitait pas à New York. Le New Jersey était le domaine de Doc Stacher et d'Abner « Longy » Zwillman ; Harry Stromberg régnait à Philadelphie, etc [145]. À Chicago, le procès et la chute d'Al Capone à l'automne de 1931 virent l'émergence de non italiens, tels que Jake « Greasy Thumb » Guzik, le comptable juif de Capone, et Murray « The Camel » Humphreys, d'origine galloise [146].

La seconde erreur consiste à s'imaginer qu'en Amérique le crime organisé revêt la forme d'une sorte d'organisation structurée, opérant aux quatre coins du pays : un mot à New York entraînant une réaction immédiate à Chicago ou à San Francisco. Salvatore Maranzano avait essayé d'œuvrer dans cette direction en 1931, quand il avait tenté d'étendre son autorité au-delà de la ville de New York, mais l'intervention de Luciano eut un effet inverse. « Luciano… voulait surtout qu'on lui fiche la paix, expliqua Bonanno. Il n'essayait pas de s'imposer à nous comme Masseria. Il ne nous demandait rien. »

Arnold Rothstein avait pour principe de se considérer comme un rat, libre de piller pour son propre compte et

d'agir en fonction de ses propres capacités. Les chefs de gang pouvaient se rencontrer de temps à autre pour régler les querelles de territoires ; mais la règle fondamentale était celle du laisser-faire, principe de l'économie de marché sur lequel s'appuyait depuis longtemps le monde des affaires légales. C'était déjà ainsi que fonctionnaient les communautés italiennes de villes telles que Milwaukee, Cleveland, Dallas et Détroit, où une génération de durs élevés en Amérique et réagissant à l'américaine prenait le pouvoir à la fin des années vingt. Entre 1932 et 1936, des changements similaires N'opérèrent dans les gangs de Pittsburgh, Kansas City et Philadelphie[147].

Les mythes correspondent souvent à des tentatives de simplification des phénomènes complexes, et il semble vraisemblable que la légende des Vêpres prit naissance dans ces bouleversements qui touchaient différentes parties du pays. Ville par ville, les vieux *padrones* étaient supplantés par des rivaux plus jeunes. « Ce fut l'époque, dit Bo Weinberg, où on a américanisé la Mafia[148]. »

À New York, Meyer Lansky et Charlie Luciano fournissaient l'exemple le plus spectaculaire de cette nouvelle génération de gangsters, où l'association de personnalités indépendantes et autonomes allait constituer la structure du crime organisé pendant un demi-siècle. Mais ni Meyer ni Charlie n'ont imposé ou lancé ce changement. Ils appartenaient au processus.

4

« Nous n'avons jamais manqué de rien »

À la fin des années vingt, Meyer Lansky tomba amoureux. Il approchait la trentaine et cherchait à s'installer ; contre toute attente, son ami Benny Siegel manifestait le même désir.

Associés dans le garage de bootleggers de Cannon Street, Bugs et Meyer furent aussi unis dans leurs aventures amoureuses. En 1927 ils commencèrent à fréquenter deux jeunes femmes du Lower East Side, Anne Citron et Esther Krakower, des amies d'enfance dont les familles étaient originaires d'Europe de l'Est. Esther devint la petite amie de Benny, Anne Citron celle de Meyer.

Ils ne se quittèrent pas pendant les deux années suivantes [149]. Anne et Esther se ressemblaient beaucoup – mêmes chevelures sombres et toutes deux un visage solidement structuré. Meyer et Benny formaient un tandem qui savait s'y prendre avec les femmes. Les deux hommes avaient de l'argent plein les poches, ce qui voulait dire voitures neuves, vêtements chics et restaurants à la mode.

Les deux filles ne se faisaient aucune illusion sur la provenance de l'argent. Anne Citron savait que le garage n'était qu'une couverture, mais cela ne la gênait pas outre mesure. Elle était même fière que son petit ami gagne sa vie en s'occupant d'affaires où l'on « ne se salissait pas les mains ».

Il subsiste une photographie d'Anne Citron datant de cette période. Fièrement penchée en avant, le bout d'une cigarette entre les doigts de la main droite, elle porte une robe du soir, de style hollywoodien, en satin. Même à l'époque du jazz et des cocktails, sa pose indique qu'il ne s'agit pas précisément d'une jeune Juive effacée. Tout comme dans les amitiés masculines, Meyer Lansky avait choisi une personne nettement plus extravertie que lui. Anne égayait Meyer ;

Esther tempérait Benny. Beau garçon – et conscient de l'être –, Benny était connu pour ses conquêtes féminines. Mais la « punaise » se calma sous l'influence d'Esther Krakower, et Lansky ne fut pas étranger à cette transformation. L'opinion de Meyer était la seule qui comptât pour Benny. Lorsque Meyer et Anne décidèrent de se marier au printemps 1929, Ben et Esther firent de même. Meyer et Benny furent chacun le témoin de l'autre.

Les mois qui précédèrent les deux mariages furent excessivement chargés. Meyer avait tardé à accomplir les formalités pour sa naturalisation, et ses démêlés avec la justice pouvaient le priver de ses droits à la nationalité américaine [150]. Lorsqu'en 1928, il se soumit enfin à l'entretien préliminaire à la naturalisation, il « omit » de mentionner ses cinq arrestations, et les autorités n'effectuèrent aucune enquête [151]. « Pas de casier judiciaire » est-il inscrit sur les papiers de Lansky. L'obtention de la nationalité et le mariage se déroulèrent sans encombre [152] et, en mai 1929, Meyer emmenait sa jeune épouse en lune de miel au Canada [153].

« Je me souviens de ma lune de miel comme d'un moment merveilleux, confia-t-il. À cette époque, lorsqu'on faisait deux cents kilomètres en voiture, c'était vraiment quelque chose. »

Environ neuf mois plus tard, le 15 janvier 1930, Anne Lansky donna naissance à son premier enfant – un garçon alerte et vif, un petit bonhomme qui tenait de son père. Les jeunes parents le prénommèrent Bernard Irving, bientôt surnommé « Buddy [154]. »

Buddy se montrait gentil et calme mais, au bout de six mois, Anne Lansky eut l'impression qu'il ne se développait pas aussi vite que les enfants de son âge. Il avait du mal à se redresser, se traînait lentement sur le ventre ; ce retard devint patent lorsqu'il fut à l'âge des premiers pas. Moses Polakoff, avocat de Lansky et ami de la famille, se rappelle que Buddy ne tenait pas sur ses jambes. Il avait l'air bien portant, mais il restait à quatre pattes [155].

Buddy ne parvint à marcher qu'à l'âge de trois ans, et encore était-ce d'une manière saccadée et incertaine [156]. Entre-temps, Anne et Meyer avaient découvert la vérité : leur fils aîné souffrait d'un handicap physique incurable. Buddy resterait infirme. Les médecins qui examinèrent le bébé diagnostiquèrent une paralysie, une maladie affectant les liaisons entre le cerveau et les nerfs moteurs. Pour les membres du corps médical qui étudièrent ensuite le cas de Buddy, le problème remontait à une atteinte de la moelle épinière à l'état embryonnaire ou lors de l'accouchement, car, à la différence des autres malades, Buddy jouissait de toutes ses facultés mentales et les conserva particulièrement aiguisées durant toute son existence. À l'intérieur de ce corps indiscipliné, Bernard Irving Lansky possédait la vivacité d'esprit de son père.

La maladie embarrassait Meyer. Il aimait contrôler les choses et, si tel n'était pas le cas, il préférait se retirer. Il eut toujours du mal à accepter l'infirmité de son fils. On raconta à Buddy que la première réaction de son père, en apprenant son handicap, fut de s'enfuir. Il disparut plusieurs jours, tentant d'échapper à cette faille qui se creusait dans son existence. Adulte, Buddy n'osa jamais demander à son père confirmation de l'épisode. Mais cela lui semblait correspondre avec ce qu'il savait de son père. Ce dernier ne manquait pas de sentiments et d'émotions, mais il répugnait à les exprimer. Il les enfermait à l'intérieur.

Meyer Lansky aimait à prendre les devants, et c'est finalement ce qu'il fit avec la maladie de Buddy. Il se rendit à la bibliothèque, lut tout ce qu'il trouva sur la paralysie cérébrale, puis se mit en quête de médecins à même de la traiter. Entre 1931 et 1932, Lansky téléphona et voyagea dans tout le pays pour consulter les plus grands spécialistes en la matière. Avec sa femme et son fils, il ratissa les hôpitaux. Lorsqu'il entendit parler d'un chirurgien orthopédiste autrichien qui avait mis au point de nouvelles techniques, il le fit venir à New York. Les Lansky se rendirent à Hot Springs, dans l'Arkansas, où Owney

Madden, ex-commanditaire du Cotton Club, dirigeait un complexe thermal où se pratiquaient des thérapies à base de bains d'eau minérale chaude – établissement doublé d'un casino clandestin. Mais ni le médecin autrichien ni les eaux de Hot Springs n'apportèrent de solution. L'argent ne comptait pas, Meyer Lansky voulait ce qu'il y avait de mieux pour son fils. C'était en sachant verser l'argent à la personne idoine qu'il avait réussi la plupart de ses entreprises. Ce serait difficile, mais il était certain que, d'une façon ou d'une autre, cela marcherait aussi pour son fils.

Le premier logement du jeune couple Lansky était un modeste appartement de Brooklyn. Peu après la naissance de Buddy, ils emménagèrent à Manhattan, dans l'Upper West Side, à l'angle de la 99e Rue et de Broadway. Un an plus tard, ils résidaient au Majestic, un des plus somptueux immeubles dominant Central Park.

Meyer Lansky ne vivait pas avec l'ostentation dont faisait montre Charlie Luciano qui, durant ces années-là, menait grand train au Waldorf. Le Majestic était cependant de grand standing. Il attirait plusieurs des stars du nouveau média, la radio, dont Walter Winchell. En louant un appartement dans le même immeuble qu'un des plus célèbres chroniqueurs d'Amérique, les Lansky faisaient preuve d'un certain culot. Ce goût du luxe venait de la jeune Mme Lansky. La fortune de Meyer ne l'avait pas laissée indifférente. « Oh la la ! Elle s'y entendait pour dépenser l'argent ! » se souvient Buddy.

Wilma, sur la 57e Rue, était l'un des magasins favoris d'Anne Lansky et de son amie Esther Siegel. Elles passaient d'une cabine d'essayage à l'autre, souvent accompagnées de Florence Alo, la femme de Vincent Alo, l'un des amis et associés de Luciano. Connu sous le nom de Jimmy Blue Eyes, Vincent devint aussi l'ami de Meyer.

Anne Lansky, Esther Siegel et Flo Alo faisaient appel à la même décoratrice d'intérieur. Ada Hector était réputée pour la qualité de son travail. Lorsqu'on entrait dans une pièce décorée par elle, la seule vue du papier peint montrait que

l'on n'avait pas lésiné sur la marchandise.

L'appartement des Lansky au Majestic, situé au troisième étage, donnait juste sur la cime des arbres de Central Park. Le salon était garni d'un profond canapé, de deux causeuses et d'un piano Grandway. Meyer s'était aménagé une bibliothèque comprenant un large bureau, de nombreux livres dont un atlas, et l'*Encyclopaedia Britannica*.

Dans le placard près de la porte, Meyer posait son chapeau sur une forme en bois afin de ne pas l'abîmer – un Cavanaugh gris perle avec un ruban noir. Il en avait un second dans sa chambre. Il s'habillait avec soin. Il achetait ses chemises – blanches, en soie – chez Sulka, ses costumes chez Maurice et ses cravates étaient signées de la comtesse Mara. Lorsqu'il choisissait l'un de ces articles, il en prenait trois ou quatre en supplément, et les disposait méticuleusement dans le placard de sa chambre. Au même endroit se trouvait son coffre-fort où il rangeait argent, papiers et un revolver.

En septembre 1932, Anne Lansky donna naissance à un second enfant, Paul, un garçon en pleine santé. À la même époque, Anne et Meyer Lansky entrèrent en relation avec un médecin qui semblait pouvoir offrir quelques chances au jeune Buddy. Les Lansky décidèrent de s'installer à Boston où le Dr Carruthers, spécialiste des enfants handicapés moteur, avait mis au point de nouveaux traitements.

Ils conservèrent leur appartement au Majestic, les affaires de Meyer se déroulant principalement à New York. Mais Lansky considérait la maladie de Buddy comme une priorité. Malgré sa première réaction d'affolement, il était désormais prêt à bien des sacrifices pour remettre son fils sur pieds. En 1933, la famille prit ses quartiers à Boston, dans un immeuble à l'angle de Beacon Street et d'Embankment Road. L'appartement disposait d'un balcon avec vue sur la Charles et le Hatch Shell, l'auditorium en plein air célèbre pour ses concerts en été. Le jeune Buddy Lansky dut endurer des traitements douloureux.

Chez lui, il portait des appareils orthopédiques et, à l'hôpital des enfants, il passait de longues heures attaché et étiré sur des planches. « Il souffrait le martyre. J'en avais mal pour lui[157]. »

Meyer étant absent pour ses affaires la majeure partie de la semaine, le principal compagnon de Buddy fut sa mère. Les problèmes nerveux étaient courants chez les Citron, et Anne avait mal supporté l'épreuve de la maladie de son fils aîné. Mais elle releva le défi et se montra une bonne mère. S'agissant de ses enfants, elle trouvait toujours l'énergie nécessaire et manifestait une patience infinie. Elle passait des heures à lire des histoires à Buddy ou à jouer avec lui pour le distraire de ses souffrances.

Mais Anne Lansky n'était pas une femme d'intérieur : « Ma mère ne savait même pas faire bouillir de l'eau[158] ! » A New York, elle avait collectionné les bonnes et les gouvernantes comme les habits de chez Wilma ; il en fut de même à Boston. L'appartement du 100, Beacon Street était tenu par un cuisinier et un valet philippin, Tommy, qui, en l'absence de Meyer, joua un peu le rôle du père. C'est lui qui emmena Buddy à son premier match de base-ball (les Boston Braves contre les Giants de New York[159]), portant le garçon jusqu'à son siège pour lui éviter de s'escrimer à gravir les marches. Le traitement du Dr Carruthers était strict, reposant en grande partie sur les efforts du patient.

De visage, Buddy et Paul ressemblaient à leur père. Aucun des deux n'était très grand. Mais ils débordaient de vitalité et, en grandissant, se montrèrent plutôt espiègles. Un week-end, alors que leurs parents étaient sortis, Paul et Buddy se mirent à jouer dans la salle de bains, lavant leurs vêtements dans les toilettes et s'aspergeant d'eau avec la douche de leur mère, un objet en caoutchouc qu'ils laissèrent tomber par la fenêtre au moment où leurs parents rentraient[160]. C'est la seule occasion où Buddy se souvient d'avoir été frappé par ses parents – sa mère se chargeant de lui administrer la correction. Une autre fois, sa mère lui lava la bouche au savon lorsqu'elle le surprit à dire des gros mots. Meyer était

parfois capable de se mettre en colère contre ses deux fils et de les menacer, mais ils découvrirent rapidement qu'il passait rarement à l'acte. Les enfants mettaient dans leur poche l'homme au regard sombre, le « professeur d'intimidation ».

Il semble même que Meyer se faisait le complice de l'indiscipline des deux garçons. Anne estimait qu'ils devaient manger du foie au moins un jour par semaine. Ils détestaient cela. Ils attendaient donc que leur mère ait donné les ordres au cuisinier pour se glisser dans la cuisine et modifier le menu. Quand Meyer l'apprit, il éclata de rire. Pour lui, cela dénotait un certain esprit d'initiative[161].

Effectuant des allers et retours entre Boston et New York, Meyer Lansky voyait rarement sa famille. Le manque de contact était surtout de nature affective. Sur le plan matériel, il se montrait généreux. Il offrait à ses enfants ce qui se faisait de mieux – des jouets, un gigantesque train électrique – et, bien qu'économe, il assurait largement à son épouse de quoi faire ses achats.

Lorsqu'il s'agissait de sa personne, Meyer avait du mal à donner. Son affection pour son fils handicapé peut difficilement être mise en doute, mais il ne communiquait pas directement ses sentiments : il n'avait pas le temps. S'il était question de fêtes, ou de s'amuser avec un « grand », les enfants se tournaient vers Tommy ou vers le frère aîné de leur mère, Jules, dit Oncle Julie.

Quand Buddy se trouvait à New York, Oncle Julie, qui n'avait pas d'enfants, l'emmenait aux matches des Giants où le petit gamin malhabile ne manquait pas d'impressionner les occupants des sièges voisins. Un soir, Buddy resta à la maison, et Julie Citron emmena Meyer à la partie de base-ball. Les habitués saluaient Julie : « Votre fils n'est pas avec vous ce soir[162] ? » demandaient-ils…

« C'était un bon père, dit Buddy Lansky, il nous donnait tout. Je veux dire, nous n'avons jamais manqué de rien. »

À la fin des années trente, Isabel Schlossman, qui venait

d'obtenir son diplôme d'infirmière, fut embauchée pour s'occuper de Yetta – Mme Max Lansky. La mère de Meyer avait été opérée des yeux, et elle devait passer deux semaines à l'hôpital. L'établissement ne manquait pas de personnel, mais Meyer tenait à ce qu'une infirmière particulière veille sur sa mère. Il venait lui rendre visite presque chaque jour. Il restait des heures à parler ou à l'écouter avec attention. En partant, il demandait toujours à la jeune infirmière si elle ne voyait rien qui puisse soulager sa patiente. « Il montrait beaucoup de compassion », rapporte Isabel Schlossman[163].

À la fin des deux semaines, Meyer demanda à Isabel Schlossman de rester avec sa mère jusqu'à ce qu'elle soit entièrement rétablie. Ainsi, chaque matin, au moment où la sœur de Meyer, Esther, partait travailler, l'infirmière arrivait à l'appartement de Max Lansky sur Ocean Parkway, près de Prospect Park, à Brooklyn. « C'était meublé avec beaucoup d'élégance et de bon goût. »

Max Lansky était désormais un homme âgé, grand, droit, plutôt séduisant, tiré à quatre épingles. À la retraite depuis longtemps, ses économies de plisseur ne lui auraient pas permis d'entretenir une domestique dans cette partie assez chic de Brooklyn. Les deux garçons s'en chargeaient.

Meyer continua de rendre visite à sa mère presque quotidiennement. Il avait avec elle de longues conversations. De temps en temps, il décrochait le téléphone et demandait à ses enfants de dire bonjour à leur grand-mère. Pour Isabel Schlossman, ce monsieur effacé et plein d'égards n'était autre qu'un homme d'affaires respectable. Le nom de Lansky n'était encore jamais apparu dans les journaux. « C'était un homme taciturne, à la voix douce, presque timide », précise-t-elle. L'intimité entre la mère et le fils frappa davantage la jeune infirmière. Même malade, Yetta tenait son rôle de chef de famille. Elle adorait son malin petit garçon, et Meyer le lui rendait bien. Il la plaçait sur un piédestal.

Plus tard, Meyer installa sa mère – avec l'aide de son frère Jake – dans une confortable maison de retraite au bord de la mer à Hollywood, en Floride. Il venait la voir régulièrement,

s'assurait que ses petits-enfants en faisaient autant et, lorsque la santé de Yetta se mit à décliner, il veilla à ce que les médecins et les infirmières lui prodiguent les meilleurs soins possibles[164].

Yetta Lansky mourut en juin 1959, entourée de l'affection de ses deux fils – celle de Meyer surtout. Il avait tenu sa promesse d'enfant : sa mère avait eu ce qu'il y avait de mieux.

La relation avec son père n'était pas aussi profonde. Max Lansky n'avait jamais accepté la façon de vivre de son aîné. Il ne pouvait être fier d'un fils qui gagnait sa vie en enfreignant la loi et ne cherchait guère à dissimuler sa désapprobation[165].

« Mon grand-père détestait tout ce que faisait mon père », confiait Buddy Lansky.

Non seulement Meyer avait abandonné la carrière honnête que son père lui avait préparée mais, en plus, il avait profité de la loyauté de son cadet pour faire de Jake un hors-la-loi, un complice. Max Lansky, avec sa moustache et ses valeurs désuètes, se retrouvait père de deux affranchis.

Le conflit se manifestait en termes de judéité et à propos des petits-enfants. Au grand regret de Max Lansky, Meyer n'avait inculqué aucun sens de la tradition à ses enfants. On mangeait du porc et on observait le rituel – des gentils – du 25 décembre avec les cadeaux de Noël autour d'un sapin décoré. Le sapin de Noël choqua même les Citron, pourtant plus ouverts. « Ça ne te plaît pas ? demanda Anne à sa mère. Eh bien, rentre chez toi ! »

Buddy Lansky ne comprit qu'il était juif que lorsqu'il passa la Pâque chez ses grands-parents. Ni lui ni son frère ne firent leur Bar Mitzvah. Ils virent l'intérieur d'une synagogue pour la première fois lors du mariage de leur tante Esther, à la fin des années trente. La barbe et le costume du rabbin leur parurent ridicules. « Pourquoi ne vous rasez-vous pas ? » rigola Buddy. Les deux frères passèrent le reste de la cérémonie à l'extérieur.

Max Lansky était particulièrement irrité que Meyer n'envoie pas ses enfants suivre une instruction religieuse au heder. Les garçons étaient turbulents ; grand-mère Citron n'en venait pas à bout. Lorsqu'ils séjournaient chez elle, elle finissait toujours par appeler à la boutique familiale, au bord de la crise de nerfs, et Julie était obligée d'interrompre son travail pour lui venir en aide.

Max Lansky pensait que ses petits-enfants avaient besoin de racines. Il se querellait souvent avec Meyer à ce propos. La discipline du heder aurait fait du bien aux garçons, ils y auraient appris la valeur de la tradition, et seraient devenus des hommes. Les arguments de Max Lansky tombaient dans l'oreille d'un sourd. Meyer veillait à ce que Buddy prenne des cours particuliers de mathématiques, mais la religion, pour quoi faire ?

Ces disputes étaient fréquentes chez les familles de la génération de Meyer et de Max Lansky. Le père d'Arnold Rothstein, Abraham, respectable fabricant de vêtements, reprochait à Arnold de ne pas suivre l'exemple de son frère aîné, qui prenait le heder au sérieux. « Je suis Américain, moi ; qu'Harry soit juif, lui s'il le veut », répondait Arnold en haussant les épaules.

Meyer Lansky considérait sa judéité comme un handicap qu'il avait surmonté en adoptant la manière de vivre américaine – par opposition à la voie choisie par son père, exploité par l'industrie, et auquel le respect des traditions du Vieux Monde n'avait rien apporté.

Le fossé entre le père et le fils ne fut jamais comblé. Max Lansky mourut en 1939 [166] ; Meyer était alors âgé de trente-sept ans. La tradition juive veut qu'un fils rende hommage à son père chaque année, lors de l'anniversaire de sa mort, en allumant une bougie et en récitant une prière. Meyer Lansky choisit de ne pas suivre cette coutume, tout comme il interrompait le dialogue lorsqu'il était question de son passé et de son enfance.

Meyer ne prononça jamais de paroles irrespectueuses

envers son père. Mais peut-on demander à un fils d'être fier d'un père qui ne lui a jamais accordé beaucoup d'estime ?

5

« Le jeu révèle le cœur de l'homme » [167]

La Prohibition prit fin le 5 décembre 1933, offrant à l'Amérique la chance de se refaire une moralité. Pour les bootleggers, c'était l'occasion ou jamais d'effacer les erreurs passées et de recommencer de zéro.

Le 25 novembre, dix jours avant la fin de la Prohibition, Meyer Lansky prit des parts dans la Molaska Corporation, une société destinée à fournir de la mélasse déshydratée et mise en poudre aux distilleries qui allaient renaître [168]. Parmi les co-investisseurs figuraient deux célèbres bootleggers de Cleveland, Moe Dalitz et Sam Tucker, ainsi que le beau-père de Meyer, Moses Citron, qui tenait le rôle d'assistant trésorier.

Molaska présentait toutes les caractéristiques d'un investissement habile et ambitieux. La mélasse en poudre était un additif bon marché au sucre dans le processus de distillation, et la firme se fondait sur les nouvelles techniques de production pour lancer ce qui promettait de devenir une affaire florissante. Meyer Lansky avait là une chance de se « ranger ».

Pourtant les bootleggers ne s'éteignirent pas avec la Prohibition. Les jusqu'au-boutistes du Volstead Act ne rendirent les armes que sur la promesse de voir les alcools lourdement imposés. Les taxes favorisèrent la contrebande, et ce fut sur ce nouveau marché prometteur que la Molaska Corporation choisit de se placer.

Au début de 1935, alors qu'ils enquêtaient sur des usines à Zanesville, Ohio, et Elizabeth, New Jersey, des agents du Bureau des alcools et des tabacs découvrirent d'immenses distilleries clandestines utilisant la mélasse de Molaska. Les ateliers de Zanesville avaient une capacité de vingt mille bouteilles par jour – de loin la plus grande distillerie clandestine jamais découverte –, et celle d'Elizabeth n'était

guère plus modeste.

Plus tard, Meyer jalousera le succès d'hommes d'affaires apparemment respectables tels que Samuel Bronfman [169] et Lewis Rosensteil, magnats de l'alcool qui avaient posé les bases de leur fortune pendant la Prohibition. « Pourquoi Lansky serait-il un gangster, se plaignit-il à Uri Dan dans les années soixante-dix, et pas les Bronfman et les Rosensteil ? » S'ils avaient autrefois vendu de l'alcool illicite, à partir de 1933 les deux hommes mirent un point d'honneur à asseoir leur honorabilité. Sans devenir des saints, ils amorcèrent un virage [170].

Si Meyer Lansky vit lui aussi le tournant, il choisit de ne pas l'emprunter. Il ne devint pas un distributeur d'alcool agréé, pas plus qu'il n'exploita sagement son agence de location de véhicules, pourtant une affaire en or. La trentaine à peine entamée, il s'était habitué à l'illégalité. Lors de leurs enquêtes, les agents du Bureau des alcools et des tabacs réunirent les preuves de l'implication de Meyer et de ses associés dans au moins huit distilleries clandestines.

Quelques semaines après l'irruption des agents dans les distilleries de Zanesville et d'Elizabeth, Molaska déposa son bilan [171], et les agents locaux ou fédéraux ne purent établir un lien direct entre les distilleries et les partenaires de la société disparue. Moses Citron, le beau-père de Meyer était plutôt habile, et son avocat, Aaron Sapiro, avait tissé une véritable toile d'araignée d'hommes de paille et d'investissements secrets [172]. Les enquêteurs ne purent mettre la main sur des faits tangibles, et Meyer Lansky sortit sain et sauf du naufrage.

L'aventure prouvait que Lansky maîtrisait toujours l'art du subterfuge et de l'argent facile. Pourtant le monde avait changé, et les carrières prestigieuses d'un Samuel Bronfman ou d'un Lewis Rosensteil montraient que cette voie n'était pas nécessairement la meilleure.

Par une journée d'automne, Meyer avait téléphoné à Anne à New York pour la prévenir qu'il ne rentrerait pas dîner. Il

la rappela une deuxième fois pour le lui confirmer, puis une troisième. Aussi fut-elle fort surprise de le voir arriver accompagné de Jake et d'un autre ami. Elle n'avait à leur offrir que quelques côtelettes de mouton et la conversation de grand-mère Citron qui était venue lui rendre visite. Ce n'était pas l'hospitalité dont Meyer avait rêvé pour ses invités. Il se montra impoli avec sa belle-mère et se querella avec Anne, lui jetant même une pomme de terre brûlante à la figure[173].

Anne Lansky fait remonter à 1933 les premiers conflits du couple. Ce fut une période de tension et de réorganisation, la fin de la Prohibition signifiant la fin d'une source de revenus considérable.

Un jour, le frère aîné d'Anne rencontra Lansky dans Delancey Street. Lorsqu'il lui demanda des nouvelles de ses affaires, Meyer répondit avec une morosité inhabituelle.

« Rien ne va plus. » Il se plaignit de devoir se contenter de « dix mille dollars par an ».

Cette somme, l'équivalent de cent soixante mille dollars actuels, peut paraître rondelette mais elle ne suffisait pas à entretenir une maison à New York, une autre à Boston, à payer les soins de Buddy, la retraite de ses parents et les achats de sa femme. La Molaska, qui aurait pu le maintenir à flot, se révéla une impasse désastreuse.

Meyer se retrouva donc réduit aux astuces qui lui avaient fait gagner son premier sou. Comme Charlie et Benny, il avait conservé ses jeux de craps. La fin de la Prohibition le ramena à ses premières amours, auxquelles il devait rester fidèle jusqu'à la fin de ses jours.

En 1933, tous les États – à part le Nevada – interdisaient le jeu. En se spécialisant dans ce domaine, Meyer Lansky se condamnait à poursuivre dans l'illégalité.

Il avait appris les rudiments du craps dans le Lower East Side et, au fur et à mesure que le jeu attirait des joueurs de plus grande envergure, il s'était mis à fréquenter Joes Fat Al

Levy et consorts. Dans les années vingt et trente, les joueurs de New York formaient une communauté restreinte. Ils se réunissaient dans des arrière-salles de bar ou des suites de grands hôtels – petits secteurs dispersés et secrets. Mais une fois dans l'année, tout le monde se retrouvait dans le train pour Saratoga Springs, dans l'État de New York, la villégiature d'été.

Ce furent les qualités thérapeutiques des eaux sulfureuses qui attirèrent les premiers visiteurs vers cet endroit situé à deux cent cinquante kilomètres au nord de Manhattan. Les premiers champs de courses ouvrirent dès 1863. Les planteurs du Sud apportèrent au Nord les salles de jeux des bateaux du Mississippi. Dès 1890, les casinos de Saratoga rivalisaient avec les plus prestigieux d'Europe, formant une sorte de Monte-Carlo américain. Les deux principaux hôtels de la ville étaient les plus grands du monde.

Le premier grand casino était dirigé par John Morrissey qui, avec l'aide de Tammany Hall, devint à la fois membre du Congrès et patron du jeu à la fin du siècle dernier. Il soudoyait les politiciens locaux et, chaque été, partait à la campagne, emmenant ses croupiers new-yorkais. Au début des années vingt, Arnold Rothstein installa ses tables sur une base similaire, et c'est sous sa houlette que de petits malins comme Meyer Lansky et Lucky Luciano vinrent pour la première fois à Saratoga.

À Saratoga comme partout ailleurs, Rothstein forma des alliances très souples. Il lui fallait disposer d'au moins un homme pour arranger sur place ses affaires avec le pouvoir politique local. Il avait également besoin de spécialistes pour gérer les restaurants, distractions et tables de jeux. C'est ainsi que Lansky et Luciano passèrent du craps à des activités plus prestigieuses.

Au mois d'août, Saratoga tout entière vivait au rythme du hasard. À sept heures du matin, on prenait le petit-déjeuner sur le champ de courses, où l'on étudiait la forme des chevaux sur lesquels on comptait miser. On pouvait ensuite s'ouvrir l'appétit avec un massage dans l'atmosphère

nauséabonde mais saine des bains, puis assister aux courses dans la poussière des pistes, les casaques de soie et les montagnes de dollars usagés qui changeaient de mains. Les tribunes gothiques vertes et blanches formaient le cadre des courses les plus élégantes de toute l'Amérique.

Après la dernière épreuve, à six heures du soir, l'action se déplaçait vers des endroits aussi pittoresques que les bains de soufre : les « lake houses », palais exotiques et mystérieux situés dans les bois autour du lac de Saratoga. L'Arrowhead Inn, le Piping Rock, le Brook, Riley's, Newman's… chacun avait son restaurant, sa salle de bal et ses salons particuliers.

Saratoga fonctionnait sur les pots-de-vin et la corruption. À Manhattan, Tammany et les clubs politiques représentaient des groupes d'intérêts qui opéraient aux dépens de la ville. À Saratoga, les pots-de-vin adoptaient un caractère plus généreux et bucolique. Presque tout le monde avait sa part.

Les lake houses étaient là pour dépouiller les riches visiteurs, non les habitants pauvres. En fait, il était presque impossible à un autochtone de pénétrer dans une salle de jeux, toujours située dans un bâtiment séparé ou dans une partie du bâtiment à l'écart du restaurant, bar ou salle de bal. En façade, les lake houses étaient des établissements offrant des distractions luxueuses, et si des fouineurs se montraient trop zélés, la police pouvait toujours organiser une descente (sans oublier de prévenir suffisamment assez tôt) et déclarer qu'il ne s'y exerçait aucune activité illégale.

Les politiques – le Dr Arthur J. Léonard, démocrate qui tenait la ville, et Jim Leary, républicain qui dirigeait le comté – n'étaient pas assez stupides pour accepter des pots-de-vin des lake houses. Ils préféraient passer par l'intermédiaire des champs de courses et des casinos extérieurs à la ville pour monnayer leur protection et leur loyauté. Les fermiers obtenaient des contrats réguliers pour la vente de leurs produits, et les emplois saisonniers étaient légion, de plongeur à fille de vestiaire[174].

Il y avait aussi les emplois « discrets ». Les supporters d'un

parti devaient venir « travailler » au casino un jour précis. Ils touchaient leur paie, et on leur demandait de revenir la semaine suivante. Les familles de fonctionnaires de police, et parfois les fonctionnaires eux-mêmes, étaient particulièrement favorisées.

Presque tout le monde s'enrichissait grâce aux lake houses et les directeurs prenaient grand soin à ne pas oublier l'Église ni les associations de charité. Les pères de Saint-Clément, par exemple, donnaient leur kermesse au mois d'août. Le repas était préparé par les chefs des lake houses, et la tombola dirigée par des gentlemen dont la compétence n'était pas à mettre en doute. Les frères bénissaient leur chance : leur kermesse était la plus belle du pays !

C'est donc dans ces lake houses que Meyer Lansky apprit à connaître les composantes d'un casino de luxe. Les plus grands noms et les fortunes les plus considérables fréquentaient ouvertement ces établissements respectables. « Le jeu révèle le cœur de l'homme », disait Meyer à l'âge de soixante-neuf ans. Il évoquait ainsi des joueurs aux yeux brillants, fixés sur les tables, misant tous leurs espoirs sur les dés ou les cartes. Mais il aurait également pu parler de lui-même, car c'est au cours des étés de Saratoga qu'il apprit à diriger un casino.

Les chiffres sont à la base de tout. Ils déterminent la marge bénéficiaire du jeu. Sur un jeu mécanique comme la roulette, la maison a un avantage de 2,7 % s'il y a un zéro sur la roue. Au craps, selon le pari, l'avantage oscille entre 1,4 et 5,2 %. Le seul jeu où les chances du joueur sont égales à celles de la banque est le black-jack (vingt-et-un), à condition qu'il sache « compter » et mémoriser les cartes. C'est pourquoi, très souvent, les casinos refusent ce type de joueur quand ils le détectent. Même sans compter, un bon joueur peut toutefois garder un avantage allant de 0,75 à 1,5 %. Tous ces chiffres varient en fonction des sommes investies et réinvesties. Il y a de bonnes et de mauvaises nuits, et la banque a besoin d'une énorme trésorerie pour supporter les pertes. Lansky se vantait d'avoir pu encaisser une perte de

cent mille dollars en une nuit. Mais, au fil des semaines, le pourcentage des gains s'ajuste à la décimale près.

Diriger un casino relève de l'art. Conjuguer le charme et le sens de l'évasion qui attirent le joueur, créer l'illusion que l'argent n'est pas de l'argent, tout en conservant un œil sur le travail au quotidien et la direction des affaires qui finiront par remplir votre poche nécessitent à la fois de la classe et de la discipline, des qualités que possédait Meyer Lansky.

La première leçon apprise dans le Lower East Side était que dans le jeu, l'honnêteté constitue la base des profits à long terme. Il est facile de fausser une roulette ou de truquer un jeu de craps, comme Meyer l'avait vu faire à ses frais, mais ces astuces n'apportent qu'un succès éphémère.

Dès que des joueurs sérieux flairent l'arnaque, ils s'en vont en répandant la nouvelle. Un casino ou un jeu de craps peut ainsi s'effondrer en quelques heures. Comme dans le cas du trafic d'alcool, Meyer Lansky se retrouvait dans une entreprise illégale dont le succès dépendait de son honnêteté. « Tous ceux qui entraient dans mon casino, s'enorgueillissait plus tard Lansky, savaient que, s'ils perdaient, ce n'était pas parce qu'on avait triché. »

Pourtant, dans un casino, l'honnêteté est un concept tout relatif. Remporter une grosse mise, c'est un peu commettre le crime parfait. L'attrait du jeu est de pouvoir gagner de l'argent facilement, des deux côtés de la table. Diriger un casino consiste donc à lutter contre la tricherie qui peut venir de toute direction, et notamment des employés. Tout le monde n'est pas capable de travailler jusqu'à des heures tardives, à manier des cartes ou des dés en échange d'un modeste salaire alors que des milliers de dollars vous passent entre les mains.

Conscient de ces risques, Lansky savait à qui faire confiance. Ses croupiers, en plus de mener le jeu, devaient être capables de compter en une fraction de seconde. Qu'ils se trompent dans la somme remise au joueur et ce dernier n'aurait pas manqué de faire un scandale si l'erreur était en

sa défaveur, et de se taire dans le cas contraire. Il rétribuait ses hommes avec un salaire auquel venait s'ajouter une commission sur les mises de leur table. Le pourcentage reçu stimulait l'attention et la surveillance réciproque. Ses croupiers finirent par former des équipes, des petits groupes de professionnels liés par le savoir-faire et la confiance.

Aujourd'hui, le jeu représente un marché immense. Les casinos de Las Vegas et d'Atlantic City dépendent essentiellement des milliers de pièces glissées dans les machines à sous mais, dans les années trente, les enjeux sérieux étaient l'apanage d'un petit groupe fermé de joueurs fortunés. C'étaient eux que devait conquérir Meyer Lansky et, d'année en année, son mois d'août devenait de plus en plus rentable.

Meyer dirigeait sa maison de jeux comme autrefois son trafic d'alcool, par le biais d'associations souples où son rôle principal consistait à organiser la mise et le partage des fonds. Dans les années qui précédèrent la Seconde Guerre mondiale, il dirigeait l'un des casinos les plus célèbres de Saratoga, le Piping Rock, une bâtisse longue et basse de style mauresque, avec des murs de stuc couleur abricot et des lambris de bois sculptés. La nuit, des chasseurs en livrée dirigeaient le ballet de Cadillac et de Packard qui arrivaient de la ville.

Ses principaux associés étaient Frank Costello, qui avait amené les chefs et les maîtres d'hôtel et la vaisselle d'argent de ses clubs de Manhattan, et Joe Adonis, le directeur des maisons de jeux les plus célèbres du New Jersey. Ses équipes de croupiers et ses plus riches clients l'avaient suivi. Meyer invitait lui aussi ses habitués de Manhattan. Le trio choisit comme prête-nom un homme d'affaires local, Francis Tierney, qui possédait officiellement la licence et se chargerait d'organiser la protection des lieux[175].

La recette traditionnelle pour appâter le pigeon consistait à jouer les meneurs et les animateurs à grand renfort de plaisanteries et de tapes dans le dos. Mais ce n'était guère le genre de Meyer Lansky. « Invisible, c'est le mot, dit l'un des

croupiers qui travaillaient pour lui. On ne savait même pas s'il était là et, si c'était le cas, il ne se faisait pas remarquer. » Dans la documentation peu fournie censée décrire l'organisation du Piping Rock, le nom de Lansky n'apparaît même pas. Ses parts étaient enregistrées sous celui de son frère Jake[176].

De telles précautions étaient la règle pour les directeurs de maisons de jeux qui passaient le mois d'août à Saratoga. Arnold Rothstein préférait jouer à visage découvert, possédant ses propres champs de courses, mais ses successeurs se montrèrent plus discrets. En 1935, le magazine *Fortune* envoya des journalistes sur place pour analyser le système économique de la ville : des sommes rondelettes misées sur les champs de courses par les Whitney et autres Vanderbilt aux activités des maisons de jeux. Fortune découvrit effectivement l'existence de salles de jeux clandestines, mais ne pouvant avancer le nom d'un seul propriétaire ou associé, le magazine se contenta de signaler la présence de Charlie Luciano, « l'un des hommes de main de Capone ».

Que le magazine décrive Luciano comme un « des hommes de main » montre bien à quel point, en 1935, il était difficile de se renseigner sur ces truands hors du commun et leurs moyens de s'enrichir.

Avec l'abrogation du Volstead Act, l'Amérique espérait se débarrasser enfin du gangster urbain. Dans l'imagerie populaire, entretenue par les John Dillinger et Bonnie and Clyde, le crime se parait d'un panache à la Robin des Bois. Ces nouveaux cow-boys motorisés mettaient un peu d'animation dans la morosité de la Dépression et, finalement, ils traitaient les banques comme elles le méritaient. N'ayant pas la prétention de s'infiltrer dans la société, ils représentaient l'inverse du crime organisé.

Les courses-poursuites contre ces « ennemis publics » picaresques firent de J. Edgar Hoover et ses agents, les G-men du FBI, des héros nationaux [177]. C'était Hollywood devenu réalité, le crime tel qu'il attire le spectateur : frissons

assurés, sans réel danger dans un monde où les méchants sont punis. Mais les gangsters ne disparurent pas pour autant.

Les activités illicites des grandes villes étaient encore renforcées grâce aux bénéfices réalisés sur le trafic d'alcool et, cinq ans avant la fin de la Prohibition, on pouvait déjà prévoir le tour qu'allaient prendre les affaires.

« *Racket*, expliqua le *Daily Express* à ses lecteurs britanniques le 14 septembre 1928, tel est le nouveau mot forgé par les Américains pour décrire le crime organisé [178]. » En fait, le terme remontait au début du XIX^e^ siècle, mais il fallut attendre les années vingt pour que la presse le reprenne et le popularise. L'extorsion de fonds et l'usage de la violence se trouvaient aussi inclus dans le mot racket, qui finit par résumer toutes les activités illicites de la vie des grandes villes.

De nouveaux produits firent l'objet de rackets : l'industrie de la viande, du poisson, des fruits et légumes, fonctionnait en un réseau qui liait le port, les marchés et les hôtels ou restaurants. Menacés de problèmes de main-d'œuvre ou de retards de livraison, les commerçants devaient payer un tribut à chacun des maillons de la chaîne, et notamment aux transporteurs.

À New York, le secteur de l'habillement faisait l'objet d'un racket tout particulier. Lepke Buchalter et Gurrah Shapiro, deux gros bras engagés par les syndicats pour lutter contre le patronat et les jaunes, usèrent généreusement de leurs muscles.

Charlie Luciano, lui, se concentrait sur ce que l'on pourrait appeler le racket des services : paris, prostitution, trafic de drogue [179]. Benny Siegel dirigeait des jeux de craps ; Frank Costello était spécialisé dans les machines à sous – les « bandits manchots » – et possédait des parts dans l'une des plus grosses affaires de paris de New York, dirigée par Frank Erickson.

Meyer Lansky s'occupait de craps et de casinos, et il resta le

grand spécialiste du partage des fonds, mais seulement dans les affaires qu'il cautionnait. Ainsi, il se tint toujours à l'écart du trafic de drogue de Luciano. Pour lui, ce commerce se situait au-delà d'une frontière qu'il refusait de franchir. « Je n'ai jamais vendu de drogue, déclara-t-il au journaliste Paul Sann en 1975 avec un mélange de fierté et de dédain, et je méprisais ceux qui le faisaient[180]. »

Être copains ne signifiait pas forcément s'impliquer de concert dans toutes les affaires. Fonctionnant selon les règles d'une moralité sélective qu'il partageait avec Frank Costello, Meyer se contentait de collaborer avec Charlie Luciano dans des rackets dits « propres ». Pour la drogue et la prostitution, Charlie opérait seul.

L'éthique était la même en matière de violence. Lepke et Gurrah avaient couramment recours aux meurtres et aux passages à tabac, ce qui leur valut l'appellation employée par Harry Feeny dans le *New York World Telegram* de « Murder Inc. ».

Lucky Luciano utilisait rarement la violence, l'employant presque uniquement à des fins « politiques ». Il devait sa position actuelle aux meurtres de Masseria et Maranzano, mais les rackets tels que le jeu et les paris faisaient assez peu appel à la violence. Seul Benny Siegel ne manquait pas une occasion de bagarre.

Meyer Lansky et Frank Costello se trouvaient un cran au-dessus. Tous deux avaient commencé leur carrière dans la rue, mais ne demandaient qu'à oublier ces débuts. Frank et Meyer avaient appris à obtenir ce qu'ils voulaient sans recourir à la force et, pour ce qui était d'attirer la haute société à Saratoga, la violence et la criminalité auraient été du plus mauvais effet.

Vers le milieu des années trente, la bande avait abandonné le Ratner pour un cadre plus grandiose, les appartements du Waldorf-Astoria. « Charlie et Ben y ont vécu un moment ; j'allais souvent voir Ben là-bas », dira plus tard Meyer. Dans leurs suites luxueuses, Charlie Luciano et Benny Siegel

étaient la preuve vivante des profits que pouvait rapporter le racket. Frank Costello et son associé, le grand et costaud Frank Erickson, aimaient commencer leur journée au Waldorf par une séance de manucure et de rasage dans le salon de coiffure aux sièges de cuir, qui devint une sorte de quartier général officieux. « On s'y rencontrait le matin, dit Meyer. On parlait histoire de jeux avec les deux Frank, Charlie et Ben. »

À l'intérieur des frontières que lui imposait la prudence, Meyer n'éprouvait aucune honte de ses activités : « J'ai choisi ma fonction comme n'importe quel homme d'affaires. » Il avait placé son champ d'action dans la zone d'ombre entre ce que la société définit comme illégal et ce qu'elle tolère comme une nécessité. « La pègre rend des services dont la société respectable a besoin[181]. »

Grâce au racket, certaines choses devenaient possibles : mettre en relation ceux qui permettaient d'organiser et d'approvisionner des communautés urbaines en pleine expansion, calmer les tensions entre le monde du travail et les directions, tel était le rôle du racket qui mettait un peu d'huile dans les rouages de la grande machine citadine.

Pourtant, à la suite du krach boursier et des premières années de la Dépression, les New-Yorkais ne voyaient pas les choses ainsi. Au fur et à mesure que la vie se faisait plus dure, le racketteur cessa d'être envié ou admiré comme l'intermédiaire providentiel symbolisant tout ce qui allait mal dans un monde complexe, terrifiant et de plus en plus impersonnel. Et ses complices du monde politique en payèrent le prix. En septembre 1932, nous l'avons vu, le maire Jimmy Walker dut démissionner, accusé d'avoir accepté des pots-de-vin et d'être lié à Arnold Rothstein.

En 1929, le candidat à la mairie Fiorello La Guardia avait été battu par Walker, alors soutenu par Tammany et Rothstein. Quatre ans plus tard, il fut porté au pouvoir par une vague moraliste. Le nouveau maire nomma immédiatement un chef de police, Lewis J. Valentine, officier d'une grande droiture rétrogradé à l'époque de Tammany

pour s'être attaqué à la corruption[182].

L'action la plus spectaculaire de La Guardia consista à entasser plus d'un millier de machines à sous sur une péniche en octobre 1934 et de les détruire à la massue. Nombre de ces « bandits manchots » appartenaient à Frank Costello. Ils avaient été saisis dans des bars, clubs et sociétés agissant depuis des années sous la protection de Tammany. L'arrogant petit maire de New York les balança joyeusement dans les eaux du Long Island Sound[183].

Pour les Meyer Lansky, Lucky Luciano et consorts la conséquence directe d'un tel changement politique avait pour nom Thomas E. Dewey : un homme de trente-trois ans, dépourvu de tout humour et n'acceptant aucune compromission, qui fut nommé procureur de la ville et chargé de l'éradication du racket en 1935. La Guardia avait conquis la mairie en 1933, mais Tammany s'était arrangé pour garder le contrôle du bureau du district attorney. La nomination de Dewey était ainsi destinée à passer outre cette instance pour s'attaquer à ceux que Tammany n'aurait jamais touchés.

Dewey fait remonter son aversion des gangsters au jour des élections de 1920 lorsque, fraîchement arrivé d'Owosso, Michigan, il s'était porté volontaire pour surveiller les bureaux de vote en tant que représentant du Parti républicain. Ses opposants démocrates, soutenus par Tammany, se révélèrent être une bande de voyous à la solde de Dutch Schultz. Impuissant, le jeune Dewey les vit escorter les mêmes faux électeurs à deux ou trois reprises jusqu'aux urnes sous l'œil complaisant de la police.

À huit heures et demie, le soir du 30 juillet, quelques jours après sa nomination, Dewey lança un appel radiodiffusé en direction de la population. La ville, disait-il, était tombée aux mains de « vulgaires hors-la-loi qui n'avaient ni le courage ni l'intelligence de gagner leur vie honnêtement ». À New York, rares étaient les foyers qui ne pâtissaient pas de leurs malversations et n'avaient pas à payer un tribut « levé par la force sous la menace ». Le racket imposé aux

maraîchers, boulangers, marchands de vêtements représentait un « lourd impôt officieux » par lequel les honnêtes gens entretenaient le monde de la corruption[184]. Le salut, disait Dewey, reposait entre les mains des citoyens. Le racket ne « fleurissait que lorsqu'il pouvait faire sa proie de victimes timides, craintives et inorganisées ». Dewey en appelait à la résistance de ses auditeurs : « Si vous avez la preuve d'un racket, transmettez-nous l'information… Nous nous occuperons de la suite de notre mieux. »

Le public ne se fit pas prier. En un mois, des milliers de New-Yorkais vinrent grossir les files d'attente devant le bureau de Dewey au quatorzième étage du Woolworth Building, et de jeunes juristes enregistraient les plaintes sur des fiches.

Dewey n'eut aucun mal à choisir sa première cible : Dutch Schultz. En 1935, celui qui s'appelait autrefois Arthur Flegenheimer occupait une place comparable à celle d'Al Capone à Chicago douze ans plus tôt. Contrôlant nombre de rackets, souvent photographié avec son entourage devant des fontaines de Champagne dans les restaurants qu'il protégeait, Dutch Schultz était pour Thomas E. Dewey le gangster numéro un, l'homme à abattre.

Pourtant, ce fut la pègre qui eut sa peau. Le 23 octobre, deux hommes armés pénétrèrent dans l'arrière-salle du Palace Bar à Newark, New Jersey, où Schultz dînait en compagnie de ses deux gardes du corps et d'Otto « Abbadabba » Berman, son légendaire comptable. Les quatre hommes furent tués. Schultz agonisa pendant vingt-quatre heures sous les yeux de policiers qui s'efforçaient de comprendre ses divagations : « Je veux l'harmonie, maman, maman… Tout est confus, tout dit non. Le garçon n'a jamais versé de larmes[185]… »

On ne connut jamais la signification de ces derniers mots, ni le commanditaire du meurtre. Les deux assassins ne parlèrent pas[186]. À l'époque, on y vit l'œuvre d'un loup ambitieux avide de prendre sa place dans la meute, et Valentine confia à la presse les noms de ceux qui d'après lui,

seraient les successeurs présumés de Schultz : « La nouvelle combinaison s'appuie sur un gang de six racketteurs notoires : Charles (Lucky) Luciana, Charles (Buck) Siegel, Meyer Lansky, Louis (Lefty) Buckhouse, Jacob (Gurrah) Shapiro, et Abe (Longy) Zwillman, ce dernier étant un homme de Newark[187]. »

Les quelques erreurs de noms prouvent que la police en savait moins long qu'elle ne le prétendait, mais cela suffisait. Les journaux parlèrent de la « bande des Six », et les fiches cartonnées donnaient déjà le nom de Lucky Luciano. En juin 1936, le procureur réussit enfin à inculper son homme de proxénétisme.

Les preuves de Dewey étaient assez ténues. Elles reposaient essentiellement sur le témoignage d'une prostituée héroïnomane, « Cokey » Flo Brown, qui fit sa déposition après avoir été privée de drogue pendant quelques jours. Elle dirait n'importe quoi pour avoir sa dose, répliqua Luciano. Pourtant, Cokey Flo résista bien aux neuf heures d'interrogatoire, et le jury crut son récit, qui accusait Luciano de prétendre contrôler la prostitution à Manhattan. Elle rapporta une rencontre dans un restaurant chinois où Luciano aurait dit : « Je vais organiser les bordels comme une chaîne de grands magasins. ».

Dewey exploita les signes extérieurs de richesse de Luciano, sa suite au Barbizon et au Waldorf, où il utilisait les services de son réseau de prostitution pour son compte, avec peu de succès, selon l'une des filles. « C'est moi qui donnais, je ne prenais jamais rien », dit Luciano pour expliquer sa prédilection pour le sexe payant.

Le gangster fit très mauvaise impression à la barre, essayant de lancer des coups bas à Dewey et tombant dans tous les pièges du procureur.

Pour Meyer Lansky, son ami était victime d'un coup monté. On avait fait pression sur les filles et leur témoignage prouvait simplement que Charlie avait un rapport avec ce racket. Cette interprétation était sans doute la bonne, mais le

procès mit au jour un homme dont les ambitions avaient faussé le jugement. Luciano avait eu tort d'inviter chez lui des femmes qu'il connaissait à peine, et son idée de grand marché du sexe montrait que, oublieux des leçons de Maranzano, il avait succombé à la folie des grandeurs. L'accusation de proxénétisme ne reposait pas sur grand-chose, mais les témoignages suffirent à convaincre le jury que New York serait plus agréable à vivre lorsque Charlie Luciano serait derrière des barreaux.

Ce procès était entièrement l'œuvre de Thomas E. Dewey, premier homme à s'attaquer au racket et qui devint vite une idole populaire. C'était un Dick Tracy en chair et en os, qu'on acclamait chaque fois qu'on le voyait aux actualités [188]. En novembre 1937, il remporta haut la main l'élection au poste de district attorney de New York, début de ce qui allait devenir une grande carrière politique. Trois fois gouverneur de New York, deux fois candidat pour le Parti républicain, il fut à un cheveu de battre Harry Truman en 1948.

La célébrité est contagieuse. Les filles qui avaient témoigné furent invitées à Hollywood où elles interprétèrent leur propre rôle dans plusieurs films inspirés de l'affaire, tandis que Luciano entra au panthéon du crime avec Rothstein, Capone et Dutch Schultz, tout en purgeant une peine allant de trente-deux à cinquante ans de prison. Presque inconnu en dehors de son cercle avant le procès, sa chute provoqua sa gloire.

Une gloire dont Meyer Lansky et ses amis se passaient volontiers. Inscrit sur la liste de Valentine, son nom apparut pour la première fois dans la presse. Convaincu que le procès de Charlie avait été truqué, il l'était également que Dewey ne reculerait devant rien pour faire condamner tous ceux qu'il pourrait. New York n'était plus une ville très hospitalière.

Mais il restait d'autres lieux où la magouille avait encore de beaux jours devant elle. L'intérêt croissant de Meyer Lansky pour les casinos l'amena à se lancer dans un racket plus florissant, en dehors des murs de la ville.

6

Les tripots de luxe [189]

Les excès colorés de la Prohibition sont toujours présents dans la mémoire collective américaine. Les gens gardent également à l'esprit les grandes manœuvres de la fin des années quarante, dans le désert du Nevada, qui réunirent hors-la-loi et joueurs pour créer l'empire clinquant de Las Vegas.

Entre ces deux périodes, de 1933 à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les caractéristiques des speakeasy et celles des casinos du Nevada se retrouvèrent dans les faubourgs des villes de toute l'Amérique, en des lieux combinant éclat, distractions et cruauté. C'est dans ces relais du jeu, ces tripots de luxe que, durant les années trente et quarante, Meyer Lansky assouvit sa vocation de joueur.

Sur le modèle des lake houses de Saratoga, ces établissements offraient une version améliorée des vénérables maisons où l'on jouait au craps dans l'arrière-salle d'un saloon ou d'un billard. Avec d'autres embellissements, les tapis, portiers en livrée, maîtres d'hôtel onctueux, ainsi que tous les ornements d'un restaurant ou d'un night-club respectable attestaient de la qualité supérieure du lieu.

Mais un tripot reste un tripot. La Prohibition avait donné à l'Amérique un certain goût de la transgression de la loi, allié au plaisir personnel. L'illégalité du tripot de luxe et le jeu répondaient à cette demande. Les tables, discrètement à l'écart de l'établissement, réunissaient les autres ingrédients d'une soirée réussie dans une roadhouse : un bon dîner, une piste de danse, une scène où se produit un illusionniste, un artiste de music-hall connu, le tout couronné par une douzaine de jeunes beautés dévêtues.

Le sort des tripots de luxe dépendait de leur position et ils étaient le plus souvent placés de l'autre côté de la limite de

l'État ou du comté qui leur fournissait l'essentiel de la clientèle. Les joueurs s'y rendaient en voiture et – invariablement – « franchissaient la frontière » pour converger vers un village où la police et les politiciens locaux se faisaient les complices tacites de l'affaire. « Franchir la frontière » était rendu possible par le nombre de législations spécifiques aux États américains – et aux villes et comtés à l'intérieur de ces mêmes États. Avortement, divorce, peine de mort, couleur des plaques d'immatriculation ainsi que de nombreux éléments – petits ou grands – de la vie quotidienne sont régis par la capitale de l'État et non par Washington.

Le Riviera de Ben Marden, un casino-night-club ouvert durant l'été à Fort Lee dans le New Jersey, de l'autre côté de George Washington Bridge, offrait l'exemple le plus frappant de ce « franchissement de frontière ». À l'époque de Dewey et de La Guardia, les joueurs ne pouvaient plus opérer dans des lieux comme le Down Town Merchants Club d'Al Levy. Ils poussaient donc jusqu'à Broadway et là, en un point précis, des limousines les attendaient pour leur faire traverser le fleuve et les conduire à l'établissement de Ben Marden, parfaitement visible de Manhattan [190].

Le comté de Bergen, sur la rive ouest de l'Hudson, devint le refuge des tenanciers de tripots qui officiaient dans le New Jersey avec des clients de New York. Joe Adonis, l'associé de Lansky à Saratoga, organisait des parties de craps très lucratives au Barn, un club situé à un kilomètre du Riviera [191]. Tous les bureaux des principaux bookmakers de Manhattan se trouvaient dans le New Jersey. Le matin, on croisait Frank Erickson chez le barbier du Waldorf, mais pour parier, il fallait passer par ses standardistes de l'autre côté du fleuve.

Les conservateurs new-yorkais étaient scandalisés de voir les hors-la-loi agir en toute impunité dans le comté de Bergen, à moins de deux kilomètres de la ville. Mais de nombreuses cités américaines acceptaient volontiers ce transfert des activités illégales à l'extérieur de leur enceinte.

Les honorables citoyens de Cincinnati acceptaient que les touristes et les congressistes traversent la rivière pour se rendre à Covington ; à la Nouvelle Orléans, on allait à Jefferson Parish, et ainsi de suite. Il suffisait d'un court trajet en voiture pour vous transporter dans un monde où les règles habituelles n'avaient pas cours.

Les tenanciers des tripots de luxe qui fleurirent un peu partout à partir de 1933 étaient, pour la plupart, d'anciens propriétaires de speakeasy. À Houston, Benny Binion arborait un revolver, à la cow-boy. Au Mounds, à Cleveland, le patron n'était autre que Thomas Jefferson « Black Jack » Mc Ginty. À Hot Springs, Owney Madden – qui avait travaillé pour le Cotton Club de Ben Marden – paradait dans les salles de jeux, tel un Rothstein à la retraite.

N'ayant pas d'ancrage à l'extérieur de New York, Meyer Lansky était à la traîne derrière ces personnages hauts en couleur. Tous les ans au mois d'août, il faisait des affaires à Saratoga. En 1936, avec son frère Jake, il se rendit à Fort Worth à l'occasion de l'Exposition du centième anniversaire du Texas pour tenir une boutique de machines à sous. Il s'associa avec Bill Syms, propriétaire d'un champ de courses de lévriers dans le New Jersey. Il lui fallut du temps pour trouver son nid, mais d'autres finirent par lui ouvrir la voie [192].

Julian Kaufman, dit Potatoes, était un spéculateur. Il tirait son surnom de certaines affaires traitées avec le marché aux pommes de terre de Chicago. Bookmaker, il organisait aussi des parties de craps jusqu'au changement de municipalité. N'étant plus protégé, Potatoes Kaufman décida de profiter de la saison d'hiver dans le sud de la Floride.

Au début des années trente, la Floride du Sud était un territoire un peu sauvage. Jusqu'en 1924, on y trouvait encore des bandits – le gang Ashley, qui pilla les banques avant de se réfugier dans les Everglades. Le chemin de fer n'avait atteint Miami qu'en 1896, quelques années avant le Nevada, et la civilisation n'avançait que lentement.

Dans les années vingt, les gens de l'Est attirés par la spéculation sur les propriétés locales se ruèrent vers la Floride. L'ouragan de 1926 ruina les espoirs de développement de la côte sud-est, de Coral Gables à Boca Raton. Il ne fallait plus songer à l'immobilier en Floride, et la situation empira avec le krach et la Grande Dépression.

La Floride redevint une région forestière inexploitée. Palm Beach et Miami tiraient quelques revenus d'un tourisme suffisamment riche pour faire tourner la saison de janvier à mars. Les petits fermiers survivaient en cultivant des tomates et des fruits acheminés en train vers le nord. De temps en temps, un agent immobilier s'accrochait désespérément à l'avenir de Opa-Locka, la ville mauresque, ou à l'éclat terni d'Hollywood-by-the-Sea [193].

C'est dans cette atmosphère de western décadent que Potatoes Kaufman eut l'idée d'ouvrir un saloon de jeux. À première vue, l'endroit n'était guère prometteur. La « ville » d'Hallandale [194] n'était qu'un pauvre village de quelques centaines d'âmes, à la limite sud du comté de Broward, à mi-chemin entre Miami et Fort Lauderdale. Les seuls visiteurs étaient les journaliers itinérants qui venaient pour la cueillette de la tomate et logeaient au Collins Hôtel pour un dollar la nuit [195].

L'isolement d'Hallandale allait être la clef de son succès. Cherchant désespérément des sources de revenus, les habitants étaient prêts à contourner la loi. Potatoes Kaufman s'associa avec un bookmaker local, Frank Shireman, et avec un joueur génial de Fort Lauderdale, Claude Litteral, à qui il manquait un bras, d'où son surnom de « Bandit-Manchot ».

Au début de 1936, Kaufman et ses associés s'installèrent non loin de la route U.S. 1 séparant les comtés de Dade et de Broward. Dans une grange, ils installèrent haut-parleurs, tableaux et échelles, afin de lui donner l'apparence d'un bureau de bookmaker. Ils aménagèrent un coin avec des roulettes et des tables de craps – un casino rudimentaire – et transformèrent la troisième partie de l'établissement en salle de bingo. La Plantation – c'est ainsi qu'il fut nommé –

commença à tourner au printemps. Les turfistes y venaient l'après-midi et, le soir, les tables de craps manifestaient une activité raisonnable. Mais c'était surtout le bingo, cette loterie popularisée par les films de série B, qui attirait les foules. Kaufman offrait des lots importants – trois mille dollars pour le tirage principal de la soirée, de quoi acheter, à l'époque, une Cadillac ou trois Packard [196].

Impatients de parier deux dollars par carte, les visiteurs affluaient du comté de Dade et de Miami Beach. Le Bingo ne leur suffisait pas. Ils s'éparpillaient autour des tables de craps et dans le bureau de paris. Bientôt la zone poussiéreuse de parking de l'ancienne grange fut tous les soirs noire de voitures. Leurs occupants cochaient fiévreusement les numéros annoncés. Hallandale n'avait rien connu d'aussi excitant au cours de ses quarante années d'existence.

Un jour, Kaufman reçut un visiteur : Vincent Alo, alias Jimmy Blue Eyes, l'ami et associé de Charlie Luciano et de Meyer Lansky.

Meyer et Jimmy se connaissaient depuis l'époque du Lower East Side. Leurs relations s'étaient interrompues quand Jimmy avait été envoyé à Sing-Sing pour attaque à main armée [197]. Les liens se resserrèrent à sa sortie et, comme Charlie était en prison, Jimmy Blue Eyes devint le plus proche ami italien de Meyer.

Frank Costello était prétentieux, Joe Adonis, vaniteux. Meyer et Jimmy Blue Eyes partageaient le même goût de la retenue, tant dans les affaires qu'en privé [198]. Ils s'admiraient et se respectaient, et leurs épouses étaient amies. En 1936, Jimmy Blue Eyes était discrètement en train de mettre sur pied ses opérations de paris et de jeux, profitant des vides laissés par Dutch Schultz et Charlie Luciano. Lorsque Jimmy travaillait avec Meyer, c'était lui le muscle, et il fit à Potatoes Kaufman une offre que celui-ci ne pouvait pas refuser.

Jimmy Blue Eyes expliqua à Kaufman qu'il lui fallait se trouver des associés. Il avait certes mis le doigt sur un

endroit à fort potentiel, mais il avait désormais besoin de capital et de savoir-faire pour le développer : des fonds plus importants, de nouveaux jeux, d'autres lieux et, qui sait, quelques protections supplémentaires[199].

Julian Kaufman était un homme prudent. Il accepta la proposition, et il échangea une part de ses affaires courantes contre une autre dans l'entreprise créée par ses nouveaux associés. Il reçut un dividende immédiat. Un groupe local d'autodéfense avait fait rendre une ordonnance contre la Plantation. Le jugement portait sur les troubles à rencontre de l'ordre public et il s'appliquait spécifiquement au titre de propriété, interdisant le jeu sur les lieux. Des avocats avaient essayé de faire appel, mais en vain.

Meyer Lansky étudia cette injonction que l'on ne pouvait contourner avec les pots-de-vin habituels. Les tripots de luxe dépendaient surtout du bon vouloir de la police et de la communauté. Une fois qu'une injonction interdisait le jeu sur les lieux, l'établissement devait cesser toute activité sur le terrain désigné. Le terrain désigné… Meyer Lansky consulta les titres de propriété de la Plantation. Il y avait en fait plusieurs terrains ; la Plantation n'en occupait qu'un seul. La saison suivante, elle avait disparu. Comme par magie, le même bâtiment se dressait sur la parcelle voisine, sous un nouveau nom : la Ferme[200].

La grange avait été déplacée d'un bloc sur un terrain non touché par l'ordonnance. Cependant, la Ferme se trouvait autant menacée de fermeture que l'ancienne Plantation si un groupe intentait la même action. Lansky usa des mêmes techniques de relations publiques qu'à Saratoga. Durant les mois précédant la réouverture, Jake supervisa les dons : au Cercle de défense des élans, au Club de pèlerinage de Fort Lauderdale, au Tournoi de pêche d'Hollywood, à l'Hôpital pour enfants de la Floride du Sud. Plus d'une vingtaine d'organisations locales reçurent de généreux subsides des propriétaires du bingo [201]. À l'ouverture de la Ferme en décembre 1936, il n'y eut ni plaintes, ni injonctions, ni citoyens mécontents.

La Ferme avait le bingo, une salle de jeux tenue par des hommes que Meyer avait employés à Saratoga – Jake Lansky s'était vu confier la banque – et une salle de restaurant. La Plantation, elle, ne servait pas de dîners. C'était un tripot rudimentaire, avec plus de sciure que de tapis rouges. Meyer Lansky connaissait l'importance d'un bon repas. Si la clientèle allait dîner ailleurs, elle cessait de jouer et risquait de ne pas revenir. La Ferme comportait donc des cuisines et une équipe de chefs convenable.

Mais on ne pouvait pas changer le décor de l'ancien entrepôt. Lorsque les joueurs affluèrent ensuite dans la région, ils s'aperçurent que la Ferme n'était plus le seul établissement. Il y avait le Beach Club, le Club 204, et un certain nombre de bureaux de paris. Surpassant tous les autres, trônait le Colonial Inn de Ben Marden, un tripot de grand luxe, d'une qualité presque égale à celle du Riviera surplombant l'Hudson.

Ben Marden avait essayé d'ouvrir l'hiver précédent à West Palm Beach, mais il avait été bloqué par le colonel E. R. Bradley qui tenait un casino sur l'île de Palm Beach et ne tolérait pas la concurrence [202]. Il descendit vers le sud, à Broward, pour ouvrir son casino sous les auspices plus favorables de Meyer Lansky et de Jimmy Blue Eyes.

Tous les clubs d'Hallandale – le Colonial Inn y compris – fonctionnaient sous forme d'associations dans lesquelles Jimmy et Meyer avaient une participation, en leur nom propre ou indirectement. Jake Lansky détenait la majorité des parts de la Plantation / Ferme, du Beach Club et de la compagnie Miller & Lansky, Ike Miller étant le directeur du It Club à Fort Lauderdale Jimmy Blue Eyes dirigeait un bureau de paris au Yacht-Club d'Hollywood avec Moe Sedway, l'ami de Benny Siegel [203].

Comme à Saratoga, un des associés était chargé d'arranger les choses au niveau local : Frank Shireman et Claude Litteral à Broward, combinés avec des personnages importants, tels que Ben Marden, bien connu pour ses participations dans d'autres établissements de luxe dans tout

le pays. L'un d'eux était George Sadlo, un Texan jovial qui avait appris à gérer un casino avec Pancho Villa et était censé avoir fait passer le craps du trottoir au tapis vert[204].

Marden et Sadlo encourageaient leurs clients à se rendre en Floride dans des endroits sûrs, contribuant ainsi à asseoir le réseau local. Si un gros joueur voulait se procurer des jetons avec un chèque d'un montant élevé, entre Sadlo, Marden, Lansky et Alo il y avait toujours quelqu'un qui avait entendu parler de lui et savait quelle somme lui avancer sans risque.

Les clients devenaient plus nombreux. À la fin des années trente, l'Amérique était de nouveau sur pied. L'économie tournait bien et les retombées se faisaient sentir sur la Gold Coast de la Floride du Sud. En 1929, Miami Beach comptait une douzaine d'hôtels. En 1939, il y en avait plusieurs centaines, et un grand nombre de clients empruntaient les taxis et limousines assurant la navette vers Hallandale.

C'était le paradis des joueurs. En 1936, Bill Syms, l'ami et associé de Meyer Lansky dans le New Jersey, avait ouvert un cynodrome à Hollywood. En 1939, une allée de palmiers conduisait au champ de courses du Gulfstream qui venait d'ouvrir à Hallandale. En s'approchant de la limite du comté, les visiteurs apercevaient les lumières des différentes attractions.

La Ferme, le Beach Club, le Colonial Inn, le choix ne manquait pas : craps, roulette, bingo. Les spectacles n'avaient rien à envier à Broadway : Paul Whiteman, Sophie Tucker, Harry Richman, Joe E. Lewis avaient tous inscrit Hallandale dans leurs agendas. À la fin des années trente, dans ce désert sablonneux de Dade-Broward, une source de dollars remplissait les poches de Meyer Lansky et de ses associés. Un petit Las Vegas avant la lettre.

À cette époque, à Hallandale on rendait une justice expéditrice et pragmatique :

Affaire n° 499 : Arthur Bean. Désordre sur la voie publique, mendicité dans la partie blanche de la ville. Sexe : M. Couleur : Noir… 11 septembre 1939. 25 $ d'amende et

frais de justice. Sentence suspendue pendant un an, à condition que l'accusé quitte la ville dans les trente minutes[205].

Le tribunal d'Hallandale était présidé par le juge H. L. Chancey, également maire de la ville. Les jugements de cette période sont encore conservés au vieux tribunal[206]. La plupart des affaires portaient sur des bagarres, des blasphèmes et sur l'installation de W.-C. privés. Les amendes infligées étaient très faibles : de 5 à 10 dollars, 25 au maximum. Soudain, à la fin de janvier 1941, elles doublèrent. On voit dans les dossiers une amende de 60 $ infligée à Joe Price, accusé de voies de fait : « 60 dollars d'amende pour non-comparution. » Le 10 février 1941, un certain Joseph Sawyer est condamné à 50 dollars d'amende pour le même délit. Il réapparaît deux semaines plus tard, pour un motif identique. Les 14 et 31 mars, Hugh Pender ne se présente pas non plus et verse 50 dollars à chaque fois.

Au cours des premiers mois du printemps 1941, le registre du tribunal montre que la ville s'enrichit grâce aux « désordres sur la voie publique » et aux non-comparutions de Price, Sawyer, Pender et d'autres, comme si c'était devenu une habitude.

Hallandale prélevait son propre impôt sur le jeu. Price, Sawyer et Pender étaient bookmakers et organisateurs de jeux. Leurs amendes constituaient une sorte d'impôt indirect et, comme les bénéfices augmentaient, les amendes firent de même, passant à cinq cents, mille, voire mille cinq cents dollars à la fin des années quarante[207].

Cela devint un rituel. Chaque lundi matin, durant la saison d'hiver, l'huissier du tribunal appelait les différents représentants des maisons de jeux traduits en justice pour « désordres sur la voie publique », sans en préciser la nature exacte. Chacun versait sa caution et se voyait notifier son obligation à comparaître la semaine suivante. En cas de non-comparution, la caution était confisquée par la Cour. « Nous remplissions les caisses pendant les mois d'hiver, se souvient Joseph Varon, attorney d'Hallandale à la fin des années

quarante. En septembre, nous empruntions dix mille dollars à la banque pour nous couvrir jusqu'à la réouverture des casinos. »

L'aide aux municipalités démunies, tel était le fin du fin des subventions accordées par Lansky. Cela ne se limitait pas à Hallandale. Au début des années quarante, Meyer faisait de même à Council Bluffs, dans l'Iowa. Council Bluffs, située de l'autre côté du Missouri, en face d'Omaha, dans le Nebraska, constituait avec Carter Lake une enclave pour les tenanciers des tripots de luxe. En 1937, Council Bluffs avait été le siège d'une exposition ratée, l'Exposition du centième anniversaire, une version en Iowa des foires commerciales des années trente. Les édiles locaux s'étaient retrouvés avec un parc d'exposition vide, les Dodge Park Fairgrounds, et un déficit de 12 000 dollars.

Le 17 mai 1941, Bill Syms et Meyer Lansky signaient un contrat avec le conseil d'administration du parc d'exposition. Ils verseraient mille dollars par semaine pour les Dodge Park Fairgrounds, s'engageant à organiser des courses de lévriers cinq semaines par an pendant cinq ans, et à construire un cynodrome ainsi qu'un petit stade qui deviendraient la propriété de la ville au terme de la cession[208].

Le parc était rentabilisé et la dette de la ville épongée. A l'été de 1941, le Club cynophile de Dodge Park s'élevait sur la rive est du Missouri, en face d'Omaha. Les courses commencèrent en juillet, et les affaires devinrent vite florissantes. Opérant avec un contrat de la ville, Meyer Lansky et Bill Syms ne pouvaient pas proposer d'officines de paris. Ils firent tout aussi bien : lorsque les spectateurs arrivaient à l'entrée de Dodge Park, ils trouvaient une multitude de bureaux qui offraient aux « investisseurs » la possibilité d'acquérir des « options » sur les chiens en course. Si votre chien gagnait, votre option prenait de la valeur et vous pouviez la revendre avec un bénéfice qui correspondait exactement à la somme que vous auriez perçue avec un système de bookmaker. Si votre chien perdait, votre « option » ne valait plus un cent[209].

Le Club cynophile de Dodge Park ouvrit pendant huit semaines en 1941, huit et demie en 1942 et plus de douze en 1943[210]. Les dettes de la municipalité furent épongées dès la deuxième saison et les bénéfices supplémentaires allèrent au budget de Council Bluffs.

En 1938, Meyer Lansky exporta son savoir-faire à Cuba[211]. Fulgencio Batista, le jeune sergent qui était devenu l'homme fort du régime cinq ans auparavant, voulait augmenter les revenus du jeu du pays. Avant la Dépression, les deux casinos de La Havane, avec le champ de courses d'Oriental Park, attiraient l'hiver une masse de riches touristes américains. À présent, les deux activités battaient de l'aile, et la mission de Lansky consista à leur rendre leur vigueur.

Les problèmes venaient certes de la Dépression, mais surtout de la fraude. Oriental Park était un magnifique champ de courses et avait servi de modèle à Hialeah et à d'autres hippodromes de Floride. Lors de la prise du pouvoir par Batista en 1933, Oriental Park pâtissait d'une triste réputation – intendants corrompus, courses truquées, chevaux dopés ou drogués. Les propriétaires de pur-sang américains évitaient désormais de se risquer à La Havane et les gros parieurs ne faisaient plus confiance aux bookmakers et aux casinos locaux.

En janvier 1937, un décret avait placé la majeure partie des opérations des jeux sous contrôle militaire[212], mais les revenus n'avaient pas été ceux escomptés par Batista. Lou Smith, respectable organisateur de courses en Nouvelle-Angleterre, se vit confier la responsabilité du « ménage » d'Oriental Park. Smith qui, d'après Lansky, « n'avait pas la moindre idée du fonctionnement d'un casino[213] », confia cette tâche à son ami Meyer.

Une fois sur place, Lou Smith prit les choses en main. Il fit installer des boîtes de départ Bahr, et instaura le système de la photo à l'arrivée. Pour régner sans partage, il remplaça les intendants par des hommes à lui. Il mit en place un contrôle antidopage et chargea Frank Erickson de remettre de l'ordre dans le système des paris.

Le nouveau programme des courses d'hiver se déroula de manière satisfaisante. William K. Vanderbilt vint à Oriental Park, ainsi que l'actrice Eleanor Powell. Au Jockey Club, on estimait que les courses étaient de nouveau honnêtes.

Il en alla de même avec le jeu. Meyer Lansky avait emmené sa propre équipe. Le soir, après les courses, la bande se rendait au Gran Casino Nacional. Meyer engagea Al Levy, du Down Town Merchants Club, pour diriger les tables de craps. Levy n'était plus très jeune mais son nom inspirait le respect aux parieurs new-yorkais. Levy et Lansky organisèrent une cérémonie d'ouverture pour le casino rénové et ils offrirent au dictateur sa propre « clef » du casino.

L'hiver fut heureux et réussi. Au début, Meyer ne s'était pas montré enthousiasmé par la proposition de Lou Smith, mais il se prit à aimer La Havane. Il invita Anne et leurs deux fils à passer un mois avec lui.

C'était la première fois que Lansky s'occupait du jeu de manière légale, sans protections ni subterfuges plus ou moins licites, et cela lui plaisait. Meyer n'était certainement pas impartial, mais il n'arrivait pas à comprendre les arguments des opposants à la légalisation du jeu en Amérique.

« Si Socrate et Platon ont eu tant de mal à définir la moralité, comment des gens peuvent-ils comme ça, affirmer que le jeu est immoral ? »

Hallandale, Saratoga Springs, Council Bluffs et Cuba. Vingt ans après avoir quitté l'atelier de carrosserie, Meyer Lansky commençait à réussir dans le domaine qu'il avait choisi. Vu à la lumière des succès de la fin des années trente, ses années de bootlegger et ses tentatives infructueuses de trafic d'alcool après la Prohibition passaient pour une impasse. Son premier amour du craps était la bonne voie. Les nombres lui portaient chance. À l'approche de ses quarante ans, il engagea un professeur de mathématiques particulier. M. Miller lui donnait des leçons dans son appartement de

l'Upper East Side qu'il partageait avec deux lévriers afghans[214]. Le gangster et le mathématicien jouaient avec les chiffres.

La réussite de Lansky eut une incidence heureuse sur son mariage. Il pouvait consacrer davantage de temps à Anne et aux enfants. En décembre 1937, Anne Lansky donnait naissance à une petite fille, Sandra.

Meyer loua une résidence d'été pour sa famille sur les bords du Jersey. D'après Buddy, ce furent les meilleurs moments qu'ils connurent. De la fin des années trente au milieu des années quarante, son père louait un cottage dans une de ces petites villes – Deal, Allenhurst, Long Branch – qui bordent la côte du New Jersey. Buddy n'avait ni la robustesse ni l'équilibre suffisants pour faire de la bicyclette. Meyer lui offrit un grand tricycle, ce qui lui permit de rouler sur la plage et d'aller s'acheter une glace tout seul. Il y avait les excursions dans l'Oldsmobile 98 de Meyer, des parties de base-ball – même si Meyer ne laissait pas Buddy jouer longtemps. Le garçon chancelait avec ses chaussures orthopédiques et Meyer craignait qu'il ne se blesse en tombant.

Les enfants avaient d'autres compagnons de jeu – les filles de Benny Siegel, les fils de Joe Adonis et les jeunes Stachers –, car les amis new-yorkais de Meyer louaient des maisons dans les environs et ceux du New Jersey n'étaient pas bien loin. Les pères jouaient aux cartes, des parties de gin-rummy à un cent le point, tout excités par leurs mises ridicules. Buddy se souvient de Joe Adonis, Doc Stachers, Longy Zwillman et aussi de Gerry Catena, un associé de Zwillman et d'Adonis dans de nombreux établissements de jeux.

Parmi les « grands », Buddy guettait la venue d'« Oncle Ben ». Benjamin Siegel passait beaucoup de temps en Californie. Il organisait des parties de craps marathon chez les magnats du cinéma. Il prenait aussi des paris aux courses de Santa Anita et possédait des parts dans la variante californienne des tripots de luxe : les bateaux ancrés juste à

la limite des eaux territoriales américaines. La venue d'Oncle Ben signifiait de nouvelles excursions pour les enfants – et pas mal de bruit dans la salle de jeux.

Plus tard, Buddy Lansky apprendrait par la presse que son père, Ben Siegel, Joe Adonis et d'autres formaient le « Syndicat national du crime » avant la Seconde Guerre mondiale et il se demanderait ce que cela signifiait. Organiser des jeux est indiscutablement un crime, et si un syndicat est un groupe d'hommes d'affaires qui se connaissent et travaillent ensemble – en association ou sans interférer dans les affaires des autres –, alors Meyer Lansky et ses amis correspondaient à cette définition.

Mais, à l'époque, pour Buddy, il n'y avait que papa et ses amis qui jouaient au gin-rummy en riant, en racontant des blagues, et qui faisaient toute une histoire lorsqu'ils perdaient cinq dollars.

7

« Comptez sur moi, c'est une question de patriotisme » [215]

George Raft aimait à raconter comment son ami Benny Siegel avait failli éliminer Joseph Goebbels. Selon Raft, le ministre de la Propagande d'Hitler était en visite en Italie avec Hermann Goering. Les deux grandes figures du nazisme étaient installées à la Villa Madama de Rome, domaine du comte Carlo Difrasso et de son épouse Dorothy, une femme très libre qui avait rencontré Siegel à Hollywood. La comtesse et le gangster vivaient une aventure houleuse et passionnée.

À la même époque, la comtesse avait invité Siegel à Rome. Il n'appréciait guère l'antisémitisme nazi, et lorsqu'il découvrit qu'il était à deux pas des acolytes d'Hitler, il faillit en avoir une attaque. Il annonça son intention de les liquider, tous les deux.

« C'est impossible ! protesta la comtesse.

– Pas du tout, rien de plus facile », répliqua-t-il [216].

Selon Raft, Siegel n'abandonna son projet que lorsque la comtesse lui eut longuement exposé les conséquences dramatiques de cet acte pour son mari. Mais durant le restant de ses jours, Benny Siegel se vanta d'avoir eu le cours de la Seconde Guerre mondiale entre ses mains.

Meyer Lansky entra en guerre contre le fascisme dès le début des années trente. La montée d'Hitler en Allemagne suscita aux États-Unis l'émergence de groupes pro nazis – les Chemises brunes, les Chemises d'argent, les Amis de la Nouvelle Allemagne… – dont les réunions et manifestations prenaient un tour de plus en plus antisémite.

« Il faut que nous, les Juifs, nous fassions preuve d'un peu plus de militantisme », dit le juge Nathan Perlman à Lansky en 1935 [217].

Membre du Parti républicain, Nathan Perlman, ancien membre du Congrès venait d'être nommé à la magistrature par La Guardia. Perlman n'était guère homme à fréquenter les criminels [218], mais il défendait ardemment les causes juives et le sionisme, aux positions plutôt extrémistes à l'époque [219].

Parmi ses amis, Meyer Lansky comptait bon nombre de vrais « durs ». Lorsqu'il leur eut expliqué les choses, ils vinrent grossir les rangs des activistes qui, à New York, se chargeaient de perturber les meetings fascistes. Lansky fut bientôt connu pour ses actions. Un jour, Walter Winchell lui téléphona pour lui donner les coordonnées d'une réunion hitlérienne à Yorkville, la banlieue germanique de Manhattan.

« Nous y sommes allés, ce soir-là, et nous avons trouvé des centaines de personnes en chemises brunes. La scène était décorée par des croix gammées et des portraits d'Hitler… Nous n'étions qu'une quinzaine, mais nous sommes passés à l'action. » Les volontaires de Lansky lancèrent des pétards et provoquèrent la bagarre, et la réunion dégénéra. Fritz Kuhn, le plus notoire des nazis américains, devait prendre la parole, mais personne ne put l'entendre. « Plus tard, Walter Winchell m'a remercié pour cette intervention. Je lui ai répondu qu'il n'avait pas à le faire et que, de toute façon, il m'avait donné une mauvaise adresse… J'ai toujours pensé qu'un Juif ne mérite pas de remerciements lorsqu'il défend la cause juive. »

Meyer Lansky racontait souvent cette histoire, témoignage de sa fidélité à la judéité. Pourtant il se disputait fréquemment avec son père qui voulait que ses petits-fils aillent au heder et fassent leur Bar Mitzvah. Pour Meyer Lansky, le petit Juif allant à l'école en kippa ne méritait guère le respect, alors que celui qui affrontait les nazis, lui, était un objet d'admiration.

Ce conflit marqua toute la vie de Meyer.

Dans les années trente, il prenait ses leçons particulières de

mathématiques avec M. Miller, lisait plus que jamais et se sentait flatté d'être considéré comme un intellectuel, un homme dont le pouvoir résidait dans l'intelligence. Mais, en son for intérieur, le seul pouvoir qui comptait était la force.

Pendant les trois mois qui suivirent Pearl Harbor, les États-Unis et leurs alliés perdirent plus de cent vingt bateaux de commerce, victimes des sous-marins allemands au large de la côte américaine. Or, pas un de ces derniers n'avait été coulé ; ils semblaient invincibles et paraissaient bénéficier d'une aide d'agents allemands basés sur la côte. Ces soupçons se confirmèrent en février 1942, quand le *Normandie*, converti en transport de troupes rapide et ancré dans la baie d'Hudson, s'embrasa et chavira dans le port – le plus grand navire jamais détruit à ce jour.

L'enquête devait prouver que l'incendie était dû à l'incompétence et au non-respect des consignes de sécurité [220]. Mais, à l'époque, on songea à un sabotage. L'Amérique était encore sur la défensive, et personne ne savait où était l'ennemi.

Le service de renseignement qui travaillait pour le compte de l'US Navy et couvrait la zone de New York, le B-3, était dirigé par un officier de réserve, Charles Radcliffe « Red » Haffenden, officier de marine de réserve, bourru et solide, d'une cinquantaine d'années. Il tirait sans cesse sur sa pipe à la manière de Sherlock Holmes et s'entourait de gadgets, tel un dictaphone dans lequel il murmurait ses lettres et ses rapports d'un air de conspirateur. Il disposait de plus de cent cinquante agents dispersés dans tout New York. Au début de 1942 il leur demanda de rechercher qui prêtait la main à l'ennemi, en concentrant d'abord leurs efforts sur le front de mer. Lorsqu'ils essayèrent d'interroger les marins et les pêcheurs italiens, les agents se heurtèrent à une résistance inattendue. Le front de mer était un monde fermé. « Cela faisait partie de leur personnalité, expliqua le lieutenant de vaisseau Maurice P. Kelly, l'un des agents du B-3. Ils refusaient de parler, tout simplement. Ils ne savaient pas si cela concernait quelqu'un du port, et tant qu'ils n'avaient pas

reçu l'ordre de coopérer, il n'y avait pas moyen d'apprendre quoi que ce soit[221]. »

La Navy commençait à comprendre comment fonctionnait New York. Red Haffenden, de plus en plus persuadé qu'il n'obtiendrait rien sans une aide de l'intérieur, se tourna vers Frank S. Hogan, le nouveau district attorney de New York.

Hogan, qui venait de succéder à Thomas E. Dewey, élu gouverneur, fut heureux d'apporter son aide et il mit Haffenden en contact avec le Bureau du racket, dirigé par Murray I. Gurfein qui, comme Hogan, avait travaillé avec Dewey. Il eut immédiatement une idée : contacter le patron du racket du marché aux poissons de Fulton Street, Joseph « Socks » Lanza.

« Socks » était un racketteur classique du syndicat des poissonniers, le United Seafood Workers, qui négociait des augmentations de salaire pour ses membres, tout en touchant des dessous-de-table des employeurs pour maintenir ces dernières dans les limites du raisonnable. À Fulton Street comme sur le front de mer, tout se traitait avec de l'argent placé dans la bonne main et un peu de violence. Dès le début de 1941, Murray Gurfein tenait des preuves lui permettant d'accuser Lanza d'extorsion de fonds[222]. Il le contacta par l'intermédiaire d'un avocat et Lanza accepta de rencontrer Haffenden. Grâce aux relations du racketteur, les agents du B-3 purent repêcher des débris d'épave. Et, toujours grâce à l'intervention de Lanza, des pêcheurs et des capitaines promirent de leur donner toutes les informations utiles.

Moins d'un mois plus tard, pourtant, Socks Lanza se retrouva en mauvaise posture. Ses condamnations pour racket étaient de notoriété publique. Ne lui faisant plus assez confiance, nombre de ses contacts avaient refusé de se prêter à l'enquête, et les victimes des sous-marins continuaient à augmenter. En avril et mai 1942, plus de quarante-sept navires de commerce furent coulés, portant le nombre des naufrages à deux cent soixante-douze en six mois de guerre !

Tandis que les services de renseignement faisaient peser la pression sur Lanza, celui-ci dut admettre son échec. Il fallait quelqu'un de plus important, disait-il, quelqu'un dont le domaine dépassait l'industrie du poisson. Il évoqua alors Luciano, emprisonné depuis 1936, mais toujours très respecté dans la pègre.

Haffenden transmit l'idée à Murray Gurfein, qui en fit part à Frank Hogan. En la circonstance, le district attorney, loin d'être choqué, suggéra à Gurfein d'entrer en contact avec Moses Polakoff, l'avocat qui s'était occupé du procès. La réaction de Polakoff ne fut pas très encourageante. Il n'était pas suffisamment intime avec Luciano, dit-il, pour lui parler de l'affaire [223]. Toutefois, il connaissait quelqu'un d'autre en qui il avait confiance et qui, malgré sa réputation, manifestait une grande affection pour son pays ; il promit d'en discuter avec lui avant de prendre une décision.

Plus tard dans l'après-midi, il téléphona à Gurfein pour l'inviter le lendemain pour un petit-déjeuner au Longchamps, un restaurant de la 58e Rue Ouest, entre la 5e et la 6e Avenue. Là les attendait un homme petit, soigné, dont Gurfein avait entendu parler sans jamais le rencontrer : Meyer Lansky [224].

Un peu avant Pearl Harbor, Meyer s'inscrivit sur les registres d'engagement, impatient de participer à l'action. Aux questions portant sur son niveau d'études, il admit ne pas avoir dépassé la cinquième, mais mentionna ses cours de mathématiques et se dit prêt à remplir les tâches les plus modestes. Signalant les années passées dans la carrosserie, il se décrivit comme machiniste, fraiseur-tourneur [225].

Alors à quelques mois de son quarantième anniversaire, Meyer avait dépassé de plus de douze ans la limite d'âge. On ne fit pas appel à ses services. Il eut donc une réaction très positive quand Moses Polakoff le contacta en avril 1942. « Comptez sur moi, c'est une question de patriotisme. » Lors de son rendez-vous avec Polakoff et Gurfein au Longchamps, Meyer avait déjà réfléchi au problème. « Il faut être prudent, expliqua Meyer aux deux hommes, car

Mussolini est assez populaire chez les Italiens de New York. »

Pouvait-on faire confiance à Luciano ? demanda Gurfein.

« Je crois que oui. Oui. Toute sa famille est ici. Sa mère, son père, ses frères et sœurs et leurs enfants. Bien sûr, je suis prêt à le rencontrer, je verrai ce qu'il me répondra. »

Après le petit-déjeuner, les trois hommes se rendirent à l'hôtel Astor près de Times Square, où Red Haffenden disposait d'un bureau pour les contacts qu'il ne pouvait recevoir dans les locaux officiels[226].

« M. Haffenden nous dit que le gouvernement avait besoin de toute l'aide possible sur le front de mer afin qu'aucun renseignement ne puisse passer aux sous-marins ennemis. Il craignait que certains les ravitaillent en carburant », raconta Meyer.

La prison de Dannemora, où Luciano purgeait sa peine, se trouvait tout près de la frontière canadienne et la perspective du voyage ne réjouissait ni Lansky ni Polakoff. Ne pourrait-on pas le transférer à Sing-Sing, à une vingtaine de kilomètres de Manhattan ? Gurfein et Haffenden jugèrent l'idée raisonnable.

Pourtant, John A. Lyons, le directeur de l'Administration pénitentiaire de l'État de New York, s'y opposa. Le transfert de Luciano susciterait des commérages, pensait-il, et il serait difficile de le rencontrer à Sing-Sing sans attirer l'attention. Great Meadow, la prison de Comstock à cent kilomètres au nord d'Albany, lui semblait plus appropriée. C'est donc là que fut transféré Luciano.

Trois jours plus tard, Lyons envoya une lettre au directeur de la prison, Vernon A. Morhous, portant la mention « Confidentiel ». Il lui demandait d'autoriser Lansky et Polakoff à rencontrer Luciano en privé, en prenant les précautions d'usage[227]. « Nous sommes allés en train jusqu'à Albany et, de là, nous avons pris une voiture pour la prison. »

Charlie Luciano n'avait aucune idée de ce qui se tramait. On lui avait simplement annoncé son transfert pour « raisons administratives ». Il fut conduit dans une salle attenante au bureau de Morhous pour y attendre des visiteurs dont on ne lui donna pas les noms.

« Charlie fut très surpris de nous voir », dit Lansky.

En mai 1942, Luciano en avait encore au moins pour vingt-quatre ans, et il lui fallait attendre 1956 pour pouvoir demander la liberté conditionnelle. Au cours des six années précédentes, il avait eu quelques visites de son frère et de sa sœur, mais il n'avait jamais revu Meyer Lansky.

« Il m'a tendu la main en me criant : « Mais qu'est-ce que tu fous ici ? « »

Qui aurait pu imaginer que Meyer Lansky et Charlie Luciano se retrouveraient dans la prison de Comstock sous les auspices de l'US Navy ? Après la Seconde Guerre mondiale, il y eut des fuites sur cette rencontre, ce qui donna lieu à toutes sortes d'affabulations, de la description de somptueux banquets à des pots-de-vin versés au gouverneur Dewey.

Cette dernière accusation poussa Thomas Dewey, toujours gouverneur de New York, à ordonner en 1954 une enquête officielle. William B. Herlands, un protégé de Dewey, passa près de huit mois à examiner les dossiers et la correspondance, tout en passant au crible le témoignage de cinquante-sept témoins importants parmi lesquels le district attorney Hogan, Murray Gurfein et les membres de leurs équipes, des officiers et des agents du renseignement, ainsi que Moses Polakoff, Joe « Stocks » Lanza et Meyer Lansky.

Avant le début de cette enquête, les services de renseignement avaient totalement nié l'existence de « l'opération Underworld », et, une fois les résultats connus, Dewey accepta que les découvertes de Herlands restent confidentielles. Mais lorsque l'affaire fut rendue publique en 1977, il fut clairement établi que l'US Navy avait activement recherché l'aide de Lucky Luciano pendant la Seconde

Guerre mondiale en se servant de Meyer Lansky comme intermédiaire.

Polakoff et Lansky avaient-ils eu beaucoup de mal à convaincre Luciano ? demanda William B. Herlands. « Oui, plutôt, dit Meyer, car il avait une procédure d'expulsion accrochée à son dossier. » Charlie Luciano, celui qui avait américanisé la Mafia, savait que, n'ayant pas obtenu la nationalité américaine, il finirait ses jours là où il les avait commencés – en Italie. « Il ne voulait pas que sa coopération avec le gouvernement américain soit connue, il avait peur de se faire lyncher en rentrant au pays. La simple idée de la douleur physique le terrorisait. »

Lansky et Polakoff promirent à Luciano d'insister auprès de Gurfein et Haffenden sur l'importance de la discrétion. Personne n'avait d'ailleurs intérêt à chanter sur les toits les activités du B-3. Luciano suggéra que Lansky et Polakoff reviennent bientôt à Comstock, avec Socks Lanza. Ensemble, ils pourraient établir une liste de noms, et Meyer irait les trouver de la part de Charlie.

« Lansky et Luciano se connaissaient très bien et ils se faisaient confiance, expliqua Polakoff. Et si Meyer disait être envoyé par Luciano, personne ne mettrait sa parole en doute. »

Luciano n'avait jamais été le patron du front de mer, mais il avait enrichi une bonne partie de ceux qui le dirigeaient. Dans les années vingt et trente, il avait fait affaire avec les petits patrons qui l'aidaient à passer l'alcool en fraude ou permettaient à ses bookmakers d'opérer sur le port, et nombre d'entre eux, tout comme leurs employés, étaient italiens[228]. « Je ferai passer le mot, dit Luciano à Socks Lanza quand il vint le voir, le 4 juin 1942, avec Polakoff et Lansky, et vous n'aurez pas de problèmes. »

Le directeur de Comstock, Vernon Morhous, attendait dehors quand les trois visiteurs sortirent. « Cher commissaire, écrivit-il à John A. Lyons, je vous écris pour vous dire que la visite dont vous m'avez parlé est arrivée à

10 heures et est partie vers 13 h 30. L'avocat et Lansky étaient présents, ainsi que M. Lanza. »

Dans les mois qui suivirent, Morhous envoya dix-huit lettres du même type, recensant les noms des visiteurs, et Meyer Lansky est cité plus d'une fois sur deux[229].

Le 27 juin 1942, on annonça que, au cours de la semaine précédente, huit agents secrets allemands avaient été arrêtés à New York et Chicago. Arrivés en sous-marins, ils avaient débarqué à terre des explosifs et plus de cent soixante-dix mille dollars en liquide, ainsi que des cartes et des plans d'attaque pour une campagne étalée sur deux ans, visant des routes, des barrages et des ponts, de la côte Est des États-Unis jusqu'au Midwest.

Plusieurs agences américaines étaient impliquées dans l'arrestation de ces espions, et ce fut le FBI qui les revendiqua officiellement. Pourtant les agents du capitaine Haffenden avaient joué un rôle primordial grâce aux contacts fournis par Joe Lanza. Haffenden avait réussi à localiser l'endroit où les Allemands avaient débarqué et à déterminer comment ils étaient parvenus jusqu'à New York.

Ce premier succès servit d'encouragement. Après sa première visite à Comstock, Meyer Lansky se mit à rencontrer le capitaine Haffenden presque quotidiennement, le plus souvent à l'hôtel Astor, mais il se rendait aussi de temps à autre aux quartiers officiels des services de renseignement de la Navy à Church Street. Meyer fut présenté au patron de Haffenden, MacFall, capitaine de vaisseau, ainsi qu'à son second et successeur, William B. Howe. En tant qu'agent de renseignement, Meyer se vit attribuer un numéro de code 43.

« Au début, dit Moses Polakoff, le travail consistait surtout à fournir des informations sur le chargement et le déchargement des bateaux dans les ports, à empêcher les arrêts de travail, et à prévenir les opérations de sabotage. [230] »

Meyer étendit son réseau pour le compte du B-3. Il y amena Jimmy Blue Eyes, chargé de donner des informations sur la

sécurité du port, et engagea d'autres intermédiaires. Haffenden suspectait les agents allemands d'utiliser le Great Northern Hôtel sur la 57e Rue Ouest. Il fit part de ses soupçons à Meyer.

« Il voulait des serveurs en qui l'on pouvait avoir confiance, raconta Meyer, afin d'écouter ce que les autres serveurs rapportaient concernant les conversations des marins ou des militaires dans les endroits où ils travaillaient. Il estimait également qu'il nous faudrait enrôler des garçons pour les placer dans certains hôtels et restaurants. Il mentionna, entre autres, l'hôtel Pierre. [231] »

Selon Meyer, la personne idoine pour ce travail était un Irlandais du front de mer, Johnny « Cockeye » Dunn, un personnage violent dont les pouvoirs s'étendaient sur les syndicats ayant d'autres activités, comme la restauration et l'hôtellerie. Meyer présenta cet ancien client de ses tripots de luxe à Haffenden.

« Le boulot de Dunn, expliqua plus tard Meyer, était d'être le chien de garde du port, de placer des hommes de confiance parmi les dockers pour qu'ils se lient d'amitié avec les équipages et signalent toute présence suspecte… tous ceux qui se laisseraient tenter par le sabotage ou la fuite d'information. Il avait aussi beaucoup d'amis dans les bars. Quand les marins se saoulaient et tenaient des propos subversifs, on l'en informait. »

Dunn avait été arrêté pour intimidation et contrainte d'employés sur le port [232], mais il avait été libéré sous caution en février, en attendant le jugement. Il participa à l'effort de guerre avec enthousiasme. Avec l'aide de son beau-frère, Eddie McGrath, Cockeye Dunn obtint des cartes syndicales pour les agents du B-3, qui purent ainsi travailler comme marins ou serveurs quand Haffenden avait besoin d'oreilles indiscrètes.

« Je ne peux pas vous donner des résultats précis, dit Lansky en parlant du travail de Dunn ; je ne sais pas combien de sabotages il a empêchés, mais sûrement

beaucoup. C'était une bonne précaution. Il faisait son travail consciencieusement. »

Meyer présentait à Haffenden le contact approprié, et il laissait les deux hommes traiter ensemble. Il ne s'impliquait jamais plus que nécessaire.

Les visites à la prison se poursuivaient. Meyer prenait le train avec Polakoff la veille, dînait au wagon-restaurant, passait la nuit dans un hôtel d'Albany, et, vers dix heures, il se rendait à la prison.

Lansky profita une fois des courses de Saratoga, à une soixantaine de kilomètres de là, pour amener une délégation du Piping Rock, dirigée par Frank Costello. De quoi purent bien parler ces deux stars du crime ?

« Je n'écoutais pas aux portes, dit Moses Polakoff, et ils parlaient italien. Je crois que si on a amené Costello, c'est tout simplement parce que Luciano l'avait demandé. Ce qu'il en est sorti, je n'en sais rien. Il n'est venu qu'une fois. »

Charlie Luciano prenait du bon temps. La pièce où il recevait tant de vieux amis avait été conçue pour les rencontres entre les prisonniers, la police et les magistrats. Il semble incroyable qu'il n'y ait pas eu de système d'écoutes.

À New York, le district attorney Hogan opta finalement pour cette précaution afin de s'assurer que les amis de Luciano ne profitaient pas de cet « effort de guerre » pour leurs affaires personnelles. Deux lignes téléphoniques d'un hôtel où Joe Lanza descendait fréquemment furent surveillées, et Hogan s'aperçut que l'équipe prenait sa tâche très au sérieux. La collaboration avec le B-3 offrait aux malfrats une chance de se réhabiliter. Le pire des forfaits révélés par les écoutes téléphoniques était que Joe Socks, de temps en temps, offrait des crabes et langoustes au capitaine Charles Haffenden, qui les acceptait avec reconnaissance.

Pourtant, l'obscurité des conversations retranscrites prouve que, dès ce moment, les racketteurs étaient conscients de la possibilité d'une écoute. Red Haffenden se pliait bien

volontiers à ce code. « Et où en est le Brooklyn Bridge ? » demanda-t-il à Joe Lanza le 24 novembre 1942. Brooklyn Bridge était le code téléphonique d'Harry Bridges, le président arriviste du plus important syndicat de marins et de dockers de la côte ouest, d'obédience socialiste. D'origine australienne, Bridges organisait une campagne d'une côte à l'autre pour détourner les travailleurs du syndicat rival, qu'il traitait d'entreprise de racketteurs.

Les risques de troubles que pouvait entraîner cette rivalité gênaient la Navy. Soucieuse de voir les choses se passer en douceur, l'armée était du côté des racketteurs bien que, comme Haffenden l'expliqua à Polakoff, elle ne voulût pas avoir l'air de prendre parti.

« Il disait que la Navy ne pouvait pas s'en mêler », dit Polakoff, parlant d'une grève que Haffenden voulait éviter.

Au début de 1943, les cargos entraient librement dans le port de New York, port qui fournissait le plus de matériel pour la guerre en Europe. Le nombre des navires de commerce victimes des sous-marins avait baissé de façon significative et les services de renseignement se tournèrent à nouveau vers la pègre. Avec la conquête de l'Afrique du Nord, les Alliés préparaient une invasion de l'Italie, ce qui impliquerait certainement un débarquement en Sicile soutenu par la marine américaine.

Au début des années quarante, l'US Navy ne savait pas grand-chose sur la Sicile et ses côtes et ne possédait aucun plan de guerre détaillé pour ce théâtre d'opérations. Red Haffenden s'adressa donc à Lansky, qui posa la question à Luciano. Il en parla également à son associé du Piping Rock, Joe Adonis, qui se révéla aussi heureux que les autres gangsters du B-3 de participer à l'effort de guerre. « Il nous a déniché des Italiens, que nous avons emmenés au 90, Church Street, se souvint Meyer. C'était une véritable invasion. »

Haffenden était ravi. Il n'aurait pas cru qu'il y eût tant de Siciliens à New York. La plupart ne parlaient pas anglais, et

on les appelait les « *padrones* » [233]. Il installa dans le bureau de Church Street une immense carte de l'Italie, recouverte d'un film transparent. « Ils essayaient de rassembler leurs souvenirs pour dire si la carte était correcte ou non, raconta Meyer. La Navy voulait des descriptions détaillées des ports siciliens et de tous les chenaux. Et elle voulait aussi rencontrer des hommes qui étaient encore en Italie peu de temps auparavant et qui connaissaient les côtes. » Armés de tous ces renseignements, les cartographes de Haffenden traçaient de nouvelles lignes sur le transparent, marquant les ports et les plages, et leur attribuant des noms de code pour les différents dossiers où ils classaient les informations fournies par les contacts de Luciano et Adonis.

Le rôle de la pègre américaine dans le débarquement des Alliés en Sicile en juin 1943 a été une source de légendes et d'exagérations. On a même dit que Lucky Luciano avait débarqué en personne, triomphant, sur la tourelle d'un tank ; on a raconté des histoires d'avions lançant des drapeaux et mouchoirs portant la lettre L, signal de Luciano à la Mafia locale.

Les rapports de Herlands ne confirment aucun de ces récits. Charlie Luciano est resté sagement enfermé dans sa prison pendant toute la guerre. Mais il a joué un rôle à travers les informateurs qu'il a envoyés à Church Street. Après ces entretiens avec les « *padrones* », la Navy a muté quatre des agents de Haffenden parlant italien dans les forces du débarquement.

À l'aube du 10 juillet 1943, le lieutenant Paul Alfieri a débarqué sur la plage de Licata et pris contact avec des Siciliens qui lui ont donné la position du haut-commandement naval italien, abrité dans une villa avoisinante. À l'intérieur, Alfieri a découvert « la disposition des forces italiennes et allemandes en Méditerranée, ainsi que la position des mines…, et donc les voies sûres entre les divers champs de mines. »

Les contacts d'Alfieri avaient-ils été établis par l'intermédiaire de Luciano et de ses amis ? s'enquit William

Herlands onze ans plus tard. « Oui, pour l'essentiel.

– Est-ce que ces renseignements lui ont donné un avantage à Licata ?

– Et comment ! »

Le 8 mai 1945, Moses Polakoff remplit une demande de grâce au nom de son client, Charles Luciano. Sa précédente demande, en février 1943, avait été rejetée, mais le jugement signalait que ce recours pourrait être renouvelé ultérieurement[234]. Le jour de la victoire semblait approprié.

Les recours en grâce faisaient partie de la routine à New York. Les prédécesseurs de Dewey – Al Smith, Franklin Roosevelt et Herbert Lehman – avaient, à eux trois, réduit les peines de soixante-quatorze prisonniers, dont trente-deux condamnés pour meurtre. À la réception de la demande de Polakoff, la division des libérations conditionnelles lança la procédure d'enquête habituelle. Mais lorsqu'elle contacta les services de renseignement, elle se heurta à un mur.

L'US Navy avait préféré tirer un trait sur ses anciennes relations avec la pègre. Charles Haffenden, courageux jusqu'au bout, avait réussi à rejoindre le front avant la fin de la guerre et avait été gravement blessé à Iwo Jima. En mai 1945, Polakoff lui rendit visite à l'hôpital où il était en convalescence et obtint un long rapport sur les relations du B-3 et des gangsters. Quand les supérieurs de Haffenden l'apprirent, ils exigèrent que l'officier se rétracte.

La Navy déclina toute responsabilité par rapport au récit de Haffenden : ses déclarations n'étaient que les divagations d'un homme vaillant mais durement éprouvé par la guerre. Interrogée par la division des libérations conditionnelles, elle répondit que ses dossiers ne contenaient « aucun élément substantiel prouvant que Luciano avait fourni des informations de valeur pour l'effort de guerre ; l'opinion du capitaine Haffenden devait être considérée comme celle d'un simple individu, et ne trouvait aucune confirmation dans les rapports officiels[235] ».

Quand Joseph Healy, fonctionnaire au bureau des libérations, informa Polakoff de cette réaction, l'avocat explosa. Les supérieurs de Haffenden n'étaient que des « snobs aristocrates », honteux de reconnaître les alliés auxquels ils avaient fait appel lorsqu'ils étaient dans le besoin [236]. Meyer Lansky appela le bureau de Polakoff au beau milieu de cette réunion, et accepta de venir parler lui-même au fonctionnaire.

Les dossiers officiels remplis, la presse commençait à avoir vent de l'histoire et la prudence aurait voulu que Lansky ne se mêle pas à une enquête officielle. Mais il était fier de son activité pendant la guerre et, malgré toute sa réserve, restait un ami fidèle. Il offrit un témoignage qui « corroborait les déclarations du commandant Haffenden et de Polakoff. Lansky déclara avoir joué le rôle d'intermédiaire entre Luciano et ceux auxquels il envoyait des instructions afin qu'ils donnent des informations aux autorités maritimes ».

Le témoignage de Meyer remplit son office, mais ce fut finalement un des hommes de Dewey qui réfuta de façon décisive les déclarations de la Navy. Un jour de l'été 1945, Moses Polakoff reçut un coup de téléphone du district attorney Frank S. Hogan :

« Moe, j'ai quelques copies d'une déclaration sous serment de Murray Gurfein. » Elle établissait le rôle de Gurfein dans l'établissement de relation entre le B-3 et Luciano. « Je ne sais pas pourquoi Murray a insisté pour que j'aie l'autorisation de la Navy avant de vous la transmettre, à vous et au gouverneur [237]. »

Cette autorisation avait été refusée, mais le district attorney ne s'était pas plié aux désirs de la Navy : « Bon, comme vous pourriez en avoir besoin, je vous l'envoie quand même, officieusement. »

Toujours officieusement, Polakoff s'assura que le bureau des libérations conditionnelles était mis au courant. Ces preuves lui suffirent, ainsi qu'au gouverneur Dewey.

Le 4 janvier 1946, Morhous, directeur de la prison de

Comstock, était informé que le prisonnier Charles Luciano, matricule 15684, devait être transféré aux services d'immigration, en vue d'une expulsion pure et simple.

Meyer Lansky et Moses Polakoff firent leurs adieux à Charlie Luciano à Ellis Island, au début février 1946.

« Cela ne vous dérange pas que je vienne avec vous ? demanda Frank Costello.

– Bien sûr que non », répondit Polakoff.

Tous deux le rencontrèrent le lendemain matin au terminal, et ils croisèrent également l'un des plus chers amis de Charlie, Mike Lascari. Ils passèrent une vingtaine de minutes avec Luciano.

Meyer Lansky rendit deux autres visites à son ami : le 5 février, avec Mike Lascari, pour aller chercher deux mille cinq cents dollars qu'ils convertirent en travellers chèques, et le 7, pour les lui rapporter.

Ce fut la dernière fois que Lansky vit Luciano en Amérique. Le lendemain, il fut transféré sur le *Laura Keene*, qui devait transporter un chargement de farine de New York à Gênes.

Frank Costello alla voir Luciano sur le *Laura Keene* la veille du départ. Il arriva le samedi après-midi 9 février avec un groupe d'hommes bien habillés, tous détenteurs d'une carte d'un syndicat de marins. Ayant aperçu le maigre repas qui attendait Luciano, ils firent venir des langoustes, des spaghetti et quelques bouteilles de vin du marché de Fulton Street.

Au fil des ans, la légende transforma ce repas d'amis en véritable orgie, avec fontaines de Champagne et jeunes danseuses… Les participants auraient permis de dresser un Who's who du gangstérisme américain, de Bugsy Siegel à Owney Madden [238]. Si ces figures célèbres s'étaient dissimulées parmi les syndicalistes trop bien vêtus, leur présence aurait sans doute été remarquée par la presse, qui épiait avidement les allées et venues autour du bateau.

L'expulsion de Luciano faisait les choux gras des magazines. Pourtant, Frank Costello fut le seul mentionné, et c'est lui seul que les services d'immigration du *Laura Keene* furent capables de reconnaître. Ils parlèrent d'adieux chaleureux, tranquilles et amicaux.

Ayant remarqué le nombre de journalistes, Meyer Lansky s'était abstenu de venir et avait tout fait pour que cela se sache. « Il avait quitté New York exprès », se souvient Polakoff[239].

Lors du dîner d'adieu de Luciano, Meyer Lansky était à trois cents kilomètres de là, dans un hôtel du Maryland. Il avait déjà pris congé de Charlie et n'avait jamais beaucoup aimé la publicité.

8

« C'est peut-être de ma faute » [240]

Au début de son mariage, Anne Lansky reçut un coup de téléphone d'une femme qui demandait Meyer. Elle rappela plusieurs fois. Lorsque Anne demanda à son mari qui c'était, il lui dit de se mêler de ses affaires. Énervé par les questions répétées de son épouse, Meyer la frappa [241]

Sans être un don Juan, Meyer Lansky n'était pas un époux fidèle. Il est impossible d'en apprendre beaucoup sur les trois ou quatre liaisons qu'il eut à différents moments de sa vie [242], mais ce ne furent apparemment pas de grandes passions. Dans un cas il s'agissait d'une serveuse, dans un autre d'une femme qui travaillait dans un hôtel où il lui arrivait de descendre.

Ces infidélités sont à l'image de la vie de Lansky : discrètes, passives et sans éclat. Elles ne menaçaient guère ses responsabilités familiales telles qu'il les concevait. Mais Anne n'était pas du genre à tolérer les flirts de son mari.

« Ma mère était très jalouse », rapporte Buddy Lansky [243]. Dès que Meyer s'absentait, Anne lui téléphonait constamment pour vérifier ce qu'il faisait – et avec qui. Buddy se rappelle que sa mère demandait aux réceptionnistes des hôtels « s'il était seul ou accompagné ».

Les relations du couple s'étaient détériorées. Anne avait tendance à faire des montagnes de petites difficultés, tandis que Meyer ne supportait plus les angoisses de sa femme. Il cachait ses émotions et les niait, Anne leur donnait libre cours.

Le mode de vie de Meyer ne pouvait qu'exacerber les tensions. Anne n'était sûre de rien, puisque son mari était foncièrement malhonnête. Les Lansky habitaient toujours des immeubles respectables. Mais, au fur et à mesure que les voisins apprenaient les activités de M. Lansky, ils prenaient leurs distances. Meyer s'en moquait éperdument – et peut-

être ne le remarquait-il même pas. Mais Anne, souvent seule à la maison, le supportait mal. Elle ne se contentait pas de la réponse habituelle de Meyer : mêle-toi de tes affaires[244].

Se mêler de ses affaires constitue la règle d'or des épouses et des familles de hors-la-loi. C'est une question de sécurité. D'une certaine façon, c'est aussi une forme de protection puisqu'on ne peut s'attaquer à une personne qui n'est au courant de rien. Le prix de telles précautions est lourd. Anne Lansky finit par exploser. Buddy entendait les colères de sa mère au travers de la cloison de sa chambre. Elle attrapait Meyer, le plaquait contre la porte. « Elle lui lançait des choses à la figure… Ils hurlaient… Je me réveillais au milieu de la nuit, ils se battaient. »

Témoin de ces scènes, Buddy se demandait s'il n'en était pas la cause. Il savait que sa maladie pesait sur l'atmosphère de la maison. Le sujet était douloureux pour ses parents, pour sa mère en particulier. Elle n'en parla jamais en présence de son fils aîné, mais Buddy entendit dire qu'elle tenait Meyer pour responsable de cette infirmité, comme un châtiment venant sanctionner son mode de vie.

En 1940, âgé de dix ans, Buddy fut envoyé dans une école pour handicapés à Baltimore, dirigée par le Dr Phelps. Le Dr Carruthers de Boston ne pouvait rien de plus pour lui. Bien que n'aimant pas être loin de la maison, Buddy apprécia la compagnie des autres enfants, souvent plus gravement atteints que lui. « Je déplaçais leurs pièces d'échecs. C'est comme ça que j'ai appris à jouer. »

Meyer chargea un bookmaker local, un petit rondouillard jovial du nom de Jules Fink, de garder un œil sur Buddy. Meyer avait investi une partie de ses revenus du jeu dans une franchise de distribution de juke-box Wurlitzer à New York et dans d'autres villes de la côte Est. Julie Fink était son agent de Baltimore. Il allait rendre visite à Buddy à son école, le prenait le week-end. Pendant les vacances, il faisait ses valises et voyageait avec Buddy.

Julie Fink aimait les enfants. Buddy adorait cette nounou

brillantinée qui empestait le cigare. À Noël, Julie se déguisait avec un manteau rouge et une barbe blanche et distribuait des cadeaux à tous les pensionnaires de la clinique. Il offrit à Buddy un juke-box qu'il chargeait de nouveaux disques chaque semaine.

On passait beaucoup de choses à Buddy. Maître dans l'art d'utiliser alternativement son père et sa mère, habitué à éveiller la sympathie chez les adultes avec son handicap, Buddy était insupportable. À la pension, il devint une sorte de rebelle, à tel point qu'un jour le principal, M. Walpole, menaça de l'envoyer au lit. « Parfait, répliqua Buddy. Je m'en moque, j'ai un juke-box et plein de disques. » Le hasard fit qu'Anne Lansky téléphona à l'école ce jour-là.

« Ne dis pas à ta mère que tu es puni, dit M. Walpole avant de passer le combiné à Buddy.

– M'man, je suis dans ma chambre, j'ai été puni.

– Passe-moi M. Walpole. »

« Je serai là dans trois heures », annonça-t-elle au principal, et elle couvrit les trois cents kilomètres séparant New York de Baltimore, pied au plancher, afin de vérifier que son petit garçon n'était pas maltraité.

Lorsqu'elle était en forme, Anne Lansky était encore capable de prendre les choses en main, mais son humeur était terriblement changeante. Durant les vacances, après son premier semestre, quand Buddy rentra chez lui, sa mère n'était pas là. Son père lui expliqua qu'elle se trouvait dans une « maison de repos ».

Les « nerfs » d'Anne « lâchaient », elle consultait des tas de médecins et avait un comportement étrange. Lors d'un dîner important, où Lansky discutait avec ses associés de l'affaire de juke-box, elle posa soudain une pomme sur la tête de Meyer, prit son couteau et coupa la pomme en deux[245].

Meyer mentionna cet incident comme le premier signe des problèmes psychiques de sa femme ; elle perdait le sens de la réalité. À moins que le geste d'Anne ne dénote l'inverse…

C'est Paul Lansky, le fils cadet, qui mit le doigt sur ce qui n'allait pas dans la famille. « C'est du bidon, tout est complètement bidon », annonça-t-il à Buddy un jour de 1944.

Paul avait été envoyé dans un établissement privé à l'âge de huit ans, l'Académie militaire de New York, à Cornwall sur l'Hudson. On l'avait inscrit dans une école militaire afin de décharger Anne et de discipliner le jeune garçon qui devenait aussi insupportable que son frère aîné.

Meyer plaçait beaucoup d'espoir en son fils cadet. Buddy était infirme, Sandra une fille : pour Meyer, seul Paul pouvait réussir. Il en attendait beaucoup. Lorsqu'il recevait une lettre de son fils, il la lui renvoyait dûment corrigée en lui demandant de faire mieux la prochaine fois[246].

Buddy ne vit pas souvent son frère pendant la guerre, chacun étant dans une école différente. L'été de 1944, Buddy rentra chez lui pour de bon. Âgé de quatorze ans, il avait terminé sa scolarité, tandis que Paul, à onze ans et demi, allait entrer à Horace Mann, le fameux lycée de Riverdale.

« J'ai remarqué les changements chez mon frère quand je suis revenu de Baltimore. Il était agressif avec la famille », dit Buddy.

La mésentente de ses parents allant en s'accentuant, Paul n'aimait guère rentrer chez lui. Jamais il ne savait dans quel état il allait revoir sa mère. Il lui arriva de la trouver « complètement perdue », errant dans l'appartement, en fourrure, la cigarette aux lèvres. Le manteau de fourrure l'exaspérait par-dessus tout.

Anne était désormais suivie par des psychiatres et partait souvent « se reposer » dans une clinique. Meyer Lansky refusait de considérer la dépression de son épouse comme une maladie, et niait toute part de responsabilité dans son état. Au contraire, il lui faisait encore plus de reproches qu'auparavant. « Il ne cessait de relever ses erreurs… Je crois que ça aurait rendu malade n'importe qui », admet son frère Jake[247].

Face à un mari qui ne se souciait plus d'elle, Anne se laissa aller. Ses nerfs se dégradaient. Petit à petit, l'ancienne cliente de Wilma prit un aspect peu soigné, voire excentrique. Buddy se souvient qu'elle « avait un air miteux, débraillé ».

Transformé par ses quatre années à Cornwall, Paul Lansky était devenu intraitable en matière de discipline. Gêné par ce qui arrivait à sa mère, il n'osait pas inviter ses amis à la maison lorsqu'elle était là, et le lui faisait payer durement.

La famille Lansky s'enfermait dans un cercle infernal. Buddy et Paul devenaient de jeunes adultes, mais leur mère était incapable de leur faire confiance et leur père y était peu enclin.

Meyer encourageait ses fils à s'intéresser à la politique et aux affaires du monde. Il aimait s'entretenir avec eux de l'actualité. Mais ces conversations étaient à l'image de Meyer corrigeant les lettres de Paul. Il apprenait à ses enfants les techniques de communication sans communiquer lui-même. Aucun des Lansky ne faisait part de ses sentiments, sauf dans les cas, de plus en plus fréquents, de colères ravageuses. La vie privée de Meyer était à l'instar de sa vie publique : un monde fuyant, rempli de coups bas, où le seul élément authentique était la violence.

C'est cette spirale de désintégration qui poussa Paul Lansky à utiliser un jour le mot « bidon ». Cela devint un leitmotiv. Les garçons ne savaient pas comment leur père gagnait sa vie, une ignorance suspecte aux yeux de Paul.

Anne avait des moments de lucidité, mais elle se repliait de plus en plus sur elle-même. Lorsque son frère, Julie Citron, tentait de la réconforter, elle l'accusait de se mêler de ce qui ne le regardait pas. Elle essaya divers médecins et établissements pour surmonter ses problèmes de « nervosité ». Les docteurs, eux, parlaient, de « schizophrénie ». « Elle était à la fois Dr Jekyll et M. Hyde », dit Buddy.

Anne se mit à parler toute seule. À l'automne de 1945, on lui fit subir des séances d'électrochocs. Buddy se rappelle

qu'après ce traitement sa mère était terrorisée. En 1945, la famille avait emménagé dans un appartement au Beresford, à Central Park West, à quelques pâtés de maisons du Majestic. Elle y revint un jour alors qu'elle était censée « se reposer » en clinique. Elle avait suffisamment récupéré pour s'échapper et faire tout le chemin en chemise de nuit. Mais, une fois chez elle, elle craqua de nouveau. On envoya des infirmiers la chercher. Buddy se souviendra toujours de ces hommes en blouse blanche qui enfilaient à sa mère qui hurlait une curieuse chemise avec des cordes aux manches. Les confrontations incessantes avec son mari l'avaient rendue folle. (Un jour, elle avait menacé Meyer avec un couteau de cuisine. Depuis, Meyer se tenait complètement à l'écart.) Moses Citron, le père d'Anne, était venu ce jour-là voir s'il pouvait aider sa fille. Il fut brutalement repoussé. Anne s'était complètement retirée dans son monde. Buddy se rappelle l'image de son grand-père quand les infirmiers l'emmenèrent : effondré, la tête entre les mains, en sanglots.

Peu après la Seconde Guerre mondiale, Anne rentra de Riverdale en meilleure forme. Mais sa vie était toujours solitaire. Meyer s'absentait pendant des semaines et ses retours étaient ponctués de récriminations qui dégénéraient. Souvent, après ces disputes, Meyer quittait l'appartement, sans dire où il allait[248].

Un soir d'automne 1945, Paul rentra à une heure du matin, cinq minutes à peine après son père. Anne était folle d'inquiétude. Elle réprimanda violemment son fils : un garçon de treize ans ne devait pas se promener à une heure pareille dans les rues de New York. Comme souvent, Meyer prit la défense de son fils, disant qu'il n'y avait pas de quoi en faire toute une histoire.

Pour Anne, la coupe était pleine. Le lendemain matin, elle consultait un avocat et demandait le divorce.

« Il désapprouvait tout ce que je faisais, déclara-t-elle au tribunal lorsque l'affaire passa en jugement seize mois plus tard. J'avais toujours tort.

– Comment se comportait-il ? demanda son avocat.

– D'une manière horrible, il s'en prenait à moi devant mes amis, les domestiques, devant tout le monde. Tout ce que je faisais, c'était mal. »

Meyer ne contesta rien. Si Anne voulait cesser la vie commune, ça lui convenait parfaitement. Mais comme aucun État d'Amérique n'acceptait le divorce par consentement mutuel, les griefs d'Anne devaient être établis devant un juge et confirmés par un témoin indépendant. Meyer accepta que son frère Jake s'en charge.

Lorsqu'on demanda à ce dernier à quoi il attribuait la détérioration de l'état de santé d'Anne, il répondit : « À l'attitude de M. Lansky vis-à-vis d'elle. »

Jake fournit assez d'éléments pour justifier un jugement de divorce, tout en s'efforçant de ne pas faire passer son frère pour un tyran de la pire espèce.

Pour Anne, après dix-sept années de mariage malheureux, ce procès représentait une chance de s'en sortir. Elle voulait quitter Meyer, qui l'empêchait d'imposer la moindre discipline à ses enfants, échapper aux disputes et aux coups. Meyer lui avait dit qu'il ne l'aimait pas. Il s'était plaint des factures des médecins qu'elle voyait pour « ses nerfs ». Il l'avait menacée de ne plus les payer et de les envoyer à son père. Anne était à bout. Elle consultait un médecin au moins une fois par semaine. Elle était très tendue, comme sa mère. Mais, à la différence de cette dernière, elle n'était pas soutenue par son mari. Il se comportait presque en ennemi. Vivre avec Meyer Lansky l'avait bel et bien détruite.

« Il est absent six jours par semaine et le septième, il est fatigué. Je suis clouée chez moi. Ça ne le gêne pas de me rembarrer devant les enfants. Il n'approuve jamais ni ce que je fais, ni ce que je dis. J'en ai assez… »

Le divorce fut prononcé le 14 février 1947, jour de la Saint Valentin. Anne obtenait la garde des enfants. Meyer n'insista que sur un point, celui de choisir les écoles et les camps de

vacances de ses enfants.

L'accord faisait cependant montre d'une certaine avarice. Au cas où l'un des enfants ne voudrait plus vivre avec sa mère, la pension hebdomadaire payée par Meyer serait diminuée de cinquante dollars. Une fois que les enfants pourraient se débrouiller seuls, son ex-femme toucherait quatre cents dollars par mois, soit quatre mille huit cents dollars pour couvrir toutes ses dépenses annuelles, loyer compris [249].

Sur sa feuille d'impôts de 1946, Meyer déclarait un revenu net de quatre-vingt-six mille dollars, cent deux mille avant les déductions [250]. Ces quatre mille huit cents dollars représentaient le double du revenu moyen d'un Américain en 1946, mais ne constituaient que le dix-huitième du sien, sans parler des revenus non déclarés de ses casinos.

Cependant, malgré l'inflation, Anne réussit à survivre avec ses quatre cents dollars mensuels. Elle déménagea au sud de Central Park, puis dans un logement moins onéreux de West End Avenue [251]. Une petite vieille qui avait autrefois été la belle M^me^ Meyer Lansky finirait par errer parmi les drogués, ses nouveaux voisins de l'Upper West Side.

Anne Lansky refusa d'être une charge pour ses enfants, insistant pour se débrouiller seule. Parfois, lorsqu'ils lui rendaient visite, elle redevenait la mère qu'ils avaient connue : la dame rieuse qui leur lisait des histoires et jouait avec eux quand ils étaient malades. Mais d'autres fois, et de plus en plus souvent à mesure que les années passaient, elle ne les reconnaissait pas. Elle était coupée d'un monde auquel elle n'avait plus de raisons d'appartenir.

Après l'une de ces visites, Buddy parla à son père du triste état dans lequel se trouvait Anne. Meyer garda le silence une minute, puis il dit :

« C'est peut-être de ma faute. Je n'ai pas su m'occuper d'elle. »

9

« Benny Siegel, il n'y allait pas de main morte ! » [252]

Jeunes mariés, golfeurs, retraités : des milliers de touristes partaient profiter de la saison d'hiver en Floride, nouveau rite de consommation de la société d'après-guerre. Il fallait réserver sa place de train des semaines à l'avance [253]. À la fin des années quarante, au milieu du premier centre touristique qu'était devenu Miami Beach, trônaient les tripots de luxe de Meyer Lansky. Pas moins de trente-deux établissements de jeux clandestins de tout type furent recensés entre 1946 et 1950 sur la ligne Dade-Broward [254].

En arrivant à Hallandale par la route côtière, on risquait de se faire submerger par les vagues qui déferlaient au-dessus de la rambarde et de voir ses pneus crevés par les carapaces des gros crabes qui s'aventuraient sur la route. Là, on tombait sur le premier tripot, le Bohemian Club, avec salles de jeux et de spectacle dans la tradition du Lido, dirigé par Albert « Papa » Bouche, imprésario qui s'inspirait des méthodes de Ben Marden.

Si vous préfériez emprunter l'U.S. 1, une route moins aventureuse mais pas encore goudronnée, vous étiez accueilli sur votre gauche par le Greenacres, une sorte de grange, dans la tradition de la première Plantation de Potatoes Kaufman. Greenacres abritait une table de craps, de style très new-yorkais, où les joueurs pariaient les uns contre les autres en versant un pourcentage à l'établissement. Là, pas de jetons, rien que des billets verts par milliers.

Lansky possédait des parts dans les deux établissements [255] et avait conservé l'un de ses anciens clubs d'Hallandale, qui opérait discrètement pendant la Seconde Guerre mondiale. Son frère, Jake, officiait comme directeur général des affaires de Broward. Après sa première saison à la Plantation, alors

devenue la Ferme, le jeune frère avait élu domicile en Floride, et il louait une maison sur l'une des rues ombragées de palmiers d'Hollywood.

Jake s'était marié dans les années trente et avait fondé une famille. Sa femme, Anna, issue d'un milieu défavorisé du Lower East Side, partageait ses goûts pour une vie insouciante. En 1945, à quarante et un ans, avec ses cheveux bouclés un peu grisonnants sur les tempes, Jake faisait plus que son âge : on le prenait souvent pour l'aîné de Meyer. Il tenait à merveille son rôle d'homme de paille.

Son lieu de travail – et le quartier général du réseau complexe d'associations, de parts, de pourcentages qui liait les divers tripots de la ville – se trouvait dans la demeure prestigieuse que Ben Marden avait fait construire au début des années 1940, le Colonial Inn, située à quelques pas du champ de courses. Pendant la guerre, elle avait servi de centre de transmission à l'armée, et elle avait rouvert ses portes aux affaires en décembre 1945.

Pour leur première saison d'après guerre, les Lansky firent venir un responsable de la grande communauté du jeu de Détroit, Mert Wertheimer, pour s'occuper des salles de jeux avec d'autres personnages familiers tels que George Sadlo. Wertheimer et son associé, Ruben Mathews, encaissaient environ un tiers des bénéfices déclarés du Colonial Inn. Jimmy Blue Eyes touchait 7,5 % et Frank Erickson 5 % des bénéfices. Profitant également de la participation de Joe Adonis et Benny Siegel, le Colonial Inn rassemblait tous les talents.

Entre Miami Beach et le sud d'Hallandale, il y avait d'autres salles de jeux et de paris, mais elles souffraient des changements politiques que subissait la zone urbaine. Lee Hills, un journaliste du *Miami Herald*, eut la brillante idée, avec la collaboration des journaux du Nord, d'identifier et de faire connaître les tenanciers de tripots et autres indésirables, avec photo et copies de casier judiciaire à l'appui[256].

Les autorités de Miami décidèrent de commencer leur première saison d'après guerre « proprement ». À la fin de 1945, la police organisa une série de descentes dans les maisons de jeux et fit tout son possible pour compliquer la vie des bookmakers installés dans les hôtels[257].

Rien n'aurait pu faire plus plaisir à Meyer Lansky et ses associés d'Hallandale.

Les autorités du comté de Broward n'avaient pas les mêmes aspirations moralistes. Le shérif Walter Clark, élu pour la première fois en 1933, était régulièrement réélu depuis sur ce qu'il appelait lui-même une base « libérale ». Pour lui, être « libéral » signifiait donner aux gens ce qu'ils voulaient. « Je n'ai pas envie de fourrer mon nez dans les affaires privées et la vie des gens », expliquait-il[258].

En insistant, on arrivait à lui faire dire qu'il y avait probablement des maisons de jeux à la limite des comtés de Broward et de Dade mais tant que personne ne déposait officiellement plainte, cela ne le regardait pas[259].

Obèse, un sourire de carpe rappelant les énormes poissons qu'il adorait pêcher, Walter Clark était un personnage sociable et très populaire. Il se vantait d'être un fils du terroir, et même ceux qui n'approuvaient pas son attitude avaient du mal à ne pas l'aimer. Il prétendait défendre « la loi et l'ordre » et s'enorgueillissait que Broward « ait le taux de criminalité le plus bas des États-Unis pour une ville de cette importance [260] » et les maisons de jeux tenaient un rôle significatif à cet égard. Hallandale ne connaissait pas les problèmes de prostitution de Miami Beach car Meyer Lansky et ses associés ne toléraient pas les filles de joie dans leurs établissements.

C'étaient les filles qui avaient provoqué la perte de Charlie Luciano. Traiter avec des filles, dont la plupart venaient d'autres États, créait le même type d'ennuis que le trafic de drogue ou le non-paiement de ses impôts. C'était un crime fédéral, qui attirait l'attention du FBI. « Pas de feds sur le dos », tel était le credo qui permettait aux tripots de

survivre. De toute manière, aucun directeur de casino digne de ce nom n'a intérêt à amener des filles dans son établissement, car elles détournent l'argent des tables. De plus, leur présence est susceptible de déplaire aux épouses légitimes, et Lansky avait pour principe de les satisfaire autant que possible. Une femme ou une petite amie mécontente risque d'entraîner son compagnon loin des tables trop tôt dans la soirée. Quelques heures après le dîner, on donnait donc un spectacle pour occuper ces dames tandis que les maris faisaient leurs jeux [261].

Meyer Lansky tenait à diriger des opérations « propres ». Malgré leur caractère illicite, ses établissements avaient des allures très bourgeoises. En cravate noire, très élégant dans son smoking, sa manche vide négligemment fourrée dans la poche, Claude Litteral veillait sur l'entrée de la salle de jeux, seuil au-delà duquel une soirée innocente se transformait en activité clandestine [262]. Les habitants de la région étaient poliment raccompagnés au bar ou à la salle de spectacle. Les ivrognes ou les prostituées éventuels étaient éconduits. Même chose pour les porteurs d'uniformes, car tout incident les impliquant aurait attiré une autre juridiction, comme les polices militaire et fédérale, sur laquelle Meyer et ses associés n'avaient pas de pouvoir.

Dès 1946, les pots-de-vin, via les instances municipales, furent une source de revenus essentielle pour la ville. Il y avait aussi des dons directs distribués aux contribuables. Joseph Varon, qui pendant une brève période fut l'attorney de la ville, se souvient que les électeurs, quelques centaines au maximum avant 1950, recevaient la somme de trente-cinq dollars au cours de la saison, soit l'équivalent d'une semaine de salaire [263].

Les restaurants d'Hallandale donnaient un bon prix aux cultivateurs en échange de leurs produits, et ils fournissaient des emplois. La correspondance du Colonial Inn montre douze lettres sur papier à en-tête officiel de la ville, toutes datées de décembre 1947 et recommandant des personnes désireuses d'obtenir un poste « dans vos établissements cette

année ». Ces lettres sont signées du maire, H. C. Schwartz[264].

La correspondance du Colonial Inn contient d'autres lettres adressées à Jake Lansky, émanant de l'association de la police du nord et de l'ouest de Miami, en remerciement pour ses « dons généreux ». Des chèques d'un montant total de sept cent cinquante dollars furent également encaissés par l'association des shérifs de Floride, l'association des magistrats et fonctionnaires de la justice, et ainsi de suite[265].

La police locale d'Hallandale, un corps sélectionné de trois hommes qui venaient de passer en patrouille motorisée, recevait des dividendes encore plus directs[266]. Ils arrondissaient leurs fins de mois en faisant des heures supplémentaires à surveiller les parkings du Colonial Inn et des autres maisons de jeux.

Tout le monde avait sa part. La soirée terminée, on passait un coup de téléphone et les hommes du shérif Clark venaient, en uniforme, escorter la recette de la nuit jusqu'à la banque, dans une estafette blindée appartenant au frère du shérif, Robert Clark[267].

Nous connaissons l'existence de ces versements car, comme tout bon citoyen, Meyer Lansky et ses associés fournissaient le détail de leurs dépenses aux services des impôts. En 1931, déjà, le cas d'Al Capone avait prouvé que la direction des impôts (IRS – Inland Revenue Services) n'était pas trop regardante sur la manière dont les gains étaient obtenus tant qu'elle y trouvait son compte. Les comptables de Meyer Lansky surent en tirer avantage[268].

« M. Sadlo occupe un poste comportant d'importantes responsabilités, écrivit Ben C. Essaim en réponse à une demande d'information des services des impôts concernant les frais de voyage de celui-ci. Il a pour fonction de veiller à ce qu'on engage des croupiers d'une grande honnêteté et, pour cela, il doit se rendre dans les meilleurs casinos afin de mener les enquêtes nécessaires. Ses deux mille cinq cents dollars de déduction sont donc parfaitement justifiés. » Que l'activité de l'établissement fût illégale n'affectait pas la

validité des déductions d'impôts aux yeux de l'IRS.

Comme nombre de bons contribuables, pourtant, Meyer Lansky ne disait pas tout dans sa déclaration à l'IRS. À la fin de la soirée, on amenait la recette des tables dans la salle du coffre. Là, Meyer et Jake comptaient eux-mêmes l'argent, et ils mettaient de côté la « trésorerie » dont ils avaient besoin pour régler les dépenses quotidiennes. La « trésorerie » ainsi qu'une somme raisonnable pour les réserves et les bénéfices entraient dans la colonne « crédit » des registres comptables, présentés plus tard aux services des impôts. Le surplus passait directement dans les poches de Lansky et de ses partenaires.

Cet argent, qui certaines nuits se comptait en dizaines de milliers de dollars, fut connu plus tard sous le nom de « crème ». Mais dans les tripots des années trente, on parlait simplement de « recette », de « butin » et, comme à l'époque de la Prohibition, mieux valait avoir quelqu'un qui répartissait équitablement les bénéfices. À la fin de la saison, Meyer organisait les comptes qui seraient présentés à l'IRS et, chaque semaine, il rétribuait ses associés.

Les croupiers n'étaient pas les seuls à être payés directement en liquide. Les artistes recevaient aussi des dessous-de-table en plus de leur cachet officiel. Le comédien Joe E. Lewis avait un coffre dans lequel, tous les soirs, il entassait des billets de cent dollars [269]. Sophie Tucker, chanteuse et joueuse invétérée, recevait une partie de son cachet en jetons et, souvent, perdait tout sur les tables. Frank Sinatra, dont la carrière commença à cette époque, était célèbre pour ses contacts, réels ou imaginaires, avec la pègre, et il fut d'ailleurs fortement critiqué à ce sujet. Après la Seconde Guerre mondiale, ce furent les maisons de jeux qui offrirent aux artistes leurs plus gros cachets, payés avec de l'argent sale, et ceux-ci étaient bien obligés de composer avec leurs généreux donateurs.

Meyer Lansky restait à l'écart de cette agitation. Les ouvrages du Club du livre du mois constituaient la seule dépense de loisirs apparaissant dans les registres

comptables [270]. Ses associés ne l'en respectaient que plus. C'était leur « intellectuel », l'autorité vers laquelle ils se tournaient en cas de litige, le médiateur, l'oracle.

Frank Costello était particulièrement exaspéré de voir qu'on les considérait, lui et ses amis, comme des gangsters, des voyous. Pourtant, qui avaient-ils tués ? Ils ne faisaient de mal à personne, ce n'était vraiment pas juste. « Ne t'inquiète pas, lui répondait Meyer. Étudie l'histoire. Regarde les Astor et les Vanderbilt. Ce n'étaient qu'une bande de voleurs au début, et maintenant… Tout n'est qu'une question de temps. »

Harold Conrad, journaliste sportif, commença à travailler au Colonial Inn en 1946. Engagé comme attaché de presse, il rencontra Meyer le lendemain du jour où il avait demandé le remboursement d'une note de frais de douze dollars pour deux allers-retours en taxi à Hollywood. « Vous ne devez pas lésiner sur les pourboires, lui dit Meyer sans l'ombre d'un sourire ; deux allers-retours, cela fait huit dollars, et quatre pourboires, deux dollars. En tout, dix dollars [271]. »

Conrad s'aperçut vite que son travail consistait le plus souvent à s'arranger pour que le nom de l'établissement n'apparaisse pas dans la presse. Quelques jours après avoir commencé son travail, Lansky lui annonça que Frank Costello arrivait de la Nouvelle Orléans le lendemain matin. « Il a quelque chose qui le tracasse, dit Meyer. Vous aurez peut-être une idée. Réveillez-moi, nous irons le chercher à l'aéroport demain matin. »

Sur le chemin du retour, avec Lansky au volant, et Conrad au garde-à-vous à l'arrière, Costello s'expliqua. Walter Winchell se trouvait à Miami, et comme le comté de Dade menait la vie dure aux maisons de jeux, Costello craignait que le journaliste de la rubrique mondaine ne s'intéresse d'un peu trop près à celles de Broward qui, elles, opéraient presque au grand jour. Conrad réussit à les sortir de ce mauvais pas. Winchell avait bien connu l'écrivain Damon Runyon, victime d'un cancer, et, juste après sa mort, il avait créé la Fondation Damon Runyon pour la lutte contre le

cancer, une œuvre à laquelle il était attaché par-dessus tout. « Un chèque de cinq mille dollars pour la Fondation serait du meilleur effet », suggéra Conrad.

Le lendemain, Conrad allait lui remettre le chèque – de la part des types du Colonial Inn, « qui aimaient beaucoup Runyon ».

Conrad invita également Winchell à Hallandale ; celui-ci vint le soir même. Il dansa, joua au craps, et s'amouracha d'une jeune danseuse texane.

Conrad allait de surprise en surprise. Quand George Raft, l'acteur de cinéma, vint passer quelque temps avec Benny Siegel et ses amis, le journaliste s'imagina qu'il venait étudier de plus près l'original sur lequel s'appuyaient ses rôles de gangsters. En fait, c'était le contraire : les gangsters ne cessèrent d'observer Raft, de lui demander le nom de son tailleur, de l'interroger sur son chausseur. Conrad s'aperçut également que, contrairement aux idées reçues, les gangsters ne passaient pas leur temps à tuer. Seul l'argent les intéressait. En 1946, un document un peu particulier circulait sur le marché noir : « L'art du pétomane », enregistrement haut en couleur d'un concours de pets. Quand Joe Adonis l'entendit pour la première fois, il s'écroula de rire. « Eh Frank, écoute-moi ça ! [272] » Immédiatement, Frank Costello roula sous la table, et on chargea Harold Conrad de s'en procurer des exemplaires. Le lendemain, il revint avec cinquante-deux disques qui lui avaient coûté quatre dollars pièce.

« Cinquante dollars, dit Joe Adonis au jeune attaché de presse. Revends-les cinquante dollars. » Aussitôt, Adonis se tourna vers l'assemblée des joueurs : « Sur une idée de M. Costello, nous vous présentons un document qui nous parvient d'Angleterre : le dernier discours de Winston Churchill. » Quelques secondes plus tard, les spectateurs hilares sortaient leurs portefeuilles. À la fin de la journée, le stock avait fondu, et Conrad en tira un bénéfice de plus de deux mille dollars.

« Tu vois, c'est ça les affaires », lui dit Adonis.

Après la Seconde Guerre mondiale, les loisirs et les plaisirs devinrent les priorités des nouveaux consommateurs. Tout en reprenant leurs anciennes participations à Saratoga au mois d'août 1946, Meyer Lansky et Frank Costello ouvrirent un autre établissement dans le style du Colonial Inn, le Beverly Club, près de la Nouvelle Orléans, à Jefferson Parish. Frank accordait à Meyer 25 % des bénéfices au cours des deux premières années en échange de ses conseils pour l'organisation du casino. Mais les Hallandale et Jefferson avaient des limites. Toujours en 1946, en retournant dans l'Iowa pour reprendre les courses de chiens, ils s'aperçurent qu'il y avait eu des changements. Le nouveau maire, scandalisé par la vente des « options » sur les chiens, sonna le glas du club cynophile, le Dodge Park Kennel Club[273].

« Ouvriront-ils cette année ? » Telle était la question que tout le monde se posait de Saratoga à Broward.

Depuis 1931 le Nevada était le seul État où le jeu se trouvait autorisé, mais c'était un autre pays, à dix-huit heures de vol de New York. Puis la guerre vint raccourcir les distances. En 1941, le Nevada vota une loi légalisant les paris sur les courses de chevaux dont les résultats étaient annoncés par radio, ce qui ne manqua pas d'attirer l'attention de Benny Siegel, intéressé par cette perspective d'argent propre. En 1941, il partit explorer ce nouveau marché.

Alors que les escrocs et voyous d'une époque sont devenus les héros de l'autre, Bugsy Siegel, dans l'imaginaire populaire, est considéré comme le saint patron du Las Vegas moderne. On a même dit que la ville devrait ériger une statue à son père fondateur qui a traversé le désert prêchant pour le black-jack et le craps, rêvant d'une cité aux palais étincelants, et réussissant finalement à transformer cette vision en réalité. Dans la légende, c'est Benny Siegel qui a inventé les hôtels-casinos et qui a bâti les premiers temples du hasard, ouvrant une piste qui serait suivie par d'autres.

En réalité, c'était Bugsy Siegel qui s'était contenté de suivre une voie tracée par d'autres. À son arrivée à Las Vegas, en 1941, il y avait déjà un hôtel-casino dans le désert qui jouxtait la ville, El Rancho bientôt suivi par l'ouverture d'un établissement plus luxueux, sur la route 91 (connue plus tard sous le nom de « Strip »), The Last Frontier [274], avec piscine, solarium, courts de tennis, écuries, salle de spectacle et casino, et cent soixante-dix chambres climatisées [275].

Avec la guerre, les activités de Las Vegas, centre de distraction, se multiplièrent [276]. L'arrivée de l'école militaire entraîna une augmentation de la population de près de 50 % et, dans la meilleure tradition des tripots, El Rancho et The Last Frontier envoyèrent leurs artistes se produire devant les soldats. Ils ouvrirent également leurs portes, les jours de semaine, aux cérémonies de fin de promo, offrant dîner et grand bal aux garçons avant qu'ils ne partent se battre.

Les bookmakers profitaient également de l'expansion de la ville, et tout marchait à merveille pour Siegel. Pourtant, il faisait moins bien que les propriétaires des casinos El Rancho et The Last Frontier, et il décida donc de se lancer dans ce type d'activités. Dès 1943, il prit contact avec Tom Hull, d'El Rancho, pour lui faire une offre, que celui-ci repoussa immédiatement. « M. Siegel m'a fait plusieurs propositions d'achat. Mais cela ne m'intéresse pas, et je ne changerai pas d'avis », confia Tom Hull au *Las Vegas Revient Journal* le 4 mars 1943.

Alors que la guerre touchait à sa fin, Benny Siegel était loin d'être le seul à vouloir imiter le succès des premiers hôtels-casinos. « Je vais construire un hôtel », tel était le leitmotiv de tous les touristes fortunés lors des premiers mois de paix, selon un article du même journal le 31 juillet 1946. Mae West elle-même y songeait ; Frank Sinatra faisait partie d'un consortium qui essayait de monter un hôtel-casino avec station de radio privée ; Roy Rogers entamait des négociations pour bâtir un ranch hôtelier, précisait le même article.

Ben Siegel allait faire partie des laissés-pour-compte, quand il entendit parler de la possibilité d'acquérir El Cortez, à l'angle de Fremont et de la 6e Rue, un hôtel-casino de Las Vegas qui tournait déjà depuis plusieurs années. Benny ne manquait pas d'associés dans la région, mais il se tourna vers Meyer Lansky pour obtenir un financement.

Depuis leur expérience dans le garage de Cannon Street, Benny et Meyer étaient plus des amis que des associés – et des amis éloignés, de surcroît. À la fin de la Prohibition, Benny avait trouvé sa place dans le milieu du cinéma de Los Angeles, parmi les starlettes, et il s'était gagné une réputation de « sportsman », terme désignant un organisateur de jeux de craps et de poker. Avec son sourire charmeur et avenant, il était lui-même devenu une sorte de star.

Meyer Lansky ne partageait pas l'enthousiasme de son ami. Pour lui, « les conditions de vie à Las Vegas étaient atroces. Les joueurs ne voulaient pas y aller. Il n'y avait pas de climatisation. Et le trajet en voiture était épouvantable. Il faisait si chaud que les fils électriques fondaient ».

C'était la deuxième occasion de se ranger que lui offrait la vie, mais il ne fit rien pour la saisir. De tous les coins de l'Amérique, les anciens bootleggers et tenanciers de tripots affluaient à Las Vegas pour effacer le passé, et la plupart des associés de Siegel se joignaient au mouvement. Gus Greenbaum était un bookmaker de l'Arizona ; Willie Alderman et les frères Berman, Davie et Chickie, tenaient des tripots à Minneapolis ; Moe Sedway avait quitté Los Angeles pour rejoindre Benny. Tous investirent dans El Cortez en décembre 1945. Meyer, toujours attaché à la Floride, se contenta d'investir soixante mille dollars dans El Cortez, 10 % des parts, tout en laissant Benny Siegel s'occuper de l'affaire.

Benny s'en tira d'ailleurs fort bien. Les prix de l'immobilier grimpèrent et, en juillet 1946, il revendit l'hôtel avec un gain de cent soixante-six mille dollars, c'est-à-dire de 27 % de bénéfice en six mois. Les ennuis commencèrent lorsque le

consortium d'El Cortez réinvestit son argent au cours du même été dans un nouvel hôtel du Strip, le Flamingo.

Cet hôtel-casino était l'enfant de Billy Wilkerson, le fondateur du *Hollywood Reporter*, qui avait également créé le Café Trocadero, Ciro et La Rue, trois night-clubs d'Hollywood, qui formèrent le début de Sunset Strip.

Wilkerson avait eu l'intention de transporter l'ambiance sophistiquée de ces clubs à Las Vegas, estimant que, malgré leur luxe, El Rancho et The Last Frontier restaient dans la tradition campagnarde des ranchs.

Mais ces visions grandioses l'amenèrent à dépasser ses limites budgétaires. Wilkerson avait acheté le terrain, dessiné les plans, et il en était encore aux fondations quand il dut chercher de nouveaux financements. Benny Siegel tenait enfin sa chance de posséder son propre hôtel-casino, du moins aux deux tiers[277]. Benny et ses associés investirent six cent cinquante mille dollars, tirés de la vente d'El Cortez, pour s'assurer 66 % des parts du Flamingo[278].

Détenteur d'une majorité de contrôle, Benny fixa Noël 1946 comme date butoir à l'achèvement du Flamingo. Mais il prévit de nouvelles améliorations pour les chambres, la sienne n'étant pas en reste – décorations originales, bois rares, marbres fins. Il manquait à l'impétueux Ben Siegel le sens de la mesure que possédait son ami Meyer.

Les problèmes se compliquèrent encore avec l'arrivée de sa nouvelle petite amie. Son mariage avec Esther avait succombé à son donjuanisme et, en 1946, il fréquentait Virginia Hill, l'ex-femme d'un danseur de rumba mexicain. Elle avait eu une liaison avec un vieux bookmaker, Joe Epstein, qui, avec une fidélité touchante, continua à lui envoyer des chèques bien après la fin de leur histoire. Pulpeuse et batailleuse, Virginia était de taille à affronter Benny, et c'est un couple terrifiant qui supervisait les travaux.

À la surprise générale, Benny Siegel réussit à ouvrir à la date prévue, et en grande pompe. « Ils avaient Jimmy

Durante, l'orchestre de Cugat, et Rosemarie, tout ça dans le même spectacle ! » se souvient Benny Binion, venu jeter un œil professionnel sur le nouveau casino le 26 décembre 1946[279]. « On n'avait jamais vu autant de jetons noirs sur les tables », déclara Lou Wiener, l'avocat de Siegel[280].

Le gros problème, c'était que les joueurs qui misaient si aisément leurs jetons de cent dollars les regagnaient presque aussitôt. Avec la malchance, et des croupiers qui n'avaient pas encore le coup de main, la plupart des tables subirent de lourdes pertes dès les premières heures de l'ouverture. Peu après minuit, alors que l'on pouvait enfin espérer que les gros joueurs continueraient jusqu'au petit matin, presque tout le monde partit, après avoir encaissé ses gains.

En outre, si le casino était terminé, ce n'était pas le cas de l'hôtel. Il n'y avait pas encore de chambres pour les invités. Ce furent donc The Last Frontier et El Rancho qui bénéficièrent de l'opération : en rentrant, les joueurs passèrent encore une heure ou deux à tenter leur chance avant de se coucher.

Le même processus se reproduisit pendant les fêtes de Noël et du Nouvel An. À la fin des vacances d'hiver, au début de janvier 1947, les touristes rentrèrent chez eux. Las Vegas vivait une saison creuse et, situé à l'extérieur de la ville, sans résidents sur place, ce fut le Flamingo qui en souffrit le plus. À la fin de janvier, moins d'un mois après l'ouverture, l'établissement fermait ses portes.

Meyer Lansky avait investi soixante-deux mille cinq cents dollars dans le Flamingo, somme qu'il avait tirée de la vente de ses parts de El Cortez et qui lui donnait environ 10 % des parts du nouveau complexe. En tout, il y avait vingt-deux associés dans la Nevada Project Corporation, parmi lesquels Meyer, Benny, Greenbaum, Sedway et les autres partenaires de El Cortez.

Le 29 novembre 1946, le Flamingo avait dû encore s'endetter. Billy Wilkerson contracta un emprunt de six cent mille dollars auprès de la Valley National Bank de Phoenix,

Arizona. Cela portait la mise de fonds à 1,2 million de dollars, en plus du prix de l'acquisition du terrain. En outre, Siegel avait effectué d'importants versements en liquide pour obtenir des matériaux rationnés. Un million de dollars maximum, tel était le prix approximatif d'un hôtel-casino de Las Vegas d'une envergure raisonnable dans les années d'après-guerre, terrain compris [281]. Benny Siegel avait déjà doublé ces coûts, et il avait encore besoin de financement. Il fit à nouveau appel à la Valley National Bank, pour emprunter trois cent mille dollars supplémentaires en février 1947. Il repoussa le règlement des créances dues au constructeur Del Webb, d'un montant au moins égal.

Avec un investissement total approchant les trois millions de dollars, Benny Siegel, qui faisait face à d'énormes difficultés de trésorerie, se tourna vers Meyer Lansky ; mais celui-ci ne voulut pas s'impliquer personnellement. Vegas était le territoire de Benny, et le Flamingo son enfant. Il y avait d'autres associés sur les lieux, qui avaient des enjeux à protéger au moins égaux à ceux de Meyer.

Lansky resta à Hallandale, et ce fut Benny qui fit la route jusqu'en Floride. Harold Conrad se souvient de sa réapparition au Colonial Inn, au début de 1947. Plus élégant que jamais, mais d'une humeur massacrante [282] ; un client non averti eut l'audace de l'appeler « Bugsy », et se retrouva par terre, le nez en sang. « Je m'appelle Ben ! », hurla Siegel, en lui donnant un coup de pied dans les côtes. « Ce n'était pas très correct, il n'aurait pas dû le frapper », dit Frank Costello. Ravis de le revoir, les amis de Benny l'envoyèrent aux tables de craps de Green-acres, où il gagna gros. Mais lorsqu'il fut reparti pour le Nevada, Harold Conrad entendit une tout autre chanson. « Ils en avaient marre et, dès que Benny avait le dos tourné, ils le traitaient de tous les noms. » S'installer dans le désert était une idée à lui, se plaignaient ses amis ; eux avaient été contre depuis le début. Pourtant, Costello s'était entêté et il continuait à injecter des fonds. D'après Conrad, Meyer défendait Benny. « Laissons-lui sa chance », disait-il.

Lansky et Costello donnèrent à Siegel les fonds nécessaires à l'achèvement de l'hôtel. Mais à la réouverture, en mars 1947, Benny Siegel était sous étroite surveillance. Il fallait que son affaire tourne et réalise des bénéfices. Les chambres terminées, l'hôtel-casino ouvrit le 1er mars 1947 avec les Andrews Sisters en vedettes. Benny Siegel débordait d'idées nouvelles. Il organisa des bingos pour les gens de la région en semaine. Il était à l'hôtel tous les soirs, à serrer les mains, saluer, charmer et charmer encore.

Ceux qui l'ont connu personnellement ne manquent pas d'anecdotes montrant combien il était chaleureux et séduisant. Il est difficile en fait, de trouver des preuves de sa méchanceté… excepté, bien sûr, chez les quelques personnes dont le nez fut cassé pour l'avoir appelé Bugsy et celles qui avaient perdu la vie pour lui avoir tapé sur les nerfs. Benny aurait avoué à Del Webb avoir tué une douzaine de personnes au cours de sa vie [283], et aucune de ses connaissances n'aurait pu jurer du contraire.

Greg Bautzer, l'avocat de Billy Wilkerson, prit conscience de ce côté déplaisant en accompagnant son client lors de la vente de ses parts. Acculé, Benny espérait obtenir les fonds nécessaires en achetant, divisant et revendant les parts de Wilkerson (33 % du Flamingo), qui lui-même n'était pas mécontent de s'en débarrasser. Tout le problème était de fixer un prix et, lorsque les négociations se firent plus serrées, Siegel, accompagné de Moe Sedway et Gus Greenbaum, eut recours à des tactiques d'un autre type.

« Tu me refiles tes 33 %, et on te paiera ! Sinon, j'ai l'impression que le climat va devenir très malsain pour toi », l'entendit vociférer Bautzer. L'avocat conseilla alors à son client de quitter la pièce ; celui-ci ne fut que trop heureux d'obéir. « À partir de maintenant, vous feriez bien de donner des gardes du corps à Wilkerson. Et surtout, qu'ils fassent bien attention à ce qu'il ne glisse pas dans l'escalier ou ne s'égratigne pas le petit doigt… » dit l'avocat à Siegel. Il lui annonça également qu'il allait déclarer par écrit l'avoir entendu proférer des menaces de mort, et enverrait des

copies de sa déclaration au FBI. « Vous imaginez la réaction, raconta Bautzer. Il était dans un tel état que ses propres avocats durent le retenir ! »

« Quand il était en colère, c'était une véritable bombe ! » se souvient Lou Wiener

Lorsqu'il était en colère, Benny ne se maîtrisait plus. On l'imaginait facilement attraper quelqu'un par le col et le faire passer de vie à trépas. Ses crises de rage étaient si violentes et si spontanées que la plupart des gens ne lui en tenaient pas rigueur, du moins tant qu'ils n'étaient pas visés personnellement. La violence faisait partie de sa personnalité et Benny Siegel mourut de mort violente le 20 juin 1947.

Il se trouvait chez Virginia Hill, à Los Angeles. Virginia n'était pas là. Ils s'étaient querellés et elle était partie à Paris, via Chicago et New York où elle passa quelques nuits avec Joe Epstein.

La première balle le toucha alors qu'il lisait le *Los Angeles Times* après le dîner. L'arme utilisée était une carabine de calibre 30. Neuf coups partirent. L'assassin avait tiré d'assez près pour lui faire exploser l'œil, lui éclater le nez et lui briser une vertèbre cervicale.

Le lendemain, la nouvelle faisait la une de la presse américaine, illustrée de la photo du corps – tache de sang incongrue sur le divan immaculé de Virginia. Le meurtre de cet aventurier flamboyant éveilla la curiosité. Si on demandait à quelqu'un le nom d'un hôtel de Las Vegas, il citait le palace de Bugsy, le Flamingo.

Ben Siegel n'avait pas inventé les temples de la débauche du Strip. Il n'avait pas non plus conçu le premier projet du Flamingo mais, après sa mort, son hôtel fit entrer Las Vegas dans la légende.

En apprenant la nouvelle, Wiener se précipita au Flamingo où il trouva Gus Greenbaum et Moe Sedway s'affairant au milieu de la confusion générale, avec la précision et la froideur de généraux après un coup d'État. Ni l'un ni l'autre

ne manifestait l'émotion de presque tous les autres membres de l'équipe et, dans les jours qui suivirent, il devint évident que Greenbaum, Sedway – avec Davie Berman, Morris Rosen et Willie Alderman – étaient devenus les nouveaux patrons du Flamingo.

Pour Lou Wiener, qui défend aujourd'hui encore ce point de vue, le meurtre avait été organisé par les associés de Benny. Harold Conrad, qui suivait l'histoire à partir de la côte Est, partageait cet avis. « Benny avait dilapidé leur argent et, pour eux, il n'y avait que ça qui comptait. »

Après la mort de Benny, Greenbaum et Sedway obtinrent un prêt de la Valley National Bank de Phoenix portant sur 1,4 million de dollars, soit, en un seul coup, un demi-million de plus que Benny. De toute évidence, les banquiers considéraient que le Flamingo était reparti du bon pied.

Meyer Lansky a toujours nié une quelconque participation dans le meurtre de Benny Siegel. « Benny Siegel fut mon ami jusqu'au dernier jour, a-t-il confié au journaliste Uri Dan, je ne me suis jamais disputé avec lui. »

Il n'y a aucune raison de ne pas le croire. Mais là n'est pas la question. Quand on lui demandait s'il avait déjà tué quelqu'un, Lansky répondait toujours : « Jamais. Mais certains de mes associés… Benny Siegel, par exemple. Il n'y allait pas de main morte ! [284] »

Pendant toute sa carrière, Meyer prit garde de ne pas se mouiller dans les « sales » affaires telles que la drogue, la prostitution et le meurtre, mais certains de ses proches ne s'encombraient pas des mêmes scrupules. En tant qu'associés du Flamingo, Meyer finançait des gens qui recouraient à la violence et au meurtre. Il savait parfaitement comment Benny opérait. Et, après sa mort, il resta l'associé de ceux qui avaient très certainement éliminé son ami.

Adulte, Lansky n'avait plus rien à voir avec le mauvais garçon qui avait frappé un contremaître « jaune » d'un coup de tuyau en fer. Il ne faisait pas partie de la Murder Inc., mais il n'avait rien contre la force et n'hésitait pas à

intimider ses adversaires. Dans les autres domaines, sa morale se situait à l'intérieur d'une zone grisâtre, ni noire ni blanche ; mais en ce qui concerne la violence, il n'y avait pas d'ambiguïté. Il n'avait peut-être pas le sang de son meilleur ami sur les mains, mais il appartenait au monde des gangsters qui en portaient la responsabilité.

10

« Je ne me fais pas passer pour ce que je ne suis pas » [285]

Meyer Lansky fit la connaissance de Thelma « Teddy » Schwartz en août 1948, un an et demi après son divorce. Quatre mois plus tard, Meyer et Teddy se mariaient.

Il est difficile d'imaginer deux femmes plus différentes que la première et la seconde M^me^ Lansky. Teddy était aussi exubérante et endurcie qu'Anne était réservée et vulnérable. Anne ne cessait de questionner Meyer sur ses activités, Teddy le vénérait sans réserve.

Les yeux verts et coquins, des cheveux roux tirant sur le blond, Teddy était plus petite que Meyer de sept centimètres et sa cadette de cinq ans. Âgée de quarante et un ans lors de leur mariage en 1948, elle était fille d'immigrants juifs et avait grandi dans le nord de Lenox Avenue, à l'époque où Harlem était encore un quartier blanc.

Teddy aimait s'habiller avec des couleurs vives, surtout le rouge. Elle enjolivait sa conversation de phrases tout droit sorties de Guys and Dolls[286]. La jeune Thelma Scheer était secrétaire avant de rencontrer son premier mari, Philip Schwartz. Celui-ci dirigeait une affaire de confection et lorsque Thelma lui accorda sa main, elle avait juste vingt ans.

Installés dans un appartement de l'Upper West Side, Philip et Teddy Schwartz avaient vécu dans le même monde que Meyer et Anne Lansky, mariés deux ans après eux. Lors de repas au Pomerantz ou dans d'autres restaurants fréquentés par le milieu de la confection, Teddy avait dû entendre prononcer les noms de Lepke Buchalter, Bugsy Siegel et Meyer Lansky. Elle avait la même couturière qu'Esther Siegel et affirma par la suite avoir rencontré une fois Meyer au cours des années trente, sur un terrain de golf où il faisait un parcours avec Charlie Luciano.

Teddy possédait un côté romantique, presque fantasque. Adolescente, elle avait troqué son prénom, Thelma, qu'elle détestait, pour celui de Teddy en souvenir d'un garçon, Teddy Rosenberg. Elle aimait jouer la comédie et se plaisait à rappeler que le peintre Norman Rockwell lui avait demandé de poser pour un de ses tableaux[287], et qu'elle aurait pu faire carrière comme danseuse de music-hall si elle l'avait vraiment voulu. Au début des années quarante, les Schwartz avaient tenté de diriger un night-club, mais ce fut un échec.

En août 1948, Teddy cherchait une aventure. Entamant tout juste une procédure de divorce après vingt ans de mariage, elle était sur le point de se retrouver seule avec son fils. Elle avait loué une villa à Hollywood, en Floride, avec une amie. Un soir où elles partaient au restaurant, elles virent un petit homme tiré à quatre épingles sortir de la maison voisine.

« Salut, Meyer ! s'écria son amie dont le mari, comme devait le dire Teddy, avait des contacts dans le racket.

– Où ces dames désirent-elles aller ? » demanda Meyer, enchanté d'avoir de la compagnie.

Quatre mois plus tard, et quelques semaines après que Teddy eut obtenu son divorce, Meyer et Teddy se mariaient.

Teddy ne recherchait pourtant pas une relation durable : « Je ne voulais pas me marier. » Mais elle aima la distinction de Meyer. Il l'emmenait dans des restaurants luxueux, commandait des plats qu'elle ne connaissait pas. À leur premier rendez-vous, il l'invita au Lighthouse Point pour un dîner au clair de lune et lui fit découvrir la finesse des pinces de crabes[288]. Meyer appréciait la bonne chère. Teddy aussi. Il était soigné, calme et élégant. Il dirigeait également quelques-uns des night-clubs les plus chics de la côte Est.

Teddy n'ignorait pas que son nouveau mari gagnait de l'argent de manière illégale. Mais elle ne voyait rien de mal dans l'organisation de jeux – elle fréquentait régulièrement les tables de black-jack –, et s'il y avait plus que cela, elle ne voulait pas le savoir. C'étaient les affaires de Meyer. Elle

croyait en lui et ça lui suffisait.

Ce qui plaisait surtout à Meyer Lansky, c'est que Teddy Scheer-Schwartz, contrairement à Anne, ne posait aucune question et ne lui demandait pas de comptes. Teddy était convaincue que Meyer ne faisait rien de mal. Elle était son alliée, adoptant ce credo du « seul contre tous » qui permet aux hors-la-loi de se poser en victimes de la société.

Au fond d'elle-même, elle devait savoir que ce n'était qu'une attitude. En effet, quatre ans après son mariage, elle se rendit à New York pour s'assurer que son père malade, lui-même un ancien joueur, n'apprendrait rien de la véritable identité de son mari. Lorsque le nom de Meyer – et le sien – apparurent en couverture des magazines à la fin des années quarante, Teddy chargea les employés de la maison de retraite de les dissimuler à son père. Mais quels qu'aient pu être ses doutes, elle n'en faisait pas état. Meyer l'aimait pour cela.

« La meilleure chose qu'a faite Meyer, c'est de t'épouser, dit un jour Esther, la sœur de Lansky, à Teddy. Depuis ce jour, il a enfin commencé à respirer et à vivre. »

La seconde M^me^ Lansky était pugnace et caustique. Ce trait de caractère coûta au couple de nombreux amis et parents de Meyer. Mais Esther avait compris l'essentiel. Le soutien inconditionnel de Teddy avait libéré Meyer.

Anne Lansky s'en prenait à son mari ; Teddy, elle, s'en prenait au monde entier. Meyer Lansky avait trouvé la compagne qu'exigeait son mode de vie : une nana de gangster.

Durant l'été de 1948, Joseph Baum, agent immobilier à Hollywood, collectait des fonds pour Israël. À la suite du vote des Nations unies sur la partition de la Palestine, les Juifs américains s'enthousiasmaient pour la création de leur patrie au Moyen-Orient. La responsable politique de l'Agence juive, Goldie Meyerson – la future Golda Meir –, venait d'achever une tournée où elle avait récolté cinquante millions de dollars auprès des synagogues et des hommes

d'affaires.

Baum rassemblait des fonds pour la Haganah, et il demanda à Meyer Lansky si son comité pouvait organiser une vente de charité au Colonial Inn, l'endroit le plus luxueux de la région. Non seulement Lansky accepta, mais il fit également un don. La soirée rapporta dix mille dollars à la Haganah[289].

La lutte pour la survie d'Israël passionna Meyer Lansky. D'une certaine façon, elle constituait une métaphore de sa situation, du moins telle qu'il la percevait, et lui permettait d'apporter sa quote-part. À New York, un établissement louche, l'hôtel Fourteen, servait de base à des agents israéliens qui tentaient d'acheter clandestinement des armes américaines pour la Haganah. En même temps, ils faisaient tout pour empêcher les livraisons d'armes aux pays arabes. Quand ils rencontrèrent Lansky, ils lui donnèrent le nom d'un trafiquant d'armes de Pittsburgh qui organisait des envois de cargaisons pour les pays arabes à partir des quais de New York et du New Jersey. « Je suis à votre service », répondit Meyer.

La Seconde Guerre mondiale recommençait. Meyer alla revoir ses contacts de l'époque du B-3 sur les quais, et une grande partie du chargement de Pittsburgh fut jetée par-dessus bord. D'autres cargaisons furent chargées, « par erreur », sur des cargos à destination d'Israël. Ceux-là mêmes qui avaient transmis des informations au capitaine de corvette Haffenden aidaient les Israéliens de l'hôtel Fourteen[290].

La quarantaine bien sonnée, entamant un nouveau mariage, Meyer Lansky aurait pu marquer davantage son attachement à ses racines et à sa judéité. Il essayait de convaincre Frank Costello et Joe Adonis d'acheter des bons d'Israël : « Eh ! C'est un excellent placement ![291] » Geste significatif de la part d'un homme qui avait refusé d'envoyer ses fils au heder.

Après-guerre, la migration vers la Floride amena à Hollywood et Hallandale une population stable. Les Juifs qui

avaient soutenu Israël décidèrent de construire leur lieu de culte, le temple Sinaï, une synagogue blanche et rectangulaire près du North Lake à Hollywood. La synagogue avait son propre heder.

Les anciens sollicitèrent la générosité de Meyer Lansky. Il leur offrit les fonds pour la Lumière éternelle – la lanterne décorative où une bougie brûle nuit et jour dans le temple, au-dessus des rouleaux de la Torah, dans le saint des saints de la synagogue. D'après Joseph Baum, Meyer Lansky aurait versé mille dollars pour que l'on inscrive son nom sur la Lumière éternelle[292].

On peut considérer la donation de Meyer comme un pot-de-vin supplémentaire, venant s'ajouter à ceux distribués par les casinos d'Hallandale. Mais ce don représentait peut-être quelque chose de plus personnel, l'offrande d'un homme qui se souvenait de son grand-père récitant la Torah et d'un petit garçon dont le prénom signifiait Source de lumière.

Meyer et Teddy se marièrent à Cuba le 16 décembre 1948 [293]. La cérémonie se limita à une signature chez un avocat de La Havane. Meyer fuyait la publicité des journaux et ne voulait pas qu'Anne et les enfants soient au courant de son remariage. Paul et Sandra vinrent passer Noël avec leur père à Hallandale ; ils rentrèrent à New York sans savoir qu'ils avaient désormais une belle-mère[294].

Lorsque Buddy vint une semaine plus tard, Meyer le mit dans la confidence, et fit jurer le secret à son fils de dix-neuf ans. À la fin de la saison, tout le monde regagna New York. Buddy emménagea au Beresford, avec sa mère, Paul et Sandra, sur Central Park West et la 81e Rue. Meyer venait les voir de temps en temps et Buddy remarqua qu'il traitait son ex-femme avec beaucoup plus de gentillesse que par le passé. Le divorce leur avait permis de crever l'abcès. Seul Buddy savait que son père vivait au 40, de Central Park South, à côté du Plazza, et qu'il n'avait que le parc à traverser. À l'automne, lorsque les feuilles étaient tombées, il pouvait presque apercevoir de chez lui l'appartement où vivaient ses enfants.

Le mensonge faisait partie intégrante de la vie de Meyer Lansky, et son fils aîné y était habitué. Pour Buddy il était normal de ne pas tout savoir ; il pensait que la vérité n'était pas simplement tue, mais volontairement dissimulée. On lui demandait de jouer le jeu. Il réussit à garder le secret du remariage de son père, convaincu de bien faire puisque c'était là ce que voulait papa.

À vingt ans, Buddy était adulte, mais il lui était encore difficile de se débrouiller seul. Meyer lui trouva son premier emploi à l'Agence de voyages Hollywood, à Broadway, au cœur du Manhattan de Damon Runyon. Avec la même passion que son père pour l'atmosphère des cafés, Buddy fréquenta Liggett's, le Stage et les épiceries fines de la 6e Avenue. Il entrait en claudiquant, était servi rapidement et salué par son nom. Tout le monde connaissait le père du jeune handicapé. Buddy passait beaucoup de temps chez Dinty Moore, le repaire des affranchis à la fin des années quarante. Il sut qu'il était considéré comme l'un des leurs le jour où le vieux Moore enleva devant lui son dentier pour le nettoyer, sans se soucier de sa présence.

C'est un barman de chez Moore qui se chargea de l'initiation sexuelle de Buddy, avec l'aide d'une prostituée portoricaine. Les prostituées firent désormais partie de sa vie. Les barmen et les garçons le mettaient en relation avec des prostituées au tarif raisonnable et George Wood, l'agent qui engageait les artistes pour le Colonial Inn, lui prêtait son appartement de Central Park South pour qu'il y amène les filles. Buddy cacha ses habitudes à son père. Il payait pour le sexe car il était conscient de ne pas avoir le choix. Il n'en ressentait aucune honte, remarquant que bien d'autres, sans être infirmes, agissaient de même [295].

Meyer Lansky essaya une dernière fois d'obtenir la guérison de son fils : il lui fit suivre une rééducation fonctionnelle au Bellevue Hospital, près de l'East River. Le Dr Howard Rusk, pionnier dans ce type de traitement, dirigeait un service réputé dans toute l'Amérique. Rusk avait soigné la chanteuse Jane Froman après son accident d'avion en 1943 [296], et elle

avait fêté son retour sur les planches quelques années plus tard. Anne accompagnait parfois Buddy au Bellevue Hospital, un peu comme elle l'avait fait vingt ans plus tôt avec le Dr Carruthers à Boston.

Vincent Mercurio, un étudiant qui travaillait bénévolement plusieurs fois par semaine au Bellevue Hospital dans le service du Dr Rusk, s'occupa un après-midi de Buddy et les deux jeunes gens se lièrent d'amitié. Vincent Mercurio conduisait Buddy à l'hôpital dans le coupé Chevrolet offert par Meyer à son fils.

Le dimanche, en été, ils allaient assister aux matches de base-ball. Meyer les accompagnait parfois et Vinnie Mercurio était stupéfait de voir M. Lansky calculer de tête les pourcentages de réussite de chaque joueur sur le terrain.

Meyer préférait la pratique du sport à son spectacle. En Floride et à Saratoga, il faisait des parcours de golf. À New York, il entretenait sa forme au gymnase de George Brown, sur la 57e Rue. Parfois, il y emmenait Paul. Sinon, pour se distraire, il allait regarder les actualités à l'un des Trans-Lux Newsreel Theaters[297].

Vincent Mercurio fut adopté par toute la famille de Buddy, et invité souvent à dîner. Vinnie préférait les repas chez les Lansky – Yetta Lansky, la mère de Meyer, était une excellente cuisinière –, mais les Citron étaient plus amusants. Grand-mère Citron l'interpellait en yiddish.

Mamie, disait-il, je ne suis pas juif mais italien. Tais-toi et mange », répondait-elle.

Les repas avec Meyer étaient un peu plus guindés. Meyer épluchait la carte. « Il aimait commander pour moi, se rappelle Mercurio, et il ajoutait : "Ça c'est bon", ou "Tu ne peux pas manger ça, c'est bien trop gras." »

Buddy et Vinnie aimaient participer aux dîners de Meyer. Il les emmenait toujours dans des bons restaurants et réglait régulièrement l'addition. Il présidait des tables de cinq ou six personnes, et c'est là que Vincent Mercurio put mesurer

l'autorité dont jouissait le père de son ami, sans savoir dans quelle sphère il évoluait. « C'était un roi. Il parlait, les autres écoutaient. Moi, je regardais. »

Vincent Mercurio se rendait bien compte qu'il pénétrait dans un monde différent. Il avait eu une enfance modeste dans Mulberry Street, au cœur de Little Italy, dans le Lower East Side. Les additions payées par Meyer avoisinaient les cent dollars, une somme qui permettait à Vinnie de vivre pendant un mois. Mais tout était contrôlé, mesuré. Meyer faisait des sermons à l'ami de son fils, lui expliquant pourquoi il se contentait d'une Oldsmobile alors qu'il aurait pu facilement s'offrir une Cadillac. « Winny (c'est ainsi que Meyer l'appelait), n'étale jamais ta richesse. »

Vincent Mercurio remarqua combien Meyer Lansky était attentif à ses vêtements. « Il portait de beaux costumes, mais on ne les remarquait pas ; impossible de dire s'ils venaient de tel ou tel magasin. Il s'habillait comme un banal homme d'affaires. »

Un homme d'affaires, qui avait plutôt bien réussi : voilà comment Vinnie Mercurio classait le père de son ami. Les amis et les associés de Meyer lui ressemblaient, calmes et élégants. Un soir, Buddy lui présenta un homme poli, à la voix douce et basse, vêtu comme un banquier. Buddy l'appelait Oncle Frank.

Buddy lui-même ne semblait pas très au fait de la manière dont tous ces gens gagnaient leur vie. C'était lié au jeu – et Vincent Mercurio était suffisamment avisé pour comprendre que, si tel était le cas, mieux valait ne pas trop poser de questions.

Meyer Lansky, le roi du juke-box, avait ses bureaux sur la 43e Rue Ouest, à New York. La première fois, Buddy avait été impressionné : Meyer avait son nom sur sa porte ; une secrétaire répondait au téléphone et au courrier ; les juke-box trônaient partout.

Comme toutes les affaires de Meyer, son activité de distributeur de juke-box se mouvait à la limite de la légalité.

La Emby Distributing Company était une société officiellement déclarée qui avait l'exclusivité de la vente des Wurlitzer, une des quatre plus grandes marques américaines de juke-box pour New York et certains secteurs de la côte Est – « exactement comme un concessionnaire automobile », expliqua Lansky[298].

Le M. de Emby voulait dire Meyer, le E et le BY renvoyant à ses associés, Edward Smith et Bill Bye, deux anciens représentants de Wurlitzer qui s'étaient installés à leur compte [299]. Moses Polakoff s'était chargé des formalités juridiques.

Emby vendait ses Wurlitzer – 1 080 dollars pièce en 1946 – aux distributeurs de juke-box, qui les plaçaient dans les bars et les clubs de leur secteur. Ce distributeur régional contrôlait plusieurs centaines de machines, il fournissait les disques et se chargeait de la maintenance en échange de 50 % à 75 % de la recette hebdomadaire, qui s'élevait à quinze dollars en moyenne dans le New York des années quarante[300].

Emby Distributing ne se contentait pas de vendre des Wurlitzer. La société récupérait un secteur de faible activité, et le développait. « On achetait un secteur, on le remettait sur pied, et on essayait de le revendre », expliquait Meyer.

C'était cette « remise sur pied », bar par bar, club par club, qui mettait l'exploitation de juke-box au bord de l'illégalité. Au milieu des années quarante, Albert Denver, président d'un syndicat de distributeurs, se plaignit que la Emby Company de Meyer Lansky essayait de racketter les autres distributeurs en les forçant à placer plus d'appareils qu'ils ne le pouvaient et en insistant pour qu'ils remplacent toute machine en panne par un Wurlitzer. Comme ils refusaient, Emby Distributing réussit à les éliminer de deux cent cinquante points de vente en moins de trois mois[301].

Les plaintes de Denver mettaient en cause la situation d'Emby Distributing, son monopole sur un produit très demandé, le Wurlitzer 1015, le modèle de référence. En

1946-1947, Wurlitzer fabriqua 56 246 exemplaires du nouveau 1015, à une époque où la production moyenne tournait aux alentours de 10 000 [302]. Emby Distributing permettait aux patrons de bar d'acquérir un nouveau 1 015 à crédit, en supprimant l'intermédiaire et en prenant sa part de bénéfices.

Les plaintes de distributeurs – les intermédiaires – ne sont pas surprenantes. Il existait un litige sur les autocollants d'apparence officielle appliqués sur les Wurlitzer, certifiant que la personne chargée de l'entretien était membre du syndicat. En décembre 1958, Harold Morris, réparateur de juke-box, certifia devant une commission sénatoriale qu'il n'était pas membre d'un syndicat, lorsqu'il travaillait chez Emby, pas plus que ses collègues. Il y avait donc fraude [303].

La commission sénatoriale découvrit également que les distributeurs mettaient sur pied des syndicats « fantômes », avec leurs propres autocollants « officiels ». Des « syndiqués » à la mine patibulaire allaient « faire un tour » dans les bars qui refusaient de prendre leurs machines [304].

Avec des affaires traitées en liquide, des territoires durement gagnés, ce secteur était un monde violent. Pour se maintenir, les empires du juke-box de la côte Est avaient recours aussi bien à l'intimidation qu'au meurtre. Il n'est pas étonnant de retrouver à leurs têtes des personnages comme Joe Adonis, à Brooklyn, Gerry Catena [305] ou Mike Lascari, ami d'enfance de Lucky Luciano.

Avec Emby Distributing, Meyer Lansky se considérait comme un homme d'affaires respectable. Sa photographie favorite le montre trônant dans ses bureaux, soigné, l'air prospère. Meyer en offrit des agrandissements à ses enfants. C'était, bien évidemment, l'image qu'il voulait donner de lui. Elle ressortait lors des reportages télévisés, au moment où l'on disait : « Si Meyer Lansky avait choisi de faire carrière dans le monde des affaires, il aurait pu devenir le P.-D.G. de General Motors. »

Mais la distribution de juke-box n'était pas le terrain

d'élection des hommes d'affaires œuvrant dans la légalité. Meyer aurait eu du mal à survivre dans la jungle de la côte Est sans le respect qu'inspirait son nom. Lorsque les responsables de Wurlitzer comprirent ce que signifiait le M. de Emby, ils demandèrent à Meyer de vendre, arguant que si eux étaient satisfaits de son intégrité, les banques ne partageaient pas cet avis. Cette attitude était très hypocrite de la part de Wurlitzer. En effet, en février 1959, Milton Hammergren, directeur commercial dans les années quarante, expliqua à une commission sénatoriale que la violence était le corollaire de la distribution des juke-box. « Nous n'aimions pas ça, mais il fallait bien vendre nos produits. »

La distribution de juke-box lui étant désormais fermée, Lansky se tourna vers un autre appareil prometteur. La Consolidated Television fut créée pour placer des télévisions dans les bars et clubs qui avaient déjà un juke-box. Le principe de la Consolidated était de fabriquer des postes grand écran (43 cm) ou Tele Kings, plus faciles à installer que les énormes meubles de la concurrence, prévus pour les ménages.

Mais Meyer et ses associés habituels n'avaient pas réfléchi au long terme. À la différence du juke-box, les postes de TV ne rapportaient pas de rente hebdomadaire. Aujourd'hui, les postes que l'on trouve dans les bars ne sont plus placés par des distributeurs, car ils n'ont besoin ni d'entretien, ni d'un employé pour retirer les pièces de monnaie : le patron choisit sa TV, l'installe et n'y pense plus.

Malheureusement, on n'oubliait pas les Tele Kings de Consolidated : ils étaient toujours en panne. Les Lansky en avaient un au Beresford, et cela rendait Buddy furieux : « Cela ne marchait jamais. J'étais un fan de base-ball, et il y avait des matches tout le temps à la télé. Je criais à mon père : "Fais réparer ce foutu machin." Il ne comprenait pas[306]. »

Lansky et ses associés avaient conclu un marché avec deux ingénieurs qui se vantaient de fabriquer des postes moins

chers que les RCA et de faire faire des économies[307]. Comme la plupart des économies, elles se révélèrent coûteuses. « Ces deux types, précise George Goldstein, le comptable de Consolidated, n'étaient pas ce qu'ils prétendaient être. » Dégoûtés, les acheteurs rendaient leurs postes à Consolidated. Deux ans plus tard, il fallut fermer. Smith, Bye, Lansky, Adonis et Costello avaient perdu tous leurs investissements.

À la fin des années quarante, pourtant, bien des investisseurs prospéraient grâce à la télévision. Mais les projets viables impliquaient de la recherche, de la persévérance. Les autocollants « officiels », les gros bras et les pots-de-vin aux shérifs étaient inutiles. Rien à faire si le produit était mauvais. Cette aventure montre clairement ce qui se passait lorsque Lansky et ses acolytes jouaient sur le même registre que tout le monde.

L'été de 1949, Meyer Lansky emmena son épouse en voyage de noces. Il n'était jamais allé en Europe et il décida de faire les choses en grand. Il fit réserver une suite de luxe sur le paquebot *Italia*, à destination de Naples. De là, ils traverseraient l'Italie et l'Europe, jusqu'à Bruxelles. L'*Italia* devait quitter New York le 28 juin 1949[308].

Les agents de la Brigade des stupéfiants vérifiaient les listes de passagers au départ et à l'arrivée de New York, les malles étant un moyen aisé pour passer de la drogue. La Brigade soupçonnait Luciano d'utiliser cette voie pour ses trafics. En tant qu'associé de Luciano, Lansky figurait sur la liste des suspects, sous le numéro 169. Et le n° 169 devait se rendre à Naples, la base de Luciano.

Deux ans auparavant, en février 1947, la Brigade des stupéfiants avait localisé Luciano à Cuba. Moins d'un an après son exil en Italie, il avait loué un appartement au Miramar, à La Havane. D'après Harry Anslinger, le directeur de la Brigade, Luciano avait dans l'idée de faire de Cuba une tête de pont pour faire passer de la drogue vers les États-Unis. Anslinger menaça de cesser les envois de médicaments[309]. Le gouvernement cubain fit arrêter Luciano

et le renvoya chez lui – par cargo, pour la seconde et dernière fois[310].

Il était du devoir d'Anslinger de se montrer soupçonneux envers un trafiquant notoire si proche des côtes américaines[311]. Mais il se trompait sur les intentions de Luciano. Celui-ci essayait plus vraisemblablement d'organiser des opérations de jeu à Cuba qui lui garantiraient des revenus confortables et lui permettraient de rester en contact avec ses vieux amis lorsqu'ils viendraient pour la saison d'hiver. Luciano se serait sans doute associé avec Lansky, qui essayait alors de relancer ses affaires d'avant-guerre à La Havane. La police cubaine enregistra les appels du Miramar et les communiqua au FBI. Il y avait eu plusieurs coups de fil au Colonial Inn d'Hallandale, dont l'un s'adressait personnellement à « M. Lansky »[312].

La Brigade des stupéfiants d'Anslinger, une division du ministère des Finances, fut le premier organisme policier à croire en l'existence de la Mafia, organisation de criminels italo-américains à l'échelle nationale. J. Edgar Hoover, le directeur du FBI, qui dépendait du ministère de la Justice, ne partageait pas cette conviction. Pour lui, le racket était un problème local, donc du ressort des États et des villes, non de la police fédérale.

Mais la Brigade, dont la tâche consistait à retrouver les voies d'approvisionnement, ne pouvait s'empêcher de relever les relations internationales des trafiquants. Anslinger devait fournir une explication à l'augmentation continuelle de la consommation de drogue. Pour lui, le crime était organisé au niveau international, et le voyage à Naples de Meyer Lansky s'inscrivait parfaitement dans ce scénario. Le lundi 27 juin 1949, les agents John H. Hanly et Crofton J. Hayes reçurent l'ordre de rencontrer Meyer Lansky et de découvrir la raison de son voyage. On leur fournit une photo de Meyer et son numéro de téléphone privé – Plaza 3-8176. Ils appelèrent immédiatement ; on leur répondit que M. Lansky venait de sortir. Les agents surveillèrent alors l'immeuble de

Central Park pendant sept heures d'affilée, en vain.

Ils eurent plus de chance le lendemain matin. Meyer répondit personnellement. À leur grande surprise, il leur proposa de monter « tout de suite ». Trois minutes plus tard, ils s'entretenaient avec leur suspect.

Meyer expliqua qu'il se rendait en Europe avec son épouse « uniquement pour le plaisir » et que, « oui, il rencontrerait certainement Charlie Luciano ». Charlie était son ami depuis de nombreuses années, mais ils n'étaient plus en relation d'affaires, et Meyer refusait de croire que Luciano puisse tremper dans une histoire de drogue.

« Charlie avait mis de l'argent de côté en cas d'ennuis », ajouta Meyer à propos des sources de revenus de Luciano. Il admit sans difficulté que Luciano et lui avaient été bootleggers, mais il indiqua que cela avait « cessé en même temps que la Prohibition ».

Invité par les agents à décrire ses activités, Meyer leur répondit : « Le jeu, je suppose. Je ne cherche à tromper personne… Je ne me fais pas passer pour ce que je ne suis pas. »

Pour quelqu'un qui s'adressait à deux agents en service, Meyer Lansky faisait montre d'une cordialité surprenante. Il reconnut que la majeure partie de ses revenus provenait de deux cercles de jeux en Floride, le Bohemian et le Greenacres, dirigés par son frère Jake, dans lesquels il avait des parts. À New York, il avait son bureau « sous son chapeau ». Il venait d'investir dans Consolidated Television, « qui ne s'avérait pas aussi rentable que prévu ».

Lorsqu'on lui demanda des éclaircissements sur les appels téléphoniques en provenance de La Havane, Meyer répondit qu'ils avaient été passés par Chester Simms et Connie Immerman, deux types qu'il avait embauchés pour l'aider au Nacional Casino, à la fin des années trente. Lors de son départ de Cuba, Simms et Immerman avaient décidé de rester. Il leur arrivait de téléphoner pour vérifier avec lui les comptes des gros joueurs. Charlie lui avait, peut-être, dit

bonjour par téléphone en passant. Ses souvenirs étaient assez vagues sur ce point. Ce qui, vu ses liens étroits avec Luciano, ne paraissait guère convaincant. En revanche, il se montra très enclin à parler de sa famille. Son fils Paul venait d'obtenir son diplôme à Horace Mann, et il espérait entrer à West Point. Quant à son fils handicapé, Buddy, il se trouvait au Bellevue Hospital, où il était soigné par le célèbre Dr Rusk qui était l'auteur d'un livre sur la rééducation. Meyer montra son exemplaire dédicacé aux deux agents. Pour conclure, il « affirma n'avoir jamais pris part à aucun trafic de drogue… Il ne tolérait même pas qu'on discute de la question devant lui »[313].

Les deux agents se retirèrent en autorisant Meyer et Teddy Lansky à embarquer sur l'*Italia* le jour même. Lorsqu'il avait appelé le matin, l'agent Hanly avait proposé une sorte de marché. Il avait suggéré que Meyer préférerait sans doute un entretien en privé, chez lui, plutôt que sur le bateau « avec les risques de publicité que cela comporte ». Mais les deux agents ne tinrent pas parole. Un journaliste et un photographe du *New York Sun* attendaient les Lansky devant leur cabine. « Nous ne voulons aucune publicité ! Tirez-vous ! » cria Teddy Lansky. Meyer se détourna quand les flashes crépitèrent. « Pas de photos, s'il vous plaît. » « C'est juste un voyage d'agrément, répondit-il aux questions du reporter. Nous serons absents cinq semaines. Non, je n'ai pas de famille en Italie. » Avait-il l'intention de rencontrer Lucky Luciano ? « En guise de réponse, les Lansky ont claqué la porte de leur suite. »

Le lendemain, le *New York Sun* indiquait en première page : « Croisière de luxe pour Lansky. Rencontre prévue avec Luciano. Gros bonnet de la pègre et son épouse dans la suite royale. Prix de l'aller simple : 2 600 dollars. » Le reporter du *Sun* avait fait son travail. Il avait réussi à jeter un « coup d'œil » dans la suite royale de l'*Italia* avant l'arrivée du couple, et confirmait que c'était la plus luxueuse du paquebot. Les Lansky étaient mieux logés que le révérend père Walter J. Miller, directeur de l'observatoire du Vatican,

ou que John Coolidge, fils du défunt président.

Quelle qu'en fut la raison – en gage de son amour à Teddy ? – Meyer avait enfreint la règle cardinale confiée à Vinnie Mercurio : « N'étale jamais ta richesse. » Ayant reçu la visite de Mike Lascari et de son épouse, les Lansky « étaient partis dans un parfum de Champagne et d'orchidées, conformément à l'image d'un personnage puissant de la pègre », ajoutait le *Sun*.

Les ennuis commençaient. Jusqu'au 28 juin 1949, le nom de Meyer Lansky n'avait été mentionné qu'en passant parmi ceux de racketteurs et gangsters new-yorkais. Connu des journalistes spécialisés, il faisait figure de second couteau par rapport à Luciano ou à Benny Siegel. Mais avec la première page du *Sun* – et sa première photo jamais publiée – Meyer devenait une star.

Malcolm Johnson, le reporter du *Sun*, s'était appuyé sur des coupures de presse. « En 1938, Meyer Lansky était considéré par le commissaire Valentine comme l'un des ennemis publics les plus brillants du syndicat de la pègre. » Suivaient des détails sur ses relations avec Benny Siegel et Johnny « Cockeye » Dunn. Ce dernier, condamné pour meurtres, allait passer sur la chaise électrique à Sing-Sing. On avait vu Dunn dans les maisons de jeux de Lansky, en Floride, peu avant les assassinats.

Meyer Lansky n'avait eu que peu de rapports avec Cockeye Dunn. Il l'avait employé lors de l'opération B-3, et, peut-être, lorsqu'il aidait les agents israéliens. Il n'y avait aucune raison pour que Meyer fût impliqué dans les actes commis par Dunn et, en tout cas, aucune preuve ne permettait de l'affirmer. Mais il n'était pas si naïf pour ne pas savoir sur quoi reposait le pouvoir de Dunn, sur les quais. Meyer travaillait dans l'ombre d'associés violents, utilisant la menace implicite qu'ils représentaient. Aussi ne pouvait-il se plaindre des sous-entendus de l'article du *Sun*, qui concluait : « Dunn doit passer sur la chaise électrique le 7 juillet. Pendant ce temps, Meyer Lansky sera en vacances en Italie, probablement insouciant du destin de Dunn. »

Le *Sun* était déposé chez les Lansky, au Beresford, et lorsque Buddy le trouva devant la porte en rentrant, il vit la photo de son père en première page. En lisant l'article, tout devint clair. « Ça ne m'a pas écœuré », se rappelle-t-il. C'était plus la sensation que tout prenait sa place. « Je me suis dit : "Eh bien, il est enfin cité avec tous ses camarades." »

Buddy Lansky comprit alors qui étaient Oncle Ben, Oncle Frank, M. Adonis et tous les autres. Il était en train de s'interroger sur les réactions de son père à se voir mêlé à une telle compagnie lorsqu'il s'aperçut que le journal révélait non seulement que Meyer était un gangster mais aussi qu'il était marié. Anne ne savait pas que son ex-mari avait une nouvelle épouse et que, de plus, ils voyageaient dans la luxueuse cabine d'un paquebot.

En rentrant dans l'appartement, Buddy fit en sorte que sa mère ne lise pas le *Sun* de ce jour-là.

Lansky avait toujours l'air en forme, mais Teddy se rendit compte que les apparences étaient trompeuses. Peu après leur mariage, il se plaignit d'une violente douleur dans le bras gauche. Un médecin diagnostiqua un hygroma et, en examinant Meyer, il découvrit également une bosse dure dans le dos, une tumeur. Peu après avoir été opéré, il ressentit de violents maux d'estomac. Il souffrait d'un ulcère du duodénum.

Meyer voulait le meilleur traitement. Il alla consulter un gastro-entérologue, le Dr Seymour J. Gray, un professeur de Harvard qui exerçait au Peter Bent Brigham Hospital de Boston. Quand Meyer Lansky pénétra dans son cabinet, le Dr Gray ne possédait que des renseignements médicaux sur son nouveau patient. « Je ne savais rien de lui, ma secrétaire avait juste noté son nom », se souvient le Dr Gray.

Pour briser la glace, le médecin s'enquit de la profession de son client. « Il m'a dit : « Vous pouvez considérer que je m'occupe de jeux. « Puis il a ajouté : "Doc – je ne l'oublierai jamais –, ne jouez jamais. On perd." »

Après avoir confirmé le diagnostic, le médecin donna

quelques conseils à Meyer. Lansky devait manger une nourriture moins épicée et cesser les en-cas à toute heure. Il avait surtout besoin de détente. Le Dr Seymour Gray avait mené une étude sur le stress et ses conséquences. « Je lui en ai parlé, et lui ai expliqué comment le combattre. »

Lansky fut impressionné par cette visite au Dr Gray. Il retourna fréquemment le consulter pour des ennuis allant de la hernie aux problèmes cardiaques, en passant par la bronchite. Gray le renvoyait sur d'autres spécialistes, tout en continuant à traiter son ulcère. Mais, manifestement, son patient ne possédait pas les ressources psychologiques nécessaires à la guérison.

« Les gens qui ont des ulcères ne s'expriment pas. C'est pour cela qu'il faut leur dire de se laisser aller, de crier quand ils en ont envie. Lui, il gardait tout en lui » [314], explique le docteur.

La plupart des gens portent des sous-vêtements propres lorsqu'ils vont voir un médecin ; ceux de Lansky étaient exceptionnellement propres. « J'ai vu beaucoup d'hommes déshabillés, mais je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi scrupuleusement propre que Meyer Lansky. »

Pour le Dr Gray, le fond des problèmes de Lansky résidait dans une personnalité hypercontrôlée. « Il n'arrivait pas à exprimer ses sentiments. En outre, il y avait sa petite taille, le fait d'être un immigré, l'impression de venir d'une classe inférieure… C'était un homme remarquablement intelligent… Il savait que d'être un Juif du Lower East Side ne vous place pas particulièrement haut dans l'échelle sociale. Il n'était pas un grand bourgeois de Boston, et ça le marquait profondément. »

Meyer lui racontait l'histoire de ses bagarres avec des bandes du Lower East Side. « Quand j'étais jeune, je me battais sans arrêt. J'étais un sacré bagarreur. Comme j'étais petit, les autres me tombaient dessus, mais je me débrouillais bien avec mes poings. » Meyer relatait tout cela avec fierté. Le message était clair : il avait dû jouer des

coudes pour s'en sortir, et cette époque était révolue. À entendre les souvenirs de son patient, le médecin comprit qu'une partie de Meyer était encore en train de se battre dans le Lower East Side.

« Il avait un indéniable complexe d'infériorité », ajoute le Dr Gray.

À la fin des années quarante, Meyer Lansky était un « prince gangster ». Il était le meilleur dans son secteur, avec ses affaires de jeux en Floride, à Las Vegas, à La Nouvelle Orléans et à Saratoga Springs. À la différence des Rothstein, Luciano et Benny Siegel, Meyer avait survécu parce qu'il n'avait pas d'appétits démesurés. Meyer Lansky gardait sa maîtrise de soi.

Mais il y avait une contrepartie. Il s'était enfermé en lui-même. Meyer Lansky avait abandonné l'atelier de carrosserie pour une alternative simple, rentable et bien plus amusante. Mais ses visites au gastro-entérologue lui rappelaient que, même lorsqu'on est un gangster, il y a un prix à payer pour tout.

SECONDE PARTIE

Le Président-Directeur général

11

« Amérique, réveille-toi ! »[315]

En décembre 1947, les conseillers municipaux d'Hollywood, en Floride, tenaient une réunion publique au cours de laquelle on devait discuter des détails administratifs de la saison à venir. Brusquement, William L. Flacks, un avocat, se leva.

« Monsieur le maire, demanda-t-il, je voudrais savoir ce que vous comptez faire à propos des établissements de jeux.

Il capta immédiatement l'attention générale.

– Tout le monde connaît la situation, poursuivit Flacks, et vous savez pertinemment que la police ne dispose d'aucune instruction à ce sujet. Vous savez aussi que tous ces bars, salles de billards et night-clubs ne sont que des établissements de jeux. Cela doit cesser et j'exige qu'une motion soit votée.

Malgré la foule, l'intervention de Flacks fut suivie d'un grand silence.

– S'ils sont contre le jeu, que les citoyens agissent en leur âme et conscience. Pourquoi ne donneriez-vous pas mandat à la police ? finit par dire le maire. Nous sommes une instance législative, nous ne sommes pas chargés de faire appliquer la loi !

Mais William Flacks connaissait la chanson. C'était le refrain favori du shérif du comté de Broward, Walter Clark, et de la plupart des fonctionnaires auxquels on posait la question.

– Ce n'est pas au public de faire appliquer la loi, rétorqua Flacks, mais aux fonctionnaires qui sont au courant de ces violations.

– Ne nous déchargeons pas sur la police, intervint Boggs, l'un des conseillers municipaux, volant au secours du jeune audacieux et abandonnant le camp du maire. Monsieur

Flacks, en quatorze ans de service au conseil municipal, vous êtes le premier à avoir le courage de poser cette question ouvertement. Vous nous demandez une motion qui permette de fermer les établissements : vous l'aurez.

Il se tourna ensuite vers le chef de la police, Phillip A. Thompson.

– Cela signifie qu'il faudra tout faire fermer en ville : hôtels, magasins, boîtes de nuit, sans privilégier personne. Si vous ne le faites pas, vous serez personnellement tenu pour responsable. Je ne veux aucun favoritisme. »

La motion de Boggs reçut le soutien du conseiller municipal Ralph C. Thompson et fut portée aux voix. Dans une assemblée encore abasourdie, pas une seule main ne s'éleva pour protester.

Cette motion était remarquable sous bien des aspects, dont la soudaine conversion de Lester Boggs qui, jusque-là, était une des grandes figures des milieux du jeu à Hollywood, n'était pas le moindre.

« Il n'y avait pas un bookmaker qui ne lui donnait pas sa part », se souvient un habitant de la région[316].

Mais Boggs, qui avait le monopole de la distribution des fosses septiques – d'où l'absence de tout-à-l'égout dans la ville –, était un politicien habile et opportuniste. Il avait senti un courant plus profond sous les remarques entêtées de Flacks, et avait saisi la balle au bond.

Le même vent soufflait à Hallandale. Le 12 février 1948, Dwight C. Rogers, assistant state attorney, réclama une injonction contre une nuisance : le jeu du Colonial Inn. Il cita une dizaine de citoyens en vue de Fort Lauderdale prêts à témoigner contre l'établissement, et il obtint gain de cause. Ce soir-là, au Colonial Inn, il y eut dîner et bal, mais pas de casino. « Décidément, ça n'arrive qu'à moi ! s'exclama Joe E. Lewis, un joueur invétéré devant la porte close. Juste au moment où j'allais me refaire ![317] »

Philip Weidling, journaliste au *Miami News*, se souvient

d'être allé dans les salles de jeux désertes du Colonial Inn quelques jours après l'injonction. Claude Litteral et Meyer Lansky avaient invité la presse à venir finir les stocks de nourriture et d'alcool avant la fermeture complète des lieux. Sans les bénéfices du casino, ils ne voyaient pas l'intérêt de continuer, et les deux hommes offrirent cinq mille dollars à Weidling s'il leur disait qui se cachait derrière cette décision. « Comme un imbécile, j'ai refusé ! » dit Weidling aujourd'hui[318].

Lansky et Litteral soupçonnaient R.H. Gore, le propriétaire du journal, d'avoir lui-même organisé cette campagne. « Ils se demandaient si je ne pourrais pas arranger les choses, s'il ne serait pas intéressé par des « parts «. Je leur ai répondu qu'ils rêvaient. »

Meyer Lansky laissa les bien-pensants de Hallandale savourer leur victoire. Il concentra ses opérations de jeux dans ses deux autres établissements, le Greenacres et le Bohemian, et revendit le Colonial Inn à John Minsky, un imprésario new-yorkais. Que les moralistes choisissent entre le jeu, illégal, et le strip-tease, parfaitement conforme à la loi !

En 1949, le Greenacres et le Club Bohemian ouvrirent à nouveau et, cet hiver-là, les « citoyens inquiets » ne posèrent pas le moindre problème à Hollywood ni à Hallandale. Mais ces coups de semonce venaient augurer de la suite. À la fin des années quarante, le malaise à l'égard des établissements de jeux, qui jusque-là opéraient presque au grand jour, se généralisa. La licence tolérée après la Prohibition, la Dépression et durant les années d'exubérance qui suivirent la Seconde Guerre mondiale n'était plus aussi acceptable dans une société empreinte d'un conformisme à la Eisenhower. « Ce nettoyage était une des conséquences de la reprise économique, dit Philip Weidling à propos du mouvement réformateur de Broward. Avoir une réputation de comté hors-la-loi n'était pas le meilleur atout pour le développement. »

Les années quarante virent un renouveau des

« commissions anticrimes » qui s'étaient formées dans les années vingt pour répondre à la Prohibition. En 1950, elles étaient très actives à Chicago, Kansas City, Dallas, Saint Louis, New York, Miami… et se focalisaient essentiellement sur le jeu : les paris et les tripots dont Meyer Lansky avait perfectionné le genre.

Ces nouvelles commissions d'après-guerre étaient dirigées par des hommes qui avaient le sens de la publicité et surent trouver des alliés naturels dans la presse. Les journalistes qui découvraient des signes de corruption en informaient les commissions ; celles-ci, en retour, leur donnaient accès aux documents qu'elles avaient rassemblés.

On y trouvait rarement le genre de preuve qui aurait poussé un district attorney consciencieux à porter l'affaire en justice. Les indices contre des fonctionnaires tels que Walter Clark n'étaient généralement pas assez solides pour résister à un procès en diffamation. Mais la presse découvrit vite que les payeurs de pots-de-vin tels que Lansky n'avaient pas grand-chose à lui opposer. Comment Lansky, par exemple, aurait-il pu poursuivre le *New York Sun* pour avoir suggéré qu'il était impliqué dans le meurtre qui avait conduit son ami Cockeye Dunn à la chaise électrique ? Meyer avait un casier judiciaire. Il faisait fortune grâce à des établissements de jeux à Hallandale et Saratoga. S'il intentait un procès en diffamation, il devrait comparaître en justice et répondre aux questions sur son présent ou son passé, risquant ainsi d'attirer l'attention de l'IRS et, pire encore, du FBI, tout en impliquant ses associés et amis. Le silence était de rigueur.

En 1943, les enquêteurs de Frank Hogan, le district attorney de New York, mirent le téléphone de Frank Costello sur écoute. A leur grande surprise, ils captèrent une conversation avec Thomas Aurelio, candidat à la Cour suprême de l'État de New York[319].

« Salut Francesco. Comment ça va ? Je voulais te remercier pour tout.

– Félicitations. Tout s'est passé à merveille. Quand je dis

que c'est dans la poche, on peut me faire confiance…

– Je voulais aussi t'assurer de ma loyauté éternelle, pour tout ce que tu as fait. »

Un grand jury ouvrit une enquête sur Thomas Aurelio et découvrit qu'il n'était pas plus coupable que n'importe quel candidat à la magistrature qui va solliciter les faveurs d'un politicien pour s'assurer les voix nécessaires à son élection. Aurelio passa vingt-quatre ans à la Cour suprême, au cours desquels il se montra très sévère envers les racketteurs. Il était même l'un des juges les plus favorables au développement des écoutes téléphoniques[320].

Après cet épisode, les projecteurs se braquèrent sur Frank Costello. L'année suivante, il oublia vingt-sept mille dollars en liquide, provenant d'une affaire de machines à sous, dans un taxi new-yorkais, et commit l'erreur d'envoyer son avocat récupérer la somme aux objets trouvés [321]. Fiorello La Guardia, qui avait inauguré ses fonctions en s'en prenant aux machines à sous, déclara cet argent « illicite » et bloqua la somme. Costello intenta un procès et prouva devant le jury qu'elle lui revenait de droit. Mais l'IRS avait déjà lourdement taxé les transactions en liquide, si bien qu'une fois payés les frais de procès il ne lui resta plus que cent vingt dollars[322].

Au cours du procès, et sans qu'on l'y oblige, Costello fit des révélations fort intéressantes. Il reconnut avoir connu Arnold Rothstein ; il ne cacha pas ses liens avec Frank Erickson, le plus gros bookmaker de la côte Est, voire de l'Amérique entière et, par vanité, se décrivit lui-même comme le « roi des machines à sous ». Au grand désarroi de son avocat, il prit plaisir à comparaître devant la cour. Il s'y préparait avec des séances de lampe à bronzer et tenait à se montrer sous son meilleur jour.

« Mettez donc un costume bon marché ! » insistait son avocat, George Wolf. En vain. Cette affaire fournit aux criminologues les détails qui leur manquaient. En avril 1947, Herbert Asbury, un journaliste qui écrivait des

articles remplis d'anecdotes colorées sur la pègre depuis les années vingt, publia un portrait en deux parties de « M. Mystère n° 1 », dans *Collier's*[323]. « C'est un gros bonnet de la pègre qu'on appelle le Premier ministre. Il dirige une bonne demi-douzaine de rackets et règne en maître sur le jeu dans tout le pays. » Journalistes et agences de presse reprirent l'information pour en donner leur propre version. À la fin des années quarante, Costello était une célébrité nationale, un personnage de légende, selon les mots du *Time* qui en fit sa couverture le 17 octobre 1949, suivi le 21 novembre par *Newsweek*.

Pour les commissions anticrimes, Costello incarnait tout ce qui clochait en Amérique. On le considérait, selon le *Time*, comme « une sorte de roi du crime, aussi insaisissable qu'un fantôme, aussi nuisible que le diable, régnant sur un monde mystérieux et pervers, et raillant la justice[324] ».

Pourtant, cette suspicion était peu fondée. Costello était en mesure de prouver qu'il gagnait son argent tout à fait légalement grâce à une affaire d'immobilier et de distribution de spiritueux. En fait, tout ce qu'on pouvait retenir contre lui, c'était ses gains dans des affaires de machines à sous et des tripots où il avait des parts – gains sur lesquels il payait des impôts. On pouvait aussi dire qu'il était devenu un maître de la magouille politique à New York. Ses appuis lui avaient valu un grand respect dans la communauté italienne, y compris celui des voyous et des associations connues plus tard sous le nom de « familles du crime ».

Mais rien ne prouvait qu'il était mêlé aux histoires de prêts usuraires, de trafic de drogue ou de proxénétisme. D'ailleurs, il n'avait pas besoin de se salir les mains. Comme Lansky, il avait fait ses débuts dans la rue, mais était passé sur un terrain moins dangereux et plus lucratif depuis longtemps. Son acharnement à vouloir démontrer que l'argent oublié dans le taxi avait été gagné légalement, les interviews accordées aux journalistes « sérieux » auraient pu être considérés comme les agissements d'un criminel cynique. Ce

n'étaient sans doute que les réactions d'un homme qui pensait avoir réussi à échapper à ses origines de petit voyou.

En janvier 1949, Costello accepta de rassembler des fonds pour l'Armée du Salut. Il offrit un dîner au Copacabana, qui rapporta dix mille dollars de bénéfices nets. Il avait pris tous les frais à sa charge. Une centaine d'invités éminents, parmi lesquels Arthur Klein, membre du Congrès, cinq juges de la Cour suprême et trois autres juges, acceptèrent l'invitation et payèrent cent dollars par tête. Pour Costello, ce dîner de charité prouvait son esprit communautaire et lui apportait la respectabilité. Pour le public, la liste des participants et les photographies prises à la sortie du restaurant montraient exactement l'inverse.

On réécrivit l'histoire. Les journalistes insinuèrent que c'était lui qui avait prêté de l'argent à Rothstein, et non le contraire ; c'était lui le cerveau de la réunion d'Atlantic City, où Al Capone avait rencontré les autres bootleggers de la côte Est. C'était lui qui avait poussé Lepke Buchalter à se rendre au FBI en 1941, lui qui se dissimulait derrière le racket de syndicats qui extorquèrent des fonds à Hollywood dans les années quarante, lui encore qui avait décrété la sentence de mort contre Benny Siegel en 1947.

Il n'y avait guère de raison pour que cette nouvelle version fût plus véridique que l'ancienne. Mais avec la répétition, les spéculations prenaient plus de consistance, et celui que la pègre surnommait le « Premier ministre » à cause de ses ambitions politiques devint célèbre sous le pseudonyme de « Premier ministre de la pègre ».

En essayant de ramener sa réputation à de plus justes proportions, Costello provoqua un désastre. Il ne fit qu'accentuer les inquiétudes des nouvelles commissions anticrimes. Si la pègre avait un Premier ministre et un gouvernement, il était grand temps que le pays s'attaque sérieusement au problème.

À la fin de 1949, à Washington, deux sénateurs profitèrent de cette angoisse montante. Joseph R. McCarthy,

républicain, cherchait un moyen d'augmenter ses chances de réélection en 1952. Selon Harold Lavine, dans un article de *Newsweek* de novembre 1949, le sénateur du Wisconsin, âgé de quarante et un ans, menait une enquête sur les activités de négociant en spiritueux de Frank Costello. En tant que membre de la commission d'enquête spéciale, il était bien placé pour lancer un procès qui ferait les gros titres de l'actualité et, dès 1950, il tenta de faire de la pègre son domaine exclusif, son équipe étant « particulièrement formée à ce genre d'action ».

Le sénateur du Tennessee, Estes Kefauver, n'était pas moins désireux que McCarthy de s'attirer les feux de la rampe. Âgé de quarante-six ans, grand, mince, cet avocat binoclard de Chattanooga fit campagne dans son fief coiffé d'une toque en raton laveur, dissimulant ses airs de savant fou sous une allure à la Davy Crockett. Il se montra tout aussi habile manœuvrier à Washington, en proposant des lois bannissant le transport des machines à sous d'un État à l'autre, ainsi que toute information concernant le jeu. Lui aussi guignait la direction d'une commission. En mai 1950, il parvint à ses fins, renvoyant McCarthy à sa chasse aux sorcières.

Estes Kefauver, élevé dans un milieu religieux, avait reçu une éducation austère et rurale. Tous les dimanches, il écoutait le sermon de deux heures de son grand-père, pasteur baptiste à Madisonville, Tennessee. Kefauver développa pourtant des goûts plus vulgaires lors de ses études de droit à Yale. Il passa un an à Hot Springs, dans l'Arkansas, et devint un passionné des courses de chevaux.

Son allié principal venait du même milieu. Dans son enfance, le sénateur républicain du New Hampshire Charles W. Tobey n'avait pas eu le droit de jouer aux cartes, d'aller au cinéma, de lire le journal du dimanche. Il reconnaissait d'ailleurs que cela lui avait fait le plus grand bien. Âgé de soixante-dix ans en 1950, Tobey estimait que le pays devait retrouver l'esprit des pères fondateurs.

Tandis que la commission Kefauver passait en revue sa liste de témoins, de bookmakers, d'anciens bootleggers, Charles

Tobey, chauve, le regard rempli d'indignation, devenait l'incarnation du puritanisme américain.

« Ne vous êtes-vous jamais dit : "Tout cela me fait horreur, demanda-t-il un jour à Frank Erickson, ce n'est pas digne d'un homme, d'un citoyen américain ?"

– Si, parfois », admit Erickson en baissant la tête, en signe de repentir[325].

Plus tard, le bookmaker avouera à Frank Costello avoir baissé la tête pour qu'on ne le voie pas rire.

Meyer et Teddy Lansky prirent d'autres vacances à l'étranger en 1950, et, cette fois, Meyer s'arrangea pour partir discrètement. Ils embarquèrent sur le Queens pour un séjour d'un mois en Europe[326].

Le couple venait d'emménager dans un appartement de la 36e Rue, et Buddy vivait chez eux. Vincent Mercurio, qui séjournait chez son ami en l'absence de Teddy et de Meyer, réceptionna un jour un télégramme.

« Ouvre-le, dit Buddy, c'est peut-être de papa. » En fait, c'était le cas.

« Vous êtes assigné à comparaître devant la commission Kefauver, le…, à…[327]. »

À son retour, Meyer crut qu'il s'agissait d'une farce.

Finalement, ce fut Patrick Murray, enquêteur pour la commission Kefauver qui, à six heures du soir le 19 septembre 1950, vint présenter une assignation à comparaître à Meyer Lansky au restaurant Dinty Moore, près de Broadway.

Meyer parut devant la commission quelques semaines plus tard, le 11 octobre 1950, à New York.

« Est-ce bien une assignation ? demanda-t-il en brandissant le document. Je veux que l'on consigne officiellement que j'ai reçu une assignation.

– Oui, c'est bien cela, répondit Kefauver. Avez-vous apporté

les registres et les documents que nous vous avons demandés ?

– Non.

– Et pourquoi ?

– Je refuse, car cela risquerait de m'incriminer moi-même[328]. »

Ce premier échange donne le ton de ce qui suivit. Meyer admit connaître des noms, tels que Costello, Joe Adonis, Jimmy Alo, Bugsy Siegel, Longy Zwillman, Joseph Stacher et Lucky Luciano, mais il refusa d'en dire plus, s'abritant derrière le cinquième amendement.

La commission proposa que Lansky revienne le lendemain avec son avocat, espérant que celui-ci l'inciterait à se montrer plus bavard. Meyer n'avait pas voulu que Moses Polakoff l'accompagne lors de cette première confrontation. Il avait entendu dire que la commission avait tendance à traîner dans la boue les avocats de la pègre, et il ne se trompait pas[329].

« Nous avons entendu parler de vous, dit Kefauver dès que Polakoff se présenta. Vous avez défendu l'affaire Luciano, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Comment avez-vous pu défendre un tel malfrat ? s'écria Tobey, furieux. Vous n'avez donc aucune déontologie, dans votre profession ?

Si Tobey espérait marquer ainsi des points sur son adversaire, il allait déchanter.

– Je n'ai pas la moindre envie d'engager une controverse avec vous sur ce sujet mais, selon la Constitution, toute personne, innocente ou coupable, a le droit de se faire représenter devant la cour… Dénier ce droit, cela signifie que notre liberté a disparu. Les minorités et les indésirables ont encore plus besoin de défense que les autres… »

L'audience en resta pratiquement là. À la demande de

Polakoff, Meyer accepta de dire qu'il était allé à Saratoga et à La Nouvelle Orléans et que, en 1949, lors de ses vacances en Europe, il avait visité Naples et Rome où vivait Luciano. Mais il refusa de donner des précisions sur ce qu'il y faisait, et quand on lui demanda s'il avait eu des réunions d'affaires en Italie, après s'être concerté avec Polakoff, il répondit par la négative.

« Je n'ai pas eu de réunion d'affaires avec qui que ce fût. »

Les énormes volumes de témoignages recueillis par la commission Kefauver au cours de ses quinze mois d'enquête fournissent des données innombrables sur le crime organisé. Pourtant, peu de preuves furent mises au jour par la commission elle-même, qui disposait d'un petit nombre d'enquêteurs. Ses renseignements les plus importants proviennent de commissions organisées par les citoyens, notamment à Chicago, Miami et La Nouvelle Orléans, ainsi que de documents transmis par les districts attorneys dont le plus efficace fut sans doute Frank Hogan, de New York. Cet élément déterminait en fait la structure du travail de la commission qui, en pratique, progressait de ville en ville, là où se trouvaient des commissions anticrimes, tout d'abord pour présenter sa propre étude de la situation locale, puis pour produire les témoins qui étayaient ses points de vue. Les critiques de Kefauver ne furent pas longs à s'apercevoir que cette route n'avait jamais traversé le Tennessee ni les autres États représentés par les sénateurs, et ce bien que bookmakers, tripots et établissements de jeux y aient fleuri aussi bien qu'ailleurs.

Kefauver s'était fixé un objectif : conduire une enquête puis mettre au point de nouvelles lois combattant tous les types de crime organisé qui passaient d'une frontière d'un État à l'autre, trafic de drogue ou d'alcool, enlèvements, extorsion de fonds, prostitution, pornographie, trafic boursier, entorses à la législation, etc. En pratique, pourtant, il ne prêta qu'une attention réduite à ces activités, se concentrant sur les cibles plus faciles du jeu et des paris. Pendant une grande partie de l'année, Kefauver ratissa le pays, pour

finalement aboutir dans des lieux comme Saratoga Springs et Broward.

Mais si la commission parla de « révélations », et si la presse lui fit largement écho, Kefauver et ses collègues se contentaient en fait de dénoncer des « entorses déclarées à la législation » qui avaient lieu presque au grand jour depuis une dizaine d'années.

En janvier 1951, à La Nouvelle Orléans, la commission prit une autre dimension. Une chaîne de télévision régionale était venue filmer les audiences, et l'impact fut spectaculaire. Les jours suivants, la foule se précipita vers la salle d'audience, trop petite pour accueillir tout le monde, et la chaîne reçut plus de mille trois cents lettres en trois jours.

À Détroit, où, exceptionnellement, la commission ne limita pas ses investigations aux établissements de jeux mais s'occupa aussi d'Harry Bennett, chef du personnel chez Ford, qui recourait à la violence et était soupçonné d'association de malfaiteurs, deux chaînes de télévision annulèrent leurs programmes pour retransmettre l'audience.

Lors de son retour à New York pour les audiences finales en mars 1951, le sénateur du Tennessee était devenu une célébrité. Le 12 du même mois, il faisait la couverture du *Time*. Les gens s'agglutinaient dans le froid devant les vitrines des magasins de télévision, les maîtresses de maisons abandonnaient leur partie de bridge pour suivre les audiences.

La télévision commençait sa carrière de média, amplifiant, magnifiant, simplifiant les mécanismes de la vie de la nation. Pour se protéger de la lumière des projecteurs, le sénateur Tobey portait une visière verte, et ressemblait plus que jamais à un journaliste combatif. Estes Kefauver bouleversait les habitudes. La vie politique américaine – et l'Amérique tout entière – ne serait jamais plus comme avant.

New York devait représenter l'apogée de l'enquête de la commission Kefauver. Les audiences avaient été préparées par Rudolph Halley, avocat agressif et brillant de trente-sept

ans qui dirigeait lui-même la plupart des interrogatoires. C'était autant à lui qu'à Kefauver que la commission devait son impact[330].

Les audiences qui se déroulèrent du 13 au 21 mars comblèrent toutes les attentes. Appelé à comparaître quatre fois de suite, pour des interrogatoires d'une demi-heure à une demi-journée, Frank Costello se tordait les mains sous le tir croisé de Kefauver, Tobey et Halley[331], s'indignant contre les accusations, mais incapable de prouver l'honnêteté de ses revenus. Sa voix cassée, éraillée, convenait parfaitement au rôle. Elle était due, expliqua Costello, à une opération au cours de laquelle le chirurgien avait endommagé les cordes vocales. On dit également qu'elle influa sur le personnage que composa Marlon Brando dans *Le Parrain*.

Halley pimenta un peu les audiences en appelant Virginia Hill, qui venait d'épouser un moniteur de ski. Elle parut plus plantureuse et plus fatiguée qu'à l'époque de Benny Siegel, mais elle était plus pugnace que jamais. Son témoignage n'apporta aucun élément nouveau sur le meurtre de Bugsy, mais lorsqu'elle quitta l'audience en manteau de vison et chapeau noir à larges bords, elle donna un coup de pied à un journaliste et gifla Marjorie Farnsworth du *New York Journal-American* en hurlant qu'elle aimerait bien « qu'une bombe atomique leur tombe sur la tronche[332] ».

Dans tout ce cirque, le témoignage de Meyer Lansky passa inaperçu. C'était la troisième fois qu'il se présentait devant le sénateur Kefauver, et l'audience eut lieu à huis clos, en l'absence de la presse et de la télévision. Cinq mois après son premier témoignage des plus succincts, il était intéressant de voir comment la télévision avait modifié les attitudes des deux côtés, pour les rendre plus conformes à ce qu'on attendait d'un bon spectacle.

Lors de la première confrontation, Halley s'était obstiné à cribler Meyer de questions auxquelles celui-ci, tout aussi obstinément, avait refusé de répondre en s'abritant derrière le cinquième amendement. En 1951, Halley avait appris à

esquiver cette dangereuse réplique.

« Je commence à comprendre votre jeu », dit-il d'un ton presque enjoué lors de l'audience[333].

Halley fit de son mieux pour éviter les sujets qui auraient poussé Meyer à invoquer le cinquième amendement : le jeu, Saratoga, Broward, La Nouvelle Orléans où Meyer possédait des parts dans le Beverly Club de Costello. Il s'en tenait le plus possible à ceux où Meyer ne risquait pas l'incrimination : Embly Distributing, Consolidated Television et le Gran Casino Nacional de Cuba où le jeu était légal. Meyer parla avec plaisir de sa participation à l'effort de guerre avec Charlie Luciano et les services de renseignement de la Navy. Moses Polakoff fit également part de ses souvenirs et ces témoignages, une fois publiés, constituèrent le premier compte rendu précis de l'épisode. Meyer était très détendu.

« Nous aurions dû nous intéresser à la vente aux ménages, dit-il en parlant de son expérience avec les postes de télévision, je serais peut-être riche aujourd'hui. » En mars 1951, la vague de kefauverisme avait fait fermer Broward, Saratoga Springs, et tous les établissements de jeux qui opéraient quasi ouvertement ; Meyer en ressentait visiblement les conséquences.

À un moment, Halley essaya d'évoquer les années de Prohibition.

« Vous faisiez du trafic d'alcool, à l'époque ?

– Oui, répondit Meyer.

– Ah vraiment !

– Parce qu'il faut revenir là-dessus ! » soupira Meyer.

Obligeamment, Halley changea de sujet. L'audience se termina sur un ton bon enfant, la commission s'estimant satisfaite des informations obtenues, bien que rien ne jetât une nouvelle lumière sur les opérations de jeu de Meyer Lansky.

Pourtant, lors d'une conversation en face-à-face, Meyer avait essayé d'aller au cœur du problème, comme il l'expliqua vingt ans plus tard alors qu'il vivait en Israël.

« Qu'avez-vous donc contre le jeu ? Vous jouez, vous aussi, je le sais.

– Effectivement, aurait répondu Kefauver, mais je ne veux pas que ce soit aux mains de gens comme vous. »

Par « comme vous », le sénateur entendait sûrement vous, la pègre, les Lansky et Costello, qu'il considérait comme des voyous au-delà de toute rédemption. Pour autant qu'on le sache, Kefauver n'avait jamais joué qu'avec les organismes très officiels. Meyer préféra comprendre cette remarque comme une réflexion raciste : « J'étais convaincu qu'il voulait dire vous, les Juifs. » Furieux, il ne mâcha pas ses mots. « Je ne suis pas un de ces propriétaires d'hôtel juif de Miami qui racontent n'importe quoi rien que pour vous faire plaisir ! » rétorqua-t-il en faisant allusion au défilé d'hôteliers qui avaient témoigné contre les bookmakers lors des audiences à Miami. « Je ne vous permets pas de me persécuter parce que je suis juif. »

L'incident montre que, lorsqu'il s'agissait de lui, Meyer manquait singulièrement de la lucidité avec laquelle il analysait les comportements des autres.

Par faiblesse, ou par hypocrisie, Kefauver refusait de reconnaître que le jeu n'était pas un mal imposé à de pauvres innocents, mais un passe-temps presque universel qui éveillait des appétits dont le sénateur lui-même était victime. Si Meyer s'était conduit en hors-la-loi éhonté, et non en Juif brimé, il aurait peut-être réussi à forcer Kefauver, ne serait-ce qu'en privé, à admettre que ce « crime » était un peu plus complexe que les termes simplistes et démagogiques avec lesquels le sénateur le présentait aux yeux de l'Amérique.

L'hypersensibilité raciale de Lansky qui, comme l'a fait remarquer Seymour Gray dans l'évaluation psychologique de son patient, provoquait des accès de fureur incontrôlée permit au sénateur de se tirer de ce mauvais pas.

« Monsieur Lansky, je crois que vous êtes déjà célèbre », dit Estes Kefauver, esquivant toute véritable réponse. Et ce fut la fin d'un débat prometteur.

Virginia Hill, elle, sut mieux montrer le fossé qui séparait les positions morales de la commission Kefauver et la vie réelle. Lors de la séance à huis clos précédant l'audience publique, le sénateur Tobey s'étonna de voir que cette femme quatre fois mariée touchait toujours beaucoup d'argent des hommes. Il s'interrogeait particulièrement sur les sommes que Joe Epstein avait continué à lui verser fidèlement, malgré ses remariages et ses aventures avec les Benny Siegel et consorts. Pourquoi diable lui envoyait-il encore de l'argent ?

« Mais pourquoi ? insistait Tobey, refusant d'accepter ses esquives. Elle finit par en avoir assez.

– Vous tenez vraiment à le savoir ?

– Oui.

– Eh bien, je vais vous dire pourquoi, répondit Virginia Hill, avec sa franchise habituelle. Parce que je suis le meilleur coup de toute l'Amérique. »

La commission Kefauver, comme toute commission d'enquête du Congrès ou du Sénat, était directement issue du système juridique britannique. En pratique, cette influence se fait surtout ressentir sur les enquêtes du grand jury, instance tombée en désuétude en Grande-Bretagne au XIX^e^ siècle. En Amérique, il est devenu partie prenante du système judiciaire, et s'appuie sur le cinquième amendement, qui permet aux témoins assignés à comparaître de ne pas s'incriminer[334].

Mais cela risque de créer une situation artificielle où les enquêteurs – et en cas de commission publique, la population –, sont portés à croire qu'ils touchent le cœur du problème alors qu'ils en sont encore à des lieues. Quand Meyer Lansky et Costello s'abritaient derrière le cinquième amendement, l'imagination populaire en concluait

immédiatement qu'ils cachaient l'existence d'un vaste empire criminel – armes, filles, drogue et on ne sait quoi –, alors qu'en fait les deux hommes voulaient simplement dissimuler leurs opérations de jeu et, probablement, des déclarations de revenus incomplètes…

La commission Kefauver provoqua un mouvement d'hystérie collective, avec des relents de justice expéditive qu'elle ne tentait pas vraiment de décourager. Se servant des dossiers que Frank Hogan avait saisis chez George Goldstein, expert-comptable de Frank Erickson et de nombre d'établissements de jeux où Meyer Lansky, Frank Costello et Joe Adonis possédaient des parts, la commission réussit à reconstituer le réseau de croupiers, chefs, maîtres d'hôtel et serveurs qui travaillaient à Hallandale ou Cuba en hiver, et dans le New Jersey, au Kentucky, à Cleveland, Détroit, ou autres enclaves permissives au printemps, avec peut-être un séjour à Saratoga[335].

Les documents établissent clairement que ces hommes, dont la plupart n'avaient rien à voir avec les tables de jeux et qu'on pouvait difficilement comparer à des hors-la-loi, étaient des travailleurs indépendants, comme souvent dans l'industrie hôtelière. Ils payaient leurs impôts et leurs cotisations de Sécurité sociale, et se déplaçaient d'une région à l'autre, comme tous les saisonniers. Mais personne n'aurait pu penser, après les insinuations de complots et de syndicats du crime d'envergure nationale, que, pour l'essentiel, les casinos se conformaient au modèle économique de l'industrie hôtelière, et que les rois de la pègre observaient les mêmes règles.

« Complot » était le mot-clef de la commission Kefauver. Comme le note le sociologue Daniel Bell : « Il plane dans l'opinion américaine le sentiment que "quelque part", "quelqu'un tire toutes les ficelles". »

Mue à la fois par une inquiétude légitime et sincère, et par l'opportunisme politique, cherchant à expliquer la criminalité qu'elle semblait rencontrer partout, la commission Kefauver reprit avidement les théories d'Harry

Anslinger de la Brigade des stupéfiants : une conspiration ethnique était à l'œuvre.

Dans son deuxième rapport, publié en février 1951, la commission affirma qu'il « existait un syndicat du crime connu sous le nom de Mafia, qui opérait sur un plan national, avec une direction centralisée ». « Nombre de témoignages » confirmaient cette théorie, ajoutait la commission en promettant de poursuivre ses investigations.

Trois mois plus tard, il ne lui restait plus le moindre doute.

« Une sinistre organisation, appelée Mafia, opère dans le pays entier, tout en ayant des liens avec les autres nations », annonce le troisième rapport du 1er mai 1951. « La Mafia est une émanation directe d'une association de malfaiteurs similaire, qui a son origine en Sicile. »

La commission avait préalablement déclaré qu'elle était convaincue de l'existence d'« un gouvernement dans le gouvernement, ce second gouvernement étant dirigé par la pègre ». À présent, il avait un nom, la Mafia, qui formait le lien unissant les deux grands syndicats du crime aux États-Unis, « l'Accardo-Guzik-Fischetti, dont les quartiers généraux se trouvent à Chicago, et le Costello-Adonis-Lansky, basé à New York ».

La commission n'expliquait pas comment ces deux organisations s'intégraient dans l'autorité centralisée de la Mafia. Elle n'était pas non plus troublée par le fait que deux Juifs, Jake Guzik et Meyer Lansky, jouaient un rôle éminent dans une organisation italienne, et plus précisément sicilienne.

Anslinger lui-même émit des réserves lors de son témoignage : « Tout est imbriqué…, déclara le chef de la Brigade des stupéfiants en juin 1950, mais je ne dirais pas qu'une région en contrôle une autre. [336] »

La commission prit note de cette réserve, mais cela n'allait pas dans le sens du message qu'elle délivrait à l'Amérique. Le problème avec lequel se débattaient Kefauver et les autres

sénateurs était celui de la formation des États-Unis : les contradictions générées par une richesse sans précédent d'une société encore jeune qui, d'une main interdisait certains biens et services, tout en payant des fortunes de l'autre pour les acquérir. Il était plus facile d'en rejeter la faute sur une clique extérieure qui, pour des raisons que la commission ne prit pas la peine d'expliquer, était composée d'éléments intrinsèquement mauvais et, de plus, antiaméricains.

« Antiaméricain » était le cri de guerre du sénateur Joseph McCarthy, l'ancien rival d'Estes Kefauver à la direction de la commission, et l'on peut établir de nombreux parallèles entre les deux campagnes nationales et les mouvements de panique lancés par les deux hommes, figures prédominantes et populaires des années cinquante. Tous deux utilisèrent la suspicion comme instrument de pouvoir, et souvent aussi comme substitut aux preuves et à la raison. Tous deux (bien que Kefauver, lui, ait agi à la fois sous l'emprise de convictions sincères et par opportunisme politique, on ne le répétera jamais assez) voyaient des conspirations partout. Si A connaissait B et que B connaissait C, il s'ensuivait que A connaissait C, et que les trois ourdissaient un complot.

La commission Kefauver voyait des liens partout.

« Les deux grands ennemis de notre peuple, les criminels et les communistes, marchent souvent main dans la main, déclara le sénateur Tobey, lançant un cri d'alarme. Amérique, réveille-toi ! Dresse-toi contre l'empire du crime, sous tous ses aspects ! »

Le fait que tous les témoins aient nié appartenir à la Mafia, ou même affirmé, n'avoir jamais entendu ce mot, était pris comme une preuve supplémentaire de la duplicité de l'organisation.

La suspicion, le flair sont les instruments de tout enquêteur. Policiers et détectives n'iraient pas loin s'ils n'étaient capables de soupçonner le pire. Mais, chez Estes Kefauver, ces qualités prenaient le pas sur le sens logique, si

bien qu'il confondait cause et effet. Rejeter la responsabilité du crime organisé sur la Mafia, c'était un peu comme accuser le Ku Klux Klan d'être le père du racisme.

Confrontés à un gangster en chair et en os, la plupart des gens auraient eu le cœur battant. Mais si vous mettez des dizaines de gangsters à la suite, devant un public de millions de spectateurs, on comprendra que la commission Kefauver se soit quelque peu échauffée en essayant de tirer des conclusions sur les horreurs qu'elle entendait, le plus souvent pour la première fois. Avec le recul, et étant donné les schématisations imposées par Kefauver, on s'aperçoit aujourd'hui que cette commission d'enquête est en grande partie responsable d'erreurs fondamentales et très tenaces.

La première est inhérente à la structure de cette institution. En tant que corps national voyageant dans tout le pays et analysant un éventail de situations – plutôt réduit, étant donné sa prédilection pour les cibles faciles opérant au grand jour –, la commission était prédisposée à apporter une explication unique à tous ces éléments. En fait, elle n'avait pas d'autre choix, car si le crime organisé n'était pas matière à un commerce national, pourquoi un des bras du Sénat aurait-il consacré tant de temps à s'y attaquer ?

Quand elle se tourna vers le directeur du FBI pour lui demander son opinion, celui-ci ne mâcha pas ses mots. Le jeu, la grande préoccupation de la commission, ne différait pas des autres crimes. « On peut le contrôler, dit Edgar Hoover en mars 1951. Si les lois actuelles étaient appliquées au pied de la lettre à l'échelon national et régional, le jeu serait éliminé du pays en quarante-huit heures[337]. »

Pourtant, d'une certaine façon, Hoover soutenait la commission Kefauver. Quand il apparut qu'elle manquerait de temps et d'argent pour achever son travail avant la fin mars, il usa de tout son prestige auprès du Sénat pour obtenir de nouveaux fonds, avec l'aide du ministre de la Justice, J. Howard McGrath. Mais Hoover ne voulait pas entendre parler de complot national.

« La solution, insistait le directeur, consiste à éveiller la conscience populaire, qui agira sur un plan local, grâce aux autorités locales. » Et à chaque fois qu'il prononçait le mot « local », il agitait le doigt et pointait le menton, ressemblant plus que jamais à un bouledogue.

Sa position – qui était d'affirmer que la Mafia n'existait pas – était aussi erronée que la croyance en un complot national. Au cours des quarante dernières années, des agences telles que le FBI ont prouvé qu'il existe aux États-Unis de nombreuses associations locales de malfaiteurs italiens. La Mafia est un nom aussi valable qu'un autre.

La question difficile – à laquelle personne n'a de réponse, pas même les mafiosi – est celle de la nature des liens unissant ces réseaux locaux. La Mafia est un peu comme la franc-maçonnerie : elle est partout et nulle part, joue un rôle important là où ses membres sont actifs, insignifiants ailleurs. Une chose est toutefois certaine : même si les différents réseaux locaux peuvent entretenir des liens entre eux, cela n'est en rien comparable avec l'organisation centralisée et hiérarchisée que croyait avoir découvert la commission Kefauver dans les années cinquante. Il n'y avait pas de General Motors du crime, risquant, « si on n'y prenait garde, de devenir la base d'un mouvement subversif qui pourrait briser les fondements même du pays ».

La seconde erreur de la commission consistait à croire que l'essentiel des finances de cette vaste organisation menaçante provenait du jeu.

Cette théorie n'avait pas encore été élaborée au moment des deux premiers rapports d'août 1950 et de février 1951. Le jeu n'y était décrit que comme une « menace fondamentale ». Mais lors du troisième rapport de mai 1951, largement rédigé par Kefauver et Halley, leur obsession du jeu avait été largement critiquée et Kefauver avait trouvé une parade : « Les bénéfices du jeu constituent la principale source de financement du racket à grande échelle et du gangstérisme. »

Les esprits larges avaient beau considérer le jeu comme une activité inoffensive, il fournissait le capital du crime, que la commission Kefauver évaluait à environ vingt milliards de dollars, soit 7 % du produit national brut.

Intrigué par des chiffres aussi précis, Daniel Bell demanda à un de ses membres d'où sortait cette estimation. Il était bien difficile pour un établissement de savoir combien gagnaient ses concurrents, alors comment le Sénat était-il parvenu à trouver le montant global ? « Nous ne savions pas vraiment. La commission d'enquête de Californie disait douze milliards et Virgil Peterson, à Chicago, trente milliards. Nous avons fait une moyenne. »

Jusqu'à nos jours, cette estimation a servi de base à l'évaluation de l'économie clandestine, à la fois en termes de chiffres et de méthodes de calcul. Comme pour l'estimation de la population des rats à New York, c'est un sujet sur lequel les spécialistes peuvent se prononcer sans grand risque de se voir contredire.

Estes Kefauver avait peu de temps à consacrer à ceux qui contestaient ses vues. Il les écarta d'un revers de la main dans son livre à succès, *Crime in America*. « Un syndicat national du crime opère aux États-Unis, écrit-il, malgré les affirmations contraires d'une étrange compagnie de criminels, de politiciens véreux, d'imbéciles notoires et d'honnêtes gens qui se trompent sincèrement. »

Pourtant, s'il était vrai que, par définition, ceux qui profitaient du jeu s'enrichissaient sur une activité illégale, ils n'avaient pas forcément envie de réinvestir leurs gains dans la prostitution ou le trafic de drogue où les bénéfices étaient plus faibles et les risques plus grands.

Le concept de « racket » couvre peu de choses dans l'esprit et les découvertes de la commission Kefauver, et le terme disparut du langage courant pour définir le crime organisé. Il fut remplacé par « Mafia », puis par « pègre » – *underworld* –, explications monolithiques permettant de décrire le monde des hors-la-loi. Que Kefauver en ait évité

l'emploi est peut-être dû à l'association de ce mot avec Thomas Dewey, figure toujours prédominante dans le Parti républicain. La commission Kefauver prit un malin plaisir à souligner que les établissements de jeux sur lesquels les républicains fermaient les yeux à Saratoga Springs prouvaient la duplicité du gouverneur de New York, Thomas E. Dewey, ce qui n'était que trop vrai.

La commission Kefauver représente en fait le plus gros effort jamais réalisé pour dresser un catalogue, définir et comprendre les aspects les plus obscurs de la vie clandestine, contraignant ainsi une strate plutôt discrète à apparaître au grand jour. Ses volumes de témoignages, ses dossiers – vingt-sept mètres linéaires de documents déposés aux Archives nationales – fournissent une mine de renseignements aux historiens et sociologues de la criminalité.

En termes politiques, la commission permit à un personnage relativement inconnu de faire des débuts spectaculaires lors des primaires de 1952. Estes Kefauver devint un candidat potentiel du Parti démocrate, et se présenta à la vice-présidence avec Adlai Stevenson lors des élections présidentielles quatre ans plus tard.

Pourtant, en termes de nouvelle législation, la commission accoucha d'une souris. La seule mesure prise – un timbre fiscal de cinquante dollars sur les paris pour tenter de lutter contre les bookmakers – se révéla inapplicable, tandis que les conceptions alarmistes et simplistes de Kefauver entravèrent la compréhension du crime organisé jusqu'à nos jours.

La « chasse aux sorcières » de Joseph McCarthy provoqua le même mouvement de panique éphémère. Ce fut une sombre histoire, mais il ne fallut pas longtemps avant que l'Amérique démonte les pièces du « complot » soigneusement agencées par McCarthy, se rende compte que la gauche ne présentait pas le même danger que les espions soviétiques, et qu'il est des degrés dans la divergence d'opinions.

Il existe de même des degrés dans la criminalité, surtout dans un pays où le jeu est presque partout déclaré illégal. De l'autre côté de l'Atlantique, l'année 1951 fut celle du rapport de la commission royale sur les paris, qui ouvrit la voie aux bureaux de paris des rues londoniennes et légalisa les casinos. Les homologues britanniques de Meyer Lansky, en chapeau haut de forme et queue-de-pie, étaient invités dans les tribunes officielles. Après l'apparition de son nom dans

12

« Tu n'as rien remarqué de bizarre chez Marvin ? »

L'été de 1952, Meyer Lansky fêtait ses cinquante ans. Il devait aussi se préparer à son premier séjour en prison. L'année précédente, un grand jury avait enquêté sur le jeu à Saratoga Springs et avait focalisé son attention sur les dossiers de l'Arrowhead Inn. Cinq ans auparavant, Meyer dirigeait le casino avec James « Piggy » Lynch, ami et associé de Joe Adonis [338]. Le 10 septembre 1952, Meyer Lansky, Lynch et cinq autres étaient accusés d'association de malfaiteurs, d'organisation de jeux, et de faux et usage de faux [339].

Cette dernière accusation reposait sur la demande de licence de débit de boissons de l'Arrowhead. En 1947, elle avait été remplie au nom d'un associé de Saratoga, et ne mentionnait ni Lansky ni Lynch. L'accusation était exagérée et Moses Polakoff n'eut aucun mal à obtenir un non-lieu.

L'avocat était sûr de faire tomber l'inculpation d'organisation de jeux : les témoignages n'établissaient pas de lien entre Meyer et la salle de jeux, mais seulement avec le restaurant. « Nous aurions gagné, se souvient Polakoff, mais il ne voulait pas… mais vraiment pas risquer un procès. [340] »

Un procès signifiait une certaine publicité et le risque d'impliquer d'autres personnes. Meyer plaida coupable. Il fut condamné à verser une amende de deux mille cinq cents dollars et à trois mois de prison. Le juge proposa à Meyer de lui donner quelques jours pour mettre de l'ordre dans ses affaires avant d'être incarcéré. Il déclina l'offre. Il se rendit de Baston Spa, où la prison se trouvait derrière le tribunal du comté, jusqu'à Saratoga Springs pour y faire quelques achats, et revint avec deux livres sous le bras : un dictionnaire d'anglais et une Bible [341].

Son compagnon de détention, Gerard King, un jeune homme de Saratoga Springs, avait dirigé le Newman's, une lake house ouverte toute l'année. Leurs cellules étaient voisines et, comme ils étaient les seuls détenus, ils étaient libres de se déplacer à l'intérieur de la prison.

King n'avait jamais rencontré Lansky. Il se souvient de lui comme d'un homme de petite taille, sportif, qui entretenait sa forme et encourageait son jeune ami à suivre son exemple. « Nous faisions de la gymnastique ensemble.[342] » À sa manière de donner des conseils, on voyait que Meyer s'entraînait régulièrement. « Il me plaisait ; c'était un gentleman, un homme de parole. Lorsqu'il vous disait quelque chose, on sentait qu'on pouvait le croire. »

Gerard King, un brave citoyen qui, excepté durant ses années de jeunesse à la lake house, n'a jamais transgressé la loi, désigne avec détachement les mois passés derrière les barreaux : « ma période de formation à Baston Collège », dit-il. Il lisait beaucoup, faisait des problèmes d'arithmétique. Meyer lui demandait d'écrire des nombres à sept ou huit chiffres, puis, telle une machine à calculer, il les additionnait en quelques secondes.

Natif du lieu, Gerard King s'entretenait familièrement avec les policiers locaux et, un jour, à la grande surprise de Meyer, il reçut la visite du district attorney qui venait voir si son vieil ami était bien nourri. King s'arrangea pour que les repas leur soient livrés à leurs frais par des restaurants proches. Meyer reprenait sa vieille habitude de s'occuper du menu et optait souvent pour des côtelettes de veau.

Deux ou trois fois par semaine, à dix heures précises, Meyer téléphonait à Buddy, à New York, pour lui demander les cours de clôture de la Bourse. Buddy avait sous les yeux les pages financières du New York Times, Meyer possédant un important portefeuille d'actions – Republic Aviation, Eastern Airlines, Barium Steel, IT & T et US Lines, la Compagnie maritime[343]. Il détenait aussi quelques parts des champs de courses de son ami Joe Linsey en Nouvelle-Angleterre.

La déclaration d'impôts de Meyer pour 1953 fait état de huit transactions en bourse, des ventes de titres achetés en 1935 et 1936. Il les avait acquis pour 6 800 dollars et les avait revendus, en 1953, pour 22 100 dollars, soit un bénéfice de 15 300 dollars [344]. Une somme confortable – près de 100 000 dollars actuels –, mais qui ne couvrait que partiellement les manques à gagner des jeux. Si Estes Kefauver n'avait pas réussi à faire modifier la législation, ses interventions avaient jeté l'opprobre sur les jeux organisés au « grand jour » [345]. À Hallandale, le Bohemian et le Greenacres avaient fermé leurs portes. En septembre 1950, Meyer et d'autres organisateurs locaux – dont Jake Lansky et Jimmy Blue Eyes – avaient été accusés de contrevenir aux lois sur les jeux. Ayant plaidé coupables, ils furent condamnés à des amendes allant de 1 000 à 3 000 dollars [346].

Meyer avait déclaré un revenu de 22 000 dollars après la dernière saison du Greenacres et du Bohemian (1950), mais par la suite, ses déclarations annonçaient des sommes plus modestes : 1 200 dollars en 1951, 1 500 en 1952. De fait, toutes ces rentrées venaient de ses actions. En 1953, il était obligé d'attester des revenus légaux, car toute personne ayant comparu devant Kefauver voyait sa déclaration d'impôts épluchée par l'IRS.

Meyer réglait tout en liquide. Il possédait cinq coffres dans des banques de New York, Newark, Boston et Hollywood [347], et les dépôts sur ses comptes s'effectuaient toujours en liquide. Ses relevés de compte à la Manufacturers Trust of New York montrent, entre mars 1944 et décembre 1947, à l'époque où les revenus du Colonial Inn et autres tripots de luxe se trouvaient à leur maximum, un dépôt total de 119 000 dollars, en fractions de 700 à 16 000 dollars. Ce qui représente un versement moyen de 2 500 dollars par mois pour cette période.

Si, à la prison de Baston Spa, Meyer Lansky ne paraissait pas s'inquiéter beaucoup de l'IRS, le Service d'immigration le préoccupait davantage. « Il avait peur d'être renvoyé en Russie », se souvient Gerard King.

Le Service d'immigration et de naturalisation (INS) dépendait du ministère de la Justice. Comme le FBI de J. Edgar Hoover ne pouvait s'appuyer sur une clause fédérale pour poursuivre les Lansky, Costello et autres Adonis, l'INS prit le relais. Lansky, Costello et Adonis avaient immigré en Amérique, et l'INS se mit à examiner leur passé.

Joe Adonis constituait une cible facile. Il avait juré devant Kefauver être citoyen américain, or il ne s'était jamais fait naturaliser. Condamné pour faux serment, il fut renvoyé en Italie en 1954[348].

Frank Costello et Meyer Lansky n'avaient pas commis une telle erreur. Mais comme ni l'un ni l'autre n'avaient mentionné leur casier judiciaire lors de leur naturalisation, ils risquaient l'expulsion. Conséquence de la commission Kefauver, les enquêteurs de l'INS avaient préparé des dossiers sur Costello et Lansky. Benjamin Edelstein, l'agent chargé de Meyer, s'était montré particulièrement efficace.

Le principal témoin d'Edelstein était Daniel Ahearn, qu'il avait retrouvé à Sing Sing. Ayant passé la plus grande partie de sa vie derrière les barreaux, Ahearn était prêt à livrer des informations sur Meyer. Il raconta à Edelstein les agressions du contremaître de Peekskill et de John Barrett, jeté de la voiture et tiré comme un lapin avant de recevoir un poulet « farci » à l'hôpital.

Ahearn n'était pas un témoin solide. Mais Edelstein remonta jusqu'à Barrett et au policier qui avait pris sa déposition à l'hôpital, le détective Joseph P.Heinrich. S'il y avait bien eu une plainte pour agression et tentative de meurtre, Barrett avait ensuite refusé de témoigner – après avoir été probablement menacé par Lansky.

Edelstein avait également retrouvé la veuve de Benny Siegel, Esther, qui se souvenait de Meyer comme témoin à son mariage, et il avait interrogé la première M^me^ Lansky, qui refusa d'admettre qu'elle avait épousé un mécanicien, la profession déclarée par Meyer dans son dossier de naturalisation quelques mois avant son mariage en 1929.

À partir de là, on pouvait supposer que Meyer avait commis d'autres manquements à la vérité en remplissant son dossier, même si Benjamin Edelstein nota — que M^me^ Lansky ne constituerait pas vraiment un témoin valable. Elle était « très bizarre ». Anne avait tenu à rester dans l'obscurité durant toute la durée de l'entretien avec l'agent de l'INS[349].

Entre mai et juin 1953 (Lansky avait obtenu un mois de remise de peine pour bonne conduite), l'INS ne disposa d'aucun chef d'accusation. Mais Meyer savait que les enquêteurs le traquaient. Edelstein avait retrouvé Irving « Tabbo » Sandler, et ce dernier avait immédiatement appelé son cousin pour lui raconter l'entrevue. Les quelques semaines passées à Ballston Spa risquaient d'apparaître très tranquilles comparées à ce qui attendait Meyer si l'INS réussissait à monter un dossier solide contre lui.

Gerard King remarqua que son voisin se plongeait parfois dans de longues réflexions. « Il me parlait de son grand-père, en Russie. Il voulait être enterré à Jérusalem, comme lui. »

Un souhait un peu prématuré pour un homme qui venait juste de fêter ses cinquante ans.

Teddy Lansky était restée à New York pendant l'incarcération de son mari. Elle s'occupait de Sandra, la fille de Meyer, âgée de quinze ans. Meyer n'avait pas réussi à cacher son remariage à ses deux plus jeunes enfants. Paul avait appris la chose par un camarade de classe et il avait téléphoné à son père, furieux. Sandra s'était montrée moins violente mais, à long terme, elle en fut plus affectée. Âgée de neuf ans seulement au moment du divorce, elle n'avait pas bien compris ce qui se passait : les allées et venues, les longues absences de son père. Mais à présent, elle avait le sentiment d'avoir été trompée. Elle se plaçait du côté de sa mère, celui de la victime. Il n'était guère surprenant, dans ces conditions, qu'elle en ait voulu à Teddy.

Contrairement à Paul, Sandra n'était pas bonne élève. Elle ne s'appliquait pas. Elle devint une adolescente difficile, ne

s'intéressant qu'à son habillement et son physique. À quatorze ans, elle avait demandé à son père de lui payer une opération de chirurgie esthétique du nez. Meyer, qui ne refusait pourtant presque rien à sa fille, avait dit non.

L'absence forcée de Meyer permit à Teddy d'aplanir les relations avec sa belle-fille. Elle lui offrit l'opération, sans consulter son mari.

L'énorme publicité donnée par la commission Kefauver n'avait pas facilité les rapports, déjà tendus, des membres de la famille Lansky. Les reporters guettaient les enfants devant le Beresford, pour obtenir leurs réactions « sur le vif ».

Meyer expliqua à Buddy comment se comporter avec la police et le FBI : « Ne leur réponds pas. Dis-leur que tu dois d'abord consulter ton avocat. » Plus important encore, si Buddy était contraint de parler : « Ne mens pas… Prononce un seul mensonge, et tu seras forcé d'en inventer un second pour faire passer le premier. »

Buddy se sentait gonflé d'importance à l'idée de détenir un secret – même sans savoir clairement de quoi il retournait. Un jour, en voyant deux hommes battre la semelle devant l'immeuble, il fut pris de panique. Il jeta précipitamment dans la cuvette des toilettes les numéros de téléphone de ses amies – des prostituées –, avant de s'apercevoir qu'il ne s'agissait pas de policiers.

Conséquence agréable des auditions au Sénat, on lui proposait toujours de bonnes tables dans les restaurants ou les clubs. Kefauver avait considérablement accru le respect attaché au nom de Lansky dans le monde de Broadway. Cela ne plaisait guère à Paul, mais son frère et sa sœur plastronnaient.

À ces problèmes internes à la famille venait s'ajouter celui du fils unique de Teddy, Richard Schwartz. Buddy Lansky avait découvert qu'il avait un demi-frère le jour où, après être parti chercher la voiture au garage, Vinnie Mercurio était revenu bredouille. « L'employé du garage dit que le fils de M. Lansky l'a prise », annonça Vinnie. Le mystère était

d'autant plus grand que Paul n'avait pas quitté l'appartement.

« Oh, j'ai oublié de vous dire : Teddy a un fils », expliqua Meyer lorsque Buddy lui demanda des éclaircissements.

Richard Schwartz se présentait souvent comme « le fils de Meyer Lansky », ce que les enfants Lansky n'appréciaient guère. Richard était aussi indiscipliné que les jeunes Lansky. Il était petit, gros et agressif, avec les cheveux noirs, et Buddy le trouvait tapageur et arrogant, « l'air terriblement juif… ».

Au moment où la famille aurait dû se serrer les coudes, chacun partait de son côté, Buddy le premier. Buddy avait son secret – ses rapports avec les prostituées –, et même son meilleur ami, Vincent Mercurio, ignorait le motif de ses absences nocturnes.

Buddy aimait à établir des liens avec ces filles et les emmener dîner. Son père lui donnait de l'argent qui venait s'ajouter à son salaire. Il l'utilisait pour s'offrir une « vie sociale ». Mais cela se retourna contre lui le jour où l'une de ses amies, à court d'argent, déroba une bague à son souteneur. Ce dernier vint réclamer de l'argent à Buddy. Buddy raconta l'histoire à des compagnons de boisson, et ils calmèrent le souteneur. Quand Meyer eut vent de l'affaire, il entra dans une colère noire. « Pour un jeune handicapé, tu cherches vraiment les ennuis ! »

Meyer décida qu'il était préférable d'éloigner son fils de New York. Il espérait toujours que l'intelligence de son fils aîné lui permettrait de surmonter son handicap. Il était persuadé que Buddy était capable de diriger des affaires, voire les siennes propres. Il l'envoya donc en Floride prendre un nouveau départ.

En 1951, Meyer avait investi ce qu'il avait pu sauver de ses clubs de jeux de Broward dans un motel, à une centaine de kilomètres au sud de Miami, dans les Keys. « D'un seul coup d'œil, on voyait toute la ville », se souvient Buddy.

Le motel, le Plantation Harbor, comprenait un petit mouillage pour les bateaux de plaisance, mais pas la moindre table de jeux. C'était un investissement entièrement légal, comme Consolidated Television, avec plus de perspectives puisque les Keys possédaient un fort potentiel de développement touristique [350]. Meyer envoya son fils aîné au Plantation Harbor pour lui éviter les ennuis et en espérant qu'il apprendrait l'hôtellerie. Buddy ne se mit pas aux affaires, mais il passa en Floride une année au calme.

Paul était la seule consolation de Meyer. En 1950, il fut admis à West Point, avec l'ambition de devenir officier de l'armée de l'air. Les journaux new-yorkais – et Kefauver lui-même – insinuaient que l'entrée de Paul à West Point avait été facilitée par Arthur G. Klein, un membre du Congrès soutenu par Tammany qui avait assisté au célèbre dîner de Frank Costello au bénéfice de l'Armée du Salut [351]. Cette version était injuste. Pour entrer à West Point, un candidat sans relations dans l'armée doit appuyer sa demande par une recommandation d'un membre du Congrès, d'un sénateur ou du vice-président. Mais cette recommandation n'offre aucune garantie d'acceptation. Les candidats sont classés par ordre de mérite [352]. Paul Lansky intégra West Point grâce à ses seuls talents.

Meyer adorait rendre visite à son fils à l'Académie militaire des États-Unis, avec toute la famille. Il vantait les mérites de Paul à ses amis. Paul vint plusieurs fois le voir en prison. Meyer s'assurait que Gerard King, le shérif, et tous les autres sachent précisément où son fils faisait ses études [353].

Lansky avait bien besoin de cette consolation. Le début des années cinquante fut une très mauvaise période pour lui. Il fut cloué au pilori, condamné en Floride, incarcéré à Saratoga, privé de ses revenus du jeu, sans perspectives d'avenir. Le succès de son fils lui montrait qu'il avait néanmoins une réussite à son actif.

À la même époque, Jake Lansky, qui avait eu quarante-cinq ans en février 1950, vivait en père de famille dans une grande maison d'Harrison Street à Hollywood, en Floride.

La principale préoccupation de Jake et de son épouse Anna était l'éducation de leurs deux filles, Roberta (Ricky) et Linda, qui suivaient des cours à Pine Crest, une école privée de Fort Lauderdale [354]. Les Lansky étaient largement à leur aise mais ils vivaient sans faire d'éclat, cherchant à oublier la célébrité qui soudainement s'attachait à leur nom.

La tâche n'était pas simple. Jake n'avait pas été assigné à comparaître devant la commission. Mais son nom revenait souvent dans les témoignages comme celui de l'associé de Meyer, son homme de paille, le directeur du Colonial Inn et le représentant des intérêts de son frère dans différentes affaires telles que les machines à sous de Frank Costello. Quand Meyer avait été condamné pour avoir trempé dans une entreprise de jeux en Floride en septembre 1950, Jake dut, lui aussi, payer une amende de 2 000 dollars [355].

Jeannie Henry, une amie de Linda, se souvient de cette époque. Hollywood était une petite ville, et certains parents interdirent à leurs enfants de fréquenter les jeunes Lansky. Robert Henry, le père de Jeannie, modeste entrepreneur, trouva cela ridicule. Il ne connaissait pas les parents de Linda, mais la jeune fille lui paraissait bien élevée et sympathique. Anna Lansky vint remercier Robert Henry pour son attitude. « Ce n'est rien, Jeannie n'est pas seulement l'amie des bons jours », répondit-il.

Entrant juste en sixième, Jeannie n'avait, à l'époque, pas d'opinion bien définie. Linda était simplement sa meilleure amie, celle chez qui elle allait souvent. « Élégance », tel est le mot qui, selon le Dr Jean Henry, caractérisait le mieux l'intérieur des Lansky. Les repas étaient toujours servis sur une grande table recouverte d'une nappe blanche. Vaisselle de porcelaine, verres de cristal, argenterie – et pas une bouteille de ketchup en vue ! Les Lansky avaient deux domestiques noires, Ruth et Louise, pour faire le service. Mais la maison n'était pas prétentieuse. Jeannie Henry aimait la chaleur de cette famille, la façon dont elle réglait ses problèmes en les exposant clairement, avec une certaine discipline.

Jake était un époux attentionné. Si le couple avait des mots, cela se passait en privé. Jean Henry se souvient de lui comme d'un homme affable, qui aimait son rôle de pater familias. Il n'hésitait pas à raccompagner Ruth et Louise chez elles pour leur éviter tout ennui avec la police dans le quartier blanc de la ville.

Meyer Lansky, « Oncle Meyer », venait assez souvent, sans Teddy, peu appréciée dans la famille. Sandra, du même âge que Ricky, posait également beaucoup de problèmes, et Paul restait à West Point. Buddy, en revanche, était accueilli avec plaisir.

Il a fallu du recul à Jean Henry pour reconstituer le puzzle. M. Adonis venait certains soirs, au début. M. Alo habitait au coin de la rue, dans sa grande maison blanche avec vue sur le South Lake, où l'on apercevait des lamantins. M. Alo avait une jeune nièce, Carol, qui jouait parfois avec Jeannie et Linda.

Un soir, Jeannie reçut un coup de fil de Linda qui lui demandait de venir tout de suite. Les Lansky étaient sortis, et elle trouva son amie dans la chambre de ses parents. Elle avait découvert plusieurs boîtes de cigares emplies de billets de banque et un gros revolver noir. Lorsqu'elles regardèrent dans le placard quelques jours plus tard, l'argent et l'arme avaient disparu.

Jake était assez souvent en voyage « d'affaires » à Las Vegas. Il allait surveiller les intérêts de Meyer au Flamingo, dirigé de main de maître par Gus Greenbaum, Davie Berman et leurs associés. Il encaissait également les dividendes des 190 000 dollars investis dans le tout récent hôtel-casino, le Thunderbird [356]. Marion Hicks, associé majoritaire, avait eu quelques difficultés à rassembler le capital lors de l'ouverture. Jake avait prêté l'argent à George Sadlo, qui l'avait ensuite transmis à Hicks [357]. Les billets découverts par Linda Lansky et Jeannie Henry provenaient certainement du Flamingo ou du Thunderbird.

Jean Henry conteste l'image d'un Jake Lansky stupide.

Solide et loyal, oui. Stupide, non. « Je me suis souvent demandé si ce n'était pas Jake qui se tenait derrière son frère aîné, comme Bobby et John Kennedy. »

Elle n'a que des bons souvenirs de l'époque d'Hollywood, au début des années cinquante, et de ses visites dans cette maison blanche que l'on disait peuplée de gangsters mais qui, pour elle, représentait le modèle du foyer raffiné.

« Pour moi, dit-elle, évoquant Jake et Anna Lansky, c'étaient des gens aimables, bons envers leur famille, et gentils avec moi, la petite fille des voisins. »

À l'automne de 1953, lorsque Buddy fut revenu de son exil en Floride, Sandra Lansky lui confia ses affaires de cœur. Elle avait rencontré un séduisant jeune homme à un concours hippique de New York, Marvin Rappaport, le frère de Raymond Rappaport, un ami de Buddy, qui dirigeait le restaurant du même nom. Elle voulait l'épouser. Buddy était stupéfait.

« Tu vas avoir seize ans, Sandra, tu es trop jeune !

– Qu'est-ce que j'ai à perdre ? Un foyer fichu ? Une belle-mère insupportable ? »

Buddy admet qu'il ne sut que répondre.

Pratiquement libre de ses mouvements depuis l'âge de dix ans, avec pas mal d'argent de poche chaque semaine, Sandra Lansky était souvent à couteaux tirés avec son père. Scandalisé par les mauvais résultats scolaires de sa fille, Meyer s'opposerait à son mariage notamment parce qu'elle perdrait ainsi toute chance de terminer ses études.

Buddy conseilla à Sandra de demander conseil au médecin qui suivait la famille en Floride, le Dr Harris, un vieux généraliste plein de bon sens.

Sandra s'entretint avec lui. Le Dr Harris parla à Meyer. Au début 1954, après le seizième anniversaire de Sandra, Meyer prit sur lui et eut une discussion sérieuse avec sa fille. « Nous avons réglé tout ça, dit-il à Buddy peu après. Elle va se fiancer en juin, finir ses études l'année prochaine, et se

marier à ce moment-là. »

« Papa dit que je peux me marier cet été ! » Voilà ce que Sandra avait retenu de cette même conversation.

Teddy Lansky essaya de tirer les choses au clair. « Tu dis une chose, elle en dit une autre. Bon, il va falloir que tu ailles rencontrer la famille de Marvin à New York », précisa-t-elle à son mari.

Pour finir, la famille Rappaport se chargea de démêler l'écheveau compliqué des rapports du clan Lansky, où chacun parlait à tout le monde, sauf à la personne directement concernée. On s'accorda pour dire qu'il ne servait à rien d'attendre. Les deux familles avaient du mal à faire obéir leurs rejetons, autant donc les laisser libres d'agir à leur guise, en espérant qu'ils s'épauleraient mutuellement.

Buddy rencontra son futur beau-frère le matin du mariage. Il comprit immédiatement pourquoi les Rappaport tenaient tant à cette union. « Ce type était une grande folle. Ses frères le savaient bien. Sympa, mais complètement pédé. »

Marvin emmena sa future épouse pour une dernière séance chez le coiffeur et l'esthéticienne. Buddy en profita pour se rendre chez son coiffeur, au Paramount.

« Je rentre à la maison, je passe ma tête par la porte et qu'est-ce que je vois ? Une femme aux cheveux blancs. Mais qui est-ce ? Paul me dit alors de la fermer. » Passant outre, Buddy s'approcha de sa sœur : « Sandra, autant que je te le dise avant papa. Tu as l'air absolument ridicule. »

Buddy avait vu juste concernant la réaction de Meyer face à sa fille fortement décolorée. « Je décommande ce mariage ! » s'écria-t-il. Il fallut toute la diplomatie de tante Esther pour calmer les choses. « Laisse-les donc tranquilles. Ce n'est pas ton mariage », réprimanda-t-elle son frère.

Deux ans plus tard, le couple s'était déjà effondré. À dix-huit ans, Sandra se retrouvait seule avec un petit garçon. Un jour que, en compagnie de Buddy, Meyer Lansky revenait d'une visite à sa fille et son premier petit-fils, il semblait

tracassé.

« Tu n'as rien remarqué de bizarre chez Marvin ? demanda-t-il à Buddy.

– Quoi ! il t'a fallu tout ce temps pour t'en rendre compte ?

– Eh bien… Tu aurais pu m'en parler. »

Dans le mariage ce fut encore Paul Lansky qui concrétisa les espoirs de Meyer. Un an après sa sortie de West Point, alors qu'il était stationné comme pilote à la base de McChord, le lieutenant Lansky tomba amoureux d'Edna Shook, une blonde déterminée et séduisante. Divorcée, elle avait six ans de plus que lui. Ils décidèrent de se marier à la fin de 1956.

La future Edna Shook Lansky fut impressionnée par son beau-père lorsqu'il arriva à Tacoma quelques jours avant le mariage. Digne, parlant peu et seulement de sujets élevés, M. Lansky incarnait l'autorité. Il paraissait assez riche : il avait réservé des chambres au Winthrop, le meilleur hôtel de la ville.

Paul était resté évasif sur les activités de son père. Edna en avait conclu que, comme son fils, M. Lansky travaillait pour le gouvernement et n'en parlait pas. Elle appréciait son beau-père et ce sentiment semblait partagé. Meyer était heureux qu'au moins un de ses enfants ait trouvé une compagne bonne, forte et sensible.

Le mariage devait se résumer à une brève cérémonie militaire dans une chapelle près de Fort Lewis, Meyer, Teddy et Sandra représentant la famille Lansky.

Lorsque le jour du mariage arriva, les Lansky n'étaient plus que deux. Sandra avait prétexté un rendez-vous important à New York. Elle avait repris l'avion, malgré les remontrances de Meyer.

« C'est ça le plus incroyable, fait remarquer Buddy Lansky. Voilà un homme qui savait parfaitement diriger les hommes, mais qui était totalement incapable de se faire obéir de ses gosses. »

13

La valse des millions [358]

En mars 1952, à l'âge de cinquante et un ans, Fulgencio Batista s'autoproclama président de Cuba pour la deuxième fois. Il avait déjà occupé cette fonction de 1940 à 1944, lorsqu'il avait engagé son pays dans la guerre aux côtés des États-Unis. Après un an d'exil à Daytona Beach, en Floride, il était rentré à La Havane, jurant allégeance au processus démocratique. Pourtant, au petit matin du 10 mars, il reprit la tactique qui l'avait porté au pouvoir alors qu'il était sergent des transmissions, près de vingt ans plus tôt. Pour organiser son coup d'État, il rassembla de jeunes émules ambitieux à Camp Columbia, le quartier général de l'armée dans la banlieue de La Havane [359].

Il ne rencontra aucune résistance sérieuse. Que ses membres fussent élus ou non, le gouvernement était corrompu et autocratique, et le peuple regrettait les années d'avant-guerre avec Batista au pouvoir, les exportations de sucre à leur meilleur niveau et l'affluence des touristes américains, lorsque l'île vivait dans le faste et la prospérité, et la valse des millions.

En fait, en 1952 la situation économique n'était pas catastrophique. La Havane, la grande cité du jeu, le Paris du Nouveau Monde, vivait aux rythmes de la samba et de la rumba, et ses orchestres sillonnaient l'Europe. Cuba possédait les filles les plus complaisantes, les meilleurs cigares, les punchs les plus corsés. C'est là qu'Errol Flynn passait la plupart de ses hivers, et Hemingway y séjournait presque toute l'année.

Le seul problème était le jeu, comme le révéla un incident qui se produisit quelques semaines après la prise de pouvoir de Batista. Un soir d'avril, Dana C. Smith, un avocat new-yorkais proche du jeune sénateur Richard M. Nixon, misait sur les tables du Sans-Souci, l'un des luxueux night-clubs en plein air des jardins de La Havane. Il jouait au cubolo, une

version à huit dés de la cubilete, autre jeu local[360].

« Impossible de perdre si vous doublez la mise », tel était le conseil qu'on lui donnait. Dana C. Smith s'y conforma, et perdit quatre mille deux cents dollars – vingt-six mille dollars actuels –, dont il s'acquitta par chèque. Plus tard, estimant qu'on l'avait escroqué à un jeu pour lequel il n'avait aucune expérience, il fit opposition au chèque. Norman Rothman, le directeur du casino, décida de poursuivre Smith en justice.

Smith n'était pas seulement lié avec Richard Nixon, il était aussi conseiller politique et collecteur de fonds, en fait l'organisateur de dépenses sénatoriales fort controversées. Au moment de ses ennuis au Sans-Souci, Nixon était déjà en bonne voie pour devenir le vice-président de Dwight Eisenhower. Nixon ayant écrit au Département d'État à la fin du mois d'août 1952 pour lui demander assistance, le cas Dana C. Smith fut donc traité avec beaucoup plus d'attention qu'une simple affaire de dettes de jeu[361].

Le 19 septembre, l'ambassade américaine à La Havane informa le Département d'État que l'affaire pouvait se révéler intéressante. « L'hiver dernier, l'ambassade a reçu plusieurs plaintes de touristes américains concernant l'organisation de ce jeu au Sans-Souci. » Se recommandant du sénateur Richard Nixon, Dana C. Smith avait interrogé le Département d'État sur la légalité du cubolo, selon les termes de la loi cubaine, et l'ambassade lui répondit par l'intermédiaire d'un avocat.

Armé de ce matériel, Smith alla répondre en justice, en janvier 1953, au procès que Norman Rothman lui intentait par l'intermédiaire d'un cabinet californien… Et il gagna[362]. La couverture de l'événement par la presse provoqua une mini-épidémie de plaintes contre les clubs et les casinos cubains. L'ambassade américaine appuya les plaintes de ses ressortissants, qu'elle considérait comme justifiées.

« Tous les coups sont permis », telle était la règle des casinos de La Havane. Les propriétaires des night-clubs

cubains louaient leurs salles à tous ceux qui avaient un paquet de billets à risquer. Certains étaient des opérateurs sérieux, d'autres avaient moins d'expérience, et moins d'argent. C'est de là que venaient les cubolo et compagnie. Ces jeux promettaient un gain rapide pour un investissement limité. Nombreuses étaient les anecdotes sur des touristes américains naïfs se faisant dépouiller par des Cubains, mais aussi par des Américains au sourire engageant qui apportaient les cartes et les dés sur leur table de restaurant. Un couple en voyage de noces perdit ainsi les économies destinées à meubler son appartement, une femme vit fondre en un instant la paie mensuelle de son mari.

Au début, Fulgencio Batista avait laissé ce problème aux mains de la Commission au tourisme mais, après l'affaire Smith, cela fut traité au niveau gouvernemental.

« Le président de la République, annonça le *Havana Herald* le 10 février 1953, a donné des instructions précises aux forces de police pour qu'elles renforcent les mesures de protection des touristes étrangers. » Il était « sans précédent, précisait le journal, que le président s'exprime personnellement sur ce sujet et envoie le ministre de l'Intérieur observer les salles de jeux frauduleuses ». La Commission au tourisme fit imprimer un formulaire, que les touristes mécontents pouvaient remplir pour faire opposition à leur chèque quand ils s'estimaient lésés.

Pourtant, ces mesures avaient peu de chances d'être efficaces, comme le signala un article paru à la une du *Saturday Evening Post* intitulé : « Les pigeons au paradis, ou comment perdre sa chemise dans les établissements de jeux caraïbes. » « Les vrais joueurs, qui savent détecter la fraude, évitent depuis longtemps les casinos de La Havane », disait l'article en comparant le jeu à Cuba avec les casinos officiels qui, au grand dam des Cubains, venaient d'ouvrir à Porto Rico. L'auteur, Lester Velie, avait fait la tournée complète des night-clubs de La Havane. Tous avaient succombé au cubolo et autres jeux à la sauvette, et devaient être considérés comme des tripots véreux. Les casinos traditionnels n'étaient

pas non plus au-dessus de tout soupçon. La plupart des croupiers de La Havane pratiquaient le black-jack avec un jeu tenu dans la main, et non disposé dans une boîte comme le voulait l'usage aux États-Unis.

En fait, le journaliste ne trouva que deux lieux offrant des allures honnêtes. L'un se trouvait sous les tribunes du champ de courses l'Oriental Park, où les Cubains misaient des sommes raisonnables ; l'autre, le Montmartre Club, au centre-ville, était un établissement luxueux à quelques pas de l'hôtel Nacional. Au Montmartre, les opérations venaient juste d'être reprises par Meyer Lansky, que Velie décrivait comme un « gangster », citant ses relations avec Benny Siegel et le présentant comme l'arbitre entre les deux grands syndicats de l'Est.

Pourtant, poursuivait l'article, « Meyer trouve sa clientèle parmi les joueurs professionnels qui fréquentaient déjà ses tables de craps. » Et les joueurs sérieux savaient détecter la triche. Au Montmartre, grâce à Meyer Lansky, on jouait gros, mais les opérations étaient conduites avec rigueur.

Contre toute attente, le retour de Batista avait permis celui de Meyer Lansky. Dans les années d'après-guerre, Meyer avait tenté à plusieurs reprises de relancer ses affaires de jeux à Cuba, mais en vain. Après la réapparition de Batista, il revint sur la scène en quelques mois [363], et s'associa avec les dirigeants du Montmartre.

La corruption du monde des jeux sur l'île lui conféra un rôle plus surprenant encore. Pour la saison d'hiver 1953 et moyennant un revenu annuel d'environ vingt-cinq mille dollars, selon Joseph Varon, avocat de Lansky, Batista fit venir Meyer comme son conseiller en matière de jeu et le chargea d'un travail de nettoyage à grande échelle, un peu comme celui qu'il avait mené aux champs de courses et au Gran Casino Nacional en 1937. Si Meyer était un hors-la-loi aux États-Unis, à Cuba, c'était lui qui remettait de l'ordre.

Fulgencio Batista s'intéressait à la source de revenus potentiels, pour l'île et pour lui-même, que représentaient

les touristes et plus particulièrement les Américains. Au début des années cinquante, avec le développement des chaînes hôtelières et des lignes aériennes, le tourisme devenait une véritable industrie que le président avait immédiatement inscrite sur la liste de ses priorités. Une de ses premières actions fut de réorganiser l'ancienne Corporation du tourisme national, « pour stimuler l'entreprise privée ».

Pour le président, le climat et les plages de Cuba, sa proximité avec New York et Miami, la « beauté époustouflante des femmes » et « l'hospitalité traditionnelle du peuple » étaient des aspects tristement inexploités. Il simplifia les formalités d'entrée dans le pays. Les Américains pouvaient venir passer un mois sans visa en y amenant leurs voitures personnelles et leurs bateaux. Il projetait de faire construire une marina à Barlovento, à l'ouest de La Havane, afin d'attirer les touristes de Floride qui disposaient de ces installations à Miami ou Fort Lauderdale. Quant aux jeux, Batista avait l'ambition de transformer, avec l'aide de Meyer Lansky, La Havane en Monte-Carlo des Caraïbes.

La priorité était pourtant de fermer les clubs frauduleux. Le seul opérateur que respectait Lansky était Santo Trafficante J.-R., fils du patron des jeux de Tampa, en Floride. De dix ans le cadet de Meyer, Trafficante opérait à Cuba depuis 1946. Calme, les cheveux en brosse, des lunettes qui lui donnaient des allures professorales, Trafficante dirigeait son affaire de manière traditionnelle.

Meyer connaissait également – mais respectait moins – Norman Rothman, le directeur du Sans-Souci, à qui le procès Smith avait causé tant de tort. Il lui lança un avertissement sans détours : « Ou tu es réglo, ou tu ne travailles plus. [364] »

Mais de nombreux croupiers malhonnêtes, le plus souvent américains, continuèrent à travailler en « free-lance ». Ils recrutaient leurs victimes à l'écart des tables de jeu, parfois jusque dans les toilettes. Le 30 mars 1953, deux jours après la publication de l'article du *Saturday Evening Post*, la police

cubaine en arrêta treize, tous américains, et onze furent immédiatement expulsés[365].

À l'hiver 1953-1954, la saison des jeux ouvrit sous sa nouvelle formule. Partout, on tirait les cartes du black-jack d'une boîte. On installa des surveillants sur de hauts tabourets d'où ils observaient les manipulations louches, et surtout, d'où on les voyait très bien[366]. Plus important encore, les night-clubs refusaient désormais d'accueillir les joueurs à la sauvette. L'ordre avait été rétabli. Plus d'articles sur des touristes arnaqués, et l'ambassade américaine put clore ses dossiers. La dernière plainte sur les pratiques de jeu malhonnêtes remontait au printemps précédent, au moment de la publication de l'article du *Saturday Evening Post*, et elle concernait un incident qui s'était produit au réveillon de Nouvel An[367].

Le Montmartre de Meyer Lansky restait le lieu favori des gros joueurs. Il n'y avait pas de salle de spectacle pour rivaliser avec les night-clubs en plein air, mais Meyer avait ses croupiers professionnels qui savaient attirer les joueurs sérieux. Le Montmartre était également situé à deux pas de l'hôtel Nacional, le plus somptueux de toutes les Caraïbes. Depuis longtemps, Meyer nourrissait un projet de casino placé dans l'hôtel lui-même[368]. Le bâtiment se dressait majestueusement sur une falaise rocheuse, dominant la baie, face au Morro, l'ancienne forteresse qui gardait l'entrée du port de La Havane. Avec ses dix étages, sa forme classique, il ressemblait au Breakers de Palm Beach conçu par le même architecte[369]. Meyer aurait aimé utiliser une de ses ailes et créer des suites luxueuses pour les gros joueurs, une formule qui faisait recette à Las Vegas depuis la mort de Benny Siegel.

Cette idée ne convenait guère à la communauté américaine, qui considérait les jardins du Nacional comme une sorte de club exotique. C'était un lieu privilégié pour le thé, les parties de bridge, les tournois de tennis et la fête de l'Indépendance le 4 juillet. Pourtant elle séduisit Batista, qui y vit la possibilité de promouvoir ses nouvelles conceptions

du tourisme.

En 1955, l'International (connu plus tard sous le nom d'Intercontinental), une émanation de la Pan Am, principal transporteur vers Cuba qui avait repris la direction de l'hôtel, s'engagea dans une coûteuse remise à neuf. Il n'y eut pas d'aile réservée aux joueurs, mais au nord du long hall d'entrée, dans les loggias qui donnaient sur le Malecón, on créa un nouveau complexe de salles ouvertes au public – bar, restaurant, salle de spectacle et casino. La direction de ce complexe fut confiée à Meyer Lansky[370].

L'hôtel-casino ouvrit à l'hiver de 1955-1956, avec Eartha Kitt en vedette du spectacle. Le succès fut immédiat. Jake, qui avait la responsabilité de la surveillance des jeux, trônait tous les soirs sur son grand tabouret.

Sa fille Linda vint le rejoindre pour une semaine de vacances avec Jeannie Henry. Une limousine noire accueillit les deux adolescentes à l'aéroport et une suite les attendait. Les jeunes filles n'étaient pas encore en âge de jouer, mais comme elles paraissaient un peu plus, Jake leur donna pour cent dollars de jetons. « Nous les avons encaissés pour nous acheter des vêtements », raconta Jean plus tard.

Jake Lansky, qui avait également la responsabilité des crédits accordés aux joueurs, gagna le respect de ses employés cubains en refusant systématiquement d'en consentir aux fonctionnaires du pays qui espéraient jouer gratuitement. Ils le surnommèrent affectueusement El Cujedo, « sourcils en bataille »[371].

Associés à un régime corrompu, les frères ne laissèrent pas cette corruption entacher le jeu à l'échelle professionnelle, une activité qui leur rapportait gros. Fulgencio Batista partageait leur rigueur. Bien que d'une nature passionnée, le président n'était cependant pas un joueur. Comme les Lansky, il comprenait que le tableau de fonctionnaires cubains en épaulettes, debout devant les tables de jeu ne favoriserait pas les affaires.

Il ne se rendait que rarement dans les casinos de Lansky à

l'époque, Meyer dirigeait à la fois le Nacional et le Montmartre, et possédait des parts d'un club plus modeste, le Monseigneur et on ne les voyait jamais ensemble. Ils ne se rencontraient pas davantage en privé, leur relation se voulant strictement professionnelle. Au cours des six ans que Meyer passa à Cuba, Teddy, sa femme ne rencontra pas une seule fois Fulgencio Batista.

« Ils étaient très proches, se souvient en revanche l'avocat Joe Varon. On aurait dit des frères. » Meyer l'avait invité à l'inauguration de l'hôtel-casino à laquelle assistait Batista. Varon fut impressionné par Batista, qui s'exprimait dans un anglais parfait et ne cessait de prendre son petit Meyer dans les bras, avec une chaleur toute méditerranéenne.

Lansky semblait gêné par ces effusions en public. Ces manières n'étaient pas de son goût, et Varon s'en aperçut quelques minutes plus tard lorsque l'une des belles amies de Batista vint lui demander de lui expliquer les règles du craps. Accompagné de son épouse, Helen, Varon répondit avec ce qui lui semblait relever de la simple politesse. Mais soudain, il croisa le regard noir de son client posé sur lui. « Garde tes distances », lui dit Lansky.

Bien que Meyer Lansky et Batista fussent des associés à part entière dans le développement touristique de Cuba, il n'y avait aucun transfert de fonds direct de l'un à l'autre. Tous deux préféraient recourir à des hommes de paille, et même si les versements s'effectuaient parfois en liquide, ils prenaient le plus souvent la forme de propositions d'emplois, de contrats et de toutes sortes de parrainages.

En 1955 le système atteint son apogée lorsque le gouvernement cubain promulgua une loi qui exonérait d'impôts « les nouveaux hôtels, motels et établissements similaires accueillant des touristes ». Tous les hôtels dépensant plus d'un million de dollars en investissements et tous les nouveaux night-clubs d'un capital excédant les deux cent mille dollars avaient le droit de demander une licence de casino. Le gouvernement se disait également prêt à fournir une aide financière directe aux projets qui lui

sembleraient particulièrement intéressants.

Selon Batista, c'était cette loi qui avait permis de doubler le nombre des chambres d'hôtel à La Havane (de trois mille en 1952, elles passèrent à cinq mille cent en 1958). Tous luxueux et modernes, ces nouveaux équipements étaient dotés de systèmes de climatisation, et Batista pouvait être fier de sa réussite. L'industrie cubaine du tourisme avait une bonne dizaine d'années d'avance sur le reste des Caraïbes.

La loi permettait également de verser de l'argent à des associés tel Meyer Lansky, qui, à leur tour, pouvait veiller à ce que ce soit la famille et les amis du président qui profitent des nouvelles constructions et opérations hôtelières. Aucune taxe douanière n'était prélevée sur les tables de jeux, et les quotas d'immigration furent assouplis pour permettre aux croupiers et autres membres du personnel hôtelier d'obtenir des visas de deux ans et de travailler comme « techniciens ».

Au printemps de 1956, moins de trois ans après son séjour en prison, Meyer Lansky se lança dans la construction de son propre hôtel, le Riviera, un gratte-ciel de vingt et un étages, avec quatre cent quarante chambres, dominant le Malecón. Le Riviera serait le plus grand hôtel-casino du monde, en dehors de Las Vegas. Batista avait beaucoup surpris en reprenant le pouvoir en 1952, mais sa résurrection était largement égalée par celle de Meyer Lansky.

En 1956, Enrique Rousseau, un homme d'affaires cubain, play-boy notoire, vivait au Nacional entre deux divorces. Très sociable, il passait ses soirées à jouer au baccara et au black-jack, et ses journées à se faire dorer au bord de la piscine avec les danseuses qui prenaient leur bain de soleil.

Cette année-là, La Havane avait attiré nombre de gros joueurs professionnels américains, parmi lesquels de grandes figures de Las Vegas. Profiter de ses relations privilégiées avec Batista n'était pas le genre de Meyer, mais un organisateur de jeux n'avait guère de raison de venir à Cuba si Meyer ne l'aimait pas. Les Lansky et leurs amis

déjeunaient autour de la piscine du Nacional où ils avaient leurs cabines, et leurs plaisanteries retentissaient à plus de vingt mètres à la ronde.

Moe Dalitz, Sam Tucker et Morris Kleinman, les associés de la Molaska étaient là avec leur partenaire de Cleveland, Thomas « Black Jack » McGinty, ainsi que Wilbur Clark, homme de paille du Desert Inn, situé non loin du Flamingo de Las Vegas [372]. Dalitz et ses amis avaient des parts dans le Nacional et devaient le reprendre en totalité une fois le Riviera lancé. Eddie Levinson, frère de Louis Levinson, le célèbre joueur du Kentucky, travaillait avec Meyer, ainsi que d'autres figures de Broward et de Saratoga, parmi lesquelles Jimmy Blue Eyes. Benny Binion, l'opérateur texan, était l'un des rares amis à ne jamais venir à La Havane, car il n'aimait pas « travailler dans un pays dont il ne connaissait pas la langue » [373].

Plus jeune que la génération de Meyer, mais respecté pour la situation qu'il s'était faite à Cuba, Santo Trafficante J.-R. était admis dans le petit cercle fermé. Les as de l'organisation du jeu aimaient jouer au gin-rummy ou au poker dans leurs chaises longues et ils invitaient parfois Rousseau à les rejoindre. Enrique prenait la précaution de s'enquérir de la mise avant de se lancer, contrairement à Joe Varon qui, un jour où il s'était joint à la partie, entendit des « plus vingt-cinq » lui sonner aux oreilles. Il pensait avoir perdu des centaines de dollars mais, lorsque Meyer fit les comptes, il apprit que ces « vingt-cinq » n'étaient que de misérables cents. Il devait 1,98 dollar.

Enrique Rousseau se réjouissait de pouvoir tenir tête à tous ces professionnels. Il se débrouillait fort bien au gin-rummy et, lorsqu'il perdait, ce n'était jamais de beaucoup. Mais un jour Meyer le prit à part pour lui parler des enjeux plus conséquents qu'il misait dans la soirée. « Enrique, tous les soirs je te vois perdre des fortunes au black-jack, et cela me chagrine. Laisse-moi te donner un conseil : à quatorze, tu demandes une carte : à quinze aussi. À seize, tu en restes là » Il était rare que Meyer livre ses petits secrets, si bien que, ce

soir-là, Enrique se précipita joyeusement vers les tables, et appliqua la règle de Lansky. Cette nuit-là, comme les suivantes, il continua de perdre.

Pour son hôtel à La Havane, Meyer avait des visions de grandeur. Il avait déjà possédé des parts dans des hôtels, mais, cette fois, ce serait son enfant. Les résultats de la commission Kefauver lui avait ôté toute chance d'obtenir un jour une licence au Nevada, mais ici, il pouvait bâtir un hôtel-casino de luxe en toute légalité. On le considérait déjà comme le pape du jeu. Le Riviera en serait la preuve matérielle.

Lansky s'adressa au constructeur Irving Feldman, qui avait à son actif une douzaine d'hôtels et d'immeubles prestigieux de Miami Beach. Petit, dynamique, Feldman était une figure napoléonienne qui avait la réputation de fournir un travail de qualité, et dans les délais prévus. Dans sa vie privée, c'était un joueur et un don Juan invétérés, mais en matière de bâtiment, il ne plaisantait pas[374]. Il donna le premier coup de pioche en 1957 et, onze mois plus tard, l'hôtel était terminé.

Meyer voulait ce qu'il y avait de mieux. Le Riviera fut le premier grand building à posséder un système de climatisation central, contrairement au Capri par exemple, achevé quelques mois plus tôt et où des climatiseurs individuels bourdonnaient sous les fenêtres. Dans les chambres luxueuses du Riviera l'air frais sifflotait doucement sous le plafond, et toutes les chambres avaient vue sur la mer.

Pour ce qui était du style et du décor, le Riviera était angulaire et futuriste. Faisant écho à l'océan, les murs étaient recouverts de mosaïque bleue, tandis que le casino lui-même, un dôme de mosaïque dorée, se lovait à côté, tel un énorme œuf d'autruche. Les meubles avaient été dessinés par Albert Parvin, qui fournissait les hôtels de Las Vegas. Des lustres audacieux scintillaient aux plafonds, tels des convois de soucoupes volantes. L'effet n'était pas toujours du meilleur goût, mais l'ensemble était surprenant.

À La Havane, tout le monde savait que le Riviera était l'hôtel de Meyer. Lorsque le squelette d'acier de la tour principale était encore apparent, il envoya des photos et des comptes rendus enthousiastes sur la construction en cours à son fils Paul, à Tacoma [375]. Mais, comme d'habitude, Meyer se cachait derrière toute une liste d'associés. La licence du casino, qui coûtait vingt-cinq mille dollars par an, était au nom d'Eddie Levinson. Le casino était dirigé par Eddie Torres, un associé de Levinson, et l'hôtel par les frères Smith, Ben et Harry, deux hôteliers de Toronto. Meyer n'avait gardé pour fonction officielle que la responsabilité des cuisines.

Cette relative obscurité convenait tout à fait à sa personnalité modeste… et à ses déclarations d'impôts sous-estimées. Comme tous les autres Américains travaillant au Riviera, il déclarait ses revenus à l'IRS, et payait des impôts sur la base de son salaire d'employé : neuf mille dollars en 1956, quand l'hôtel n'en était qu'au stade de projet, trente-six mille en 1957 pendant la construction, et trente-six mille cinq cents l'année de l'ouverture, en 1958.

Meyer prenait ses nouvelles fonctions très au sérieux. Au mariage de son fils Paul à Tacoma, Edna, sa nouvelle belle-fille, eut la surprise de le voir se diriger vers les cuisines du Winthrop pour demander au chef de lui faire visiter les lieux. Il alla suivre des séminaires à Miami Beach, avec Wolfie Cohen, pour en savoir plus sur les avantages respectifs des différents matériels inoxydables. Lorsque le Riviera fut ouvert, il commençait toujours son tour du propriétaire par la visite des cuisines [376].

Le Riviera fut inauguré en grande pompe le soir du 10 décembre 1957. Ginger Rogers était la vedette d'un spectacle qui fut partiellement retransmis par les chaînes de télévision américaines. Ne voulant que de l'exceptionnel, Meyer se montra très critique à l'égard de sa vedette : « Elle sait remuer son cul, mais elle n'est pas fichue de sortir une note ! » Le public eut davantage d'indulgence. Le Riviera remporta un succès immédiat. Dès le premier soir, le casino enregistra des gains. Les quatre cent quarante chambres

furent réservées pour tout l'hiver 1958, et bien au-delà. Il fallait sortir des gros billets pour avoir accès au Copa, la salle de spectacle, qui accueillit cette saison-là des artistes tels que Vic Damone, Abbott et Costello, ainsi que le comique mexicain Cantinflas. Il était encore plus difficile d'obtenir une table au restaurant, qui servait les mets les plus délicats de la ville et une viande d'une qualité incomparable.

Au cours de la saison 1957-1958, La Havane offrit toutes les extravagances possibles. Pour trouver des filles d'une fraîcheur et d'une jeunesse légendaires, il suffisait d'aller à la Casa Marina, judicieusement située près de l'aéroport, premier et dernier arrêt des libertins. Pour les spectacles, on se rendait aux revues somptueuses des jardins de Mariana – ou, dans un tout autre genre, on pouvait admirer Superman qui mesurait son impressionnante virilité avec douze pièces de dollars en argent posées les unes à côté des autres. Une soirée marquée par la licence de Batista, avec en arrière-fond la menace des coups de fusil d'une police un peu susceptible, n'aurait pas été complète sans un dîner et quelques jetons sur les tables du palace de celui que Kefauver considérait comme l'un des chefs du syndicat du crime de la côte Est.

Pourtant les clients du Riviera étaient surtout frappés par le sérieux de l'atmosphère. Les jeux se déroulaient dans le silence et la dignité, comme le commandait l'importance des enjeux. Une tenue soignée était de rigueur : le plus souvent smoking pour les hommes, et rivières de diamants pour les femmes.

Pour Segundo Curti Messina, ministre exilé par Batista en 1952, ses pires craintes devenaient réalité. Mais sa famille, restée sur place, ne partageait pas ses angoisses. Les nouveaux hôtels étaient dirigés de manière tout à fait respectable, et Curti Messina eut même vent de la mésaventure d'un de ses amis qui s'était fait évincer des tables pour cause d'ivresse.

À un visiteur américain qui s'étonnait de voir tous ces

gangsters tolérés, l'ambassadeur des États-Unis, Earl Smith, répondit :

« C'est bizarre, mais il semblerait que ce soit le seul moyen d'avoir des casinos honnêtes. »

Frank Atlass, un jeune homme qui faisait ses débuts à la radio de Chicago, vint au Riviera peu après l'ouverture. Il était un ami du « colonel » Charles Barron, directeur de l'hôtel. « Je vais te présenter à quelqu'un de très important », annonça Barron. Atlass fut frappé par le ton respectueux de son ami. Ils montèrent jusqu'au dernier étage et se rendirent dans un appartement avec balcon sur la mer. Il n'y avait ni vigiles ni gardes du corps, mais Atlass avait l'impression de marcher en terre consacrée. Un homme d'âge mûr, bronzé, ridé, les cheveux grisonnants, était installé sur le divan. Il portait une veste sport, une chemise ouverte, pas de cravate. Atlass remarqua de profondes pattes d'oie quand Meyer se leva en souriant.

Frank Atlass ne se souvient pas des plaisanteries échangées lors de cette brève rencontre avec Meyer Lansky au sommet de la tour du Riviera, mais l'atmosphère quasi religieuse lui reste encore à l'esprit.

« C'était un peu comme si l'on me présentait le roi.[377] »

14

« J'ai tout perdu » [378]

Le 25 octobre 1957, à 10 h 12 du matin, à la dix-huitième brigade, 44e Rue, les détectives William Graff et Edward O'Connor, de la police de New York, rangeaient leurs bureaux. Ils venaient de conclure avec succès une longue enquête sur le racket des quais. Ce fut le sergent qui prenait les appels d'urgence qui leur transmit le message : « Il y a eu un meurtre chez le coiffeur du Park Sheraton Hôtel[379] ».

Les deux détectives foncèrent au Park Sheraton sur la 45e Rue. O'Connor gara la voiture tandis que Graff pénétrait dans le hall. Par terre il aperçut une petite arme de poing. Il comprit qu'il avait affaire à un professionnel. Un tueur à gages abandonne toujours son arme sur les lieux du crime ; ainsi, s'il est arrêté, rien ne peut l'incriminer. Son complice, moins exposé, garde une deuxième arme en cas de besoin. Deux heures après que Graff eut remarqué la première arme, on en découvrit une seconde dans une poubelle du métro.

Le corps était criblé de balles. Lorsque William Graff entendit le nom de la victime – Umberto, ou Albert, Anastasia – il établit d'abord un lien avec l'enquête qu'il avait menée sur les quais. Le frère du mort, Tony, était à la tête d'un syndicat de dockers. Peu de temps après, Tony – qui se faisait appeler « Anastasio » – s'agenouillait devant le cadavre.

Cette fin élevait Albert Anastasia au Panthéon des gangsters américains. Capricieux, psychopathe, Anastasia était une sorte de Bugsy Siegel, le charme en moins. Il avait blessé et menacé tellement de gens que sa mort paraissait inévitable, presque juste. Curieusement, le Park Sheraton était l'ancien Park Central Hôtel où Arnold Rothstein avait été abattu vingt-neuf ans auparavant.

Mais les détectives Graff et O'Connor avaient autre chose à penser : chercher des empreintes, prendre des photos,

rassembler et protéger les preuves. « Au moins nous avons des témoins oculaires », dit Graff en montrant à O'Connor les sept coiffeurs italiens, encore sous le choc. Le patron ne cessait de gémir : « Don Umberto ! Don Umberto ! »

Les coiffeurs jurèrent n'avoir rien vu, rien d'utile en tout cas, et ne furent d'aucune aide pour identifier les assassins. En inventoriant le contenu des poches de la victime, les jeunes détectives trouvèrent une clef de chambre d'hôtel, mais sans indication de nom. Vingt-quatre heures plus tard, ils avaient découvert que cette clef venait de la chambre 1009 du Warwick, base d'opérations d'Anastasia. Ils apprirent également qu'un groupe de quatre Cubains avait séjourné à l'hôtel et rencontré le gangster. Ce groupe était conduit par Roberto « Chiri » Mendoza, un entrepreneur aux nombreuses relations qui construisait le nouvel Hilton de La Havane, encore plus imposant que le Riviera de Meyer Lansky. Anastasia avait informé Chiri Mendoza de son intention de faire partie de la future direction du casino du Hilton. Santo Trafficante se trouvait aussi au Warwick à ce moment-là. D'après le portier, Trafficante avait quitté l'hôtel le matin même de l'assassinat, et sauté dans un taxi pour l'aéroport.

Graff et O'Connor avaient enquêté sur les autres gangsters importants à La Havane, en particulier Meyer Lansky. L'argent du jeu fournissait un mobile évident. Si Anastasia avait essayé de s'imposer sur le territoire de Lansky – ou d'un autre à Cuba –, ce dernier avait peut-être ordonné sa liquidation.

Trois semaines plus tard, il y avait du nouveau. À trois cent cinquante kilomètres de New York, dans le petit village d'Apalachin, un policier, le sergent Edgar D. Croswell [380], fut frappé par le nombre de limousines qui convergeaient vers la propriété de Joseph Barbara, un distributeur de bière et de boisson. Barbara était un personnage louche. Durant sa jeunesse, il avait été arrêté – et relâché – au cours de diverses enquêtes sur des assassinats dans le milieu du racket [381]. Quant à ses invités, ils étaient encore plus

suspects. Le sergent Croswell installa un barrage à la sortie de la maison et en retint cinquante-huit. Il s'avéra que cinquante avaient déjà été arrêtés, trente-cinq condamnés, et que vingt-trois avaient purgé des peines de prison. Tous italo-américains, ils venaient pour la plupart de villes du nord-est des États-Unis. Parmi eux se trouvaient certains chefs de la Mafia new-yorkaise tels que Carlo Gambino, Vito Genovese et Joseph Profaci [382]. Ils affirmèrent que Joseph Barbara était malade et qu'ils lui rendaient visite. Tout au long de l'enquête et du procès – leurs condamnations furent annulées par la Cour d'appel en 1960[383] – ils ne fournirent aucune autre explication.

De toute évidence, la réunion d'Apalachin avait été provoquée par le meurtre d'Albert Anastasia. Cinq mois auparavant, Frank Costello avait été légèrement blessé par un tireur en rentrant chez lui. La presse new-yorkaise voyait dans ces deux événements la preuve des divisions qui agitaient la pègre. Les aimables visiteurs qui s'étaient rendus au chevet de Joseph Barbara réunissaient le Who's who des gangsters et racketteurs italiens de New York et ses environs. Une demi-douzaine d'entre eux, cependant, n'opérait pas dans ce secteur, dont Santo Trafficante Jr, alias Louis Santos, qui venait de Cuba.

On était donc ramené à La Havane. La police new-yorkaise déploya de gros efforts pour retrouver les assassins d'Anastasia. Graff et O'Connor travaillaient en équipe sous les ordres d'autres inspecteurs. La piste la plus prometteuse était la clef de la chambre 1009 du Warwick, preuve de l'existence de liens entre les affaires florissantes des casinos cubains et la guerre des gangs new-yorkais. En février 1958, l'équipe chargée de l'enquête fut informée de l'arrivée à New York du gros bonnet du jeu à Cuba. L'ordre fut donné d'arrêter Meyer Lansky.

Lansky se retrouva derrière les barreaux quelques heures après son arrivée à Idlewild Airport, le 11 février 1958. Les détectives suivirent son taxi et l'interpellèrent lorsqu'il en descendit à l'angle de la 53e Rue et de Broadway. Ils

l'interrogèrent sans succès trois heures durant et finirent par le boucler au commissariat de la 43e Rue Ouest pour… vagabondage. Le lendemain matin, Moses Polakoff venait verser les mille dollars de caution.

La police n'avait trouvé que ce motif d'inculpation, car l'interrogatoire n'avait rien donné. De quoi vivait-il ? avait-on demandé à Meyer.

« Je fais des affaires. Quel genre d'affaires ? Mes affaires. »

Et Lansky avait refusé d'en dire davantage. Ses bagages ne révélèrent rien de plus que l'interrogatoire. Les journalistes qui attendaient Meyer à la sortie du commissariat n'eurent pas plus de succès. Un reporter lui demanda ce qu'il savait de l'assassinat chez le coiffeur. « Autant de choses qu'un Esquimau en Alaska », répondit-il avant de se diriger vers l'hôtel Navarro, à Central Park South. (Une fois rénové, l'hôtel Navarro rouvrit en 1980 sous le nom de Ritz-Carlton.)

Les jours suivants, William Graff et Edward O'Connor furent chargés de suivre Lansky. Cette filature ne leur apprit rien sur l'assassinat d'Albert Anastasia ; en revanche, elle les renseigna sur les goûts et les habitudes de leur suspect. Lansky aimait les librairies (Brentano's, Barnes & Noble). Il rendit visite à son médecin et à son avocat, et passa beaucoup de temps dans divers restaurants d'importance moyenne (Dinty Moore, Forum, Longchamps, etc.)[384].

Un dimanche, Graff surveillait le hall de l'hôtel Navarro. La neige et la gadoue recouvraient les trottoirs et il se réchauffait, assis sur un canapé. Il vit Lansky se diriger vers la réception et s'entretenir avec l'employé. Lansky jeta un coup d'œil dans sa direction, traversa le hall et vint s'asseoir à côté de lui.

Graff ne savait pas quoi dire. À l'école de police, personne ne l'avait préparé à une telle situation. Mais Lansky n'était pas non plus très causant. Il se frottait le ventre en se plaignant doucement. Ses ulcères lui jouaient des tours, expliqua-t-il à son voisin. En observant Lansky, Graff dut

admettre qu'il avait l'air aussi malade qu'il le prétendait.

« Il y a quelque chose qui me tracasse », ajouta Lansky au bout de plusieurs minutes de silence. Le détective se redressa immédiatement. Le suspect principal allait-il se confesser ? Graff émit un petit bruit en guise d'encouragement.

« C'est les poulets.

Graff n'en croyait pas ses oreilles.

– Les poulets, répéta Lansky. Impossible de trouver de bons poulets à La Havane. »

Graff était sidéré. Meyer Lansky – suspect dans le meurtre le plus spectaculaire de ces dernières années à New York – lui donnait un cours sur les difficultés d'approvisionnement en poulets à La Havane ! Il n'y avait pas de problèmes avec le bœuf, expliquait-il, ni avec les poissons ou l'agneau. Mais les poulets… C'était pour ça qu'il était à New York, pour en faire livrer par avion. Et pour soigner ses ulcères, bien sûr.

William Graff resta une demi-heure à écouter les problèmes de Lansky et du Riviera, tout en se demandant comment orienter la conversation vers des sujets plus fructueux.

« Il se payait ma tête », dit aujourd'hui William Graff.

Le jeune policier ne mentionna pas cette conversation dans son rapport. Il n'avait rien appris qui puisse faire avancer l'enquête sur le meurtre.

Pourtant, dans les mois suivants, on se rendit compte que le voyage à New York de Meyer Lansky n'avait guère d'autre motif. Les hôtels Hilton, ne tenant pas à ce que le public s'imagine qu'ils louaient leur casino de La Havane à des gangsters, avaient ouvert leurs dossiers à la police, ce qui permit à William Graff et ses collègues de se faire une idée plus juste de la situation.

Treize groupements, presque tous sans lien avec les opérateurs établis à La Havane, avaient déposé leur candidature pour louer le casino du nouvel hôtel qui, selon

les estimations, devait rapporter trois millions de dollars par an. Hilton exigeait un million de loyer annuel, payable d'avance. La firme montrait une préférence pour Roberto « Chiri » Mendoza. Ce dernier avait également l'appui de Batista et du syndicat des employés d'hôtels et de restaurants, propriétaire du nouvel Hilton. Le syndicat finançait ce projet, source d'emploi pour ses membres et investissement pour le fonds de retraite. Il confiait la gestion et le marketing à Hilton.

Les contacts cubains de William Graff lui apprirent l'existence d'un droit de veto dont Lansky aurait disposé sur l'organisation des jeux à La Havane. Tous s'accordèrent à dire que Meyer n'avait rien à voir avec le Hilton. Son propre casino tournait bien. Les Américains dirigeaient les jeux à l'hôtel Nacional, au Sans-Souci et à l'hôtel Capri, où l'acteur George Raft servait de couverture à Santo Trafficante. Les Américains avaient donc leur part, et Batista avait promis ce casino aux Cubains.

Chiri Mendoza était déjà l'associé de Batista. Venant d'une vieille famille cubaine respectée, propriétaire de l'équipe phare de base-ball, il avait l'intention de charger Joe DiMaggio des relations publiques. L'idée lui avait été soufflée par Joe Rivers, organisateur de parties de craps, qui avait invité Mendoza à New York pour qu'il y rencontre DiMaggio. C'est ainsi que Mendoza avait séjourné au Warwick en octobre 1957.

La rencontre ne fut guère fructueuse. Le joueur de base-ball désapprouvait l'alcool et le jeu, à cause de leurs effets négatifs « sur la jeunesse du pays ». Une fois DiMaggio écarté, Joe Rivers introduisit son ami Albert Anastasia, qui se présenta comme l'associé idéal en raison de ses liens avec les syndicats américains. En plus de leur empire des quais, Anastasia et son frère Tony, vice-président du syndicat des dockers et responsable de la section 1814, exerçaient une influence considérable sur les employés des hôtels, des restaurants et des bars de New York.

« Est-ce que le patron peut te virer ? demanda Anastasia au

maître d'hôtel de Chandlefs, le restaurant où, en octobre 1957, il avait emmené Chiri Mendoza et ses amis.

– Non, à cause du syndicat », répondit l'employé. Anastasia lui donna dix dollars[385].

Tout en rassemblant les différents éléments qui avaient conduit Albert Anastasia et Chiri Mendoza à se rencontrer, la police new-yorkaise cherchait le rôle que Meyer Lansky avait pu jouer dans l'assassinat. Elle n'en trouva aucun. La piste cubaine n'était pas la bonne. Il en restait beaucoup d'autres, New York : territoires de gangs, parties de craps, secteurs de distribution de juke-box –, les mafiosi ne manquaient pas de raisons de tuer Don Umberto. L'équipe chargée de l'enquête abandonna Cuba au profit du Queens, de Brooklyn et du Bronx, et réunit suffisamment de preuves pour inculper cinq suspects à New York[386].

Meyer fut disculpé lors de sa comparution devant le juge Reuben Levy, le 27 février 1958, au tribunal de Manhattan. Moses Polakoff s'était montré particulièrement combatif. Il avait fait remarquer que son client était arrivé à New York avec un billet d'avion payé, qu'il avait des bagages, un chéquier, une réservation d'hôtel et 1 085 dollars en liquide. Si la police s'était donné la peine de vérifier, elle aurait trouvé qu'il possédait deux résidences, en Floride et à Cuba, et 35 000 dollars à la banque[387].

« Tout le monde sait que cet homme n'est pas un vagabond, » avait-il ajouté.

Le juge avait acquiescé et déclaré :

– Dans notre pays, être indésirable ne signifie pas forcément qu'on vive dans l'illégalité. La police n'a pas établi le délit de vagabondage. Il n'est pas prouvé que le prévenu était sans argent, sans travail et sans domicile fixe. Non-lieu. »

La Havane avait quelque chose du pays de cocagne durant la saison d'hiver 1958. Les visiteurs affluaient plus nombreux que jamais. Les opérateurs des nouveaux casinos

n'en croyaient pas leurs yeux. Au Capri, J. « Skip » Shepard, avec un bail de vingt ans pour la gérance de l'hôtel, se souvient que les flots d'argent – et les bénéfices – étaient « tout simplement incroyables. »

Grâce aux relations et à la réputation de Meyer Lansky, le Riviera attirait les gros joueurs, les flambeurs capables de signer un chèque de vingt à trente mille dollars à la fin de la soirée. Les chèques étaient rassemblés avant l'aube et mis dans le porte-documents de Dan « Dusty » Peters, qui avait déjà travaillé au Colonial Inn et dans d'autres tripots de Floride au cours des années quarante. Peters prenait le premier avion pour Miami ; à midi, tous les chèques étaient compensés. Le soir, il était de retour au Riviera. Si un chèque était refusé, le nom du joueur était transmis dans toute La Havane.

Norberto Peña, un jeune Cubain discret, était chargé de la caisse [388]. Pour former les Cubains, Meyer avait fondé une école de croupiers dirigée par Dino Cellini, un galant Italien. Les élèves savaient qu'ils étaient prêts lorsque Cellini leur faisait tailler une veste de soirée sur mesure. Mais lorsqu'arriva le tour de Peña, Cellini l'informa qu'on le destinait à d'autres tâches.

Le travail se révéla extrêmement simple. Être privé de jeu est la pire chose pour un flambeur. Un simple appel, et celui dont le chèque n'avait pas été honoré arrivait dans les minutes qui suivaient. Nombre de gros joueurs payaient leurs dettes en liquide. Durant toute sa période au Riviera, Peña n'eut jamais de vrais problèmes pour leur faire couvrir leurs dettes. Peña comprit que la vérification des comptes, méticuleuse, était l'un des secrets de la réussite de Meyer. Distraire les gros joueurs, leur offrir une chambre, des repas ou de la compagnie, n'était qu'une partie infime du travail. Si un caissier accordait un crédit de dix ou quinze mille dollars, c'était parce que quelqu'un savait que le joueur avait du répondant.

Un casino bien dirigé était une affaire complexe. Les murs de la salle de jeux étaient garnis de machines à sous, note

discordante par rapport au sérieux du jeu qui se déroulait au centre de la pièce. Les croupiers ne s'en occupaient pas. C'était une autre équipe qui se chargeait des « bandits manchots », avec un caissier indépendant. Il y avait un roulement, ce caissier étant le plus souvent un proche du président.

Meyer Lansky se mouvait comme un poisson dans l'eau dans le Cuba de Batista. Il avait toujours été prêt à arrondir les angles et maîtrisait pleinement cet art. Les serveuses étaient-elles lentes et bêtes ? Payez le syndicat pour qu'il en envoie d'autres. Diego Gonzalez écrivait-il des articles défavorables au Riviera ? Engagez-le comme « consultant » [389]. Meyer n'était jamais mesquin. Il y avait assez d'argent pour tout le monde.

Mais l'argent-roi corrompait d'autres valeurs. Nombre des élèves de Dino Cellini étaient des diplômés – les enseignants, vétérinaires ou médecins dont le pays avait besoin. Les prostituées étaient interdites au Riviera, mais près de l'aéroport, à la Casa Marina, les touristes américains qui payaient le prix pouvaient déflorer les fillettes de treize ans. Meyer Lansky, le passionné d'histoire, ne comprenait pas qu'il contribuait à la misère politique et sociale. Son laisser-faire mettait en péril la position de l'homme dont il avait besoin.

Fulgencio Batista était arrivé la première fois au pouvoir en faisant tomber un dictateur. En 1958, l'ancien sergent était à son tour devenu un tyran. L'assassinat et la torture faisaient partie de la routine de sa police secrète, la SIM. On trouvait des corps pendus le long des routes. Les opposants arrêtés pouvaient s'estimer heureux lorsqu'on se contentait de les rouer de coups.

Les classes moyennes et supérieures profitaient de l'essor du tourisme instauré par Batista. Mais une énorme tranche de la population n'en tirait aucun bénéfice. À deux pas du Riviera, dans une rue adjacente, des Cubains miséreux campaient sur les trottoirs [390]. Les opposants à Batista avaient eux aussi recours à la violence. En octobre 1956, le chef de

la SIM, le colonel Antonio Blanco Rico, avait été abattu au Montmartre Club. En décembre 1956, quelques semaines avant la pose de la première pierre du Riviera, les rebelles tenaient les montagnes et Fidel Castro débarquait ses troupes dans la partie orientale de l'île. Depuis, la célébrité et l'influence du jeune extrémiste n'avaient fait que croître. Pour contrer les rebelles, l'Église et quelques démocrates cubains s'étaient efforcés de convaincre Batista de cesser ses excès et de promettre des réformes. En vain.

Cela ne préoccupait guère Meyer Lansky. Son but premier était de récupérer les sommes investies dans le Riviera. Lorsqu'on le questionnait sur la politique locale, il haussait les épaules. Si quelqu'un d'autre prenait le pouvoir, il était certain de pouvoir l'acheter aussi.

Au début de décembre 1958, Fulgencio Batista demandait des visas américains pour ses enfants. Le 9 décembre, le président Eisenhower lui dépêchait un émissaire personnel chargé d'arranger l'asile du dictateur. Ce dernier pouvait s'enfuir rapidement de Cuba et gagner sa maison de Daytona Beach. Le 17 décembre, l'ambassadeur Earl E. T. Smith réitérait le message, de manière plus officielle. Pour les personnes bien informées, cela signifiait clairement que les jours de Batista étaient comptés.

Meyer Lansky n'était pas dans la confidence. En Floride à la fin de décembre, il n'était rentré à La Havane que pour le réveillon de fin d'année organisé au Riviera.

Après deux hospitalisations récentes pour ses ulcères, Meyer n'était pas en forme [391]. De plus, il souffrait d'une douleur au genou qui le handicapait. Il passa la nuit du 31 décembre 1958 dans sa chambre, tandis que Teddy dansait avec l'avocat de l'hôtel, Eduardo Suarez Rivas, dans la salle Copa. L'atmosphère était étrange. Il y avait eu beaucoup de réservations avant le réveillon du Riviera mais, le jour même, près de deux cents personnes s'étaient désistées.

Les hôtels du centre de La Havane furent informés à une

heure du matin. Une heure plus tôt, Batista s'était rendu en secret à Camp Columbia, avait réquisitionné trois avions qui avaient décollé avec sa femme, ses enfants, ses proches et leurs bagages. Le président avait fui le pays.

Fidel Castro et ses partisans se trouvaient toujours à huit cents kilomètres de la capitale, l'armée cubaine demeurant fidèle à Batista. Mais l'ancien sergent, craignant pour sa vie, avait choisi de ramasser ses gains et de quitter la partie tant qu'il le pouvait encore.

Dans *le Parrain II*, tourné en partie en République Dominicaine, Francis Ford Coppola a très bien rendu la confusion qui régnait à La Havane cette nuit où tout s'effondrait. Reprenant la légende, il montre Hyman Roth, le personnage de Meyer Lansky, informé à l'avance, obtenir des avions pour lui et ses amis gangsters. En réalité, Batista n'avait prévenu que très peu de monde. Au Hilton qui venait d'ouvrir, Chiri Mendoza reçut visiblement un choc en apprenant la nouvelle avec les autres. Au Riviera, l'avocat Suarez Rivas n'avait pas été mieux informé. Les attachés d'ambassade, tirés de leurs lits, demandèrent aux ressortissants américains de rester à l'intérieur des hôtels et dressèrent des listes dans l'hypothèse d'une évacuation.

À l'aube, le peuple dansait dans les rues. Les employés du Riviera quittèrent leur travail et Meyer, malade, descendit lui-même aux cuisines afin de préparer les repas, gratuits, pour les clients inquiets. Sensible à l'atmosphère générale, Teddy Lansky mit aussi la main à la pâte et nettoya les sols de marbre de l'hôtel.

Dans l'ambiance égalitaire qui commençait de régner à La Havane, l'attitude de Teddy était opportune et nécessaire. Au début de janvier 1959, des paysans, qui peu de temps auparavant osaient à peine regarder les tours de verre et de chrome, déambulaient dans les salons avec leurs cochons. « Seigneur ! Des cochons ! raconta Teddy Lansky au journaliste Paul Sann, trente-cinq ans plus tard. C'était incroyable, dans cet hôtel superbe. Et moi qui faisais le ménage au restaurant ! »

Quelques jours après, La Havane retrouva un calme précaire. Meyer se démenait pour ses clients et collaborait avec l'ambassade des États-Unis. Il fut furieux de recevoir un coup de téléphone visant à vérifier une information publiée dans le *New York Daily News* du 3 janvier 1959. D'après ce journal, Meyer Lansky, Santo Trafficante et « l'élite » des casinos de La Havane avaient quitté Cuba dans l'après-midi du 1er janvier. « Informés par leur protecteur, le président Fulgencio Batista, les organisateurs de jeux ont fui le pays dans trois charters. » Et le *New York Herald Tribune* de titrer : « Les polices fédérales et locales en alerte. Arrivée massive de gangsters. [392] »

Meyer téléphona immédiatement à son ambassade, qui nota son appel le 4 janvier 1959. Il voulait faire savoir qu'il n'avait pas quitté Cuba et restait au Riviera pour « s'occuper du personnel, même s'il était malade et aurait dû être hospitalisé. » Et il y avait une autre raison. Il tenait à ce que l'agent du FBI, l'« attaché juridique », soit mis au courant. Meyer était assigné à comparaître à Washington, devant la commission restreinte sur les activités illicites dans le domaine du travail et de la gestion, présidée par le sénateur John McClellan. Il redoutait que les fables des journaux puissent être interprétées comme une attitude de mépris vis-à-vis de la commission.

Lorsqu'il arriva à Miami trois jours plus tard, le 7 janvier 1959, Meyer Lansky se montra plus aimable que d'habitude avec les journalistes qui l'attendaient à l'aéroport. Il dit au reporter Milt Sosin, du *Miami News*, avoir été « très amusé » par les histoires de sa fuite, le jour de la révolution cubaine. « J'ai appelé le bureau du FBI à La Havane. Je leur ai demandé si j'étais recherché. Ils m'ont répondu que non. » Pour tout bagage, Meyer portait un petit sac. Il venait voir son médecin et repartirait à Cuba dans quelques jours.

À la fin de janvier 1959, Lansky était revenu à La Havane et tentait de parvenir à un accord avec les nouvelles autorités. Durant la période des désordres, peu sanglants, de la révolution, les gangsters avaient gardé la tête froide et ne

s'étaient pas comportés en gangsters, à une exception près.

Le matin du 1er janvier, la foule s'en était pris au symbole de la corruption de l'ancien régime, les parcmètres. Leurs revenus étaient censés financer des soupes populaires mais l'argent tombait directement dans la poche des proches de Batista. Une fois les parcmètres arrachés, le peuple s'attaqua aux machines à sous des casinos américains. Le premier visé fut le Salon Rojo du Capri. Les révolutionnaires furent stoppés net par George Raft, la star qui avait une petite part dans le casino. « Vous allez pas bousiller mon casino », grogna Raft et, d'après Wayne S. Smith, l'un des attachés d'ambassade, la foule fit demi-tour. Le gangster de cinéma, lui, avait tenu son rôle.

L'une des premières décisions du nouveau gouvernement fut d'interdire la loterie nationale et les casinos. Comme l'annonça le Premier ministre Miro Cardona, si le tourisme du pays dépendait effectivement des jeux, l'industrie du tourisme allait souffrir[393].

Dans le maquis, Fidel Castro avait déjà proclamé son intention de virer les gangsters qui tenaient les casinos de La Havane. « Nous n'allons pas seulement expulser les gangsters yankees, nous allons les descendre », déclara-t-il.

Aux yeux de Castro, les gangsters constituaient un symptôme de tout ce qui allait mal dans le Cuba de Batista, un pays à la fois complice et victime de l'impérialisme américain.

Les réalités amenèrent Castro et ses ministres à reconsidérer la question. À la fin de janvier 1959, des milliers de serveurs, croupiers et barmen qui se retrouvaient au chômage défilaient dans les rues de La Havane.

Castro avait confié les casinos et la loterie nationale à Pastora Nuñez, une des combattantes de la Sierra Maestra. À la fin de février 1959, la Señorita Nuñez convoquait les principaux responsables de casino. « Je désapprouve vigoureusement votre façon de gagner de l'argent, mais nous allons reconsidérer notre position. »

L'argent eut le dernier mot. Les patrons acceptèrent de verser sept semaines de salaire à leurs employés, et le gouvernement annula le décret. Un avion survola Miami Beach avec la bannière : CASINOS ROUVERTS A LA HAVANE. Il restait six semaines avant Pâques et, avec un peu de chance, les casinos pourraient compenser les pertes de la saison. Dans les salles de jeux, on affichait un optimisme prudent face à l'idée d'une coexistence avec un régime apparemment intègre et pragmatique. « Moi, je suis content qu'on ait viré cet escroc de Batista », déclara un joueur anonyme au magazine *Time*.

Le même optimisme régnait à New York, où Fidel Castro fut accueilli en héros. Le régime de Batista avait eu très mauvaise presse ces derniers mois et le jeune chef de la guérilla était considéré comme un libérateur, dans la meilleure tradition sud-américaine.

Meyer Lansky avait des doutes. Certes, Castro s'était montré souple en rouvrant les casinos. Mais il y avait ces parodies de procès – avec trois cents exécutions en mars 1959 [394] – et l'influence de la ligne dure, marxiste-léniniste, représentée par Ernesto « Che » Guevara et le frère de Castro, Raul. Les syndicats avec lesquels traitait le Riviera se montraient de plus en plus combatifs, parlaient d'expulser les Yankees et d'instaurer un contrôle venant des travailleurs.

Graisser la patte ne marchait pas avec ces jeunes extrémistes et, le 6 mai 1959, Jake Lansky fut emprisonné, puis expulsé. Dino Cellini subit le même sort [395].

Meyer lisait le *New York Times* tous les jours. Les articles favorables d'Herbert L. Matthews, qui avait accompagné les rebelles dans la Sierra Maestra, impressionnaient l'opinion publique américaine. Son frère étant emprisonné sans jugement, Meyer ne partageait guère ces sympathies pour le régime. Souvent malade, il se rendait fréquemment en Floride, et il estima bientôt que les Américains se méprenaient sur la nouvelle situation cubaine.

« Il faut que quelqu'un explique au gouvernement ce qui se passe réellement là-bas, dit-il à Joe Varon en mai 1959.

– Meyer, ce quelqu'un, c'est toi », lui répondit son avocat.

Le 22 mai 1959, à l'instigation de Varon, Meyer rencontra Dennis O'Shea, le numéro deux du FBI à Fort Lauderdale[396]. O'Shea avait accepté l'offre de Varon et il était accompagné d'un agent de Miami, expert en affaires cubaines. Meyer avait soigneusement préparé l'entrevue. Il commença par un survol historique, rappelant que les révolutions populaires se tournaient souvent vers le totalitarisme au fur et mesure que les « durs » consolidaient leur pouvoir. « Il se comportait en historien passionné », se rappelle Dennis O'Shea. Meyer se délectait de jouer le professeur avec les deux agents du FBI. « Il nous a fait un numéro, que j'ai trouvé plutôt impressionnant. Il avait étudié certains événements historiques… Il nous a fait comprendre que la même chose allait se produire à Cuba… De mon point de vue, c'était très perspicace », ajoute O'Shea. L'agent du FBI nota dans son rapport « qu'au cours de la conversation, Lansky a montré une excellente compréhension de la politique, présente et passée, et un réel talent d'orateur ».

Les deux agents avaient discuté des motifs qui poussaient Lansky agir de la sorte. Meyer joua cartes sur table dès le début. Il admit que ses intérêts dans l'organisation du jeu étaient « paralysés » par la politique du régime castriste et que lui et ses collègues allaient subir de lourdes pertes si la situation ne changeait pas.

Les agents notèrent « que l'éventualité des pertes l'avait sans doute incité à discuter de la situation cubaine. Néanmoins, il avait le sentiment que le gouvernement américain devait dès à présent se montre vigilant, avant que les changements politiques ne constituent une réelle menace ».

En patriote, Meyer voulait convaincre les agents du FBI de son attachement à la sécurité du pays. Pendant plus d'une heure, Meyer fit part de ses observations sur la politique

cubaine. D'après lui, l'anti américanisme avait beaucoup plus de poids au sein du gouvernement e des syndicats qu'on ne l'imaginait. « Les factions communistes vont se renforcer », ajoutait-il. Il y avait déjà des communistes à la tête de certains ministères « et le gouvernement tout entier sera bientôt communiste ». Meyer insistait sur la naïveté des journaux américains qui décrivaient Castro comme un « sauveur » libéral et modéré.

O'Shea se rappelle qu'à cette époque « on considérait Castro comme un preux chevalier. Lansky nous a donné les noms de ceux qu'il considérait comme les communistes futurs détenteurs du pouvoir ».

L'attitude de Meyer était incontestablement amicale. Les agents ne le trouvèrent pas en bonne santé. « Lansky avait les traits tirés, il se déplaçait très lentement et semblait beaucoup souffrir. »

Ses craintes concernant le Riviera ne faisaient qu'aggraver ses ulcères. Son médecin lui avait ordonné de ne pas rester debout plus de quatre heures, dit-il, et il n'avait pas l'intention de retourner à Cuba de sitôt. Cependant, ses sources ne manqueraient pas de l'informer de progrès de l'infiltration communiste, et il proposa d'en faire part au FBI.

L'offre fut rejetée. Dennis O'Shea adressa un rapport à Washington qui rejoignit le dossier Lansky. Le FBI ne s'en servit pas, et rien ne prouve qu'il le transmit au Département d'État ou à l'attaché juridique de La Havane [397]. Lansky avait une telle réputation que personne ne voulait se voir traiter de naïf en accordant quelque confiance à ses propos.

Ce qui suivit montre que le FBI aurait pourtant dû lui prêter plus d'attention. Six mois après l'expulsion de Jake Lansky et Dino Cellini, une délégation commerciale soviétique était reçue avec les honneurs. Au printemps de 1960, Anastase Mikoyan fut accueilli à bras ouverts par Fidel Castro, ce dernier déclarant que la révolution cubaine tendait au socialisme. Le 7 mai 1960, Cuba nouait des relations diplomatiques avec Moscou.

On débat depuis toujours sur l'attitude des dix-sept premiers mois du gouvernement castriste, de son passage de réformateur, non aligné, à son statut d'allié indéfectible des Soviétiques. La politique américaine avait-elle inexorablement poussé Cuba dans le camp soviétique ? Aurait-on pu empêcher ce glissement ? La question reste ouverte. Les dossiers du FBI sur la rencontre du 22 mai 1959 dans le bureau de Joseph Varon montrent que, un an à l'avance, Meyer Lansky avait prévu assez précisément ce qui allait se passer.

Piètre consolation. Sur le plan personnel, en termes d'investissements, Meyer Lansky s'était complètement trompé.

En avril 1958, neuf mois avant le départ de Batista, lorsque les casinos de La Havane tournaient à plein, le Bureau des jeux du Nevada avait retiré leurs licences à ceux qui opéraient à Cuba. Le succès spectaculaire des Riviera, Capri, Nacional et Hilton causaient beaucoup de tort aux casinos de Las Vegas.

Cinq opérateurs du Nevada avaient immédiatement protégé leur position à Las Vegas. À l'automne de 1958, Moe Dalitz, Wilbur Clark, Sam Tucker, Morris Kleinman et Thomas « Black Jack » McGinty avaient vendu leurs parts à La Havane. Les événements du 1er janvier 1959 leur donnèrent raison : ils s'étaient retirés à temps et avaient même réalisé des bénéfices.

Meyer Lansky n'avait pas eu cette astuce. Les travaux et l'équipement du Riviera avaient coûté 14 millions de dollars, selon l'estimation du gouvernement de Batista – 18 millions, selon Meyer [398] –, 6 millions ayant été fournis par les Cubains[399]. Aucune archive ne donne la somme exacte, mais on peut raisonnablement estimer que Lansky et ses associés ont investi entre 8 et 12 millions dans l'hôtel. Au moment du départ de Batista, le Riviera tournait depuis un an. Les analystes du Hilton, qui suivaient de près les résultats de leur concurrent afin de prévoir leurs propres profits, estimaient qu'il avait enregistré un bénéfice de 3 millions de

dollars[400]. Cela laissait subsister un déficit de 5 à 9 millions, puisque le Riviera ne réalisa guère de bénéfices durant la période transitoire de Castro.

Meyer Lansky ne dévoila jamais le montant de ses investissements. Comme toujours, il avait tenu à faire profiter ses amis d'une bonne affaire, mais cela impliquait qu'ils devaient supporter leur part de pertes[401]. Moins prudent que d'habitude, il avait misé sa fortune personnelle sur la réussite du Riviera. « Cet hôtel était sa gloire », dit Joseph Varon. Meyer Lansky avait investi bien plus que de l'argent à La Havane. Il s'était investi lui-même. Il avait tout parié et, comme il le confia plus tard, il avait « tout perdu ».

Le 24 octobre 1960, la *Gaceta Oficial de la Republica de Cuba* annonça la confiscation et la nationalisation du Riviera. La même mésaventure touchait cent soixante-cinq entreprises américaines, dont Kodak, Woolworth, Canada Dry, Westinghouse et Goodyear. Meyer Lansky était en bonne compagnie.

Cette confiscation massive était dans la logique d'une série de mesures de rétorsion réciproques entre les États-Unis et Cuba, qui devait culminer dans l'affaire de la baie des Cochons l'année suivante. Meyer Lansky ne fut pas surpris. Son frère et lui étaient constamment harcelés par les autorités cubaines alors qu'ils tentaient de faire tourner le Riviera. L'hôtel et le casino perdant de l'argent, Meyer était obligé de puiser dans ses fonds propres pour rester ouvert, espérant toujours un changement. La décision de Castro fut presque un soulagement.

La tension affectait fortement Meyer. En 1959, les agents du FBI avaient noté son mauvais état de santé. Un an et demi plus tard, il était encore plus gravement malade. Ses ulcères le rongeaient et les douleurs cardiaques l'affaiblissaient davantage. Les médecins diagnostiquèrent une péricardite. À l'approche de la soixantaine, son état devenait préoccupant.

La fin du rêve du Riviera sembla achever Meyer Lansky. Il

respirait mal, marchait lentement, comme un vieillard[402]. Les douleurs dans la poitrine se firent plus vives et, dix-huit mois après l'abandon de l'hôtel, il s'effondra, victime d'une crise cardiaque. Il fut hospitalisé deux fois, à New York puis en Floride, au Hollywood Doctor's Hospital. Il resta un mois sous tente à oxygène, sous l'œil inquiet des spécialistes. À un moment critique, on fit même venir le rabbin et la famille. Paul arriva de Tacoma.

Un jour où Meyer allait particulièrement mal, Buddy demanda à son frère et sa sœur ce qui se passerait si leur père venait à mourir. Sauraient-ils se débrouiller sans papa ? Jake, qui se trouvait dans les parages, surprit leur conversation.

« Si votre père meurt aujourd'hui, n'attendez pas beaucoup d'argent ; il est fauché. »

15

« Ce nabot, qu'est-ce qu'il aurait pu nous faire ? »

En août 1962, un mois après son soixantième anniversaire, pour la première fois de sa vie, Meyer Lansky se rendit en Israël [403]. Après sa crise cardiaque, il avait effectué un tour d'Europe afin de se remettre totalement et le séjour de deux semaines en Israël se révéla particulièrement stimulant.

« Il ne s'intéressait pas du tout au judaïsme quand nous étions petits, se souvient Buddy. Un arbre de Noël, du porc, et pas de Bar Mitzvah. Nous ne savions pas ce que c'était d'être juif. [404] »

En Israël, Meyer sembla découvrir une autre dimension. Il se passionna pour la politique du pays, prit parti contre les Arabes et les mesures américaines favorables à ces derniers. Il se souvenait aussi de son enfance à Grodno et de son affection pour son grand-père Benjamin.

« Il n'en avait jamais parlé avant », dit Buddy.

En fait, son engagement remontait à l'époque où il avait aidé la Haganah, sur les quais de Floride et du New Jersey, à la fin des années quarante. Dix ans plus tôt, il avait monté une équipe de gros bras pour semer le trouble dans un meeting de nazis germano-américains. Mais, au début des années soixante, son « judaïsme » prit une nouvelle forme.

Il avait fêté son anniversaire malade, à demi immobilisé ; les médecins tentaient d'éviter que tous ses organes ne défaillent les uns après les autres. Rien de surprenant, dans ces conditions, à ce qu'il se soit tourné vers ses racines et interrogé sur sa place dans l'éternité. Lansky se trouvait alors à un tournant particulièrement critique. La fermeture des maisons de jeux à Cuba, qui avait pris tant de gens par surprise, avait anéanti une grande partie de sa richesse personnelle. De plus, cela avait mis fin à ses plus grands espoirs : diriger un casino de première classe.

Les problèmes d'argent n'étaient pas les pires, Meyer disposait encore de plusieurs moyens de rétablir sa fortune. Mais il était profondément déstabilisé et c'est pourquoi il se tourna vers la tradition juive. Sur une suggestion de son ami de Boston, Joe Linsey, il versa un don au centre sportif que celui-ci faisait construire à l'université de Brandeis, en Nouvelle-Angleterre [405], créée à l'époque où les autres universités imposaient des quotas sur les étudiants juifs.

Meyer tenait à se rendre personnellement à la synagogue d'Hollywood durant les grandes fêtes juives pour y faire ses dons, bien que l'un des collecteurs de fonds, inquiet pour sa santé, tentât de l'en dissuader. « Merci, lui répondit Meyer, mais j'aime bien me sentir intégré à la communauté. [406] »

Lors de la guerre des Six Jours, Meyer téléphona aussitôt à son rabbin pour lui faire part de son soutien. Pourtant, il n'était pas, et de loin, le plus généreux des donateurs. Les sommes versées au Fonds d'urgence pour Israël furent à peu près équivalentes à ses donations à l'université Brandeis : moins de mille cinq cents dollars [407]. Mais Meyer incitait ses amis à participer à l'effort. « Il est venu me voir plusieurs fois, se souvient Shapiro. Il m'impressionnait toujours par son calme, son intelligence. Il aimait beaucoup parler d'Israël. »

Avec Israël, Meyer Lansky avait trouvé un moyen de transcender ses espoirs et ses craintes, des émotions qu'il s'efforçait habituellement de réprimer. D'autres auraient pu s'enthousiasmer pour une équipe de sport ou se réjouir du succès de leurs enfants, mais Meyer n'avait jamais été très sportif et ses enfants ne lui donnaient guère de satisfactions.

Buddy Lansky rencontra sa femme Annette à la Rascal House, une succursale de l'empire Wolfie Cohen, au milieu des motels de Miami Beach. Elle y travaillait comme hôtesse, et s'arrangeait toujours pour que Buddy ait une bonne table. Il ne faisait jamais la queue.

La première fois, il s'était présenté à Annette en annonçant : « Bonjour, je suis Buddy Lansky, le fils de Meyer. »

Annette, qui connaissait Meyer Lansky, avait été impressionnée. Quand elle repense à sa relation avec Buddy, elle considère qu'elle est toujours restée dans l'ombre de ce père.

Buddy lui offrait des fleurs et des parfums, lui téléphonait et l'invitait à dîner. Elle l'aimait beaucoup, elle le trouvait drôle et gentil, et avait pitié de lui. Peu après leur rencontre Buddy lui proposa de l'épouser, et cela apparut comme la solution idéale. Âgée de vingt-six ans en 1955, Annette avait déjà été mariée deux fois et était mère d'un petit garçon. Elle s'occuperait de Buddy, lui apporterait son amitié et un foyer en échange de la sécurité qu'il lui offrait. Peut-être même se montrerait-il un bon père pour son fils. « Je me disais que je serais bonne pour lui, et qu'il serait bon pour moi. »

Meyer Lansky, lui, se montra moins confiant. Ayant toutes les raisons de se méfier du jugement de son fils, et trouvant que Buddy précipitait les choses, il lui demanda d'attendre deux ans. « Ce furent les années les plus dures de ma vie, car Annette n'avait pas envie d'attendre. Mais je lui ai dit que c'était inévitable, mon père passait en premier. » Deux ans plus tard, Meyer était toujours aussi soupçonneux. « Pourquoi une femme aurait-elle envie d'épouser Buddy ? »

Avec ses pommettes saillantes et ses cheveux noirs bouclés, Annette rappelait un peu Ava Gardner. Sûre d'elle, elle savait s'habiller. Meyer la soupçonnait de courir après l'argent. Au printemps 1957, quand l'idée du mariage fut enfin acceptée, l'ossature du Riviera surplombait majestueusement le Malecón et le Nacional tournait à plein régime. Les Lansky étaient riches, et l'avenir prometteur.

Un jour, Joe Varon reçut un coup de téléphone de Buddy : Meyer exigeait un contrat de mariage. Devant les soupçons de Meyer, Varon proposa d'avoir un entretien en tête à tête avec la future épouse. Au milieu de cette entrevue, il évoqua la possibilité d'une rupture. Annette accepterait-elle de renoncer aux biens de Buddy en cas de divorce ?

« Bien sûr, je ne veux pas divorcer, je veux me marier. »

Il ne fut plus question de contrat.

« Je crois que c'était un test, dit Annette, cela ne m'a pas dérangée. Je savais que j'étais correcte. »

Malgré tous ces détours et ces reports, la cérémonie dans un restaurant chinois face à l'océan fut étonnamment réussie. Buddy n'avait pas le sens des affaires de son père, mais il s'était trouvé une femme solide, qui acceptait de s'occuper de lui et qui, par-dessus le marché, était fort agréable à regarder. Paul arriva de Tacoma, sans sa femme qui était enceinte et n'avait pu faire le voyage. Sandra délaissa les charmes de New York pour assister au mariage de son frère. Grand-mère Yetta, toute ratatinée, grignotait joyeusement les côtelettes de porc. « C'est de l'agneau », lui avait dit Buddy.

Comme cadeau de mariage, Meyer pensait leur offrir une maison. Mais en réglant les derniers détails, il eut à nouveau des doutes sur les intentions de sa belle-fille : il proposait au jeune couple une petite maison moderne à vingt-deux mille dollars, la même que celle que Jake venait d'offrir en cadeau de mariage à sa propre fille Ricky ; Annette refusa ce qu'elle considérait comme une boîte de conserve. « J'en avais trouvé une autre à trente-deux mille dollars qui me plaisait » Cela ne plut pas du tout à Meyer, qui campa sur ses positions. « Ce sera celle que j'ai choisie ou rien. Si c'est bon pour Ricky, c'est bon pour vous ! » Annette ne voulut pas céder, si bien qu'elle se passa de maison ; ses relations avec son beau-père en furent définitivement détériorées. « Il était très froid. On aurait dit qu'il vous transperçait de son regard. Il me faisait peur, je ne sais pas pourquoi. Ce nabot, qu'est-ce qu'il aurait pu nous faire ? » Elle avait souvent l'impression de se trouver devant un commissaire de police. « Il vous harcelait. Si vous disiez. "On est mardi", il vous demandait, pourquoi, comment vous le saviez… »

Elle s'entendait beaucoup mieux avec oncle Jake, qu'elle voyait plus souvent car c'était lui qui versait la pension hebdomadaire de cent dollars que Buddy recevait en plus de ses cent dollars de salaire pour son emploi au Tuscany

Motel, à la limite d'Hollywood et de Hallandale.

Elle éprouvait également une certaine sympathie pour la mère de Buddy, Anne, qu'elle rencontra à New York. « C'était une grande dame. On voyait qu'elle avait été très élégante. Elle avait de la classe. »

Mais elle savait que sa belle-mère n'était plus celle qu'elle avait été. « Il y avait des cafards partout dans l'appartement. "Ne les tuez pas, criait-elle, ce sont des êtres humains." Les cafards étaient ses amis. »

En revanche, elle n'aimait pas Teddy, la belle-mère de Buddy. « "Cette robe de chambre est merveilleuse, je vous l'achète. Elle est soldée à dix dollars, au lieu de soixante", insistait-elle. Elle ne m'offrait jamais ce qui me plaisait, mais ce qu'elle trouvait bon marché. »

Annette était entrée dans un monde où tout avait un aspect retors ou caché. Il ne fallait pas se fier au sens immédiat des propos que l'on vous tenait. Sur le compte commun qu'elle partageait avec Buddy, elle remarquait souvent des transferts de grosses sommes. « Papa m'a réclamé un chèque », expliquait-il. Or on ne discutait pas les ordres de papa.

Jusqu'à ce qu'un jour, oncle Jake lui demande si elle savait que leur compte était à découvert : « Buddy a joué. Et il a fait des chèques en bois. »

Buddy lui avait donc menti. Il dépensait l'argent pour son propre compte. Pire encore, Meyer et Jake avaient investi dans le Tuscany au début des années cinquante, après la fermeture de leurs établissements de jeux. L'affaire ne s'était pas révélée très rentable et, un ou deux ans plus tard, il avait fallu de nouveaux fonds. « Résilie ton assurance, avait dit Meyer à Buddy, et place l'argent dans le Tuscany. »

La police d'assurance valait, à l'époque, vingt-cinq mille dollars. Son père l'avait souscrite à son profit quand il était enfant et, à vingt-sept ans, Buddy ne vit aucun inconvénient à ce que Meyer lui dise que faire de cet argent qui pourtant lui appartenait désormais. « Que je sois d'accord ou pas, il

avait toujours le dernier mot. Il était plus vieux que moi, il en savait plus, j'avais l'impression qu'il ne se trompait jamais. »

Le Tuscany ne fut pas un bon placement. Le motel n'était pas rentable, et il fut repris à la fin des années cinquante par un groupe d'investisseurs dirigé par un homme d'affaires de Miami, Milton Hoff, qui le convertit en établissement thermal. Le versement du prix d'achat s'effectuait mensuellement, avec les bénéfices. En tant qu'actionnaire du Tuscany, Buddy recevait sa part[408].

Annette savait que son mari jouait mais elle pensait qu'il s'agissait de sommes dérisoires ; elle était loin de se douter qu'il avait contracté une dette de douze mille dollars.

Buddy alla trouver Joe Sonken, directeur du Gold Coast Restaurant d'Hollywood, qui le mit en contact avec un usurier[409]. Être le fils de Meyer avait une incidence à la fois bénéfique et néfaste sur la situation de son fils aîné : les établissements de jeux, sûrs d'être payés, lui faisaient facilement crédit. Mais l'usurier ne se montra pas aussi confiant. Il insista pour que Buddy lui confie ses actions du Tuscany en échange du prêt, et ce fut ce qui lui attira des ennuis. Quand Meyer eut vent de l'affaire, il paya l'usurier et passa un terrible savon à son fils. « Comment as-tu pu faire affaire avec ces gens-là ? Pourtant, tu sais bien ce que c'est ! »

« J'aurais encore préféré passer devant un juge et en prendre pour cinq ans », se souvient Buddy.

Un an plus tard, Buddy reçut une notification des services des impôts pour un contrôle fiscal. C'était au sujet des douze mille dollars. Buddy avait, en fait, encaissé ses parts du Tuscany pour financer ses dépenses de jeu. Il lui avait donc semblé logique de compenser ses pertes en mettant l'argent emprunté sur son compte.

Enquête de TIRS, dettes de jeu, usurier, manipulations financières au nom des Lansky… En 1962, malade, lui aussi sous surveillance étroite de TIRS et du FBI, Meyer n'avait vraiment pas besoin d'être trahi par la stupidité de son fils.

« Il ne m'a pas insulté, ni menacé, non… Mais c'était simplement la façon dont il vous regardait… Des yeux de glace. »

Terrifié par la colère de Meyer, Buddy avala un soir un tube de somnifères en laissant un mot pour Annette : « Je ne supporte pas le mépris de mon père. » Sa femme le conduisit immédiatement à l'hôpital et, pendant les mois qui suivirent, l'aida à se rétablir. Une fois l'origine des douze mille dollars établie, l'IRS se montra fort indulgent, mais Lansky père rejetait la totalité de la faute sur Annette. Elle n'avait pas accompli ce qu'on attendait d'elle. Kt Buddy aggrava les choses en avouant à son père qu'il avait joué pour offrir des cadeaux à sa femme.

« Quels cadeaux ? s'écria Annette, folle de rage. Une maison ? Une voiture ? Des diamants ? »

Buddy sourit d'un air piteux : « Tu sais, articula-t-il faiblement, papa voudrait qu'on divorce. »

« Je ne peux pas le lui reprocher, dit aujourd'hui Annette, il a toujours vécu dans l'ombre de son père, il est resté enfant toute sa vie. » Ce qu'elle regrette le plus, c'est que Buddy n'ait jamais joué un rôle de père auprès de son fils. « Ce n'était pas en lui. Il ignorait ce qu'était un père. »

Meyer Lansky n'avait pas su être un père et, pour Annette, il ne sut pas non plus être un beau-père. Elle accepta le divorce et, fidèle à sa promesse, ne demanda aucune pension alimentaire. Meyer envoya mille dollars [410]en liquide à la mère d'Annette.

« Elle a beaucoup de frais, je le sais. [411] »

Sandra Lansky Rappaport vivait dans l'opulence à Manhattan. À la fin de 1960, Paul et Edna passèrent quelques jours chez elle, et Edna se rendit compte pour la première fois de la richesse des Lansky. « C'était luxueux. Une domestique est venue nous accueillir à la porte et s'est occupée du bébé. J'ai ouvert un placard pour chercher un pull-over, et j'y ai compté vingt-quatre manteaux de

fourrure. »

Le couple fut beaucoup moins impressionné par son mode de vie. « Au lit toute la journée, et dehors toute la nuit », se souvient Edna. Paul était furieux contre sa sœur qui, d'après son épouse, « abandonnait son fils Gary à la bonne pendant des heures ». « Cet enfant est mal nourri », avait déclaré Paul, et il était sorti lui acheter des oranges.

Sandra évoluait dans la haute société et sortait avec Charles Revlon, le roi des cosmétiques, connu pour inonder de roses rouges les appartements de ses petites amies. Bien que séparée de Marvin Rappaport, elle restait en bons termes avec lui. L'homosexualité de ce dernier n'était plus un secret pour personne et son ex-femme était une des clientes régulières de son restaurant, le Spindletop.

Ed Hartnet appartenait aussi au groupe des amis de Sandra. Elle l'avait rencontré à West Point, où il faisait ses classes en même temps que Paul. Mais il avait pris une autre direction et travaillait désormais pour le FBI. [412]

Il est difficile aujourd'hui de savoir précisément ce que la fille unique de Lansky dévoila à l'homme du FBI. Hartnet est mort, et Sandra refuse de parler. Le FBI protège ses sources et ne communique pas ses dossiers.

Après les allégations de la commission Kefauver, le FBI avait ouvert un dossier sur Meyer. Le meurtre d'Albert Anastasia, la rencontre d'Apalachin et les casinos cubains avaient éveillé son intérêt. Pendant toutes les années cinquante, l'INS avait surveillé Lansky et tenté de constituer un dossier d'expulsion. Mais, à présent, le FBI avait sa propre source : la fille Lansky.

Sandra Lansky n'était pas avare d'information : « Elle nous disait tout ce qu'elle savait, se souvient un collègue de Hartnet. Si on lui demandait s'il partait en voyage, et dans quel but, elle épiait les conversations téléphoniques. Elle était toujours prête à nous aider. » Sandra avait son nom de code. « Chaque fois que je l'appelais ou que je la rencontrais – le plus souvent, cela se passait dans un endroit

bondé –, je dictais ensuite un mémorandum au FBI, à joindre au dossier Lansky. » Sandra ne se doutait pas que ses moindres propos étaient soigneusement consignés, mais elle savait parfaitement à qui elle s'adressait. « Elle connaissait Eddie, elle nous connaissait tous. Elle avait une dent contre son père. Pour elle, il avait fait enfermer sa mère pour pouvoir en épouser une autre. »

On peut expliquer la trahison de Sandra par une forme de détresse morale. Les agents du FBI eux-mêmes s'interrogeaient sur sa santé mentale. « Comment garder sa raison dans cette atmosphère, dit l'un d'eux, alors que votre père met votre mère à la poubelle pour épouser une femme plus jeune ? »

En fait, Teddy était de quatre ans l'aînée d'Anne, et Meyer ne l'avait rencontrée que dix-huit mois après son divorce. Mais Sandra Lansky, encore enfant à l'époque de la séparation de ses parents, ne pouvait en être sûre. Ce qu'elle savait, en revanche, c'est que son père lui avait menti, jouant les célibataires alors qu'il était déjà remarié. Déçue et rebelle, Sandra avait cherché la sécurité dans son propre couple, pour s'apercevoir que son mari n'était pas non plus celui qu'elle croyait. Rien de surprenant à ce qu'elle fût passablement perturbée.

« Elle était schizophrène, dit Annette Lansky. Elle prenait le même chemin que sa mère. » « Elle était toujours bourrée de médicaments. J'essayais de lui parler, mais c'était impossible. Elle traînait partout, dans les bars, les clubs. Elle avalait n'importe quels cachets », se souvient Buddy. « Il faut que je l'éloigne de New York, confia un jour Meyer à sa belle-fille, Edna. Elle se tue avec ces médicaments. [413] »

Meyer ignorait – comme tous les autres membres de la famille – que Sandra fournissait des renseignements au FBI, mais il était au courant de sa vie tumultueuse. « Les propriétaires de bar le tenaient informé, se rappelle Buddy, et tout ce qu'il pouvait dire, c'était : "Veillez sur elle." Il était sûr qu'elle s'attirerait des ennuis ; cela n'a pas manqué. »

Un jour, au début des années soixante, Buddy reçut un coup de téléphone de sa sœur. Elle se sentait très mal, il fallait qu'elle entre à l'hôpital. « Si papa appelle, dis-lui simplement que je suis partie quelques jours en voyage. » Buddy refusa absolument de mentir à son père. « Bon, alors, dis-lui la vérité. »

Meyer prit immédiatement un vol pour New York.

« Elle est à la maternité, ils n'avaient plus de place ailleurs », dit-il à Buddy, un peu intrigué.

Edna, la femme de Paul, se souvient de l'inquiétude familiale lorsque Sandra était sortie de l'hôpital. « La pauvre petite, elle avait une mine abominable. On aurait dit une souris dans la gueule d'un chat. Tout le monde s'est occupé d'elle. »

Un mois plus tard, Meyer reçut un coup de téléphone d'un des médecins de l'hôpital. Il s'inquiétait de la note, toujours impayée, et il voulait aussi savoir ce qu'on comptait faire de « l'enfant ».

En fait, Sandra avait donné naissance à un garçon, qu'elle avait abandonné sur place, sans lui donner de nom. Prématuré, le bébé souffrait d'une forme de paralysie cérébrale. Toute la famille fit corps. L'enfant n'était pas de Marvin, et Sandra ne révéla jamais le nom du père ; pourtant, Marvin le reconnut et lui donna son nom, David Jay Rappaport. Plus surprenant, Anne, la première femme de Lansky, fit à cette occasion une réapparition spectaculaire. Elle noua ses cheveux, troqua ses pantoufles contre de vraies chaussures, et vint s'occuper du bébé qu'on avait ramené de l'hôpital.

Un élément positif sortait de cette triste histoire : Anne, revivant ce qu'elle avait connu avec Buddy, s'épanouit pendant une saison ; elle était à nouveau utile, on avait besoin d'elle.

Hélas, son petit-fils n'accomplissait guère de progrès. Il était beaucoup plus handicapé que Buddy, physiquement et

mentalement. Après avoir lutté pendant des mois, Anne dut renoncer et, en l'absence d'autres personnes pour prendre l'enfant, il fut confié à une institution. Selon son oncle Buddy, c'était « un légume ». David Jay Rappaport, qui approche aujourd'hui la trentaine, est toujours dans un établissement spécialisé.

Meyer Lansky, d'ordinaire d'un calme olympien, eut un terrible accès de rage en découvrant ce que sa fille avait fait. Étaient-ce les drogues qui avaient nui à l'enfant ? Avait-elle porté des vêtements trop serrés pour cacher sa grossesse ? Edna Lansky était près du téléphone quand Paul reçut l'appel de son père ; les cris de celui-ci résonnaient dans toute la pièce. Paul était très pâle.

« Je ne veux plus jamais la revoir ! hurla Meyer à Buddy.

– Et Gary ? demanda Buddy, qui savait à quel point Meyer aimait son petit-fils, l'aîné de Sandra.

– Pauvre Gary, il va lui falloir apprendre à souffrir. »

Peu après, Meyer fut également hospitalisé pour ses ulcères, et Edna lui rendit visite. Les activités de Paul l'avaient conduit à un court séjour en Nouvelle-Angleterre. Edna était toujours un peu effrayée par « Grand-Père », comme elle l'appelait depuis la naissance de son fils. Meyer la harcelait de questions, tout comme son autre belle-fille, Annette. Voulant prouver sa supériorité intellectuelle, il était toujours agressif envers les épouses de ses fils. Mais, cette fois, tout fut différent. Grand-père était malade, faible, vulnérable. Il faisait presque pitié et avait envie de parler.

« Qu'est-ce que c'est que cette fille ? demandait-il. Pourquoi est-elle comme ça ? Elle n'aurait pas pu faire quelque chose de sa vie ?

À ce moment, une infirmière entra dans la chambre.

– Regardez-les, toutes ces jeunes filles. Si seulement Sandra avait pu faire quelque chose comme ça ! Je ne comprends pas. Elle avait tout ce qu'elle voulait, elle aurait pu faire des études. Je lui ai toujours donné tout ce qu'elle voulait… »

Le ménage de Paul Lansky présentait un énorme contraste avec le marasme dans lequel se débattaient Buddy et Sandra. L'armée envoya Paul préparer un diplôme d'ingénieur à l'université du Michigan, qu'il réussit brillamment. Edna, agent immobilier, apportait sa contribution aux revenus du ménage. Leurs deux enfants, un garçon et une fille, étaient bien élevés et en bonne santé.

La réussite de Paul était la honte de son frère et sa sœur, et il en était fier. « Je n'ai pas envie d'être comme eux et de vivre aux crochets de mon père, dira-t-il à son fils des années plus tard. Il faut suivre son propre chemin dans la vie. [414] »

Cette fierté était parfois un peu rigide. « Hé, arrête-toi donc au premier concessionnaire de voitures, je t'en offre une pour ton diplôme », lança Meyer à son fils alors qu'ils se promenaient ensemble peu après la réussite de Paul à l'examen.

– Non, merci, répondit Paul, très froid. Merci père. »

Edna trouvait que son mari poussait trop loin son souci d'indépendance. En 1957 et 1958, Meyer leur avait envoyé des comptes rendus de la progression du Riviera, et les avait chaleureusement invités à venir passer leurs vacances à La Havane, tous frais payés. Paul avait refusé. Cette attitude, comme celle de sa sœur, remontait à une frustration d'enfant. « Un jour, il m'a confié qu'il avait pleuré quand on l'avait envoyé à l'école militaire, et qu'il s'était promis de ne plus jamais verser une larme », raconte Edna.

Les sentiments de Paul s'articulaient autour de la vie « bidon » de Meyer. Mais au-delà de cette rancœur, il lui vouait un profond respect.

À West Point, au moment où son propre père faisait l'objet d'une enquête, il n'avait pas eu la vie facile ; de plus, l'anti-sémitisme était courant parmi ses camarades, et certains de ses supérieurs lui suggérèrent de changer de nom. Non seulement il n'en fit rien, mais il alla même plus loin lorsque naquit son premier enfant, le 4 août 1957. Edna pensait

l'appeler « Philip ». Mais Paul avait une meilleure idée : il donna à son fils le nom de Meyer Lansky II. À cette nouvelle, la joie de Meyer, qui était grand-père pour la deuxième fois, s'évanouit.

« Papa était furieux, se souvient Buddy. Il trouvait que ce n'était pas juste pour l'enfant d'avoir à supporter cela. »

Au début, les protestations de Meyer se fondaient sur sa triste popularité. Mais ses amis lui fournirent une autre raison d'être en désaccord : dans la tradition juive, on ne donne pas le nom d'une personne vivante à un enfant.

Edna écarta le problème, jusqu'à la parution d'un article du magazine *Life* en mars 1958, sur le boom des casinos. À sa grande surprise, en couverture trônait la photo de Grand-Père. Elle alla immédiatement montrer le magazine à son mari. Paul n'aimait guère parler de sa famille. Il réagit avec une violence exceptionnelle. « Il m'a claqué la porte au nez et il a jeté le journal. »

À compter de ce jour, Edna fut plus intriguée que jamais par la personnalité de son beau-père. Finalement, Paul était un mari plutôt décevant, malgré l'éclat de sa formation et de son uniforme. Radin, casanier, il passait de longues heures dans une pièce aménagée en bureau et n'avait que peu d'amis. Grand-Père lui, au contraire, était très généreux. Meyer ne se laissait jamais aller à des dépenses extravagantes, mais il savait faire bon usage de son argent.

Quand il allait voir le jeune couple à Tacoma – un grand moment dans leur vie routinière –, plutôt que de loger chez ses enfants, il prenait une suite au Winthrop, le plus bel hôtel de la ville, avec lit circulaire et vue sur la mer. Il leur rendait visite dans l'après-midi pour jouer avec le petit Meyer. Le soir, c'était le dîner, dans un grand restaurant de Tacoma ou Seattle. Paul considérait les dîners au restaurant comme du gaspillage, mais quand « Grand-Père venait, on faisait des folies ! » se souvient Edna. « J'avais l'impression qu'il connaissait tout le monde », dit Meyer II aujourd'hui. « Il allait se promener dans les cuisines comme s'il était le

propriétaire. » Meyer se rappelle également que son grand-père faisait toujours très attention à sa nourriture. « Il fallait que tout soit parfait. Pas de mayonnaise, pas de beurre, très peu d'épices. Le plus drôle, c'était l'allure à laquelle les plats étaient renvoyés si le garçon se trompait. » « S'il vous plaît, j'ai demandé sans oignons. »

Edna se souvient de ces visites comme des moments heureux. Après une fausse couche, elle accoucha d'une fille en 1965. Cette fois, ce fut elle qui choisit le nom de Myra, celui de sa mère, qui faisait écho à celui du petit Meyer, tout en rendant hommage à Grand-Père.

Mais il y avait toujours une distance entre Paul et son père, qu'ils devaient moins à des sentiments hostiles qu'à une sorte de vide, comme si les deux hommes n'avaient pas grand-chose en commun. Ils n'abordaient jamais de sujets personnels. « Gandhi, Golda Meir, la politique… Ils ne parlaient que de cela. Ils ne s'embrassaient jamais, n'avaient jamais une marque d'affection l'un pour l'autre », raconte Edna.

Le frère aîné de Paul était plus chaleureux. Quand Buddy venait les voir, Meyer et Myra adoraient jouer avec leur oncle. Les enfants le taquinaient et le faisaient tourner à toute vitesse dans la chaise roulante où il restait maintenant assis la plupart du temps. Paul, lui, ne changeait rien à son comportement ; il continuait à vivre comme s'il n'y avait pas eu d'invité à la maison. Il rentrait tard du travail et s'enfermait immédiatement dans son bureau. Quand ils étaient ensemble, les deux frères, visiblement mal à l'aise, parlaient de sport, ou bien de la pluie et du beau temps. « On aurait dit deux hommes d'affaires », dira plus tard Myra Lansky.

Edna se demandait si cette froideur venait du divorce de leurs parents, dont Paul ne parlait qu'à contrecœur, ou si cela reflétait une sorte de déficience mentale héritée de leur mère. La première fois que Paul avait présenté Edna à sa mère, celle-ci leur avait claqué la porte au nez, sans reconnaître son fils. La deuxième fois, elle parut confondre

les époques. « Comment ça va à l'école, Paul ? » En chemise de nuit et pantoufles, les cheveux pendants et emmêlés, elle fumait cigarette sur cigarette, et interrompait soudainement la conversation pour siffloter sans raison apparente. « Elle allait sans arrêt tirer la chasse d'eau », dit Edna. En passant devant la chambre à coucher, Edna remarqua des piles de cadeaux de Noël jamais ouverts. Dans le lit, fait ce jour-là, Anne Lansky avait confortablement installé un canari et des cafards morts. « Elle les avait posés sur l'oreiller, à moitié sous les couvertures. « Chut, disait-elle, ne les réveillez pas, ils dorment «. »

En fait, Anne Lansky prenait assez bien soin d'elle-même. Elle vivait bien en se contentant de la pension alimentaire de Meyer, et se montrait parfaitement capable de se ressaisir quand la situation l'exigeait, comme le prouva son attitude à la naissance du petit handicapé. Si quelqu'un s'était occupé d'elle, Anne Lansky aurait pu mener une vie normale, et cette évidence exacerbait l'animosité de Paul envers celle qui avait pris la place de sa mère. D'ailleurs, quand il se rendait à Tacoma, Meyer n'emmenait jamais Teddy. « Rien n'était dit, mais tout le monde savait que sa présence était indésirable », dit Edna. Cette hostilité à rencontre de leur belle-mère formait en fait le seul point commun entre les trois enfants. « On la trouvait vulgaire, bruyante et radin », dit Edna.

Pourtant, Paul était mal placé pour lui adresser des reproches sur ce dernier point. Au fil des ans, son sens de l'économie s'était transformé en véritable avarice. « Il vérifiait mon panier à commissions et se fâchait si j'achetais du ketchup Heinz. "N'achète pas cette marque-là, elle coûte trois cents de plus que les autres". » « Cela devenait une obsession, ajoute sa fille Myra. Il disait à maman de porter une blouse à la maison, au lieu de changer de robe tous les jours, pour éviter les frais de nettoyage. » Paul refusait de s'acheter une voiture neuve et se déplaçait dans une vieille Ford Falcon dont la vétusté gênait à la fois sa femme et ses enfants. Lorsque Edna acheta une Cadillac d'occasion, jaune vif avec ailerons chromés, sur ses propres revenus dans

l'immobilier, Paul se mit en colère. « Tiens, la voilà ta Cadillac, lui dit-il un jour en montrant le même modèle occupé par une famille de Noirs. »

Paul et Edna s'éloignaient l'un de l'autre. Edna avait persuadé son mari de renoncer à sa carrière militaire et cela n'était pas le moindre de leurs sujets de discorde. Elle était lasse des déménagements perpétuels : sept en huit ans, durant les années soixante. C'était à l'occasion d'un de ces voyages qu'elle avait fait sa fausse couche.

L'un des premiers « conseillers » envoyés à Saïgon par l'administration Kennedy, Paul passa un an au Vietnam en 1962. Ce fut à son retour qu'il accéda au souhait de sa femme et retourna à la vie civile, travaillant d'abord pour une entreprise de bois de construction, puis pour Boeing, en tant qu'ingénieur sur le programme Apollo. Il était chargé du contrôle des coûts. Dans la première entreprise, il avait inventé un nouveau procédé pour convertir la sciure en bûches artificielles. Chez Boeing, où il était accrédité secret-défense, il avait la responsabilité des portes du module lunaire.

D'après Edna, Paul avait un peu trop tendance à mélanger travail et vie privée. Il passait des week-ends entiers enfermé dans son bureau, indifférent aux appels de sa femme ou de ses enfants. « Tu n'as rien à faire ici, alors, ce n'est pas la peine d'insister », criait-il à Meyer II à travers la porte.

On ne peut pourtant pas dire qu'il tenait cette froideur de son père. Meyer, lui, jouait de temps à autre avec ses enfants lorsqu'ils étaient petits. « Il avait le sens de la famille », affirme Buddy.

Cependant, Paul avait un point commun avec son père dans la vie secrète qu'il s'était ménagée à Tacoma. Il semblait tirer de ces mystères une certaine sécurité, voire un certain pouvoir. Dans son enfance, le silence avait été la règle, on ne parlait jamais des choses importantes.

Paul assumait les ressentiments qu'il éprouvait envers sa femme un peu comme son père l'avait fait autrefois avec

Anne. Meyer partait souvent sans dire un mot ; Paul s'enfermait dans son bureau. Au fil des ans, installa un lit et une télévision dans sa pièce favorite, et finit par y ranger ses vêtements. Ce n'était plus seulement un lieu de travail, mais son domaine réservé.

Le seul plaisir qu'il partageait avec sa famille était de faire hurler l'électrophone des marches militaires de West Point. Paul se tenait au garde-à-vous au centre de la pièce et, ravie de pouvoir jouer avec son papa, la petite Myra, âgée de deux ou trois ans, paradait autour de lui levant haut les genoux. « J'aurais défilé pendant des heures, se souvient Myra. Il fallait que maman me dise d'arrêter. »

Pour Edna, cette vie, bien qu'étrange, ne dépassait pas les limites du tolérable. Elle avait ses affaires d'immobilier – et Paul était son associé pour l'une d'entre elles –, les enfants fréquentaient de bonnes écoles, la famille vivait dans une banlieue aisée et calme. Chaque fois qu'il venait, Grand-Père manifestait son admiration devant leur jolie maison et la félicitait pour le foyer agréable qu'elle avait su installer.

Un jour, Edna remarqua d'étranges retraits sur le compte joint. Cinquante dollars, par-ci, cinquante dollars par-là, toujours en liquide deux ou trois fois par semaine. « C'est pour mes déjeuners en ville » répondit Paul, sur la défensive. Cinquante dollars ? Quand Paul avait dépensé cinquante dollars pour un dîner avec elle et les enfants ?

Parfois, Paul rentrait avec deux ou trois heures de retard. Un jour de 1965, enceinte de Myra, Edna sortit de la chambre où elle se reposait surprit Paul dans le couloir, qui ne la savait pas là.

« Oh, bonjour, Peaches, dit-il, pris par surprise.

– Peaches ? interrogea Edna, soudain soupçonneuse. Mais qui est donc Peaches ? »

Rouge de confusion, Paul se réfugia dans son bureau.

Paul Lansky menait une double vie.

Un jour, alors que le couple faisait des courses, Paul,

brusquement plein d'excitation, entraîna Edna dans l'un des établissements de ma sage et bains japonais qui, à l'époque, fleurissaient autour des bases militaires de McChord et Fort Lewis. « Regarde toutes ces petites pièces », lui dit-il, visiblement familier des lieux, alors qu'il guidait son épouse parmi les jeunes filles qui s'inclinaient en gloussant.

Alors Edna comprit ce qui se passait depuis que son mari était rendu du Vietnam. Mis au pied du mur, Paul avoua tout.

« Grand-Père, sanglota Edna, j'ai un problème. Il faut que vous veniez, je ne peux pas en parler au téléphone. » Quelques heures plus tard, Meyer était à Tacoma. Paul et Edna allèrent la voir au Winthrop, pour laisser les enfants hors de cette histoire.

« Alors ?

– Eh bien… commença Edna avant d'éclater en sanglots.

– Ne t'inquiète pas, chérie, je vais lui dire », poursuivit Paul. Edna fut stupéfiée par la réaction de son beau-père. « Allongé dans son cercueil, il n'aurait pas été plus livide. J'avais pitié de lui. Oh, pourquoi lui avait-on raconté ça ? » Puis Meyer se fâcha.

« Il n'élevait jamais la voix. Mais son regard…, il vous aurait fusillé. Paul était complètement bouleversé. Il tremblait comme un fou et se tenait devant son père comme un soldat de plomb. "Père, oui père… Père !" En fait, il s'est contenté de le sermonner. »

Meyer resta quelques jours de plus, jusqu'à ce que tout le monde se ressaisisse. Edna et Paul le raccompagnèrent à l'aéroport ; avant de les quitter, Meyer se tourna vers son fils :

« Reprends-toi. Tu as une famille ! »

« On lui a tous fait du mal, dit Buddy. Tous sans exception. On a tous quelque chose à se reprocher ; moi le premier. Sandra, c'est une autre histoire. Quant à Paul… »

16

« Plus puissants que US Steel » [415]

En mai 1962, Meyer Lansky se remettait de ses derniers problèmes cardiaques. Il venait de quitter le Trafalgar Hospital et se reposait à New York, au Volney Hôtel. La plupart du temps, il restait dans sa chambre à discuter avec Teddy et quelques amis qui lui rendaient visite. Le FBI ne perdait pas une de ses paroles [416].

J. Edgar Hoover avait révisé son point de vue sur le crime organisé depuis que la rencontre d'Apalachin, cinq ans auparavant, avait fait état de contacts entre les syndicats du crime des grandes villes dépassant les limites des États. Ces organisations ne constituaient sans doute pas le « gouvernement secret » dépeint par Estes Kefauver, mais elles enfreignaient la loi et corrompaient des fonctionnaires dans plus d'un État. Elles dépendaient donc de la zone d'intervention du FBI et Hoover se mit à les pourchasser avec sa minutie coutumière.

Dans une note aux bureaux de Miami et New York, le directeur du FBI précisa : « Meyer Lansky est l'un des plus importants criminels du pays. N'hésitez pas à recourir à des techniques d'investigation exceptionnelles. [417] »

Ces « techniques d'investigation exceptionnelles », que le FBI utilisa contre les criminels et les organisateurs de jeux à la fin des années cinquante, avaient été mises au point lors de la guerre froide et de la chasse aux sorcières. Pour toute une génération d'agents, s'introduire dans des maisons, des bureaux, dérober ou copier des documents, mettre des téléphones sur écoutes et installer des micros – sans le moindre mandat – faisait partie de la routine. Ils savaient pourtant que, s'ils étaient pris, ils seraient désavoués par leurs supérieurs, Hoover y compris [418].

À New York, le FBI recourait à une méthode de surveillance plus subtile. Les agents s'arrangeaient avec les

principaux hôtels, et certaines chambres et suites étaient truffées de micros, avec l'accord des directions. L'hôtel attribuait ces « studios d'enregistrement » aux suspects intéressant le FBI[419].

Le Volney était un petit hôtel discret que les Lansky avaient choisi en raison de sa proximité avec le Trafalgar Hospital. Mais les responsables étaient prêts à coopérer avec le FBI, et ils savaient que les conversations de Meyer étaient enregistrées pendant le printemps 1962 [420]. Les transcriptions des allées et venues de la chambre 8E contenaient de nombreux détails personnels, mais ne montraient guère de délits. Meyer lisait en même temps un livre d'histoire, un autre de citations françaises et une grammaire. « Il disait que l'on avait besoin de ces choses-là lorsqu'on manquait d'éducation ; sinon, on confondait tout[421] » Son régime se constituait de matzos, de sardines, de gelée, de ragoût de mouton et de jambon. Il arrivait aussi à Meyer de philosopher : « Certains seront toujours mauvais, un quart d'entre nous s'en sortira. Le reste non. Trois contre un, la bataille est rude… [422] »

Un jour, la conversation porta sur les écoutes, dont le projet de loi était discuté au Congrès[423]. Pour Teddy, c'était « bien contre les communistes » mais autrement c'était « écœurant ». D'après elle, Kennedy et son frère Robert, le ministre de la Justice qui luttait contre le crime organisé depuis 1960, agissaient « sincèrement et de bonne foi ». Meyer n'était pas d'accord. Teddy lui rappelait qu'il avait grandi « du mauvais côté ». Ce à quoi il rétorquait que son côté, lui, n'était « pas hypocrite[424] ».

Lansky et ses amis évoquaient souvent leurs ennuis de santé respectifs. Maux de dents, rhumatismes, problèmes cardiaques – personne ne paraissait en très bonne forme. Meyer se plaignait souvent : gagner sa vie lui « coûtait beaucoup, alors que d'autres naissaient avec tous les atouts en main ».

Le soir du 27 mai 1962, David Susskind présenta son émission télévisée, *Open End*. Il s'agissait d'un reportage sur

le crime organisé, suivi d'un débat avec des experts tels que Gus Tyler, qui venait de publier un livre sur la question, et Edward Bennett Williams, avocat à Washington. D'après le rapport du FBI, Meyer resta silencieux jusqu'à ce qu'un des intervenants « rappelle que le crime organisé, par sa dimension, arrivait seulement en seconde position derrière le gouvernement lui-même. Lansky aurait alors fait remarquer à sa femme que le crime organisé était plus puissant que US Steel[425] ».

Il n'existe plus d'enregistrement de la petite phrase, et le rapport de surveillance du 27 mai 1962 ne cite pas Lansky directement. Les agents du FBI écoutaient la bande, prenaient des notes et la réutilisaient. Le but de la mise sur écoutes était de fournir des renseignements, pas des preuves. Cependant, cinq ans plus tard, cette remarque de Lansky devenue une citation, subtilement modifiée : « Nous sommes plus puissants que US Steel. »

Life attribuait ces paroles à Meyer Lansky en septembre 1967. En août 1969, c'était au tour de *Time* de les reprendre dans un article consacré au « Conglomérat du crime »[426]. En 1973, le monde entier voyait Hyman Roth, le personnage de Lansky dans *Le Parrain II*, chuchoter : « Michael ! Nous sommes plus puissants que US Steel ![427] »

Meyer tenta de renier ces paroles : « Mais quand ai-je donc dit ça ? » demandait-il, chagriné[428].

Au printemps de 1960, Lansky reprit vigueur : grâce à un ancien investissement, de l'argent frais lui parvint du casino de l'hôtel Flamingo.

Meyer ne s'était jamais impliqué dans la direction du Flamingo, et sa dernière visite à Las Vegas remontait à 1956. À la fin des années cinquante, ses feuilles d'impôts indiquaient quelques revenus de ses parts dans la Nevada Project Corporation et, en 1958, il avait passé son investissement initial aux pertes et profits[429]. Comme le Flamingo avait très bien fonctionné après 1947, l'année de la mort de Ben Siegel, Meyer avait dû recevoir ses dividendes

en liquide.

Les associés qui possédaient le Flamingo – ou servaient de façade – avaient changé. En 1960, on trouvait Albert Parvin, dont la société, Parvin-Dohrman, avait livré beaucoup d'équipements au Riviera, l'acteur George Raft et le chanteur Tony Martin. Ces personnes apparaissaient sur la liste officielle des vendeurs en mai 1960, lorsque le Flamingo fut cédé pour 10,6 millions de dollars à trois hôteliers de Miami Beach, Sam Cohen, Morris Lansburgh et Daniel Lifter[430].

Lansky n'est pas mentionné dans les documents de vente, bien qu'il ait servi d'intermédiaire. Albert Parvin avait confié à Lansky qu'il souhaitait se défaire du Flamingo, et Meyer savait que les trois hommes de Miami tenaient absolument à s'implanter à Las Vegas[431]. Il avait touché une commission de deux pour cent : deux cent mille dollars.

À Las Vegas, il était normal que, lors de transactions de casino de cette taille, il y ait des dessous-de-table. Lorsqu'il s'agissait de payer son dû à l'IRS, le Nevada ne se considérait plus comme faisant partie des États-Unis. Mais, avec la vente du Flamingo – légale et déclarée – Meyer vit une chance de s'assurer des « revenus officiels ». Son « salaire » annuel de trente-six mille dollars en tant que « directeur de restaurant » avait disparu avec la confiscation du Riviera. Ses honoraires d'intermédiaire divisés en trente-deux parts de six mille deux cent cinquante dollars, à payer trimestriellement pendant huit ans, tombaient à pic. Il déclara donc à l'IRS les quatre premiers versements – vingt-cinq mille dollars – en 1961. Au début des années soixante, Meyer Lansky avait besoin de faire état d'environ trente-cinq mille dollars annuels pour justifier son train de vie.

Depuis que Kefauver avait exhorté toutes les forces de police à surveiller les criminels que sa commission avait identifiés, l'IRS étudiait de très près les déclarations d'impôts de Meyer. Son service de renseignement s'était livré à des calculs compliqués basés sur ses domiciles, voitures, dépenses familiales, etc. Il s'agissait de parvenir à une estimation de ses revenus et dépenses réels, et de les

comparer avec ses déclarations. On espérait ainsi pouvoir inculper Meyer Lansky de fraude fiscale.

En 1953, l'IRS lui avait appliqué un redressement d'un quart de million de dollars, s'appuyant sur les impôts non déclarés entre 1944 et 1947. Meyer leur fournit des chiffres plus détaillés et une déclaration sous serment concernant ses organisations de jeux à partir du 1er janvier 1944[432]. Aidé par Moses Polakoff, il fit réduire la somme à neuf mille dollars en 1956 [433]. Mais dès lors, il se montra très prudent concernant ses déclarations d'impôts.

Chaque année, les agents de l'IRS se cassaient les dents sur les chiffres fournis. Apparemment, Lansky avait des goûts simples et ne s'accordait aucune des extravagances caractéristiques de ceux que les documents officiels appelaient les « truands ». À Hallandale, Meyer et Teddy conduisaient de modestes Chevrolet achetées à crédit chez un concessionnaire local [434]. Ils habitaient une maison sans prétention.

Située au 612 Hibiscus Drive, Hallandale, la villa des Lansky se trouvait dans la zone résidentielle des Golden Isles, à la limite des comtés de Dade-Broward. Elle ressemblait aux milliers de maisons en béton entre Miami Beach et Fort Lauderdale. Meyer et Teddy l'avaient achetée quarante-neuf mille dollars, avec un emprunt-logement de trente-quatre mille dollars[435].

Trouver un refuge – c'était la première maison dont Meyer fût propriétaire – avait été une précaution et une consolation après la débâcle cubaine. Jusqu'à l'avènement de Castro, La Havane avait constitué la base principale des Lansky. Meyer avait une suite au Riviera, Teddy un appartement juste à côté. Lorsqu'ils venaient en Floride, ils descendaient au Tuscany, sur South Océan Drive à Hollywood, qui leur servait d'adresse aux États-Unis.

Teddy aimait leur petite maison des Golden Isles qu'elle aménagea et décora avec soin. Annette Lansky se souvient que les couleurs dominantes étaient beige, bleu et lavande :

« Tout était acheté en soldes, bien sûr. »

Les agents chargés de surveiller Hibiscus Drive y perdirent leur latin. La maison des Lansky se trouvait dans une impasse : impossible de s'enfuir par-derrière, sauf en bateau. De plus, étant l'une des premières construites, elle n'avait pas encore de voisinage[436]. Un agent aurait du mal à ne pas éveiller l'attention. D'un autre côté, une seule route menait à la maison et, à moins que Lansky ne se déplace en bateau, une seule voiture suffirait pour observer toutes les allées et venues des visiteurs éventuels. Si le propriétaire était vraiment l'un des patrons du crime, il n'aurait pas la bêtise d'organiser les rencontres chez lui.

Certains membres du bureau du FBI de Miami finissaient par s'interroger : Lansky était-il bien celui qu'on croyait ? Washington le présentait comme une cible prioritaire, mais l'on pouvait avoir des doutes. De plus, c'était gaspiller les ressources du FBI que de traquer ainsi un homme qui allait de clinique en clinique. En février 1961, Miami envoyait le message suivant au QG : « Il y a d'autres truands plus importants dans la région de Miami.[437] »

Malade, Lansky paraissait inactif. Les enquêtes préliminaires du FBI « n'établissaient aucune violation de lois fédérales de la part de Meyer Lansky ». J. Edgar Hoover ne l'entendait pas de cette oreille. « Lansky doit être l'objet d'une surveillance sans relâche. On ne saurait donner trop d'importance à cette affaire… Le Bureau attend une enquête énergique et détaillée. » Hoover ajoutait qu'il fallait envisager de recourir à une « source hautement confidentielle », en d'autres termes, un micro.

Les ingénieurs de Miami se mirent à l'ouvrage. Une fois sûrs que Meyer et Teddy avaient quitté la maison, les hommes du FBI explorèrent l'intérieur du 612, Hibiscus Drive et relevèrent les endroits clefs : le téléphone, le bureau de Meyer et la pièce où il recevait ses amis. « Installation SHC en cours. Problèmes techniques importants », indique une note du 25 mai 1962. Les agents ne parvinrent pas à les résoudre avant le 12 juin, quelques heures avant le retour de

Meyer et Teddy, date à laquelle ils adressèrent enfin un rapport triomphant : « Surveillance par micro du sujet au 612, Hibiscus Drive, Golden Isles, Hallandale, Floride, établie à 13 heures, ce jour. » Un mois plus tard, ils informaient de la mise en place d'une seconde « source hautement confidentielle ».

Les rapports n'indiquent pas si les hommes du FBI eurent des difficultés à pénétrer chez les Lansky, mais Meyer n'avait sans doute pas installé de système de sécurité. En mars de l'année suivante, il appela la police pour signaler le vol d'un poste de TV, de bijoux, d'un manteau de fourrure et de deux cent cinquante dollars. Le cambrioleur avait apparemment forcé une porte coulissante pendant que les Lansky étaient sortis dîner[438].

Au premier abord, Meyer Lansky menait l'existence de n'importe quel retraité. Il vivait doucettement, consacrait beaucoup de temps à ses petits-enfants, y compris les enfants de Richard Schwartz, son beau-fils, et passait de longues heures à la pêche[439]. Sinon, on n'enregistrait rien de plus passionnant que des querelles domestiques : « 22/12/62 : Dispute entre les Lansky… » Meyer avait crié à Teddy : « Je me fiche que la maison s'écroule, je veux que tu t'occupes de moi d'abord ! »

Meyer commençait généralement sa journée par un petit déjeuner en compagnie de Jake et d'amis comme Jimmy Alo, dans une cafétéria près du Tuscany ou de l'hôtel Diplomat. Dans l'après-midi, le groupe se rendait au Gulfstream pour suivre les courses et parier un dollar ou deux chez Bill Syms, sur les lévriers du Club cynophile d'Hollywood.

Un des compagnons réguliers de Meyer était Benjamin Sigelbaum, qui avait fait des affaires dans le matériel électrique et vendu à Wolfie Cohen le terrain de la Rascal House [440]. Sigelbaum avait assidûment fréquenté les tripots de Broward dans les années quarante. Il avait la bosse des chiffres et des calculs de probabilités, et, selon certains, avait possédé une participation dans le Riviera. Imbu de lui-même, rondouillard, toujours dans des tenues excentriques,

Ben Sigelbaum apportait une note colorée à l'ensemble.

Comme son cœur allait mieux, Meyer fit de l'exercice, des parcours de golf au Hollywood Country Club. Persévérants, les hommes du FBI le suivaient sur le green.

Teddy sortait littéralement de ses gonds lorsqu'elle tombait nez à nez avec les agents du FBI, dont la présence devint un élément de la vie du couple. « C'est une honte », dit-elle à un agent qui cherchait Meyer. Cette façon de questionner ses amis était une « source de problèmes » ; son mari avait « un casier vierge et rien à cacher ». « Mme Lansky s'est plainte des "techniques de harcèlement du FBI" », nota l'agent.

Meyer se montrait plus diplomate. Il refusait de parler de ses affaires, mais donnait des réponses franches lorsqu'il n'était pas directement concerné. Pour éviter de longues heures d'attente, les agents lui téléphonaient parfois pour s'informer de ses projets de déplacement. Il répondait toujours de manière « courtoise ». Il lui arrivait même de prévenir le bureau du FBI à Miami quand il devait se rendre à Tacoma ou à Boston pour voir le Dr Gray. C'était le FBI qui prévenait le médecin lorsque son célèbre patient avait un rendez-vous.

« Ils me téléphonaient et disaient : Meyer arrive. Je vérifiais avec ma secrétaire, et c'était toujours exact. » Une fois, Gray posa la question suivante à Meyer : « Comment peuvent-ils en savoir autant sur vous ? – Doc, ils savent tout. »

La réponse se voulait enjouée, mais le spécialiste décela l'amertume dans le ton de Meyer.

Vincent Alo ressemblait à son ami et voisin Meyer Lansky. Il se considérait comme en semi-retraite, heureux d'opérer loin de la violence des rues où il avait débuté. Jimmy Blue Eyes avait passé plusieurs années à Sing Sing dans les années vingt, condamné pour attaques à main armée. Il n'essayait pas de les nier, il avouait même à ses amis avoir réussi quelques beaux braquages dans sa jeunesse[441].

De deux ans le cadet de Meyer, Vincent Alo était quelques

centimètres plus grand. Le visage presque ascétique, les joues creuses, le nez aquilin, il avait des yeux du bleu le plus clair. Dans le *Parrain II*, Jimmy était représenté par un personnage nommé Johnny Ola. Mais Johnny Ola, le sinistre et silencieux garde du corps d'Hyman Roth, ne ressemblait guère au véritable Jimmy Blue Eyes, du moins tel que ses amis le connaissaient. Alo était plutôt un intellectuel, comme Meyer.

« Un autodidacte, se souvient Buddy Lansky. Il avait beaucoup lu et pouvait discuter de tout. C'était quelqu'un de vraiment charmant. »

Réputé comme faisant partie des « durs », Jimmy Blue Eyes montrait aussi, avec l'âge, une certaine sagesse. On venait lui demander conseil. Lorsque le réalisateur John Huston rencontra Jimmy Alo à Rome, dans les années soixante, il fut captivé par cet homme et passa de longues heures en sa compagnie. Huston était en train de tourner *La Bible*, film dans lequel Alo avait investi des fonds, et Huston ne plaisantait pas en demandant à Alo d'y jouer le rôle de Dieu.

Différentes versions couraient sur les débuts de l'amitié entre Meyer et Jimmy. Ils s'étaient associés dans les années trente, lorsque Potatoes Kaufman avait introduit Jimmy dans les affaires de jeux de Broward. Depuis lors, ils s'étaient toujours serré les coudes, et Jimmy avait plaidé coupable et payé une amende en même temps que Meyer et Jake, en 1950.

Jimmy Alo avait investi dans le Riviera et dans le Flamingo de Las Vegas. Il était le dernier associé italien de Meyer, beaucoup plus discret que les Luciano, Adonis, Costello et consorts. Jimmy Blue Eyes formait le lien entre les connaissances des jeux de Meyer et l'argent des rackets de New York et du New Jersey. Dans les années soixante, les deux hommes formèrent presque une véritable équipe.

À mesure que la connaissance du crime organisé se développait après la rencontre d'Apalachin, les experts tentaient de cerner Jimmy Blue Eyes et la nature de ses liens

avec Meyer Lansky. D'après eux, Vincent Alo était un *capo regime* – un capitaine – au sein de la famille Genovese. Meyer était juif, on pouvait difficilement le considérer comme membre de la Mafia ou de la Cosa Nostra. Le FBI le voyait comme un « Associé de LCN [442] ».

Lors de ses dépositions devant la commission sénatoriale en septembre et octobre 1963, Joseph Valachi confirma ce que Kefauver avait refusé de croire douze ans auparavant : personne n'utilisait le mot de Mafia à l'intérieur de celle-ci. « Nous parlons de "Cosa Nostra" », expliqua-t-il au président de la commission, John McClellan [443]. Mais Joseph Valachi n'était que du menu fretin. Son témoignage était intéressant dans la mesure où il avait vécu parmi les criminels italiens de New York, mais il ne savait rien de ce qui se passait ailleurs, à Chicago par exemple, où les successeurs de Capone ne parlaient ni de « Cosa Nostra » ni de « Mafia », mais de « l'Équipe ». Jimmy Blue Eyes aurait déclaré à son propos : « Moi, je ne suis qu'un clodo, mais Valachi, c'est de la merde par rapport à moi. [444] »

Valachi joua très bien son rôle de petit truand mais, comme tout affranchi digne de ce nom ne trouvant personne pour le contredire, il ne put s'empêcher d'en rajouter [445]. Dans ses Mémoires, *The Valachi Papers*, rédigées par Peter Maas en 1968, il raconte maintes fois comment Luciano avait organisé, en 1931, l'élimination « de quarante chefs de la Cosa Nostra « … abattus aux quatre coins du pays », le même jour . Les déclarations de Valachi sur la « Mafia » permirent à J. Edgar Hoover de lancer quelques pierres dans le jardin d'Harry Anslinger, le responsable de la lutte antidrogue. Hoover s'empressa de proclamer l'existence de la Cosa Nostra comme représentant une menace nationale. Mais la « Cosa Nostra » n'était qu'un mot forgé par le FBI, et celui-ci se lança à l'attaque d'une entité qui n'existait pas.

Le FBI et les autres forces de l'ordre se mirent à établir des schémas des différentes organisations, et y adjoignirent des photos. Ces tableaux avaient le mérite de montrer les visages des principaux criminels de chaque ville. Mais ils reflétaient

l'esprit bureaucratique, semi-militaire qui prévalait chez le policier moyen. Chacun occupait son rang, et on oubliait le caractère essentiellement artisanal – et individualiste – de l'activité criminelle.

« Vous ne touchez pas de salaire, M. le sénateur, dit Joseph Valachi au sénateur Karl Mundt pour essayer de lui faire comprendre que l'appartenance à une famille ressemblait davantage à l'affiliation à une association commerciale plutôt qu'à un travail salarié.

Eh bien, dans ce cas, vous touchez une part, insista le sénateur.

Non, seulement ce que vous gagnez par vous-même. Vous me suivez[446] ? »

Jimmy Alo et Meyer Lansky avaient cela en commun avec Joseph Valachi. C'étaient des entrepreneurs et non des employés. Ils saisissaient leurs chances où elles se présentaient. Lorsque le jeu, légalisé, se développait au Nevada, Jimmy Alo surveillait les intérêts de New York dans de nombreux casinos de Las Vegas dont le Sands, construit en 1952 . Le Sands était dirigé par Jack Entratter, ex-videur du Stork Club, ex-maître d'hôtel du Copacabana avant de monter à Las Vegas. Mais, au début des années soixante, un visiteur découvrit que l'hôtel-casino ne tournait pas comme il le fallait. Jimmy Alo était venu inspecter ses investissements et Entratter commit l'erreur de l'accueillir dans la suite qu'il se réservait et qui avait coûté plus d'un million de dollars. Tirant sur un énorme cigare, Entratter s'appesantissait sur chaque détail, repris en chœur par ses codirecteurs vêtus de leur magnifique costume sur mesure. Calme au départ, Jimmy Alo finit par exploser.

« J'aurais dû te laisser serveur ! Tu dépenses plus d'un million de dollars, tu fumes tes gros cigares, tu te fringues avec un costard à deux mille dollars ! Mais t'es qu'un larbin ! Je devrais te renvoyer d'où tu viens[447] ! »

L'ancien Jimmy Alo, braqueur de banques, refaisait surface. Tout le monde comprit qui dirigeait réellement le Sands.

Jack Entratter détenait douze pour cent des parts du Sands, douze « points » comme l'on disait dans le milieu des casinos, dont deux seulement lui appartenaient réellement [448]. Pour les dix autres, il servait d'homme de paille. Certains investisseurs, comme Jimmy Alo, avaient des casiers judiciaires qui auraient pu faire retirer sa licence au casino. Mais la plupart de ces associés anonymes se contentaient de dissimuler leurs revenus au fisc. Le travail d'Entratter consistait à verser leur dû à ces détenteurs de « points ».

La fraude était le sport local dans le Las Vegas des années soixante. Un « point » rapportait en moyenne deux mille dollars – en liquide -par mois, avec un versement plus important en février ou mars, lorsqu'on avait établi les comptes pour l'année écoulée. Cette « crème », envoyée aux quatre coins du pays par porteur, se montrait à la fois encombrante et vulnérable [449]. La plupart des investisseurs préféraient venir en personne à Las Vegas – nourris, logés dans leur hôtel, traités comme des nababs. Ils pouvaient jouer le montant de leur part. Certains encaissaient jusqu'au dernier cent, mais nombre d'entre eux se payaient du bon temps. A la différence de Meyer, eux étaient des joueurs.

Les détenteurs de points ne souhaitant pas se rendre à Las Vegas récupéraient parfois leur argent en obtenant de gros joueurs qu'ils leur remboursent directement leurs dettes, plus une commission. D'autres organisaient des voyages de joueurs, les participants payant directement leurs dettes à l'organisateur. Un artiste de variétés qui détenait des points pouvait voir sa part payée sous forme d'engagements supplémentaires. Le décompte des bénéfices du casino, déclarés ou non, n'en était que plus complexe.

Le décès d'un associé compliquait encore les choses. Les syndicats de casino appliquaient leur règle : les parts étaient redistribuées aux associés survivants. Les héritiers ne touchaient rien, sauf s'ils s'étaient impliqués dans le casino. Il n'était pas question qu'une veuve ou un enfant trop intelligent viennent mettre le nez dans leurs affaires. D'un

autre côté, on ne pouvait laisser tomber la veuve « correcte » d'un « bon » associé. C'était une question d'honneur. D'où de longues discussions : comment faire passer vingt mille dollars à la veuve sans qu'elle sache d'où venait cet argent ? Poserait-elle des questions ? Que dirait-elle à l'IRS ? Réussirait-on à verser la somme tout en la déduisant des impôts ?

Courriers, porteurs, billets dans des boîtes à chaussures, groupes de joueurs, croupiers, enquêtes de l'IRS, fraude sur les machines à sous, nombre de points en dessous de cent pour cent : tenir une comptabilité exacte relevait du miracle dans un casino de Las Vegas. Pour Jimmy Alo, qui devait en surveiller plusieurs, un seul homme était capable d'accomplir cette tâche.

Meyer Lansky ne souhaitait pas s'embarquer dans l'affaire. Depuis 1958, lors de son arrestation dans le cadre de l'assassinat d'Anastasia, il avait presque quotidiennement le FBI et l'IRS sur le dos. Il savait trop ce qui arriverait s'il était pris en flagrant délit d'association de malfaiteurs et de fraude fiscale. Lorsque Meyer s'affirmait « retiré des affaires » depuis Cuba, il disait la vérité.

D'un autre côté, les affaires étaient sa vie et, même s'il avait des goûts modestes, il lui fallait gagner de quoi subsister. Il confia à Jimmy Blue Eyes qu'il avait perdu de l'argent chaque fois qu'il avait participé à des activités légales [450]. Le Plantation Harbor ne s'était pas révélé plus fructueux que Consolidated Television ou Emby Distributing. Il ne lui restait pas d'autre choix que Las Vegas.

En 1961, les micros du FBI au Nevada en apportaient la preuve. « Meyer veut une analyse des résultats », s'exclama Ben Sigelbaum en entrant dans le bureau d'Eddie Levinson, ex-directeur officiel du Riviera, qui était désormais à la tête du Fremont à Las Vegas [451]. Les agents du FBI tendaient l'oreille tandis que Sigelbaum et Levinson parcouraient la liste des noms, surnoms, initiales désignant les associés « officieux » du casino. Meyer arrivait en tête de liste, suivi de J.B. Les hommes du FBI pensèrent d'abord que ce J.B.

renvoyait à « Joe Batters », le surnom d'Anthony Accardo, de Chicago. Mais J.B. pouvait être un code pour Jimmy Blue Eyes, dont le nom n'apparaissait nulle part ailleurs. Les « points » de Ben Sigelbaum étaient clairement mentionnés, ainsi que ceux de Gerry Catena, le principal héritier de l'empire de Joe Adonis et Longy Zwillman[452].

Le FBI était parvenu à installer une de ses sources hautement confidentielles en plein cœur d'un syndicat et les agents furent abasourdis par la quantité d'argent liquide brassé[453].

A l'autre bout du pays, dans le New Jersey, un micro placé chez Angelo « Gyp » DeCarlo, un homme de paille de Catena, fournit des informations complémentaires. Les casinos rapportaient cent cinquante mille dollars par mois à Catena, mais pas autant qu'à Lansky, d'après DeCarlo. Il affirma que « Lansky avait une part dans tous les casinos de Las Vegas[454] ». Cela ne collait pas avec les renseignements obtenus à Las Vegas. Lansky ne se mêlait pas des casinos dépendant de l'Équipe de Chicago. Moe Dalitz et ses partenaires de Cleveland se débrouillaient très bien tout seuls. Mais, d'après les conversations recueillies dans le bureau de Levinson, Meyer ne se contentait pas du Fremont. On apportait au Fremont l'argent liquide du Sands, du Flamingo et du Horseshoe de Benny Binion, où il était compté, partagé et expédié dans tout le pays.

Le FBI se mit à filer les suspects. Faisant la navette entre Miami et Las Vegas deux ou trois fois par mois, pendant plus de deux ans, Ben Sigelbaum était très manifestement l'un des porteurs.

Ida Devine en était un autre. L'épouse d'Irving « Niggy » Devine, fournisseur des repas au Fremont, détenteur de points, avait peur de l'avion. Elle voyageait donc en train, descendant à Chicago, Hot Springs, avant d'aller à Miami, avec plus de cent mille dollars. Emmitouflée dans son manteau de fourrure, Ida Devine fut surnommée « la dame au vison » par ses admirateurs du FBI[455].

D'après les agents, Meyer Lansky était aux commandes. Un après-midi durant, leurs micros enregistrèrent que l'on comptait et recomptait cent soixante-huit mille dollars. Meyer avait demandé une comptabilité, les chiffres avaient intérêt à être exacts.

D'après le FBI, Meyer Lansky contrôlait quarante-deux des « points » du Fremont, chacun rapportant deux mille dollars par mois. Cette somme semblait avoir été établie par Meyer, de même que le prix de vente du « point » : cinquante-deux mille cinq cents dollars. Selon ces chiffres, Meyer Lansky surveillait 2,2 millions d'investissements qui rapportaient un peu plus d'un million de dollars par an, en liquide.

Belle somme pour un homme malade, retraité, et qui vivait dans une petite maison au nord de Miami. Ces quarante-deux « points » appartenaient-ils personnellement à Meyer ? Était-il plutôt un fondé de pouvoirs ? Dans la liste de Sigelbaum et Levinson, le nom de Lansky était relié à deux groupes, ce qui suggérait que Meyer agissait pour le compte d'autres personnes.

Les agents du FBI commençaient à y voir plus clair lorsque, à la fin d'avril 1963, ils surprirent une conversation dans le bureau d'Eddie Levinson, au Fremont. Ce dernier était en train de lire à Niggy Devine le contenu d'un rapport confidentiel au ministère de la Justice que les agents venaient juste de recevoir. Rédigé à Washington la semaine précédente, le document présentait les résultats obtenus par les micros installés au Fremont et les filatures, dont celles de « la dame au vison ». « Bon Dieu, s'écria Levinson, ils sont au courant pour Ida ! [456] »

Les agents du FBI étaient encore plus consternés que Levinson. Quatre jours plus tard, les micros du Fremont hors service, le FBI était poursuivi pour violation de propriété privée et atteinte aux droits constitutionnels. L'action était engagée à Washington par l'extraordinaire avocat de Levinson, Edward Bennett Williams [457].

Les ramifications de cette affaire étant fort complexes, on

aboutit à un marché en mars 1968. Levinson plaida coupable pour une petite fraude fiscale prouvée autrement que par les micros. Il écopa d'une amende légère, et, en échange, il retira sa plainte. Cet épisode, qui révélait les méthodes particulières du FBI, conduisit à la légalisation des techniques de surveillance avec l'article III du décret de 1968. Le FBI n'a jamais su d'où venait la fuite ou, du moins, ne l'a jamais dit[458].

Pour Meyer Lansky, la découverte de l'intrusion du FBI dans son bureau du Fremont fut bénéfique, malgré les apparences. Cela mettait un terme à ses arrangements à Las Vegas mais, d'un autre côté, Meyer, Ben Sigelbaum, Ida Devine et consorts ne pouvaient être poursuivis avec des preuves obtenues de façon illégale. En 1963, ce genre de preuves n'étaient pas recevables par les tribunaux[459]. A cette époque, le FBI posait des micros en vue d'obtenir des renseignements à partir desquels il pouvait réunir d'autres preuves acceptables. Les agents en étaient à cette étape, et la découverte des micros stoppa net l'enquête en cours.

Meyer était apparemment intouchable, ce qui contribua grandement à construire sa réputation dans les années soixante. Auréolé de mystère, il était considéré comme jouissant d'une intelligence et d'un pouvoir quasi magiques. Mais, dans l'affaire du Fremont, il fut moins protégé par son intelligence que par l'incompétence du FBI et l'illégalité de ses méthodes.

En 1951, Kefauver avait présenté Lansky comme l'un des trois chefs des « syndicats du crime de la côte Est ». Il avait été une des cibles prioritaires du ministère de la Justice, sans que l'on puisse retenir la moindre charge contre lui – le jeu excepté. Le Service de l'immigration et des naturalisations avait pris le relais, et avait abandonné les poursuites en 1958, le témoignage de Daniel Ahearn, trente ans après les faits, n'étant pas suffisamment crédible [460]. L'INS et le FBI avaient mené dix ans d'enquête en vain. Meyer Lansky se tira donc sans dommages de l'affaire du Fremont. Mais la mise au jour de ses activités frauduleuses l'amena à changer

radicalement de terrain, comme Jimmy Alo.

Le FBI avait commencé à s'intéresser aux « points » des casinos de Las Vegas après avoir trouvé un papier dans la poche de Frank Costello, lorsque ce dernier s'était fait tirer dessus en 1957. Costello avait établi une liste de « gains au casino » qui correspondait parfaitement aux bénéfices réalisés au Tropicana du 3 au 26 avril. Six ans plus tard, les micros découverts au Fremont révélaient combien la police avait progressé et quels efforts elle déployait pour mettre un terme à la fraude. Ces pratiques allaient se poursuivre après 1963, mais Meyer Lansky et Jimmy Alo avaient bien reçu l'avertissement. « On se fait vieux. Impossible de continuer éternellement », avait coutume de dire Jimmy Alo.

Qu'avait exactement appris la police par les micros du Fremont ? Combien d'autres micros avait-elle installés à Las Vegas ? Cette enquête avait capoté, mais les suivantes risquaient d'être plus efficaces.

Jimmy Blue Eyes savait quand lâcher du lest. « Les Noirs veulent le terrain ? Qu'on leur laisse », avait-il dit à Harlem quelques années plus tôt avant d'abandonner l'empire qu'il avait forgé avec Charlie Luciano dans les années trente.

Meyer et Jimmy comprenaient que les jours de gloire du Nevada étaient passés. Les deux décennies d'expansion après la Seconde Guerre mondiale avaient engendré une période de transition où l'illégalité constituait le moteur principal du développement. L'enclave du Nevada n'aurait pu être construite sans les hors-la-loi des tripots de luxe. Mais la police ne pouvait tolérer la fraude plus longtemps. D'un point de vue historico-économique, c'était une phase transitoire, de l'illégalité vers la légalité ; une fois le processus achevé, elle devenait caduque.

« Ramassons notre fric et vivons peinards », disait Jimmy.

En 1967, le Sands fut le second hôtel-casino de Las Vegas aux mains d'une société extérieure lorsque Jack Entratter le vendit à Howard Hughes pour 14,6 millions de dollars. La première vente (quelques mois auparavant, Moe Dalitz avait

cédé – à Hughes – son Désert Inn) avait marqué le début de la transformation. Las Vegas allait devenir la chasse gardée des sociétés cotées en Bourse, se plier aux lois du marketing, comme Disneyland. Dans ce monde de gestionnaires, les experts-comptables et les ordinateurs font la loi, et les petits fraudeurs, pour ne pas parler des gros joueurs, sont une espèce en voie de disparition rapide.

En 1967, d'après un initié, Meyer Lansky toucha un million de dollars de la vente du Sands [461]. Une somme coquette pour une entreprise qui avait failli l'envoyer en prison. Jimmy et Meyer se félicitèrent des montants soutirés aux grosses sociétés, tout comme les détenteurs de « points » qui vendirent à l'époque.

Mais les nouveaux acheteurs avaient fait de bonnes affaires. Au cours de la décennie suivante, les casinos multiplièrent leur valeur et changèrent de main pour plusieurs centaines de millions de dollars. Les financiers de Las Vegas font tourner le racket mieux que n'importe quel escroc.

17

Trois cents millions de dollars

Quand Dick Jaffe entra aux services de l'IRS de Miami, sa première tâche consista à s'occuper du timbre fiscal à cinquante dollars, unique loi issue de la commission Kefauver. Elle imposait aux bookmakers d'acheter des timbres fiscaux pour payer un tribut sur leurs activités illicites. Très vite, la loi posa des problèmes constitutionnels et théoriques, car l'achat de ce timbre conférait une sorte de licence aux bookmakers tout en les obligeant à s'incriminer eux-mêmes [462].

Dick Jaffe se heurtait à des problèmes plus terre à terre. Au cours de son enquête, il s'aperçut que les bénéfices de ces établissements ne restaient pas à Miami. Dans ses recherches, il achoppait sans cesse sur les relations avec les colonies britanniques des Bahamas, archipel qui s'étend à une centaine de kilomètres à l'est de Miami, à moins de quarante minutes de vol. En décembre 1962, il décida donc d'aller voir par lui-même [463].

Depuis longtemps, les Bahamas jouissaient d'une réputation de paradis fiscal. Elles avaient servi de base de ravitaillement pendant la Prohibition et semblaient désormais rattachées à des affaires autrement risquées.

Dès le premier jour, Dick Jaffe trouva ce qu'il cherchait en fouillant dans les documents gouvernementaux à Nassau : une liste des actionnaires de la prestigieuse Bank of World Commerce, fondée le 9 juin 1961, qui présentait des noms que Jaffe connaissait bien, parmi lesquels Irving « Niggy » Devine, Edward Levinson, associés dans l'affaire de l'hôtel-casino Fremont de Las Vegas.

Cette visite aux Bahamas permit une meilleure compréhension des techniques de blanchiment de l'argent et du monde de la haute finance internationale. Cela donnait une nouvelle dimension au crime organisé. Dès son retour,

enthousiasmé par ses découvertes, le jeune agent appela le FBI.

« Vous devriez aller faire un tour aux Bahamas, il y a là-bas des trucs très intéressants. »

Les enquêtes suivantes approfondirent la connaissance du système. On supposait que l'argent parvenait à la Bank of World Commerce de manière traditionnelle, sous forme de billets et de chèques de caisse qu'on apportait en personne à Nassau. Mais, quelques années plus tard, Jaffe s'aperçut que des courriers arrivant de Las Vegas déchargeaient les mallettes sur le territoire de la métropole, sans crainte des services des douanes et de l'immigration.

La Bank of Perrine, un petit établissement de Miami, avait passé un accord avec la Castle Bank de Nassau, par lequel les dépositaires de Nassau pouvaient régler leurs affaires de Floride. Ils se rendaient à la Perrine avec cent ou cent mille dollars en liquide, à transférer sur un compte de la Castle Bank ; la somme était immédiatement créditée, sans que le nom du dépositaire apparaisse dans les registres de la Perrine. L'IRS découvrit que Moe Dalitz, Sam Tucker et Morris Kleinman détenaient des comptes à la Castle Bank.

Il n'y avait aucune trace aux États-Unis, et les possibilités étaient innombrables. L'argent pouvait filer au Panama, à Hong Kong, à Monaco, au Liechtenstein ou en Suisse… et être rapatrié via des sociétés fantômes et autres processus de blanchiment habituels.

Lorsque le terme de « blanchiment » devint à la mode dans les années soixante-dix, la légende attribua à Meyer Lansky l'introduction de ces méthodes dans la Mafia. Cette hypothèse n'est en rien confirmée par les recherches de Dick Jaffe, pas plus que par celles de la Commission des opérations en Bourse du FBI, qui s'intéressa également à Nassau et plus tard – et avec plus de difficultés – à la Suisse. Le blanchiment de l'argent est bien plus qu'une simple évasion fiscale. Il permet de faire revenir son argent de manière légale et déclarée, et de le dépenser ouvertement, ce

qui est impossible en lui faisant passer la frontière clandestinement dans un attaché-case. D'après une enquête journalistique, un des moyens consisterait à emprunter son propre argent en Suisse, tout en déduisant les intérêts de ses impôts comme le prévoit la législation américaine, ce qui offre un bénéfice supplémentaire.

Certains opérateurs de Wall Street ont sans doute utilisé ce circuit mais, avant les grands procès de la drogue dans les années quatre-vingt, il n'y eut jamais aucune preuve de ce trafic [464]. L'affaire portée devant le tribunal par Dick Jaffe après son enquête à la Castle Bank établit seulement l'existence d'évasion fiscale et de comptes étrangers non déclarés.

Les déductions d'impôts de Meyer ne montrent aucune trace d'intérêts versés, ni de transactions laissant soupçonner une quelconque opération de blanchiment. Une fois ses sources de revenus à Cuba épuisées, Meyer déclarait ses dividendes du Flamingo et de certaines compagnies pétrolières dans lesquelles il avait pris des parts au début des années soixante. L'IRS mena des recherches approfondies sur les entreprises liées à Meyer – les hôtels de son frère Jake par exemple – et toutes se révélèrent infructueuses [465].

Meyer Lansky fraudait le fisc. Dès le début des années soixante, il envoyait de l'argent à l'étranger, qui aboutissait sur un compte numéroté en Suisse. Pourtant, cet argent ne revenait pas « blanchi » aux États-Unis. Meyer semblait se servir de ce compte comme d'une nouvelle version, plus sophistiquée, de bas de laine.

Lansky admettait qu'il avait connu John Pullman au bon vieux temps de la Prohibition [466]. Né en Europe de l'Est à la même époque que Meyer, Pullman avait américanisé son nom et fait l'essentiel de sa carrière au Canada, profitant de la souplesse des lois sur les transactions pour se constituer une petite fortune grâce à des opérations boursières. Dans les années cinquante, il s'était installé en Suisse.

En fait les deux hommes avaient fait plus ample

connaissance à Cuba, en 1959, après la prise de pouvoir de Castro. Pullman avait utilisé ses lettres de créance non américaines pour se rapprocher de Castro. Il apparut même un jour à ses côtés sur le podium et écouta le discours de trois heures en espagnol du chef d'État d'un air captivé.

Pullman pensait pouvoir mettre au point un système qui permettrait à Meyer de faire sortir son argent de Cuba, moyennant l'aide des frères Smith, d'origine canadienne. Ces démarches n'aboutirent pas, mais en cours de route, John Pullman avait initié Lansky aux innombrables possibilités de conversion des bénéfices de Las Vegas qu'offraient les banques étrangères. En 1961, Pullman fonda la Bank of World Commerce à Nassau, dont il devint le président.

Optimiste dans sa vie privée comme en affaires, Pullman s'était marié huit fois. Lors de l'un de ses divorces, l'avocat de Ben Sigelbaum, Gerson Blatt, envoya Pullman à Las Vegas, où il rencontra Eddie Levinson et Niggy Devine et leur prêcha la bonne parole des banques étrangères. Levinson et Devine furent bientôt mêlés à la banque de Nassau, et il ne fallut pas longtemps avant que Pullman ne gère les fortunes de presque tout le monde du jeu – Moe Dalitz, Morris Kleinman, Doc Stacher, Jimmy Blue Eyes et Meyer Lansky.

On fait souvent remonter les premières relations entre la pègre américaine et les comptes numérotés en Suisse aux années trente ; pourtant, rien ne prouve que cela est aussi ancien. On voit mal pourquoi les truands auraient voulu faire voyager leur argent à travers le monde à une époque où il était plus facile de le cacher dans une boîte de chaussures ou dans une banque locale, peu réglementée.

Le système bancaire international devint à la mode dans les années soixante, sous la pression de gouvernements plus sévères et de services des impôts plus efficaces. Ce phénomène fut également accéléré par l'instauration des transferts bancaires et par le développement des lignes aériennes[467].

La plupart des gens qui profitaient de ce système étaient par ailleurs des citoyens au-dessus de tout soupçon, hommes d'affaires, courtiers, gens du spectacle. Comme les autres, Meyer Lansky, Eddie Levinson et Ben Sigelbaum étaient novices en la matière, et ceux qui ont traité avec Meyer dans ces années-là admettent que son gourou était incontestablement Pullman, qui se jouait aisément de toutes les difficultés.

Un incident permet de mieux comprendre les mécanismes de ce processus. En mars 1965, Sylvain Ferdmann, jeune courtier suisse travaillant pour Pullman, laissa tomber par inadvertance un bout de papier dans un parking de Miami.

Je reconnais par la présente avoir reçu, le 28 décembre 1964, la somme de trois cent cinquante mille dollars ($ 350 000), en billets de banque américains, pour le compte de Maral 2812, à l'International Crédit Bank, Genève, somme qui m'a été remise en présence du signataire.

Le nom du témoin était John Pullman. Prudent, Ferdmann avait ajouté un post-scriptum :

La validité de ce reçu est liée à l'authenticité des billets[468].

À cette époque, le FBI était déjà aux trousses de Pullman. Ses agents le prenaient en filature quand il se rendait à Miami, et lorsqu'il franchissait la frontière nord, le FBI travaillait en collaboration avec la police montée canadienne. En septembre 1966, la police montée mit sa chambre d'hôtel de Toronto sur écoutes.

« Bon, écoute, confia Pullman à un interlocuteur inconnu. Il faut que je parle au nabot, mais je crois qu'il est malade.

– Oui, il est à l'hôpital pour ses ulcères. »

Quelques jours plus tard, Pullman ne cachait plus son inquiétude.

« Il va très mal, dit-il à sa femme Yvonne, le 20 septembre. Vraiment très mal, et pourtant il faut que je le voie. Si je rencontre Meyer, j'aurais tout de suite vingt mille francs à déposer à la banque. S'il meurt, cela sera inclus dans ses

biens… Le problème, c'est que Meyer est le seul sur lequel on puisse compter. Avec lui, ça marche toujours. »

Comme l'admettait Pullman, son inquiétude à l'égard de Meyer n'avait rien de désintéressé. Chaque fois qu'il transférait une somme pour un de ses amis, l'International Crédit Bank lui reversait 1 % des sommes déposées.

En 1965, Meyer et Teddy retournèrent passer leurs vacances d'été en Europe. John Pullman les accueillit à l'aéroport de Genève et leur servit de guide. Il présenta Meyer à son patron, le propriétaire et directeur de l'International Credit Bank. Si aux États-Unis Pullman était le prophète du compte numéroté, en Suisse il n'était qu'un simple agent de Tibor Rosenbaum.

Tibor Rosenbaum, personnage picaresque, avait suivi une formation de rabbin et se vantait d'avoir fait partie, durant la Seconde Guerre mondiale, de l'opération Hazalah au cours de laquelle des Juifs hongrois s'étaient déguisés en officiers SS pour permettre l'évasion de leurs compatriotes vers la Suisse ou la Palestine. Ayant défié la mort au moins une fois, il vivait selon ses propres règles. En 1948, Rosenbaum avait organisé la livraison d'armes tchèques pour aider le jeune État d'Israël à lutter contre l'ennemi arabe. Lorsque Meyer le rencontra, il était le premier intermédiaire du gouvernement israélien pour toutes les affaires extérieures, officielles ou secrètes. Il possédait une ligne directe avec le ministre des Finances, Pinkhas Sapir, et pouvait dépenser des millions sur un simple coup de fil.

Meyer Lansky fut très impressionné de rencontrer un personnage disposant d'un tel pouvoir sur le destin d'Israël. Cet homme efficace toucha la corde sensible de Meyer, qui admirait son style : « C'est nous contre eux, rien ne nous barrera la route. » Lansky était méfiant de nature, mais quand il accordait sa confiance, c'était sans réserve. Il avait donné sa confiance à Pullman, il fit de même avec Tibor Rosenbaum.

Travailleur, Rosenbaum était aussi un Juif orthodoxe

pratiquant. Son ami Cornfeld se souvient d'avoir souvent sillonné la ville avec lui à la recherche d'un restaurant casher [469]. Cependant Tibor Rosenbaum manquait de la prudence du banquier. Avec un maximum de soixante millions de dollars de dépôts et des réserves de six millions et demi de dollars, l'International Crédit Bank ne figurait pas parmi les établissements de grande envergure. Pourtant, à la fin des années soixante, Rosenbaum investit la moitié de ces fonds – quelque trente millions – dans l'achat d'une bande de terrain entre Rome et la mer qui avait autrefois appartenu à la famille royale italienne. Rosenbaum pensait qu'avec quelques pots-de-vin bien placés, il pourrait contourner les lois sur la construction. Malheureusement, Tibor arrosa les mauvais politiciens, et le conseil de la ville déclara la zone parc national, interdisant tout développement touristique.

Dans cette affaire, il offrit comme garantie des bons du trésor libériens, obtenus à bas prix par l'une de ses étranges relations, le président du Liberia, William V.S. Tubman. Rosenbaum avait enregistré ces bons à leur valeur nominale surévaluée, mais lorsque les dépositaires inquiets voulurent retirer leur argent, il dut avouer que les fonds n'étaient plus disponibles.

La banque ferma en 1974, pour ne plus jamais rouvrir. Elle fut déclarée en faillite au mois d'octobre de la même année et les dépositaires, Meyer Lansky y compris, perdirent leurs mises. Justifiant la confiance que Lansky avait placée en lui, Rosenbaum consacra le reste de ses jours à rembourser ses débiteurs. Cet épisode est bien la preuve que Meyer Lansky n'était pas infaillible quant aux risques et aux complexités de la haute finance.

En 1964, Lansky réussit enfin à investir dans une entreprise légale et rentable. Il acheta un puits de pétrole. Dans les années cinquante, il avait déjà acquis trois concessions qui n'avaient rien donné [470]. Douze ans plus tard, sur le conseil d'un vieil ami du Midwest, Sam Garfield, il acheta des parts dans une concession du comté de Clare, au Michigan.

Né en Russie en 1899, Garfield était allé à l'école avec Moe Dalitz. Les deux hommes étaient devenus amis ; ils s'étaient liés avec Eddie Levinson et autres bootleggers ou organisateurs de jeux. Garfield avait été l'un des investisseurs du Riviera de La Havane. Dès le début des années soixante, il fut impliqué dans plusieurs opérations en Bourse, mais il réussit mieux que les autres à garder la tête haute. Dans l'Ohio, il installa un système de distribution de journaux.

À la fin des années cinquante, Garfield vivait à Clare, une petite ville du centre du Michigan, où il s'était lancé dans le pétrole. Il monta sa propre compagnie, la Mammoth Producing, et invita Meyer à le rejoindre. À l'époque où Meyer acheta sa concession, le baril de brut se vendait 2,81 dollars ; l'année suivante, il tomba à 2,71, mais il monta ensuite régulièrement, pour atteindre 8,95 dollars en 1974, conséquence de l'embargo arabe et de la crise pétrolière[471].

Sous la tutelle de Garfield, Meyer augmenta sa participation. Les deux hommes achetèrent ensemble d'autres concessions et s'étendirent dans l'Ohio, s'associant parfois à Eddie Levinson. En cinq ou six ans, Meyer investit près de deux cent cinquante mille dollars dans le pétrole. Il n'avait encore rien du nabab, mais en tirait environ vingt-cinq mille dollars de bénéfices par an. Il réussissait enfin à présenter l'image d'un homme d'affaires à la retraite, vivant de ses investissements[472].

Le comté de Clare offrait un autre avantage : il servait de refuge quand Meyer se sentait surveillé de trop près à Miami ; il fallut un moment avant que le FBI ne pense à aller le chercher au beau milieu du Michigan.

La série *Apprenez à connaître votre voisin*, lancée par Lee Hills, qui s'était intéressé aux établissements de jeux dans les années quarante, était devenue une tradition du *Miami Herald*.

En octobre 1965, Clarence Jones rédigea un article retraçant les vacances d'hiver de criminels bien connus. Il

l'intitula « *Les crocodiles au soleil* ». Le 12 décembre 1965, ce fut au tour de Meyer Lansky. « Lansky dirige le cartel du crime à partir de la Floride », proclamait Hank Messick dans le *Herald*, premier article d'une série de trois, avec gros titre à la une sur l'édition du dimanche. Plutôt gentil et attentionné en privé, Hank Messick était un journaliste combatif qui étudiait depuis quelques années la pègre du Kentucky et de l'Ohio. Ses recherches, publiées en 1967 sous le titre *The Silent Syndicate*, mirent au jour les activités de bootleggers tels que Moe Dalitz, Sam Tucker et Morris Kleinman.

C'était la Molaska et ses rapports avec les distilleries clandestines qui avaient éveillé la curiosité de Messick. Le journaliste avait découvert seul cette affaire, qui lui fournit une bonne part de la matière de son article de 1965 :

Le patron du syndicat de l'Est, et sans doute le numéro un du crime organisé à ce jour, habite au 612, Hibiscus Drive, Hallandale. Il s'appelle Maier Suchowljansky de son vrai nom, mais c'est sous celui de Meyer Lansky qu'il a fait fortune.

On peut raisonnablement estimer sa fortune à trois cents millions de dollars[473].

Aujourd'hui, Hank Messick en rabat légèrement sur ce chiffre colossal. « Chaque fois qu'on m'a posé la question, j'ai toujours précisé que cette estimation n'était pas la mienne mais celle d'un expert qui était censé savoir de quoi il parlait.[474] »

Il est cependant difficile d'identifier cet expert. Dick Jaffe, agent de l'IRS, affirme que ce n'est pas lui[475]. Cela ne vient pas non plus des agents du FBI travaillant sur les établissements de jeux de Las Vegas, qui, en se fondant sur les écoutes téléphoniques, évaluaient les revenus de Lansky à un peu plus d'un million de dollars par an. Meyer n'était lié à ce syndicat que depuis trois ou quatre ans, au plus. En 1965, il aurait donc accumulé, au maximum, cinq millions de dollars grâce à sa source de revenus la plus lucrative.

« Nom de Dieu ! » entendirent les agents de la police montée, via leurs écoutes quand un courtier annonça le chiffre paru dans le *Herald* à John Pullman qui calculait visiblement son pourcentage. « Où est passé cet argent ? Je n'en ai jamais vu la couleur ! »

Cette somme représente plus d'un milliard de dollars actuels [476], et il est impossible de la faire coïncider avec ce que l'on sait ou ce que l'on peut raisonnablement imaginer des finances de Meyer Lansky, l'homme dont le succès et la longévité reposent sur son manque d'appétit et sur sa prudence. Ses parts personnelles du Riviera devaient constituer près de quatre millions de dollars, mais il avait tout perdu. Ses parts de l'hôtel Sands, au moment de la vente, lui rapportèrent un million de dollars et, en 1965, ses concessions pétrolifères n'en valaient pas plus de cent mille. Il possédait une maison de cinquante mille dollars, mais avait encore pour quinze ans de remboursements. S'il avait dû présenter ses revenus nets, légaux ou non, à la date de la publication de l'article, il aurait eu du mal à dépasser les trois millions de dollars – beaucoup plus que les quarante mille dollars déclarés aux impôts, c'est vrai, mais les trois cents millions tenaient de la pure chimère.

Donc en décembre, trois cents millions de dollars fut l'étiquette attachée au cou de Meyer, et il ne put jamais s'en défaire. Ce chiffre figure généralement dans les récits le concernant, suivi de la citation : « Plus puissants que US Steel. » Ensuite viennent les affaires de Bugsy Siegel et du poulet farci, puis les casinos cubains, le meurtre d'Anastasia, et la réussite de Paul à West Point, preuve de l'influence mystérieuse que le « nabot » exerçait en haut lieu. Son immunité quasi totale venait confirmer son habileté, avec d'autres allusions à ses relations au plus haut niveau. Plus tard, Gyp DeCarlo affirmerait que Lansky avait des parts dans tous les casinos de Las Vegas sans exception, et les commentaires étaient émaillés de mots tels que le « cerveau », le « génie », etc. Avec un homme pesant trois cents millions de dollars, on ne pouvait s'attendre à moins.

James Bond contre Dr No fut le premier film d'une série à succès qui présentait des « méchants » à la tête d'entreprises criminelles portant des noms tels que Spectre ou Smersh. Petits hommes insignifiants pour la plupart, ils terrorisaient les populations par la puissance de leur esprit. Leurs quartiers généraux pouvaient être pulvérisés, ils réapparaissaient magiquement ailleurs pour poursuivre leur œuvre maléfique. Leurs noms – Blofeld, Stromberg, Dr Julius, Drax [477] –, correspondaient difficilement à l'image du bon anglo-saxon blanc et protestant.

Bien que rarement citée explicitement, la judéité de Meyer contribuait au mythe. Meyer était le nouvel Arnold Rothstein ; son omnipotence présumée apportait une explication simple et globale à l'existence du mal et, puisqu'il était omnipotent, il était naturel que personne ne puisse réunir de preuves contre lui. Il savait les cacher.

Croyance et connaissance ont toujours été étroitement imbriquées dans la compréhension du crime organisé en Amérique, et dans la littérature policière réalité et fiction se mêlent intimement. Cette tradition remonte aux « gazettes policières » du XIX^e^ siècle, qui construisaient à partir de cas réels des mélodrames sanglants avec dialogues, témoins oculaires et dernier souffle de la victime. L'hystérie collective déclenchée par la commission Kefauver étendit la technique au crime organisé.

Murder lnc, publié en 1951, fixa les règles du genre. Théoriquement documentaire, ce livre relate le plus grand procès du crime organisé de 1940-1941 qui envoya le « patron » des contrats, Lepke Buchalter, et certains de ses associés sur la chaise électrique. Pourtant, loin de se limiter aux faits, l'auteur mêle des preuves établies par le tribunal à une dramatisation spectaculaire, sans faire de distinction entre les divers éléments, allant même jusqu'à transcrire les « pensées » des protagonistes. Cosigné par Burton Turkus, l'assistant du district attorney qui s'est occupé de l'affaire, et Sid Feder, journaliste new-yorkais, *Murder Inc*. rencontra un succès immédiat, ses exagérations étant parfaitement

adaptées aux années Kefauver [478]. *Murder Inc.* fut suivi d'une longue série d'ouvrages mi-documentaires mi-romanesques.

Les livres que Hank Messick commença à publier dans les années soixante s'inscrivent dans cette tradition. Tout en incorporant des éléments d'enquête, ils comportent des dialogues censés reprendre les paroles exactes de Lansky, Siegel et Luciano. D'après Messick, ce sont des « souvenirs » reconstruits à partir d'enregistrements, de témoignages, directs ou indirects. Mais, une fois au moins, l'un de ses témoins s'est trompé. *Syndicate abroad*, publié en 1969, s'ouvre à La Havane, avec Fulgencio Batista passant des coups de téléphone le soir du réveillon de Nouvel An 1958. « Copains ou escrocs, le message était le même, seuls ceux qui avaient prouvé leur valeur furent informés. » Quelques paragraphes plus loin, on voit Meyer Lansky dans son avion privé, en route pour la Floride, et l'auteur nous fait part des pensées du patron du syndicat. « Alors que les lumières de la Gold Coast commençaient à scintiller, le P.-D.G. prit sa décision. Castro ou pas, le Syndicat international se concentrerait sur les Bahamas. »

Aujourd'hui, grâce à la loi sur la liberté d'information, il est possible d'avoir accès aux dossiers du FBI sur Meyer Lansky, plus d'un mètre linéaire de documents, télégrammes, mémorandums, rapports de filature, articles de journaux soigneusement découpés et collés sur des « fiches d'information » [479].

Certains documents ont été censurés, les noms des agents et des indicateurs sont noircis, des sections entières concernant le protocole de l'agence ont été supprimées, mais l'ensemble reflète l'opinion du FBI sur Lansky et les preuves sur lesquelles il se fonde.

Certains indices sont difficiles à retracer et il faut beaucoup de patience pour suivre les conversations de la chambre au Volney entre Meyer et Teddy, avant de trouver les transcriptions de ce que Meyer a été entendu dire sur, notamment, le crime organisé et US Steel. Les versions dramatisées publiées par *Life* et *Time*, elles, ne laissent pas la

place au moindre doute. À intervalles réguliers paraissent ces « fiches d'information » qui, sans essayer de séparer le vrai du faux, ne font que reproduire l'article de Hank Messick estimant le poids de Meyer à trois cents millions de dollars.

Parfois, Meyer traitait tout cela comme une bonne farce. « Je ne voudrais pas gâcher votre article, alors je préfère ne rien vous dire », annonça-t-il à des journalistes après une audience devant un grand jury [480]. Il se retrouva même un jour face à Messick. « Je trouve que vous devriez me reverser la moitié de l'argent que vous avez gagné en écrivant sur mon compte », lui dit-il [481].

Pour le rabbin Shapiro, Meyer s'enorgueillissait de l'intelligence et du pouvoir qu'on lui attribuait [482], et Buddy est d'accord sur ce point : « On disait toujours que c'était un sorcier de la finance, et il finissait par le croire. »

Le FBI surveillait Meyer plus étroitement que jamais, et les journalistes se joignaient parfois à ses agents. « Lansky, écrivit le *Miami Herald* le 17 mars 1967, est le personnage le plus célèbre de la pègre. »

À cette époque, Meyer avait déjà adopté la mascotte qui ferait les délices de la presse : son petit chien. Dans les années trente, Anne Lansky avait déjà acheté des chiens aux enfants, un fox-terrier et un bouledogue que Meyer détestait. Il n'apprécia guère plus le shih tzu de Teddy, un petit animal blond appelé Tiger. Mais, à la mort de ce dernier, Meyer lui offrit un autre shih tzu pour la consoler, qu'il appela Bruzzer et auquel il s'attacha.

C'était lui qui le promenait. « Cela lui servait de prétexte quand il en avait assez de Teddy », dit Buddy avec malice. Bruzzer se révéla très utile au FBI : il apportait une note de régularité à l'emploi du temps de Meyer, permettant aux agents de mieux le surveiller. Matin et soir, Lansky remontait Hibiscus Drive, traînant Bruzzer derrière lui.

Le P.-D.G. avait enfin trouvé l'accessoire idéal.

En mars 1967, deux journalistes du *Detroit Free Press* rencontrèrent Meyer Lansky dans le Michigan, avec sa femme. Le couple semblait très détendu et Meyer traita les reporters avec humour et bonhomie, sans se laisser déconcerter par leurs questions axées sur les casinos des Bahamas récemment ouverts auxquels le gouvernement britannique s'intéressait beaucoup, soupçonnant Meyer d'étendre son empire grâce à eux.

« En tout cas, je n'en tire pas un sou », leur soutint Meyer.

Comme le voulait sa nouvelle réputation de « cerveau », on pensait que Lansky était le propriétaire secret du Lucayan Beach de Freeport, à Grand Bahama, et d'un établissement de jeux londonien, le Colony Club de Berkeley Square. Ces soupçons étaient étayés par le grand nombre d'amis de Meyer impliqués dans les deux opérations. Dino Cellini jouait un rôle à Freeport et à Londres, où il avait installé une version anglaise de son école de croupiers de La Havane. On retrouvait également George Sadlo, Dusty Peters et une douzaine de bookmakers ou d'opérateurs de jeux qui avaient travaillé avec Meyer, à Cuba en particulier.

Un des associés du Colony Club se souvient du passage de Meyer juste avant l'ouverture. Il faisait un voyage en Europe qui devait le conduire en Suisse. Après avoir regardé les salles de jeux, Meyer avait émis quelques suggestions [483] ; mais personne n'en avait tenu compte car il n'avait qu'une participation extrêmement limitée dans l'affaire [484].

Au Bahamas, le Lucayan Beach de Grand Bahama était un tissu de parts et de pourcentages cachés, et il est probable que Meyer y ait eu quelques points. Ami de Lou Chesler, un des grands promoteurs du projet, Lansky avait prodigué ses conseils durant la phase préparatoire. Il ne cacha jamais son désir de participer officiellement à l'aventure. Un jour de mai 1963, alors qu'il déjeunait avec Jimmy Alo, s'apercevant qu'un agent du FBI l'avait suivi à l'intérieur du restaurant, il alla lui faire part de son mécontentement. En lui donnant une image de gangster, se plaignit-il, le FBI avait réussi à l'éliminer de toutes les affaires des Bahamas [485].

Meyer toucha sans doute des revenus du Lucayan Beach, mais aucune preuve ne justifie les histoires propagées par la presse. Son influence aux Bahamas remontait, disait-on, à la Seconde Guerre mondiale, époque où le duc de Windsor était gouverneur des îles. Le nom de Meyer se trouvait mêlé à tous les scandales, y compris le meurtre de Sir Harry Oakes. Oakes s'opposant à ses projets de maison de jeux, Lansky l'aurait fait éliminer. Quand l'architecte Seymour Harris, pourtant un paranoïaque notoire, se fit construire une demeure protégée par de hauts murs dans la banlieue de Freeport, la rumeur en fit immédiatement le quartier général de Lansky, et on emmena les cars de touristes voir les « meurtrières », les créneaux décoratifs conçus par Harris.

« Nous finissions par nous demander, signale la commission royale d'enquête aux Bahamas, si le nom de Meyer Lansky n'était pas seulement une légende forgée par la presse, tant il paraissait mythique et fantomatique.[486] »

Le seul nom de Lansky était devenu synonyme de pègre. Comme le terme Mafia, il était le symbole de la criminalité. Si une opération impliquait des magouilles financières, elle était forcément orchestrée par Meyer Lansky. « Lansky » était l'explication magique de l'inexplicable et, là où elle ne convenait pas, les journalistes parlaient de « bande à Lansky » ou de « Lansky et associés ».

En février 1967, le ministre de l'Intérieur britannique interdit l'entrée dans le pays à Dino Cellini et George Raft, les représentants des intérêts de Meyer au Colony Club de Berkeley Square. Sa participation était mineure mais, lors de sa conférence de presse, le ministère de l'Intérieur invoqua souvent son nom. C'était plus facile que de parler d'un Vincent Alo, relativement obscur.

Le ministère de la Justice américain utilisait le même artifice. En 1966, on mit au point une nouvelle stratégie pour lutter contre le crime organisé, la Strike Force, qui coordonnerait les différentes autorités. Les agences locales du FBI et de l'IRS, la police municipale et certaines agences fédérales collaboreraient sous la direction d'un attorney du

ministère de la Justice, chargé à la fois de l'enquête et de ses suites. La Strike Force de Miami fut opérationnelle dès la fin de 1968, sous la direction de Dougald D. McMillan, un jeune magistrat dynamique.

« Je savais que Meyer Lansky était un salaud et un assassin, dit Dougald McMillan aujourd'hui, aussi agressif qu'alors. Bien sûr, après la Prohibition, il a affiné ses méthodes, mais c'était quand même un escroc. »

Henry E. Petersen, le chef de la section du crime organisé et du racket au ministère de la Justice, avait dit à son subordonné qu'il considérait Meyer Lansky comme le numéro un de la pègre, et McMillan n'avait aucune raison de mettre la parole de son patron en doute. Ce dernier avait étayé ses dires des enregistrements de DeCarlo, dans lesquels le nom de Lansky n'était cité que de temps à autre, mais toujours sur un ton admiratif.

« J'ai appris que, pour connaître l'envergure d'un personnage de la pègre, le mieux était de se fier à ce que ses comparses en disaient. »

En fait, cette méthode était peu fiable pour Meyer Lansky. Les écoutes fournissent souvent des indices d'une valeur incomparable mais une opinion comme, par exemple, celle de Gyp DeCarlo sur la participation de Meyer dans les casinos de Las Vegas risque fort de ne refléter que les rumeurs répandues par les médias.

Le folklore qui s'est développé dans la culture populaire autour de la personnalité du gangster – le prestigieux et fascinant séducteur – donne une idée bien faussée de ces hommes vivant le plus souvent dans la clandestinité, dans un relatif isolement. Ainsi, paradoxalement, l'image véhiculée par ceux qui le pourchassent sert le culte du gangster, qu'il préserve et propage.

Les rapports de Dougald McMillan au sein de la Strike Force de Miami introduisirent une note plus agressive contre Meyer Lansky. Les enquêtes du FBI avaient été marquées jusque-là par une sorte de tolérance réciproque. Meyer

appelait souvent les agents qui le suivaient par leur prénom, tandis que ceux-ci se montraient amicaux pour tenter de glaner des renseignements utiles.

Le 6 mai 1969, Cuba était au centre de la discussion. « Lansky affirme qu'il serait favorable à tout groupe voulant renverser Castro ou d'autres régimes communistes », rapportait l'agent du FBI Jerris Armstrong. Meyer rappela à Armstrong qu'il avait prévenu le gouvernement américain des risques que représentait Castro, mais que ses avertissements n'avaient pas été suivis d'effet. Le gouvernement estimait sans doute, comme le note Armstrong en rapportant les propos de Meyer, « qu'il craignait simplement de perdre ses revenus du jeu à Cuba ».

À l'automne de 1969, pourtant, les rapports entre les agents et leur proie avaient changé. Le 28 octobre, Armstrong suivit Meyer dans un établissement de bains de Collins Avenue, où il allait rejoindre Hymie Siegel et Harry Stromberg. Dans un nuage de vapeur, Armstrong présenta aux trois hommes une citation à comparaître devant un grand jury. Dougald McMillan tenait à vérifier les allégations de la presse selon lesquelles Lansky, par l'intermédiaire de sa bande, contrôlerait les plus grands hôtels de Miami Beach.

Meyer se montra railleur. « Si je donnais l'un de ces hôtels à l'agent Armstrong, aurait-il dit, tous mes ennuis seraient peut-être terminés. »

Mais il changea de ton le lendemain. S'apercevant qu'Armstrong le suivait en voiture, il fit demi-tour et marcha droit sur lui. « Jerry, fiche-moi la paix. Ça suffit comme ça », dit Meyer, les mains et la voix tremblantes.

Était-ce une menace ? Meyer resta à considérer Armstrong d'un air furieux jusqu'à ce que Teddy vienne le chercher et l'entraîne par le bras.

« Avant de s'éloigner, note Armstrong, il s'est retourné et m'a crié : Jerry, tu devrais lire le poème de Kipling, *If* : si vous pouvez garder la tête sur les épaules quand tous perdent la leur, et vous le reprochent… »

D'un calme légendaire, Meyer savait faire preuve d'élégance dans les situations les plus critiques. Le voir perdre ainsi son sang-froid laissait penser qu'il avait peut-être un réel motif d'inquiétude.

En août 1969, les agents de l'IRS avaient organisé une descente dans les bureaux new-yorkais de Morris Lansburgh, qui organisait la distribution des bénéfices occultes du Flamingo aux opérateurs de l'Est. (Meyer avait aidé Lansburgh et Sam Cohen à établir ce système de fraude après le rachat du Flamingo à Albert Parvin en 1960, transaction dans laquelle Lansky avait joué le rôle d'intermédiaire.) Les écoutes du FBI dans le bureau d'Eddie Levinson avaient fait mention de sommes en liquide qui sortaient du Flamingo, mais ce processus semblait fonctionner différemment. Si l'IRS réussissait à établir des preuves à partir des dossiers trouvés dans les bureaux de Lansburgh, ce dernier, Cohen et Lansky ne pourraient plus s'abriter derrière l'illégalité des écoutes pour éviter une condamnation.

Les intérêts de Meyer dans le Flamingo étaient très limités. Il s'était contenté de donner des conseils, puis avait suggéré les noms d'hommes de confiance pour diriger les affaires sur place – pour le Flamingo, ce fut Chester Simms, un vétéran de Broward et de La Havane [487]. Pourtant, Meyer avait fait partie de l'organisation du système. Son rôle d'intermédiaire le liait au Flamingo, et le ministère de la Justice mettrait tout en œuvre pour l'impliquer.

En mars 1970, avec Teddy, il s'envola pour des vacances à Acapulco. Le FBI suivit le couple, pensant que Meyer y rencontrerait des opérateurs canadiens [488]. Cette filature ne donna rien.

À leur retour à Miami, le 4 mars 1979, les Lansky furent interpellés à l'aéroport par des agents des douanes, qui trouvèrent dans leurs bagages du Donnatal, un antispasmodique que Meyer prenait pour traiter ses ulcères. Il fut incapable de fournir l'ordonnance correspondante.

Trois semaines plus tard, on frappa à la porte des Lansky. L'enquête de Dougald McMillan avait mis au jour deux ordonnances de Donnatal au nom de Meyer Lansky chez Breedings, le pharmacien du quartier, mais cela ne correspondait pas au tube découvert à l'aéroport. En fait, la pharmacie, qui le connaissait bien, le lui avait vendu sans ordonnance [489]. « Lansky emprisonné pour une affaire de drogue », annonça le *Miami Herald* le lendemain [490], titre repris par toute la presse. Le P.-D.G. était finalement tombé. Meyer fut accusé de possession de barbituriques. Il risquait jusqu'à deux ans de prison et une amende pouvant atteindre mille dollars.

Dougald McMillan n'éprouve aucun remords : « Absolument, je l'ai coincé. Pourquoi aurais-je été indulgent ? Il ne le méritait pas. »

Le tribunal ne se laissa pourtant pas impressionner. Il ne lui fallut que peu de temps pour rejeter l'accusation et se rendre aux arguments de Joseph Varon selon lesquels l'État de Floride n'avait aucune autorité sur l'aéroport de Miami, où l'on avait découvert les médicaments, qui était propriété fédérale. « Si l'accusé s'était appelé John Smith et non Meyer Lansky, il n'y aurait jamais eu de poursuites », dit Varon après le jugement.

Acquitté le 19 juin 1970, Lansky n'en tira que peu de gloire. Trois semaines plus tôt, Morris Lansburgh avait comparu devant un grand jury de Miami qui enquêtait sur le Flamingo. Le numéro de mai du *Reader's Digest* avait publié un portrait de Meyer : « L'incroyable histoire de l'ennemi public n° 1 » et, une semaine plus tard, l'*Atlantic Monthly* sortait un article de Nicholas Gage : « Le Little Big Man qui se moque de la loi. » « Meyer Lansky est un visionnaire, au même titre que Andrew Carnegie, Henry Ford et John D. Rockefeller… C'est l'architecte du conglomérat du crime organisé aux États-Unis. »

Un an auparavant, Lansky se serait amusé de l'affaire, mais après son inculpation, cela dépassait la mesure. Un peu plus tôt la même année, le jeune Meyer II avait été accosté sur le

chemin de l'école par deux hommes étranges qui connaissaient son nom. Affolé, il s'était enfui. Étaient-ce des agents du FBI ? Des voisins mal intentionnés ? Des kidnappeurs ? « Lansky est très irritable, signale un rapport d'écoutes au début mai 1970. Il s'inquiète pour sa liberté et la sécurité de sa famille.[491] » « Quand je me promène dans la rue, confia-t-il à l'agent qui lui fit part de la mésaventure de Meyer II, je ne sais jamais quand cela va me tomber dessus. » Il y avait trop de « cinglés » dans les rues et, ajoutait Meyer, il n'avait « plus d'amis italiens à qui faire confiance ».

Meyer Lansky avait peur. Il avait consulté E. David Rosen, un avocat de Miami qui plaidait dans les tribunaux fédéraux, et avait obtenu de rencontrer Jerris Armstrong, l'agent du FBI. Armstrong était-il au courant de procédures policières ou de citations à comparaître qui le menaçaient ? Le FBI avait-il des raisons légales de l'empêcher de quitter le pays ? La réponse fut non aux deux questions[492].

En 1964, Doc Stacher, le vieil ami de Meyer, avait évité les conséquences d'une inculpation de fraude fiscale en acceptant de s'exiler en Israël. En juillet 1970, Meyer décida que le moment était venu. Il réserva des billets d'avion pour Tel-Aviv, pour lui, Teddy et Bruzzer.

18

Refuge en Israël [493]

Meyer Lansky atterrit pour la deuxième fois en Israël le 27 juillet 1970. En 1962, Teddy et lui étaient venus en touristes ; cette fois-ci, Meyer comptait demander la nationalité israélienne.

Les Lansky logèrent au Dan Hôtel, l'un de ces buildings du front de mer à Tel-Aviv qui donnaient à la côte des airs de Miami Beach. Lorsque l'hôtel avait reçu la réservation des Lansky, la direction s'était demandé s'il s'agissait bien de Meyer Lansky le gangster. On avait téléphoné au ministère de l'Intérieur, qui n'était pas au courant. Les représentants locaux en référèrent à leurs supérieurs à Jérusalem qui ne virent aucune raison de ne pas enregistrer les Lansky, comme n'importe quel client [494].

À la fin de la première semaine de séjour, Meyer vint régler la note à la réception. Il dit apprécier l'endroit et vouloir rester quelque temps. Pouvait-on lui consentir une réduction ? On ne faisait de remise qu'au bout de quatre semaines.

Meyer Lansky se sentait chez lui en Israël, et il prit rapidement ses habitudes. Il se levait tôt – avant sept heures –, promenait Bruzzer pendant environ une demi-heure sur le front de mer et rentrait prendre tranquillement son petit-déjeuner. Au début, il mangeait dans sa chambre, mais, à mesure qu'il liait connaissance, il descendait dans la salle, comme chez Wolfie's. Doc Stacher, qui après un séjour de six ans à Tel-Aviv menait une vie qui ne le changeait guère de Las Vegas ou du New Jersey, lui présenta des amis [495].

Meyer aimait expliquer à ses nouvelles relations ce qui l'avait amené en Israël. La plupart des membres du personnel venait d'Europe de l'Est et il découvrit qu'une femme de ménage, Mira Sukenik, était originaire de

Pologne, pas très loin de Grodno.

« Comment avez-vous réussi à survivre ? » lui demanda-t-il. Ses parents avaient fui en Russie à l'arrivée des Allemands, expliqua-t-elle. Tous les autres habitants du village avaient été tués. « Moi aussi je viens de Pologne », lui annonça-t-il, avant de la prier de parler un peu polonais ou russe, pour voir si les mots lui rappelaient quelque chose.

Les Israéliens de la génération de Mira Sukenik avaient tous une histoire à raconter. Meyer était très ému. Cela lui rappelait son enfance à Grodno et l'immigration de ses grands-parents en Israël.

Lors de son premier séjour, en 1962, Meyer n'avait pu localiser la tombe de Benjamin et Basha Suchowljansky car à l'époque les Jordaniens occupaient le cimetière juif du mont des Oliviers. En 1967, les Israéliens avaient repris Jérusalem-Est et, quelques mois après son arrivée, Meyer Lansky se mit en quête de ses racines [496]. La Chevra Kadisha, qui tient des registres des tombes des Juifs, fournit des guides qui conduisent les visiteurs à travers le dédale des pierres tombales du mont des Oliviers. L'un d'eux le mena jusqu'aux deux tombes, entre le mur des Lamentations et la mosquée d'Omar. Il put déchiffrer les caractères hébreux indiquant que Benjamin Suchowljansky, né à Grodno, était décédé à Jérusalem le 10 septembre 1910, et que son épouse Basha l'avait suivi un mois plus tard [497]. Là, au milieu des sépultures, Meyer comprit ce qu'avait représenté le retour au pays pour ses grands-parents et les raisons de leur périple.

Il fut davantage touché par l'atmosphère ambiante qu'il ne s'y était attendu. En discutant de la montée des partis religieux, des concentrations de troupes égyptiennes le long du canal de Suez, il se sentait fier d'être impliqué dans l'histoire d'Israël [498].

La question était de savoir comment rester. Américains, Meyer et Teddy étaient entrés sans difficultés. Avec leurs passeports, ils avaient obtenu des visas de touristes, valables douze semaines. En principe, ils pouvaient être prolongés

tous les trois mois, indéfiniment. Mais une telle disposition n'offrait pas de garantie légale contre un éventuel renvoi aux États-Unis. Tout dépendait du bon vouloir du ministère de l'Intérieur et, si les autorités américaines annulaient son passeport, Meyer Lansky n'aurait nulle part où aller. Il ne serait tranquille qu'une fois devenu citoyen israélien, ce qui impliquait de satisfaire aux exigences de la loi du Retour.

La loi du Retour est unique au monde. Remontant à la naissance du mouvement sioniste, il s'agit moins d'une disposition d'immigration que d'une définition de l'identité du pays qui accorde à tout Juif le droit à la nationalité israélienne et à trouver refuge en Israël. « Ce droit est propre à tout Juif par le simple fait d'être juif, s'il désire s'installer dans ce pays », avait déclaré David Ben Gourion.

À l'origine, la loi du Retour définissait comme juif tout enfant de mère juive ; Meyer Lansky répondait à ce critère. Mais, en 1954, l'État avait modifié l'application de la loi : la nationalité ne pouvait être accordée à un Juif « ayant un passé criminel ou représentant un danger pour la sécurité publique ». C'est cette disposition, le paragraphe 2 (b) (3) de la loi du Retour, qui constituait l'obstacle principal à l'installation définitive de Meyer Lansky.

Mais dans le contexte particulier du droit israélien, son cas ne pouvait être traité comme une affaire criminelle. Pour sa demande de nationalité, Meyer avait davantage besoin d'un expert en droit constitutionnel que d'un spécialiste du pénal. Il s'adressa à Yoram Alroy, un jeune avocat plein d'avenir chargé de cours de droit constitutionnel à l'université de Tel-Aviv.

Lorsque Yoram Alroy rencontra pour la première fois ce Juif américain qui lui confiait son désir de vivre en Israël en avouant avoir eu « certains ennuis avec le FBI », le nom de Meyer Lansky lui était totalement inconnu. « Avant de me représenter, dit Meyer en quittant le cabinet d'Alroy, vous devriez lire ce qu'on écrit sur moi. » Il lui tendit un exemplaire du *Reader's Digest* de mai 1970 : « Le terrifiant succès de l'ennemi public n° 1.[499] »

L'article convainquit Alroy. Cette affaire était faite pour lui. Le *Reader's Digest* décrivait un monstre. Il lui parut impossible que l'auteur ou les experts cités aient réellement connu l'homme qui venait de quitter son bureau. Ils parlaient d'une idée, non d'un être humain. Ce n'était pas une question de charme. Mais Lansky lui avait fait l'effet d'un homme intelligent, raisonnable, sans rien du décideur inflexible dont il venait de lire la description.

Plus important pour l'affaire, Alroy comprit que le fond de l'article – qui expliquait que Lansky régnait sur le crime organisé aux États-Unis depuis cinquante ans – reposait sur des suppositions, sans aucune preuve juridique. Alroy ne considérait pas de telles hypothèses comme suffisantes pour priver Lansky de son droit fondamental à la citoyenneté israélienne.

L'homme de loi avait précisément abordé la question avec ses étudiants l'année précédente. La loi du Retour, leur avait-il démontré, avait pour but de garantir l'asile en Israël à tous les Juifs, quels qu'ils soient. Ce droit ne pouvait être remis en question qu'en cas de preuves irréfutables. Les seuls soupçons n'étaient pas recevables.

Il acceptait l'affaire, annonça-t-il à Meyer lors de leur rencontre suivante. Une mauvaise réputation ne constituait pas un obstacle et, si l'article du Reader's Digest formait la seule preuve tangible, alors il était sûr de gagner.

Le lundi 14 septembre 1970, Rosen, l'avocat américain de Meyer Lansky se rendit à Washington pour rencontrer, en privé, « de juriste à juriste », William S. Lynch, le chef de la section anti-racket du ministère de la Justice[500].

Rosen avait une proposition à lui faire. Son client se trouvait à Tel-Aviv, où il comptait demander la nationalité israélienne. Le succès de sa démarche dépendrait de l'attitude de Lynch et du ministère. Les Israéliens allaient certainement consulter les Américains et, si le ministère ne leur fournissait rien de plus que son casier actuel ainsi qu'une déclaration indiquant que son client « n'était ni en

fuite, ni sous le coup d'un procès », la demande avait toutes les chances d'aboutir.

Rosen tentait un coup. Il essayait de savoir si les enquêteurs disposaient d'assez d'éléments, après l'affaire du Flamingo, pour intenter un procès contre Lansky. Et, tout en ne le formulant pas aussi clairement, il offrait aux autorités une possibilité pratique de clore le dossier Lansky.

Rosen fit remarquer que son client avait « soixante-sept ans et souffrait de problèmes cardiaques et d'ulcères à l'estomac ». L'avocat rappelait discrètement qu'une action contre Lansky risquait de coûter des milliers de dollars au contribuable et des années de procédure, pour rien. « Au fond, écrivit Lynch dans son rapport, Rosen voulait savoir si nous étions prêts à "nous débarrasser" de M. Lansky en le laissant s'établir en Israël. »

E. David Rosen eut sa réponse avant la fin de l'hiver. Le 19 février 1971, Dougald McMillan assignait Meyer Lansky à comparaître devant le grand jury de Miami qui enquêtait sur les fraudes au Flamingo. Lorsque Meyer argua de sa mauvaise santé, le tribunal lui proposa une autre date. Il ne se présenta pas non plus la deuxième fois, et le processus se mit en marche. Le 24 mars 1971, Lansky se vit inculpé d'outrage à la cour pour refus de comparaître devant le grand jury. Le 25, il était accusé d'association de malfaiteurs et de fraude ; le 26, John Mitchell, le ministre de la Justice du président Nixon, fit une déclaration publique en citant ces deux accusations, prouvant ainsi la détermination des autorités à traduire Lansky en justice. Deux mois plus tard, l'ambassade des États-Unis en Israël informa Meyer par l'intermédiaire de son avocat de Tel-Aviv que son passeport avait été résilié par le Département d'État. Il devait le restituer immédiatement à l'ambassade, qui s'occuperait de son rapatriement[501].

Dans les années cinquante, le gouvernement avait fait tout son possible pour expulser Meyer Lansky. À présent qu'il avait quitté les États-Unis de son propre chef, les mêmes autorités déployaient tous leurs efforts pour le ramener.

En mars 1971, Meyer avait déjà pris des mesures pour se protéger. Le 7 décembre 1970, il avait fait une demande de nationalité israélienne au ministère de l'Intérieur, accompagnée d'une déclaration sous serment : « Ma relation avec Israël remonte à de nombreuses années… Je suis né juif, j'ai toujours vécu comme juif et n'ai jamais renié ma foi. [502] »

Meyer avait rédigé un compte rendu où il reconnaissait ses condamnations pour organisation de jeux – l'amende en Floride, en 1950, et la peine de prison à Saratoga, en 1953. Mais il faisait remarquer que, même techniquement illégaux, ses casinos étaient cautionnés par « de hautes personnalités politiques et hommes d'affaires… Ce n'était qu'à cause d'enquêtes publiques que des dirigeants de casinos étaient poursuivis, le plus souvent les Juifs et non les Chrétiens ». Remarque erronée. Sur les dix hommes condamnés à Broward en 1950, trois seulement étaient juifs, et le codétenu de Saratoga, Gerard King, était catholique.

Meyer affirmait être à la retraite depuis 1959 et ne percevoir des revenus que d'investissements immobiliers et pétroliers – Sam Garfield's projects – dans l'Ohio et le Michigan. Il touchait « environ soixante mille dollars par an (avant impôts) ».

J'appartiens à la congrégation du Temple Sinaï à Hollywood, Floride, et j'aimerais finir mes jours en Israël. Je n'ai pas de passé criminel qui pourrait troubler l'ordre, et je ne suis pas susceptible de représenter un danger pour la sécurité publique d'un quelconque pays.

Les mois suivants, E. David Rosen rassembla une douzaine de témoignages de Juifs respectés d'Hollywood et d'Hallandale favorables à Meyer.

« Dès le début de la guerre des Six Jours, écrit le rabbin David Shapiro, il est venu chez moi et m'a donné des sommes substantielles pour le fonds d'urgence d'Israël. [503] »

« M. Lansky est un généreux donateur pour toutes les causes juives, je le sais depuis toujours », écrivait Harry

Permesly, le médecin qui s'était occupé de Yetta Lansky durant les dernières années de sa vie en Floride[504].

Le Dr Yosef Burg, rabbin orthodoxe, fut ministre de l'Intérieur d'Israël de 1970 à 1984. Burg représentait le Parti national religieux, un groupe conservateur qui apportait son soutien aux gouvernements de coalition en échange du ministère de l'Intérieur, et du pouvoir que représentait celui-ci sur les questions de judéité. Ayant perdu sa mère et sa grand-mère dans l'holocauste, Yosef Burg considérait les droits afférents à la loi du Retour comme l'un des points essentiels de sa charge. « Dans un monde où de nombreux pays laissent entrer un Juif bien qu'il soit juif, nous sommes ici dans un pays où il peut s'installer parce qu'il est juif. »

C'était Yosef Burg qui avait décidé que les Lansky pouvaient rester en Israël lorsque la première demande de visa était arrivée sur son bureau, suite aux questions du Dan Hôtel. Quand Meyer adressa sa demande de naturalisation quelques mois plus tard, Burg fit savoir à Alroy que, en attente de la décision, les visas de touristes seraient renouvelés sans problème[505].

Les auspices semblaient favorables et, fatigués de vivre à l'hôtel, les Lansky se mirent en quête d'une maison à louer à Tel-Aviv. Ils achetèrent une voiture – une BMW –, et Teddy rentra faire leurs bagages en Floride. Elle remplit six cantines de vêtements et d'affaires dont ils auraient besoin en Israël[506].

Les journaux gâchèrent tout. La presse israélienne avait mis du temps à s'apercevoir de la présence de Meyer Lansky à Tel-Aviv. Même lorsque le *Miami-Herald* indiqua que le gangster se trouvait en Israël en novembre 1970, les journalistes locaux ne s'inquiétèrent pas de voir le prétendu patron de la pègre promener son chien dans les rues de Tel-Aviv.

C'est Hank Messick qui fit éclater l'affaire. Depuis sa série d'articles dans le *Miami-Herald* en 1965, il avait complété sa documentation et publié un livre, *Lansky*, au début de 1971 :

« Un exposé stupéfiant sur le crime américain et l'homme qui le dirige – Meyer Lansky, le P.-D.G. du Syndicat du crime. » En fait, l'ouvrage ne définissait pas la nature de ce syndicat. Mais le départ de Lansky en Israël, au moment où Messick mettait la dernière main à son texte, confirmait que le « groupe Lansky » représentait une menace mondiale. « Personne ne doute que Lansky va continuer à diriger son empire international à partir d'Israël », ajoutait Messick dans son épilogue.

L'ouvrage fut largement commenté en Israël et Meyer fit soudain la une des journaux. Les photographes pourchassèrent le maître et son chien lors de leur promenade matinale ; Meyer était suivi dans les cafés, les magasins et même à la piscine. Pour leur échapper, il quitta le Dan Tel-Aviv pour le Dan Accadia, un hôtel plus retiré dans la banlieue nord de la ville. Son installation au milieu des villas chic de Herzliya fut source de questions.

Le problème n'était pas tant les photos que les articles les accompagnant. Quelques journaux et magazines à sensation dépêchèrent des reporters à Miami. La plupart se contentèrent de reprendre des articles existants et de les embellir. Le poulet à l'arsenic destiné à John Barrett devint ainsi une dinde à la strychnine [507]. Le *Ha'aretz* affirmait que Meyer descendait dans les hôtels Dan parce qu'il était un actionnaire – occulte – du groupe. Le *Yediot Aharanot* proposa, via Yoram Alroy, d'écrire un article favorable à Lansky en échange d'une interview exclusive, pour finalement publier l'article le plus calomnieux une fois l'offre rejetée.

Au début de juin 1971, la campagne de presse atteignit son comble lorsque Benny Sigelbaum, après un séjour en Europe, atterrit à Tel-Aviv. Il fut arrêté, interrogé et remis dans le premier avion pour les États-Unis [508]. « Nous ne voulons pas qu'Israël devienne un repaire d'indésirables », proclama un porte-parole du ministère de la Justice. Outré, Sigelbaum criait sur tous les toits que son voyage n'avait d'autre but que de remettre un peu d'argent à son ami

Meyer[509]. Ancien fervent partisan de la cause sioniste, Benny Sigelbaum ne donna plus le moindre dollar à Israël.

Si Sigelbaum était « indésirable », comment allait-on juger l'installation définitive de Lansky ? En 1970, Alroy avait conseillé à Meyer de demander immédiatement la nationalité israélienne et d'user des différentes procédures d'appel de la Cour suprême ; le ministère de l'Intérieur serait alors obligé de décider rapidement. Mais E. David Rosen, lui, avait conseillé une approche moins directe, laissant plus de temps au ministre. Meyer avait suivi la recommandation de son avocat de Miami.

Les événements semblèrent donner raison à Alroy. « S'il avait demandé la nationalité israélienne sur-le-champ, il l'aurait obtenue », dit Y. S. Shapiro, ministre de la Justice, en juin 1971. Un an auparavant, on ne savait pratiquement rien sur Lansky. Les choses avaient beaucoup changé. Avec le déchaînement de la presse, la présence de Lansky avait déclenché une importante polémique dans le public, à laquelle les politiciens s'associaient largement.

Meyer Lansky et Yoram Alroy avaient un problème de relations publiques et ils décidèrent de passer à l'attaque. Pour la première – et unique – fois de sa vie, Meyer Lansky poursuivit un journal, le *Yediot Aharanot*. Il accorda sa première interview au journaliste Uri Dan, publiée en trois parties dans le *Ma'ariv*, un quotidien respecté. Les articles étaient plutôt favorables à Lansky et constituaient une sorte de plaidoyer. « Je me moque de ce que l'on écrit sur moi en Amérique, déclarait-il en guise d'introduction, mais pas de ce que l'on dit en Israël. » Comme dans sa déclaration sous serment, Meyer mit en avant ses actions pro-juives – ses collectes de fonds pour Israël, ses interventions contre les réunions de sympathisants nazis dans les années trente. Mais il n'expliquait pas comment il avait organisé ses opérations « musclées », ni comment il « s'était occupé » des cargaisons d'armes destinées aux Arabes passées en fraude sur les quais de New York en 1948.

Les propos de Lansky, ainsi que l'action intentée contre

Aharanot calmèrent un peu le jeu. Fin juillet 1971, *Ha'aretz*, qui, avait été poursuivi par le groupe Dan, publia un démenti et présenta des excuses. La même semaine, le Dr Burg annonça à la Knesset qui le visa de Lansky était prolongé[510].

Il était désormais clair que le statut de Meyer Lansky en Israël était une affaire publique qui concernait le gouvernement, et le Dr Burg devait en référer au Premier ministre. À la fin d'un Conseil des ministres, il prit à part Golda Meir et lui expliqua les grandes lignes du problème.

Durant l'été 1971, Golda Meir était fort préoccupée par le déploiement des troupes égyptiennes le long du canal de Suez et elle connaissait mal l'affaire Lansky. Elle prêta peu d'attention aux explications du Dr Burg, jusqu'au moment où il prononça le mot « Mafia ». « Comment, Dr Burg, la Mafia ? s'écria-t-elle horrifiée. Il ne doit pas y avoir de Mafia en Israël. »

Lorsque Golda Meir prononça ces paroles décisives pour le devenir de Lansky, elle menait des démarches auprès de l'administration Nixon pour obtenir la livraison de chasseurs-bombardiers Phantom F-4 supplémentaires pour Israël afin de contrecarrer les livraisons d'armes soviétiques. On est allé jusqu'à prétendre que la décision de Golda Meir reposait sur un marché : Meyer Lansky contre les Phantom. Cette thèse exagère grandement l'importance de Lansky. En réalité, Israël reçut les appareils à la fin de juillet 1971 [511]. Les atermoiements américains venaient surtout de l'intransigeance israélienne à propos des territoires occupés et de Washington qui tenait à maintenir de bonnes relations avec Anouar el-Sadate.

Cependant, de toutes les personnalités politiques israéliennes, c'était Golda Meir qui avait la perception la plus fine de l'opinion publique américaine. Donner l'asile à un patron du crime aurait un effet désastreux auprès des Juifs américains. Golda Meir avait grandi et vécu aux États-Unis, aussi le mot « Mafia » sonnait-il désagréablement à ses oreilles.

Meyer Lansky espérait que celle qui était venue collecter des fonds en Amérique en 1948 témoignerait de la sympathie à quelqu'un qui avait répondu présent à sa manière à cette époque difficile. Mais Golda Meir prit une décision défavorable précisément en raison de ce qu'elle avait vu en 1948.

En août 1971, Buddy et Sandra Lansky rendirent visite à leur père. Buddy pouvait encore marcher sur de courtes distances, mais il était de plus en plus dépendant de son fauteuil roulant.

Meyer était heureux de montrer Israël à ses enfants. Au bout d'un an, il se considérait comme un autochtone. Il emmena sa famille à Jérusalem, et réserva des chambres supplémentaires au Dan Accadia. Là, au milieu d'autres familles, les Lansky retrouvaient un peu l'atmosphère de leurs vacances d'été dans le New Jersey, trente ans auparavant.

Meyer présenta sa famille à ses amis israéliens, dont un étudiant en droit, Yoram Sheftel, qui avait organisé une pétition en faveur de Meyer. Sheftel s'était passionné pour la controverse sur le droit à la nationalité israélienne. Pour lui, les gangsters juifs comme Lansky, Bugsy Siegel, Waxey Gordon, Doc Stacher et même Lepke Buchalter – condamné pour meurtre – avaient enfreint les lois, mais il s'agissait des lois des « pays blancs et chrétiens… fondées sur le christianisme, le phénomène le plus antisémite de l'histoire de l'humanité [512] ». De telles opinions étaient assez répandues parmi les jeunes Israéliens des années soixante-dix, encouragés par la victoire de la guerre des Six Jours. Leur sentiment à l'égard, de la loi du Retour était grandement influencé par le cas de Robert Soblen, qui avait défrayé la chronique quelques années auparavant. En 1963, le Dr Robert Soblen, inculpé d'espionnage et libéré sous caution, avait quitté les États-Unis pour Israël, où il avait demandé asile en vertu de la loi du Retour. En application du paragraphe 2 (b) (3), on l'avait reconduit à l'aéroport sous escorte policière. Ayant dissimulé un couteau sous sa

couverture, Soblen s'ouvrit les veines dans l'avion et mourut quelques jours plus tard.

Même si Sheftel n'éprouvait aucune sympathie pour Soblen – « un communiste, antisioniste, qui ne se souvint d'Israël qu'une fois menacé de la prison à perpétuité » – il estimait qu'il avait le droit de rester.

« De mon point de vue, précise Sheftel, l'État d'Israël doit offrir aux Juifs un refuge contre les goyim, quelle que soit la raison invoquée ».

Sheftel voyait en Meyer Lansky un martyr, une victime sacrifiée sur l'autel des relations israélo-américaines. Rien que pour cela, Sheftel était certain de recueillir des signatures en sa faveur. Mais avant de lancer cette pétition, il voulait l'accord de Meyer. Il alla le trouver un dimanche à l'hôtel, alors que Lansky prenait le café avec Teddy, Doc Stacher et d'autres amis. Peu soucieux des convenances, il se planta droit devant Meyer et, après s'être présenté, lui demanda quelques minutes d'entretien.

« Il m'a répondu très poliment, se souvient Sheftel. Il m'a dit être désolé, mais sa position était particulière. Il ne pouvait parler à un inconnu et me demanda de lui écrire une lettre pour exposer le but précis de cette rencontre… Je suis immédiatement rentré pour la lui écrire. »

Sheftel expliqua clairement qu'il ne voulait pas d'argent et que lui et ses amis prendraient tous les frais de la pétition à leur charge. C'était l'une des lettres les plus gentilles qu'on ait jamais adressées à Meyer. Il était enthousiasmé. En quelques semaines, Sheftel recueillit plusieurs milliers de signatures parmi les étudiants et les enseignants de l'Université hébraïque. Ce fut le début d'une amitié profonde. Sheftel emmenait Meyer dîner chez ses parents, et ils discutaient longuement religion et politique. Meyer était enchanté de trouver un jeune Juif dont les opinions confortaient les siennes. Avec eux, la commission Kefauver devenait un complot de l'establishment goy destiné à priver les minorités des affaires – très rentables – des jeux. « Les

Américains bien-pensants ne pouvaient tolérer qu'une bande de Juifs et d'Italiens fassent fortune à Las Vegas. Ils voulaient nous virer, ils ont réussi », disait Meyer.

Sheftel chercha à initier Meyer aux arcanes de la politique israélienne. Les pétitions, articles et actions juridiques, tout cela était très bien, mais pourquoi ne pas envisager des appuis en sous-main ? Meyer devait songer à faire des dons aux organismes de charité liés au Parti national religieux, le parti du ministre de l'Intérieur. Meyer secoua la tête. « Je ne veux pas entrer par la fenêtre, mais par la grande porte. »

En Israël, à l'âge de soixante-dix ans, Meyer avait enfin trouvé quelque chose de trop précieux pour être acheté.

Le Dr Yosef Burg fit part de sa décision en septembre 1971. Après une étude minutieuse, il avait finalement découvert que Meyer Lansky avait un passé criminel et représentait un danger pour la sécurité publique. La nationalité israélienne lui était donc refusée, et son visa de touriste ne serait pas prolongé. Yoram Alroy n'avait plus qu'une carte à jouer : une audience devant la Cour suprême. L'avocat était sûr que l'affaire, abordée d'un point de vue légal, sous le régime des preuves, serait infiniment moins accablante que ce qu'en disaient livres et journaux. Mais le jeune avocat avait des questions à poser. Sa première impression restait inchangée, cet homme ne pouvait être le génie du crime organisé. Cependant, Meyer Lansky n'était pas un saint, et son client ne lui avait pas tout raconté de son passé. Bref, les doutes d'Alroy étaient fondés. Meyer affirmait avoir perdu dix-huit millions de dollars à Cuba et être entièrement retiré des casinos. Il avait investi le reste de ses fonds dans le pétrole, dans l'Ohio et le Michigan. Depuis les années soixante, il était « à la retraite » [513]. Comme d'habitude avec Meyer, tout n'était pas faux, mais tout n'était pas vrai non plus. Par exemple, il « oubliait » les fraudes à Las Vegas.

La plupart des avocats d'assises expérimentés préfèrent ne pas tout connaître des activités de leur client, et se contentent des éléments nécessaires pour gagner le procès. Mais Yoram Alroy ne voulait pas rester dans l'ignorance, ni

s'exposer à une grosse surprise au beau milieu de la Cour suprême. Aussi, avant d'entamer officiellement la procédure, le spécialiste en droit constitutionnel fit-il promettre à Meyer de lui donner une réponse à toute question posée en privé. Si Alroy découvrait un seul mensonge, il abandonnerait immédiatement.

Les mois suivants, Alroy se servit beaucoup de cet accord et, lorsque la Cour suprême fut prête à examiner l'affaire à la fin du printemps 1972, Alroy savait à quoi s'en tenir sur les crimes de son client.

Lansky, depuis l'âge adulte, ne s'était jamais livré au proxénétisme, n'avait jamais trempé dans des affaires de drogue. Il avait pu être violent dans sa jeunesse, et il était encore capable de fermer les yeux sur la violence des autres.

Oui, il pensait que Meyer pouvait servir d'arbitre en cas de conflit – « il n'était pas intelligent, mais avisé » – et, oui, les associés lui faisaient confiance en matière d'argent. Mais, en définitive, Alroy ne pouvait prétendre que son client avait œuvré pour le bien de la société. De son propre aveu, Lansky avait favorisé les activités de personnages particulièrement violents et peu recommandables.

Alors que les deux hommes se préparaient à la confrontation devant le tribunal, Yoram Alroy vit un Meyer tendu, la garde baissée. Le vieil homme était trop anxieux, trop fatigué, pour simuler, et l'avocat fut étonné de découvrir une certaine vulnérabilité chez cet homme apparemment endurci.

« À bien des égards, il était encore un jeune Juif pauvre du Lower East Side », indique Alroy.

Mais il ne manquait pas d'amour-propre. Lorsqu'il parlait de ses casinos et hôtels, Meyer en était fier. Alroy fut frappé par les satisfactions relativement banales que Lansky retirait de plaisirs tels qu'un bon repas dans un restaurant bien tenu, quelques écarts dans une vie plutôt puritaine.

En définitive, Yoram Alroy aimait le personnage. Meyer

Lansky s'intéressait vraiment aux problèmes des gens qu'il rencontrait. Il craignait que ses dons aux bonnes causes israéliennes soient perçus comme des pots-de-vin.

L'avocat ne put s'empêcher de poser LA question : combien valez-vous réellement ? Il reçut une réponse détaillée, qu'il refuse de communiquer aujourd'hui. « Il n'était pas malheureux, dit-il. Mais si je vous dis la vérité, elle est tellement éloignée de la légende que vous ne me croiriez pas. » Les trois cents millions de Hank Messick ? Les cent millions proposés par le Reader's Digest ? Les deux hypothèses, affirme Yoram Alroy, sont « absolument ridicules ».

Au cours de l'hiver 1971-1972, les deux hommes se rapprochèrent. Meyer devint plus expansif. Il parla à l'avocat de ses contacts avec John F. Kennedy, lorsque le jeune sénateur du Massachusetts était venu à La Havane. Tout le monde savait que Kennedy avait des appétits sexuels débordants, confia Lansky, d'un air désapprobateur. Alroy était un fervent admirateur de Kennedy et cette révélation le consterna. Il pensait que, sur ce point, Meyer était loin de la vérité, mais cela ne suffisait pas pour rompre leur accord.

Le 22 mars, la Cour suprême d'Israël, siégeant en Haute Cour de justice, se réunit à Jérusalem pour considérer l'action de Meyer Lansky contre l'État d'Israël. Le quorum habituel était de trois juges mais, vu l'importance de l'affaire, le président de la Cour suprême, Shimon Agranat, décida de le porter à cinq et de présider lui-même.

Alroy avait présenté le cas selon une procédure qui remontait à l'époque du mandat britannique, un jugement provisoire de la Haute Cour invalidant la décision du ministère de l'Intérieur, à moins que celui-ci ne montre ce qui entraînait la privation des droits civiques de Meyer Lansky. D'un point de vue technique, l'affaire n'était pas un appel. Meyer Lansky était le plaignant, et siégeait effectivement à côté du procureur. L'État d'Israël, devant répondre de sa plainte, était dans le box des accusés.

Israël était représenté par le procureur de l'État Gavriel Bach, l'un des procureurs du procès Eichmann en 1961. Par sa fonction, Bach était responsable de tout litige impliquant l'État, et son rôle dans la défense avait été défini par le ministre de l'Intérieur. Burg et Bach avaient prévu que la question de la naturalisation de Lansky ferait l'objet d'un procès, et ils avaient décidé que la personne chargée de défendre les preuves devait être la même que celle qui les avait rassemblées et analysées. De fait, Gavriel Bach avait été envoyé à Washington pendant l'été 1971 [514].

Il avait été le bienvenu, et le ministre de la Justice de Nixon, John Mitchell, le reçut personnellement. Le gouvernement américain appréciait l'initiative israélienne, évitant ainsi une ingérence dans les affaires d'un autre État. À présent que Bach était venu de son propre chef, l'attorney général tenait à lui préciser que le ministère de la Justice américain considérait Lansky comme l'un des responsables du crime organisé et qu'il souhaitait le voir ramené aux États-Unis en état d'arrestation[515].

Gavriel Bach passa les deux semaines suivantes au ministère à Washington, ayant libre accès – sur ordre de Mitchell – à tout document nécessaire au dossier. On lui fournit tous les dossiers de l'INS, ainsi que les bandes enregistrées – illégalement – dans les années soixante. De telles preuves étaient irrecevables en Israël, mais Bach considérait de son devoir d'en prendre connaissance. Il rassembla également les minutes des audiences de la commission Kefauver et quelques ouvrages sur le crime organisé. Les livres et les documents remplissaient deux valises, mais le procureur de l'État ne disposait d'aucune preuve écrite.

Il y avait bien un document que Bach aurait aimé rapporter en Israël, si la photocopie n'avait pas été si mauvaise. Il s'agissait d'un jugement du tribunal de New York, et Bach suggéra que la police new-yorkaise en envoie une copie plus lisible. La réponse le stupéfia. Une telle requête, lui dit-on, était contraire à la pratique du ministère. Le ministère de la

Justice considérait tous les services de police – et tous les districts attorneys – comme liés par leurs mandats électoraux, donc corrompus. Quelles que fussent l'intégrité et les compétences des individus, ils étaient jugés non fiables.

Réfléchissant aux conséquences d'une telle situation sur son travail en Israël, Bach était horrifié. « En Israël, nous avons peut-être quelques policiers corrompus, ou des procureurs peu scrupuleux. Mais l'idée de ne pas pouvoir leur faire confiance ne me vient même pas à l'esprit. »

Gavriel Bach relut les rapports racontant comment les voitures du shérif Walter Clark escortaient les transports de fonds des casinos de Broward en 1940. Cette situation allait à l'encontre de tous ses principes.

« En gros, cela revenait plus ou moins à nommer les policiers et les magistrats locaux chargés d'enquêter sur eux », commente-t-il.

Bach s'était rendu à Washington en ayant très présents à l'esprit les principes fondamentaux de la loi du Retour. « L'État d'Israël n'a pas seulement été créé pour les six cent mille Juifs qui se trouvaient là en 1948, mais pour être la patrie de tous les Juifs. » Le fait qu'une partie des forces de l'ordre ne puisse faire confiance à l'autre semblait extrêmement inquiétant. En quittant les États-Unis, il avait une vision de Meyer Lansky particulièrement sombre : l'exemple même du poison qui pervertissait les fondements d'une démocratie. « D'après moi, nous n'avions pas créé cet État pour offrir un refuge à des gens comme lui », dit-il.

Au début des débats à la Haute Cour, Gavriel Bach, trop passionné, fut accusé de faire du cas Lansky une affaire personnelle. Aujourd'hui, il ne cherche pas à s'excuser.

« Je dois admettre que l'idée que ce genre de choses puisse se produire dans notre pays m'a poussé à agir brutalement. »

Le procès se déroula dans l'ancien palais de justice turc, dans le vieux quartier russe de Jérusalem. Meyer Lansky,

vêtu d'un costume et d'une cravate sombres, arrivait chaque matin à huit heures et demie, accompagné par ses avocats.

Au grand dam de la presse, la procédure utilisée ne faisait pas recours aux témoignages directs. Ni Meyer Lansky ni le ministre de l'Intérieur ne vinrent à la barre. Le combat avait lieu par avocats et juristes interposés, mais la passion de Gavriel Bach et l'ardeur de Yoram Alroy mirent suffisamment d'ambiance.

Bach avait prévu le point clef de l'argumentation d'Alroy : le maigre casier judiciaire de Meyer Lansky. Cela ne prouvait pas son innocence, arguait le procureur de l'État ; au contraire, cela confirmait sa culpabilité, puisqu'il était dans la nature même des chefs du crime organisé d'échapper à toute poursuite judiciaire. Les plus coupables étant généralement les moins condamnés, le manque de preuves concrètes contre Lansky constituait la meilleure démonstration de sa culpabilité. Yoram Alroy balaya facilement ce sophisme. Il compara le procureur à un naïf étudiant en archéologie soutenant que les habitants de Massada connaissaient le télégraphe sans fil.

« Quelle preuve en avez-vous ? demandait le professeur.

– Nous n'avons pas trouvé de fil », répondait fièrement l'étudiant.

Les juges apprécièrent la plaisanterie. En revanche, Alroy fut en plus mauvaise posture lorsque Gavriel Bach rappela que Lansky s'était continuellement abrité derrière le cinquième amendement lors de ses auditions face à la commission Kefauver. En 1950 et 1951, Lansky avait admis connaître Luciano et Costello mais, si on lui demandait des détails sur leurs rapports, il avançait que toute réponse serait susceptible de l'incriminer. Ce qui pouvait être interprété comme un indice de complicité.

Shimon Agranat, le président de la Cour suprême, intervint : Lansky n'utilisait là qu'un droit constitutionnel, comme tout citoyen américain.

Bach répondit que cet argument était correct sur le plan légal, lors d'un procès qui devait décider de la recevabilité des preuves pour le juge ou le jury. Mais le ministre de l'Intérieur n'était pas juge. C'était un fonctionnaire chargé d'évaluer le passé criminel d'un homme fuyant, évasif et, dans ce cas, le ministre était autorisé à recourir à tout argument nécessaire vu les circonstances. Meyer Lansky avait eu l'opportunité de blanchir son nom devant une commission publique ; or il avait décliné cette offre en arguant que toute réponse pouvait l'incriminer. Le ministre de l'Intérieur israélien était en droit d'en tirer les mêmes conclusions que l'homme de la rue.

Meyer suivait attentivement la joute juridique, à côté de David Rosen, venu des États-Unis pour l'audition. Les deux hommes ne perdaient pas un mot de la traduction.

Juste derrière eux se trouvait David Landau, un jeune reporter du Jérusalem Post passionné par le combat d'un vieil homme luttant pour s'installer en Terre promise. Landau fut impressionné par Lansky. À chaque suspension de séance, tout le monde allait se dégourdir les jambes. Meyer paraissait extrêmement calme pour un homme aux abois. Le journaliste était frappé par la voix très douce de Meyer, qui ne haussait jamais le ton. « On sentait qu'il avait été obéi toute sa vie, que les gens l'écoutaient lorsqu'il parlait. »

Lansky discutait librement avec Landau et d'autres journalistes, dont un jeune représentant de l'UPI qui arrivait en trombe le matin dans un cabriolet de sport. Lansky admirait la voiture. « Avec votre jeunesse et mon argent, disait-il, nous pourrions aller loin. »

En entendant ce genre d'humour, Landau pensait que Lansky avait une bonne chance de s'en sortir. Les cinq juges de la Haute Cour, juristes respectés, représentaient les différentes composantes du paysage politique israélien et leurs divergences pouvaient jouer en faveur de Lansky, les conservateurs tenant à l'application de ses droits de Juif, les libéraux se montrant sceptiques devant le genre de preuves

produites lors de l'audience. Les juges voulaient montrer leur indépendance par rapport à l'État, et bien plus encore vis-à-vis du gouvernement américain qui désirait si ardemment mettre la main sur Meyer Lansky.

Après cinq jours de débats, la cour leva la séance en attendant le verdict des juges. La rédaction de celui-ci prendrait des mois et, entre-temps, Gavriel Bach livra quelques réflexions sur l'homme qu'il avait examiné sous toutes les coutures.

Pendant les deux années du procès Eichmann, Bach avait étudié avec la même curiosité l'homme que le monde entier considérait comme l'essence du Mal. Bach admettait que la bassesse de Lansky ne se lisait pas plus sur ses traits que sur ceux d'Eichmann : « Si j'avais rencontré cet homme dans le bus, je n'aurais jamais imaginé ça de lui. »

Mais pour Bach, l'attitude réservée de Meyer Lansky à la Haute Cour n'effaçait pas la violence du jeune truand des rues du Lower East Side dans les années vingt, ni ses liens avec Luciano.

En cet été de 1972, Meyer et Teddy avaient déjà passé deux ans en Israël. Ils n'étaient plus des touristes et avaient quitté l'hôtel. Ils vivaient à Tel-Aviv, au 4, Rehov Beeri, une rue résidentielle où se trouvait la maison de l'ambassadeur des États-Unis. La rue comprenait une partie élégante – où vivait l'ambassadeur –, et une autre plutôt miteuse, où les Lansky louaient un appartement dans un bloc de béton semblable aux milliers d'autres de la banlieue de Tel-Aviv. L'immeuble comptait huit locataires qui ne se connaissaient guère. Les portes étaient munies d'œilletons et de chaînes de sécurité, comme à New York. Mais elles comportaient aussi des mezouzas, ces petits cylindres métalliques contenant un fragment de la Torah, qui signalent la judéité du foyer.

Meyer promenait Bruzzer matin et soir, le long de Rehov Beeri. Il fréquentait ses amis israéliens, comme Doc Stacher, qui possédait un appartement encore plus modeste à proximité. Il avait aussi des rendez-vous réguliers avec une

séduisante jeune femme qu'il avait rencontrée au Dan Hôtel.

Meyer pensait avoir été discret – et la dame en question refuse tout commentaire aujourd'hui. Mais pour le personnel de l'hôtel – où elle travaillait – la liaison n'était pas un secret. Pour Ykutiel Federman, propriétaire et fondateur du groupe Dan, l'aventure de Meyer avec l'une de ses employées n'avait rien d'exceptionnel.

« Je l'ai rencontré une fois. Il était très réservé et très calme. Ce n'était pas un génie… Mais cela faisait peut-être partie de son personnage – paraître ce qu'il n'était pas[516]. »

Pendant ce temps, Teddy Lansky n'était pas aussi enchantée de l'ambiance de Rehov Beeri. Elle était tombée malade pendant les auditions de la Cour suprême. Au moins, à l'hôtel, il régnait une certaine animation. Dans l'appartement, il n'y avait rien à faire, excepté lire et se coucher tôt [517]. Elle s'enthousiasma pour un petit appartement de Kamat Gan, un ensemble résidentiel au nord-est de Tel-Aviv[518]. Meyer l'acheta et Teddy s'occupa de le décorer, mais le cœur n'y était pas. Tous ceux qui rencontrèrent Teddy en Israël ne pouvaient s'empêcher de penser qu'elle regrettait Miami Beach.

Le 11 septembre 1972, les journalistes, les avocats et le plaignant se retrouvèrent au palais de justice de Jérusalem pour entendre les conclusions de l'affaire Meyer Lansky contre l'État d'Israël.

Le président de la Cour suprême fit lui-même la lecture du jugement. Exceptionnellement, les cinq juges étaient d'accord sur le verdict, ainsi que sur les quatre-vingt-trois pages d'attendus. Il fallut à Agranat huit heures pour lire le document qu'il avait rédigé personnellement[519].

Il commença par un long rappel des événements qui avaient suivi l'arrivée de Lansky en Israël, le 27 juillet 1970, détaillant la correspondance et les rencontres entre le ministère, Meyer et ses avocats. Ce processus était important car, rappelait Agranat, le droit de tout Juif à émigrer en Israël était fondamental et ne pouvait être refusé qu'après l'enquête

la plus minutieuse et une stricte observation de la loi.

Agranat passa en revue le casier judiciaire de Meyer Lansky, accordant à Yoram Alroy que les délits attestés n'étaient pas susceptibles de menacer l'État d'Israël. Le président de la Cour suprême rendit hommage à Alroy pour la pertinence dont il avait fait preuve dans la défense de son client.

Cependant, et Agranat reconnut que les juges et lui-même avaient été sensibles aux arguments de Gavriel Bach, les preuves écrites n'étaient pas tout. Les cinq juges avaient prêté beaucoup d'attention aux découvertes de la commission Kefauver. Les conclusions de Kefauver sur Meyer Lansky étaient plausibles et, même si les pièces à conviction n'étaient pas – techniquement – recevables pour un tribunal, les juges estimaient que le Dr Yosef Burg n'avait rien fait de contraire à la bonne règle en les utilisant pour refuser la citoyenneté israélienne à Meyer Lansky, en application de la loi du Retour.

« Il n'y a pas de raison pour que le ministre ne tienne pas compte de faits et de preuves qui ne concernent pas directement le passé criminel de la personne en question, mais qui indiquent la possibilité d'un danger pour la sécurité publique.[520] »

C'était le point clef du jugement. D'après Yoram Alroy et les partisans de Meyer, des suppositions ne suffiraient pas pour dénier à Lansky ses droits civiques de Juif. David Landau avait regardé avec mépris Bach pointer le doigt sur la pile de livres consacrés au crime organisé.

Mais la Haute Cour estimait que le paragraphe 2 (b) (3) de la loi du Retour autorisait le ministre de l'Intérieur à dépasser le cadre strictement juridique. Le ministre n'était pas un juge, le ministère n'était pas un tribunal. Il devait agir selon les règles de la justice naturelle, qui garantissaient au plaignant un procès équitable et un jugement final fondé « sur des preuves que des personnes raisonnables considéraient comme pertinentes ». Selon ces deux critères, déclara Agranat, le ministre de l'Intérieur avait respecté la

loi. On avait offert à Meyer Lansky plusieurs chances de se défendre. Certains pourraient ne pas être d'accord avec les conclusions du ministère affirmant que « le demandeur Meyer Lansky avait opéré dans le cadre du crime organisé aux États-Unis ». Mais, d'après les juges, on était parvenu à cette conclusion « de bonne foi » et après un examen scrupuleux des documents. « On ne pouvait parler d'exagération.[521] »

Les juges parvenaient à une conclusion identique sur le chapitre du danger pour la sécurité publique. Le ministre de l'Intérieur était responsable de la sécurité de la nation et le Dr Burg avait strictement interprété la loi du Retour, décidant de ne pas risquer que « cette chose abominable, le crime organisé tel qu'il existe en Amérique », soit transplanté en Israël[522].

On pouvait débattre de la décision du ministère, mais les juges estimaient sa prudence raisonnable. En résumé, il n'y avait aucune raison pour la Haute Cour d'interférer dans une décision administrative scrupuleusement justifiée. Le ministre s'était conformé à la loi.

Agranat se prononçait moins contre Lansky qu'en faveur du Dr Yosef Burg. Dans cette perspective, et avec la procédure utilisée par Lansky, les cinq juges israéliens ne pouvaient parvenir à une autre décision. Si les juges avaient statué, par exemple, sur la plainte déposée par Lansky contre le journal Yediot Aharanot, ils lui auraient probablement donné raison. Et si Lansky avait gagné un procès en diffamation en Israël, le ministre de l'Intérieur n'aurait pu appliquer les dispositions suspensives de la loi du Retour. Cette stratégie avait été envisagée l'année précédente, mais Meyer et ses avocats l'avaient écartée. Dans un procès en Haute Cour, on jugeait moins Lansky que le Dr Burg. C'est ce qui causa la défaite de Meyer.

Après le verdict, Meyer et Alroy discutèrent tristement des « peut-être ». Et si Lansky avait demandé la nationalité israélienne dès son arrivée ? Et si l'on avait poursuivi vigoureusement le procès en diffamation ? Et si l'on avait eu

tort de recourir à la Haute Cour ?

« En tout cas, dit Meyer Lansky, maintenant, on est fixé. [523] »

19

« La vie ne laisse pas beaucoup de chance aux Juifs »

En sortant du tribunal de la Cour suprême de Jérusalem par une journée ensoleillée, le 11 septembre 1972, Meyer Lansky s'abandonna à l'apitoiement sur soi du jeune garçon du Lower East Side.

« La vie ne laisse pas beaucoup de chances aux Juifs [524] », dit-il taxant apparemment d'antisémitisme les cinq juges israéliens.

Dans ses réponses aux journalistes qui s'agglutinaient autour de lui, il tenta cependant de pousser un peu plus loin sa pensée. « C'est la vie. À mon âge, je suis trop vieux pour m'inquiéter. Regardez ce qui s'est passé la semaine dernière à Munich, ajouta-t-il, se référant à l'enlèvement et au meurtre de onze athlètes israéliens lors des Jeux olympiques. Les jeunes branches tombent. Moi, je suis un vieil homme. »

Pourtant, derrière ses allures stoïques, il était atterré. Son passeport américain, qu'il avait refusé de remettre à l'ambassade, ne pouvait que le conduire vers les États-Unis où le FBI ne manquerait pas de l'attendre. Après la décision de la Haute Cour, le Dr Burg avait annoncé que son ministère accorderait un laissez-passer israélien à Meyer Lansky, document qui l'autorisait à se rendre dans tout État susceptible de l'accepter. Mais quel pays pouvait vouloir accueillir Meyer Lansky après toute la publicité de ces derniers mois ?

Ses espoirs de survie s'amenuisaient soudain. L'aspirant citoyen israélien modèle se demandait maintenant par quels pots-de-vin il réussirait à se faire admettre dans le pays.

Peu après le verdict de la Cour suprême, Meyer alla voir Yoram Alroy pour lui proposer d'arroser quelques personnes qui, lui avait-on dit, persuaderaient le Dr Burg de revoir son jugement. Meyer ne se laissa pas décourager quand son

avocat lui répondit qu'il ne voulait pas être mêlé à une telle histoire ; seul l'argument de Yoram selon lequel il s'agissait peut-être d'un piège pour le discréditer totalement parvint à faire revenir le vieil homme sur sa décision [525]. Quand Lansky avait confié à Sheftel, l'étudiant en droit, qu'il voulait entrer en Israël par la grande porte, de toute évidence il espérait qu'on la lui ouvrirait largement.

À présent, c'était l'heure des décisions désespérées. Toute sa vie, Meyer Lansky avait refusé d'exploiter à son profit la réussite de son cadet à West Point, le pilote de l'armée de l'air. Il était resté en contact avec lui, l'entretenait de la politique israélienne et de l'actualité, dans la tradition du père et du fils qui discutent de tout sauf des affaires personnelles. Meyer avait abonné Paul au magazine *Israël*, ainsi qu'à l'édition outre-Atlantique du *Jerusalem Post* [526].

Pendant les heures où il s'enfermait dans son bureau, à l'écart de sa famille, Paul lisait des livres sur Israël – une biographie de David Ben Gourion, des études sur Golda Meir –, et il en était venu à penser qu'il pouvait porter secours à son père. Les arguments de la cour n'avaient pas sérieusement pris en compte l'aide de Meyer aux causes juives. Considérant qu'une juste estimation de ces contributions passées pourrait jouer en sa faveur, même après le verdict défavorable de la Haute Cour, Paul écrivit une lettre ouverte au Dr Yosef Burg, le 9 octobre 1973, qu'il envoya à son père afin de la faire paraître dans la presse israélienne.

David Landau, journaliste au *Jerusalem Post*, avait déjà souligné l'hypocrisie collective inhérente à l'exclusion de Meyer, « le refus d'un passé ombrageux qui faisait partie de l'expérience des Juifs américains, mais que nous-mêmes, en Israël, voulons considérer comme une chose lointaine et dépassée [527] ».

Paul reprit la même perspective, mais présenta le débat en termes plus matérialistes :

« Pour parler simplement, Dr Burg, Israël était dans le

besoin. Vous avez demandé de l'aide, vous l'avez obtenue… et elle est souvent venue de gens comme mon père. J'aimerais savoir où vous en seriez aujourd'hui si ce soutien vous avait été refusé. » [528]

Le *Jerusalem Post* du 20 septembre 1972 avait publié les commentaires du Dr Burg sur l'affaire, auxquels Paul répondait point par point.

Israël a-t-il refusé l'aide de gens comme mon père sur lesquels on avait déjà fait des commentaires peu flatteurs ? Quand ce pays a-t-il refusé une telle assistance ? Pourquoi ne pas avoir fait d'enquête sur tous ces gens avant d'accepter leur aide ?

Malheureusement, cette lettre continuait sur un ton sarcastique : « Mon père, et beaucoup d'autres au passé similaire, a prêté main-forte à ses ancêtres (voire peuple) dès le début de l'apparition des problèmes », et ne cessait de répéter le même argument, ce qui laissait penser qu'il réduisait tout à une question d'argent. C'était un acte courageux : pour la première et unique fois, il prenait publiquement la parole pour venir au secours de son père. Soudain, il se montrait solidaire de la famille. Mais peut-être se sentait-il un peu isolé en octobre 1972. Deux semaines auparavant, sa femme l'avait quitté en emmenant les enfants.

Au cours de l'été 1972, le jeune Meyer II avait trouvé des bobines dans le garage. Ce n'étaient pas des films, comme il le crut tout d'abord, mais des enregistrements de conversations téléphoniques, en général entre Edna et sa mère.

Paul avoua avoir branché un magnétophone sur le téléphone. Depuis six ans, c'est-à-dire peu de temps après l'incident qui avait amené son père à quitter la Floride, il avait mis sur écoute sa propre famille. Tous les matins, avant de partir, il installait une nouvelle bande et écoutait la précédente sur le trajet de son bureau [529]. Il était étrange que Paul ait agi ainsi à une époque où le couple pensait que le téléphone, et peut-être toute la maison, était sur écoutes du

FBI. Mais ce qui inquiétait surtout Edna, c'était l'idée que Paul était rentré tous les soirs en demandant tranquillement ce qu'il y avait à dîner, alors qu'il avait entendu sa femme tenir sur lui des propos amers et désespérés, souvent entrecoupés de larmes. Paul avait-il des émotions normales ?

Edna Lansky ne se contenta pas de partir. Elle ne voulait plus être une Lansky, ce nom qui ne lui avait apporté que douleur et honte. De plus, la mésaventure de Meyer II sur le chemin de l'école montrait qu'il pouvait même être dangereux.

Elle aimait le nom de son Église, les méthodistes Mason. Elle adopta donc ce nom et profita de l'occasion pour se débarrasser de celui d'Edna qui ne lui avait jamais beaucoup plu, au profit d'une sonorité plus musicale, Malana. Ses enfants devinrent des Mason eux aussi ; Myra garda son prénom, mais celui de Meyer fut officiellement changé en Bryan. Il n'y avait plus de Meyer Lansky II[530].

La rupture du couple tarissait en même temps l'une des sources de fierté de Meyer. Dans une vie faite de tension, les semaines passées à jouer les grands-pères à Tacoma lui avaient apporté des joies et des satisfactions simples. Il avait d'ailleurs ressenti un peu le même bonheur en arrivant en Israël.

En septembre 1972, tout s'écroulait.

À la mi-octobre, Meyer dut admettre que ses chances de s'établir en Israël étaient désormais nulles. S'il ne voulait pas se faire arrêter en retournant aux États-Unis, il devait chercher un autre refuge, et pour un homme considéré comme un dangereux criminel international, il manquait singulièrement d'idées sur l'endroit où aller. Un de ses amis israéliens, Joseph « Yoskeh » Sheiner, qui avait mis au point un plan pour le faire sortir du pays en avion privé à destination d'un pays limitrophe, fut surpris par sa totale méconnaissance des canaux permettant d'obtenir de faux papiers ou une nouvelle identité dans d'autres coins du globe[531].

Ancien chef des services de sécurité du Premier ministre Ben Gourion, Yoskeh Sheiner avait travaillé pour les services secrets [532]. Venant juste de quitter le monde du grand espionnage – qui permettait de faire passer des chasseurs de nazis en Amérique latine, ou même d'infiltrer une mini-armée en Ouganda –, il possédait toutes les connaissances nécessaires pour être de bon conseil [533].

Yoskeh éprouvait de la sympathie pour Meyer. Il y avait beaucoup en commun entre ces deux hommes qui avaient passé leur vie à cacher la vérité sur eux-mêmes – car, il est difficile, Sheiner le savait bien, de rester fidèle à soi-même et honnête sur les points essentiels, tout en s'entourant des mensonges nécessaires pour tromper le monde extérieur. « Il ne m'a jamais menti, j'en suis sûr. S'il ne voulait pas me dire quelque chose, il gardait le silence, mais s'il me répondait, je savais que c'était la vérité [534] ».

Sur la base de cet accord, « Yoskeh » devint l'un des compagnons fidèles de Meyer. Il déjeunait souvent avec lui et Doc Stacher, et il servait d'intermédiaire pour les dons de charité de son ami américain. Tous les trois mois, il versait deux mille dollars à une institution pour enfants malentendants en prélevant l'argent sur un compte que Meyer avait ouvert à la banque Leumi de Tel-Aviv. Un jour, Yoskeh fournit même vingt postes de télévision à un hôpital militaire, payés pour moitié par Meyer et pour moitié par Stacher.

Meyer insistait pour que ces donations soient faites de manière anonyme. Il craignait que ces gestes soient interprétés comme une tentative d'achat de la nationalité israélienne ; s'il n'avait rien contre la corruption, dit-il à Yoskeh, il refusait en revanche de dépenser un sou pour obtenir ce qui lui était dû. La nationalité israélienne lui revenait de droit, en tant que Juif.

Après sa défaite devant la Haute Cour, ses principes s'assouplirent un peu et Meyer Lansky discuta avec Sheiner du moyen de trouver un refuge sûr. L'idée de s'enfuir dans un pays du Moyen-Orient à bord d'un avion privé ne

l'enthousiasmait pas. Mushki – Moshe Idelson –, un ami de Doc Stacher, avait un autre plan. Il connaissait le consul honoraire du Paraguay à Tel-Aviv. En tant que tel, celui-ci était habilité à délivrer un certain nombre de visas à des travailleurs agricoles. Pour cinquante mille dollars, il était prêt à en accorder à Meyer et sa famille [535], et à les inscrire sur la liste des immigrants autorisés à entrer au Paraguay.

Yoskeh était contre ce projet. Partir au Proche-Orient reviendrait beaucoup moins cher – pas plus de cinq mille dollars. De plus, il ne trouvait pas très sage de chercher refuge dans un pays qui abritait si facilement les anciens nazis. Enfermé dans une sorte de brouillard, Meyer resta sourd à ses avertissements. « Il ne savait même pas qu'il y avait des nazis là-bas. Il ne savait rien de rien. Il m'a demandé où était le Paraguay et je lui ai répondu : "En Amérique du Sud, regardez sur la carte" [536]. »

Quand Meyer lui annonça quelques jours plus tard qu'il s'était décidé pour le Paraguay et que Mushki avait déjà tout arrangé avec le consul, Yoskeh pensa que Lansky lui cachait quelque chose. Selon lui, Meyer devait compter sur un peu plus qu'un simple visa d'agriculteur. « Meyer Lansky… les relations internationales, la Mafia… je n'osais pas poser de questions. »

Brusquement, après deux mois d'indécision, refusant d'accepter l'idée qu'il ne pouvait rester en Israël, Meyer Lansky voulait partir au plus vite. Deux jours plus tard, Yoskeh Sheiner se rendit à Zürich pour préparer le voyage de son ami.

Meyer laisserait Teddy à Tel-Aviv avec Bruzzer pour qu'elle règle les derniers problèmes et fasse les bagages. Ensuite, elle partirait pour un tour d'Europe en BMW et attendrait des nouvelles de Meyer. Elle ne savait pas exactement où il irait, mais elle projetait de le rejoindre cinq ou six mois plus tard, où qu'il fût [537].

Meyer prépara deux valises et les confia à Yoskeh, car il ne prendrait qu'un sac de voyage avec lui. Yoskeh emporta les

valises à Zürich, où il réserva une chambre d'hôtel et acheta deux billets de première classe sur un vol Zürich-Asuncion, via Rio de Janeiro et Buenos Aires, à son nom et à celui de son ami[538].

Bien que le ministère de l'Intérieur israélien ait promis que Meyer pourrait partir sans encombres, Lansky et Yoskeh étaient certains que l'aéroport serait surveillé[539]. Dès que les Américains auraient connaissance du départ de Meyer, ils suivraient sa trace par l'intermédiaire de leur réseau d'attachés juridiques dans les ambassades du monde entier. Mais si Meyer partait du jour au lendemain d'un grand aéroport international, il lui serait peut-être possible de déjouer la surveillance.

La nuit du dimanche 5 novembre, Yoskeh Sheiner attendait à l'aéroport de Zürich le vol en provenance de Tel-Aviv. Il avait déjà enregistré les bagages et fait établir les cartes d'embarquement. Dès qu'il vit Meyer, il le prit par le bras et l'entraîna vers la salle d'attente du vol pour Rio, où une correspondance de la Pan Am les emmènerait à Buenos Aires. L'avion devait décoller deux heures plus tard et, si la police de l'air qui vérifiait la liste des passagers en provenance de Tel-Aviv ne réfléchissait pas très vite, Yoskeh et Meyer avaient de bonnes chances de s'envoler avant que quelqu'un s'en soit aperçu[540].

Meyer avait été retenu une demi-heure à l'aéroport. Surprise par ce départ impromptu, la police de Tel-Aviv l'avait questionné et avait passé quelques coups de téléphone, avant de le laisser partir. Lansky ne savait pas s'il avait été vu par un observateur quelconque à l'aéroport ni si la nouvelle de son arrivée à Zürich s'était déjà propagée.

Les deux hommes n'eurent pas longtemps à attendre la réponse : bientôt, la police vint vérifier les passeports.

« Monsieur Lansky ? »

Meyer ne chercha pas à s'esquiver mais, une fois sûr qu'il n'avait aucune intention de pénétrer en Suisse, les policiers les laissèrent embarquer pour Rio. Pourtant, c'en était fini

des espoirs d'une fuite sans encombre. Le FBI ou Interpol était déjà sur leurs traces.

Le lendemain matin, pourtant, à l'atterrissage à Rio, ils ne trouvèrent aucun signe de présence policière. Les deux voyageurs prirent tranquillement leur correspondance avec le vol de la Pan Am pour Buenos Aires, leur avant-dernière étape, où ils arrivèrent quelques heures plus tard. Grâce à leurs visas de transit, ils purent récupérer leurs bagages et quitter l'aéroport. Le plan de Yoskeh semblait fonctionner.

En fait, les informations avaient transpiré. Six mois plus tôt, au début des audiences de l'affaire Meyer à la Cour suprême, Henry E. Petersen, l'attorney du ministère de la Justice chargé du crime organisé, avait envoyé un mémorandum au FBI pour lui signaler que Meyer Lansky risquait de quitter rapidement Israël. Petersen suggérait de se mettre en contact avec les « représentants outre-mer », les attachés juridiques et les autorités frontalières de tous les aéroports accessibles d'Israël. Il était de la plus haute importance que Meyer reste en zone internationale [541]. S'il passait sous une juridiction nationale, il serait plus difficile à atteindre.

De Tel-Aviv à Zürich, le FBI les avait devancés. Mais le vol de nuit, avec les changements de fuseaux horaires, avait déjoué ses plans sur l'étape suivante. Yoskeh et Meyer atterrirent à Rio, puis à Buenos Aires, avant qu'il soit informé de leur plan de vol envoyé de Zürich par télex. Si, au matin du 6 novembre, les deux voyageurs s'étaient noyés dans la foule de Buenos Aires en sautant dans un taxi avec leurs bagages, ils auraient pu s'en sortir. Meyer Lansky aurait retrouvé une nouvelle identité quelque part dans la pampa.

Meyer et Yoskeh s'aperçurent qu'ils avaient laissé passer leur chance dès qu'ils retournèrent à l'aéroport prendre leur vol pour Asunción, au Paraguay. Le bâtiment, calme tout à l'heure, fourmillait de policiers [542].

Les nouvelles de Zürich avaient fini par arriver, et les deux hommes furent arrêtés, fouillés, puis relégués dans une

cellule de l'aéroport. « Vous n'avez pas le droit de sortir », leur dit-on. Meyer et Yoskeh n'avaient pas de visa pour l'Argentine, ils devaient rester dans la zone de transit.

Yoskeh prit plaisir à répliquer aux Argentins – il n'y avait aucun Américain – qu'ils avaient déjà quitté l'aéroport et que la zone de transit leur convenait parfaitement. Mais alors qu'on accompagnait les deux hommes à leur avion, les choses ne paraissaient guère prometteuses. Contre les cinquante mille dollars, le consul honoraire ami de Mushki avait accepté de se rendre au Paraguay un peu avant eux pour être sur place au cas où ça tournerait mal. Lorsque le DC-8 du vol 974 toucha le sol, Meyer et Yoskeh le cherchèrent des yeux.

« C'est bon, il est là », dit Yoskeh à Meyer.

Mais deux autres hommes, d'allure germanique, s'approchaient de l'avion d'un pas officiel.

« Vous n'êtes pas autorisés à descendre, vous restez à bord », annoncèrent-ils à Meyer.

Comme Yoskeh demandait une explication, les Paraguayens citèrent l'affaire de drogue dans laquelle Meyer avait été impliqué avant son départ en Israël, sans paraître troublés par son acquittement. Leur ministre de l'Intérieur avait le droit de décider qui était indésirable dans son pays. Meyer connaissait la chanson.

Un Américain qui était monté avec les deux hommes voulut se rendre utile. Il dit à Meyer et Yoskeh qu'ils pouvaient descendre marcher un peu sur la piste.

« Qui est-ce ? » demanda Yoskeh à l'un des Paraguayens, et, d'agent secret à agent secret, on lui répondit : « Un type de l'ambassade. »

« Qu'est-ce que vous faites ici ? Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Yoskeh à l'Américain. Que le Paraguay ne veuille pas de lui, je comprends, mais vous, que voulez-vous ? »

L'Américain ne répondit pas. Pourquoi, se demandait Yoskeh, ce fonctionnaire de l'ambassade, sans doute un

agent du FBI, se montrait-il aussi prévenant ? En fait, il était même amical, ne parlait ni d'arrestation ni de garde à vue. Il semblait se contenter de voir Lansky rester dans l'avion.

Soudain, tout s'expliqua. Le vol 974 devait poursuivre sa route, avec des escales en Bolivie, au Pérou et au Panama, avant de parvenir à sa destination finale… Miami.

Les comptes rendus de l'odyssée de Meyer Lansky en Amérique latine, un voyage de plus de trente-six heures en tout, évoquent l'histoire du Juif errant qui frappait à toutes les portes et se faisait toujours rejeter. En fait, le fugitif ne quitta plus l'avion après Buenos Aires, affirme Yoskeh qui est resté avec lui presque jusqu'à la fin du voyage. A Asuncion, Meyer vit qu'il avait perdu. A La Paz, Lima et Panama, il resta prostré sur son siège, abattu, déprimé et malade.

Yoskeh avait vu son ami glisser une pastille de vaso-dilatateur sous sa langue dans la cellule de Buenos Aires, et les heures passant, Meyer semblait de plus en plus mal en point. Très pâle, il respirait difficilement, et on aurait dit qu'il souffrait d'une sorte de crise cardiaque. Il prit une autre pastille.

Après l'atterrissage à Lima, le commandant de bord, un Américain, vint parler à Yoskeh. Il avait reçu des instructions pour emmener Meyer à Miami, mais il voulait savoir qui était le deuxième homme et insistait pour qu'il paye le reste de son voyage ou quitte l'avion. Yoskeh protesta. Son ami était malade et avait besoin d'aide. Il finit par accepter de descendre à Panama, l'avant-dernière escale, moyennant la garantie qu'un médecin attendrait Meyer à Miami.

Pendant le trajet de Lima à Panama, les deux amis se firent leurs adieux et passèrent en revue les « si » qui leur auraient permis de réussir. Meyer aurait pu reprocher à son ami d'avoir réservé un vol sur une compagnie américaine, mais l'heure n'était pas à la critique.

Tandis que l'avion survolait la cordillère des Andes, Meyer parut presque soulagé de rentrer aux États-Unis. Il savait à

quoi s'attendre. Mais Yoskeh se demandait si Lansky arriverait à Miami vivant. Et Meyer semblait partager les mêmes craintes. Il murmura à l'oreille de Yoskeh le nom de la banque suisse que celui-ci devrait contacter en cas de décès, ainsi que celui de la personne responsable de son compte. Il lui avait déjà confié une procuration pour régler les derniers problèmes en Israël et, voulant s'assurer que Teddy et Buddy ne manqueraient de rien, il dit à Yoskeh à quelle somme s'attendre s'il lui fallait vider le compte. Yoskeh fut très surpris par le chiffre annoncé.

« Ça ne dépassait pas le million, se souviendra-t-il plus tard. Je connaissais la banque, j'avais tous les détails. La somme était en francs, en francs suisses. »

Bien sûr, Yoskeh était au courant de la légende des trois cents millions. Comme Alroy, Sheiner avait été frappé par l'écart entre la rumeur et la réalité, mais il était trop poli pour poser des questions.

Plus tard, Yoskeh se demanda si son ami lui avait dit la vérité. Mais si Meyer a menti sur ses richesses au petit matin du 7 novembre 1972, il a choisi un bien curieux moment pour le faire. Redoutant de ne pas arriver vivant à Miami et voulant s'assurer du bien-être de sa famille, Meyer confia spontanément à Yoskeh un montant de compte qui aurait paru fort enviable à beaucoup. « Pour moi, cela aurait été énorme », se souvient Yoskeh mais il est formel, la somme n'excédait pas le million de dollars.

Yoskeh quitta son ami à l'aéroport de Panama, et Meyer insista pour qu'il rapporte en Israël les deux mille dollars en liquide qu'il avait emportés pour le voyage. A l'aube, le vol 974 toucha le sol de Miami.

Il était un peu plus de six heures du matin le 7 novembre 1972 quand les agents du FBI Ralph Hill et Ken Whittaker montèrent dans la cabine des premières classes. Meyer, effondré sur son siège, somnolent, leur adressa un signe las. Lorsqu'ils lui annoncèrent qu'il était en état d'arrestation. Cela faisait deux ans, trois mois et seize jours qu'il avait

quitté Miami pour Israël. Après un voyage de 21 451 kilomètres[543] de Tel-Aviv à Miami, via l'Amérique latine, le Juif errant était rentré chez lui.

Son retour aux États-Unis est évoqué dans un épisode spectaculaire de la fin du *Parrain II*. Exténué, les vêtements fripés après un voyage infructueux en Amérique latine, Hyman Roth est accueilli par une horde de policiers et de journalistes. Un homme élégamment vêtu sort de la foule, glisse la main dans sa veste, et incitant presque les photographes à braquer leurs objectifs sur lui, sort un revolver et abat sa victime presque à bout portant.

La réalité fut moins dramatique. Tandis que Miami s'éveillait, les photographes suivirent Meyer Lansky jusqu'au siège du FBI, où on lui notifia les accusations portées contre lui lors de son séjour en Israël. Le médecin promis n'était pas à l'aéroport, ce fut donc l'avocat E. David Rosen qui alla chercher un sandwich et un verre de lait pour soulager l'estomac de son client[544].

Les journaux ayant raconté que Meyer Lansky était prêt à offrir un million de dollars à tout pays qui accepterait de l'accueillir, la police fouilla soigneusement les bagages du fugitif. Elle y trouva des cartouches de cigarettes achetées au duty-free, mais pas d'argent[545].

Plus tard dans la journée, un bailleur de fonds professionnel régla la caution de deux cent cinquante mille dollars[546]. Meyer fut transféré à l'Hôpital du mont Sinaï.

C'est l'arrivée de Teddy Lansky à Miami, trois jours plus tard, qui donna lieu au vrai spectacle. Par accord mutuel, Teddy avait fait ses adieux à son mari sans savoir où il allait. Son ignorance lui faciliterait les choses auprès des autorités si Meyer réussissait à s'enfuir. Il lui téléphonerait, lui avait-il promis, au moment opportun. Pourtant, elle apprit vite, comme tout le monde, la destination de son mari. La garde à vue à Buenos Aires et son rejet du Paraguay firent les gros titres de la presse israélienne. Quand Teddy sut que Meyer entrait à l'hôpital, elle prit le premier vol disponible pour

Miami, via New York.

Durant le trajet entre New York et la Floride, Teddy s'aperçut que l'avion faisait escale à Fort Lauderdale, à une trentaine de kilomètres au nord de Miami, et elle envisagea d'y descendre puis de continuer en taxi pour échapper aux journalistes qui l'avaient déjà attendue à New York. Si, dans cette ville, elle avait bénéficié de la protection du personnel aérien, elle n'était pas sûre qu'il en aille de même à Miami. Ne pouvant se résoudre à abandonner Bruzzer qui voyageait en soute, elle poursuivit le voyage[547].

À Miami, l'après-midi du 10 novembre, il y avait encore plus de journalistes et photographes qu'il n'y en avait eu lors de l'arrivée de son mari. Son fils, Richard, l'attendait à la porte de débarquement et fit de son mieux pour les écarter mais Teddy, avec son rouge à lèvres et son vernis à ongles écarlates, était d'humeur agressive.

« Fichez-moi le camp ! Je ne vous ai rien fait ! Pourquoi vous me harcelez[548] ? »

Elle se fit alpaguer par une journaliste de la chaîne télévisée *WCKT*.

« Madame Lansky, lui cria M^lle^ Norton, on dit que vous avez soixante-dix ans et que vous êtes intelligente. Vous ne paraissez ni l'un ni l'autre.

– Vous vous êtes regardée ? On dirait une centenaire !

– Vieille peau ! » rétorqua Bernice Norton.

Teddy Lansky lui cracha au visage.

Après avoir récupéré Bruzzer et ses bagages, elle se rendit directement à l'hôpital, où elle trouva Meyer très affaibli. Il était resté sous tente à oxygène durant deux jours. Les examens montraient qu'il avait eu un début d'infarctus dans l'avion. Il récupéra plutôt bien mais, au moment de sa sortie, il fut pris d'une crise de transpiration et de vertiges, et dut séjourner encore quinze jours à l'hôpital[549].

Au cours de sa convalescence, Meyer Lansky disposa de

tout le temps nécessaire pour réfléchir à l'échec de sa fuite. Il se demandait comment s'était passé le retour de son ami Yoskeh en Israël, et il entama une correspondance qui devint la base d'une amitié très solide malgré la distance[550].

Le 7 novembre de chaque année, au jour anniversaire de ce que Meyer appelait « notre fuite historique », il téléphonait à son ami pour évoquer les souvenirs et ne manquait pas de lui demander de saluer Mushki de sa part, lui dont le plan avait si malencontreusement échoué. « Transmets-lui mes amitiés, dit-il un jour à Yoskeh, je continue à croire qu'il a vraiment bon cœur. »

Ces attentions n'étaient guère celles d'un parrain du syndicat trahi par des sous-fifres. Mais tous les détails concernant cette mésaventure sont en contradiction avec la légende populaire. Un génie du crime, avec trois cents millions à sa disposition, aurait sûrement mis au point un plan plus efficace. En l'occurrence, « M. Meyer » n'avait pas fait preuve de beaucoup d'ingéniosité. Dans cette aventure, on ne retrouve pas trace de l'immense réseau de contacts dont il était censé jouir – la « bande à Lansky » de Hank Messick. Bien au contraire. En méditant sur l'épisode, les agents du FBI de Miami durent avouer leur perplexité. Leur « ennemi numéro un » s'était, de lui-même, livré entre leurs mains[551].

20

« Le plus bel escroc que la terre ait jamais porté » [552]

Le voyage d'E. David Rosen à Washington, à l'automne de 1971, n'avait pas eu l'effet escompté. Contrairement à la demande de l'avocat, le ministère de la Justice avait refusé de clore le dossier Lansky [553].

À partir du 17 juin 1972, l'administration Nixon fut surtout marquée par le scandale du Watergate. Pourtant, avant le célèbre cambriolage, on estimait que le combat du ministère contre le crime organisé était efficace. En moins de deux ans, le ministre de la Justice, John Mitchell, avait doublé le nombre des Strike Forces dans les grandes villes [554].

« Mitchell nous épaulait dans tous les domaines, se rappelle Will R. Wilson, chargé de la brigade criminelle. Il ne nous a jamais refusé ni fonds, ni personnel. [555] » Doté d'une bouillante personnalité, Wilson possédait de sérieuses références : ancien district attorney de Dallas et attorney général du Texas, il avait siégé six ans à la Cour suprême de cet État. Il avait lu tous les dossiers du ministère ainsi que les articles sur Meyer Lansky, et s'avouait « fasciné » par les gigantesques manipulations financières évoquées [556]. « Il m'a fallu beaucoup de temps pour obtenir une vue d'ensemble. D'après les dossiers, Lansky trempait dans toutes sortes d'affaires [557]. »

Pour Wilson, Lansky constituait une cible prioritaire. En discutant avec Henry Petersen, son adjoint, et Bill Lynch, le chef de la section de répression du racket et du crime organisé, il eut l'idée d'une enquête spéciale sur Lansky, le « Projet financier ». En janvier 1971, l'enquête était confiée à un jeune attorney de la division des fraudes fiscales, R. J. Campbell ; celui-ci proposa de développer l'investigation [558]. Début 1971, il existait dix-sept Strike

Forces concentrées sur une grande ville. En février 1971, la Strike Force 18 fut la première à se focaliser sur un seul homme. « Elle ressemblait à l'équipe de Bobby Kennedy contre Hoffa, précise Campbell. Doug McMillan suivait de nombreuses affaires à Miami. Il fallait se concentrer sur Lansky. Si on n'arrivait pas à avoir le numéro un, le programme contre le crime organisé perdrait sa crédibilité. »

Campbell reçut un sérieux coup de pouce avec la venue de Gavriel Bach, le procureur de l'État d'Israël. « Les ordres sont venus d'en haut : faites tout ce qu'il demande. » Les deux hommes passèrent dix jours à dépouiller les dossiers du FBI sur Lansky. Un travail très satisfaisant, car Bach amassait des preuves qui, normalement, n'étaient pas recevables par un tribunal américain – le témoignage de Daniel Ahearn et les écoutes récentes, par exemple. La constitution du dossier qui empêcha Lansky d'obtenir la nationalité israélienne – et le força à rentrer aux États-Unis – fut le premier succès de la Strike Force 18.

Le plus difficile était de monter un dossier qui établisse la culpabilité de Lansky sur tous les points. Au début de ses recherches, Campbell reçut un coup de fil de Wilson. Ce dernier venait de lire le livre d'Hank Messick : « Tout y est », annonça-t-il fiévreusement. Campbell n'y trouva que spéculations et affabulations. Il avait besoin de réunir des preuves et des témoignages directs. L'IRS poursuivait déjà Lansky pour les fraudes du Flamingo. Dougald McMillan s'occupait de sa mise en accusation pour outrage à magistrat, due à la non-comparution de Meyer devant le grand jury de Miami en mars 1971. Campbell devait monter son propre dossier. Un soir de l'été 1971, il alluma la télévision et tomba sur un affranchi de Nouvelle-Angleterre, Vincent « Fat Vinnie » Teresa, évoquant ses affaires avec Meyer Lansky.

Le témoignage au tribunal de Teresa avait entraîné la condamnation de vingt truands importants dans la région de Boston. Mais c'étaient ses rapports supposés avec Lansky qui le faisaient passer à la télévision. Teresa avait participé à l'organisation de « voyages accompagnés » de joueurs au

Colony Club de George Raft, à Londres, au milieu des années soixante, et il affirmait avoir reversé une part de ses bénéfices à Meyer Lansky.

Teresa répéta son histoire à R. J. Campbell, racontant comment, après deux « voyages » de joueurs, il s'était rendu à Miami pour remettre cent mille dollars à Meyer en mains propres. Campbell ne disposait pas de preuves concernant les participations de Lansky dans le Colony Club de Jimmy Blue Eyes. En revanche, l'attorney connaissait les déclarations d'impôts de Meyer par cœur, et il savait qu'aucune ne mentionnait les versements dont Teresa avait parlé. La Strike Force 18 pouvait enfin accuser sa cible de fraude fiscale.

Rentré aux États-Unis en novembre 1972, Meyer Lansky devait faire face à trois mises en accusation. Pour l'outrage à magistrat, Meyer pouvait être condamné à une amende ou à une peine de prison indéterminée. L'enquête de l'IRS sur la fraude au Flamingo risquait de l'envoyer à l'ombre pour trois ans, cinq ans de plus dans le cas de fausses déclarations au fisc. Âgé de soixante-dix ans, Lansky pouvait s'attendre à passer le reste de ses jours derrière les barreaux.

Le retour de Meyer à Miami avait mis les médias en état de frénésie. Lorsqu'il quitta l'Hôpital du mont Sinaï, quand il emménagea dans un appartement sur Collins Avenue, chaque fois qu'il se rendait chez son médecin ou au tribunal, il était cerné par les cameramen et les journalistes. Meyer faisait la une. Chacune de ses apparitions publiques lui valait au moins trente secondes aux bulletins d'information du soir. Lorsque les reporters se faisaient trop pressants, les policiers devaient l'aider à se frayer un chemin[559]. L'image du petit homme entouré de grands costauds n'en avait que plus d'intensité.

Les mois précédents, les gens s'étaient précipités pour voir *Le Parrain II*[560], ce film qui est à la Mafia ce que *Les Dents de la mer* sont aux requins. « Je n'ai jamais rencontré le moindre vrai gangster », déclara Mario Puzo lors de la sortie du film, insistant sur le fait que celui-ci n'était que pure

fiction [561]. Mais l'Amérique le prit pour argent comptant. Dans le climat général, après la guerre du Vietnam et le Watergate, il renforçait l'impression qu'il y avait quelque chose de « pourri » aux États-Unis. Dans les années cinquante – à l'époque de Kefauver et McCarthy – les Rouges représentaient la source de tout mal. Il y avait eu un retour de manivelle. Des ex-généraux, des ultra-conservateurs étaient soupçonnés de conjuration – même si les idées de complots qui fleurissaient dans l'Amérique des années soixante et début soixante-dix constituaient surtout des symptômes de l'incertitude dans laquelle était plongé le pays.

Magnifiquement interprétés et réalisés, *Le Parrain* (1972) et *Le Parrain II* (1974) frappèrent les imaginations avec leur mélange de chaleur humaine et de brutalité et firent date dans la culture populaire. Avec la figure menaçante du parrain, le gangster remplaça définitivement le cow-boy comme mythe salvateur d'une société névrotique – cet homme qui lève le bras lorsque les choses ne tournent pas comme il le voudrait et, PAN ! PAN ! fait le vide autour de lui.

En dernière analyse, ce sont les affabulations qui marquèrent les esprits – la tête de cheval sanglante déposée dans le lit, les poignets tailladés après les auditions devant la commission sénatoriale. La fiction remplaçait la réalité dans l'imaginaire populaire. Meyer Lansky était-il Hyman Roth ? Marlon Brando était-il Frank Costello ? La confusion s'aggrava encore lorsque des journaux réputés pour leur sérieux se mirent à inclure des références au *Parrain* dans leurs articles traitant du crime organisé.

Lorsque le tribunal se réunit à Miami en février 1973 pour statuer sur l'affaire d'outrage à magistrat, il fut difficile de constituer un jury de douze personnes n'ayant jamais entendu parler de Meyer Lansky. Edward J. Hall, un juré possible, confessa qu'il avait dû entendre parler de Lansky quelque part. « Lansky ? N'était-il pas l'ancien maire de Miami ? [562] » Jusque-là, dissimulé derrière ses lunettes, Meyer

avait gardé une pose stricte. Il éclata de rire en même temps que la salle.

La défense de Lansky était la suivante : il serait volontiers rentré témoigner aux États-Unis, si son médecin israélien – un généraliste de Tel-Aviv, le Dr Dov Peled – ne lui avait pas interdit tout déplacement. Il ajouta avoir eu l'intention de venir s'expliquer sur sa déclaration d'impôts en février 1971, avant l'assignation à comparaître, mais le Dr Peled l'avait contraint à demeurer sur place, à cause de ses ulcères et de son cœur. Dougald McMillan, le chef de la Strike Force de Miami, qui était allé voir le Dr Peled à Tel-Aviv, balaya l'argument : « M. Lansky a expliqué ce qui n'allait pas au Dr Peled ; ce dernier lui a rédigé un certificat [à cet effet] et M. Lansky s'est appuyé dessus… Vous trouvez ça honnête de la part d'un médecin ? »

Aussi agressif au tribunal qu'en privé, McMillan n'était pas en mesure de prouver la collusion entre Lansky et son médecin israélien. Mais ses arguments et l'interrogatoire pendant les deux jours et demi d'audience [563] emportèrent la décision. Le jury déclara Meyer Lansky coupable.

Le juge James Lawrence King annonça la sentence trois mois plus tard. Il déclara que, vu l'état de santé de Lansky, celui-ci purgerait sa peine au centre médical à la prison fédérale de Springfield, dans le Missouri.

Meyer déclara n'avoir « jamais eu l'intention d'offenser la cour » [564]. Mais le juge resta inflexible : Meyer Lansky était condamné à un an et un jour de prison.

C'était une défaite démoralisante. David Rosen annonça immédiatement son intention de faire appel. Meyer venait de perdre le premier procès, et le ministère de la Justice, encouragé par cette victoire, voulait faire inscrire au rôle les deux autres affaires le plus rapidement possible.

« Tous ces articles de journaux sont dégoûtants [565] », se plaignit Teddy à Yoskeh en mars 1973.

Meyer n'allait pas bien. Il respirait difficilement, et il était

pris de palpitations au bout de cent mètres à pied. Les derniers résultats des examens à l'Hôpital du mont Sinaï n'étaient guère encourageants. Les ventricules cardiaques faiblissaient et son spécialiste préconisait un pontage. Mais avant d'entreprendre l'opération, le médecin insista pour que son patient cesse de fumer. L'intervention ne servirait pas à grand-chose si Meyer ne renonçait à ses cinq paquets de Parliament par jour.

Buddy Lansky se rappelle que son père s'arrêta de fumer du jour au lendemain. « C'est mon dernier paquet », dit-il, et ce fut le cas. Peu après, Meyer se lançait dans une croisade anti-tabac, insistant sur les dangers pour la santé [566]. « Quelle est la meilleure façon de renoncer à ses cinq paquets quotidiens ? demandait-il. Un triple pontage ! [567] »

Meyer entra au St Francis Hospital, à Miami Beach, courant mars 1973. L'opération dura trois heures. Les chirurgiens trouvèrent une artère totalement obstruée, l'autre à quatre-vingt-cinq pour cent. Ils réussirent un pontage en utilisant une veine de la cuisse, mais la convalescence durerait un an.

Meyer espérait ne pas avoir à subir d'autre procès pendant cette période. David Rosen demanda plusieurs reports pour l'affaire suivante : l'accusation de fraude fiscale par la Strike Force 18, fondée sur les allégations de Vinnie Teresa. Pourtant R. J. Campbell refusait tout ajournement. Le ministère de la Justice cachait Vinnie Teresa et sa famille en vertu du programme fédéral de protection des témoins, avec une surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Campbell soupçonnait l'hospitalisation de Meyer de n'avoir d'autre but que de retarder, voire d'annuler, les poursuites. Mais les chirurgiens du St Francis avaient pris la précaution de prélever une partie des tissus endommagés qu'ils auraient dû normalement jeter. Il était difficile de mettre en doute l'authenticité de l'opération et le juge Joseph Eaton prit clairement position contre les tentatives d'accusation pour précipiter le jugement. Il existait de nombreux artifices pour ne pas se présenter devant un tribunal, dit le juge, mais l'opération à cœur ouvert n'en était pas un [568]. Le Dr Edward

St Mary, expert près les tribunaux, qui avait déclaré Meyer capable de supporter le premier procès, affirmait cette fois-ci que, si Lansky était son patient, il lui déconseillerait de se présenter devant la Cour. Meyer avait des absences. « Je ne me remets pas bien, j'ai des trous de mémoire », certifia-t-il [569]. Le patient que le Dr St Mary venait d'examiner lui parut beaucoup plus usé que quelques mois auparavant. « Il semblait plus fragile et manifestait des troubles de la mémoire. [570] »

Le chef de service de cardiologie au Mercy Hospital de Miami estima que ces troubles n'étaient pas simulés.

Le juge Eaton aboutit au compromis suivant : Meyer Lansky passerait en jugement à la fin juillet 1973, soit trois mois après son opération, mais les audiences ne dureraient pas plus de trois ou quatre heures par jour. Meyer aurait également le droit de demander des suspensions lorsqu'il se sentirait mal. On prévoirait un espace près de la salle d'audience du tribunal aménagé en chambre de soins, avec une tente à oxygène et une infirmière en permanence [571].

La sélection du jury commença le 18 juillet 1973. David Rosen avait retenu la leçon de la défaite précédente, et il changea de tactique. Il demanda à chaque juré potentiel s'il avait déjà entendu parler de l'accusé et récusa ceux qui ne le connaissaient pas. Un habitant de Floride du Sud qui affirmait tout ignorer de Lansky était soit un menteur, soit un crétin. Les réponses fournies par les jurés potentiels montrent bien comment l'Américain moyen percevait Meyer Lansky.

« Pour être franc, déclara Frederick E. Hafner, j'associe le nom de Lansky avec le Syndicat. [572] » Hezekiah McGowian, un cireur de chaussures, répondit : « Meyer Lansky ? C'est le plus bel escroc que la terre ait jamais porté ! [573] »

Rosen approuva le choix d'Hafner et McGowian, ainsi que celui de la femme d'un juge de Broward, un banquier de Miami, un officier en retraite. Tous pensaient que Meyer Lansky « trempait dans les rackets ».

« Je sais qu'il a des problèmes cardiaques, dit une femme qui ne fut pas retenue, mais je ne me suis pas occupée de Lansky, il y avait tellement à lire sur le Watergate.[574] »

Le jury était convié à un grand spectacle. Fat Vinnie Teresa, quarante-deux ans, avec un triple menton, apparut grimé avec une fausse barbe. Ce déguisement était censé le protéger des tueurs de la Mafia chargés de le faire taire[575]. Le tribunal était quadrillé par des policiers, renforçant encore le caractère dramatique du procès.

Vincent « Fat Vinnie » Teresa était un informateur du style de Joseph Valachi, un petit truand rendu célèbre par ses témoignages devant diverses commissions. À l'instar de Valachi, Teresa préféra se placer du côté des autorités plutôt que d'affronter une longue peine de prison et, comme lui, il signa un livre à succès racontant sa vie exaltante. Selon ses dires, il élevait deux piranhas dans un bocal pour « stimuler » ceux qui rechignaient à rembourser ses prêts usuraires[576]. Il affirmait aussi que Sacco et Vanzetti avaient été condamnés à la place de deux truands, Joseph et Butsey Morelli – ce dernier le lui aurait avoué sur son lit de mort. (Cette idée n'était pas nouvelle, elle avait déjà été présentée dans le *Boston Globe* au cours des années cinquante.) Ses principaux contacts se trouvaient en Nouvelle-Angleterre où il avait organisé des voyages de joueurs à destination du Colony Club de Londres, dans les années soixante. La présence de Teresa avait été attestée, mais sans ces prétendues escortes de gros flambeurs. Fat Vinnie ne pouvait s'empêcher d'en rajouter : « Au Colony Club, on voyait des altesses tous les soirs ! »

Teresa soutenait avoir collecté l'argent de dettes de jeu, déduit ses quinze pour cent de commission[577], et donné directement les sommes restantes à Lansky, qui échappait ainsi aussi bien au fisc britannique qu'au fisc américain[578]. Teresa précisa même que, par deux fois, il s'était rendu à Miami pour verser quarante-deux mille et cinquante-deux mille dollars à Lansky en main propre.

Quelques années plus tard, Teresa devait confesser qu'il ne

s'attendait pas à témoigner contre Lansky. Meyer n'avait aucun lien avec l'affaire qui avait amené Teresa devant les tribunaux. Simplement, lors d'un procès en Nouvelle-Angleterre, Fat Vinnie avait mis en avant ses affaires avec Meyer Lansky. À cette époque, Meyer se trouvait en Israël et paraissait devoir y rester. « Je ne voyais pas de raison de m'inquiéter », dit-il en 1975 à son « nègre », Thomas C. Renner, expliquant qu'il avait voulu faire plaisir aux procureurs fédéraux : « Je crois que ces types auraient donné leurs chemises pour entendre ce mot-là lors d'un témoignage : MAFIA ! Ils en rêvaient la nuit. »

R. J. Campbell n'avait pas mené la première enquête sur Teresa. C'était Al Friedman, un autre attorney d'une Strike Force, qui avait persuadé Vinnie de décrire ses liens avec Lansky devant un grand jury de Miami. « Friedman m'avait dit que je n'aurais jamais à témoigner lors d'un procès. Lansky était en Israël à cette époque. J'ai fait confiance à Friedman, c'était un homme de parole. Il pensait sincèrement qu'on n'attraperait jamais Lansky. »

Totalement dépendant de ses émoluments d'informateur, Teresa accepta de se rendre à Miami.

« Ils m'ont joué un sale tour. Ils m'ont branché sur Cellini, l'associé de Lansky. À ce moment, il était planqué quelque part en Yougoslavie. Je ne savais pas grand-chose sur Cellini. Mais j'ai dit O.K. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre, dans un tribunal ? » Ayant déposé sous serment qu'il avait donné de l'argent à Lansky et Cellini, Teresa n'avait guère le choix : « Si je ne témoignais pas, j'étais inculpé d'outrage à magistrat ! Si je témoignais, ils [le ministère de la Justice] me payaient une année de plus. »

Dino Cellini ne rentra jamais au pays. Il resta en Europe et y mourut. En juillet 1973, Vincent Teresa se retrouva à Miami, dans une salle de tribunal, en face de l'homme qui, lui avait-on assuré, ne passerait jamais en jugement. Il comprit aussi l'une des règles essentielles de la vie d'un informateur : « Si on ne marche pas avec les procureurs, ils vous coupent les vivres. »

R. J. Campbell passa rapidement sur ce que comprenait le dossier de Teresa : chèques en bois, fausses cartes de crédit, « usure, détournement de fonds, escroquerie, fraudes bancaires, etc. [579] ». Avec de tels antécédents, ajouta Campbell, Teresa était la personne idéale pour révéler la vérité sur Meyer Lansky.

David Rosen intervint alors, sur le conseil de Lansky : « Vous verrez que M. Teresa n'est pas seulement un fraudeur et un voleur… c'est aussi un menteur fini. »

En observant le déroulement du procès, Vinnie Teresa fut frappé par la différence de style entre Rosen et Campbell. Campbell ressemblait à un professeur d'université, en train de faire un cours au jury, tableaux et graphiques à l'appui. Rosen, lui, était précis et aimable ; il avait « un sourire amical, une voix capable d'hypnotiser le jury. Il parlait tout doucement puis, brusquement, il présentait un élément important. Il savait y faire, ce Rosen ».

E. David Rosen « sut y faire » avec Vincent Teresa. Les seules accusations impliquant Meyer Lansky étaient les rencontres où, par deux fois, Teresa prétendait lui avoir remis de l'argent. Rosen se concentra sur l'une d'elles, « le 17 ou vers le 17 mai 1968 », demandant à Teresa de décrire en détail son voyage jusqu'à Miami et le versement des sommes au Dupont Plaza Hôtel.

Habillé à la dernière mode, les cheveux longs, Rosen avait le sens du théâtre. Visiblement, il s'amusait beaucoup à pousser Teresa dans ses retranchements, l'obligeant à reconnaître qu'il avait menti pour se défendre et qu'il « avait passé un accord avec le gouvernement [580] ».

Rosen demanda ensuite pourquoi, lors des procès précédents, Teresa n'avait jamais mentionné ses affaires avec Meyer Lansky.

« Personne ne me l'a demandé », répondit Vinnie.

Lorsque Teddy Lansky vint à la barre vêtue de bleu turquoise et de blanc, avec son rouge à lèvres vif, Meyer lui

adressa un baiser. Elle avait la copie d'une note d'hôtel du Sheraton à Boston, indiquant que M. et Mme Lansky avaient occupé une chambre du 7 au 28 mai 1968. M. Lansky s'était absenté du 8 au 19 ; dans l'intervalle, Mme Lansky avait demandé – et obtenu – une réduction, car elle occupait la chambre seule pendant ces douze jours.

Rosen appela alors le Dr Seymour J. Gray, professeur à Harvard, qui témoigna que Meyer avait quitté l'hôtel pour subir une opération chirurgicale (une double hernie) au Peter Bent Brigham Hospital le 10 mai 1968. Il avait assisté à l'intervention, qui avait ensuite laissé Meyer fortement affaibli, à peine capable de marcher. Le Dr Gray avait fait subir des examens et des radios à Meyer les 24 et 27 mai. Son patient se déplaçait très lentement, « en claudiquant » [581].

Teddy Lansky jura que, aux alentours de ce fameux 17 mai, Meyer pouvait s'alimenter seul mais qu'elle devait l'aider à s'habiller. Elle décrivit comment, lorsqu'ils avaient quitté l'hôtel le 29 mai, elle avait dû conduire elle-même leur voiture de location à New York, Meyer étant trop malade pour prendre l'avion. Elle ajouta que Bruzzer, leur chien, était également malade et qu'elle s'était retrouvée avec deux invalides sur les bras.

On ne pouvait nier l'opération de Meyer à Boston, le 10 mai 1968. Pour concilier ce fait et la déclaration de Teresa concernant la rencontre du 17 mai, il aurait fallu que Lansky quitte son lit et effectue en secret l'aller et retour à Miami – en avion. Lorsque David Rosen demanda à Teresa s'il pouvait s'expliquer, ce dernier répondit faiblement que Lansky devait avoir un sosie [582]. Le procureur était abattu. R.J. Campbell avait senti ses doutes grandir à mesure qu'il prenait connaissance du dossier de Teresa. Le personnage l'écœurait et il avait du mal à vérifier certains points que l'informateur avait déclarés sous serment. Il y avait un trou d'un mois dans la surveillance du FBI autour de cette date cruciale. Campbell savait que la tendance à l'exagération de Fat Vinnie constituait le point faible du dossier. À présent, il

était évident que Teresa avait menti, au moins sur la rencontre de Miami en mai 1968.

Le jury n'eut guère de mal à se prononcer en faveur de Lansky. Interrogé après coup, l'un des jurés, Mme Dorothy Varney, expliqua qu'ils n'avaient pas cru à la déclaration de Vincent Teresa et que, sans cette preuve, l'accusation du ministère public s'effondrait.

Meyer téléphona aussitôt à Yoskeh Sheiner : « C'est une grande victoire pour moi. Je me moque de tout ce qui peut arriver maintenant. La peine d'un an [et un jour] ne m'ennuie pas, tout ce que je voulais, c'était venir à bout de ce coup monté. [583] »

Meyer ne purgea même pas sa peine. Le 28 juin 1974, la cinquième cour d'appel de la Nouvelle Orléans réexamina le jugement rendu pour outrage à magistrat. Le tribunal avait une réputation d'indépendance et de bon sens – cette cour était célèbre pour avoir posé les jalons des droits civiques dans les années soixante – et il fit remarquer l'extrême brièveté du délai accordé à Meyer pour comparaître à Miami, au printemps 1971.

L'affaire avait été portée devant le tribunal le 9 mars, en fin d'après-midi, alors que Meyer se trouvait à Tel-Aviv. Le grand jury devait entendre Lansky deux jours après, le jeudi 11, ou deux semaines plus tard, le 24 mars. À Miami, le juge avait laissé le choix au procureur, Michael DeFeo, de la date de comparution. Ce dernier avait opté pour la première solution : Meyer devait rentrer à Miami dans les quarante-huit heures. Il était alors minuit en Israël. La décision du tribunal ne pouvait atteindre Alroy, l'avocat de Meyer, et les autorités américaines à Tel-Aviv avant le mercredi 10 au matin. Il aurait fallu trouver Lansky et le mettre dans le prochain avion au cours des deux ou trois heures suivantes pour qu'il ait une chance de se présenter devant le grand jury le jeudi matin. La chose aurait déjà été difficile pour une personne en bonne santé, or l'état de Meyer avait déjà entraîné de nombreux ajournements.

« À partir du moment où le gouvernement fixait la date de comparution au 11 mars, conclurent les trois juges de la cour d'appel, il était virtuellement impossible à l'accusé de se présenter dans les délais. [584] »

La précipitation de Dougald McMillan se retournait contre lui.

Le troisième et dernier procès était le plus important ; L'affaire avait provoqué le départ de Meyer Lansky en Israël. Il s'agissait des fraudes liées au Flamingo au début des années soixante et, au moment où Meyer se préparait à comparaître, fin 1973, ses coaccusés avaient déjà tous plaidé coupables [585]. Cela n'augurait rien de bon pour Meyer Lansky. Ses amis et associés, Sam Cohen et Morris Lansburgh en particulier, avaient tous reconnu leur participation dans un vaste réseau de fraude où ils s'étaient partagé plus de dix millions de dollars, non déclarés. La plupart avaient été condamnés à des peines de prison – douze mois dans le cas de Cohen et Lansburgh [586]-, et Meyer était lié avec eux à travers le contrat signé pour sa commission d'intermédiaire.

Mais le ministère de la Justice ne disposait pas d'autres preuves de l'implication de Meyer dans l'affaire du Flamingo.

« Notre dossier sur les fraudes fiscales des autres était tellement fort, révèle un dossier du ministère, que nous nous attendions à ce que les accusés fournissent d'autres preuves pour charger Lansky. Cet espoir ne s'est pas concrétisé. [587] »

Plaidant coupables, Cohen, Lansburgh et les autres avaient admis les fraudes. Mais ils n'avaient absolument rien révélé de compromettant sur Meyer Lansky, le prince de la fraude. Le gouvernement ne disposait donc que du contrat d'intermédiaire, dûment signé en trois exemplaires et parfaitement légal. De plus, Meyer l'avait consciencieusement reporté sur sa déclaration d'impôts [588].

Le ministère public retourna cette déclaration scrupuleuse en accusation en utilisant les réglementations sur les jeux au

Nevada qui interdisent la détention d'« intérêts dissimulés » dans un casino. Les deux cent mille dollars d'honoraires de Meyer devaient être réglés par des versements s'échelonnant sur une période déterminée. On pouvait donc arguer qu'il était payé sur les revenus de l'hôtel. Dans ce cas, il percevait un dividende sur des activités de jeux du casino, et détenait donc des « intérêts dissimulés ». Cette argumentation ingénieuse suffisait pour inclure Meyer dans une procédure de groupe dont on attendait des révélations supplémentaires. En l'absence de preuves complémentaires, avec un dossier bâti sur un détail technique, le ministère s'exposait aux sarcasmes de David Rosen.

L'avocat avait demandé que l'affaire soit transférée de Floride au Nevada, puisque la majeure partie des pièces se trouvaient à Las Vegas. Les autorités ne furent que trop contentes d'accepter : cela soulageait d'autant leur budget. Lansburgh, Cohen et les autres accusés se rendirent à Las Vegas pour les audiences et le verdict.

Meyer, lui, argua de son état de santé : il ne pouvait pas se déplacer. Or un précédent fédéral stipulait que, une fois transférée à un autre tribunal, une affaire ne pouvait pas repasser devant la cour d'origine.

Les médecins de Lansky et les experts auprès des tribunaux parvinrent aux mêmes conclusions. Non seulement le patient ne pouvait se déplacer mais, en outre, à plus de soixante-dix ans, souffrant de trous de mémoire, ses souvenirs d'événements ayant eu lieu vingt ans auparavant ne seraient guère fiables.

De fait, le procès États-Unis contre Meyer Lansky devint une série de brèves audiences vaines, en l'absence de l'accusé, les deux parties étant suspendues aux bulletins de santé de Meyer Lansky. Roger Foley, le juge du Nevada, était exaspéré. Les audiences à répétition gaspillaient le temps précieux de la cour et, sans aucune certitude d'amélioration de l'état de Meyer, le juge risquait de voir le procès reporté indéfiniment, jusqu'à la mort de Lansky.

Cette perspective ne déplaisait pas trop à nombre d'agents du FBI et de responsables du ministère de la Justice. Si Lansky n'était pas condamné de son vivant, ils auraient au moins la satisfaction de le voir enterré toujours sous le coup d'une mise en accusation [589].

Cependant, le juge Foley n'avait pas cette conception de la justice et, le 22 août 1974, il décida de faire aboutir les choses. L'affaire revenait pour la sixième fois devant le tribunal et, comme l'avait dit un des avocats, il était temps que « quelqu'un transforme l'essai ou botte en touche ».

Foley n'avait d'autre choix que de repousser le procès et les avocats de la défense ne pouvaient forcer leur client à comparaître. Restait donc le gouvernement. Le juge Foley adressa un appel aux avocats de l'accusation. « Attendu les attestations médicales contenues dans ce dossier, la cour considère comme quasiment certain que ce défendant, âgé et gravement malade, ne se rétablira jamais suffisamment pour supporter un procès… Sa mémoire est défaillante et va probablement se détériorer. [590] »

Cette affirmation incontournable se fondait sur les rapports médicaux des autorités. D'après le juge, il était « arbitraire » et « irréaliste » de la part du ministère de refuser l'abandon des charges dans ces circonstances.

Le gouvernement s'y opposa pourtant et l'affaire resta inscrite au rôle jusqu'au 30 septembre 1976, jour où le juge Foley en eut assez. « Pourquoi poursuivons-nous les audiences dans cette affaire ? déclara-t-il alors que les seuls éléments nouveaux étaient des certificats médicaux toujours négatifs. Cet homme se porte de plus en plus mal… Et le gouvernement refuse de laisser tomber. Il se montre arbitraire, je vais en faire autant. Je rends un non-lieu. Je ne sais pas ce que va faire la cour d'appel, mais moi, je ferme le dossier dans ma juridiction. [591] »

Le 3 novembre 1976, le ministère de la Justice annonça son intention de ne pas se pourvoir en appel [592]. Meyer Lansky était libre de toute accusation.

Comme le dit un agent du FBI : « Il pouvait mourir en s'esclaffant : « Je les ai bien eus[593] «. »

En 1974, le juge Foley avait déclaré : « Les procureurs n'ont pas le courage de clore le dossier à cause de la prétendue association de Meyer Lansky avec le crime organisé.[594] » En septembre 1976, le juge se rendit compte que ce « manque de courage » était quelque peu justifié. Oubliant de mentionner les douzaines de reports, les journaux présentèrent Foley comme un « valet » de Lansky, et nombreux est encore aujourd'hui ceux qui croient que quelqu'un « est allé trouver » le juge en 1976. Sa décision finale n'aurait pas reposé sur sa conception de la justice, mais sur un bon vieux pot-de-vin.

Le juge Roger Foley est connu comme un homme raisonnable et équitable. Même ses pires détracteurs le considèrent comme incorruptible. Au barreau du Nevada, il jouit d'une réputation d'indépendance et d'impartialité[595]. Le gouvernement ne perdit pas ses trois procès à la suite d'« arrangements » mais bien à cause de la faiblesse des dossiers et des erreurs des juristes dans les années soixante-dix.

Michael DeFeo, du ministère, refuse tout commentaire sur sa décision de mars 1971 qui accordait moins de deux jours à Lansky pour rentrer d'Israël, un délai « virtuellement impossible » à respecter[596].

R. J. Campbell reste convaincu que le dossier de fraude fiscale était techniquement valable. Mais il admet que les témoins de l'accusation n'étaient pas crédibles [597] et que le procès démontra les mensonges de Teresa[598].

Aujourd'hui, les avocats reconnaissent qu'il n'aurait pas été possible d'impliquer Lansky dans l'affaire des fraudes du Flamingo, faute de preuves[599].

Le verdict le plus significatif vint du ministère lui-même. Après le jugement prononcé par la cinquième cour d'appel de la Nouvelle Orléans en juin 1974, un groupe de procureurs obstinés à l'intérieur du ministère firent pression

pour poursuivre le dossier. Il fallait remplir une pétition pour une seconde audition devant le tribunal – une requête exigeant que l'appel soit réexaminé par tous les juges de la juridiction concernée [600]. Pour cela, ils avaient besoin de l'appui du substitut du ministre de la Justice, Robert H. Bork. Ce dernier donna son accord le 24 juillet 1974. Mais la cinquième cour refusa, ne voyant pas de raison de casser le jugement, laissant ainsi une seule possibilité au ministère : un appel devant la Cour suprême des États-Unis.

Cependant, demander à une juridiction locale de réviser son jugement et en appeler à la Cour suprême sont deux choses bien différentes. Dans le second cas, la requête doit prouver l'importance des éléments pour justifier l'intervention de la plus haute autorité judiciaire du pays. Les procureurs acharnés du ministère envoyèrent de longs mémorandums pour obtenir un certiorari[601].

Cette fois-ci, Robert H. Bork regarda d'un autre œil le procès États-Unis contre Meyer Lansky. Bork mettait sa crédibilité – et celle du ministère – en jeu. Le désir de jeter Lansky derrière les barreaux ne suffisait pas. Il fallait des motifs juridiques solides pour amener la Cour suprême à examiner l'affaire, et Bork n'en trouvait pas. Pour un observateur extérieur, lorsque DeFeo avait octroyé moins de deux jours à Meyer Lansky pour comparaître, les autorités étaient allées trop vite. Le substitut du ministre de la Justice jugea insuffisants les arguments de ses subordonnés. Il ajouta même : « Une telle requête ne serait qu'un acte de malhonnêteté intellectuelle. [602] »

« Pas de certiorari », inscrivit-il sur le dossier, le 21 novembre 1974. L'affaire était close, le ministère avait admis sa défaite [603].

20

Shalom, Meyer…

Le 3 novembre 1976, Meyer Lansky apprenait que le ministère de la Justice ne reviendrait pas sur la décision du juge Foley qui venait de clore le dossier Flamingo. Le combat était terminé. Après quatre ans de drames et de coups de théâtre, Meyer Lansky eut même le plaisir de voir que ce n'était pas lui qui finissait en prison, mais le ministre de la Justice en personne, John Mitchell.

Proche de son soixante-quinzième anniversaire, Meyer s'était remis de son pontage et était en bonne santé. Il allait se promener avec Bruzzer plusieurs fois par jour, s'accordait des moments de détente à la cafétéria de chez Wolfie's ou de l'hôtel Singapore avec ses amis et son frère Jake. Le couple menait une vie tranquille dans un petit appartement du deuxième étage de l'Imperial House sur Collins Avenue.

Les enfants semblaient enfin se stabiliser. Grâce à Yiddy Bloom, un ancien ami de l'époque de la Prohibition, Meyer avait trouvé une place pour Buddy au Hawaian Isle Motel. Condamné au fauteuil roulant, mais encore valide, Buddy travaillait à la réception et disposait d'une chambre. Sandra aussi semblait plus calme et plus heureuse. Remariée, elle habitait au nord de Miami et s'occupait d'un élevage de chiens.

Meyer Lansky pouvait envisager de finir tranquillement ses jours entouré de sa famille, sous le soleil de Floride.

Mais, en fait, Meyer était victime de son succès. S'il avait été déclaré coupable et condamné pour les deux plus lourdes charges qui pesaient contre lui – l'évasion fiscale du Colony Club et les profits illégaux du Flamingo – il aurait été plus facile de voir en Meyer ce qu'il était réellement : un opérateur de jeux qui s'était fait prendre à trafiquer sa feuille d'impôts. Un escroc, certainement ; le plus bel escroc que la terre ait jamais porté, sûrement pas. Les seules preuves

avancées par la cour suggéraient que Lansky était un opérateur de jeux, un maître du partage des bénéfices. La haute finance, les manipulations d'entreprises fantômes ne faisaient pas partie de ses talents.

Mais ce diagnostic banal ne correspondait pas à l'idée que l'Amérique se faisait de la pègre et laissait les imaginations sur leur faim. Meyer avait fait face à tout l'arsenal déployé contre lui par le ministère de la Justice – bataillons d'avocats, informateur professionnel, la Strike Force 18 [604] et son succès fut considéré comme la preuve ultime de son habileté. Le P.-D.G. était intouchable.

Étant donné son gain de prestige après son retour d'Israël, les procureurs avaient pris l'habitude de faire comparaître Meyer devant les grands jurys [605]. Dans toutes les enquêtes concernant le milieu de la haute finance, on estimait que Meyer avait quelque chose à dire ou à cacher sur le sujet. « Le principal reproche que l'on pourrait formuler contre notre attitude à cette époque, dit Will R. Wilson, ancien ministre adjoint de la Justice, c'est de nous être centrés sur des personnages qui faisaient les gros titres de la presse. Nous étions des chasseurs de tête… Et dans l'imagination populaire, Meyer Lansky se cachait partout. [606] »

Meyer Lansky connaissait des gens qui connaissaient des gens, écrivit le *Village Voice*, qui étaient liés avec Bebe Rebozo, et donc avec Richard Nixon, dans des affaires d'immobilier à Key Biscayne [607]. Le magazine *Rolling Stone* parla de la chaîne Howard Hughes-Nixon-Lansky et de ses liens avec la CIA [608]. Le nom de Meyer Lansky était souvent cité dans la plus célèbre de ces chasses aux conspirateurs : l'assassinat du président John F. Kennedy [609]. Chaque nouvelle allégation amenait des équipes de journalistes et de cameramen devant l'Imperial House, et cela déprimait Meyer. « Toutes ces citations et cette publicité, se plaignit-il à Yoskeh. Toujours les mêmes conneries. [610] »

Les victoires de Meyer au tribunal n'étaient en fait que de simples batailles remportées dans une guerre plus vaste qu'il ne savait comment gagner. Les pressions subies le rendaient

amer. Il se sentait étranger dans son propre pays. Depuis 1970 les États-Unis n'étaient plus la seule nation qu'il considérait comme sa patrie.

Le 18 mai 1977, dans son bureau de Jérusalem, David Landau, correspondant du *Jerusalem Post*, se penchait sur les résultats des élections générales qui s'étaient déroulées la veille, véritable séisme politique [611]. L'ancien terroriste Menahem Begin et la ligne dure de son parti avaient brutalement mis fin au règne du Parti travailliste de David Ben Gourion et de Golda Meir, qui dirigeait le pays depuis trente ans.

Il en était là de ses réflexions sur les conséquences de la venue au pouvoir d'un parti revendiquant son affiliation avec l'histoire violente des origines de l'État juif, quand le téléphone sonna. C'était Meyer Lansky.

– Alors, David, qu'en pensez-vous ? Vous croyez que je vais pouvoir revenir maintenant ?

En Amérique, l'aube se levait, et Meyer avait suivi les résultats des élections à la télévision. Begin, après tout, était l'homme de la guérilla qui avait utilisé les fusils que Meyer avait aidés à passer.

– Je suis sûr que Begin se souviendra de ce que j'ai fait en 1948. » Meyer Lansky espérait l'instauration d'un cabinet homogène en faveur de Begin. David Landau lui expliqua que, compte tenu du système électoral, bien que Premier ministre, Begin devrait se contenter d'un gouvernement de coalition. Une chose était sûre : le ministère de l'Intérieur resterait aux mains du Dr Burg qui jouissait encore d'une importante influence politique. Meyer en fut profondément abattu.

Landau avait vu Lansky pour la dernière fois en septembre 1972, inconsolable devant le tribunal. Depuis, il avait eu la surprise de recevoir des cartes de vœux à la Pâque et à Hanoukka signées « Shalom, Meyer ». Il les avait considérées comme des souvenirs de cette époque de bataille juridique. À présent, il comprenait que, en pensant à Israël, Meyer

songeait surtout à l'avenir.

Meyer avait quitté Israël depuis quatre ans et demi, mais il y avait laissé une partie de son cœur. Pendant ses vingt-sept mois de résidence à Tel-Aviv, il avait mené une vie presque normale, libérée des tensions de son mode d'existence aux États-Unis, et qui lui rappelait les jours passés à Grodno avec son grand-père Benjamin. Il s'était senti vraiment juif.

Quand le fils de Yoskeh Sheiner, Oded, eut atteint l'âge de la Bar Mitzvah, Meyer lui prodigua des conseils tirés du Marchand de Venise.

Cher Oded,

[…] Le 4 mai, tu seras un homme. Je t'envoie cent dollars, pour ouvrir ton compte en banque. N'oublie jamais ce précepte :

Quand tu perds ton argent, tu ne perds rien, Quand tu perds la santé, tu perds quelque chose, Quand tu perds ta personnalité, tu perds tout.

Meilleurs vœux de la part de Teddy et de moi[612].

Meyer Lansky donnait ces conseils sans la moindre honte, car il n'avait pas de lui-même la même vision que le reste du monde. Il lui était pourtant difficile de considérer sa vie comme particulièrement riche en succès et en honneurs. Son judaïsme tardif avait conféré un nouveau sens à sa vie, une certaine noblesse qu'il n'avait pas connue auparavant. Il continuait à passer par Yoskeh pour ses dons à des œuvres de charité[613].

La loyauté de Meyer atteignit son apogée avec la guerre du Kippour en octobre 1973. Quand il apprit que son ami et protégé, le jeune étudiant en droit Yoram Sheftel, était mobilisé, il téléphona à sa mère tous les jours[614]. Inquiet de savoir si Yoram Alroy, de six ans l'aîné de Sheftel, avait été lui aussi appelé, il lui téléphona également et tempêta contre le gouvernement américain qui était prêt à prendre en compte le point de vue arabe.

« Ces salauds d'Américains ! Que font-ils à Israël ?[615] »

Dans le réchauffement de la guerre, Meyer Lansky était devenu israélien.

Si Meyer Lansky n'avait pas oublié Israël, certains Israéliens ne l'avaient pas oublié non plus. Yaacov Aloni, un artiste et intellectuel qui travaillait pour les services d'immigration et s'occupait de l'installation des Juifs étrangers, n'avait pas eu l'occasion de rencontrer Meyer en 1970-1972, mais il avait suivi avec intérêt le déroulement du procès. Pour lui, tout se centrait autour d'un aspect troublant de la loi du Retour : le pouvoir absolu accordé au ministre de l'Intérieur sur ce point. Il voulait mettre fin à cette toute-puissance et, au printemps 1977, il vint à Miami solliciter l'aide de Lansky[616].

Aloni avait découvert une procédure obscure selon laquelle toute personne jugeant qu'une loi israélienne était en contradiction avec ses droits civiques avait la possibilité d'en appeler à la Cour suprême. Toutefois, seule la personne directement victime de cette loi pouvait user de cette procédure. Aloni devait donc persuader Meyer de laisser figurer son nom dans le procès qu'il voulait intenter.

Aloni avait un ancien ami d'université à Miami Beach, David Russin, qui se trouvait être le médecin de Benny Sigelbaum. Grâce aux deux hommes, Aloni obtint de partager le petit-déjeuner de Meyer, à la cafétéria de l'Imperial House.

C'était un vieil immeuble tout en hauteur comme tant d'autres à Miami Beach, au nord de l'hôtel Fontainebleau.

« Shalom », dit Meyer en serrant la main d'Aloni, avant de le présenter à sa demi-douzaine d'amis.

« Très maigre, mais en bonne santé, se souvient Aloni. Une poignée de main ferme, des mains sèches, carrées, plutôt larges pour sa taille. Il avait un regard puissant, volontaire. Sa façon de parler et ses yeux lui conféraient un charisme certain. »

Après le petit déjeuner, Meyer invita son visiteur à venir saluer Teddy dans leur modeste appartement dont la sobriété

surprit Aloni. « Une décoration simple. Pas de mesures de sécurité particulières ; je n'ai vu ni caméra ni système de surveillance. »

Comme Bruzzer n'avait pas encore eu droit à sa promenade matinale, les deux hommes le sortirent ensemble.

« Nous marchions bras dessus, bras dessous, et il m'a posé des questions sur moi et sur Israël. Il voulait savoir si je connaissais telle ou telle personne, et me demandait de leur transmettre ses amitiés. Je lui ai expliqué très précisément mes intentions et ce que j'attendais de lui. Il a accepté. »

Plus tard dans la matinée, Meyer emmena son nouvel ami à sa synagogue de South Beach. « C'est mon endroit préféré. J'aimerais y passer un moment avec vous. »

Meyer présenta Aloni à son rabbin, puis les deux hommes allèrent s'asseoir sur un banc au soleil, pour parler encore d'Israël.

« C'était une journée brumeuse, se souvient Aloni. Il me tenait par le bras, et je voyais bien que la situation lui plaisait beaucoup. "J'aimerais bien rencontrer votre femme, pouvons-nous aller la voir ?" me demanda-t-il. »

À l'hôtel, Aloni présenta Meyer à son épouse et à sa petite fille, qui n'avait pas encore un an. « Il a pris le bébé dans ses bras, et il était clair qu'il adorait ce rôle de grand-père. Il lui caressait les bras et les jambes, il n'arrivait plus à la lâcher. Il m'a parlé de ses propres petits-enfants et de son fils Paul, qui s'était marié avec une goy, puis avait divorcé. Maintenant, elle empêchait ses enfants de voir leur grand-père. » « Cette garce de shiksal » s'exclama Meyer en parlant d'Edna.

Aloni fut surpris par l'amertume de Meyer Lansky et par la rudesse de son langage. Son comportement avait soudain changé. Le grand-père affectueux cédait la place à un personnage farouche et terrifiant chez qui Aloni sentait la menace implicite des bas-fonds du Lower East Side et retrouvait le vieux partenaire de Bugsy Siegel, le patron de la pègre – en fait le Lansky auquel il s'était attendu.

Meyer Lansky avait tort de prétendre que sa belle-fille l'empêchait de voir ses petits-enfants, Meyer II et Myra. L'acte de divorce avait accordé un droit de visite à Paul, et nulle part il n'était fait mention d'une quelconque interdiction concernant les grands-parents. En fait, en 1975, le jeune Meyer II avait même passé quinze jours en Floride chez son grand-père et sa famille, et ces visites allaient devenir un rite annuel.

Le vieux Meyer attendait son petit-fils à l'aéroport, caché dans la foule. Suivant l'exemple de sa mère, Meyer II avait changé de nom, et il craignit que son grand-père ne lui en tienne rigueur. Mais grand-père parut plutôt favorable à ce changement : « J'ai toujours dit à ton père qu'il n'aurait pas dû t'appeler comme ça. »

Ensuite, ils se rendaient au Hawaian Isle Motel, où Meyer II avait un lit dans la chambre de Buddy.

« Tiens, voici un peu d'argent de poche », disait grand-père en sortant une liasse de billets dont il tirait trois cents dollars. Meyer mettait toujours son argent en vrac dans ses poches, jamais dans un porte-monnaie.

Le lendemain, Meyer s'assurait que son petit-fils avait bien rangé ses vêtements. Meyer II se contentait souvent de plier ses pantalons en deux sur un cintre, et cela ne convenait pas à son grand-père.

« Il m'expliquait comment les pendre, sans casser le pli. Il voulait que je fasse tout à la perfection. [617] »

Meyer II ne voyait guère Teddy lors de ses séjours à Miami Beach. Connaissant l'animosité existant entre Paul et Teddy, Meyer n'invitait jamais Meyer II à l'Imperial House.

Ils mangeaient dans les restaurants habituels de Meyer, puis partaient se promener dans une voiture conduite par Hymie Krumholz, chauffeur et ami de Lansky. Sous le regard fasciné et horrifié du jeune homme, les deux amis n'arrêtaient pas de se disputer et de s'insulter.

« Hymie, je n'ai jamais vu un Juif aussi bête que toi. »

Pendant ces promenades, Meyer parlait de la situation en Israël, expliquait ses opinions sur les sujets qui lui tenaient à cœur puis passait son petit-fils à la question.

« Il m'interrogeait sur quantité de choses : l'école, ce que je savais, les derniers événements mondiaux, le nom du sénateur de mon État… Il me forçait à tout raconter en détail. »

Meyer II avait quelques fois l'impression d'avoir affaire à un caporal-chef. Un jour, Meyer aperçut un auto-stoppeur plutôt crasseux, avec des cheveux longs. « Prends un bain et fais-toi couper les cheveux ; la prochaine fois, je te prendrai peut-être », lui cria-t-il par la fenêtre de la voiture.

Par bien des aspects, Meyer II trouvait la compagnie d'Oncle Jake plus reposante. « C'était beaucoup plus facile de communiquer avec lui. Il était simplement content de vous voir, en bon vivant. »

Meyer II rêvait de devenir barman et de posséder un jour son propre café. Il avait suivi des cours à l'école hôtelière de Seattle. Pourtant, bien que ce projet fût dans le droit-fil des activités de son grand-père, Meyer II avait du mal à en parler. Quand Lansky l'interrogeait sur son avenir, il répondait en bredouillant qu'il voulait devenir maçon ou charpentier.

« Il n'y a pas de problème. Si tu offres un service aux gens, fais bien ton travail, et ne cherche pas à tricher. »

Un jour, prenant son courage à deux mains, Meyer II tenta de donner une version plus proche de la vérité ; il avoua qu'il voulait faire partie de « la haute », comme lui. Meyer lui lança un long regard sardonique, « un peu comme pour dire : "Ce n'est pas aussi drôle que cela le paraît" », se souvient Meyer II. « Bryan, lis de bons livres, écris des lettres. Que demander de plus à la vie ? » finit par dire Lansky.

Le soir du 30 juin, Richard Schwartz, le fils de Teddy, but quelques verres de trop pour fêter une bonne journée de

travail. Depuis quelques années, il dirigeait un petit restaurant non loin du Singapore, et ce soir-là, après la fermeture, il alla continuer la soirée au Forge, un bar-restaurant de Miami Beach. Là, il se querella avec Craig Teriaca, un joueur de golf professionnel qui, lui aussi, avait trop bu. Le beau-fils de Meyer Lansky sortit un pistolet et tira deux fois dans la poitrine de son adversaire[618].

Richard Schwartz et Craig Teriaca vivaient à quelques pâtés de maisons l'un de l'autre à Bay Harbor Island, au nord de Miami Beach. Pourtant, la police ne trouva pas d'autres mobiles à la dispute qu'un malheureux billet de dix dollars resté sur le comptoir. Quand Teriaca fourra le billet dans sa poche, Schwartz sortit son arme, se débarrassa d'un serveur qui tentait d'intervenir, et tira. La victime succomba le lendemain, et à quarante-huit ans, Richard Schwartz fut inculpé pour meurtre.

C'était deux jours avant le soixante-quinzième anniversaire de Meyer, et Paul était venu se joindre aux festivités. Depuis son divorce, il avait quitté Boeing et travaillait au support logistique d'une base militaire américaine de Corée. La sœur de Meyer, Esther, avait fait le voyage de New York avec son fils, et Sandra avait invité tout le monde dans sa maison de Keyston Point. Meyer annula la fête.

« Cela n'aurait pas été correct de s'amuser alors que la famille de la victime était en deuil, expliqua-t-il à Yoskeh. Et puis, on aurait dit que c'était moi qui avais tué un homme. La télévision, les journaux, ils n'arrêtaient pas de passer ma photo.[619] »

Craig Teriaca était le fils de Vincent Teriaca, un bookmaker qui avait appartenu à plusieurs syndicats clandestins dans les environs de Miami. Les journalistes qui tentèrent de couvrir l'enterrement furent bloqués par des gros bras laconiques qui les maintinrent à l'écart[620]. Meyer Lansky n'avait jamais eu affaire au père du défunt, mais il soupçonnait la suite. « Des ennuis », dit Buddy, d'une voix solennelle[621].

Richard Schwartz avait brisé les règles. Il n'était pas de la trempe d'un Bugsy Siegel ni d'un Albert Anastasia, mais son offense était du même gabarit. Ni Meyer ni personne ne pouvait s'opposer aux conséquences.

Dès le mariage de sa mère, Richard s'était servi de la réputation de son beau-père. C'était grâce à Meyer qu'il avait obtenu du travail. Et il opérait dans un secteur où les chuchotements respectueux sur ses liens familiaux ne nuisaient pas au commerce.

En fait, Meyer n'avait jamais vraiment été l'associé de Richard, ni même son mentor, car il avait une piètre opinion de son beau-fils dont il parlait sans grande affection ni respect.

Richard cultivait les fantasmes que les autres chérissaient : être lié à la légende de l'empire caché le remplissait d'orgueil. Cela lui conféra également une magnificence, une illusion d'invulnérabilité, qui finirent par tourner au désastre.

Teddy voulait que Meyer paie la caution de son fils, mais il refusa.

« Papa lui avait demandé de ne pas le faire sortir de prison, se rappelait Buddy. Il avait peur que cela tourne mal. »

Toujours en Floride à l'époque, Yaacov Aloni se souvient des réactions de Meyer à ce moment-là.

« Il était vert. Il était furieux, et il m'a dit que c'était le commencement du désastre. »

À la fin août 1977, le beau-fils de Meyer Lansky fut libéré, après avoir versé tout ce qu'il y avait sur son compte en banque, soit quatre-vingt-quatre mille dollars. Il aurait été plus en sécurité derrière des barreaux. Le 12 octobre 1977, à neuf heures du matin, il monta dans sa voiture pour se rendre à son travail, alluma le contact. Il fut tué par une balle tirée à bout portant dans la poitrine.

Le meurtre eut lieu en plein jour, dans la rue bordée de palmiers derrière Kane Concourse, Bal Harbor. L'assassin

avait tiré à travers le pare-brise de la Cadillac, mais la police ne réussit pas à trouver un seul témoin. À ce jour, l'affaire n'est toujours pas élucidée.

Le 14 octobre, Meyer Lansky se tenait au premier rang à l'enterrement de son beau-fils et consolait son épouse. « Il était grave, très abattu », dira plus tard le rabbin. Mais, selon Buddy, « il s'y attendait. »

En août 1977, Meyer Lansky ne pouvait plus attendre. À soixante-quinze ans, c'était le moment où jamais de retourner en Israël. Il fit une demande de visa pour participer à un voyage organisé par la B'nai B'rith. Sa demande fut repoussée. Il n'y avait aucune raison, lui dit-on, de modifier la décision prise par le ministre de l'Intérieur et la Haute Cour. Une source « officielle », sans doute le procureur de l'État Gavriel Bach, allait même plus loin : Meyer Lansky, disait-il, était l'homme « le plus dangereux du monde. [622] »

Enhardi par ses succès devant les tribunaux américains et ses récents contacts avec Yaacov Aloni, Lansky s'accorda un droit de réponse par l'intermédiaire de son rabbin, le Dr Shmariyah Swirsky.

« Nous avons pardonné aux criminels nazis, dit le rabbin en citant Meyer, alors pourquoi l'État d'Israël ne pardonnerait-il pas un Juif qui a commis des erreurs ? » Les vacances approchaient, souligna-t-il, époque habituelle du pardon. « Pourquoi un Juif ne pardonnerait-il pas un autre Juif ? »

Comme le plaidoyer du rabbin restait sans réponse, Meyer décida de prendre l'affaire en main. Il n'avait plus rien à perdre. Le 28 novembre 1977, il envoya une lettre à Menahem Begin :

Monsieur le Premier ministre,

Je ne veux pas m'égarer dans les détails, si bien que je présenterai mon cas aussi brièvement que possible.

Monsieur Begin, je désire vivement vivre en Israël, mais

malheureusement cela m'est verboten. Tout d'abord, quand j'ai séjourné dans le pays, je me suis aperçu que je l'aimais beaucoup plus qu'auparavant. Mon seul souhait, c'est d'y passer le reste de ma vie, qui ne durera pas très longtemps, je suppose, puisque j'ai soixante-quinze ans.

Je suis, pour mon plus grand malheur, devenu un produit des médias, qui ont énormément exagéré la situation, comme eux seuls savent le faire. Les médias peuvent vous créer ou vous briser. Je ne prétends pas être un saint, mais je suis loin d'avoir fait le dixième de ce que l'on raconte. Comme vous le savez peut-être, des accusations ont été portées contre moi aux États-Unis, mais j'ai été reconnu innocent. Alors, quel mal peut faire un vieil homme malade à Israël, puisque c'est le prétexte que l'on utilise contre moi ?

Cela vous rassurera peut-être de savoir que je jouis d'une bonne réputation auprès de Juifs éminents. Je peux me rendre dans tous les pays sans être critiqué, sauf dans la terre de mes ancêtres.

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir examiner mon cas, et de m'aider à entrer dans le pays dans lequel j'aimerais vivre.

Je vous remercie par avance et j'espère que j'aurais bientôt de bonnes nouvelles.

Salutations respectueuses, Meyer Lansky. [623]

Lansky n'avait guère l'habitude de coucher ses propositions par écrit. Il avait toujours traité ses affaires en face-à-face, au téléphone, sans aucune trace, et sa lettre au ministre s'en ressent. Présentée sans formalisme, et beaucoup plus difficile à saisir sur l'original avec une écriture en pattes de mouche que dans les copies revues et corrigées, elle donne un peu l'impression que Meyer se trouvait attablé avec le ministre, traçant les grandes lignes d'un accord.

Présentation et persuasion, les deux arguments clefs de toute affaire légale, étaient étrangères à Meyer Lansky et, dans cette missive, on comprend un peu pourquoi il n'a jamais voulu se confronter aux normes du monde normal.

Ses lectures abondantes et ses leçons de mathématiques n'étaient pas une preuve de sa force mais au contraire une reconnaissance de ses faiblesses. Le lecteur ne savait pas écrire.

Envoyée par la poste, la lettre fut réceptionnée par le personnel administratif. Begin n'admit jamais l'avoir vue. Elle fut transmise, sans aucun commentaire, au ministère de l'Intérieur, où, le 4 janvier 1978, un porte-parole réitéra le rejet de 1971.

Quelques jours plus tard, Meyer reçut une lettre de Yoram Sheftel. Le jeune étudiant en droit contestataire avait obtenu son diplôme et s'était installé à son compte[624]. Il avait suivi les démêlés de Meyer et pensait pouvoir être utile. Il se chargerait d'obtenir un visa, sans demander d'honoraires, à condition qu'on lui laisse carte blanche pour opérer. S'il réussissait là où tout avait échoué, il satisferait ainsi la plus grande ambition de Meyer – tout en se faisant un nom.

Meyer Lansky avait quelques réticences. Le jeune homme pouvait se montrer très agressif. Il aimait tant la publicité que les amis juifs de Lansky s'en inquiétaient. Yoskeh Sheiner était particulièrement méfiant. Mais Lansky n'avait plus rien à perdre ; il lui donna le feu vert.

En Israël, Yoram Sheftel dirigea ses attaques contre le ministre de l'Intérieur. Il téléphonait presque quotidiennement au Dr Burg et à son assistante Judith Huebbner. Pendant quatre mois, ce fut même sa première tâche dès qu'il arrivait à son bureau[625]. « Je les ai tous rendus dingues, se souvient Sheftel. Mais ils ont fini par me dire que si Lansky pouvait fournir une ordonnance disant qu'il avait besoin de repos, cela permettrait peut-être d'obtenir un visa.[626] »

Sheftel transmit le document demandé quelques jours plus tard, et il continua à téléphoner. Il finit par coincer le Dr Burg en personne. Inquiet, le ministre lui suggéra de nommer son client par ses initiales, au cas où leur conversation serait écoutée, mais il admit qu'il ne pouvait

pas empêcher un Juif malade de se rendre en Israël avant de mourir. Il exigeait cependant l'assurance que Meyer n'utiliserait pas son visa de tourisme pour faire une demande de naturalisation comme en 1970.

Plus tard dans l'après-midi, on annonça à Sheftel que la réponse du Dr Burg était désormais officielle. Meyer pouvait venir, mais il lui fallait accepter de repartir gentiment à l'expiration de son visa. Le lendemain matin à huit heures, l'avocat se rendit au ministère pour avoir cette information par écrit. Il y passa toute la journée, et rentra chez lui le soir, triomphant, le papier en main.

Quelques jours plus tard, il eut la surprise d'entendre à la radio que le Dr Burg était revenu sur sa décision, suite à des questions posées au Parlement. « L'opinion publique », dira un porte-parole du ministère avait eu raison de ce visa [627]. Pourtant, Sheftel possédait un document écrit, qu'il porta devant la Haute Cour pour tenter une nouvelle fois de contrer la décision de Burg.

Le second procès remporta plus de succès. Le tribunal décida que le ministre de l'Intérieur devrait expliquer et justifier ses raisons de revenir sur un accord écrit. Le Dr Burg préféra capituler. Il annonça que Meyer aurait son visa, à condition qu'il ne reste pas plus de trente jours et offre des garanties.

Sheftel avait déjà discuté de ces garanties lors de ses innombrables coups de téléphone. Son client s'engageait par écrit à ne pas rester plus de trente jours en Israël, il signalerait les hôtels et les lieux où il séjournerait et déposerait une caution de cent mille dollars [628].

Mais Sheftel n'avait pas parlé de ces cent mille dollars à Meyer lors de leurs fréquents entretiens téléphoniques ; il ne le fit pas non plus au mois de septembre, lorsqu'il lui annonça enfin la bonne nouvelle. Cela lui semblait un détail mineur dans le contexte de triomphe général. Roch Hachana, le Nouvel An juif, approchait.

« Meyer disait que c'était un cadeau magnifique pour la

nouvelle année », se souvient Sheftel[629].

Mais quand il le rappela après les vacances pour régler les derniers détails, les cent mille dollars provoquèrent un refus catégorique. Meyer était scandalisé d'avoir à payer.

« C'est hors de question. J'en fais une affaire de principe. »

À l'automne de 1980, Meyer avait déjà fait six tentatives pour se rendre en Israël, soit en tant qu'immigrant, soit en tant que touriste [630]. Les quatre dernières avaient été engagées après que les autorités américaines l'eurent acquitté des charges qui pesaient contre lui ; on ne pouvait donc pas arguer qu'il cherchait à fuir la justice.

Meyer avait soixante-dix-huit ans. Il aurait aimé se rendre en Israël une fois encore avant sa mort et fut très affecté de se voir traité comme un simple délinquant juvénile.

« Je n'irai pas en Israël sous condition », déclara-t-il, furieux.

Mettre son honneur à prix était, de la part d'Israël, l'insulte suprême. Meyer Lansky n'essaya jamais plus d'entrer en Israël, et renonça à s'y faire enterrer.

« Que Burg aille se faire voir, lui et ses conditions ! [631] »

22

Une légende de son vivant

En refusant de verser cent mille dollars pour l'obtention de son visa de touriste en Israël, Meyer Lansky répondait à un sentiment où se mêlaient la fierté, la défense des grands principes, et la simple exaspération. Mais, même s'il l'avait voulu, en septembre 1980 il n'aurait sans doute pas pu réunir une telle somme.

Meyer avait commencé à se plaindre dès 1974 de ses ennuis financiers et du coût des procès dans lesquels il était engagé. Pendant six ans, il s'était assuré les services de David Rosen, l'un des meilleurs avocats de Miami. Or les honoraires du juriste s'élevaient au moins à trente mille dollars par an, et Meyer avait payé trente-cinq mille dollars pour la seule première caution[632].

Lorsque Yoskeh Sheiner mentionna certaines factures accumulées par Doc Stacher en Israël, Meyer assura Doc de sa sympathie. « Quand les avocats en auront fini avec moi, j'espère pouvoir m'acheter un sandwich », disait-il[633].

À Tel-Aviv, Yoskeh avait conseillé son ami sur les bonnes œuvres à subventionner. Il avait écarté les parasites, et effectué pour son compte des versements à une institution privée pour enfants aveugles et aux enfants d'amis ou voisins souffrant de la même maladie que Buddy.

Mais à la fin de 1974, sa demande de fonds reçut une réponse inattendue de Meyer :

« Yushki, tu sais ce que j'éprouve face à une personne malade ou dans le besoin, surtout un jeune, mais ma situation financière est désastreuse. Je n'ai aucune rentrée depuis six ans, et j'ai eu beaucoup de dépenses. Je te laisse imaginer… Si je peux trouver quelqu'un susceptible de fournir une aide, je prendrai contact avec lui. Je suis désolé de ne rien pouvoir faire personnellement. »

Jusqu'à cette date, Meyer versait de l'argent pour des causes

allant de l'aide aux soldats israéliens blessés pendant la guerre du Kippour aux dettes de jeu de Doc Stacher. Les sommes étaient modestes, la plus élevée étant de cinq mille livres israéliennes (deux mille cinq cents dollars). Fin 1974, les dons cessèrent totalement.

Son absence de revenus depuis six ans correspond à ce que nous savons des fraudes diverses au casino de Las Vegas, qui aboutit à la vente du Sands. Meyer avait alors récupéré un million de dollars ; déposé à la banque de Tibor Rosenbaum, cet argent lui servit durant tout son séjour en Israël.

Depuis son retour aux États-Unis, Meyer n'avait plus réalisé d'affaires. Les médias et la police enregistraient ses moindres faits et gestes. En outre, il avait suffisamment à faire avec ses mises en accusation et ses problèmes de santé. En septembre 1974, la banque de Tibor Rosenbaum avait fait faillite. Six semaines plus tard, Meyer expliquait à Yoskeh qu'il ne disposait plus de liquidités pour les œuvres charitables.

L'ardeur que mit Meyer à essayer de prendre des parts dans l'un des cynodromes de Floride surprit certains de ses amis. C'en était presque gênant[634]. Auparavant, Meyer déclinait de telles offres, en expliquant que sa notoriété pouvait nuire à ses amis [635]. Et aujourd'hui, où il était plus célèbre que jamais – même son médecin subit un contrôle de l'IRS –, il se montrait soudain avide de participer. Meyer Lansky aurait-il vraiment besoin d'argent[636] ?

Les compressions budgétaires se répercutèrent sur sa famille. Travaillant au standard du Hawaian Motel, les doigts ankylosés, Buddy avait du mal à manipuler les boutons et il lui devenait de plus en plus difficile d'utiliser la manette de sa chaise roulante. Approchant la cinquantaine, il était confronté à la perspective d'une paralysie presque totale. Des amis poussaient son fauteuil ou le véhiculaient dans leurs voitures. Lorsqu'ils allaient au restaurant, ils l'aidaient à manger. Mais Buddy devait aussi se laver, se raser, s'habiller. Un jeune portier du motel lui donnait un coup de main, et Buddy rétribuait ses services au coup par coup. À mesure

que son handicap s'accentuait, Buddy lui versait davantage d'argent. Lorsqu'il sortait dîner avec des amis, il se sentait obligé de régler l'addition, parce que les autres lui avaient rendu service.

Pour joindre les deux bouts, il se mit à emprunter. Quand son père le découvrit, et dut régler cinq mille dollars de dettes, il entra dans une colère noire. Il pensa d'abord que son fils avait recommencé à jouer ; il eut du mal à admettre que les emprunts étaient dus à son handicap physique. Buddy s'efforça de lui faire comprendre qu'il avait besoin d'une aide médicale à temps complet.

« Tu veux que je me renseigne sur le prix ? » proposa-t-il.

Meyer ne paraissait pas très favorable à cette idée ; il finit par dire, à contrecœur : « Vas-y, informe-toi. »

Buddy fit quelques recherches et annonça le résultat à son père : il fallait compter cinquante dollars par jour. Meyer Lansky fut horrifié : « Mais où vais-je trouver une somme pareille ? Tu crois que l'argent tombe du ciel ? »

À la fin des années soixante-dix, Buddy ne pouvait plus travailler. Il continuait à être hébergé gratuitement au Hawaian Isle, mais le motel ne lui versait plus ses trois cents dollars mensuels. Meyer accepta de donner à son fils huit cents dollars par mois, alors que l'aide médicale coûtait à Buddy mille cinq cents dollars.

« Trois cents millions de dollars ? » reprenait Teddy Lansky avec dérision, couvrant les récriminations de Meyer, « Un seul me suffirait ! »

Meyer ayant fait part de ses problèmes à Yoskeh Sheiner, ce dernier cessa de lui parler des bonnes causes. Mais, en 1981, Yoskeh eut lui-même des ennuis. Il avait investi ses économies et sa retraite dans un magasin de sport qui marchait mal, et les dettes s'accumulaient. Pour la première fois en dix ans, Yoskeh demanda de l'aide à Meyer Lansky[637].

Meyer lui répondit le 10 février 1981. « Je suis désolé d'apprendre tes soucis financiers. Je voudrais t'aider… mais

je ne le peux pas. Les beaux jours sont terminés. »

Si Meyer s'était arrêté là ou était passé à un autre sujet, on aurait pu interpréter cette lettre comme un refus pur et simple. Mais il poursuivait : « Yoskeh, je veux vraiment t'aider. Si tu peux attendre, je t'enverrai mille dollars après le 15 avril. »

Cette offre dérisoire faisait-elle partie d'une comédie passablement cynique ? Mais après douze ans de dépenses sans rentrées, Meyer Lansky tirait bel et bien le diable par la queue ; pourtant il continuait à vouloir aider son ami. Le 16 avril, il envoya les mille dollars.

La légende de Lansky reposait sur ses prétendus millions. C'est en 1965, avec les trois cents millions annoncés par Hank Messick, que toutes les rumeurs avaient pris leur envol : pour amasser une telle fortune, il avait dû frapper très fort. Pourtant, Messick faisait lui-même remarquer que la longévité de Lansky était liée à son manque de cupidité. Meyer ne prenait jamais plus que sa part. Les fables qui décrivaient Lansky comme « le comptable de la Mafia » introduisent deux malentendus. D'une part, elles présentent le crime organisé comme une entreprise et, d'autre part, elles oublient qu'un comptable n'est pas un chef d'entreprise. Le propriétaire ou le P.-D.G. peuvent bien devenir millionnaires, le directeur financier, lui, ne touchera que son salaire.

La plus grosse erreur consiste à croire qu'il reste beaucoup d'argent après les pots-de-vin et le partage. La culture populaire américaine se complaît à exagérer le pouvoir, la fortune et l'élégance du gangster. En réalité, Dutch Schultz, Benny Siegel, Joe Adonis, Frank Costello et Lucky Luciano moururent sans fortune. Les vrais multimillionnaires s'appelaient Moe Dalitz, Morris Kleinman et autres magnats de Las Vegas – les vrais malins, ceux qui avaient pris en marche le train de la légalité.

Charlie Luciano l'avait compris avant sa mort. En 1962, en Italie, un journaliste lui avait demandé : « Si c'était à refaire,

recommenceriez-vous ?

– Je le ferais légalement, répondit-il. J'ai compris trop tard qu'il fallait être aussi futé pour gagner un million sale qu'un million propre. De nos jours, il faut un permis pour dépouiller les gens. Si c'était à refaire, vous pouvez être sûr que je m'arrangerais d'abord pour décrocher ce permis.[638] »

Yoram Sheftel avait été très affligé de voir son client refuser de verser les cent mille dollars pour se rendre en Israël à l'automne de 1980. Le jeune avocat aurait réussi un beau coup en permettant à Lansky d'arriver triomphalement à Tel-Aviv. Lors d'un passage à *Panorama*, le magazine d'informations de la BBC, Sheftel avait évoqué la possibilité d'un entretien avec Meyer Lansky et, sur les conseils des producteurs, il décida de se rendre à Miami pour voir ce qu'il pouvait faire[639].

Meyer se dit enchanté de la venue du jeune avocat, mais lui signifia clairement qu'il refuserait toute interview télévisée. « Je serai le 12 février à l'aéroport », promit Meyer.

Lorsque Sheftel atterrit à Miami en fin d'après-midi, le jeudi 12 février 1981, Meyer l'attendait avec sa fille Sandra. Il avait réservé une chambre d'hôtel pour l'Israélien mais, avant, il lui avait préparé une surprise : un dîner privé chez des amis.

En pénétrant dans la maison, une luxueuse villa de plain-pied, Yoram Sheftel fut frappé par la rangée de chapeaux accrochés dans l'entrée : une douzaine de « chapeaux de mafiosi »[640].

La plupart des gens qui rencontrèrent Meyer Lansky à la fin de sa vie décrivent une atmosphère digne d'un décor de cinéma. Mais dans le cas de Sheftel, la fiction devenait réalité. Le jeune Israélien se retrouva dans une pièce avec une vingtaine de personnes habillées avec soin, « une moitié d'hommes, une moitié de femmes ; une moitié de Juifs, une moitié d'Italiens ». La plupart des hommes semblaient avoir plus de soixante-dix ans. Ils étaient petits, bronzés et bien en chair. Sheftel se souvient d'avoir été présenté à Jake, à Benny

Sigelbaum et à Vincent Alo que tout le monde appelait Jimmy.

Le dîner – italien – fut servi par des domestiques, puis le groupe passa au salon où des sièges avaient été disposés devant la télévision. Sheftel, un peu assommé par le voyage, pensait que la soirée était organisée en son honneur – Meyer l'avait fièrement présenté comme le jeune David ayant combattu le Goliath du ministère de l'Intérieur d'Israël. Jusqu'au moment où le titre de l'émission apparut sur l'écran : *The Gangster Chronicles* (les chroniques des gangsters). Meyer Lansky avait demandé à Yoram Sheftel d'arriver le 12 février, car c'était ce soir-là que commençait la diffusion des téléfilms de la NBC retraçant les vies de Lucky Luciano, Bugsy Siegel et Meyer Lansky.

L'assemblée s'amusa beaucoup en voyant apparaître les noms des personnages, Charles « Lucky » Luciano, Benjamin « Bugsy » Siegel et… Michael Lasker. Les producteurs avaient choisi ce nom pour des raisons juridiques, Meyer Lansky étant toujours vivant.

« Eh ! Meyer ! cria Jake, depuis quand tu as changé de nom ? » Les blagues et les commentaires fusèrent pendant toute l'émission. « Je ne te savais pas aussi *frum* », plaisanta Jake en voyant les chandeliers lors de la scène du mariage du jeune Meyer Lansky (*frum* étant le mot yiddish pour désigner un juif pieux et respectueux des traditions).

Lorsqu'apparut sur l'écran Bugsy Siegel conduisant un convoi d'alcool en provenance du Canada, mitraillette à portée de main, Vincent Alo manifesta son mépris : « Quand un Juif se mêlait de ce genre d'affaires, ce n'était pas lui qui conduisait le camion. »

Les femmes trouvaient très séduisant l'acteur qui interprétait Lucky Luciano. Tout le monde y allait de son petit couplet. Benny Sigelbaum était furieux que l'on montre Bugsy Siegel comme un desperado violent et stupide. Il fallait faire un procès à NBC ! dit-il.

« De quoi veux-tu les accuser ? s'esclaffa Meyer. Il était

encore pire que ça ! »

Pour une fois, la légende de Meyer Lansky divertissait son héros-victime.

« Eh ! Regardez Meyer, il ne s'ennuie pas ! » fit remarquer à un moment Hymie Siegel.

« Et pourquoi pas ? » répondit Meyer avec un grand sourire.

Les jeudis suivants, Sheftel retrouva Meyer et ses compagnons pour les deuxième et troisième parties des *Gangster Chronicles*. Le groupe se divertissait beaucoup à voir la télévision déformer ce qu'ils connaissaient si bien.

Meyer Lansky raconta à Sheftel que l'acteur qui jouait son rôle avait essayé de le rencontrer, mais qu'il s'y était refusé. Cependant, pour l'Israélien, il était clair que le petit homme effacé, qui se plaignait que le monde entier se méprenait sur son compte, trouvait son bonheur dans la légende qui l'entourait.

Après le procès de juillet 1973 où il avait témoigné, le Dr Seymour Gray avait suggéré à David Rosen que « quelqu'un de l'intérieur » devrait écrire un livre sur Meyer Lansky. Ce serait passionnant, selon lui, de confronter la vérité à la légende, et le médecin s'était proposé comme auteur[641]. David Rosen avait décliné l'offre poliment, avec un rien de condescendance. Meyer et lui avaient déjà quelqu'un en tête pour ce projet, un professionnel, avait-il expliqué. Il est vrai qu'en 1973 Seymour Gray n'avait que des articles médicaux à son actif. Mais il est peut-être dommage que David Rosen n'ait pas considéré plus attentivement la proposition du médecin. Quelques années plus tard, le Dr Gray fut engagé comme directeur médical de l'hôpital Roi Fayçal à Ryad, en Arabie Saoudite. Il tint un journal durant son séjour et le publia en 1983 sous le titre *Beyond the Veil* (derrière le voile), un texte spirituel et agréable à lire qui devint un best-seller.

Le « professionnel » auquel songeaient Rosen et Lansky était le comédien Jackie Mason[642]. Mason avait fait partie

très tôt des comiques qui se produisaient dans les Catskills en été, et à Miami en hiver. Mais il fut mis au placard après avoir adressé un bras d'honneur à Ed Sullivan à une heure de grande audience.

Meyer compatissait à l'infortune de Mason. Il aimait son côté spontané et la finesse avec laquelle le comédien raillait la fierté et l'inconfort des Juifs. Lorsque Mason passait au Deauville, au Newport ou au Konover, Lansky et ses amis y réservaient souvent une table. Cela leur rappelait le bon vieux temps du Colonial Inn, quand Joe E. Lewis racontait des histoires et venait prendre un verre avec eux. Meyer et Mason se lièrent d'amitié et un jour, Mason, qui avait encore quelques relations, proposa un projet qui marquerait son come-back : un film, *La Vie de Meyer Lansky*, avec Jackie Mason dans le rôle-titre.

Lansky avait envisagé d'écrire un livre présentant les choses de son point de vue. « Je suis sûr que personne ne voudra le publier. L'establishment n'acceptera pas ce que je dirai sur lui[643] », confiait-il à un ami en 1974.

Meyer avait à la fois raison et tort. Au milieu des années soixante-dix, n'importe quel éditeur américain aurait signé des deux mains pour obtenir ses souvenirs. Mais l'histoire qu'ils attendaient n'était pas celle qu'il avait à raconter. Lorsque Meyer parlait d'un livre à Yoskeh Sheiner, il pensait plutôt à un testament – les pensées d'un exclu –, et non à une biographie stricto sensu.

Meyer Lansky était devenu une légende de son vivant ; il voulait simplement en expliquer la genèse, démonter le processus qui l'avait porté au Panthéon des ennemis publics. Présenter une analyse, et non des faits, correspondait bien à un homme qui avait quelque chose à cacher. Il avait enfreint la loi, s'était associé avec des tueurs et avait sciemment utilisé à son profit la crainte qu'ils inspiraient.

Mais cette recherche révélait également un esprit perspicace. Meyer Lansky se savait appartenir à un système qui le dépassait, et il lui semblait qu'un comédien ayant une

sorte de génie de l'observation serait l'interprète idéal.

Il fut déçu par Jackie Mason. Le script que le comédien lui soumit en 1975 n'était qu'une resucée des articles à sensation des années soixante. Cela n'était d'ailleurs guère surprenant, puisque Meyer n'avait jamais discuté du projet ni avec Mason ni avec le scénariste. Confronté aux exigences d'Hollywood, Lansky tenta néanmoins d'apporter des corrections [644] mais, boiteux dès le départ, le projet ne put aboutir.

En 1975, Meyer avait déjà d'autres idées. Carl Erbe s'était bâti une réputation dans les relations publiques au cours des années quarante en faisant la promotion de Ben Marden et du Riviera dans les chroniques mondaines des journaux new-yorkais. Expert reconnu en communication – il conseillait aussi bien le Syndicat des mineurs que Charles Revlon, de Revlon [645]-, il recommanda à Meyer un écrivain qui lui rendrait justice. Erbe pensait à Paul Sann, un journaliste batailleur, rédacteur en chef du *New York Post* depuis 1949. Sann s'intéressait depuis toujours aux gangsters et à la faune new-yorkaise. Il avait écrit une biographie de Dutch Schultz et connaissait bien le milieu de Damon Runyon. D'après Erbe, Sann était l'homme qu'il fallait pour replacer la vie de Lansky dans son contexte. Sans l'avoir rencontré, Meyer l'aimait bien. Le *Post* avait été l'un des seuls journaux à s'opposer à McCarthy dans les années cinquante.

La suggestion de Cari Erbe n'était pas tout à fait désintéressée. Ami de Sann depuis de longues années, il entendait s'approprier 50 % des droits d'auteur. Il amena Lansky à conclure un accord similaire avec Sann [646], ce qui laissait 25 % à Erbe.

D'après Sann, l'argent jouait un rôle majeur dans l'empressement que montrait Meyer à l'égard de ce projet. Il ne cessait de demander des chiffres à Cari Erbe : combien, selon lui, vaudrait ce livre ? En tant que professionnel, Erbe évaluait le texte où Meyer Lansky parlerait librement de lui-même à un million de dollars ; pour cette somme – du moins

la moitié –, Meyer était prêt à parler. Le 25 juillet 1975, Paul Sann rencontra Meyer, pour la première fois, à Miami. Le contact fut positif et les deux hommes commencèrent à se téléphoner régulièrement, Meyer appelant de cabines publiques. Bientôt, Sann prépara une liste de questions précises, préliminaires à des entretiens approfondis.

Sann sentit rapidement que Lansky cherchait à éluder les questions directes sur son passé criminel. Cependant, il était capable de parler de lui-même avec une certaine franchise, voire avec humour. Lorsqu'il en vint à l'épisode où, selon Hank Messick, Meyer avait été arrêté après avoir frappé Lucky Luciano avec un levier, Lansky répondit : « À l'époque, je n'avais jamais entendu parler de Lucky Luciano. Par contre, cela ne me déplairait pas d'apprendre qu'on a tabassé ce fichu Hank Messick. »

Meyer était prêt à s'étendre sur certains sujets. Par exemple, l'utilisation de la pègre par le monde dit « normal » lors de conflits syndicaux ou durant la Prohibition.

« Le crime organisé, c'est quoi ?, interrogeait-il. Vous allez me dire : une action illégale préparée par un groupe. Mais parlons un peu des actions censées être légales : les redevances… les banques… les échappatoires fiscales. Et je pourrais continuer. Si les riches n'abusaient pas des pauvres, le crime organisé n'existerait pas. Ils font la chasse aux fraudeurs, mais pour mettre quoi à la place ? Une bonne astuce, légale, pour payer moins d'impôts. »

Selon Meyer, de nombreux citoyens respectables avaient eux aussi franchi la ligne qui sépare le bien du mal. « Qu'ai-je fait de pire que les financiers de Wall Street ? Pourtant, je suis le seul à avoir des ennuis », se plaignait-il à Seymour Gray[647].

En janvier 1976, Paul Sann s'apprêtait à aller passer deux mois à Miami pour réaliser des entretiens plus poussés et commencer à écrire. Lui et Erbe avaient signé un contrat, et ils avaient rédigé la lettre établissant leurs accords avec Meyer. Cari Erbe avait loué un appartement qui leur

servirait de quartier général jusqu'au début d'avril.

Le 24 janvier, Paul Sann reçut un appel de Meyer Lansky.

« Quel est le problème ? demanda Sann.

– On arrête tout, voilà le problème[648] », répondit Meyer.

Sann savait déjà, par Erbe, que Meyer hésitait. Mais lorsqu'il téléphona à Moses Polakoff, l'avocat new-yorkais qui apportait son soutien au projet, celui-ci ne put apporter d'explications à la réaction de Meyer. « Meyer a besoin de cet argent », expliqua-t-il, surpris.

Pendant presque un an Meyer avait préparé la publication de sa biographie avec ses avocats, David Rosen et Moses Polakoff, et avec Paul Sann et Cari Erbe. Et puis, finalement, son goût du mystère avait repris le dessus. Ce que Meyer avait à cacher valait, apparemment, plus d'un demi-million de dollars.

« J'ai donné une interview, contre ma volonté profonde », dit-il à Yoskeh en décembre 1974, faisant allusion à l'entretien accordé au journaliste Uri Dan, en Israël[649]. Une suffisait.

Lors de leur première visite à Miami, Sann et Erbe étaient descendus dans un hôtel que leur avait recommandé Meyer : il en connaissait le propriétaire, ils bénéficieraient d'une remise. Cela corroborait ce que Sann avait lu sur les associés de Lansky qui, disait-on, contrôlaient les hôtels de Miami Beach. Sann et Erbe furent donc un peu surpris de devoir payer le plein tarif. Lorsque Erbe en parla à Meyer, ce dernier prit le téléphone. Après une brève discussion, il raccrocha, l'air penaud.

« Ben… Je crois que c'est le bon tarif…[650] »

Au milieu des années soixante-dix, les jours de gloire étaient derrière lui. Le pouvoir avait disparu en même temps que l'argent. Retraité, il touchait régulièrement ses chèques de la sécurité sociale. S'il appartenait à l'Association des retraités américains, à la différence des autres membres, il ne pouvait prétendre, grâce à ses occupations passées, à aucune

véritable retraite. Il en allait de même pour les amis avec lesquels il passait ses journées : Benny Sigelbaum, Hymie Siegel, Harry Stromberg, Yiddy Bloom, Jimmy Blue Eyes, Jack Cooper et son frère Jake.

Ils se retrouvaient après le petit déjeuner, se racontaient des blagues, rappelaient les souvenirs du bon vieux temps. La conversation était moins enjouée lorsqu'on abordait les ennuis de santé ou les épouses. Presque tous les amis de Meyer vivaient mieux que lui. Hymie Siegel possédait un appartement dans Crystal House, trois fois plus grand que celui des Lansky. Jack Cooper avait une villa au bord de l'eau, avec un court de tennis, où le groupe aimait à se retrouver le dimanche matin. Meyer se cantonnait au rôle de spectateur[651].

Son sport favori était le gin-rummy. Il y jouait des heures entières avec Hymie Siegel et Harry Stromberg.

Le déjeuner se composait de la soupe du jour et d'un sandwich au pain de seigle, frugal repas que partagea Milt Sosin, le reporter du *Miami News*, lorsqu'en 1978, Lansky consentit à son seul entretien jamais accordé à un journaliste américain. Un vote devait avoir lieu en Floride portant sur la possibilité pour des villes comme Miami de posséder des casinos, et Sosin avait demandé à E. David Rosen, un ami de longue date, si son célèbre client serait prêt à lui faire part de ses vues sur le sujet[652].

Deux heures plus tard, Sosin était assis à l'Imperial house et notait les considérations de Lansky sur les casinos à Miami Beach. « Il y aura toujours des gens qui auront envie de jouer, et ils sont nombreux à Miami. Ils vont à Las Vegas, à Porto Rico ou aux Bahamas. Pourquoi pas ici ? Pourquoi la région n'en bénéficierait-elle pas ?[653] »

La condition préalable à l'interview était que Sosin se limite à la question du référendum. Il réussit cependant à savoir ce que Meyer lisait : les œuvres de Spinoza, le Juif rejeté par tous, les siens y compris.

À une question sur ses revenus, Lansky refusa de répondre :

« Tout est indiqué dans ma déclaration d'impôts. Je peux vous dire une chose : lorsque je mourrai, on ne trouvera pas un seul million. »

Après le déjeuner, Meyer faisait la sieste, puis une promenade avec Bruzzer, et Teddy lorsqu'elle était là. Elle s'occupait beaucoup de la famille de son fils disparu – sa belle-fille Susan et ses petites-filles.

Les médias et la police les importunaient encore de temps en temps. Un dimanche matin, Meyer se trouva face à deux anciens agents du FBI, Ralph Hill et Bill Roemer, qui travaillaient désormais comme détectives privés. Ils enquêtaient pour le compte de Bob Guccione, le rédacteur de *Penthouse*, qui cherchait à se défendre dans un procès en diffamation que lui intentait Moe Dalitz.

Meyer fut bref. « Écoutez-moi bien. Je suis un ami de Moe Dalitz, pas de cet enfoiré de Guccione qui vend du porno à la jeunesse de ce pays. » Meyer se lança ensuite dans une diatribe contre *Penthouse*, *Playboy*, les magazines pour hommes et les médias en général. Bob Guccione pouvait toujours attendre son témoignage !

Comme Meyer leur tournait le dos, Roemer et Hill, catholiques pratiquants, se regardèrent, déconcertés. « Eh bien, je ne crois pas qu'on ait besoin d'aller à la messe aujourd'hui. Meyer Lansky vient de nous faire le sermon ! » dit alors Roemer[654].

Meyer et ses amis passaient des heures à jouer à leur petit Trivial Pursuit. Un jour, à la fin des années soixante-dix, Lynn Russin, l'épouse du médecin de Benny Sigelbaum, vint chercher Benny à l'Executive House. Elle devait le conduire dans une clinique pour passer des examens. Trouvant Benny et Meyer en pleine conversation avec un jeune homme bien habillé, elle attendit discrètement la fin de l'entretien. Sigelbaum tendit un chèque au jeune homme, que ce dernier rangea soigneusement dans son attaché-case[655].

Les Russin avaient des relations amicales avec Benny Sigelbaum, et Lynn ne put dissimuler sa curiosité.

« Benny, je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais qui était ce monsieur ? Que lui avez-vous donné ?

– C'est le versement mensuel, expliqua Benny. Nous sommes trop vieux pour courir à la bibliothèque chaque fois que nous avons un doute. Alors, on s'est cotisés pour acheter une *Encyclopaedia Britannica*. Le jeune homme est le représentant ».

Autour de son quatre-vingtième anniversaire, Meyer reçut sa première carte de crédit. Sa banque lui avait envoyé une Visa. Incapable de changer ses habitudes, Meyer ne l'utilisait jamais. Mais il était assez fier du petit morceau de plastique à son nom, et le montrait volontiers à ses amis[656].

Les mois passant, la Visa de Meyer devint un sujet de plaisanterie. Hymie Krumholz l'avertit : « Meyer, il faut que tu t'en serves, sinon ils vont te la supprimer. Ils n'aiment pas les cartes qui ne tournent pas. »

Meyer appréciait beaucoup les poulets casher d'Espanola Way, les meilleurs de Miami Beach. La fois suivante, pour payer, il tendit sa carte de crédit. Le marchand ne dit rien, mais il en toucha ensuite un mot à Jack Cooper : « Tout fout le camp, l'Amérique doit être fauchée… Meyer Lansky me paye un poulet à quatre dollars avec une carte de crédit… »

Meyer eut à nouveau le droit de voter. C'était un cadeau d'anniversaire de Joseph Varon. Lansky avait été déchu de ses droits civiques en 1950, après sa condamnation à Hallandale. Joseph Varon avait des relations à Tallahassee. Inutile d'aller le crier dans les journaux, dit-il à ses amis proches du gouverneur. Mais la peine était plus technique qu'autre chose, pour une infraction – organisation de jeux illégale – qui reflétait des valeurs d'une époque révolue. De plus, son client était atteint d'un cancer[657].

Depuis leur retour d'Israël, les Lansky avaient connu de sérieux ennuis de santé. Meyer avait dû subir un pontage en 1973, Teddy avait été opérée d'un cancer du sein en 1974. L'opération avait bloqué l'évolution de la maladie, mais

Teddy était déprimée. Meyer n'avait pas aidé sa première femme, Anne, et il ne fit guère mieux avec la seconde, même si l'origine de ses problèmes psychiques était plus facile à comprendre. Près de deux ans après l'opération Teddy avait encore des accès de dépression et deux ans plus tard, en 1978, elle était toujours très fragile[658].

Mais le problème le plus grave était la paralysie presque totale de Buddy. Il fallait le nourrir comme un bébé, ce qui gênait énormément Meyer. Lors des réunions de famille, il demandait à son fils d'arriver en avance, pour qu'il mange avant les autres. Meyer n'avoua jamais le désarroi que provoquait chez lui le spectacle de son fils alimenté à la cuillère, mais Buddy le connaissait trop bien pour ne pas s'en rendre compte[659].

Pour tenter de corriger sa déchéance physique, Buddy subit une opération en 1982. Il s'agissait de réaligner sa nuque et le haut de la colonne vertébrale. Un anneau métallique était fixé autour de son crâne, comme une auréole, pour immobiliser la tête. Lorsque Meyer vint à l'hôpital, il ne put regarder l'appareil. Il détournait les yeux de Buddy, qui se souvenait de la gêne de son père lorsqu'il lui rendait visite à Baltimore.

La famille connut d'autres inquiétudes, peu de temps avant l'hospitalisation de Buddy, lorsque la future seconde épouse de Paul se révéla être une alcoolique. C'était Sandra qui s'en était aperçue, car le couple logeait chez elle, et elle essaya d'en parler à son père. Comme d'habitude, Meyer contourna le problème. « Si tu jetais ces fichues bouteilles, elle ne boirait peut-être pas ! »

Paul avait décidé de se remarier en Floride. Sandra avait proposé que la réception ait lieu chez elle, et elle s'était chargée des invitations.

« Paul s'est fait avoir lors de son premier mariage », dit-elle à Buddy, indiquant par là que la cérémonie privée à Tacoma, en 1956, avait privé son frère de cadeaux de mariage importants. Sandra invita des amis de son père : Yiddy

Bloom, Ben Gaines, Benny Sigelbaum, et même l'avocat de ce dernier, Gerson Blatt, qui réussissait particulièrement bien en affaires mais que la famille Lansky connaissait peu.

Meyer se plaignit à Buddy de la cupidité que manifestait Sandra au nom de Paul :

« Pourquoi ne dis-tu rien ?

– Mais papa, c'est ta fille, c'est sa maison. Je suis heureux qu'elle m'ait invité… »

Toute la famille étant réunie, Oncle Julie Citron en profita pour demander ce qui arriverait à Buddy après la mort de son père. Il avait parlé avec Meyer et avait été choqué d'apprendre qu'il ne resterait sans doute pas assez d'argent pour payer les soins. Comme Paul s'était montré le plus prévoyant de la famille, Julie Citron s'adressa à lui. Peut-être pourrait-il faire quelque chose pour son frère ?

« Non, répondit Paul. Ils n'ont jamais économisé. Moi, si. Pourquoi devrais-je être le seul à payer pour Buddy ? [660] »

Les deux fils Lansky ne s'adressèrent plus jamais la parole.

En public, Meyer Lansky continuait à se montrer souriant. Il aimait plaisanter avec les journalistes et les cameramen qui le précédaient : « Vous, les gars, vous êtes drôlement fortiches pour marcher à reculons ! [661] »

En privé cependant, Meyer se montrait moins enjoué. La mort de ses amis, en particulier celle de Joseph « Doc » Stacher en 1977, le touchait durement.

Buddy commença à noter des signes de faiblesse chez son père : une tendance à s'endormir, des absences. Au milieu des années soixante-dix, il se mit à oublier les anniversaires de ses enfants [662]. Ses ulcères lui causaient moins de souci avec l'âge, Teddy surveillant strictement son régime. Elle s'occupait bien mieux de Meyer que lui d'elle. Mais les trop nombreux paquets de cigarettes finirent par lui jouer des tours, six ans après avoir cessé de fumer. A la fin des années soixante-dix, Meyer s'essoufflait rapidement au moindre exercice. Il devait s'asseoir pour reprendre sa respiration.

En février 1980, au cours du repas d'anniversaire de Jake, il confia qu'il toussait du sang et qu'il entrait à l'Hôpital du mont Sinaï. Les chirurgiens lui enlevèrent un demi-poumon, espérant enrayer le développement du cancer. Yaacov Aloni retrouva un Meyer extrêmement faible après son opération.

« Il avait le teint gris. C'était un autre homme. Il avait perdu toute vitalité. Je lui ai demandé des nouvelles de son chien, il ne m'a pas répondu. Je lui ai posé des questions sur la synagogue, il m'a dit qu'il s'y rendait toujours et parlait avec le rabbin. Et puis, il s'est endormi, au beau milieu de la conversation. [663] »

L'année suivante, les Lansky se rendirent dans la partie hispanophone de Miami, là où se trouvait le cimetière des animaux, Pet Heaven. Ils allaient enterrer Bruzzer, le shih tzu, mort à l'âge de treize ans. Teddy pleurait près du petit cercueil [664]. Le chien avait été le fidèle compagnon des années difficiles, à Miami Beach, à Tel-Aviv, et de nouveau dans Collins Avenue. Il avait beaucoup voyagé, on l'avait suivi, photographié, comme son maître. Bruzzer (1968-1981) fut enterré à côté de Tiger (1966-1968). Sur la plaque de cuivre, on peut lire : « Trop aimés pour être oubliés. Les Lansky. »

Pendant quelques semaines, Meyer hésita à prendre un autre chien, puis il y renonça. Il se sentait trop mal lui-même.

À l'été de 1982, les Lansky avaient décidé de faire une croisière en Alaska. Mais Meyer était à nouveau très faible et, après des examens, les médecins durent avouer que leur optimisme n'était pas fondé. Le cancer gagnait du terrain.

Lansky se rendit dans une seconde clinique où l'on confirma le diagnostic. Howard Grumer, le médecin de la famille, annonça à Teddy que son mari n'avait plus que trois à six mois à vivre. Le cancer touchait désormais les reins et la colonne vertébrale. Les rayons pourraient peut-être ralentir le processus, mais les spécialistes n'avaient guère d'espoir [665]. Teddy refusa les mauvaises nouvelles annoncées

par le praticien. Elle n'en parla pas à Meyer, même lorsqu'un des chirurgiens lui demanda s'il avait mis de l'ordre dans ses affaires.

Meyer ne se faisait pas d'illusions. Lors d'une partie de gin-rummy, il confia à Harry Stromberg qu'il ne lui restait plus qu'un mois ou deux [666]. Leur troisième partenaire, Hymie Siegel, était décédé peu auparavant. Fin octobre 1982, Meyer se rendit au bureau de David Rosen pour rédiger son testament [667].

En décembre, Harold Conrad, qui avait travaillé pour les relations publiques du Colonial Inn, arriva à Miami. En journaliste ambitieux, il espérait obtenir un entretien avec Meyer avant sa mort, et Cari Erbe arrangea une rencontre à l'Imperial House.

Meyer avait l'air hagard. Il avait subi vingt séances de rayons et ne perdit pas de temps en mondanités.

« Je n'ai absolument rien à dire. Une interview ? Pour quoi faire ? Personne n'écrira rien de bon sur moi. [668] »

Conrad protesta : il n'avait pas l'intention de démolir Meyer. Lansky refusa d'un geste. Il parlait si bas que Conrad dut s'approcher pour saisir ses paroles.

« Si vous me citez, ou dites que je vous ai accordé une interview, il y aura vingt journalistes devant ma porte le lendemain matin. » Lansky resta un moment silencieux avant d'ajouter : « Quand même, le Colonial Inn, c'était quelque chose… Une vraie mine d'or… Et qu'est-ce qu'on a rigolé ! »

En se levant avec difficulté, il proposa que Conrad lui téléphone le lundi suivant. Lorsque celui-ci appela, on lui dit que Meyer était hospitalisé à nouveau et que l'avenir se présentait mal.

Teddy Lansky emmena son mari à l'hôpital pour la dernière fois le 31 décembre 1982. Elle n'arrivait plus à s'occuper de lui. Meyer se plaignait que les rayons lui brûlaient la gorge. Il ne parlait presque plus et refusait de s'alimenter.

Teddy avait essayé de le nourrir comme un bébé – comme Buddy. Mais Meyer n'obéissait pas. Il détournait la tête. De fait il maigrissait et se déshydratait. Il tombait souvent ; ses jambes se dérobaient, et Teddy était obligée de glisser une chaise sous lui pour arrêter sa chute. Elle craignait que sa tête ne heurte le sol[669].

À l'hôpital, on lui fit des piqûres pour le soulager. Il n'y avait plus grand-chose à faire. Esther et Paul vinrent à Miami, et la famille se réunit autour du lit pour une sorte d'adieu.

« Lorsque je serai parti, dit Meyer à Sandra, occupe-toi bien de ton frère.

– Papa, je te le promets.[670] »

Meyer Lansky était sous perfusion et, malgré les injections régulières, le 14 janvier 1983, il parvint à retirer le tube qu'il avait dans la gorge. Teddy était là lorsque le médecin et l'infirmière le lui remirent de force. Meyer se débattit, hurlant comme jamais Teddy ne l'avait entendu le faire. Le soir, il était épuisé mais il reconnut encore sa femme.

« Laissez-moi partir ! » cria-t-il à Teddy.[671]

Assommé par les sédatifs, Meyer Lansky s'endormit paisiblement. Il mourut le lendemain matin, le samedi 15 janvier 1983. « Laissez-moi partir ! » Ce furent ses dernières paroles.

23

« S'il y a une vie après la mort… »

Meyer Lansky fut enterré le lendemain de sa mort, le dimanche 16 janvier 1983, au cimetière du mont Nebo, à Miami. Les obsèques rapides font partie de la tradition juive ; de plus, la famille espérait éviter ainsi les équipes de cameramen. Esther se trouvait déjà à Miami, Paul avait fait ses adieux et était reparti en Extrême-Orient.

Teddy, Jake et Esther conduisirent les funérailles. Avec le frère de Meyer d'un côté et sa sœur de l'autre, Teddy s'effondra et éclata en sanglots. Jake, en nœud papillon noir et kippa, était enfoui dans ses souvenirs.

Parmi la douzaine de personnes rassemblées au mont Nebo, seul Jake avait été aux côtés de Meyer dès le début. De la Russie à Brooklyn et à La Havane, il était resté un frère loyal. Mieux que personne, Jake connaissait l'histoire intime de Meyer, les mystères et les astuces qui avaient mené le petit garçon des rues boueuses de Grodno aux terres ensoleillées de Floride.

Au grand dam des journalistes qui avaient réussi à se rendre au cimetière, la cérémonie était loin de réunir les hautes figures de la pègre. Pas de limousines, pas de couronnes somptueuses, pas de videurs aux gros bras. Le cercueil lui-même était très simple. Selon les critères de Miami, Meyer Lansky n'eut qu'un enterrement de troisième classe[672].

Le détective John Sampson, du département de la Metro-Dade Police, se souvient d'une cérémonie longue et froide. Il se trouvait dans une camionnette de surveillance, à l'extérieur du cimetière. Plus prudente que la presse, la police avait décidé de ne pas se mêler à l'assemblée endeuillée. Autant que le détective pût en juger, seule la famille était présente, ainsi que quelques amis de chez Wolfie's. Il réussit malgré tout à prendre une photo de

Vincent Alo.

Le Mont Nebo, du nom de la montagne où Moïse est mort à Canaan, est l'un des plus grands cimetières juifs de Miami. On y lit des noms tels que Schiff, Bloom et Applestein tout autour du carré où est enterré Meyer. Mais à l'extérieur, les appellations ont une autre consonance. Havana Plaza, Pueblo Café Cubano… Dans les années qui suivirent 1959, ce quartier poussiéreux était devenu le havre de la communauté des réfugiés de Cuba, et les enseignes au néon et les restaurants exotiques fournissaient une sorte de succédané de l'agitation des alentours du National et du Riviera, avant Castro. En lisant les nécrologies publiées dans le monde entier ce jour-là, il était difficile d'établir une relation entre cette fin modeste et « le Parrain de tous les parrains[673] » dont l'ingéniosité était si largement commentée, voire louée de Londres à Miami.

« "S'il avait choisi la légitimité, il serait devenu le P.-D.G. de General Motors", dit un jour un agent du FBI avec une admiration qui transparaissait malgré lui. Dans un moment de triomphe, M. Lansky s'est même vanté d'être plus puissant que US Steel.[674] »

Ce premier paragraphe de l'article du *New York Times* est parfaitement représentatif de ce qui parut dans les journaux. Nulle part, la presse ne faisait mention du vieil homme fatigué arpentant les rues de Miami à la recherche de cabines téléphoniques, souvent à court de pièces de monnaie.

Essayant de donner un peu de couleur locale, le *Detroit News* liait le nom de Meyer à celui de Jimmy Hoffa et des Teamsters[675] qui, en fait, avaient fourni des financements à Moe Dalitz mais jamais à Lansky. Tout aussi erroné, l'article du *Chicago Tribune* affirmait que Lansky était le « grand conseiller de la pègre de Chicago[676] ». Mieux documenté, l'*Omaha World-Herald* rappelait l'époque des années quarante et du club cynophile de Dodge Park[677].

Meyer était décrit comme le « trésorier de la pègre », le « banquier de la Mafia », le « parrain le plus influent de toute

l'histoire du crime organisé [678] ». Partout, les récits s'émaillaient de références à la Murder Inc., au blanchiment de l'argent, à la « magie financière » qui se seraient développés sous la direction de Lansky, depuis les rues et les arrière-salles de bars jusqu'aux bureaux des conseils d'administration, bien qu'aucun lieu précis ne fût cité [679].

L'idée selon laquelle le monde de la pègre était si puissant qu'il avait la mainmise sur les affaires légales traduisait la vision que l'Amérique avait d'elle-même. Meyer personnifiait tous les aspects sombres, et il fournissait une explication sommaire à ce qui pouvait paraître inquiétant. Au début des années quatre-vingt, les États-Unis perdaient leurs certitudes sur le Bien, et découvraient que les chemins vers Ies paradis étaient multiples. Mais l'Amérique cherchait toujours à expliquer le Mal en termes manichéens. On attribuait à Meyer Lansky In responsabilité d'une des facettes de la vie nationale et de l'histoire contemporaine. L'homme qui venait de mourir était crédité d'une stature comparable à celle d'un président ou, pour le moins, d'un directeur de la Réserve fédérale.

Parmi toutes les exagérations de ce week-end pauvre en actualités, seul le *Miami Herald*, qui avait pourtant, vingt ans auparavant, semé le germe de toutes ces erreurs, souligna que la réputation de Lansky était un effet de la « croyance populaire » et que rien « n'avait jamais été prouvé ».

« Quelle part de vérité contient la légende ? » s'interrogeait Arnold Markowitz [680]. Cet article se démarquait des autres, en s'en tenant à des faits avérés. Il fut le seul à ne pas mentionner la somme de trois cents millions de dollars.

Meyer Lansky II apprit la mort de son grand-père par la presse et sauta dans le premier avion pour Miami. Il arriva trop tard pour l'enterrement mais le lendemain, Oncle Jake l'emmena à l'Imperial House, pour qu'il participe à la shivah, les sept jours de veillée juive. Sur la table transformée en autel, à côté des bougies, se trouvait un portrait de Meyer. Des voisins entraient et sortaient, pour présenter leurs condoléances [681].

« Alors, dit quelqu'un que Meyer II ne reconnut pas, notre petit géant n'est plus. »

C'était la première fois que Meyer II voyait l'appartement où son grand-père avait passé les dix dernières années de sa vie, et il fut frappé par son aspect spartiate. Aucune vue, et une seule chambre, avec des lits jumeaux.

Sandra n'était pas là. Elle s'était disputée avec Teddy, et les deux femmes ne s'adressaient plus la parole [682]. Buddy était retourné à l'hôpital. Mais Jimmy et Flo Alo étaient présents, et Flo raconta à Meyer II avec quelle fierté Paul et Edna l'avaient emmené à New York dans les années cinquante.

À la télévision, dans le petit salon, les bulletins d'information passaient des photographies de Meyer, de Lucky Luciano et de Bugsy Siegel dans sa dernière posture, sur le divan de Virginia Hill.

« Le roi est mort », annonça un commentateur.

À ces mots, Teddy éclata en sanglots et jeta sa serviette contre l'écran. Elle passait de la colère à l'abattement et aux larmes.

« Que vais-je faire de tous ses vêtements ? J'ai l'impression de le mettre à la porte. »

Au cours de ces journées, Meyer II apprit, presque par hasard, en discutant avec son oncle Jake, que Paul s'était remarié depuis quelques années. Il avait omis d'en parler à ses enfants.

Le 7 février 1983, le testament de Meyer Lansky se trouvait au tribunal du comté de Dade à Miami [683]. Tant de gens brûlaient d'en connaître le contenu que le juge Francis Christie, auquel le document était soumis pour approbation, ordonna de le fermer dans le coffre-fort de son bureau. Il n'avait pas vraiment le droit de limiter l'accès à un document public, mais le testament ne révélait guère de mystère.

Après le codicille traditionnel annulant tous les testaments antérieurs, le document, essentiellement consacré à la création d'un fonds, dissimulait efficacement la valeur des

biens de Meyer Lansky au moment de sa mort. Ainsi Teddy avait droit à trente-cinq pour cent des revenus nets du fonds, sans que le montant en soit spécifié, et le reste serait versé à la discrétion de l'exécuteur testamentaire « afin de s'occuper des soins médicaux et du bien-être de Bernard Lansky ».

Si la fortune de Meyer avait atteint trois cents millions de dollars, qui auraient été investis, par exemple à 8 %, les revenus du fonds auraient été de vingt-quatre millions par an, avec 15,6 millions pour Buddy et 8,4 millions pour Teddy.

Mais Teddy s'aperçut vite, si jamais elle avait eu le moindre doute, que la différence entre ce que lui attribuait la légende et l'argent dont elle disposait effectivement était énorme.

« Des gros problèmes », mentionna-t-elle à Paul Sann en parlant du fonds quelques mois plus tard.

Teddy l'avait invité à Miami pour relancer le projet de livre auquel Meyer avait songé avec Sann et Cari Erbe huit ans plus tôt. Dans les mois précédant sa mort, Meyer avait souvent parlé de l'argent que rapporterait une telle biographie. « Ce sera la pension de Teddy », disait-il[684].

Quelques jours plus tard cependant, Sann estima que la vision de la veuve ne suffisait pas pour faire un livre. Teddy Lansky ne voulait pas, et sans doute ne pouvait pas, dévoiler ce qui concernait les affaires de son mari. De plus, dans sa douleur, elle entretenait une sorte de vision victorienne de son cher disparu.

« Je ne l'ai jamais vu haïr quelqu'un, confia-t-elle à Sann. Il y avait quelque chose d'impérial chez lui. Il me rappelait… un personnage de la Bible. »

Paul Sann se retira donc de l'aventure, mais avec le sentiment que Teddy manquait vraiment d'argent[685].

Buddy Lansky était dans une situation plus grave encore. Depuis le mois de mai de l'année précédente, il était obligé de rester à l'hôpital Jackson, pratiquant une rééducation pour sa colonne vertébrale qui devait limiter sa déchéance

physique. Le traitement avait donné quelques résultats : il pouvait parler, manger et sourire, et penser aussi bien que jamais.

Pourtant son état général demeurait stationnaire. Il était tétraplégique pour le restant de ses jours. Il ne pouvait pas même lever un petit doigt et avait besoin d'une assistance permanente, de jour comme de nuit.

Après que son père lui eut refusé l'infirmière à cinquante dollars, Buddy avait hésité à lui redemander son aide. Durant l'année 1982 passée à l'hôpital, il avait espéré un miracle. Au moment où il fut évident que toute amélioration se trouvait exclue, son père n'avait plus que quelques semaines à vivre.

Pourtant, il y avait toujours la promesse que Meyer avait arrachée à Sandra sur son lit de mort. De plus, Buddy se souvenait avoir souvent entendu son père dire : « Si tu as un problème, va voir Oncle Jake. [686] »

Buddy ne fut donc guère surpris qu'Oncle Jake et Jimmy Alo viennent lui rendre visite, un mois après la mort de Meyer. Buddy avait été transféré à Arch Creek, une maison de repos de dernière catégorie, au nord de Miami, non loin de chez Sandra.

Pour Buddy, ce séjour à Arch Creek n'était qu'une mesure temporaire, avant de retourner dans sa chambre de l'Hawaian Isle, auprès de ses amis. Mais Jimmy Alo, qui lança la conversation, lui dit qu'il était impossible de lui apporter les soins dont il avait besoin dans un hôtel.

Jimmy ajouta qu'il avait beaucoup parlé avec les amis de son père – Mike Wassell, Ben Gaines, Yiddy Bloom. Ils étaient tous prêts à l'aider, mais il faudrait un moment avant qu'il puisse bénéficier du fonds. Qu'il ne s'en fasse pas pour l'argent : en attendant, les quatre cents dollars par semaine de sa pension à Arch Creek seraient payés.

Jimmy Alo voulait cependant faire comprendre à Buddy qu'il devrait se prendre en charge. En tant qu'invalide, il

recevait une pension de quatre cent quatre-vingt-dix-huit dollars par mois, ce qui, dans l'esprit de Jimmy et de ses amis, suffisait à subvenir à ses dépenses personnelles, vêtements, boissons, etc. Si Buddy dépensait son argent avant la fin du mois, insista Jimmy, en faisant une allusion aux problèmes que lui avaient attirés ses dettes de jeu, ce serait tant pis pour lui.

Le silence d'Oncle Jake paraissait fort étrange. Tandis que Jimmy Blue Eyes décidait de l'avenir de Buddy, son oncle restait les bras ballants, le regard vide.

Jake n'avait plus une très bonne vue ; entre autres problèmes, il souffrait d'un glaucome. L'opération qu'il avait subie n'avait apporté que peu d'amélioration. Derrière ses verres épais, il se déplaçait dans une sorte de brouillard et paraissait beaucoup plus vieux que son âge. Désorienté par la disparition de son frère aîné et meilleur ami, il semblait vivre dans une sorte de confusion mentale. Peu de temps après la mort de Meyer, il fit un infarctus.

Six mois plus tard, Jake avait perdu la plupart de ses facultés mentales. Il oubliait les noms et les visages, et ne semblait pas s'en soucier. N'ayant plus à s'occuper de Meyer, il cessa de s'occuper de lui-même. Il restait inconsolable.

Privé de raison de vivre, Jake Lansky s'éteignit en septembre 1983, à soixante-dix-neuf ans. De deux ans le cadet de son frère, il ne lui survécut que huit mois, sa mort témoignant encore de son extrême loyauté.

Le testament de Jake Lansky, ouvert le 21 septembre 1983, était assez semblable à celui de Meyer[687]. Il rassemblait tous les biens de Jake en un fonds au bénéfice de sa femme, Anna, qui serait partagé ensuite, à la mort de celle-ci, en parts égales entre leurs filles, Ricky et Linda. Le montant de ce fonds n'est pas connu, mais quand les comptables et les avocats eurent terminé leurs additions, ils s'aperçurent que, si Meyer n'avait pratiquement rien laissé, ce n'était pas le cas de Jake[688].

En fait, on pouvait s'y attendre : c'était la suite logique des

arrangements entre les deux frères. Meyer n'avait rien en son nom propre, et Jake servait d'homme de paille. De leur vivant, cet aménagement paraissait astucieux mais, après leur mort, la veuve et les enfants du cadet, le second couteau, disposaient de tout ce qui avait été investi dans les affaires légales, tandis que les héritiers du « Cerveau » se retrouvaient sans le sou.

Après la mort de Jake, la disparité devenant flagrante, Yiddy Bloom alla voir sa veuve pour lui demander de contribuer à l'entretien de Buddy. Tante Anna ne voulut rien savoir.

« Je regrette que Jake ne soit pas resté fourreur », ne cessait-elle de répéter[689].

Yiddy eut beau lui expliquer que l'argent de son mari était en fait celui de Meyer, et que Buddy était invalide et démuni, rien n'y fit. Anna continuait à parler de fourrures, l'esprit apparemment aussi perturbé que celui de son mari.

La modestie du legs de Meyer Lansky devint évidente quand son testament fut exécuté. L'appartement de Collins Avenue, acquis à la fois au nom de Meyer et à celui de Teddy, lui revenait, et elle put y habiter pour le restant de ses jours. Mais l'essentiel des revenus de Meyer provenait de ses concessions pétrolifères du Michigan et de l'Ohio, dont la valeur était très fluctuante.

Avec la crise du pétrole des années soixante-dix, Meyer aurait pu réaliser un bénéfice substantiel s'il avait vendu ses parts après son retour d'Israël. Dans les années quatre-vingt, les prix du baril commencèrent à baisser.

Dans ses meilleurs moments, Meyer s'amusait de son manque de flair en tant qu'homme d'affaires[690] : la Molaska, Consolidated Television, les millions perdus à Cuba, son incapacité à tirer profit de Las Vegas, des Bahamas ou d'Atlantic City.

Il ne fut pas plus heureux avec ses investissements pétroliers. Âgé, malade, devant s'occuper de Buddy, Lansky ne s'intéressait guère à l'évolution du marché.

Teddy et Buddy s'en rendirent vite compte. En 1981, deux ans avant la mort de Meyer, le baril de brut valait trente-cinq dollars. En 1986, il était tombé en dessous de quinze.

David Rosen avait confié la tâche d'administrer les biens de Meyer à un collègue de Miami, Stanley Kaplan, qui découvrit que le portefeuille de Lansky perdait de la valeur à une vitesse vertigineuse. Non seulement le prix du pétrole baissait, mais les puits de Meyer souffraient de graves problèmes techniques. En 1987, le State Summerfield A, le plus rentable de tous, cessa son activité et, à la fin de l'année, tous ses puits étaient fermés. Ils ne rapportaient plus rien et la valeur du terrain était presque nulle [691]. Cinq ans après la mort de Meyer, son fonds testamentaire ne valait pratiquement plus un sou.

Il fallut un certain moment pour que Buddy et les autres s'en aperçoivent. Les revenus du pétrole restèrent raisonnables de 1983 à 1985 et, dans les années qui suivirent la mort de Meyer, ses anciens amis réglèrent la pension de Buddy à Arch Creek. Jimmy Alo fit également une tournée à Miami, au nom de Buddy et Teddy, pour réunir l'argent qu'on devait à Meyer au moment de sa mort.

L'aide à la veuve et à l'orphelin faisait partie de la tradition de la pègre. Jimmy Blue Eyes réussit à réunir l'essentiel des trois cent mille dollars dus à Meyer, et le partagea entre Teddy, Buddy et Sandra. Personne ne songea à indemniser Paul, qui vivait confortablement avec sa seconde épouse sur son salaire de fonctionnaire.

Buddy fut mis au courant de cette initiative de Jimmy par Teddy au printemps de 1985, époque où les revenus du fonds commençaient à s'amenuiser.

« Sais-tu que ton père t'a laissé de l'argent ? » lui demanda un jour sa belle-mère. – Non. – Eh bien, ne dis pas que je t'en ai parlé. [692] »

Ben Gaines et Mike Wassell, à qui Buddy posa la question, lui confirmèrent cette version ; les cent mille dollars de Buddy avaient été déposés aux bons soins de Sandra, lui

dirent-ils. Buddy se souvenait de la promesse de sa sœur et, plus que jamais, avait besoin de son aide. Il l'appela, et elle accepta de verser cinq mille dollars à la maison de repos. Plus tard, alors qu'il n'avait toujours rien touché du fonds, elle versa de nouveau la même somme.

Juste avant Yom Kippour, Buddy reçut enfin de bonnes nouvelles. « Teddy m'a annoncé que j'allais toucher un chèque, sans doute après les vacances. »

Teddy venait de recevoir le sien. Comme, une semaine plus tard, Buddy n'avait toujours rien vu venir, il appela Stanley Kaplan, l'exécuteur testamentaire.

« Il a fallu que je rembourse Sandra, lui annonça l'avocat. Ce n'étaient que des prêts, pas des dons. » Buddy n'avait pas soulevé le problème des cent mille dollars quand il avait appelé sa sœur, il lui avait simplement demandé de l'aide. Lorsqu'il raconta sa mésaventure à sa belle-mère, elle fut offusquée.

« Mais c'est ton argent !

– Oui, seulement Stanley ne le sait pas. »

Vu l'origine de cette somme, l'affaire pouvait difficilement être mise entre les mains d'un avocat. Teddy en parla donc à Mike Wassell et Yiddy Bloom, qui rappelèrent Jimmy Blue Eyes.

« Il est venu de New York, se souvient Buddy, et il est allé réclamer l'argent à Sandra. Tout ce que je sais – j'ignore dans quelle mesure cela correspond à la vérité – c'est qu'elle aurait répondu l'avoir dépensé. »

Jimmy Alo s'est sans doute demandé pourquoi, trois ans après la mort de son associé, il devait encore s'occuper de ces histoires de famille.

« Si j'étais armé, aurait-il dit à Sandra et son mari, je vous descendrais tous les deux. »

Les relations familiales n'avaient jamais été très cordiales, mais, après cet événement, elles furent détruites à jamais.

Teddy, et le reste des Schwartz, sa belle-fille et ses quatre petits-enfants, prirent le parti de Buddy. Si ces trois cent mille dollars étaient tout ce qui restait de la fortune légendaire de Lansky, Sandra s'était arrangée pour s'en octroyer les deux tiers.

Yiddy Bloom prit lui aussi le parti de Buddy, comme tout ce qui restait de la bande de chez Wolfie's (Benny Sigelbaum était mort en 1984). Sandra fut mise en quarantaine. Les filles de Jake se rangèrent également aux côtés de Buddy, ce qui fut une bonne chose, car elles avaient hérité de l'argent de leur mère et avaient bien plus qu'elle le sens de leurs obligations. Rickie Szyperski et sa sœur acceptèrent de contribuer au règlement de la pension de leur cousin infirme. Même tante Esther, qui habituellement arrondissait les angles, fut scandalisée par la conduite de Sandra, et, comme tout le monde à part Paul, elle cessa de la voir.

Vivant de l'autre côté des États-Unis, Meyer II et sa sœur Myra étaient relativement détachés de cette bataille sordide. Mais ils avaient leurs propres problèmes. Depuis huit ans, ils ignoraient l'endroit où se trouvait leur père et, avant la veillée à l'Imperial House, ne savaient pratiquement plus rien de lui.

Edna, à présent Malana Mason, recevait sa pension alimentaire avec des cachets postaux fort divers, sans jamais aucune adresse d'expédition. Paul n'envoyait jamais de cadeaux pour l'anniversaire des enfants, rarement même une carte de vœux.

« C'était comme s'il nous avait rayé de sa vie », dit Myra[693].

Quand Myra eut dix-huit ans, elle décida de mettre fin à cette absurdité. Elle voulait revoir son père. Ses coups de téléphone à la famille de Miami Beach ne suscitèrent que des rebuffades. Sa tante Sandra, en particulier, lui demanda d'éviter de harceler son père, qui avait droit à sa vie privée. Mais Myra réussit à comprendre que Paul travaillait à Washington, sans doute au ministère de la Défense. Après plusieurs heures de communication avec le Pentagone, elle

finit par obtenir le chef de service de son père, à qui elle raconta qu'elle était gravement malade.

« Je ne savais pas qu'il avait une fille », lui répondit-il, mais il lui passa son père.

Myra travaillait dans la publicité à New York où Paul accepta de la rencontrer, car il devait s'y rendre pour affaire. Il disposait d'une demi-heure ; il lui proposa de prendre le petit-déjeuner ensemble.

« Tu n'as jamais pensé à moi pendant ces huit dernières années ?

– Franchement, non, dit Paul Lansky à sa fille. Pas une seule fois, pas plus qu'à ton frère. »

Myra l'invita à venir voir sa chambre dans une résidence de jeunes filles. « Ce n'est pas la peine. » Il devait rentrer en Virginie.

Myra se plaignit que sa tante Sandra n'ait pas voulu lui communiquer son numéro de téléphone ou son adresse.

« Elle essayait de me protéger », répondit-il.

Un fils handicapé, un autre incapable de toute émotion : l'héritage humain de Meyer Lansky n'était guère plus brillant que son héritage matériel. Après leur brève rencontre à New York, Myra se mit à écrire à son père ; il lui répondait par quelques lignes, en lui renvoyant sa lettre corrigée.

Paul Lansky prit sa retraite à la fin des années 1980 et déménagea à Gardnerville, près de Carson City, dans le Nevada. Il avait choisi cet endroit après une enquête fouillée : c'était le moins cher pour vivre sa retraite.

Quelques années plus tard, Meyer Lansky II partit rejoindre son père à Gardnerville et, cette fois, le Nevada fit renaître son rêve : avoir un bar à Las Vegas.

Âgé de trente-trois ans en 1990, mince, plutôt bel homme, et étonnamment grand, Bryan Mason décida de reprendre sa première identité et de s'installer à Las Vegas sous le nom de Meyer Lansky II. Quand il allait dans les hôtels et les

casinos, à la recherche de travail, il éveillait tout de suite l'intérêt, et on le présentait aux directeurs qui se vantaient d'avoir connu son grand-père. On lui serrait chaleureusement la main en lui promettant de l'appeler dès qu'une opportunité se présenterait, mais rien ne venait jamais[694].

La dernière fois où la famille se réunit dans une relative harmonie fut l'inauguration de la pierre tombale de la première Mme Lansky, morte l'année précédente. Anne, la mère de Buddy, Paul et Sandra, avait survécu jusqu'à soixante-quatorze ans dans son appartement de West End Avenue, avec ses manteaux de fourrure, ses oiseaux morts et ses cafards. Elle vivait dans son monde à elle, laissant sa porte ouverte, si bien que son appartement était dévalisé par les drogués de la zone où elle passa ses dernières années[695].

Pourtant, sur un point, elle avait gardé les pieds sur terre. Après sa mort, on s'aperçut qu'elle avait laissé cent vingt mille dollars en liquide dans un coffre pour ses enfants. Étant donné la modestie de sa pension – quatre mille huit cents dollars par an – elle avait fait plus d'efforts pour laisser un héritage à ses enfants que son mari.

Pourtant ils ne touchèrent rien car, peu de temps avant sa mort, elle s'était cassé la hanche et avait dû passer quelques mois à l'hôpital et en maison de repos. Ses économies avaient servi à régler les factures. Sandra fit rapatrier son corps à Miami et elle fut enterrée au mont Nebo.

« Anne Lansky, 1910-1984, dans nos cœurs à jamais », dit l'épitaphe de la pierre toute simple qui orne sa tombe à cent cinquante mètres de celle de son mari.

Sandra annonça qu'elle voulait être enterrée auprès de sa mère avant la mort de Meyer, il avait été convenu que Buddy reposerait près de son père. Teddy, qui détestait les insectes, ne voulait pas eue enterrée. Elle prit des dispositions pour que son corps repose dans le mausolée des Sigelbaum, un monument de marbre de l'autre côté du cimetière. Divisée dans la vie, la famille Lansky le restait pour l'éternité.

L'héritage le plus substantiel de Meyer Lansky était encore l'immeuble de carrelage turquoise qui se dresse face au Malecón. Trente ans plus tard, le Riviera reste le meilleur hôtel de La Havane, dans une ville décrépie et, bien que cela n'ait plus guère de sens, sa salle de restaurant est toujours luxueuse.

Les invités officiels de Fidel Castro, ces ingénieurs venus de Moscou, de Kiev ou de Leningrad connaissent-ils l'histoire de ce palace ? Cela les amuserait peut-être de savoir que cette salle de conférences en forme d'œuf a été conçue par l'un de leurs compatriotes, la « Source de Lumière » de Grodno, ancien sujet du tsar Nicolas II.

Et qu'est-ce qui importe ? La force des mythes auxquels la carrière de Meyer a donné vie ? La prétendue habileté du grand ennemi public, une richesse qui dépasse l'entendement, la faculté de pouvoir tout faire ? Nous tirons plus de satisfactions des exploits imaginaires d'un Meyer Lansky que des efforts de vingt honnêtes hommes car, quelque part en notre for intérieur, nous aimerions briser les règles comme il l'a fait. Nous chérissons l'illusion que la malhonnêteté exige une intelligence avec laquelle la vertu ne peut rivaliser.

La vie de Lansky prouve que nous avons tort. Dans son cas, le crime n'a pas payé. Meyer Lansky s'est aperçu au contraire qu'il y avait un prix à payer pour une vie fondée sur la duperie, et que ce prix, on le paie parfois très tard.

À l'âge de cinquante-neuf ans, petit, soigné, avec les mêmes yeux vifs, la même intelligence un peu fourbe, Bernard « Buddy » Lansky ressemblait étrangement à son père. Il fut toujours digne de son joyeux surnom. Chaleureux, il regardait le monde en tournant malicieusement la tête, la seule partie du corps qu'il pût encore bouger.

Mais en 1989 le monde de Buddy Lansky ne se prêtait guère aux facéties. Il vivait désormais dans un petit bâtiment où l'atmosphère baignait dans l'odeur des pots de chambre. Les patients qui s'alignaient dans les couloirs avaient

d'étranges regards vides. Inconsolables, deux femmes ne cessaient de se lamenter. Un vieux gentleman à moustaches se débattait dans sa camisole de force. Six ans et quelques semaines après la mort de son père, Buddy avait été transféré dans un hospice. Le fils aîné de Meyer Lansky vivait de la charité publique.

Pourtant, il n'avait rien à se reprocher. Il s'en était tenu au contrat de Jimmy Alo, et s'était contenté de la pension mensuelle de cinq cents dollars pour ses dépenses personnelles. Plus de paris ni d'emprunt usuraire.

« Plus de filles non plus », disait-il en plaisantant.

En fait, les revenus du fonds s'étaient épuisés. Le puits 6 754 du comté de Clare avait fermé en été 1987, et Stanley Kaplan le vendit en juin, au nom du fonds, car un petit capital était toujours mieux que rien du tout[696]. Lorsqu'il eut vent de la situation, Yiddy Bloom versa un peu d'argent pour les soins de Buddy. Les filles de Jake continuèrent de l'aider et il réussit à survivre encore deux ans. Mais au début de 1989, après avoir donné cinquante mille dollars, Yiddy Bloom annonça qu'il ne pouvait plus continuer[697]. Il devait aider des malades dans sa propre famille.

Plus personne ne réglant les factures, Buddy fut renvoyé d'Arch Creek. Ses biens – une valise cabossée, quelques sacs plastique remplis de vêtements, une vieille télévision – furent transférés dans une banlieue sinistre de Miami, guère le genre d'endroit où demander son chemin en pleine nuit.

Théoriquement, on l'envoyait dans une institution de soin minimum ; ce n'était en fait qu'un hôtel pour indigents où les occupants vivaient, comme Buddy, de la charité de l'État. Mais, contrairement aux autres, Buddy avait gardé toute sa tête.

« Le problème, c'est que j'ai vécu trop longtemps. Tout le monde croyait que je m'en irais plus tôt.[698] »

Emprisonné dans cet asile, à peine capable de crier quand les autres patients fouillaient dans son placard sous son nez,

Buddy Lansky était en rage.

Il pouvait difficilement en vouloir aux filles d'Oncle Jake de refuser de l'entretenir toute sa vie alors que c'était au gouvernement de le prendre en charge. C'était le comportement de sa famille proche qui l'exaspérait : l'indifférence de Paul et de Sandra, les attitudes misérabilistes de Teddy. Elle avait pourtant reçu les cent mille dollars de Jimmy Alo, et trouvait encore le moyen de faire ses achats dans des magasins luxueux.

Buddy Lansky se sentait humilié. Jeune homme, il avait tenu Manhattan dans sa main, avait été lié avec des gens comme George Wood et Frank Costello. Dans les boîtes de nuit, on l'accueillait avec beaucoup d'égards et on lui réservait les meilleures tables. Et voilà où lui, le fils de Meyer Lansky, en était arrivé !

« S'il y a une vie après la mort, dit-il en avril 1989, je n'ai pas envie de revenir ! »

Peu après le décès de son père, il avait accordé une interview sur son enfance à une jeune journaliste du Miami Herald, Kathy McCarthy.

« Vous pouvez choisir vos amis, lui dit-il, mais pas votre famille ? »

Kathy McCarthy mit cette remarque en conclusion de son article.

« Sa sœur, Sandra, qui vit à Miami, et son frère, Paul, qui habite dans le Nevada, n'ont aucun contact avec lui. »

L'article racontait comment Teddy Lansky, qui apportait parfois de la soupe de poulet à son beau-fils, insistait pour que les infirmières lui rendent les emballages de plastique.

À sa grande honte, Buddy Lansky avait été abandonné par sa famille et voulait faire partager un peu de sa douleur à ceux qui le méritaient. L'article mit fin aux dernières relations qu'il entretenait encore avec Teddy, et il ne revit jamais plus sa sœur.

Son frère Paul continuait à lui envoyer des cartes de vœux, mais, comme à l'accoutumée, il n'indiquait jamais l'adresse de l'expéditeur. Même s'il l'avait voulu, Buddy n'aurait pas pu lui répondre.

À l'été de 1989, la sécurité sociale accepta de prendre Buddy en charge. Il put donc réintégrer une chambre à plusieurs lits à Arch Creek. Mais, à la fin de décembre, il tomba malade. Il fêterait son soixantième anniversaire en janvier, qui serait aussi le septième anniversaire de la mort de son père. Il avait l'intention de se rendre au cimetière, quelques jours avant le 15, pour éviter de rencontrer Teddy.

Depuis quelque temps, Buddy se plaignait de douleurs dans la poitrine. Il avait récemment subi une intervention pour ses escarres. Un peu avant, il avait rédigé ses dernières volontés, demandant qu'on ne pratique pas de réanimation au cas où il tomberait gravement malade[699].

« J'aimerais en finir. Je prie toutes les nuits pour qu'il me sorte de là.[700] »

S'il avait su à quel point son père était proche de la mort en 1982, disait-il encore, jamais il ne se serait lancé dans l'opération et le long traitement qui avaient interrompu son propre déclin.

« Je serais bien parti avec lui. »

Un matin, juste après Noël 1989, Buddy refusa son petit-déjeuner. Il souhaitait rester au lit. Il ne voulut pas qu'on l'habille ni qu'on l'installe dans son fauteuil roulant. Toute la journée, il refusa de s'alimenter et de boire. Quand l'équipe de nuit vint le changer de position, il demanda à ne pas être bougé. Il préférait rester ainsi, face au mur. Une des infirmières qui le connaissaient bien vint s'agenouiller près de lui.

« Je sais, Buddy, tu abandonnes.[701] »

Buddy la fixa de ses yeux brillants, encore vifs, et hocha la tête. Deux jours plus tard, refusant toujours de s'alimenter et de boire, Buddy Lansky mourut, le visage tourné vers le

mur.

Note de l'auteur et remerciements

C'est en décembre 1987, lors du premier de mes deux voyages de recherches en Israël, que j'ai commencé à me demander si le génie du mal que je poursuivais depuis dix mois déjà existait vraiment. Là, pour la première fois, j'ai rencontré des gens qui avaient connu Meyer Lansky personnellement. J'ai également découvert, dans le bureau du Premier ministre, encore soigneusement attachées par un ruban, les cinq liasses de documents qui étaient passées entre les mains de la Cour suprême lorsque Lansky avait demandé la nationalité israélienne en 1972.

La plupart étaient en hébreu. Il y avait aussi de larges extraits des livres sur le crime organisé dans lesquels je m'étais plongé depuis février de l'année précédente. Mais, avec les notes manuscrites du ministère de la Justice israélien, on trouvait des rapports et des documents du FBI et du ministère de la Justice américain. C'étaient, je m'en rendis compte plus tard, les documents que Gavriel Bach avait rassemblés en 1971 après une demande d'information sur Meyer Lansky aux États-Unis.

L'enthousiasme que m'a procuré cette découverte ne peut être compris que par des auteurs ou des chercheurs qui, comme moi, ont attendu plus de trois ans avant d'obtenir l'autorisation de consulter ces documents et reçoivent enfin leur paquet-cadeau – pour s'apercevoir que, page après page, tous les noms intéressants ont été noircis au marqueur.

Bien que la loi sur la liberté d'information soit unique et inestimable, surtout pour un citoyen britannique habitué à la loi sur le Secret Défense et la Règle des trente ans, cela donne à l'enquêteur l'impression qu'un mystère passionnant subsiste sous ces lignes noires, et que là réside la vérité des faits. J'avais pourtant en main ce que le FBI et le ministère de la Justice avaient réuni de mieux en vingt années d'enquête sur Meyer Lansky, le prétendu « Cerveau » du crime organisé.

Ces documents ne laissaient pas le moindre doute : Lansky était un escroc, un hors-la-loi qui avait recours à la violence – en un mot, un gangster. Mais de Satan, point. Meyer Lansky ne s'était jamais lancé dans le trafic de drogue, la prostitution, les prêts usuraires. Il ne faisait pas partie de la Murder Inc. Il n'était pas à la tête d'une société secrète de blanchiment de l'argent. En fait, en lisant ces rapports, le plus remarquable c'était ce que Lansky n'avait pas fait. Aucune preuve ne permettait d'affirmer qu'il était le maître du mal, le fameux Cerveau du crime organisé, l'homme sur lequel j'avais entrepris d'écrire un livre.

Avec le recul, ce moment m'apparaît comme un tournant. A l'époque, mon opinion n'était pas si bien définie : j'étais partagé entre le scepticisme, la confusion, le sentiment qu'il y avait une autre histoire qu'on ne pouvait pas écrire en noir et blanc, mais qui s'échelonnait en différents tons de gris.

Je dois donc tout d'abord remercier les personnes qui m'ont aidé en Israël et m'ont donné une première idée de l'ouverture et de l'énergie qui caractérisent les activités de ce pays : l'ancien ministre de l'Intérieur, le Dr Yosef Burg, son assistante, Judith Huebbner ; l'ancien procureur général, à présent juge à la Cour suprême, Gavriel Bach ; Ehud Olmert, qui m'a présenté Yaacov Aloni ; Yoram Alroy, qui a énormément influencé ma réflexion ; David Landau ; Dan Raviv ; Robert Rockaway ; Bill Seamens ; Yoram Sheftel et, dans les hôtels Dan, Yehuda Barash, Menachem Tamari et Ykutiel Federman.

En décembre 1987 et janvier 1988, l'Intifada était à son apogée. Je remercie Joseph Levy, qui m'a accompagné dans tout le pays et s'est assuré que nous soyons en sécurité lors de mes expéditions à Jérusalem. Je suis très reconnais-sant à Evelyn Chen, qui m'a servi d'interprète et m'a permis, par l'intermédiaire de Zev Chafets et Eliahu Ben Elissar, de rencontrer feu Joseph « Yoskeh » Sheiner, autre grand moment dans la genèse de ce livre.

Nous nous sommes rencontrés à Tibériade, face au plateau du Golan… D'un pas énergique, une valise à la main, Yoskeh

est entré dans l'hôtel. Il avait apporté ses archives personnelles de dix ans d'amitié : petits mots, lettres, cartes postales et tout ce qui concernait Meyer Lansky. Nous les avons dépouillés ensemble pendant plus de quatre heures, tandis qu'il revivait pour moi son odyssée à travers le monde de novembre 1972 – une autre aventure dont la réa-lité, décrite par un témoin direct, diffère énormément de la légende fabriquée par les médias. Je remercie son fils Oded d'avoir pris le relais après la mort de Yoskeh en novembre 1990.

En février 1988, je me suis installé avec ma famille en Floride du Sud, où j'ai affronté pour la première fois ce que je ne peux qu'appeler mon « Grand plongeon ». La réputation de Lansky était telle que tous ceux qui le connaissaient, ou connaissaient des gens qui avaient eu affaire à lui, risquaient d'être pris pour ses associés ou, s'ils étaient visiblement trop jeunes, leurs héritiers directs. Cela impliquait des enquêtes des services des impôts, voire de la police.

Mes sources ne sont pas toutes au-dessus de tout soupçon. J'ai parfois eu des entretiens avec des hommes traitant des affaires de jeux ou de paris clandestins. D'autres profitaient de la proximité des banques et des sociétés étrangères. Elles ont donc préféré – et préfèrent toujours – garder l'anonymat. Mais elles n'éprouvaient aucune honte à être liées, plus ou moins étroitement, avec Lansky. La seule chose qui les blessait, comme me dit l'une d'elles, c'était qu'on croie que « Meyer avait gagné l'argent à leur place ». Grâce à des amis communs, j'ai rencontré Teddy, Mme Meyer Lansky, qui a passé un bel après-midi avec ma femme et moi au bord de la piscine de l'Impérial House. Elle m'a dit travailler à ses Mémoires, avec un collaborateur. J'ai également rencontré Sandra Lansky, qui préférait garder ses souvenirs pour son propre projet. Par son intermédiaire, j'ai pu contacter Paul qui, lui aussi, a décliné ma demande d'interview.

Ce fut seulement en mars 1989, deux ans après le début de mes recherches, que j'ai enfin rencontré Buddy Lansky. Il

venait d'être renvoyé de sa maison de repos et vivait dans les circonstances misérables décrites au dernier chapitre. Sandra m'avait dit que Buddy ne serait pas une source très fiable, mais ce n'est pas l'impression que j'en ai retiré. Il était honnête en racontant ses souvenirs -parfois douloureux, et pas toujours à son honneur. Il formulait des jugements très généreux sur les autres et se montrait toujours perspicace. Ce qu'il me disait correspondait exactement aux autres témoignages et documents disponibles. J'avais pris l'habitude de passer une journée par semaine avec lui. Je l'emmenais déjeuner, je l'aidais à passer ses coups de téléphone, à faire ses courses, à se rendre à la banque ou sur la tombe de ses parents.

Entre mars et décembre 1989, nous sommes devenus amis. Nous avions pro-jeté de partir en croisière en Alaska, comme son père avant sa mort. Cette croisière ne se fera pas, mais j'espère que cette biographie lui rendra hommage. D'ailleurs, sans lui, il n'y aurait pas vraiment eu de livre.

Grâce à lui, j'ai pu prendre contact avec sa nièce et son neveu, Myra et Meyer II, et leur mère, Malana Mason, l'ex-Mme Edna Lansky, puis avec l'ex-épouse de Buddy, Annette. Tout comme Buddy, ils se montrèrent très francs, manifestant la même fraîcheur d'esprit face aux malentendus. Meyer II m'a confié que certains de ses amis interprétaient son modeste train de vie comme un moyen de cacher les millions hérités de son grand-père. Si ce livre peut contribuer à dissiper de tels préjugés, je me serai acquitté d'une petite partie de ma dette envers la famille Lansky.

Les Américains adorent leurs gangsters. Ils se complaisent dans les mythes de l'intelligence suprême, du pouvoir, de la richesse qu'ils attribuent aux hors-la-loi. L'imaginaire populaire voit dans cette sombre corporation la source de tout mal. La « pègre » permet de tout expliquer de manière schématique, et surtout de refuser une quelconque responsabilité dans la violence, le mercantilisme, le mépris de la loi qui sont partie intégrante du mode de vie américain. Le gangster fascine l'Amérique, un peu comme la

réalisation du Rêve américain, et écrire sur Meyer Lansky, le P.-D.G. imaginaire, se rapproche de l'aventure biblique. Il y a de fervents disciples de la Mafia et de son appellation FBI, la « Cosa Nostra ». D'autres affirment avec la même ardeur que la Mafia n'existe pas.

Meyer Lansky a lui-même été au centre d'un tel ensemble de croyances, et même si mes recherches détruisent quelque peu ce mythe, il ne faut pas croire pour autant que j'appartienne au second groupe. Après quatre ans d'entretiens avec des représentants du système judiciaire, de hors-la-loi, de fréquentations de certains restaurants, il est impossible de nier l'existence de personnages que l'on ne peut décrire que comme des mafiosi. Mais je ne suis toujours pas convaincu des qualités d'organisation qu'on leur prête, et je ne m'opposerai pas à ceux qui disent que bien des caractéristiques du mafioso moyen, en particulier sa morgue, viennent des stéréotypes créés par les médias. Les criminels sont rarement des innovateurs. Leurs vies ne sont que de pâles copies de la vigueur et de la créativité du monde « normal », dont les plus intelligents tels que Meyer Lansky apprennent même à copier l'honnêteté.

Les témoins directs ont été ma pierre de touche, et je me suis aussi appuyé sur des documents contemporains. Les Archives municipales de New York m'ont fourni des indications précieuses, et je dois tout particulièrement remercier leur directeur, Kenneth Cobb, de m'avoir aidé avec une patience infinie à fouiller dans les réserves, à la recherche de documents juridiques poussiéreux.

J'aimerais également remercier ceux qui m'ont apporté d'autres sources. Jenna Weissman Joselit, l'auteur de *Our Gang*, une étude perspicace de la criminalité juive dans les années 1900-1940, m'a parlé d'un vieux placard du district attorney de New York. Oublié depuis longtemps, il contenait les dossiers d'enquête et de filature sur le meurtre d'Albert Anastasia en 1957. Quand on ouvre une enveloppe en papier kraft et qu'on y trouve une douille usagée, cela donne un peu de vie aux recherches.

Grâce au juge Joseph Stone, un allié solide à plusieurs stades de mon enquête, ces dossiers ont été transférés aux Archives municipales où ils attendent qu'un historien les dépouille.

On manque de données sur le monde du crime organisé que les universitaires ont relégué au rang de distractions populaires. Presque tout ce qui est au cœur des affaires américaines, de la publicité à la fabrication de voitures, est aujourd'hui réalisé avec plus d'habileté par les étrangers. Tout, sauf le spectacle. Les Américains se font battre dans presque tous les domaines, mais restent les maîtres dans celui de l'évasion et du rêve, et ce phénomène a un impact néfaste sur l'appréhension de la réalité. Les programmes de télévision recréent les événements avec des acteurs. Les journalistes formulent de jolies phrases censées traduire ce que leur sujet « veut » dire. Imaginer un déficit national en croissance constante, refuser que les politiques parlent d'impôts, idolâtrer les sportifs et écouter les prêcheurs de quatre sous des émissions télévisées… L'Amérique semble préférer le rêve à la réalité, et ne plus très bien savoir les différencier.

Le mythe qui entoure le crime organisé et le culte des gangsters fait partie du même phénomène.

J'ai effectué mes recherches principalement en Israël, en Floride et à New York, mais elles m'ont également conduit à Cuba, aux Bahamas, en Haïti, au Maroc, à Londres, Boston, Saratoga Springs, Cleveland, Détroit, La Nouvelle-Orléans, Tacoma et Las Vegas. Tous ceux qui m'ont aidé dans ces différents endroits sont vivement remerciés dans les notes des chapitres correspondants.

Les spécialistes des affaires criminelles m'ont été particulièrement précieux ; des anciens magistrats du ministère de la Justice : R. J. Campbell, Bill Hundley, Dougald McMillan, Marvin R. Loewy et Will Wilson ; des anciens agents du FBI : Jack Danahy, Bill Kane, Welton Merry, Bill Roemer, Dennis O'Shea et surtout Joe Yablonsky ; des membres de la brigade criminelle du comté de Broward :

David Green, John Sampson et Don Veliky. William Graff m'a fait part de remarques très judicieuses, Ralph Salerno s'est montré un guide utile et chaleureux. En ce qui concerne l'IRS, mes remerciements vont à Richard Jaffe et Mike MacDonald.

J'aimerais transmettre ma gratitude aux bibliothécaires et documentalistes : Luis Bueno, du Miami Herald ; Joe Wright, du Miami News ; Chris Kucharski, du Détroit Free Press ; Raymond Teichman de la Bibliothèque Franklin D. Roosevelt ; Karl Kavelac, du département des livres anciens et collections particulières, université de Rochester ; Kathy Nicastro et Sally Marks, des Archives nationales de Washington D.C. ; le personnel des bibliothèques nationales de Londres et de New York ; Barbara Staubly, ainsi que tout le personnel de la bibliothèque de Palm Beach, section de West County, et tous ceux qui m'ont fait parvenir des livres par le système de prêt interbibliothèques. Patterson Smith et Howard Schwartz du Gambler's Book Club m'ont procuré des ouvrages particulièrement difficiles à obtenir.

Je remercie Phillip Manuel de Washington, ainsi que toute l'équipe des commissions d'enquête du Sénat sur les affaires gouvernementales pour leurs conseils et leur aide.

Je remercie également les administrateurs du Freedom of Information Act, qui m'ont aidé à transmettre mes demandes, y compris, au ministère de la Justice, Emil P. Moschella ; Bonnie L. Gay et Margaret A.Smith, executive Office for U.S. Attorneys ; Caroline D. Poindexter, Office of Légal Policy ; L. Jeffrey Ross, Office of Enforcement Operations, Criminal Division ; Alice M. Neary, Service d'immigration et de naturalisation ; Helen Ann Near, FOIA Reading Room, FBI. Ainsi que : Carol A. Garrett, National Security Agency ; Paul E. Wilson et Quintin L. Villanueva, Jr., Services des douanes US, Région du Pacifique ; Joan Woodin, ministère de l'Intérieur, Bureau de l'aménagement du territoire, Reno, Nevada ; Sheila J. Jackson et Sara Downes, Département d'État ; C. R. Clauson, chief postal inspector ; Paul J. Knapp, Sélective Service System ; Joyce A.

Thomas, Bureau des alcools, du tabac et des armes. Des remerciements tout particuliers à Irma Jackson, du Service d'immigration et de naturalisation.

Il n'y a rien qui corresponde au Freedom of Information Act à Londres, mais D. J. Blackwood, du ministère de l'Intérieur, a consciencieusement répondu à toutes mes questions ; je l'en remercie.

Au bout de quatre ans et demi de recherches, je suis redevable à la gentillesse de nombreuses personnes. Ma reconnaissance la plus chaleureuse à Susan Albert ; Steve Allen ; les infirmières et le personnel d'Arch Creek Convalescent Home ; Eric Arens ; Jane Barton ; Stephen Birmingham ; Gerson Blatt ; John Blundell ; Cari Brandt ; Janet Brooks ; Warren de Brueys ; Vincent Bruno ; Davis Chant ; Joseph Cohen ; Renata Coleman ; Craig Colwart ; Bernie Corn-feld ; David Crippen ; Harry Dann ; Douglas Day, Q.C.; Larry Deitch ; Helen Dickinson ; Rodney Dillon ; Anne et Dwight Doskey.

Adrian et Ghislaine Foley ; Paul Frances ; David Frankel ; le Dr Bill Fredrix ; Lee Gaffney ; Géorgie Anne Geyer ; Mildred Gilbert ; Paul Greenberg ; Bill Griswold ; Ed Gudeon ; le Drlan Hassin ; Danni Hay ; Sir Jack Hayward ; le Dr Jean Henry ; Craig Herron ; C David Heymann ; Julian et Patricia Hip-wood ; Milton et Irma Hoff ; David Jamison ; Robert et Phyllis Jordan. Kitty Kelly ; George Kennedy ; Tessa Kennedy ; Ronald Kessler ; Gerard King ; Rick Kohen ; Bob Lappin ; Jennifer Lee ; Harry et Charlene Leopold ; Victor Lowndes ; Peter Maas ; Mike McClaney ; Lionel Martin ; Jackie Mason ; Mario de Mendoza III ; James et Vincent Mercurio ; Richard Meyer et Denise Apter ; le Dr Ernest Mitler ; W. C. Moffit, Jr.; Christopher Moorsom ; Bryan et Greta Morrison ; Léonard Newman ; Jim Nicholson ; Columbus O'Donnell ; Jim Orowitz.

Dominick Palermo et John Podracky, du Musée de l'école de police de New York ; Andrew et Davina Palmer et le personnel de l'ambassade britannique à La Havane ; Andrew Paneycko ; John Parsons ; Edward et Anna Lee Porter ;

Marianne Pressman ; Michael Pye ; Bruno Redman ; Carol Renno ; Dean Richards et Michael Richards ; Ronit Richman ; le Dr Douglas Rossdale ; le Dr David Russin. Barry Salz ; Howard Sann ; Sam Seitlin ; J. « Skip » Shepard ; Martin Short ; John Simpson de l'Oxford English Dictionary ; Doug Soifer ; Jacques von Spiro ; Anna Strasberg ; Bob Talbert ; David Thomas ; Lila et Coleman Ullner ; Jeanne Vanderbilt ; Sir Ronald Waterhouse ; Irving Weiss et Phillip Weiss ; Micke Wheeler ; M. et Mme John Wilds ; Gregory Wolfe ; Frank Whrigt.

Mes remerciements à Daniel Bell, Lowell Bergman, Lee Hills, Howard Kleinberg, William Howard Moore, Jim Savage, Ira Silverman et Milt Sosin, compagnons de travail dans leurs domaines spécifiques. Je dois rendre un hommage tout particulier à Hank Messick, que la maladie empêche de continuer à écrire. Il sait que je mets en cause nombre de ses assertions, les trois cents millions de dollars en particulier, et que, contrairement à lui, je bénéficiais du recul du temps et d'une documentation très riche. Il m'a néanmoins aidé à aller plus loin vers la vérité, manifestant une largeur de vues que je ne peux que saluer et envier.

Ma dette envers Joseph Varon, l'avocat de Meyer Lansky en Floride, est évidente à la lecture du livre. Je remercie également Moses Polakoff de New York ; E. David Rosen, d'une extrême courtoisie, de Miami ; Saul Radier, le comptable de Lansky à la Plantation ; et le rabbin David Shapiro.

Je suis reconnaissant envers mon ami Gabe Gutman qui m'a poussé à écrire cette biographie. Merci à Dave Critchley et Tommy Prior, pour m'avoir aidé dans mes recherches. Merci à Jacqueline Williams, mon bras droit, qui a inlassablement vérifié mes découvertes et m'a ouvert de nouvelles directions d'enquête. Je remercie Marvin Gelfand d'avoir partagé avec moi sa connaissance des rues de New York.

Je dois exprimer mon admiration pour l'énergie et le soutien de la maison d'édition Little Brown, qui a suivi la

longue gestation de ce livre. Merci également à Peggy Leith Anderson, Karen Dane, Kevin Dolan, Megan Gray, Judith Kennedy, Colleen Mohyde, John Taylor Williams et, surtout à mon éditeur, Bill Phillips, qui m'a soutenu dans les périodes sombres et m'a aidé à retrouver mon chemin. Au Random Century de Londres, je dois remercier Mark Booth, David Crane et Louise Weir, de nouveaux amis qui se sont montrés très stimulants. Mort Janklow, mon nouvel agent new-yorkais, a su tenir toutes ses promesses, avec l'aide de son associée, Anne Sibbald. A Londres, Michael Shaw, de Curtis Brown, est resté infaillible.

Je remercie Christine Marshall, qui a usé son dictaphone à transcrire les entretiens sur lesquels se fonde ce livre. J'ai une dette plus lourde encore envers Alison Glass Mahoney, qui a transcrit tous les entretiens avec Buddy, m'a aidé à donner forme à cette biographie et a développé plusieurs axes de recherche.

Mais je dois surtout remercier ma femme, Sandi, qui a lu les différentes versions, chapitre par chapitre, et m'a félicité de mon travail avant de me suggérer ses corrections. Les gangsters n'étaient pas un sujet facile après Ford et l'Arabie Saoudite, mais elle a traversé aisément l'épreuve. Son amour, son soutien et ses critiques constructives sont au centre de la réalisation de ce livre, et de moi-même, par la même occasion.

Dédicacer un livre est toujours agréable, mais cela est particulièrement vrai pour celui-ci. Je le dédie à mes trois enfants, Sasha, Scarlett et Bruno. Durant ces quatre ans, vous avez tous été merveilleux, chacun à votre façon, et vous m'avez apporté plus de joie et de satisfactions que je ne pourrais jamais le dire.

Robert LACEY 18 juin 1991.

Notes

Retraite à Miami

1. Entretien avec Robert Bialos, 18 mai 1989.

2. Entretien avec Milt Sosin, 28 septembre 1988.

3. Entretien avec Joseph Varon, 31 janvier 1991.

4. Entretien avec Harold Conrad, 18 juillet 1988.

5. *Ibid.* L'adhésion au Club du livre du mois a été confirmée lors d'un entretien avec Buddy Lansky, 23 mars 1989. Le Club du livre du mois ne possède pas d'archives pour les années quarante.

6. FBI, La Havane, 23 juin 1952.

7. Entretien avec Gerry Coyle, 21 mars 1990.

8. Entretien avec Buddy Lansky, 10 avril 1989.

9. Vidéo de surveillance, lieutenant David Green.

10. Entretien avec le Dr David Russin, 25 septembre 1989. (Réponses : 21e amendement ; Estes était le second prénom de Carey Estes Kefauver.)

11. *Miami News*, 18 décembre 1975.

12. FBI Criminal Investigative Division, *Chronological History of La Cosa Nostra*, p. 300.

13. *Wall Street Journal*, 19 novembre 1969.

14. Entretien avec Lowell Bergman, 6 mars 1989.

15. Entretien avec le juge Harold Ackerman, 16 septembre 1989

16. Entretien avec Shepard Broad, 1er juin 1989.

17. Conversation avec Gary Rappaport, 30 janvier 1989

18. Entretien avec John Sampson, 22 mai 1991.

19. Kefauver, *Third Interim Report*, 1er mai 1951, p. 1.

20. Entretien avec le lieutenant David Green, 16 février 1989.

21. *Ibid.*

22. Strasberg, p. 7.

23. Entretien avec Anna Strasberg, 30 octobre 1988.

24. Ibid.

25. « *The Gangster as Tragic Hero* », février 1948, in R. Warshow, p. 127.

PREMIÈRE PARTIE

La vie de gangster

1. « Mon enfant, ferme les yeux, et si Dieu le veut, tu seras rabbin »

26. Grodno fut rattachée à la Pologne après la Première Guerre mondiale. La ville fut occupée par les nazis de 1941 à 1944. Depuis, elle fait partie de l'URSS, et il ne reste que peu de traces de la communauté juive, prédominante autrefois. Les Juifs qui n'ont pas émigré avant 1941 ont été exterminés. Plus de quarante-quatre mille d'entre eux furent envoyés à Auschwitz ou Treblinka. Comme elle est proche de la frontière polonaise, il est très difficile pour un étranger de se rendre dans cette ville, et l'auteur n'a jamais réussi à obtenir un visa. Les Juifs de Grodno vivant en Israël ont cependant constitué une association destinée à préserver la mémoire des Juifs de la ville. Je remercie Evelyn Chen de m'avoir aidé à interviewer les membres de l'association et d'avoir traduit leurs propos.

La meilleure source d'informations sur Grodno se trouve dans L'Encyclopédie de la Diaspora juive (Tel-Aviv : Mémorial Books, 1973), édité par D. Rabin, en hébreu et en yiddish. Je remercie Ronit Richman de me l'avoir traduite.

Meyer Lansky parlait souvent de sa vie d'enfant à Grodno. Il a accordé une interview sur ce sujet à Uri Dan, qui l'a incluse dans la biographie qu'il a rédigée avec Dennis Eisenberg et Eli Landau. Lansky a également raconté ses souvenirs de Grodno à l'écrivain Harold Conrad.

Myriam Weiner a gentiment accepté de partager avec moi sa connaissance de la généalogie juive en Europe de l'Est, et m'a aidé à retrouver les dossiers d'Ellis Island.

Le Dr Benjamin Borkaw a suivi les cours de la PS 165 en même temps que Meyer Lansky, et je remercie sa femme, qui est entrée à cette même école un peu plus tard, de m'avoir fait part de ses souvenirs de Brownsville.

Hugh N. Griffith, le directeur de l'école 165, et son assistant, Jay M. Eskin, m'ont aimablement transmis les carnets scolaires des frères Lansky et m'ont fait visiter l'école qui reste un temple de la connaissance au milieu d'énormes problèmes matériels et spirituels.

27. Je remercie le Dr Yosef Burg d'avoir attiré mon attention sur ces connotations symboliques et historiques.

28. Dossier F 396, Grodno. Musée de la Diaspora juive, Tel-Aviv. Le chiffre précis est de 68,7 %.

29. Ibid.

30. Abraham Broide, entretien au kibboutz Kfar Menachem, 12 mai 1988.

31. Zborowski et Hertzog, p. 38

32. Eisenberg *et al*, p. 22, 23.

33. Deutéronome VI, 9.

34. Eisenberg *et al*, p. 23.

35. Vishniac, p. 10.

36. Ibid., p. 11.

37. Aleichem, p. XIV

38. Eisenberg *et al*, p. 25.

39. Harold Conrad, entretien téléphonique, 2 avril 1990.

40. Rabin, « Grodno », p. 130.

41. *Howe, World of Our Fathers*, p. 2.

42. Eisenberg *et al*, p. 17.

43. Bureau du Chevra Kadisha, mont des Oliviers, Jérusalem, 16 décembre 1987.

44. Eisenberg *et al*, p. 17.

45. D'après les rapports de l'INS sur la vie de Meyer Lansky (p. 3-24) d'un document sans titre référencé : Miami, Floride, 22 juin 1959 ; C-2 517 814 ; Urgent, racketteur. Doc. Strike Force 18. Le port de Liepaja apparaît parfois sous le nom de Libava.

46. Eugène Smith, p. 138. Le S.S. Kursk, 7 890 tonnes, sortit en 1910 des chantiers navals de Barclay, Curie, à Glasgow.

47. Eisenberg *et al*, p. 31 ;

48. Le certificat d'arrivée de Meyer Lansky portant la mention : Ellis Island, 26 juin 1926, numéros 74174 et 209559 sur ses papiers de naturalisation (INS), dit que Lansky a débarqué aux États-Unis le 4 avril 1911. Ce doit être une erreur d'écriture, car le registre original d'après lequel il a été établi ne peut être que la liste des passagers se présentant au bureau d'immigration du port. Il contient vingt-neuf informations sur chaque nouvelle arrivée, et l'on peut le consulter aux Archives nationales de Washington D.C. Il indique que les Suchowljansky ont navigué à partir du 21 mars 1911 sur le S.S. *Kursk*, depuis Liepaja, et qu'ils ont atteint le port de New York le 8 avril 1911.

49. Howe, World, p. 47, 48.

50. Rapport du FBI, 26 juillet 1961, Meyer Lansky, MM 92-102, b7c, p. 3.

51. Eisenberg *et al*, p. 32.

52. Les registres scolaires de Meyer Lansky de 1911 à 1914 mentionnent le 28 août 1902 comme étant sa date de naissance. Les dépositions de ses premières arrestations en 1918 ne donnent que son âge (FBI). Le 4 juillet 1902 apparaît pour la première fois en août 1921 dans sa Déclaration d'intention, premier pas dans la procédure de naturalisation. Les détails de ces documents sont fournis, pour la plupart, par Lansky lui-même. D'autres Juifs russes se sont également attribué le 4 juillet comme date de naissance, le magnat d'Hollywood Louis B. Mayer, par exemple.

53. Information recueillie par Paul Sann

54. In World, Howe, p. 138.

55. Entretien avec Mme Benjamin Borkaw, 10 novembre 1988.

56. Les carnets scolaires se trouvent dans les archives de l'école PS 165 à Brooklyn. Les dossiers du FBI et de l'INS en contiennent des retranscriptions, dans lesquelles figurent quelques erreurs.

57. Landesman, p. 161.

58. Ce changement d'adresse est notifié dans le dossier scolaire de Meyer Lansky et c'est sans doute ce qui explique le changement d'école.

59. Entretien avec Mme Benjamin Borkaw, 10 novembre 1988.

60. Entretien avec Mme Benjamin Borkaw, 10 novembre 1988.

61. Buddy Lansky, entretien du 20 juin 1989. Les deux fillettes ont été enterrées au cimetière du mont Carmel, Queens, New York, à côté de leur père, Max (enterré le 11 avril 1939). Lena Lansky mourut à neuf mois, le 28 mars 1915, et Rose à l'âge de seize ans, le 29 avril 1928. FBI : Meyer Lansky, antiracket, 25 septembre 1958, p. 6.

2. Enfance à Grand Street

62. Je remercie Ralph Salerno, qui m'a emmené pour la première fois dans le Lower East Side, et mes autres guides qui ont partagé leur connaissance de ce secteur : Hope Cook, Justin Ferate et Marvin Gelfand.

Arthur Goren, à Jérusalem, m'a guidé parmi les rapports sur la criminalité dans le Lower East Side, conservés aux archives Judah Magnes de l'Université hébraïque, ainsi que dans les travaux de Jenna Weissman Joselit dont le livre, Our Gang, constitue une étude exhaustive de la criminalité juive à cette époque.

Jacqueline Williams m'a piloté de nombreuses fois lors d'expéditions à la recherche d'adresses retrouvées dans les minutes de la *Kehillah*. À partir des Archives municipales de la ville de New York, elle a retracé les plans de lieux reconstruits de nos jours. Je tiens à remercier Kenneth R. Cobb, directeur des Archives municipales de la ville de New York, pour avoir exhumé les minutes des tribunaux où apparaissent les premières mentions des délits de Meyer Lansky.

Ruth J. Abram, présidente du Musée de l'habitat du Lower East Side, a traqué les informations sur le 546, Grand Street et m'a montré la reconstitution de la vie des immigrés que le Musée est en train de dresser. Daniel Bell et son épouse Pearl m'ont guidé vers des sources fiables sur la vie du Lower East Side.

Je dois à Saul Radier, le comptable de Meyer Lansky dans les années cinquante, mes connaissances des mystères et de la logique du craps. David Shapiro, le rabbin de Lansky en Floride, m'a beaucoup aidé, particulièrement avec ses propres souvenirs du choient.

63. Archives du Musée de l'habitat du Lower East Side.

64. Entretien avec Marvin Gelfand, 26 septembre 1989.

65. Bibliothèque de Seward Park, New York, photo d'archives.

66. L'Alliance éducative fut fondée en 1889. L'immeuble sur East Broadway fut ouvert en 1891.

67. Entretien avec Marvin Gelfand, 26 septembre 1989.

68. Belle Lindner Israels, « The Way of the Girl », Survey, vol. 22 (3 juillet 1909), p. 494, cité in A. Fried, p. 16.

69. *Juifs désargentés*

70. Howe, World of Our Fathers, p. 99.

71. Rapport de Newberger à Judah Magnes, 7 avril 1916, p. 6, cité par J. W. Joselit in Our Gang, p. 46.

72. Joselit, *Our Gang*, p. 14.

73. *New York Evening Post*, 18 septembre 1908, p. 4.

74. Judah Magnes, né en Californie en 1877, fut ordonné rabbin en 1900.

Critiqué pour son pacifisme durant la Première Guerre mondiale, il émigra en Palestine en 1922 où il travailla à la fondation d'un État binational judéo-arabe. Il contribua à la création de l'Université hébraïque dont il fut le chancelier et le premier président. Ses documents personnels – dont les rapports de la *Kehillah* – sont aujourd'hui conservés aux archives de l'Université hébraïque de Jérusalem.

75. Liste de cercles transmise à l'attention du commissaire de police entre le 1er juin et le 1er décembre 1914. Doc. Magnes, p. 3 / 1768.

76. Rapport de Schoenfeld à Magnes, 5 janvier 1915. Doc. Magnes. Les archives Magnes renferment une liste longue de quatre pages de mots d'argot de la pègre, 19 novembre, s.d.

77. Entretien avec le rabbin David Shapiro, 5 décembre 1988.

78.Entretien avec Marvin Gelfand, 5 septembre 1989.

79.Le dossier scolaire de Meyer Lansky se trouve maintenant à l'école publique 134, Manhattan.

80. La plaque de la crypte de Benjamin Siegel au Beth Olam Cemetery de Los Angeles indique le 28 février 1906 comme date de naissance et le 20 juin 1947 comme date de sa mort. Cf. Jennings, p. 22.

81. Entretien avec Buddy Lansky, 12 juin 1989.

82. Mémorandum de dossier, 1957. Réf. : U.S. V. Meyer Lansky (INS). Benjamin B. Edelstein. Entretien avec John Barrett, janvier 1957. Doc. Strike Force 18.

83. « Il [Irving Sandler] déclare qu'il a connu le sujet [Meyer Lansky] depuis le jour de l'arrivée de celui-ci aux États-Unis ; qu'ils sont cousins germains, sa mère et le père du sujet étant frère et sœur. » D'après les dossiers de l'INS sur Meyer Lansky, document sans titre référencé : Miami, Floride, 22 juin 1959 ; C-2 517 814 ; urgent ; racketteur, p. 11. Doc. Strike Force 18.

84. Lorsque Doc Stacher rencontra Lansky en Israël au cours des années 1970-1972, ils évoquèrent le bon vieux temps dans le Lower East Side. Lansky dit à son ami Yoskeh Sheiner qu'il avait connu Stacher à New York « à partir de 1910 ou 1915, 1918 ». Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

85. Voir *Lucky Luciano Testament*, Richard Hammer Martin Gosch, La Manufacture de livres

86. Dan, « Meyer Lansky Breaks His Silence », 2 juillet 1971.

87. Rockaway, « Scoundrel Time », p. 13.

88. Entretien avec Yoram Alroy, 16 décembre 1987.

89. D'après les dossiers de l'INS sur Meyer Lansky, p. 14.

90. Du polonais szmata : une loque, ou un morceau de vêtement.

91. Grand Street Boys Association, Programme du troisième dîner annuel, 15 janvier 1921, Hôtel Commodore, New York.

92. D'après les dossiers de l'INS sur Meyer Lansky, p. 14.

93. D'après les dossiers de l'INS sur Meyer Lansky, p. 18. Barrett indique que l'oncle de Lansky était propriétaire de la carrosserie.

94. Déposition de Daniel Francis Ahearn, 15 mars 1957, New York. Doc. Strike

Force 18.

95. D'après Ahearn, lui et Lansky reçurent 500 dollars, ce qui semble peu probable. 500 dollars de 1918 représentent 10 000 dollars actuels.

96. D'après les dossiers de l'INS sur Meyer Lansky, p. 16.

97. Notes du témoignage de Daniel Francis Ahearn. Déposition faite le 4 mars 1957. INS.

98. Conversation téléphonique avec Moses Polakoff, 9 mars 1989.

99. Registre de la cour du Premier District, Manhattan, 9 septembre 1918 au 7 avril 1919 (vol. 40). Archives municipales de la ville de New York.

100. Entretien avec Buddy Lansky, 1er mai 1989.

3. « Un rat gris à l'affût du fromage »

101. Je remercie le juge Joseph Stone qui m'a servi de guide pour dépouiller les registres et les archives du tribunal, seules preuves de l'activité criminelle de Lansky à cette époque, ainsi que Kenneth R. Cobb, des archives municipales, qui m'a transmis rapidement le matériel et m'a aidé à m'y retrouver.

102. La Prohibition n'interdisait pas directement la consommation d'alcool, mais s'en prenait aux fournisseurs et distributeurs. Le 16 janvier 1919, le dix-huitième amendement déclara hors la loi « la fabrication, la vente ou le transport de boissons alcoolisées », et un an plus tard, le Volstead Act (du nom du congressiste Andrew Volstead du Minnesota), mit cette loi en application. La Prohibition prit fin avec le vingt et unième amendement, ratifié le 5 décembre 1933.

103. Rapports d'Abraham Shoenfeld sur le 267, Grand Street, 16 décembre 1913, 16 mai, 3 juillet, 6 juillet, 22 juillet, 27 août 1914. Doc. Magnes, p. 3 / 1788.

104. Quand Lou Smith proposa à Meyer Lansky de se charger de la section des jeux du champ de courses de l'Oriental Park à La Havane, en 1937, ce dernier se fit accompagner par un autre Juif, de vingt ans son aîné, qui avait une grande expérience des maisons de jeux, Al Levy. Selon Lansky, c'est avec l'aide de Levy qu'il monta le Gran Casino Nacional ainsi que le casino des champs de courses. *Ma'ariv*, IIe partie.

105. Peterson, *The Mob*, p. 89.

106.Cour suprême. Rapport final de Samuel Seabury, New York, 28 mars 1932. Archives municipales de New York.

107. Cité dans Joselit, *Our Gang*, p. 142.

108. Le véritable nom de Schultz était Arthur Flegenheimer. Waxey Gordon s'appelait auparavant Irving Wexler.

109. Voir *Oncle Frank*, Léonard Katz, La Manufacture de livres

110. Témoignage d'Estelle Siegel, 12 février 1959. D'après les dossiers de PINS sur Meyer Lansky, document sans titre référencé : Miami, Floride, 22 juin 1959 ; C-2 517 814 ; urgent ; racketteur. Doc. Strike Force 18.

111. Morris Sidwirth, « Re Moe Sedway ». Dossier du district attorney de Kings County, Box 7. Archives municipales de New York.

112. « Supreme City : New York in the 1920's », American Heritage, novembre 1988, p. 62.

113. U.S. V. Meyer Lansky. Témoignage de John Barrett, janvier 1957, p. 2. Doc. Strike Force 18.

114. Le quartier général de Luciano était situé dans une entreprise de camionnage appartenant à Al Marinelli, dont Luciano favorisa plus tard la carrière politique au sein de Tammany. Ralph Salerno, lettre à l'auteur, 18 avril 1991.

115. U.S. V. Meyer Lansky. Témoignage de John Barrett, janvier 1957, p. 2, 3. Comme Cannon Street, Goerck Street a disparu après la Seconde Guerre mondiale.

116. Entretien de l'auteur avec des associés de Jake et Meyer Lansky.

117. Entretien avec Buddy Lansky, 27 mars, 10 avril et 25 juillet 1989.

118. Déposition de Jake Harmatz, propriétaire du Ratner, 30 juin 1954. D'après les dossiers de PINS, p. 14, 15.

119. Les meilleurs documents sur le « *Silent Syndicate* » de l'Ohio ont été rassemblés par Hank Messick dans le livre du même titre.

120. Déposition sous serment de Daniel Francis Ahearn, 15 mars 1957. INS.

121. Registre du tribunal de Long Island, volume commençant le 7 novembre 1927, n°* 1708, 1709, 1710, 6 mars 1928. Archives municipales de New York.

122. U.S. V. Meyer Lansky. Mémorandum, dossier n° 2271-74174, 29 janvier 1953. Doc. Strike Force 18.

123. Ibid. « Il refusait d'identifier Lansky et Siegel, car il avait peur pour la vie de ses deux frères. »

124. Dan, « Meyer Lansky Breaks His Silence », 2 juillet 1971.

125. Ibid. Voir également l'entretien avec Moses Polakoff, 11 août 1988.

126. Il existe deux versions de ces comparutions devant le tribunal, qui, sans se contredire, ne coïncident pas parfaitement : celle du Service d'immigration et de naturalisation, établie en 1951, et celle du FBI datant des années soixante, qui font partie des documents rassemblés par Strike Force 18 et envoyés en Israël en 1971. À l'exception de l'excès de vitesse et de la violation du Volstead Act de 1931, tous les détails sont confirmés par les registres originaux de la cour.

127. Kenneth C. Shelver à Olaf W. Osnes, 12 janvier 1959.

128. Ibid. Voir aussi New York World Telegram, 1er octobre 1927, p. 1, et le rapport de la cour de Manhattan, 9 mars 1928, Docket 101.

129. FBI. NY 92-660, 26 décembre 1957. Meyer Lansky, Anti-Racketeering, p. 7.

130. Katcher, p. 2, 3.

131. *New York World Telegram*, 5 et 6 novembre 1928.

132. Ibid. 5 novembre 1928.

133. Katcher, chapitre 24.

134. Charles Luciano, Box 13, folder 2. Lucania, interrogatoire de M. Dewey,

6006-6016, Archives municipales de New York.

135. Anslinger et Oursler, p. 102.

136. Voir *Homme d'Honneur*, Joseph Bonnano, La Manufacture de livres.

137. *New York Herald Tribune*, 12 septembre 1931.

138. La version la plus courante de ce meurtre veut que Lucky Luciano soit allé au restaurant avec Joe the Boss ce soir-là. Après le meurtre, il attendit tranquillement les policiers et leur dit qu'il se trouvait aux toilettes au moment de la fusillade, (voir Maas, p. 103). Cela semble pourtant très improbable. Il est plus vraisemblable de penser que Luciano avait organisé ce repas. Il a peut-être accompagné Masseria, mais au restaurant sa présence n'est mentionnée ni dans le rapport de police ni dans les articles de presse publiés au moment des faits, or ce n'est pas un personnage qu'on pouvait facilement oublier.

139. *New York Herald Tribune*, 12 septembre 1931.

140. Bonanno, p. 139. « Luciano m'a dit qu'il avait été obligé de se débarrasser de Maranzano, car celui-ci avait engagé un tueur à gages, Vincent Coll, pour l'éliminer. »

141. Davis, « *Things* », 5 août 1939, p. 44.

142. On a dit que Meyer et Luciano se trouvaient à Chicago pour la préparation de la convention démocrate qui conduisit à la nomination de Roosevelt en juin 1932. Une seule chose est certaine : Lansky et Luciano ont été arrêtés le 19 avril 1932 à Chicago par le lieutenant Kelly.

143. Voir Chandler, p. 160, pour l'une des versions de ce mythe.

144. FBI, *Chronological History of La Cosa Nostra*, p. 111.

145. Pour plus de détails sur la communauté juive et le crime dans les années trente, voir Fried, chapitre 3.

146. Voir Roemer, *Man against the Mob*, pour plus de détails sur les successeurs de Capone.

147. Pour plus de détails sur ces changements, se reporter à FBI, *Chronological History of La Cosa Nostra*, p. 296-305.

148. Davis, « *Things* », 5 août 1939, p. 44.

4. « Nous n'avons manqué de rien »

149. Entretien avec Anne Lansky. D'après les rapports de l'INS sur la vie de Meyer Lansky (p. 3-24) d'un document sans titre référencé : Miami, Florida, 22 juin 1959 ; C-2 517 814 ; Urgent, racketteur. Doc. Strike Force 18.

150. Mémorandum, 25 juillet 1958. « Facts and Discussion », p. 2. INS.

151. Harold P. Shapiro à Kenneth C. Shelver, obj. : Mesures d'éventuelle dénaturalisation de Meyer Lansky, 28 avril 1951, p. 3. INS.

152. U.S. V. Lansky, Civ. 81-205, U. S. Distria Court, District de New York Sud, 19 février 1953.

153. Dan, « Meyer Lansky Breaks His Silence », 5 juillet 1971.

154. Entretien avec Buddy Lansky, 23 mars 1989.

155. Entretien avec Moses Polakoff, 11 août 1988.

156. Entretien avec Buddy Lansky, 23 mars 1989.

157. Entretien avec Malana Mason, 24 juillet 1990.

158. Entretien avec Buddy Lansky, 3 avril 1989.

159. Ces deux équipes ont changé de ville : les Braves sont à Milwaukee et à Atlanta, les Giants à San Francisco.

160. Entretien avec Buddy Lansky, 23 mars 1989.

161. Procès en divorce Anne Lansky / Meyer Lansky, Dade County, Floride, n° 106443-F, 30 janvier 1947.

162. Entretien avec Buddy Lansky, 23 mars 1989.

163. Lettre d'Isabelle Schlossman Lerner à l'auteur, 29 novembre 1988.

164. Entretien avec les médecins qui ont suivi Mme Lansky à la demande de Meyer et Jake Lansky.

165. Entretien avec Buddy Lansky, 27 novembre 1989.

166. Entretien avec Buddy Lansky, 23 mars 1989.

5. « Le jeu révèle le cœur de l'homme »

167. L'histoire passionnante des Lake houses de Saratoga n'a malheureusement jamais donné lieu à la moindre enquête, étude, ou monographie digne de ce nom. Je suis très reconnaissant envers le juge Michael Sweeney et Mme Sweeney pour leur aide. Le juge Sweeney était un associé de Jim Leary, responsable républicain du comté de Saratoga. Pendant des années, Béatrice Sweeney fut l'historienne de Saratoga Springs. Le Dr Martha Stonequist, l'historienne actuelle de la ville, s'occupe avec enthousiasme des archives qui contiennent des coupures de journaux fort intéressantes, bien que pas toujours datées. J'ai également bénéficié de l'aide de nombreuses personnes, croupiers, directeurs, employés qui ont été impliqués dans les opérations de Saratoga Lake, mais qui, aujourd'hui encore, préfèrent garder l'anonymat.

Jim Kilby, professeur à l'université du Nevada, m'a aidé à dépouiller les statistiques et à comprendre les pratiques des casinos. Le paragraphe concernant le FBI et les bandits motorisés s'appuie sur les travaux exceptionnels de Richard Gid Powers. Les passages sur les racketteurs doivent beaucoup à une thèse de l'époque, exhumée par Jacqueline Williams, *Hands in Your Pockets* [La main dans vos poches], d'Edward R. Finch Jr, ainsi qu'à l'article sur le racket rédigé par Murray Gurfein dans l'*Encyclopaedia of the Social Sciences* (réédité dans Tyler, p. 181-189).

Les comptes rendus de procès antérieurs au procès de Lucky Luciano, présidé par Thomas Uewey, se trouvent dans les archives municipales de New York.

168. Messick, *Silent Syndicate*, p. 93.

169. Samuel Bronfman, fondateur de la distillerie Seagram devenu dans les années soixante un des plus puissant distributeur international de boissons alcooliques.

170. Pour un bon aperçu de la vie de Bronfman, Rosensteil et les autres bootleggers rentrés dans la légalité, voir Haller, « *Bootleggers as Businessmen* ».

171. La déclaration de faillite fut remplie le 2 mars 1935. Messick, Silent Syndicate, p. 126.

172. Aaron Sapiro devint célèbre en 1924, quand le constructeur automobile Henry Ford publia une série d'articles attaquant la coopérative agricole que Sapiro avait organisée dans trente-deux États. Ford dénonçait Sapiro comme un vulgaire racketteur juif. Sapiro intenta un procès en diffamation, demandant des excuses publiques pour lui-même et pour la communauté juive. Pourtant, les registres de la Molaska montrent que Sapiro est à l'origine de placements illégaux, derrière une couverture officielle, pour le compte de Meyer Lansky, Moe Dalitz, Sam Tucker et d'autres bootleggers. En 1934, il fut traduit en justice avec notamment Al Capone, pour avoir détruit des ateliers de teinturerie. Ils furent acquittés car l'un des témoins essentiels se suicida avant le procès. Ford n'avait peut-être pas entièrement tort.

173. Témoignage d'Anne Lansky, p. 8. Procès en divorce, Dade County, Floride, n° 106443-F, 30 janvier 1947.

174. Entretien avec le juge Michael et Béatrice Sweeney, 8 août 1988.

175. « Saratoga Venture », p. 2. Dossiers d'Eisen et Eisen, experts-comptables. Dossier du District Attorney de New York, Box 410. Archives municipales de New York.

176. O'Connor à Hogan, 31 mars 1948, 95-97, dossiers du District Attorney de New York, Box 410.

177. Voir *J.E. Hoover Confidential*, Anthony Summers, La Manufacture de livres

178. L'Oxford English Dictionary attribue le sens de fraude ou vol au mot « racket » dès 1812.

179.Les premières arrestations de Luciano concernaient le trafic de drogue. Harry Anslinger, directeur de la Brigade des stupéfiants, affirme que Luciano fut un dealer toute sa vie. Malgré la faiblesse des preuves, il est probable que le réseau de prostitution dans lequel il était impliqué au cours des années trente se trouvait lié à un trafic de drogue.

180. Sann. Cette affirmation a été confirmée par le rapport de la Brigade des stupéfiants adressé au FBI le 29 juillet 1958.

181. Walter Lippmann, « *The Underworld* », p. 67.

182. Pour en savoir plus sur Valentine, voir *Honest Cop*, de Lowell M. Limpus.

183. *New York Times*, 14 octobre 1934.

184. Voir Richard Norton Smith, p. 159-160, pour plus de détails sur ce discours radiophonique.

185. Pour la transcription totale des derniers mots de Schultz, voir Sann, p. 55-64.

186. Charles « the Bug » Workman fut condamné à une longue peine de prison ; Emmanuel « Mendy » Weiss ne comparut jamais car il passa sur la chaise électrique pour un autre meurtre. Ces deux hommes étaient des associés de Lepke Buchalter, et le meurtre de Dutch Schultz est généralement attribué à la « Murder Inc. ». Pour un compte rendu détaillé, voir Sann.

187. *New York Times*, 26 octobre 1935, p. 1.

188. Les générations nourries de la légende des *Incorruptibles* pensent que le premier d'entre eux est Eliot Ness, l'ennemi juré d'Al Capone. Mais, en fait, son équipe s'est contentée de harceler Capone, et c'est l'IRS (la direction des Impôts) qui finit par le faire comparaître en justice et condamner. À l'époque, Eliot Ness était inconnu en dehors de Chicago, et c'est la série télévisée de 1959 qui en a fait un héros national.

6. Les tripots de luxe

189. On a peu écrit sur les tripots de luxe. La meilleure introduction se trouve dans le Scarne's Complète Guide to Gambling. Des entretiens officieux avec d'ex-joueurs professionnels forment la base de ce chapitre. Benny Binion m'a aimablement accordé une longue interview en novembre 1989, peu de temps avant sa mort. Philip Weidling, journaliste et spécialiste de l'histoire de Fort Lauderdale, m'a fait part de ses souvenirs de la Plantation. Je remercie Bob Flood et Wally Provost pour leurs recherches sur la période que Lansky a passé à Council Bluffs. Mme Margaret Reid m'a expliqué le travail exécuté par Lou Smith à La Havane. Ancienne vice-consul de Grande-Bretagne à Cuba, elle travaillait à la salle de presse du champ de courses. June Depp, huissier à Hallandale, m'a autorisé à consulter les registres du tribunal de 1927-1941. Ma reconnaissance va à Joseph Varon, avocat de Meyer et Jake Lansky et de Vincent Alo. Il prépare actuellement un livre sur le jeu en Floride.

190. Entretien avec Harold Conrad, 12 septembre 1988.

191. On trouvera une rapide description du Barn dans le Scarne's Complète Guide to Gambling, p. 207-208. D'après Scarne, le Barn fut « le casino le plus lucratif de toute l'histoire du jeu clandestin ». Il évalue ses bénéfices annuels à 10 millions de dollars.

192. Dossiers d'Eisen et Eisen, experts-comptables. Dossier du District Attorney de New York, Box 410. Archives municipales de New York.

193. On avait envisagé d'installer des maisons de production cinématographiques dans cet Hollywood de Floride qui fut le lieu de résidence de Jake Lansky et de Jimmy Alo – et de Meyer Lansky pendant un moment. Mais les producteurs se rendirent rapidement compte que l'on ne pouvait y tourner toute l'année. Avant l'invention de l'air conditionné, le sud de la Floride était invivable en été.

194. Hallandale doit son nom au promoteur immobilier d'origine suédoise Luther Hallandale, v amena de nombreux Scandinaves à s'installer dans la région à la fin des années 1890.

195. Entretien avec W. C. Moffitt Jr, 22 mars 1988.

196. Gordon et Gordon, p. 109 et 194.

197. Extraits des rapports du Comité sur le crime de l'État de New York, 1970, datés 24 août 1971. Min. Justice.

198. Entretien avec Joseph Varon, 9 juin 1989.

199. Entretien de l'auteur avec un associé de Vincent Alo.

200. Entretien avec Joseph Varon, 9 juin 1989.

201. Dossiers d'Eisen et Eisen, experts-comptables. Voir p. 33-36 pour le détail des sommes versées aux œuvres et organisations locales. Archives municipales

de New York.

202. Entretien de l'auteur avec un croupier qui travailla pour Ben Marden à New York et en Floride.

203. « Re Moe Sedway ». Doc. du District Attorney de Kings County. Archives municipales de New York.

204. Entretien avec Benny Binion, 18 novembre 1989 et avec Cliff Jones, 21 novembre 1989.

205. Registre du tribunal municipal d'Hallandale, affaire n° 499, p. 250.

206. Registre du tribunal d'Hallandale, 1927-1941

207. Entretien avec Joseph Varon, 2 décembre 1988. Les archives du tribunal d'Hallandale pour cette période ont été détruites.

208. FBI, Omaha, 10 avril 1958. Meyer Lansky, Anti-Racketeering, OM 92-112, p. 11. FBI.

209. Article de Wally Provost, *Omaha World Herald*, 6 juin 1974.

210. Lettre de Wally Provost à l'auteur, 28 juin 1988.

211. Dans sa demande pour un passeport américain en 1949, Meyer Lansky déclare avoir habité à Cuba de décembre 1938 à mars 1939 et de décembre 1939 à mars 1940. Dossier sur Meyer Lansky, WFO-92-138. Bur. Passeports.

212. FBI. *Chronological History of La Cosa Nostra*, p. 303.

213. Dan, « *Meyer Lansky Breaks his Silence* », 4 juillet 1971.

214. .Entretien avec Buddy Lansky, 26 juin 1989 et 4 octobre 1989.

7. « Comptez sur moi, c'est une question de patriotisme »

215. La documentation volumineuse et fort précise sur la collaboration entre les services de renseignement de l'U.S. Navy et Lucky Luciano, Meyer Lansky et la pègre, nous est fournie par un rapport de William B. Herlands, du 17 septembre 1954. Jamais publié, il resta secret jusqu'en 1977, pour les raisons que nous expliquons dans ce chapitre. Ce rapport, ainsi que les témoignages et les preuves sur lesquels il se fonde, se trouve dans les dossiers de Thomas E. Dewey, à l'université de Rochester, New York. Je remercie Moses Polakoff de m'avoir fait part de ses souvenirs de l'époque, et de m'avoir parlé de son rôle considérable dans cet épisode. Les recherches de William Herlands furent intelligemment condensées et complétées par Rodney Campbell dans The Luciano Project. L'article d'Allan Block, « *A Modern Marriage of Convenience : A Collaboration Between Organized Crime and U.S. Intelligence* », est une critique drastique des travaux de Herlands et souligne en particulier l'anticommunisme d'Haffenden dans ses rapports avec les gens des quais.

216. Jennings, p. 69. C'est là que se trouve la source de cette histoire souvent racontée.

217. Dan, « *Meyer Lansky breaks his Silence* », 2 juillet 1971.

218. Entretien avec le juge Joseph Stone, 7 juillet 1990. Pour plus de détails sur Perlman, voir le *New York Times* du 30 juin 1952.

219. Dan, « *Meyer Lansky breaks his Silence* », 2 juillet 1971.

220. Voir Maxtone-Grahame, p. 361-392, pour un excellent compte rendu qui évoque toutes les possibilités de sabotage. Je remercie John Maxtone-Grahame pour son aide et les informations qu'il m'a transmises sur sa correspondance avec J. Edgar Hoover.

221. Rapport de Herlands, p. 88. Doc. Dewey, Séries 13, Box 13.

222. *New York Daily News*, 9 janvier 1941.

223. Témoin : Moses Polakoff, 21 juin 1954, p. 8. Doc. Dewey, Séries 13, Box 13

224. Témoin : Moses Polakoff, p. 9.

225. Cet enthousiasme à servir son pays n'était pas rare parmi les pairs de Meyer. Son ami Doc Stacher réussit à s'engager. Moe Dalitz, le bootlegger de Cleveland entra dans l'armée comme 2e classe et en sortit capitaine. Les bootleggers Dave Berman, de Minneapolis, et Charles Barron, de Chicago, ayant été rejetés, allèrent au Canada et rejoignirent les forces de l'Empire britannique. Barron, qui travailla avec Lansky dans les années cinquante, fut respectueusement appelé « colonel » Barron durant le restant de ses jours. Sélective Service Questionnaire, order n° 10902, 6 juillet 1942. INS.

226. Douze ans plus tard, Meyer Lansky ne se souvenait pas que sa rencontre avec Haffenden avait eu lieu directement après ce petit déjeuner. Mais les témoignages de Polakoff et Gurfein le contredisent sur ce point.

227. Déposition de Vernon A. Morhous, p. 2. Doc. Dewey, Séries 13, Box 13.

228. « Une chose indéniable, c'est la prédominance actuelle des Italiens et des Italo-Américains », Swanstrom, p. 9.

229. Rapport de Herlands, p. 60. Morhous signale onze visites de Lansky, mais d'autres témoignages laissent entendre qu'il est venu plus souvent, même si son nom n'est pas toujours cité.

230. Témoin : Moses Polakoff, p. 29.

231. Témoin : Meyer Lansky, p. 19.

232. *New York Times*, 3 janvier 1942.

233. Témoignage de Jeffrey J. Robertson, cité par Campbell, p. 204.

234. *New York World Telegram*, 22 mai 1945.

235. Lettre du capitaine de vaisseau Wallace B Philipps à Jeffrey Robinson, responsable des libérations conditionnelles, citée dans Campbell, p. 22.

236. Témoignage de Joseph Healy, cité dans Campbell, p. 228.

237. Témoin : Moses Polakoff, p. 34.

238. Voir Eisenberg *et al.*, p. 223-226, pour une des versions de cette légende.

239. Témoin : Moses Polakoff, p. 59.

8. « C'est peut-être de ma faute »

240. Ce chapitre est basé sur des entretiens avec la famille et sur les témoignages du procès en divorce, Dade County, Floride, n° 106443-F, 30 janvier et 3 février 1947, référencés ci-après Doc. Divorce.

241. Témoignage d'Anne Lansky, Doc. Divorce, p. 13.

242. Ce fait est mentionné dans les témoignages du procès. En ce qui concerne la liaison de Meyer à Council Bluffs, elle a été rapportée par un de ses collègues de jeu, « le Baron », à Wally Provost, journaliste de l'*Omaha World Herald*, le 6 juin 1974. Lettre de Wally Provost à l'auteur, 28 juin 1988. » Les preuves concernant la dernière liaison de Meyer à Miami Beach sont faibles. Plusieurs informateurs affirmèrent à l'auteur que Meyer avait une maîtresse. Mais il peut s'agir d'une de ces rumeurs qui couraient sur Lansky à la fin de ses jours.

243. Entretien avec Buddy Lansky, 5 juin 1989.

244. Témoignage d'Anne Lansky, p. 13.

245. Entretien avec Meyer Lansky II, 10 septembre 1990.

246. Entretien avec Myra Lansky, 16 janvier 1990.

247. Témoignage de Jake Lansky, Doc. Divorce p. 4, 6.

248.Témoignage d'Anne Lansky, p. 6 sq.

249. Entretiens avec Buddy Lansky, 24 avril et 8 mai 1989.

250. Rapport de l'IRS, p. 24, 25. Doc. Strike Force 18.

251. Entretien avec Buddy Lansky, 16 octobre 1989.

9. « Benny Siegel, il n'y allait pas de main morte ! »

252. La description d'Hallandale dans les années quarante s'appuie largement sur des entretiens et une correspondance suivie avec des personnes qui ont participé à cette ère de grande consommation pendant la décennie qui suivit la Seconde Guerre mondiale : en particulier Joseph Baum, Jesse Martin, W.C. « Bill » Moffitt Jr., le rabbin David Shapiro, Joseph Varon, Philip Weidling, ainsi que beaucoup d'autres. Je remercie Cooper Kirk, Smart Mclver et Mike Phillips d'avoir mis leurs recherches à ma disposition.

La Commission Kefauver s'est également beaucoup intéressée à cette période. Les archives de la Fort Lauderdale Historical Society et de la Broward County Historical Commission comportent des documents concernant l'âge d'or du jeu, sujet toujours délicat, dont certaines personnes refusent encore de parler.

Las Vegas est presque aussi réservée sur son propre passé, mais Benny Binion, Arturo Gilbert, Dennis Gomes, Oscar Goodman, Cliff Jones, Mort Saiger, William S. Weinberger et Lou Weiner ont fait tout leur possible pour m'aider. L'université du Nevada m'a également fourni de nombreux articles et transcriptions de témoignages oraux qui apportent un éclairage différent sur l'industrie du jeu. Je remercie les professeurs Jim Kilby et Bill Thompson, ainsi que Susan Jarvis et David Robrock de la bibliothèque James R. Dickinson de Las Vegas. George Kennedy m'a fait part de ses souvenirs concernant sa collaboration avec Billy Wilkerson et Bugsy Siegel.

L'*Arizona Project* est un exemple remarquable de journalisme collectif, provoqué par le meurtre de Don Bolles, journaliste de l'*Arizona Republic* en 1976. Des journalistes venus de l'Amérique tout entière se rendirent dans l'Arizona pour poursuivre ses recherches et prouver qu'un meurtre ne mettrait pas fin à leur travail. Les articles qui s'ensuivirent éclairent d'un jour nouveau les problèmes de l'Arizona, mais aussi les débuts de Las Vegas. Le rapport complet,

intitulé *Arizona Project*, se trouve à l'université du Missouri, Columbia, école de journalisme.

Ce chapitre doit beaucoup à Harold Conrad qui m'a accordé de nombreux entretiens. Il a relaté ses souvenirs *dans Dear Muffo : 35 Years in the Fast Lane*. Je recommande chaudement cette lecture passionnante et amusante à tous ceux qui désirent en savoir plus sur George Woods, Joe Adonis et Lucky Luciano, ainsi que sur Al Capp, Mohammed Ali, le duc de Windsor, et toutes les personnalités qui comptaient entre 1947 et 1982.

253. Entretien avec Joe Russell, 22 août 1990.

254. Carlton Montayne, « County-Wide Blackout Closes Gambling Room in Brodward », *Miami News*, 13 février 1948. En réalité, cette estimation fut faite une fois que les trente-deux établissements eurent temporairement cessé leurs activités, après une injonction de Dwight C. Rogers contre le Colonial Inn en février 1948.

255. D'après Eisen et Eisen, experts-comptables. Dossiers du district attorney, Box 410, Archives municipales de New York.

256. Pour plus de détails sur la campagne de Lee Hills contre le crime organisé, pour laquelle le *Miami Herald* se vit attribuer le prix Pulitzer, voir *Smiley*, chapitre 22.

257. Entretien avec Joseph Varon, 9 juin 1989.

258. Témoignage de Walter Clark, mai 1950, Kefauver, 1re partie, p. 452.

259. Lettre de Philip Weidling à l'auteur, 16 avril 1988.

260. Prospectus électoral de Walter Clark, Fort Lauderdale Historical Society.

261. Entretien avec Harold Conrad, 12 septembre 1988.

262. Lettre de Philip Weidling à l'auteur, 16 avril 1988.

263. Entretien avec Joseph Varon, 9 juin 1989.

264. Eisen et Eisen, p. 33, 34.

265. Chèques annulés sur le compte du restaurant Greenacres, par la First National Bank de Hollywood, novembre 1946-mars 1949. Dossier du district attorney de New York. Archives municipales de New York.

266. Cuddy, p. 142.

267. Témoignage de Walter Clark, mai 1950, Kefauver, p. 466.

268. Ben C. Eisen, pour George Sadlo, à l'inspecteur des impôts, P.O. Box 4760, Jacksonville, à l'attention du district attorney Highgate, 20 juillet 1948. Inventaire Eisen et Eisen.

269. Entretien avec Harold Conrad, 2 avril 1990.

270. *Ibid.*, 26 septembre 1989.

271. Conrad, *Meyer Lansky*, p. 60.

272. Entretien avec Harold Conrad, 18 juillet 1988.

273. Article de Wally Provost dans le *Omaha World Herald*, 6 juin 1974.

274. William J. Moore, « Pionneer Developper on the Las Vegas Strip », 29 août

1981, programme d'histoire, université du Nevada.

275. Kaufman, « *The Best City of them all* », p. 171.

276. Voir Wright, World Warll and the Emergence of Modem Las Vegas, pour une excellente synthèse.

277. Entretien avec George Kennedy, 4 septembre 1990.

278. Ce chiffre est une estimation. IRS, rapport sur la criminalité, p. 5.

279. Lester Ben « Benny » Binion, « Some Recollections of a Texas and Las Vegas Gaming Operator », p. 21. Programme d'histoire, université du Nevada.

280. Entretien avec Lou Weiner, 21 novembre 1989.

281. Entretien avec Cliff Jones, 21 novembre 1989.

282. Entretien avec Harold Conrad, 2 avril 1990.

283. Reid and Demaris, p. 27.

284. Entretien avec le Dr Seymour J. Gray, 1er mars 1990.

10. « Je ne me fais pas passer pour ce que je ne suis pas »

285. Teddy Lansky indiqua à Paul Sann qu'elle était née le 10 novembre 1910. Mais, en juin 1949, lors de sa demande de passeport, elle donne comme date de naissance le 18 novembre 1907. Bur. passeports.

286. Blanches colombes et Vilains messieurs.

287. Rencontre de l'auteur avec Mme Meyer Lansky, 26 juillet 1988.

288. Sann. II est possible que Teddy confonde. Elle se souvient avoir eu son premier rendez-vous avec lui en août 1948. Or la saison des crabes en Floride du Sud ne commence pas avant octobre.

289. Entretien avec Joseph Baum, 5 décembre 1988. Voir également la lettre de Joseph Baum à Yoram Alroy datée du 14 juillet 1971, dans laquelle Baum appuie la demande d'installation en Israël de Meyer Lansky. Doc. Cour suprême d'Israël. Bureau du Premier ministre, Jérusalem.

290. Entretien avec Howard Shapiro, 1er avril 1991.

291. Entretien avec Harold Conrad, 26 septembre 1988.

292. Entretien avec Joseph Baum, 5 décembre 1988.

293. Demande de passeport de Meyer et Thelma Lansky, 15 juin 1949. Bur. passeports.

294. Entretien avec Buddy Lansky, 23 mars 1989.

295. Entretien avec Vincent Mercurio, 10 octobre 1990.

296. *New York Times*, 24 avril 1980.

297. Entretien avec Vincent Mercurio, 10 octobre 1990. A la fin des années quarante, il y avait des Trans-Lux Newsreel Theaters sur Broadway et Madison Avenue.

298. Témoignage de Meyer Lansky, octobre 1950. Kefauver, Part 7, p. 603.

299. Témoignage de Moses Polakoff, avec Meyer Lansky, octobre 1950.

Kefauver, Part 7, p. 602-603.

300. « Imaginez que les réparations s'élèvent à 15 dollars par mois. L'entretien, les disques, les aiguilles, les gamins qui fauchent des pièces, vous coûtent 12 dollars par semaine. Si vous faites marcher la machine pour moins de 20 dollars par mois, vous êtes forts. Tout endroit qui rapporte Î5 dollars par semaine est un bon placement. » Déposition de John Kennedy devant Bernard Yar-row, Assistant District Attorney, le 24 septembre 1941. Divers – Rackets, p. 1. Dossiers du District Attorney de New York, Box 304. Archives municipales de New York.

301. Témoignage d'Albert Denver, décembre 1958. Sénat. Final Report of the Select Committee on Improper Activities in the Labor or Management Field, Part 45, p. 16759.

302. Bill Barol, « The Wurlitzer 1015 », American Heritage, septembre / octobre 1989, p. 28.

303. Témoignage de Harold Morris, décembre 1958. Sénat. Final Report of the Select Committee on Improper Activities in the Labor or Management Field, Pan 45, p. 16768.

304. Déposition de John Kennedy devant Bernard Yarrow, Assistant District Attorney, le 24 septembre 1941. Divers – Rackets, p. 1-6.

305. *New York Times*, 11 février 1959.

306. Entretien avec Buddy Lansky, 17 avril 1989.

307. Témoignage de George Goldstein, août 1950. Kefauver, Part 7, p. 145.

308. Brigade des Stupéfiants, Rapport de l'agent John H. Hanly, 28 juin 1949. Doc. Strike Force 18.

309. Voir, pour la levée de l'embargo, télégramme du Département d'État à l'ambassade des États-Unis à La Havane, 24 février 1947. Doc. Dpt État. Archives nationales.

310. Luciano quitta Cuba le 20 mars 1947 à bord du cargo turc le S.S. Bakir, qui arriva à Gênes le 12 avril 1947. Lettre du consulat des États-Unis à Gênes, 15 avril 1947, adressée au ministère des Affaires étrangères, Washington. Box 4088, Doc. Dpt État.

311. Lettre d'Anslinger, 21 février 1947, ministère des Finances, au ministère des Affaires étrangères, Washington. Cette lettre montre bien qu'Anslinger n'avait aucune preuve des activités de Luciano. Doc. Dpt État.

312. Brigade des stupéfiants, rapport de l'agent John H. Hanly, 28 juin 1949, p. 3.

313. *New York Sun*, 28 juin 1949.

314. Entretien avec le Dr Seymour Gray, 1er mars 1990.

SECONDE PARTIE

Le Président-Directeur général

11. « Amérique, réveille-toi ! »

315. En eux-mêmes, les rapports de la commission Kefauver fournissent des

preuves. Daniel Bell fut le premier à soumettre le travail de la commission sénatoriale à une étude critique. Dans The Kefauver Committee and the Politics of Crime, 1950-1952, William Howard Moore nous présente une analyse exhaustive, la plus récente, sur laquelle nous nous sommes appuyés dans ce chapitre.

316. Entretien avec l'auteur. Boggs deviendra plus tard maire de Hollywood.

317. Carlton Montayne, « Countywide Blackout Closes Gambling Rooms in Broward », Miami

318. Philip Weidling, lettre à l'auteur, 16 avril 1988.

319. *Time*, 28 novembre 1949, p. 27.

320. Ralph Salerno, lettre à l'auteur, 17 avril 1991. Aurelio a pris sa retraite le 31 décembre 1967 et mourut le 5 janvier 1973.

321. George Wolf, l'avocat en question, relate cet épisode dans son livre, *Frank Costello : Prime Minister of the Underworld*, p. 148-152.

322. Wolf et DiMona, p. 152.

323. *Collier's*, 2 avril 1947, p. 16-17, 26-33 et 19 avril 1947, p. 33-44.

324. Time, 17 octobre 1949, p. 27.

325. Cette conversation eut lieu lors d'une réunion de la commission McFarland, le 28 avril 1950, examinant une loi destinée à interdire le transfert d'informations concernant le jeu. Sénat, Transmission of Gambling Information, p. 480.

326. Entretien avec Vincent Mercurio, 10 octobre 1990.

327. Rapport de filature, 20 septembre 1950. Dossier du district attorney, Box 409, assignations. Archives municipales de New York.

328. Témoignage de Meyer Lansky, octobre 1950, Kefauver, Part 7, p. 148.

329. Entretien avec Moses Polakoff, 11 août 1988.

330. Rudolph Halley est mort en 1956, à quarante-trois ans. *New York Times*, 20 novembre 1956.

331. Les sessions se prolongeaient parfois tard dans la soirée. Costello témoigna les 13,14,15,16,

19, 20 et 21 mars 1951.

332. Moore, p. 192

333. Témoignage de Meyer Lansky, mars 1951. Kefauver, Part 7, p. 605.

334. Pour plus de précision sur le fonctionnement du cinquième amendement, voir Johnny H. Killian, *The Constitution of the United States of America ; Analysis and Interpretation* (Annotations of Cases Decided by the Supreme Court of the United States to July, 2, 1982). Washington, Bibliothèque du Congrès, 1987.

335. Les copies de ces documents se trouvent dans les dossiers du district attorney de New York, sous la référence Kefauver. Dossiers du district attorney, Box 410. Archives municipales de New York.

336. Témoignage de Harry Anslinger, juin 1950. In Ibid., 2^{e} partie, p. 89.

337. Transcription par l'auteur d'une déclaration de Hoover, Universal Newsreel, 27 mars 1951.

Universal Newsreel Library, Archives nationales, vol. 24, n° 442.

12. « Tu n'as rien remarqué de bizarre chez Marvin ? »

338. Scarne, Mafia Conspiracy, p. 35.

339. FBI, NY 92-660, Dossiers sur Meyer Lansky, State Police, Troy, New York. FBI.

340. Entretien avec Moses Polakoff, 11 août 1988.

341. « Lansky Selects Holy Bible for Jail Reading », Doc. s.d., Bureau de l'historien de la ville, Saratoga Springs.

342. Entretien avec Gerard King, 25 mai 1991.

343. Rapport de l'IRS, p. 39. Doc. Strike Force 18.

344. Rapport de l'IRS, p. 40. Les chiffres exacts sont les suivants : prix de vente, 22 136,18 $; prix d'achat, 6 796,75$; bénéfice, 15 339,43$.

345. La plupart des clubs de jeux fermèrent, mais pas tous. Ceux de Covington et de Newport, dans le Kentucky, ne fermèrent qu'en 1961, après l'élection du shérif George Ratterman.

346. Voici la liste complète : Meyer Lansky, Jake Lansky, Vincent Alo (Jimmy Blue Eyes), George Sadlo, William Bischoff (Lefty Clark), Claude Litteral, Samuel Bratt, Frank Shireman, Louis Oliver et Paul Alexander, ces deux derniers dirigeants le It Club, près de Fort Lauderdale. Les dix hommes plaidèrent coupables. *Miami Herald*, 17 septembre 1950.

347. Dans une déclaration sous serment faite à l'IRS (juridiction de New York) le 15 décembre 1955, Meyer Lansky fait état de cinq coffres-forts : à la Corn Exchange Bank et à la Manufacturers Trust Company, New York ; à l'Union National Bank, Newark, New Jersey ; à la Shawmut Bank, Boston, Massachusetts ; et à la First National Bank, Hollywood, Floride. Il partageait ce dernier avec son frère Jake. Rapport de l'IRS, p. 9.

348. *New York Times*, 4 janvier 1956.

349. D'après les dossiers de l'INS sur Meyer Lansky, document sans titre référencé : Miami, Floride, 22 juin 1959 ; C-2 517 814 ; urgent ; racketteur, p. 24. Doc. Strike Force 18.

350. L'investissement pour le Plantation Harbor fut fait au nom de l'avocat Joseph Varon, mais Lansky le mentionna sur la déclaration d'impôts. Rapport de l'IRS.

351. Arthur Klein remporta sa première élection au Congrès en 1941. Politicien sans scrupules, il fut nommé à la Cour suprême de l'État de New York en 1956.

352. Avenues of Admission to West Point. Académie militaire des États-Unis, West Point, mars 1986.

353. Entretien avec le juge Michael Sweeney, 9 août 1988.

354. Entretien avec le Dr Jean Henry, 18 mars 1988.

355. *Miami Herald*, 17 septembre 1950.

356. Le détail des investissements de Lansky au Thunderbird reste imprécis. Clifford Jones, ancien lieutenant gouverneur du Nevada, associé de Marion Hicks, affirme ne rien savoir de l'argent que George Sadlo a fourni à Hicks. Entretien avec Clifford Jones, 19 novembre 1989.

357. Voir Turner, p. 127-130, pour un résumé sur le prêt des frères Lansky au Thunderbird. Les souvenirs de Robbins E. Cahill, enregistrés par la bibliothèque James R. Dickinson, université du Nevada, Las Vegas, contiennent des informations précieuses sur cet épisode. (Chap. 13, « The Thunderbird Case ».)

13. La valse des millions

358. Ce chapitre se fonde essentiellement sur les souvenirs de réfugiés cubains et américains qui ont vécu à La Havane avant Castro. Parmi eux, le défunt Johnny Parker, dont l'essai Yankee, You Can't Go Home Again, reflète encore la texture de cette époque de trolley-bus et de costumes de lin froissés. Deux de ses amis, Clarence Moore, éditeur du *Times of the Americas*, et Martin Guilermo de Salazar, pilier de l'American Club à La Havane et Miami, ont été des sources très précieuses pour moi.

Il reste encore à La Havane des documents sur le Riviera qui sont entre les mains du service des relations publiques de l'hôtel. Mme Hilda Watson m'a aimablement fait part de ses souvenirs sur l'époque où elle travaillait au National dans le milieu des années cinquante. Je remercie Segundo Curti Messina, qui fut brièvement Premier ministre de Cuba en 1949 et 1952, et qui occupa de nombreux portefeuilles ministériels, en particulier celui de ministre de l'Intérieur, qui lui donnait la responsabilité des établissements de jeux.

Dans la communauté des casinos elle-même la discrétion reste la loi, mais Enrique Rousseau, Mike McLaney et Frank Atlass ont bien voulu que je cite leur nom. Je les remercie, ainsi que tous ceux qui ont préféré garder l'anonymat.

359. *Time*, 21 avril 1952.

360. Ambassade américaine La Havane, au Département d'État, 19 septembre 1952. Doc. du Département d'État, Archives nationales.

361. La lettre de Richard Nixon ne se trouve pas dans les dossiers du Département d'État, mais il est clair qu'elle a existé. Un mémorandum du 19 septembre 1952, adressé par l'ambassade américaine à La Havane au Département d'État y fait explicitement référence. « L'ambassade a reçu, le 3 septembre 1952, une lettre de M. Dana C. Smith, accompagnée d'un courrier de M. Richard Nixon. » Selon le magazine *Look* du 24 février 1953 : « La correspondance de Nixon montre que la lettre à l'ambassade a été écrite par une secrétaire et signée au nom de Nixon sur ordre d'un supérieur. Nixon ne savait pas qu'une telle lettre avait été envoyée. » D'après ce même journal, Nixon affirmait ne pas se trouver à La Havane avec son ami au moment des faits.

362. *New York Times*, 30 janvier 1953.

363. Le 23 juin 1952, trois mois après le coup d'État, J. Edgar Hoover demanda à son attaché juridique à La Havane de vérifier que Meyer avait bien été vu récemment à Cuba. Courrier confidentiel de John Edgar Hoover à l'attaché juridique de La Havane, 23 juin 1953, FBI.

364. Entretien avec Joseph Varon, 9 juin 1989.

365. McLoud au sénateur Tobey, 9 juin 1953. 837.45 / 5-2753. Doc.

Département d'État.

366. W.E. Graff au responsable des bureaux du district attorney, comté de New York. « Résumé of Cuban Gambling Situation », 30 septembre 1966, archives municipales de New York.

367. Hirsch à l'ambassadeur des États-Unis, Cuba, 22 avril 1953. 837.45 / 4-2253. Doc. Département d'État.

368. Voir par exemple son entretien avec l'agent de la Brigade des stupéfiants avant son dépari sur VItalia. Bureau of Narcotics, rapport de l'Agent John H. Hanly, 28 juin 1949, Doc. Strike Force 18.

369. Entretien avec Enrique Rousseau, 24 janvier 1989.

370. Entretien avec Jim Potter, 22 février 1989.

371. « Lansky, "El Cujedo "no hace caso », *Granma*, 29 août 1988, p. 3. Je remercie Margarita Newcomer de m'avoir traduit cet article.

372. *Miami Herald*, 28 octobre 1958.

373. Entretien avec Benny Binion, 18 novembre 1989.

374. Entretien avec un responsable de la construction qui a vécu à La Havane entre 1957 et 1958, et qui eut des contacts fréquents avec Feldman et Lansky.

375. Entretien avec Malana Mason, 7 novembre 1990.

376. Entretien avec Sonny Harris, 24 janvier 1989.

377. Entretiens avec Frank Atlass, 14 septembre 1988 et 23 mai 1991.

14. « J'ai tout perdu »

378. Ce chapitre doit beaucoup aux souvenirs du détective William Graff. Ils sont confirmés par les documents de l'enquête sur le meurtre d'Albert Anastasia qui ont été exhumés par Jenna Weissman-Joselit et transférés aux Archives municipales de New York. Wayne Smith a exposé ses souvenirs de la révolution cubaine dans son étude, *The Closest of Enemies*. Je tiens à le remercier, ainsi que les autres personnes citées ci-dessous, sans oublier Frank Sturgis qui, avant d'être connu comme un des cambrioleurs du Watergate, servit comme officier de liaison entre Fidel Castro et les casinos américains de Cuba.

379. Entretien avec William Graff, 7 novembre 1990.

380. Le sergent Croswell fit ensuite partie de l'unité de lutte contre le crime organisé de l'État de New York, qu'il quitta avec le grade de capitaine. Il mourut le 17 novembre 1990, âgé de soixante-dix-sept ans.

381. *New York Times*, 17 novembre 1957.

382. Pour la liste des cinquante-huit hommes arrêtés par le sergent Edgar Croswell, voir *le New York Times* du 16 novembre 1957. Pour une analyse détaillée des casiers judiciaires et des affaires des participants à la rencontre d'Apalachin, voir Sénat des États-Unis, Final Report of the Select Committee on Improper Activities in the Labor and Management Field, n° 1139, 3e partie, 28 mars 1960, p. 487 *sq*.

383. Malgré l'absence de preuves, les hommes arrêtés furent accusés d'association de malfaiteurs. Vingt d'entre eux furent condamnés à de lourdes

peines de prison. Le 20 novembre 1960, la Cour d'appel annula ces décisions. Le jugement rendu indiquait : « Aussi suspects que puissent être ces prétendus malfaiteurs, leurs condamnations pour un crime que la justice ne peut prouver, sans éléments suffisants pour un jury, ne peuvent être maintenues. »

384. Rapports supplémentaires. Réf. Umberto Anastasia, décédé. Archives municipales de New York, non référencés.

385. De l'enquêteur Whiteside à M. Scotti, 23 janvier 1958. Note sur la rencontre de Roberto Mendoza le 18 janvier 1958. Archives municipales de New York, non référencé.

386. On ne connut jamais le nom de ces suspects, qui ne furent pas officiellement inculpés. Après examen des preuves, le bureau du district attorney estima ne pas avoir suffisamment d'éléments pour convaincre un juge et un jury. Officiellement l'assassinat d'Albert Anastasia en 1957 reste aussi inexpliqué que celui de Bugsy Siegel en 1947.

387. *New York Daily News*, 12,13 et 28 février 1958 ; *New York Times*, 28 février 1958 ; *New York Herald Tribune*, 28 février 1958. Voir également Sann.

388. Entretien avec Norberto Peña, 19 mai 1988.

389. Le Riviera versait soixante dollars par mois à Gonzalez. Entretien avec Norberto Peña, 19 mai 1988.

390. Entretien avec Tessa Kennedy, 15 décembre 1989.

391. « Le sujet a été hospitalisé à Boston, Massachusetts, pour des ulcères… Dans le *New York World Telegram* daté du 23 septembre 1958, l'article de Frank Farrell intitulé * Au jour le jour «, indique que « Lansky, ex-tsar du jeu à Miami Beach, est hospitalisé en Floride pour des ulcères «. » FBI, New York, 25 novembre 1958, Meyer Lansky, NY 92-660. FBI.

392. William Federici et Loren Craft, « Cops Await Mugs from Cuba », *New York Daily News*, 3 janvier 1959.

393. Dépêche 1037, ambassade de La Havane au Département d'État, 19 mars 1959. Doc. Département d'État, Archives nationales.

394. « City Gives Castro a Noisy Greeting », *New York Times*, 25 avril 1959.

395. *Miami Herald*, 8 et 29 mai 1959.

396. « Cuban Political Situation », dossier MM 92-102, 92-2831, Miami, 3 décembre 1989, Meyer Lansky. FBI.

397. Les documents du Département d'État relatifs à l'ambassade américaine à La Havane montrent clairement l'attention portée à Meyer Lansky. Il est donc surprenant que la rencontre avec O'Shea ne soit pas mentionnée.

398. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

399. Archives du Riviera, La Havane. Ces documents montrent que les propriétaires de l'hôtel ont investi 5,4 millions de dollars.

400. Pour différentes estimations sur l'argent investi dans les jeux à Cuba pendant la dernière année du régime de Batista, voir : Mémorandum de dossier, de M. Fay, Albert Anastasia et les casinos, 13 janvier 1958. Voir également, Scarne, Mafia Conspiracy, p. 94-104.

401. Entretien avec Joseph Varon, 9 juin 1989.

402. Entretien avec Buddy Lansky, 29 mars 1989.

15. « Ce nabot, qu'est-ce qu'il aurait pu nous faire ? »

403. *Jerusalem Post*, 24 août 1962.

404. Entretien avec Buddy Lansky, 28 août 1989.

405. « Boston's Mr. Linsey », *Wall Street Journal*, 18 janvier 1968.

406. Entretien avec un collecteur de fonds de la communauté juive de Floride.

407. Entretien avec le rabbin Shapiro, 5 décembre 1988.

408. Entretien avec Milton Hoff, 25 mai 1989.

409. Entretien avec Buddy Lansky, 10 avril 1989.

410. Buddy se souvient de la somme de cent dollars ; Annette de mille.

411. Entretien avec Annette Lansky, 19 mars 1990.

412. Entretien avec trois agents du FBI qui ont rencontré Sandra et utilisé ses renseignements.

413. Entretien avec Malana Mason, 5 février 1990.

414. Entretien avec Meyer Lansky II, 6 septembre 1990.

16. « Plus puissants que US Steel »

415. J'ai pu consulter les rapports de surveillance du FBI, au Volney et en Floride, en vertu de la loi sur la liberté de l'information. Les détails de la surveillance au Fremont m'ont été fournis par quelqu'un qui en a noté des passages avant qu'ils soient mis au secret par décision de justice en 1968. Je remercie Fred Mark Palmer pour son entretien avec le shérif Clay White qui, agent du FBI dans les années soixante, a participé à la filature d'Ida Devine, « la dame au vison ».

416. Texte en clair, 1er juin 1962. Du SAC (Spécial Agent in Charge [directeur régional]) de New York au directeur, Meyer Lansky. FBI.

417. Du directeur au SAC de Miami, 23 mars 1960. FBI.

418. Pour une excellente introduction aux méthodes du FBI à cette époque, voir le livre de souvenirs de William F. Roemer, Jr., *Man against the Mob*.

419. Entretien de l'auteur avec deux ex-agents du FBI et un détective de la police de New York qui ont décrit la pratique du « studio d'enregistrement ».

420. Note de C. A. Evans à M. Belmont, Meyer Lansky, antiracket, 22 mai 1962. FBI.

421. Télétype, urgent, du SAC de New York au directeur et SAC de Miami, 30 mai 1962. FBI.

422. Texte en clair, 11 juin 1962. Du SAC de New York au directeur, Meyer Lansky, p. 7. FBI.

423. *New York Times*, 2 février et 30 mars 1962.

424. Texte en clair, 5 juin 1962. Du SAC de New York au directeur, Meyer Lansky, p. 3. FBI.

425. Texte en clair, 1er juin 1962. Du SAC de New York au directeur, Meyer Lansky, p. 6. FBI.

426. *Time*, 22 août 1969, p. 18.

427. Sandy Smith, « *Mobsters in the Market Place* », p. 98.

428. Entretien avec Joseph Varon, 2 mai 1991.

429. Meyer reçut des dividendes de mille sept cents dollars en 1955 et 1956 et huit cent cinquante dollars en 1958. Rapport de l'IRS sur la criminalité, p. 41, 42, 44. Doc. Strike Force 18.

430. *Miami Herald*, 23 octobre 1969.

431. Entretien avec un ami et associé de Morris Lansburgh.

432. Rapport de l'IRS sur la criminalité, p. 22 sq. Voir également le *Miami Herald* du 9 septembre 1953.

433. La somme exacte, payée le 30 décembre 1955 à l'IRS, s'élève à 8 858,20 dollars. FBI, New York, 25 septembre 1958. « Meyer Lansky. Anti-racket », p. 18. FBI.

434. Springer Motor Company. Télétype, du SAC de Miami au directeur, 9 septembre 1961. FBI.

435. Cadastre du comté de Broward, registre n° 1592, p. 512-513.

436. Du SAC de Miami au directeur. Recommandation pour l'installation d'une surveillance par microphone. 1er mars 1961. FBI.

437. Du SAC de Miami au directeur, Meyer Lansky, 20 février 1961. FBI.

438. . Il est possible que ce cambriolage ait été une mise en scène du FBI lors de l'installation d'autres micros – ou de leur remplacement. Cependant, rien de tel n'apparaît dans les documents du FBI.

439. Du SAC de Miami au directeur. Rapport quotidien. 25 juin 1963. FBI.

440. Entretien avec le Dr David Russin, 25 septembre 1989.

441. Entretien avec un ami et associé de Vincent Alo dans les années soixante.

442. LCN : Sigle utilisé par le FBI pour désigner La Cosa Nostra. Voir les documents cités par le Dr Yosef Burg, ministre de l'Intérieur d'Israël. Doc. Cour suprême, p. 25. Bureau du Premier ministre, Jérusalem.

443. Sénat des États-Unis, *Organized Crime and Illicit Traffic in Narcotics*, 1re partie, p. 80.

444. Hank Messick, « Gold Coaster Filled Shoes of Frank Costello », *Miami Herald*, 20 décembre 1966.

445. Joseph Bonanno, dans son autobiographie réfute vigoureusement les assertions de Valachi. *Homme d'Honneur*, La Manufacture de livres

446. Sénat des États-Unis, Organized Crime and Illicit Traffic in Narcotics, 1re partie, p. 84.

447. Entretien avec un participant à la rencontre.

448. Information fournie par un des participants de la vente du Sands à Howard Hughes.

449. Les détails concernant la fraude ont été recueillis lors d'entretiens avec d'anciens détenteurs de « points » à Las Vegas.

450. Entretien avec un ami et associé de Vincent Alo dans les années soixante.

451. Levinson paya une amende de cinq mille dollars en mars 1968. Des entretiens confirment les informations mentionnées dans ce chapitre ainsi qu'une série d'articles publiée par Sandy Smith dans le *Chicago SunTimes* entre les 10 et 13 juillet 1966. Journaliste d'investigation, Sandy Smith a rédigé pour *Life* de nombreux articles qui attestent une connaissance certaine des méthodes du FBI et d'autres forces de l'ordre. Voir également le *New York Times* des 18 janvier et 29 mars 1968.

452. Voir le *Chicago SunTimes* du 11 juillet 1966.

453. Entretiens avec d'anciens agents du FBI.

454. Du SAC de Newark au directeur FBI, 1er mai 1963. Doc. Strike Force 18.

455. Entretien de Fred Mark Palmer avec le shérif Clay White, 7 mars 1991.

456. Entretiens avec des agents du FBI.

457. *New York Times*, 18 janvier 1968.

458. Le FBI avait transmis certaines informations sur la fraude au Fremont au ministère de la Justice. J. Edgar Hoover pensait que le ministère de la Justice les avait transmises à l'IRS, et que les fuites venaient de là.

459. Les récentes décisions de la Cour suprême autorisent désormais les preuves obtenues de façon quasi illégale, si, par exemple, il est démontré que le policier agissait « de bonne foi ».

460. Les dossiers de l'INS contiennent un certain nombre d'avis de juristes qui soulignent la faiblesse de la démarche de dénaturalisation. INS.

461. Entretien avec un des participants de la vente du Sands à Howard Hughes.

17. Trois cents millions de dollars

462. Ce timbre fut déclaré inconstitutionnel par la Cour suprême en 1968, sur la base du cinquième amendement.

463. Entretien avec Dick Jaffe, 13 avril 1989.

464. Le blanchiment de l'argent n'était pas un crime en soi avant la loi de 1986.

465. Entretiens avec R.J. Campbell, 26 avril 1990 et 20 juin 1991.

466. Les paragraphes qui suivent sont fondés sur des entretiens avec des personnes qui ont bien connu Pullman à l'époque et qui ont traité des affaires avec lui.

467. Pan Am établit une liaison quotidienne New York-Paris dès le 26 octobre 1958.

468. Cité dans Sandy Smith, « Mobsters in the Marketplace », p. 100.

469. *New York Times*, 3 octobre 1974.

470. Nevada 03443, 03444 et 03445, 20 juillet 1950. Department of the Interior, Bureau of Land Management.

471. « U.S. Ayerage Wellhead Value per Barrel of Crude Oil by State », Basic

Petroleum Data Book : Petroleum Industry Statistics, vol. IX, n° 3, septembre 1989.

472. Voir les dossiers sur les concessions de Stark County, et du Department of Natural Resources, Michigan, Lansing : Lansky, Levinson, Garfield.

473. *Miami Herald*, 12 décembre 1965.

474. Entretiens avec Hank Messick, 7 juin 1989 et 27 mai 1991.

475. Entretien avec Dick Jaffe, 5 octobre 1989.

476. Gaby, « What Would It Cost Today ? », p. 24.

477. Voir *Variety*, 13 mai 1987, p. 62, pour une liste complète.

478. Les dossiers volumineux, mais sobres, de l'enquête originale déposés aux archives de New York nous donnent le matériel brut sur lequel se sont appuyés Turkus et son cosignataire.

479. Ces fiches étaient transmises à d'autres services du FBI.

480. Voir Milt Sosin, *New York Post*, 9 avril 1969, et Nicholas Gage, *Wall Street Journal*, 19 novembre 1969.

481. Entretien avec Hank Messick, 7 juin 1989. *Miami Herald*, 13 novembre 1969.

482. Entretien avec le rabbin Shapiro, 5 décembre 1988.

483. Entretien avec un associé qui possédait officiellement quatre parts du Colony Club et touchait en plus, secrètement, deux pour cent des bénéfices.

484. Entretien avec un associé américain qui ne possédait que des parts clandestines. D'après lui, le Colony Club était extrêmement lucratif pour les associés clandestins, regroupés sous le contrôle de Vincent Alo.

485. Rapport de filature, 28 mai 1963. (Dossier 92-2831, section 10, série 652-790) FBI.

486. Report of the Commission of Inquiry into the Operation of the Business of Casinos in Freeport and in Nassau, § 253, p. 86.

487. Entretien avec un associé de Morris Lansburgh. Voir aussi U.S. v. Meyer Lansky and Others, US District Court, Nevada, n° 2408, 25 mars 1971.

488. Entretien avec Lowell Bergman, 22 juin 1989. Voir aussi Miami Beach Sun, 2 avril 1970.

489. Entretien avec un ami de Meyer à l'époque où celui-ci fut arrêté pour possession de drogue.

490. *Miami Herald*, 28 mars 1970.

491. Rapport de surveillance, 14 mai 1970. FBI.

492. Entretien avec Yoram Alroy, 16 décembre 1987.

18.Refuge en Israël

493. Je tiens à remercier Evelyn Chen pour avoir classé et vérifié les différents documents qui forment la base de ce chapitre.

494. Entretien avec le Dr Yosef Burg, 18 décembre 1987 ; entretien avec Ykutiel Federman 25 janvier 1988.

495. Doc Stacher s'était installé en Israël en 1964.

496. Le premier chapitre du livre de Uri Dan, Dennis Eisenberg et Elie Landau, Meyer Lansky, décrit la visite rendue sur la tombe de ses grands-parents. Dans une déclaration sous serment du 15 décembre 1970, Lansky déclare être allé sur la tombe aux monts des Oliviers, « et l'avoir trouvée intacte ». Doc. Cour suprême, Israël. Bureau du Premier Ministre, Jérusalem.

497. Constatation de l'auteur, 18 décembre 1987.

498. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

499. Entretien avec Yoram Alroy, 16 décembre 1987.

500. William S. Lynch à Will Wilson, assistant attorney général, Division criminelle, 15 septembre 1970. Min. Justice

501. Chester J. Pavloski à M. Meyer Lansky, lettre recommandée avec accusé de réception, 18 mai 1971. Département d'État.

502. Déclaration sous serment de Meyer Lansky, 15 décembre 1970. Doc. Cour suprême, Israël.

503. Lettre du rabbin David Shapiro, 20 avril 1971. Classée avec la déclaration sous serment de Meyer Lansky.

504. Lettre de Harry M. Permesly, 7 juillet 1971. Classée avec la déclaration sous serment de Meyer Lansky.

505. Entretien avec Yoram Alroy, 16 décembre 1987 et avec le Dr Yosef Burg, 18 décembre 1987.

506. *New York Times*, 10 juin 1971.

507. *Jerusalem Post*, 6 juillet 1971.

508. Entretien avec Gavriel Bach, 16 décembre 1987.

509. Entretien avec le Dr David Russin, 25 septembre 1989.

510. *Jerusalem Post*, 23 juillet 1971.

511. *New York Times*, 21 septembre 1970 et 16 octobre 1971.

512. Entretien avec Yoram Sheftel, 15 décembre 1987.

513. *Guardian*, 12 septembre 1972.

514. Gavriel Bach m'a confié ces renseignements lors d'un entretien, le 15 décembre 1987.

515. Les accusations portées contre Lansky à Miami en mars 1971 n'étaient pas couvertes par le traité d'extradition entre Israël et les Etats-Unis.

516. Entretien avec Ykutiel Federman, 25 janvier 1988.

517. *Jerusalem Post*, 26 mars 1972.

518. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

519. Entretien avec l'un des juges siégeant à la Cour suprême lors du procès Lansky.

520. *Jerusalem Post*, 12 septembre 1972.

521. Traduction du jugement de la Cour suprême, Jérusalem, vol. 26, Part 2,11

septembre 1972.

522. *Jerusalem Post*, 12 septembre 1972.

523. Entretien avec Yoram Alroy, 16 décembre 1987.

19. « La vie ne laisse pas beaucoup de chance aux Juifs »

524. *Jerusalem Post*, 13 septembre 1972.

525. Entretien avec Yoram Alroy, 16 décembre 1987.

526. Entretien avec Malana Mason, 16 janvier 1990.

527. Entretien avec David Landau, 16 décembre 1987.

528. Paul Lansky, lettre ouverte au Dr Yosef Burg, 9 octobre 1972. Meyer Lansky a fait circuler cette lettre parmi ses amis, en Israël, mais on ne sait pas si elle fut publiée.

529. Entretien avec Meyer Lansky II, 6 septembre 1990 ; entretien avec Malana Mason, 16 janvier 1990 ; correspondance de Paul Lansky avec Twilight Electronics, Saint-Louis, Missouri.

530. Entretien avec Malana Mason, 16 janvier 1990.

531. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

532. Entretien avec Oded Sheiner, 30 mai 1991.

533. La mort de Joseph « Yoskeh » Sheineir a donné lieu à de nombreuses nécrologies dans la presse en novembre 1990. Mais la censure officielle a supprimé toutes les allusions à sa carrière officielle.

534. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

535. Ibid. Voir aussi télégramme envoyé au Département d'État a Washington par l'ambassade d'Asuncion, 10 novembre 1973.

536. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

537. Rencontre avec Teddy Lansky, 14 juillet 1988.

538. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

539. « Légat avait des contacts quotidiens au plus haut niveau avec la police israélienne, pour être rapidement informé de tout voyage éventuel. » Ambassade de Tel-Aviv à Washington, 16 octobre 1972. Département d'État.

540. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

541. Mémorandum de Henry E. Petersen au directeur, division criminelle, 28 mars 1972. HEP : RJC : mab. 123-150, tamponné du 10 avril 1972. FBI.

542. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

543. *Miami News*, 7 novembre 1972.

544. Entretien avec Milt Sosin, 28 juin 1988.

545. *Miami News*, 7 novembre 1972.

546. *Miami Herald*, 8 novembre 1972.

547. Rencontre avec Teddy Lansky, 14 juillet 1988.

548. *Miami Herald*, 11 novembre 1972.

549. Rapport du tribunal sur la santé de Meyer Lansky, Dr Edward St Mary, chef du service de cardiologie, Mercy Hospital, 6 janvier 1973, U.S. v. Lansky and Cellini, U.S. District Court, District de Floride Sud, 72-415-CR-JE.

550. Entretien avec Oded Sheiner, 30 mai 1991.

551. Entretien avec Milt Sosin, 28 juin 1988.

20. « Le plus bel escroc que la terre ait jamais porté »

552. Tous les documents du ministère de la Justice cités dans ce chapitre ont été obtenus en vertu de la loi sur la liberté de l'information. On peut consulter le témoignage intégral dans le procès d'outrage à magistrat (United States v. Meyer Lansky, N°. 73-2536, U. S. Court of Appeals, Fifth Circuit [cinquième circonscription judiciaire], 28 juin 1974) car l'affaire est passée en appel. Dans les autres cas (United States v. Meyer Lansky and Dino Cellini, 72-415-CR-JE, U.S. District Court, Southern District of Florida et United States v. Meyer Lansky et al., Criminal-LV 2474, RDF, U.S. District court, Nevada), seules les requêtes et les plaidoiries sont disponibles. Vincent Teresa a donné une version de son témoignage dans son livre Vinnie Teresa's Mafia. Nous l'avons confrontée avec les souvenirs de R. J. Campbell, les articles des quotidiens de Miami et Milt Sosin, qui couvrait le procès pour le *Miami News*. Oscar Goodman m'a fait part de ses souvenirs dans la fraude au Flamingo. Je tiens à remercier les attorneys qui ne travaillent plus pour le ministère de la Justice. Les autres sont tenus par leur obligation de réserve.

553. De William S. Lynch à Will Wilson, Assistant Attorney General, 15 septembre 1970. Min. Justice.

554. De sept en avril 1969 à dix-huit en février 1971. Mollenhoff, p. 1-7 et 257-264.

555. Entretien avec Will R. Wilson, 28 mars 1991.

556. Mollenhoff, p. 185. Confirmé lors de l'entretien avec Will R. Wilson, 28 mars 1991.

557. Entretien avec Will R. Wilson, 28 mars 1991.

558. Entretien avec R. J. Campbell, 24 avril 1991.

559. *Miami Herald*, 6 janvier 1973.

560. *Le Parrain* sortit le 15 mars 1972, *Le Parrain II* le 12 décembre 1974.

561. Puzo, *Godfather Papers*, p. 31.

562. *Miami Herald*, 27 février 1973.

563. La constitution du jury eut lieu le lundi 26 février 1973. Le jury rendit son verdict le jeudi 1er mars, dans l'après-midi.

564. *New York Post*, 14 juin 1973.

565. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

566. Entretien avec Buddy Lansky, 10 avril 1989.

567. *Miami Herald*, 17 mai 1975.

568. *Miami News*, 15 mars 1973.

569. *Miami Herald*, 12 juillet 1973.

570. Entretien avec le Dr Edward St Mary, 2 mars 1990.

571. *Miami News*, 17 juillet 1973.

572. *Miami Herald*, 19 juillet 1973.

573. Entretien avec R. J. Campbell, 4 mai 1990.

574. *Miami Herald*, 18 juillet 1973.

575. Entretien avec Milt Sosin, 28 juillet 1988.

576. Teresa, *My Life in the Mafia*, p. 105.

577. U.S. v. Lansky and Cellini. Mise en accusation, chef d'accusation n° 1, clause 3L, p. 4

578. Meyer Lansky déclara les revenus suivants à l'IRS : 71 411,27dollars en 1967 et 42 563,23 dollars en 1968.

579. *Miami Herald*, 21 juillet 1973.

580. Entretien avec Milt Sosin, 28 juillet 1988.

581. *Miami News*, 24 juillet 1973.

582. Teresa, *Vinnie Teresa's Mafia*, p. 69.

583. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

584. U.S. v. Lansky, n° 73-2536, 28 juin 1974.

585. Mémorandum à Marvin R. Loewy, 14 octobre 1976

586. *Miami Herald*, 23 août 1973.

587. Mémorandum à Marvin R. Loewy, 14 octobre 1976

588. Rapport de l'IRS sur la criminalité, p. 43-44. Doc. Strike Force 18.

589. Entretien avec d'anciens membres de l'équipe du FBI et du ministère de la Justice.

590. *Miami Herald*, 23 août 1974.

591. U. S. v. Lansky et al., LV 2474. Audition du 30 septembre 1976.

592. *Miami News*, 4 novembre 1976.

593. Entretien avec Douglas McMillan, agent du FBI chargé de l'enquête sur Lansky au début des années soixante-dix, 30 novembre 1989.

594. *Miami Herald*, 23 août 1974.

595. Entretiens avec plusieurs membres du barreau du Nevada.

596. Lettre de G. Douglas Tillett, ministère de la Justice, datée du 3 avril 1990. « Il serait inopportun que M. DeFeo, ou n'importe quel employé du ministère de la Justice, commente le procès Lansky.

597. Après sa déposition contre Meyer Lansky, Vinnie Teresa changea de nom (Charles Cantino), grâce au programme fédéral de protection des témoins. Il arrondit ses revenus d'informateur avec des trafics d'oiseaux en voie de disparition et de cocaïne. Il fut condamné à Seattle – sous le nom de Cantino – à cinq et dix ans de prison en 1982. Vinnie Teresa est décédé en février 1990

598. Entretien avec R.J. Campbell, 24 avril 1991.

599. Entretien avec d'anciens attorneys du ministère de la Justice.

600. De Patton à Bork, 23 juillet 1974, Re : U.S. v. Meyer Lansky (C.A.5, n° 73-2536). Min. Justice.

601. Le certiorari est une ordonnance délivrée par une cour supérieure pour traiter une affaire reposant sur une plainte qu'une cour inférieure n'a pas fait justice ou ne fera pas justice.

602. Notes manuscrites, mémorandum, de William L. Patton au substitut du ministre de la Justice, 31 octobre 1974, Objet : U. S. v. Meyer Lansky (C. A. 5, n° 73-2536), décision du 28 juin 1974, seconde audience refusée le 8 octobre 1974. Min. Justice.

603. Bureau du substitut du ministre de la Justice, 21 novembre 1974, copies adressées à MM. Patton et Frey. Min. Justice.

21. Shalom, Meyer…

604. Apres son échec dans l'affaire Vinnie Teresa, la Strike Force 18 cessa de s'intéresser à Meyer Lansky et obtint quelques succès significatifs contre la haute finance et le crime organisé.

605. Voir par exemple *Miami News*, 16 mai 1975 et 19 octobre 1978 ; *Miami Herald*, 23 janvier 1982 et People v. Lake Elsinore Sands Casino, bureau du district attorney, Riverside, Californie, 26 avril 1977.

606. Entretien avec Will R. Wilson, 28 mars 1991.

607. Truscott, « Nixon's Real Estate ».

608. Kohn, « Strange Bedfellows ».

609. Voir par exemple Hinckle et Turner, The Fish is Red ; Weissman, (éd.), Big Brother and the Holding Company ; Scott, Crime and Cover-up.

610. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

611. Entretien avec David Landau, 16 décembre 1987.

612. Entretien avec Oded Scheiner, 30 mai 1991.

613. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988 ; entretien avec Oded Scheiner, 30 mai 1991.

614. Entretien avec Yoram Sheftel, 15 décembre 1987.

615. Entretien avec Yoram Alroy, 16 décembre 1987.

616. Le récit de ce voyage à Miami est fondé sur un entretien avec Yaacov Aloni, le 27 janvier 1988.

617. Entretien avec Meyer Lansky II, 6 septembre 1990.

618. *Miami Herald*, 3 juillet 1977.

619. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988

620. *Miami Herald*, 3 juillet 1977.

621. Entretien avec Buddy Lansky, 1er mai 1989.

622. *Jerusalem Post*, 7 septembre 1977.

623. Meyer Lansky à Menachem Begin, 28 novembre 1977. Gouvernement

israélien.

624. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

625. *Jerusalem Post*, 6 août 1980.

626. Entretien avec Yararn Sheftel, 15 décembre 1987.

627. *Jerusalem Post*, 6 août 1980.

628. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

629. Entretien avec Yoram Sheftel, 15 décembre 1987.

630. Il entra en Israël le 27 juillet 1970, avec un visa de touriste, avant de demander la citoyenneté sous la loi du Retour en décembre 1970. Après le rejet du Dr Burg, Lansky fit appel devant la Haute Cour en septembre 1971, appel présenté par son avocat Yoram Alroy, en mars 1972. En août 1977, avec l'aide du rabbin de Miami Beach, il sollicita un visa de tourisme. Quand sa demande fut refusée, le 6 septembre 1977, il en appela à Menachem Begin, et au Dr Burg, le 28 novembre 1977. Sa demande fut à nouveau rejetée le 4 janvier 1978. Yoram Sheftel sollicita un visa de tourisme au nom de Lansky en août 1980. Un visa de trente jours fut finalement accordé en 1980, à condition que Meyer fasse un dépôt de garantie de cent mille dollars.

631. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

22.Une légende de son vivant

632. *Miami Herald*, 8 novembre 1972.

633. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

634. Entretien avec l'un des associés du syndicat en question.

635. Entretien avec Buddy Lansky, 12 juin 1989.

636. Entretien avec le médecin.

637. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

638. *New York Herald Tribune*, 27 janvier 1962.

639. Entretien avec Yoram Sheftel, 15 décembre 1987.

640. Le passage sur la visite de Sheftel et les soirées où les Lansky regardèrent « Les Chroniques des gangsters » à la télévision est basé sur un entretien avec Yoram Sheftel, 15 décembre 1987.

641. Entretien avec le Dr Seymour J. Gray, 1er mars 1990.

642. Entretien téléphonique avec Jyll Rosenfeld, 20 octobre 1988, confirmé lors d'un entretien avec Jackie Mason.

643. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

644. Entretien téléphonique avec Jyll Rosenfeld, 20 octobre 1988.

645. Entretien avec Harold Conrad, 2 avril 1990.

646. Entretien avec Howard Sann, 29 mars 1990.

647. Entretien avec le Dr Seymour J. Gray, 5 juin 1991.

648. Entretien avec Howard Sann, 29 mars 1990.

649. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

650. Entretien avec Howard Sann, 29 mars 1990.

651. Entretien avec Milton Hoff, 17 mai 1989.

652. Entretien avec Milt Sosin, 11 septembre 1989.

653. *Miami News*, 10 février 1978.

654. Entretien avec Bill Roemer, 23 janvier 1991.

655. Entretien avec le Dr David Russin, 25 septembre 1989.

656. Entretien avec Buddy Lansky, 29 mars 1989.

657. Entretien avec Joseph Varon, 9 juin 1989.

658. Entretien avec Joseph Sheiner, 26 janvier 1988.

659. Entretien avec Buddy Lansky, 23 mars 1989.

660. Entretien avec Meyer Lansky II, 7 septembre 1990.

661. Entretien avec Milt Sosin, 11 septembre 1989.

662. Entretien avec Buddy Lansky, 24 avril 1989.

663. Entretien avec Yaacov Aloni, 27 janvier 1988.

664. Entretien réalisé par Alison Glass Mahoney avec des employés du cimetière des animaux.

665. Entretien avec le personnel de l'hôpital.

666. Entretien avec Buddy Lansky, 8 mai 1989.

667. Dernières volontés et testament de Meyer Lansky, certifié par Marilyn Shear et Lawrence N. Rosen, 26 octobre 1982. Classé le 7 février 1983 au tribunal de Dade County.

668. Conrad, « Meyer Lansky », p. 60.

669. Rencontre avec Teddy Lansky, 14 juillet 1988.

670. Entretien avec Buddy Lansky, 3 avril 1989.

671. Entretien avec le personnel de l'hôpital.

23. « S'il y a une vie après la mort… »

672. Entretiens avec John Sampson, 19 mai 1989 et 22 mai 1991.

673. *Sunday Times*, Londres, 16 janvier 1983.

674. *New York Times*, 16 janvier 1983.

675. *Detroit News*, 16 janvier 1983.

676. *Chicago Tribune*, 16 janvier 1983.

677. *Omaha World-Herald*, 16 janvier 1983.

678. *News of the World*, Londres, 16 janvier 1983.

679. *New York Daily News*, 17 janvier 1983. Voir aussi *New York Times*, 16 janvier 1983.

680. *Miami Herald*, 16 janvier 1983.

681. Entretien avec Meyer Lansky II, 10 septembre 1990.

682. Entretien avec Buddy Lansky, 4 décembre 1989.

683. Dade County Courthouse, Miami. 83 / 1122 Division 3.

684. Entretien avec Teddy Lansky, 14 juillet 1988.

685. Entretien avec Cari Brandt, 19 juillet 1988.

686. Entretien avec Buddy Lansky, 17 avril 1989.

687. Broward County Circuit Court, Fort Lauderdale, référencé n° 345326.

688. Entretien avec les avocats de la famille.

689. Entretien avec Buddy Lansky, 1er mai 1989.

690. Entretien avec Joseph Varon, 1er août 1989.

691. Lettre du 15 décembre 1988. Département des ressources naturelles du Michigan, Minerais Lease Management Section, Real Estate Division. Entretien avec Roger Nelson, Geological Survey Division, 22 décembre 1988.

692. Entretien avec Buddy Lansky, 8 mai 1989.

693. Entretien avec Myra Lansky, 16 janvier 1990.

694. Entretien avec Meyer Lansky II, 10 septembre 1990.

695. Entretien avec Buddy Lansky, 27 mars 1989.

696. Acte de vente, Livre 496, p. 399, Département des Ressources naturelles, Michigan, 29 juin1987.

697. *Miami Herald*, 9 avril 1989.

698. Entretien avec Buddy Lansky, 23 mars 1989.

699. Entretien avec le personnel d'Arch Creek, 3 janvier 1990.

700. Entretien avec Buddy Lansky, 17 avril 1989, et autres entretiens.

701. Entretien avec le personnel d'Arch Creek, 3 janvier 1990

Les sources

J'ai commencé mes recherches en février 1987, et j'ai achevé la rédaction de ce livre en juin 1991.

Documents

Étant donné l'acharnement du ministère de la Justice américain à faire revenir Lansky d'Israël en 1971, la plupart des documents légaux sur Meyer Lansky se trouvent à Jérusalem. On peut en consulter certains dans la salle d'archives du Premier ministre, qui se trouvent au milieu des documents juridiques recensés à la Cour suprême sous la référence : Meyer Lansky v. the State of Israël, 442 / 71. Divers documents, comme les déclarations d'impôts à l'IRS, en principe confidentiels, ne sont pas classés parmi eux. D'une manière ou d'une autre, ils sont passés entre les mains des journalistes à l'époque. J'ai pu en retrouver certains, et il en reste peut-être encore dans des dossiers de particuliers à Tel-Aviv et Jérusalem. Tous sont identifiés par actes notariés du ministère de la Justice, datés d'août et de septembre 1971. Dans les notes, ils sont rassemblés sous l'appellation Doc. Strike Force 18, qui englobe toute cette collection.

Par une curieuse coïncidence, les dossiers du rabbin Judah Magnes de la *Kehillah* de New York, avec ses rapports détaillés sur la criminalité dans la communauté juive du Lower East Side, se trouvent à quelques centaines de mètres du bureau du Premier ministre, dans la Bibliothèque universitaire hébraïque. Ils sont regroupés sous la référence Doc. Magnes dans les Archives centrales de l'histoire du peuple juif.

Parmi les documents gouvernementaux disponibles sous la loi de la liberté d'information, les plus importants se trouvent au FBI. Ils comprennent un nombre surprenant de rapports de surveillance très détaillés. On peut les consulter, en prenant rendez-vous, dans la salle de lecture du FOIA, FBI, Washington.

Les Archives municipales de New York détiennent les rapports des magistrats de New York et du comté de Kings, Brooklyn. On y trouve donc les dos-siers de Thomas E. Dewey sur le procès Luciano, la Murder Inc. (avec un rap-port sur Charles Workman, l'un des assassins de Dutch Schultz), les comptes rendus des magistrats de la cour sur les premières arrestations de Lansky, ainsi que les rapports d'enquête sur le meurtre d'Albert Anastasia. Comme le district attorney Frank S. Hogan s'est beaucoup intéressé aux activités du bookmaker Frank Erickson, ces archives contiennent également l'inventaire d'Eisen et Eisen sur les

déclarations d'impôts du Colonial Inn d'Hallandale et des maisons de jeux du frère de Lansky en Floride.

Les Archives nationales de Washington abritent les dossiers de la commission Kefauver, ainsi que, dans la documentation du Département d'État, la correspondance de l'ambassade américaine de La Havane relative aux jeux, au président Batista et à Meyer Lansky.

Les dossiers de l'enquête de Herlands sur la collaboration entre les services de renseignement de l'US Navy et Lucky Luciano, via Moses Polakoff et Meyer Lansky, pendant la Seconde Guerre mondiale, se trouvent à la bibliothèque de l'université de Rochester, section des livres anciens et collections particulières, Rochester, New York.

Les archives de la société historique de Fort Lauderdale, en Floride, de la Société historique Douglas, à Omaha, dans le Nebraska, et du Bureau des historiens de la ville à Saratoga Springs, dans l'État de New York, contiennent des documents assez épars, mais néanmoins fort intéressants, généralement sous forme d'articles de journaux sur les tripots de luxe. On trouve ce même genre de documentation dans la Louisiana Room de la bibliothèque municipale de la Nouvelle-Orléans, qui possède des archives de presse fort bien organisées. Les archives les plus complètes sur l'histoire des maisons de jeux en Amérique se trouvent dans les universités de Reno et Las Vegas, au Nevada. En préparant une biographie sur Lansky à la fin des années 1970, Paul Sann a constitué sa propre bibliothèque. Avec plus de trente-cinq années de coupures de journaux et de documents gouvernementaux non censurés, obtenus par ses propres sources confidentielles, ce matériel comprend essentiellement des notes sur ses entretiens, conversations et rencontres avec Meyer et Teddy Lansky à Miami Beach en 1975, ainsi qu'avec d'autres personnes comme E. David Rosen et Moses Polakoff. Paul Sann est mort en 1986, et son fils Howard a rédigé son propre livre sur la collaboration de son père avec Lansky, Getting the Man to talk, qui n'est pas encore publié. Howard Sann a l'intention d'ajouter plus tard ce matériel à la collection de son père, abritée à la Mugar Mémorial Library de l'université de Boston.

Sources indirectes

En général, les gangsters, leurs nègres et les auteurs d'ouvrages sur le crime ont pour ambition de faire ressembler leur oeuvre à un film, si bien que la littérature sur le sujet est truffée d'inexactitudes et d'exagérations. Le défi consiste à trouver le vrai dans un tissu de ragots et de légendes, tâche qui se révèle souvent

impossible. C'est pourquoi, pour la rédaction de ce livre, nous ne nous sommes pas appuyés sur les prétendus Mémoires de Lucky Luciano, son dernier testament publié en 1974. Mes propres recherches ont plus que confirmé les doutes exprimés par la critique sur la véracité de cet ouvrage.

Des deux biographies publiées sur Lansky, celle de Hank Messick (Lansky, 1971) fournit des éléments intéressants sur l'épisode de la Molaska et présente, comme tout le travail de Messick, un point de vue différent de l'opinion générale, largement dominée par Valachi, qui estimait que le crime organisé était entièrement entre les mains de la communauté italienne. Meyer Lansky ; *Mogul of the Mob*, d'Eisenberg, Dan et Landau (1979), développe les souvenirs de Lansky qu'Uri Dan a relatés dans la série « *Meyer Lansky Breaks his Silence* », publiés pour la première fois en trois parties dans *Ma'ariv* en juillet 1971.

Abréviations utilisées

FBI : Documents obtenus auprès du Fédéral Bureau of Investigation en vertu de la loi sur la liberté de l'information.

INS : Documents obtenus auprès du Service d'immigration et de naturalisation (INS), en vertu de la loi sur la liberté de l'information.

IRS : Internal Revenue Service. Direction générale des impôts.

Min. Justice : Documents obtenus auprès du ministère de la Justice en vertu de la loi sur la liberté de l'information.

Kefauver : Audiences et rapports de la commission Kefauver, publiés par le Sénat sous le titre Organized Crime in Interstate Commerce.

Bur. Passeports : Documents obtenus auprès du Bureau des passeports en vertu de la loi sur la liberté de l'information.

Sann : Notes et documents réunis par Paul Sann.

Dpt État : Documents obtenus auprès du Département d'État en vertu de la loi sur la liberté de l'information.

Doc. Strike Force 18 : Documents adressés à Israël par le ministère de la Justice en 1971